LES

GRANDS ÉCRIVAINS

DE LA FRANCE

FÉNELON

LES AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

FENELON

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE AVEC

UNE RECENSION COMPLÈTE DES MANUSCRITS AUTHENTIQUES
UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

ALBERT CAHEN
Inspecteur général de l'Instruction publique.

II

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1920

NEUVIÈME LIVRE[1]

1. Sommaire de l'édition dite de Versailles (1824). — *Idoménée fait connoître à Mentor le sujet de la guerre contre les Manduriens et les mesures qu'il a prises contre leurs incursions. Mentor lui montre l'insuffisance de ces moyens et lui en propose de plus efficaces. Pendant cet entretien, les Manduriens se présentent aux portes de Salente avec une nombreuse armée composée de plusieurs peuples voisins, qu'ils avoient mis dans leurs intérêts. A cette vue, Mentor sort précipitamment de Salente et va seul proposer aux ennemis les moyens de terminer la guerre sans effusion de sang. Bientôt Télémaque le suit, impatient de connoître l'issue de cette négociation. Tous deux offrent de rester comme otages auprès des Manduriens, pour répondre de la fidélité d'Idoménée aux conditions de paix qu'il propose. Après quelque résistance, les Manduriens se rendent aux sages remontrances de Mentor, qui fait aussitôt venir Idoménée pour conclure la paix en personne. Ce prince accepte sans balancer toutes les conditions proposées par Mentor. On se donne réciproquement des otages, et l'on offre en commun des sacrifices pour la confirmation de l'alliance ; après quoi Idoménée rentre dans la ville avec les rois et les principaux chefs alliés des Manduriens.*

NEUVIÈME LIVRE[1]

MENTOR, regardant d'un œil doux et tranquille Télémaque, qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole :

« Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que votre père n'en a acquis une si grande parmi les Grecs, au siège de Troie, qu'en se montrant le plus sage et le plus modéré d'entre eux. Achille, quoique invincible et invulnérable[2], quoiqu'il portât la terreur et la mort partout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troie : il est tombé lui-même au pied des murs de cette ville, et elle a triomphé du meurtrier d'Hector[3]. Mais Ulysse, en

Ms. — *F.* : (*sans désignation de livre. Une main moderne a introduit la mention* : L. X), *P.* : (*sans indication de livre*), *PcS.*. Neuvième livre, *Sc.*. Dixième livre. — 9 : *F.* : quoiqu'il portât la *mort* (*effacé*) terreur et la mort, *PS.* : quoiqu'il portât la terreur et la mort, *Sc.*. quoique sûr de porter la terreur et la mort. — 12 : *FPS.*. du meurtrier d'Hector, *Sc.* : du vainqueur d'Hector. — 12 : *F.* : Ulysse, dont la prudence conduisoit le courage, a porté..., *Pc.* : (*Comme le texte*).

V (9 et 12) suit *Sc.*, qui paraît être de la main de Fénelon.

1. Livre X des éditions en 24 livres (voir Ms.).

2. Une légende posthomérique voulait qu'Achille ne pût être blessé par une main mortelle (Quintus de Smyrne, *Posthomerica*, III, 72-73). Aussi périt-il frappé à la cheville (ou au talon) d'un trait lancé par Apollon (*Id.*, *ibid.*, 62) ou (Ovide, *Métamorphoses*, XII, 605-606) par Pâris, dont Apollon guidait la main.

3. Ovide (*Id.*, *ibid.*, 607) évoque le même souvenir à propos de

qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens, et c'est à ses mains qu'on doit la chute[1] de ces hautes et superbes[2] tours qui menacèrent pendant dix ans toute la Grèce conjurée[3]. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, autant[4] une valeur discrète[5] et prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant et farouche[6]. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer premièrement si votre guerre est

---

Ms. — 22 : *F.* : nous expliquer *si votre gue* (*effacé*) premièrement si votre guerre est juste, contre qui vous la faites, et quelles sont vos forces..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

la mort d'Achille, « le seul sujet de joie que pût connaître le vieux Priam depuis la fin d'Hector ».

Quod Priamus gaudere senex post Hectora posset.

1. Il faut l'entendre non seulement en ce sens qu'Ulysse était au nombre des guerriers cachés dans les flancs du cheval de bois, grâce auquel Troie fut prise (cf. : ci-dessous, 405), mais par allusion à toutes les entreprises et à tous les stratagèmes rappelés dans le plaidoyer qu'Ovide (*Métam.*, XIII, 128 et suiv.) met dans la bouche du héros lui-même : « C'est moi, dit-il, qui ai pris l'altière Pergame, puisque j'ai fait qu'elle pût être prise » (*loc., cit.*, 374).

Altaque posse capi faciendo Pergama, cepi.

2. *Superbes* : voir la ligne 596 du livre II.

3. *La Grèce conjurée* : c'est le mot d'Horace dans une de ses *Odes* (I, xv, 6-7).

4. *Autant que... autant.* Voir livre V, ligne 11, et la note.

5. *Discrète*, qui sait *discerner* ce qui peut et ce qui ne peut pas être tenté, « avisée, prudente, judicieuse », suivant la définition du *Dictionnaire de l'Académie* (1694).

6. Ce parallèle entre le bouillant Achille et le prudent Ulysse, Fénelon l'avait déjà développé, mais avec moins de netteté et de bonheur, dans un de ses *Dialogues des morts* (*Ulysse et Achille*). L'idée même d'une apologie d'Ulysse considéré comme digne de la plus haute estime parmi tous les chefs grecs peut venir du célèbre discours qu'Ovide lui prête et que nous rappelons ci-dessus (note 1).

juste[1] ; ensuite, contre qui vous la faites ; et enfin, quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succès[2]. »

Idoménée lui répondit :

« Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes[3]. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens[4], furent épouvantés, voyant nos vaisseaux et nos armes ; ils se retirèrent dans les montagnes. Mais, comme nos soldats furent curieux de voir le pays et voulurent poursuivre des cerfs[5], ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces sauvages leur dirent : « Nous avons aban-« donné les doux rivages de la mer pour vous les céder ;

Ms. — 27 · *FP.* un peuple sauvage qui vivoit dans les forêts de sa chasse et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ils furent épouvantés (30)..., *Pc.* · (*Le texte*). — 30 : *F.* . voyant nos vaisseaux, nos armes, *Fc.* · et nos armes.

---

1. « Quand il a été question d'une guerre, avez-vous d'abord examiné et fait examiner votre droit par les personnes les plus intelligentes et les moins flatteuses pour vous ? » (*Examen de conscience*, XXVII).

2. « *De ces trois circonstances, la première fut toujours négligée de Louis XIV, qui se mit moins en peine de la justice dans les guerres qu'il entreprit que du désir de satisfaire son ambition et d'élever sa gloire.* » (*R. 1719.*)

3. Il s'agit donc ici d'un peuple vraiment « sauvage », comme il va être dit plus loin, et différent des habitants de la Bétique, qui connaissaient (voir livre VII, ligne 450) l'élevage et l'agriculture. — On remarquera d'ailleurs quelque contradiction entre ces indications d'Idoménée et celles qu'il donnait plus haut (livre VIII, lignes 509-513) : Gueudeville (*Critique de la suite du second tome*, page 403) l'avait déjà noté.

4. Il y avait dans le pays des Salentins une ville du nom de Mandurie qui est citée par Tite-Live (XXVII, xv) et par Pline l'Ancien (II, cvi, 4). On ne voit pas que le nom en ait été porté par une population indigène.

5. C'est une chasse au cerf qui est l'origine du soulèvement des populations des Latins contre les Troyens nouveaux venus dans le pays (*Énéide*, VII, 475 et suiv.).

« il ne nous reste que des montagnes presque inaccessi- « bles ; du moins est-il juste que vous nous y laissiez en « paix et en liberté. Nous vous trouvons errants, disper- « sés et plus foibles que nous ; il ne tiendroit qu'à nous « de vous égorger et d'ôter même à vos compagnons la « connoissance de votre malheur : mais nous ne voulons « point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont « hommes aussi bien que nous. Allez ; souvenez-vous que « vous devez la vie à nos sentiments d'humanité. N'ou- « bliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez « grossier et sauvage que vous recevez cette leçon de « modération et de générosité[1]. »

« Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces barbares revinrent dans le camp et racontèrent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus ; ils eurent honte de voir que des Crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les sauvages et les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part et d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

« Peu de temps après, ces peuples envoyèrent vers

Ms. — 42. *F.* : dans le sang *des* (*effacé*) de ceux..., — 48 *F.* Ceux *qui* (*effacé*) d'entre les nôtres....

1. « *C'est assez l'ordinaire des François d'appeler grossiers et sauvages tous ceux qui ne sont pas de leur nation. Cependant ils ont souvent reçu de leurs voisins de semblables leçons de modération et de générosité, et ils n'ont pas laissé de leur faire la guerre par le seul désir de subjuguer des peuples qui ne leur avoient jamais fait de mal.* » (*R. 1719.*)

moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apportèrent des présents : c'étoit[1] des peaux des bêtes farouches qu'ils avoient tuées et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présents, ils parlèrent ainsi : « O roi, nous tenons, comme tu vois, « dans une main l'épée, et dans l'autre une branche « d'olivier[2]. » En effet, ils tenoient l'une et l'autre dans leurs mains. « Voilà la paix et la guerre : choisis[3]. Nous « aimerions mieux la paix : c'est pour l'amour d'elle que « nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage « de la mer[4], où le soleil rend la terre fertile et produit tant « de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces « fruits[5] : c'est pour elle que nous nous sommes reti- « rés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de

---

Ms. — 66 : *F.*. O roi, nous *venons* (*effacé*) tenons, comme vous voyez, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 69 : *F.* · Voilà ou la paix ou la guerre, *Fc.*: (*Comme le texte*). — 71 : *FP.* · n'avons point eu honte, *Pc.* : de honte.... — 72 : *F.* : fertile en fruits si délicieux, *Fc.*. (*Comme le texte*). — 73 *Fc.*. délicieux. *Avec* (*effacé*) La paix *que no* (*effacé*) est plus douce....

1. Voir la ligne 430 du livre I, et la note.

2. Dans l'*Énéide* (VIII, 116), Énée, pour rassurer de loin sur ses intentions un prince dont il vient demander l'alliance, « étend sa main qui porte un rameau d'olivier, symbole de la paix ».

Paciferæque manu ramum prætendit olivæ.

3. Le mot rappelle, traduit même celui de Q. Fabius au sénat de Carthage dans la scène célèbre racontée par Tite-Live (XXI, XVIII, 13) : « *Hic vobis bellum et pacem portamus : utrum placet sumite.* » — Tite-Live est l'un des auteurs que Fénelon avait fait lire au duc de Bourgogne (voir De Bausset, *Histoire de Fénelon*, I, XXXIX).

4. Déjà dit presque dans les mêmes termes (ligne 35).

5. « Toute compensation exactement faite, il n'y a presque point de guerre, même heureusement terminée, qui ne fasse beaucoup plus de mal que de bien à un État.... Cette juste compensation des biens et des maux de la guerre détermineroit toujours un bon roi à éviter la guerre, à cause de ses funestes suites : car où sont les biens qui puissent contrebalancer tant de maux inévitables, sans parler des périls d'un mauvais succès ? » (*Examen de conscience*, XXVIII).

« glace et de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs « du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous « avons horreur de cette brutalité, qui, sous de beaux « noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les « provinces[1] et répand le sang des hommes, qui sont tous « frères[2]. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons « garde de te l'envier : nous te plaignons et nous prions « les dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si « les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin « et si la politesse dont ils se piquent ne leur inspirent « que cette détestable injustice, nous nous croyons trop « heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons « gloire d'être toujours ignorants et barbares, mais justes, « humains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous « contenter de peu et à mépriser la vaine délicatesse « qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous « estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vi- « gueur de corps et d'esprit ; c'est l'amour de la vertu, « la crainte des dieux, le bon naturel pour nos proches, « l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le « monde, la modération dans la prospérité, la fermeté « dans les malheurs, le courage pour dire[3] toujours har-

---

Ms. — 76 : *F.* : où l'on ne voit ni fleurs *ni* (*effacé*) du printemps, *Fc.*.. (*Comme le texte*). — 86 : *F.* : que cette injustice, *Fc.* : cette détestable injustice.... — 88 : *FP.* : d'être toujours barbares. *Pc.* : toujours ignorants et barbares.... — 92 : *F.* : la frugalité, la vigueur..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 94 : *FP.* : le bon naturel pour ses proches, l'attachement à ses amis..., *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. *Province.* L'emploi du mot est fréquent, au XVII[e] siècle, dans le sens d'Etat, royaume.

Il fit avertir sa province,

dit La Fontaine (*Fables*, VIII, XIV) en parlant du roi Lion.

2. C'est le motif chrétien de la condamnation de la guerre, fondée sur la fraternité des enfants de Dieu, tous formés à son image, et sur l'interdiction de verser leur sang (*Genèse*, IX, 5-6).

3. Sur ce tour, cf. livre II, ligne 268, et la note.

« diment la vérité, l'horreur de là flatterie. Voilà quels
« sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour
« alliés. Si les dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire
« refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les
« gens qui aiment par modération la paix sont les plus
« redoutables dans la guerre[1]. »

« Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder. Ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs, les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme[2], une parole grave et pleine d'autorité, des manières simples et ingénues. Les fourrures qui leur servoient d'habits, étant nouées sur l'épaule, laissoient voir des bras plus nerveux et des muscles mieux nourris[3] que ceux de nos athlètes. Je répondis à ces deux envoyés que je désirois la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi

---

Ms. — 107. *F.* les yeux vifs, une contenance ferme..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 110 *F.* . étoient nouées sur l'épaule et laissoient..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 111 *F.* : plus nerveux et mieux nourris, *Fc.* . et des muscles mieux nourris....

1. « *Cette harangue contient une vive peinture de l'ambition de Louis XIV, qui, par le motif d'une fausse gloire, n'a que trop souvent entrepris des guerres injustes, qui lui ont attiré les plus fâcheux revers. Ni les sciences dont il se disoit protecteur, ni la politesse dont on se piquoit sous son règne n'ont pu le préserver de cette fureur qui le portoit à ravager les terres de ses voisins,* » (*R. 1719.*) — Avec quelque naïveté Gueudeville (*Critique de la suite du second tome*, pages 409 et suiv.) insiste sur l'invraisemblance de ce discours philosophique que l'auteur prête aux représentants d'un peuple primitif, sauvage et barbare. Cette invraisemblance n'échappait sans doute pas à Fénelon lui-même, qui pouvait d'ailleurs alléguer les exemples classiques du discours — bien plus simple à la vérité — qu'Hérodote prête au roi des Scythes répondant à un envoyé de Darius (IV, 127) et de la composition plus étendue et plus oratoire de Quinte-Curce faisant parler (VII, VIII) les Scythes députés vers Alexandre.

2. Voir la note de la ligne 451 du livre II.

3. Cf. lignes 284-285 du livre V.

plusieurs conditions ; nous prîmes tous les dieux à témoin, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des présents.

« Mais les dieux, qui m'avoient chassé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs, qui ne pouvoient pas être sitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyés, lorsqu'ils revenoient de notre camp ; ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et poursuivirent le reste dans les bois.

« Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses ni à nos serments[1].

« Pour être plus puissants contre nous, ils appellent à leurs secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Bruttiens, les peuples de Crotone, de Nérite et de Brindes[2].

Ms. — 114 : *F.* : plusieurs conditions, et je les renvoyai avec des présents, *FcPS.* : (*Le texte*), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [nous en prîmes tous les dieux]). — 116 *F.* : du royaume *des a* (*effacé*) de mes ancêtres. — 118 . *F.* : être encore avertis..., *Fc.* : être sitôt avertis. — 121 : *FP.* : leurs envoyés, comme ils revenoient..., *Pc.* lorsqu'ils revenoient.... — 128 . *F.* : les Lucaniens, ceux de Crotone..., *Fc* . (*Comme le texte*).

V (114) suit *Sc.* — (129) : de Nérite, de Messapie et de Brindes (d'après la ligne 156).

1. « *Combien de fois les alliés de la France n'ont-ils pas éprouvé qu'on ne pouvoit se fier ni à ses promesses, ni à ses serments ? Souvent elle en viola les traités les plus solennels aussitôt qu'ils venoient d'être conclus.* » (*R. 1719.*)

2. Tous ces noms de villes et de peuples appartiennent à la géographie de l'Italie méridionale; c'était la partie de la péninsule qu'on appelait la Grande-Grèce (Ἑλλὰς ἡ μεγάλη ; *Graecia magna*, *Graecia major*), et qui fut en effet peuplée de colonies grecques jusqu'à ce que les Romains en eussent achevé la conquête, au début du IIIe siècle avant l'ère chrétienne. L'Apulie, la Lucanie, le Bruttium, sont des noms de territoires ; Locres, Crotone, Nérite et Brindes des noms de villes : tous se lisent, entre autres textes, au dernier chapitre

Les Lucaniens[1] viennent avec des chariots armés de faux tranchantes[2]. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée[3]; ils portent des massues pleines de gros nœuds et garnies de pointes de fer[4]; ils sont presque de la taille des géants, et leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent que leur seule vue épouvante. Les Locriens, venus de la Grèce[5], sentent encore leur origine et sont plus humains que les autres[6]; mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes grecques la vigueur des barbares et l'habitude de mener une

---

Ms. — 131 *F.* faux tranchantes. Les Apuliens sont couverts des peaux de bêtes farouches qu'ils ont tuées, et portent..., *Fc.*: (*Comme le texte*). — 134 · *F.*. ils sont *d* (*effacé*) presque de.... — 140 : *F.*: la vigueur *et la férocité* (*effacé*) des barbares.

---

du livre XXII de Tite-Live, à l'exception du nom de Nérite (*Neritum*), que mentionne Ovide (*Métamorphoses*, XV, 51) dans son récit des voyages de Pythagore, et de celui de Brindes (*Brundusium*), dont la mention est extrêmement fréquente dans la littérature latine.

1. Ici commence une description, dont le dessein rappelle celui de Virgile, qui, avant de raconter la guerre des populations du Latium contre Énée, les énumère et les dépeint, chacune avec son armure et son costume particulier (*Énéide*, VII, 641 et suiv.). Mais les détails en sont ou imaginaires ou empruntés à des sources diverses.

2. Les chars armés de faux (voir ci-dessous ligne 356) paraissent n'avoir été en usage que chez certains peuples de l'Orient.

3. Tel, cet Aventinus, fils d'Hercule, que Virgile décrit (*Enéide*, VII, 666) ; tels aussi les Germains dont nous parle Tacite (*Germanie*, XVII), et, dans Hérodote (VII, 69), les Éthiopiens.

4. C'est, dans le dénombrement de l'armée de Xerxès, l'arme qu'Hérodote attribue aux Assyriens (VII, 63).

5. De l'une ou de l'autre des contrées appelées Locride, et situées l'une au Nord, l'autre au Sud de la Phocide : il y avait discussion à ce sujet, à ce que nous apprend Strabon (VI, 1, 7).

6. On vantait du moins, dit Strabon (VI, 1, 8), l'antiquité et l'excellence de leur législation.

vie dure, ce qui les rend invincibles[1]. Ils portent des boucliers légers, qui sont faits d'un tissu d'osier[2] et couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Bruttiens sont légers à la course comme les cerfs et comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds[3] : à peine laissent-ils dans le sable quelque trace de leurs pas. On les voit tout à coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates, et, si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix[4]. Leurs flèches sont trempées

---

Ms. — 143 : *F.*. leurs épées sont longues. Les peuples de Crotone (149)..., *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [143 : *Pour* (*effacé*) les Bruttiens sont légers à la course. On croiroit que l'herbe même n'est point foulée...]). *Fc'*.. (*Comme le texte*). — 149 . *F.*. à tirer des flèches. A peine un Grec pourroit-il bander un arc tel qu'on en voit communément à Crotone. Leurs flèches sont trempées (153), *Fc.*. à tirer des flèches A peine le commun des hommes parmi les Grecs (*le reste comme F*), *Fc'*.. (*Comme le texte*).

1. On leur attribuait une victoire remportée sur les Crotoniates dans des conditions extraordinaires, puisqu'ils auraient lutté quinze mille contre cent vingt mille : c'est ce que racontent Justin (XX, III) et, avec un certain scepticisme, Strabon (VI, I, 10); mais les raisons par lesqnelles leur supériorité est ici expliquée sont imaginées par Fénelon.

2. Cette sorte de bouclier paraît n'avoir guère été en usage que chez les Perses (Hérodote, VII, 61) et peut-être chez quelques autres nations barbares.

3. Souvenir de Virgile (*Enéide*, VII, 809). Mais Virgile le dit d'une jeune fille. Il est difficile de dire sur quoi se fonde ici Fénelon pour attribuer aux Bruttiens cette légèreté à la course : peut-être se souvient-il qu'à la suite d'une sorte de décret de déchéance qui aurait été prononcé contre eux après la seconde guerre punique, on les aurait employés à Rome surtout comme courriers (Strabon, V, IV, 13).

4. « Crotone compte plus d'athlètes vainqueurs aux jeux Olympiques qu'aucune autre ville » (Strabon, VI, I, 12). Dans sa revue des forces navales des Grecs à Salamine, Hérodote (VIII, 47) remarque

dans le suc de certaines herbes venimeuses[1], qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne[2] et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite, de Brindes et de Messapie[3], ils n'ont en partage que la force du corps et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel, à la vue de leurs ennemis, sont affreux[4]. Ils se servent assez bien de la fronde et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées ; mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous désiriez de savoir : vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre et quels sont nos ennemis. »

Après cet éclaircissement, Télémaque, impatient de

Ms. — 154 · *F.* : de certaines herbes, qui viennent..., *Fc.* : herbes venimeuses.... — 155 . *F.*. de l'Averne, *et dont le poison n'est pas moin terrible que celui de l'hydre* (*14 mots effacés*) et dont le poison est mortel. Pour ceux.... — 156 : *F.* : de Nérite et de Brindes, ils n'ont..., *Fc.* : de Nérite, de Brindes et de Messapie. — 157 : *F.* : la force du corps et *une ardeur b* (*effacé*) une valeur....

---

que le commandant du vaisseau crotoniate était un homme qui avait été trois fois vainqueur aux jeux pythiques. Enfin il n'est pas de vainqueur aux jeux olympiques qui ait été plus célèbre que Milon de Crotone (VIe siècle).

1. *Vénéneux* a été introduit au XVIe siècle : il n'est pourtant pas inséré dans le *Thrésor* de Nicot (1606), et Richelet (1680) le regarde encore comme un mot « écorché » du latin et qui ne se dit pas : on dit en sa place, assure-t-il, *venimeux*. Mais, un peu plus tard, Furetière (1690) et l'Académie (1694) s'accordent pour reconnaître que *venimeux* ne se dit proprement que des animaux, *vénéneux* que des plantes. On voit que Fénelon reste attaché à l'ancien usage.

2. Le lac Averne, près de Cumes, aux exhalaisons méphitiques, et qu'on croyait voisin de l'entrée des enfers (Virgile, *Enéide*, VI, 201).

3. Le nom de Messapie s'appliquait à toute la région de Tarente et des Salentins. — Il est aussi appliqué particulièrement à une ville de cette région par Pline (III, 16), et c'est ainsi que le prend ici Fénelon.

4. C'était, d'après Tite-Live (V, XXXVII, 8) et César (*passim*), une habitude des Gaulois.

combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore et parla ainsi à Idoménée :

« D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Grèce, s'unissent aux barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de colonies fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres à soutenir que vous ? O Idoménée, vous dites que les dieux ne sont pas encore las de vous persécuter ; et moi, je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces barbares suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux ; mais la hauteur et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses[1]. Vous auriez pu leur donner des otages et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques-uns de vos chefs pour les [*re*]conduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée[2], vous auriez dû encore les apaiser en leur représentant qu'on les avoit attaqués faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées et établir des peines rigou-

---

Ms. — 170 . *F.* : tant de colonies grecques fleurissent, *PS.* · (*Le texte*). — 183 : *F.* : les reconduire, *PS.* : les conduire. — 187 : *S.* : établir de rigoureuses peines.

V (170 et 183) suit *F.*

1. « *La hauteur et la fierté de Louis XIV est ce qui lui a suscité de dangereuses guerres. Il a voulu dominer sur tous, et tous se sont ligués contre lui.* » (*R. 1719.*)

2. *Cette guerre renouvelée* = le renouvellement de cette guerre. C'est un tour latin qui a passé en français, mais qui est, chez nous, plus usité en vers qu'en prose.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir,

écrit Corneille dans *le Cid* (IV, II).

reuses contre tous ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

— Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu sans bassesse rechercher ces barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre et qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les prîmes sans peine, et par là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours [1], d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur et ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux et nous est devenue très difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions, et ils les regardent comme des citadelles dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude [2]. »

Ms. — 192 : *F.* : qui assemblèrent tous leurs hommes, *Fc.* : assemblèrent à la hâte tous.... — 202 . *F.* . dans notre pays *et* (*effacé*). Nous pouvons.... — 204 : *F.* : Par ce moyen, nous *avons fait en sorte* (*4 mots effacés*) sommes en état....

---

1. « *Les forteresses que Louis XIV a élevées sur les frontières de ses voisins sont précisément ce qui a excité leur jalousie. Il a voulu les brider et se mettre en état d'entrer dans leur pays pour les opprimer, et il les a excités par là à faire souvent de fâcheuses irruptions dans ses propres terres.* » (*R. 1719.*)

2. On ne peut guère se refuser à reconnaître dans tout ce passage, avec l'éditeur de 1719, une allusion à la politique de Louis XIV

Mentor répondit ainsi à Idoménée : « Vous êtes un sage roi[1], et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, et qui, manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon quand il est venu vous demander la paix. Étoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? Manquoit-il de courage ou de ressources contre vous ? Vous voyez bien que non, puisqu'il est si aguerri et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte et une fausse gloire vous ont jeté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr ou de vous faire périr vous-même, pour se préserver d'une servitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté, et c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un État est la justice, la modération, la bonne foi et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes

---

Ms. — 231 . *F.* pour votre sûreté ; c'est par ces tours, *Fc.* et c'est par ces tours.

étendant ses conquêtes en pleine paix après le traité de Nimègue (1678) et soulevant par là toute l'Europe contre lui (voir *Introduction*, page XXXVII). Sur les faits, cf. Voltaire, *Siècle de Louis XIV* (chap. XIV) et Lavisse, *Histoire de France*, tome VII, 2e partie (VIII, v).

1. « *Voici une autre contre-vérité très forte, dont il est aisé de faire l'application à Louis XIV. Il ne faut que lire la plupart de ses déclarations de guerre pour y voir tous les motifs que Mentor reproche ici à Idoménée.* » (*R. 1719.*)

incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidents imprévus ; la fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre ; mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre État ne peut être vaincu et n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres, intéressés à sa conservation, prennent aussitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours, qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie[1].

« Retranchons-nous maintenant à examiner[2] comment

Ms. — 238. *FP.* · de vos voisins, qui ont senti votre modération, font qu'un État ne peut être vaincu, *Pc.* · (*Le texte*).

V (245) : qui vous rendent vos maux.

---

1. Ce discours de Mentor rappelle quelques traits de la *Lettre à Louis XIV* : « Il ne faut pas prétendre que vous soyez en droit de retenir toujours certaines places parce qu'elles servent à la sûreté de vos frontières. C'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière ; mais enfin le besoin de veiller à notre sûreté ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin.... Vous avez toujours voulu donner la paix en maître et imposer les conditions au lieu de les régler avec équité et modération... Vous n'avez pas même demeuré dans les termes de cette paix que vous avez donnée avec tant de hauteur... Une telle conduite a réuni et animé toute l'Europe contre vous... Vous qui pouviez acquérir tant de gloire solide à être... l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins. »

2. Entendez : mais ce qui est fait est fait ; retranchons-nous donc maintenant, c'est-à-dire ne nous occupons plus que de.... (cet emploi

on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies grecques. Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié ni le grand nom de Minos[1], fils de Jupiter, ni vos travaux[2] au siège de Troie, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les princes grecs pour la querelle commune de toute la Grèce[3]. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

— Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance les a épouvantées. Ces Grecs, aussi bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte désirent notre abaissement, et la jalousie ne nous laisse aucun allié[4].

Ms. — 251 : *FP.* : on peut par l'avenir réparer le passé, *Pc.* (*Le texte*). — 263 : *FP.* . aussi bien que les autres, ont craint, *Pc.* : aussi bien que les autres peuples....

---

de *se retrancher* est constant au XVIIe siècle ; le *Dictionnaire de l'Académie* définit : « se restreindre, se réduire »).

1. Voir livre IV, ligne 408, et livre VIII, ligne 387.

2. Fréquent au sens d'entreprises glorieuses et pénibles : c'est le mot dont se sert Hippolyte, dans la *Phèdre* de Racine (II, II), pour désigner les exploits de Thésée, et nous parlons encore dans le même sens des *travaux* d'Hercule.

3. Voir livre VIII, ligne 399.

4. « *Voilà l'état où s'est trouvé plusieurs fois Louis XIV par la défiance où il a jeté tous ses voisins. Ceux mêmes qui ne lui ont pas fait une guerre ouverte ont désiré son abaissement, parce que sa puissance leur étoit devenue formidable.* » (*R. 1719.*) — « Ceux mêmes qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement souhaitent du moins avec impatience votre affoiblissement et votre humiliation comme la seule

— Étrange extrémité ! reprit Mentor : pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez votre puissance[1], et, pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, et doublement malheureux Idoménée, que le malheur même n'a pu instruire qu'à demi ! Aurez-vous encore besoin d'une seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois ? Laissez-moi faire et racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes grecques qui refusent votre alliance.

— La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente. Phalantus[2] l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa dans la Laconie[3] un grand nombre de jeunes hommes

---

Ms — 274 : *S.*. par des efforts. — 280 : *S.* : ces villes grecques. La principale.... — 283 . *FPS*.. Phalantus, *Sc.*. Phalante.

V (283) suit *Sc.*

---

ressource pour la liberté et pour le repos de toutes les nations chrétiennes. » (Fénelon, *Lettre à Louis XIV*.)

1. « Ne pouvant vous vaincre ils prétendent vous épuiser à la longue.... Vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. » (Fénelon, *Id.*). — Gueudeville (*Critique de la suite du second tome,* page 440) laisse nettement entendre que personne ne méconnut le sens et la vraie portée de cette opposition que Mentor établit ici entre l'*être* et le *paraître*, entre la puissance apparente et la puissance réelle d'Idoménée.

2. A propos de cette forme, voir la seconde partie de la note de la ligne 224 du livre I. Au reste, à la ligne 765 et dans tout ce qui suit, Fénelon écrira *Phalante,* comme il avait fait déjà au livre VIII, ligne 547.

3. C'est, on le sait, la région du Péloponèse dont la ville principale était Lacédémone. Justin (III, IV) et l'historien Éphore, cité par Strabon (VI, III, 3) racontent un peu autrement — Faydit (*Télémacomante,* page 155) n'a pas manqué de le remarquer — les circonstances de la naissance illégitime des compagnons de Phalante. Ils les rap-

nés des femmes qui avoient oublié leurs maris absents pendant la guerre de Troie. Quand les maris revinrent, ces femmes ne songèrent plus qu'à les apaiser et qu'à désavouer leurs fautes. Cette nombreuse jeunesse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni père ni mère, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des lois réprima leurs désordres[1]. Ils se réunirent sous Phalantus, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui sait gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens ; ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctète, qui a eu une si grande gloire au siège de Troie en y portant les flèches d'Hercule[2], a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie[3], moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente[4]. Enfin nous avons ici

---

Ms. — 287 : *F.* : ne songèrent qu'à..., *PS.* : ne songèrent plus qu'à.... — 292 : *FPS.* : Phalantus, *Sc.* Phalante. — 294 · *F.*. ils ont fait de *leur* (*effacé*) Tarente.... — 298 *F.*. mais aussi sagement gouvernée, *Fc.* mais plus sagement....

V (287) suit *F* ; (292) suit *Sc.*

---

portent d'ailleurs à l'histoire de la guerre de Messénie (VIIIe siècle av. J.-C.), et non à celle de la guerre de Troie. De leur récit Fénelon a retenu, en modifiant les temps, ce qui intéressait son dessein; c'est-à-dire, avec l'attribution de la fondation de Tarente, sur laquelle les historiens anciens semblent s'accorder, l'idée des désordres moraux, si préjudiciables à l'État lui-même, qu'engendre nécessairement une longue guerre.

1. Leurs désordres = les désordres *des jeunes gens*, dont l'idée est contenue dans le collectif « cette nombreuse jeunesse ». Syllepse usuelle.

2. L'histoire de Philoctète sera racontée au livre XII.

3. Voir la ligne 548 du livre VIII, et la note.

4. Assertion fondée probablement, non sur aucun renseignement qui ait pu nous parvenir touchant la constitution de Pétilie, mais sur ce que Strabon (VI, III, 4) nous apprend de l'ancienne Tarente : « Avec sa constitution démocratique, dit-il, elle était parvenue à un

près la ville de Métaponte, que le sage Nestor[1] a fondée avec ses Pyliens[2].

— Quoi, reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts, Nestor, qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens et dont vous aviez l'amitié !

— Je l'ai perdue, répliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom : ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le tyran de l'Hespérie.

— Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos[3], avant qu'il fût venu fonder sa colonie et avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse : il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque. Mais le principal est de guérir sa défiance : c'est par les ombrages donnés à tous vos voisins que cette guerre s'est allumée[4], et c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laissez-moi faire. »

A ces mots, Idoménée, embrassant Mentor, s'attendris-

Ms. — 313. *F.*. oublié ce héros *et les* (2 *mots effacés*) ni les marques....
— 320. *F.*. s'attendrissoit *de joie* (2 *mots effacés*) et ne pouvoit....

---

degré de puissance extraordinaire... Mais l'excès de la prospérité finit par engendrer la mollesse... De là naturellement une grave altération des mœurs et des institutions. »

1. Nestor, roi de Pylos (voir livre I, ligne 252, et la note) est représenté dans Homère comme le plus vieux et le plus sage des chefs grecs (voir notamment *Iliade*, IX, 94).

2. Tradition rapportée par Strabon (VI, 1, 15).

3. Voir livre I, ligne 252.

4. « *Ceci et tout ce qui précède doit s'entendre de la guerre des Pays-Bas en 1667 et de celle de Hollande en 1671. Les Flamands et les Hollandois sont ces peuples que les François appellent grossiers et sauvages, mais qui n'ont rien de barbare que le nom.* » (*R. 1719.*)

soit et ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine[1] ces paroles : « O sage vieillard envoyé par les dieux pour réparer toutes mes fautes, j'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous ; j'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois résolu de périr ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque, qui ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide ! Mentor, vous êtes le maître : toute la sagesse des dieux est en vous ; Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi : Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire. »

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout à coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissants, d'hommes qui poussoient des hurlements[2] épouvantables, et des trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : « Voilà les ennemis, qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés ! Les voilà qui viennent assiéger Salente ! »

Ms. — 323 : *F.* : toutes mes fautes. O heureux Télémaque (329)..., *Fc.* .. (*Comme le texte, sauf* [324 : aussi librement ; j'avoue qu'il n'y a..., *Fc'*.. aussi librement que vous]). — 329 : *F.* . vous égarer comme moi ayant un tel guide ! *Fc.* : (*Comme le texte*). — 333 · *F.* : promettez, donnez. Idoménée approuvera..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 334 : *F.* · tout ce que vous *ferez* (*effacé*) jugerez à propos.... — 336 : *F.* : on entendit un bruit confus..., *Fc.* : on entendit tout à coup un.... — 337 : *F.* . de chevaux hennissants et d'hommes qui poussoient des hurlements épouvantables. On s'écrie..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 339 : *F.* · et de trompettes, *PS.* : et des trompettes. — 340 : *F.* : les ennemis qui ont *surpr* (*effacé*) fait un....

V (339) suit *F.*

---

1. *A peine* : avec peine (à cause de son émotion). Les exemples de la locution prise dans ce sens sont très nombreux.

2. Écrit ici comme au livre VI, ligne 486.

Les vieillards et les femmes paroissoient consternés. « Hélas ! disoient-ils, falloit-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et suivre un roi malheureux au travers de[1] tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troie ! »

On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses et les boucliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre comme elle est couverte par une abondante moisson[2], que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna[3] en Sicile, pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes[4] ;

Ms. — 343 *F.* paroissoient *dans la consternation* (3 *mots effacés*) consternés. — 346 · *F.*. une ville qui *périr* (*effacé*) sera mise.... — 349 : *F.* : briller les casques, les cuirasses et les boucliers. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre comme une abondante moisson que Cérès prépare dans la Sicile pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. On remarquoit aussi les *fa* (*effacé*) chariots armés (356)..., *FcP.* : (*Comme le texte, sauf* [353 . prépare dans la Sicile, pendant...]), *Pc.* : (*Le texte*). — 356 *S.* : faux tranchantes. *Chaque peuple* (2 *mots effacés*) on distinguoit.

---

1. Voir livre I, ligne 102.

2. Cette figure est plusieurs fois employée par les poètes. « Dans toute la plaine, dit Virgile (*Enéide*, VI, 525), se hérisse une sombre moisson d'épées nues. »

... Atraque late
Horrescit strictis seges ensibus.

Et encore (*Id.*, XI, 601) : « Les piques hérissent d'une moisson de fer toute l'étendue de la campagne. »

Tum late ferreus hastis
Horret ager.

3. Voir livre XIII, ligne 569, et la note.

4. Voir ci-dessus, lignes 130-131. — Quinte-Curce (IV, IX, 5) décrit ainsi ces chars, qui ne paraissent avoir été en usage que chez certains peuples de l'Orient : « En avant du timon, de longues pointes de

on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il aperçut d'un côté Philoctète, et de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils[1]. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable.

« Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète et Nestor se contentoient de ne vous point secourir : les voilà qui ont pris les armes contre vous, et, si je ne me trompe, ces autres troupes, qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur[2], sont les troupes lacédémoniennes, commandées par Phalantus. Tout est contre vous : il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi, sans vouloir le faire. »

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour ; il s'avance vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient : il la fait ouvrir, et

---

Ms. — 357 . *S.* : chaque peuple qui étoit venu, *Sc.* : chaque peuple venu. — 361 : *F.* : fut-il arrivé qu'il reconnut..., *Fc* qu'il aperçut.... — 362 : *F.* : avec Antiloque, *Fc.* · avec Pisistrate. — 369 . *F.* · commandées par Phalantus *que je n'ai jamais vu* (6 *mots effacés*). Tout est.... — 371 · *F.* . sans vouloir le faire *Aussi* (*effacé*). En disant...

V (369) . commandées par Phalante.

---

fer ; de chaque côté de l'attelage, trois épées droites ; attachés à l'essieu des roues, des fers de lances pointés droit, et, aux jantes, de petites faux, les unes la pointe en l'air, les autres en bas. » Voir encore Xénophon (*Anab.*, I, VIII, 2) et Diodore de Sicile (XI, 53).

1. Homère, au livre III de l'*Odyssée*, nomme les trois fils ou trois des fils de Nestor, Pisistrate (vers 36), Thrasymède (39) et Antiloque (112), mais ce dernier seulement pour rappeler le souvenir de sa mort devant Troie (voir Ms. 362).

2. Cette lenteur et cette parfaite ordonnance semblent avoir en effet caractérisé, du moins à l'époque historique, la marche des troupes lacédémoniennes (Thucydide, V, 70).

Idoménée, surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis, étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix[1], et, quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les chefs. Aussitôt les chefs s'assemblèrent, et il parla ainsi :

« O hommes généreux, assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle ; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples sans répandre le sang humain. O Nestor, sage Nestor, que j'aperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice et sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troie. Quelles divisions entre les chefs[2] !

Ms. — 378 *F.* · au devant des ennemis. *En même temps des nuages sombres dérobent le ciel à la vue des hommes, le t (cette lettre et le mot* le *effacés) on entend d'horribles tonnerres et les ennemis surpris par l'orage sont contraints de s'arrêter (tout le passage effacé) qui sont (2 mots effacés)* étonnés de voir.... — 379 . *FP.* : Il leur montre de loin, *Fc.* · leur montra.... — 383 · *S.* : il leur parla, *Sc.* · il parla. — 384 : *F.* . de tant de nations, je sais que vous..., *Fc.* . (*Comme le texte*). — 393 . *S.* : le plus grand de tous les maux, *Sc.* · le plus grand des maux.

---

1. Voir ci-dessus, ligne 68.

2. La querelle d'Achille et d'Agamemnon, qui fait le sujet du chant I de l'*Iliade* ; les discordes de Ménélas et d'Agamemnon et celles de divers chefs entre eux après la prise de Troie (*Odyssée*, III, 148 et suiv.).

Quels caprices de la fortune ! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! Quels malheurs, dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs rois ! Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée[1] ; les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses[2]. O dieux, c'est dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette glorieuse expédition ! O peuples hespériens, je prie les dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troie est en cendres, il est vrai ; mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire et que le lâche Pâris jouît encore en paix de ses infâmes amours avec Hélène[3].

Ms. — 397 . *F.* de la fortune ! quels malheurs, dans toutes les villes les plus puissantes, de la guerre, pendant *l'absence* (*effacé*) la longue absence, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 400 : *FP.* : les uns ont fait naufrage ; les autres..., *Pc.* : (*Le texte*). — 402 · *F.* : de leurs épouses. O peuples hespériens (405), *Fc.* : de leurs épouses. O dieux, c'est dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette glorieuse expédition. *Il leur eût mieux valu de ne vaincre jamais et de livrer Hélène à son injuste ravisseur. Car la victoire a été presque aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus* (*passage effacé*). O peuples hespériens, *PS.* : (*Le texte*), *Sc.*. (*Comme le texte, sauf* [404 : cette éclatante expédition]). — 408 : *F.* : le lâche Pâris *eût encore* (2 *mots effacés*) jouît encore.... — 409 . *S.* : encore de ses infâmes amours.

V (404) suit *Sc.*

---

1. Aujourd'hui Cap d'Oro, à l'extrémité sud-est de l'île d'Eubée. La flotte grecque passait pour s'y être brisée au retour de Troie (Virgile, *Enéide,* XI, 260 ; Ovide, *Métamorphoses,* XIV, 472). — On remarquera qu'ici encore (voir livre I, Ms. 441 et livre II, Ms. 27), la précision géographique est une addition à la rédaction primitive (voir ci-dessus, Ms. 400).

2. Allusion à la mort d'Agamemnon, qui fut, après son retour, assassiné par sa femme Clytemnestre. Diomède (voir la ligne 273 du livre XVI, et la note), dans un discours que lui prête Virgile (*Enéide,* XI, 252 et suiv.) et dont Fénelon se souvient dans tout ce passage, évoque le même souvenir (266-268).

3. On sait que les Grecs allèrent assiéger Troie parce que Pâris, fils de Priam, roi de cette ville, avait ravi Hélène, femme de Méné-

Philoctète, si longtemps malheureux et abandonné dans l'île de Lemnos[1], ne craignez-vous point de trouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ? Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines et des soldats qui allèrent contre les Troyens[2]. O Grecs, qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troie ! »

Après avoir parlé ainsi, Mentor s'avança vers les Pyliens, et Nestor, qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer.

« O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis, pour la première fois, dans la Phocide[3] : vous n'aviez que quinze ans, et je prévis dès lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux ? Quels sont donc les moyens que vous avez de finir cette guerre ? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandions que la paix ; chacun de nous avoit un intérêt pressant de la

---

Ms. — 411 · *F.* : ne craignez-vous point de retrouver, *PS.*. de trouver. — 417 *FP.*. des malheurs que causa la guerre de Troie, *Pc.* (*Le texte*). — 426 : *F.*. (*Comme le texte*), *FcP.* : dans la suite. Par quelle (*ces deux mots peu distincts dans P.*) aventure avez-vous été conduit en ces lieux ? Mais quels sont..., *Pc.* : (*Le texte*). — 428 : *S.*. que vous avez pour finir.

V (411) suit *F.*

---

las, roi de Sparte. Voir notamment tout le premier épisode (1-120) du chant III de l'*Iliade*.

1. Voir l'histoire de Philoctète, au livre XII.

2. Voir ci-dessus, lignes 283-290.

3. La Phocide, bornée par les Locrides (voir ci-dessus ligne 137) et le golfe de Corinthe, est éloignée et de Pylos et d'Ithaque. Il ne paraît pas que Fénelon ait eu aucune raison précise de placer dans ce pays la rencontre qu'il suppose entre Nestor et Mentor.

désirer ; mais nous ne pouvions plus trouver aucune sûreté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit point une paix ; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvaise foi nous sommes réduits à le faire périr ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient pour faire en sorte qu'on puisse se confier à lui et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse. »

Mentor lui répondit : « Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque[1]. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos[2], et vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidèle ami de son père ; vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire[3]. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer ; il a vu la Sicile,

Ms. — 433 : *FP.* : ses plus proches voisins. Il a montré à tous les autres son dessein (436)..., *Pc.* : (*Comme le texte, sauf* [434 : serviroit à dissiper]), *Pc'.* : (*Le texte*). — 438 : *FP.* : renverser son nouveau royaume. Si vous trouvez (441), *Pc.* : (*Le texte*). — 451 : *F.* : votre fils Antiloque pour le conduire, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 452 : *F.* : il a vu *l'Et* (*effacé*), la Sicile, l'Égypte, *la Crèt* (*effacé*), l'île. ..

1. Homère, sans faire mention de Télémaque précisément, dit qu'Ulysse avait confié à Mentor toute sa maison pour y commander et la lui garder (*Odyssée*, II, 226-227).

2. Voir livre I, ligne 252.

3. *Pour le conduire* à Sparte (voir livre I, lignes 252-253). Ce fils était Pisistrate, et non Antiloque, comme Fénelon l'avait écrit d'abord (voir Ms. 451 ; cf. ci-dessus ligne et Ms. 362, et la note). Pour le fait, voir le chant III de l'*Odyssée* (325, 369, 482), et, pour tout le détail de l'accueil de Nestor, le même chant tout entier.

l'Égypte, l'île de Chypre, celle de Crète[1]. Les vents, ou plutôt les dieux, l'ont jeté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque[2]. Nous sommes arrivés ici tout à propos pour vous épargner les horreurs d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui vous seront promises. »

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor, au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télémaque avec tous les Crétois armés les regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, et ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les rois de la Grèce[3]. C'étoit lui qui modéroit, pendant le siège de Troie, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax et le courage impétueux de Diomède[4]. La douce persuasion couloit de ses lèvres comme un ruisseau de miel[5] : sa voix seule se faisoit entendre à tous ces

Ms. — 454. *F.* : plutôt la volonté des Dieux l'a jeté..., *Fc* · (*Comme le texte*). — 463 · *F.* · de Salente. *En mem* (*effacé*) ; ils étoient attentifs pour *découvrir* (*effacé*) remarquer.... — 468 : *F.* : le siège de Troie, *l'impétuosité d'Achille, la fierté d'Agamemnon* (8 *mots effacés*), le bouillant... — 471 : *F.* couloit de ses lèvres. Sa voix seule..., *FcP.* (*Comme le texte, sauf* [471 : ruisseau de lait]), *Pc.* : (*Le texte*)

1. Livres I, II, IV, V de *Télémaque*.
2. *Id.*, livre VIII,
3. Voir ci-dessus, ligne 300, et *Iliade*, II, 370.
4. Tels sont en effet les traits essentiels du caractère de ces héros dans l'*Iliade* d'Homère. Les lignes 468-469 font surtout allusion à l'intervention de Nestor dans la querelle d'Achille et d'Agamemnon (*Iliade*, I, 247 et suiv.).
5. Homère (*Iliade*, I, 249) dit en parlant précisément de Nestor « De sa langue la parole coulait plus douce que le miel. »

Τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.

héros ; tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche, et il n'y avoit que lui qui pût apaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse[1] ; mais ses paroles étoient encore pleines de force et de douceur : il racontoit les choses passées, pour instruire la jeunesse par ses expériences ; mais il les racontoit avec grâce, quoique avec un peu de lenteur[2]. Ce vieillard, admiré de toute la Grèce, sembla avoir perdu toute son éloquence et toute sa majesté dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flétrie et abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et simples, avoient une vivacité et une autorité qui commençoit[3] à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, précis et nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toujours par des tours nouveaux et par des comparaisons

---

Ms. — 475 : *F.* : à sentir la froide vieillesse, *Fc.* : les injures de la.... — 479 : *F.* . de lenteur. *Cet* (*effacé*) ce vieillard admiré de *tous les Grecs* (*effacé*) toute la Grèce. — 481 : *F.* : et toute sa gravité lorsque Mentor..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 487 : *F.* : étoit court. Jamais..., *Fc.* : court et nerveux, *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 488 *F.* . aucune redite. S'il étoit obligé..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 490 : *F.* : de parler *de* (*effacé*) plusieurs fois.... — 492 : *F.* : par des tours nouveaux. Il avoit même..., *Fc.* (*Comme le texte*).

---

1. A l'époque où se passent les événements racontés dans l'*Iliade*, il a déjà vu passer deux générations (*Iliade*, I, 250) : or plus de dix ans se sont écoulés depuis cette époque.

2. Fénelon caractérise fort exactement ainsi l'éloquence de Nestor, telle qu'elle apparaît dans les discours qu'Homère prête à ce personnage (voir notamment *Iliade*, VII, 123 et suiv., et XI, 655 et suiv.).

3. Voir la note de la ligne 451 du livre II.

sensibles[1]. Il avoit même je ne sais quoi de complaisant et d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres et leur insinuer quelque vérité[2]. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblés.

Pendant que tous les alliés ennemis de Salente se jetoient en foule les uns sur les autres pour les voir de plus près et pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée et tous les siens s'efforçoient de découvrir, par leurs regards avides et empressés, ce que signifioient leurs gestes et l'air de leurs visages.

Cependant[3] Télémaque impatient se dérobe à la multitude qui l'environne : il court à la porte par où Mentor étoit sorti ; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne et qui est déjà auprès de

---

Ms. 494 *F.* : et d'enjoué, *qui s'ins* (*effacé*) quand il vouloit. .. — 502 *F.*. et empressés *qu* (*effacé*) ce que signifioient. — *Entre* 503 *et* 504 : *F.* (*Une main moderne a introduit la mention* . Liv XI), *Sc.* : Onzième livre. — 508 : *F* : et qui est *au* (*effacé*) déjà auprès de Nestor.

---

1. *Sensibles* : de nature à frapper les sens. Saint Chrysostome, dit Fénelon, pour vanter l'éloquence de ce Père, « entre dans les cœurs ; il rend les choses *sensibles* » (*Dialogues sur l'Eloquence*, III). Cf. *Introduction*, note 1 de la page XVIII. — On trouvera d'ailleurs des exemples de ces « comparaisons sensibles » dans un autre discours de Mentor (livre XVII, lignes 251-316).

2. On ne peut s'empêcher ici de songer à Fénelon lui-même et à ce que Saint-Simon (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXVI, page 74) nous dit de lui : « Une éloquence naturelle, douce, fleurie, une politesse insinuante, mais noble et proportionnée, une élocution facile, nette, agréable, un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures ; avec cela un homme qui ne vouloit jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parloit, qui se mettoit à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettoit à l'aise... »

3. Ici commence le livre XI des éditions en 24 livres. Voir Ms. *Entre* 503 *et* 504.

Nestor. Nestor le reconnoît, et se hâte, mais d'un pas pesant et tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou et le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie :

« O mon père ! je ne crains pas de vous nommer ainsi ; le malheur de ne retrouver point mon véritable père et les bontés que vous m'avez fait sentir[1] me donnent le droit de me servir d'un nom si tendre : mon père, mon cher père, je vous revois ! Ainsi puissè-je voir Ulysse ! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en[2] être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même. »

Nestor ne put, à ces paroles, retenir ses larmes, et il fut touché d'une secrète joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grâce sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur et la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliés.

« N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce vieillard[3] qui est venu parler à Nestor ? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un, elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs. »

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition.

Ms. — 513 : *F.* je ne crains point, *Fc.* : je ne crains pas.... — 514 : *FP.* : de ne trouver point, *Pc.* : de ne retrouver point.... — 516 : *F.*. de me servir d'un nom si doux et si tendre, *Fc.* (*Comme le texte*). — 520 : *F.* : retenir ses larmes, et il vit avec joie celles qui couloient..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 522 *F.* : sur les *belles* (*effacé*) joues de.... — 527 : *FP.* : la même sagesse dans les caractères de différents âges. Daus l'un..., *Pc.*. (*Le texte*).

---

1. Voir ci-dessus ligne 314.
2. Voir la ligne 481 du livre II et la note.
3. *Ce vieillard,* Mentor.

« Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse, si cher à toute la Grèce et si cher à vous-même[1], ô sage Nestor! Le voilà ; je vous le livre comme un otage et comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du père et que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage, qui est venu de lui-même s'offrir, et que les dieux, amateurs[2] de la paix, vous envoient, je commence, ô peuples assemblés de tant de nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide. »

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissoient de courroux et croyoient perdre tout le temps où l'on retardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours que pour ralentir leur fureur et pour faire échapper leur proie. Surtout les Manduriens[3] souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de[4] les tromper encore

---

Ms. — 534 *S.* Voilà dit-il. — 545 *S.* . à jamais une solide paix. — 547 . *F.* confus *qu* (*effacé*) de rang.... — 548 *S.* frémissent de courroux et croient perdre....

---

1. Nestor, dans Homère (*Odyssée*, III, 126-129), rappelle lui même à Télémaque la conformité constante de ses sentiments et de ceux d'Ulysse.

2. *Amateurs.* L'usage du mot était plus étendu autrefois qu'il n'est devenu après le XVIIe siècle : Bossuet (*Panégyrique de Saint-Bernard*, I) oppose aux âmes religieuses ceux qu'il appelle « les fols amateurs du siècle », et Racine, dans une traduction d'un passage de Josèphe sur les *Esséniens*, dit de ces derniers qu'ils sont « amateurs de l'union et de la paix ». Cf. ci-dessous, ligne 834.

3. Voir ci-dessus, ligne 29.

4. Voir livre I, ligne 466, et la note.

une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs alliés. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor, qui l'aperçut[1], se hâta d'augmenter cette défiance, pour jeter la division dans les esprits de tous ces peuples[2].

« J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre et de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts; mais il n'est pas juste aussi[3] que les Grecs, qui font sur cette côte des colonies, soient suspects et odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entre eux et se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient modérés et qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages; mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi, nous nous offrons à être des otages qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra soient fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise et que par là ils sont en

Ms. — 559 : *S.* : dans l'esprit. — 566 *F* qu'ils soient modérés, *éloignés* (*effacé*) et qu'ils.... — 572 . *F.* jusqu'à ce que les *conditio* (*effacé*) choses....

1. *L'aperçut* : le pronom est au neutre (*aperçut cela*). Sur le sens d'*apercevoir*, voir livre I, ligne 192, et la note.

2. On peut se demander — et Gueudeville (*Critique de la 1re et de la 2e suite du tome second*, page 103 et suiv.) n'y a pas manqué — si cette manœuvre oratoire est bien digne de Minerve.

3: Voir, ci-dessous, la note de la ligne 642.

état d'entrer malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés pour leur laisser le pays uni qui est sur le rivage de la mer. Ces passages, que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi : y en a-t-il encore quelque autre? »

Alors le chef des Manduriens s'avança et parla ainsi :

« Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre ! Les dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous a échappé sans ressource par l'ambition inquiète[1] des Crétois et par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs serments[2]. Nation insensée, qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contre elle et de ne pouvoir plus chercher notre salut que dans sa perte ! Tandis[3] qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres et nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent plus qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils

Ms — 583 *F.* A ces paroles, le chef. ., *Fc* Alors le chef.... — 584. *S*. éviter la guerre, *Sc.*. éviter cette guerre. — 587 *F.* l'ambition inquiète *et par* (*effacé*) des Crétois.... — 589. *F.* : qui nous a mis malgré nous dans l'affreuse nécessité. ., *Fc.* (*Comme le texte*) — 590. *S.* contre elle et ne pouvoir plus ... — 593 *F* croirons qu'ils veulent..., *Fc.* croirons toujours.

1. *Inquiète*. Voir livre V, ligne 529, et la note.

2. « *Tel a été de tout temps le langage des Hollandois à l'égard des François : ils ont bien voulu les avoir pour amis, mais non pas pour voisins. L'ambition inquiète de Louis XIV leur a fait redouter son voisinage et ils n'ont trouvé leur sûreté que dans une forte barrière établie entre lui et eux.* » (*R. 1719.*) — Le dernier membre de phrase fait allusion au traité de la Barrière du 30 janvier 1713.

3. Voir livre VII, ligne 726, et la note. Cf. ci-dessous ligne 867.

se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine et ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard. C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des dieux, de retarder une guerre juste et nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse et cruelle, que les dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix et pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô dieux ! vous nous vengerez ; vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous[1]. »

A ces paroles, toute l'assemblée parut émue ; il sembloit que Mars et Bellone[2] alloient de rang en rang, rallumant dans les cœurs la fureur des combats, que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

« Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous

Ms. — 598 : *F.* dans un pays *sur la lib* (*3 mots effacés*) contre la... — 601. *F.* : appris à les connoître Nation ingrate (604) ..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 605 *F.* pour troubler notre paix et nous punir. ., *Fc.* et pour nous punir..., — 607 *F.* avoir punis, ils nous vengeront, ils ne seront pas moins justes..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 610. *F* parut émue. *et* (*effacé*) il sembloit.... — 611 : *F.* : de rang en rang, réveillant dans les cœurs..., *Fc.* : rallumant....

---

1. Il semble qu'il y ait dans ces dernières lignes comme un souvenir des vers vigoureux (31-38) du *Paysan du Danube* (La Fontaine, *Fables*, XI, VII).

2. Dieu et déesse de la guerre dans la mythologie latine (voir, par exemple, Virgile, *Enéide*, VIII, 700-703). — Sur la confusion constante, dans le *Télémaque*, de la mythologie grecque et de la mythologie latine (*Mars* correspond à l'*Arès*, *Bellone* à l'*Enyô* des Grecs), voir la note de la ligne 27 du livre I.

pourriez refuser de vous y fier ; mais je vous offre des choses certaines et présentes. Si vous n'êtes pas contents[1] d'avoir pour otages Télémaque et moi, je vous ferai donner douze des plus nobles et des plus vaillants Crétois. Il est juste aussi que vous donniez de votre côté des otages ; car Idoménée, qui désire sincèrement la paix, la désire sans crainte et sans bassesse. Il désire la paix, comme vous dites vous-mêmes que vous l'avez désirée, par sagesse et par modération, mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre ; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuste, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix ; il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur[2] ;

Ms. — 616. *F* : choses présentes, *Fc.* certaines et présentes. — 618 : *F* · Crétois. Mais il est juste, *PS.* (*Le texte*). — 624 . *FP.* dont la guerre menace Il est..., *Pc.* · le menace, *Pc'* . menace les hommes. — 625 : *F.* · il est prêt à périr, s'il le faut, ou à vaincre tous ses ennemis, *mais il craint* (3 *mots effacés*) mais il veut vous offrir ce qui est juste *Fc.* à périr, s'il le faut, pour remporter la victoire, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante, *Fc'* (*Comme le texte*) — 627 *F.* honte de craindre ses ennemis, mais il n'a point de honte de craindre l'injustice, et de vouloir réparer ses fautes, *Fc* . honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuste et il auroit honte de tomber dans l'injustice et de vouloir..., *Fc'*. (*Comme le texte*).

V (618) suit *F*.

1. *Si vous n'êtes pas contents* = s'il ne vous suffit pas, comme dans La Bruyère (*Du Souverain ou de la République*) : « Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toujours la paix et la liberté » ; ou dans ce vers de Racine (*Thébaïde*, II, II) : O Dieux, dit Antigone,

> N'êtes-vous point contents de la mort de mon père ?
> Tout notre sang doit-il sentir votre colère ?

2. « *Louis XIV fit tout le contraire à la paix de Nimègue ; aussi n'éteignit-il point les jalousies et les ressentiments des parties contrac-*

car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis soient contents, qui finisse toutes les jalousies, qui apaise tous les ressentiments et qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentiments où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé et tranquille.

« Écoutez donc, ô peuples remplis de valeur, et vous, ô chefs si sages et si unis, écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins ; il n'est pas juste aussi[1] que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages qu'on a fortifiés par de hautes tours soient gardés par des troupes neutres[2]. Vous, Nestor, et vous, Philoctète, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occasion vous vous êtes déclarés contre Idoménée : ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses

---

Ms. — 631 : *F.* car il ne fait cas que d'une paix qui finisse toutes les jalousies (633), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 635 : *F.* dans tous les sentiments.... *P.* : dans les sentiments.... — 641 : *F.* d'Idoménée : *Il vous abandonnera tous les passages des montagnes* (8 *mots effacés*). Il n'est pas juste.... — 642 : *FP.* : il n'est pas juste que ses voisins.. , *Pc.* : juste aussi que ses voisins. — 645 : *F.* : gardés par *une garnison* (2 *mots effacés*) des troupes neutres. — 648 : *F.* : vous ne pouvez *vous* (*effacé*) être suspects....

---

tantes, qui se réveillèrent dans la suite avec plus de force et de succès qu'auparavant. » (*R. 1719.*) — Sur le fait, voir Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, début du chap. XIV, et Lavisse, *Histoire de France*, tome VII, II, livre VIII, V, I.

1. *Aussi*, qu'on a vu plus haut (ligne 619) employé, comme il le serait encore aujourd'hui, dans une phrase affirmative, n'est pas d'un emploi moins usuel, au XVIIe siècle, dans les phrases négatives, où nous mettrions aujourd'hui *non plus* : « Je n'irai pas », dit l'Alain de Molière dans l'*Ecole des femmes* (I, II), et Georgette reprend : « Je n'irai pas *aussi.* »

2. Ce recours aux neutres sera recommandé dans l'*Examen de conscience*, XXVIII.

intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix et de la liberté de l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples d'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable à celles que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges et les médiateurs[1]. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit[2] de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

« Il y aura, pour sûreté réciproque, les otages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entière, quand celui de Salente même et d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contents? De qui pourrez-vous désormais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Vous n'osez vous fier à Idoménée, et Idoménée est si incapable de vous tromper qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la liberté, la vie de tout son

Ms. — 671 : *FP.* : il veut vous fier le repos..., *Pc.* vous confier....

1. *C'est ainsi que le roi d'Angleterre et les États Généraux des Provinces Unies furent les médiateurs de la paix d'Aix-la-Chapelle, que le roi fit en 1668 comme par nécessité : mais la jalousie de la médiation tourna bientôt au préjudice de ces derniers médiateurs.* » (*R. 1719.*) — Le dernier membre de phrase fait allusion à l'accord avec la France auquel consentit l'Angleterre (traité de Douvres, juin 1670) contre les Hollandais, dont l'intervention à Aix-la-Chapelle avait vivement blessé Louis XIV.

2. On attendrait aujourd'hui : *dût les accomplir*. Sur l'indécision des règles relatives aux modes et aux temps dans les propositions subordonnées, qui étaient encore au XVII[e] siècle beaucoup moins

peuple et de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres[1]; c'est la sagesse et la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencements il a fait des fautes, et il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de[2] pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté et avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi et qui offre de les réparer, montre par là qu'il est devenu incapable d'en commettre et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage et si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort[3]. Si vous refusez la paix et la justice qui viennent à vous, la paix et la justice seront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque et moi nous combattrons pour la bonne cause. Je prends

---

Ms. — 680 · *F.* : par les offres dont il vous prévient. Gardez-vous bien (688), *FcPS.* : (*Comme le texte, sauf* [680 . *S.* . par des offres; 681 . *FcP.* : c'est vanité ridicule, *Pc.* : c'est vanité; 683 : *Fc.* : en les soutenant, *Fc'.* : en affectant de les soutenir]). — 693 · *F.* : je prends *à témoin* (2 *mots effacés*) tous les dieux...

---

strictes qu'elles ne sont devenues, voir BRUNOT, *Histoire de la langue française*, tome III, page 564 et suiv., et, ici même, la note de la ligne 866 du livre XIV.

1. « *Voilà comme parloit Louis XIV. Il coloroit toujours des plus beaux prétextes de modération et de justice la nécessité où il étoit de faire la paix.* » (*R. 1719.*)

2. Voir livre I, ligne 466.

3. *Mettre* quelqu'un *dans son tort* a prévalu et paraît avoir été, au XVIIe siècle même, d'un emploi plus fréquent : c'est la manière de

tous les dieux du ciel et des enfers à témoin des justes propositions que je viens de vous faire. »

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les chefs, qui le regardoient de près, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux. Il parut avec une majesté et une autorité qui est[1] au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces et fortes enlevoit les cœurs ; elles étoient semblables à ces paroles enchantées[2] qui tout à coup, dans le profond silence de la nuit, arrêtent au milieu de l'Olympe la lune et les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots et suspendent le cours des fleuves rapides[3]. Mentor étoit, au milieu de ces peuples

---

Ms. — 696 *F.*. Mentor leva sa main pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit le signe pacifique, *Fc* . (*Comme le texte.*) — 700 *F.* dans ses yeux *Ses paroles furent* (3 *mots effacés*) Il parut avec une majesté *qui étoit* (2 *mots effacés*) et une autorité.... — 701 : *S.* . ce qu'on voit *de plus* (2 *mots effacés*) dans les plus grands. — 702 . *F.*. d'entre les mortels. Ses paroles douces et fortes couloient dans tous les cœurs, semblables à ces paroles..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 705 . *F.* arrêtent la lune et les étoiles . , *Fc.* (*Comme le texte*)

---

dire de La Bruyère (*Du souverain ou de la République*, 12, et *Du Cœur*, 67, 4e édition, 1689) comme de La Rochefoucauld (lettre du 25 août 1652).

1. Voir livre II, ligne 451, et la note.

2. *Enchantées*, magiques. — Sur *charme*, voir livre IV, ligne 27, et la note.

3. Miracles souvent attribués aux magiciennes par les poètes anciens : Apollonius de Rhodes (*Argonautiques*, III, 532) prête à sa Médée le pouvoir d'arrêter le cours des fleuves et des astres, et Virgile (*Énéide*, IV, 489) dit la même chose d'une magicienne africaine. Les Thessaliennes de Lucain (VI, 463-476) calment les vents et la mer, arrêtent le cours des astres, suspendent celui des fleuves, et la magicienne de Pétrone (*Satyricon*, 134) se vante d'accomplir les mêmes prodiges : elle se fait obéir de la mer, des vents, des fleuves ; la lune même, à ses incantations (cf. Virgile, Egl. VIII, 69 ; Horace, *Epodes*, V, 46), descend sur la terre.

furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné des tigres, qui, oubliant leur cruauté, venoient, par la puissance de sa douce voix, lécher ses pieds[1] et se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes, immobiles, avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus longtemps. Tout ce qu'il avoit dit demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant, il se faisoit aimer, il se faisoit croire; chacun étoit avide et comme suspendu, pour recueillir jusques aux[2] moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin, après un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu. Ce n'étoit plus[3]

Ms. — 716 : *FP.* : On n'osoit s'écrier, *Pc* : on n'osoit parler. — 718 : *F.* : d'être entendu. *Son* (*effacé*) ses paroles avoient paru courtes et on auroit souhaité..., *Fc.* : d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, ses paroles avoient paru courtes et on auroit souhaité..., *P.* : d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, ses paroles avoient souhaité... (*sic*), *PcS.* : (*Le texte*). — 720 : *F.* : ce qu'il avoit dit *étoit* (*effacé*) demeuroit.... — 721 : *S.* : gravé dans les cœurs. — 721 : *F.* : En parlant, *il s'étoit* (*effacé*) il se faisoit... — 725 : *F.* un assez long silence, *les* (*effacé*) on entendit....

V (718-720) suit *Fc.*

1. C'est l'attitude qu'Horace (*Odes*, II, XIX, 31-32) prête à Cerbère devant Bacchus. Quant aux tigres, ils sont généralement représentés comme attelés au char du dieu (Virgile, *Énéide*, VI, 804-805). Mais le *Triomphe de Bacchus* est l'un des sujets mythologiques les plus souvent traités par les peintres de la fin du XVIIe siècle (voir PIERRE MARCEL, *la Peinture française au début du XVIIIe siècle*, III, x) et peut-être Fénelon s'inspire-t-il d'une œuvre connue du duc de Bourgogne.

2. Voir livre I, ligne 478, et la note.

3. Voir ci-dessus ligne 547 et suiv.

ce bruit confus des peuples qui frémissoient dans leur indignation ; c'étoit, au contraire, un murmure doux et favorable. On découvroit déjà sur les visages je ne sais quoi de serein et de radouci. Les Manduriens, si irrités, sentoient que les armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalantus, avec ses Lacédémoniens, fut surpris de trouver ses entrailles de fer[1] attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctète, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs[2], ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler, dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, embrassa tendrement Mentor[3] sans pouvoir parler ; et tous ces peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrièrent aussitôt : « O sage vieillard, vous nous désarmez ! *La paix ! La paix[4] !* »

Ms. — 727 *F.* qui frémissoient *contre* (*effacé*) dans leur ... — 731 *F.*. sentoient que *tout leur courroux* (3 *mots effacés*) les armes leur.... — 733 : *F.* attendries. *Tous* (*effacé*), les autres.... — 735 *F.* plus sensible qu'un autre *aux* (*effacé*) par l'expérience.... — 737 *F* · dans le transport *que* (*effacé*) où ce discours venoit .., *P.*. où le discours venoit .., *PcS.* · (*Le texte*), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [738 . de le mettre, l'embrassa tendrement, sans pouvoir ..]). — 740 . *FP.* : s'écrièrent . O sage vieillard, *Pc* : s'écrièrent aussitôt.... — 741 . *F.* vous nous désarmez ! *nous vous croyons* (3 *mots effacés*). La paix !...

V (732) : Phalante ; (737-738) suit *F*

1. *Entrailles de fer.* L'expression est fréquente dans Homère (*Iliade*, XXIV, 205 ; *Odyssée*, IV, 293, etc.).

2. On en lira le récit au livre XII.

3. La répétition de *Mentor* est une légère négligence, évidemment engendrée par le désir de Fénelon de corriger, séance tenante et sans recourir à son manuscrit original, qu'il n'avait pas sous les yeux, la faute de lecture de *P* (voir ci-dessus Ms. 737). *Sc.* l'a fait disparaître : mais de quelle main est cette dernière leçon (voir *Introduction*, pages XCI-XCIV) ?

4. Ces mots, soulignés dans *Pc*, ne l'étaient pas dans *F*, ni probablement dans *P* avant la revision. Même observation pour les lignes 745, 746, 748.

Nestor, un moment après, voulut commencer un discours ; mais toutes les troupes, impatientes, craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. « *La paix ! La paix !* » s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux tous les chefs de l'armée : « *La paix ! La paix !* »

Nestor, voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : « Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien[1]. Quand la sagesse et la vertu parlent, elles calment toutes les passions[2]. Nos justes ressentiments se changent en amitié et en désir d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. » En même temps, tous les chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de la ville pour la faire

Ms. — 745 *F* . voulût montrer quelque difficulté, *Fc.* · voulût représenter.... — 746 . *FP.* s'écrièrent-ils encore..., *Pc.*. s'écrièrent-elles. — 747 . *F* : qu'en *criant* (*effacé*) faisant crier avec eux par tous les chefs. . *PS.* · (*Le texte*). — 753 . *F.* . se changent en amour de la paix. Nous l'acceptons.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 755 : *F.* que vous nous l'offrez, *PS.*. (*Le texte*).

V (747-748 et 755) suit *F.*

---

1. Souvenir d'un mot d'Ovide à propos du triomphe oratoire d'Ulysse (*Métam.*, XIII, 382), qui fit éclater, dit-il, le pouvoir de l'éloquence :

quid facundia posset
Re patuit.

Mais Fénelon le corrige par un autre souvenir, celui d'un mot célèbre du vieux Caton : « L'orateur, disait-il, au rapport de Sénèque le Rhéteur (*Controverses*, I, préface), c'est l'homme de bien habile à parler. »

2. « Il maîtrise les esprits, il adoucit les cœurs », dit Virgile (*Énéide*, I, 153), parlant de « l'homme qui doit son autorité à sa vertu et à ses services et dont la vue rend tout d'un coup silencieuse la foule qui dresse l'oreille et s'arrête ».

Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere, silent arrectisque auribus adstant;
Ille regit dictis animos et pectora mulcet.

ouvrir et pour mander à Idoménée de sortir de Salente sans précaution.

Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant : « O aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage et plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre père, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. »

Phalante[1], quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs et de ceux de son fils.

Déjà on pressoit Télémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée et toute la jeunesse crétoise qui le suivoit.

A la vue d'Idoménée, les alliés sentirent que leur courroux se rallumoit ; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater.

« Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance, dont les dieux seront les témoins et les défenseurs ? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer, et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidèles et innocents, retombent sur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance. Qu'il soit détesté des dieux et des hommes ; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ; que les Furies[2] infernales, sous les figures les plus hideuses, viennent exciter sa rage et son

---

Ms. — 758 *FP.* ... de sortir de la ville, *Pc* de Salente. — 760 *F* Nestor et Philoctète embrassoient. , *Fc.* Nestor embrassoit.... — 763 *F.* sur sa destinée ? C'est le souvenir de votre père, *dont vous* (2 *mots effacés*) à qui vous ressemblez, qui a servi...., *Fc.* (*Comme le texte*). — 765 *F.* Phalante, quoiqu'il n'eût jamais..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 772 . *S.* . éteignirent tout ce feu.

---

1. Voir ci-dessus ligne 283, et la note.
2. Voir livre V, ligne 203.

désespoir ; qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture ; que son corps soit la proie des chiens et des vautours, et qu'il soit aux enfers, dans le profond abîme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, et les Danaïdes[1] ! Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas[2], qui soutiennent le ciel ; que tous les peuples la révèrent et goûtent ses fruits, de génération en génération ; que les noms de ceux qui l'auront jurée soient avec amour et vénération dans la bouche de nos derniers neveux ; que cette paix, fondée sur la justice et sur la bonne foi, soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre, et que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant songent à imiter les peuples de l'Hespérie ! »

A ces paroles, Idoménée et les autres rois jurent la paix aux conditions marquées. On donne de part et d'autre douze otages. Télémaque veut être du nombre des otages donnés par Idoménée ; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée, pour répondre de sa conduite et de

Ms. — 784 · *F.* : espérance de sépulture ; *qu'il soit* (*2 mots effacés*) que son corps.... — 785 . *F.* : et des vautours, *et qu'apre* (*effacé*) et qu'il soit.... — 786 · *FP* . dans ce profond, *Pc* . dans le profond. — 787 *F.* · tourmenté à jamais comme Ixion, Tantale et les Danaides, *Fc*. . (*Comme le texte*) — 790 · *F.*. qui soutient le ciel, *PS*. qui soutiennent le ciel — 792 *F* qui l'auront jurée soient *en g* (*effacé*) avec amour....

V (790) suit *F.*

1. Voir livre VII, ligne 348 et suiv.

2. *Atlas*, roi de Mauritanie, que Persée pétrifia en lui montrant la tête de Méduse et qui, identifié avec la montagne de ce nom, passait pour porter le ciel sur ses épaules (Ovide, *Métamorphoses*, IV, 655-662 ; cf. *Odyssée*, I, 53-54 ; *Enéide*, IV, 247 ; Hérodote, IV, 184). La rédaction de l'autographe (*F*), *qui soutient le ciel*, paraît donc plus satisfaisante que celle de *P* et de *S*, que Fénelon, cependant, n'a pas jugé à propos ou a omis de rectifier, et que nous maintenons par conséquent.

celle de ses conseillers, jusqu'à l'entière exécution des choses promises. On immola, entre la ville et l'armée ennemie, cent génisses blanches comme la neige et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées et ornées de festons. On entendoit retentir jusque dans les montagnes voisines le mugissement affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les aruspices[1] consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les sacrificateurs brûloient sur les autels un encens qui formoit un épais nuage et dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis, cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures. Ils se délassoient déjà de leurs travaux et goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siège de Troie reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse et se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit

Ms. — 805 *P* jusqu'à l'autre exécution, *Pc* · jusqu'à l'entière exécution. — 806. *Sc.* entre la ville et l'armée cent génisses. — 807 *F.*. blanches et autant de taureaux, *Fc.* (*Comme le texte*). — 808 *F.*. de même couleur On entendoit le mugissement affreux (810), *Fc.*: (*Comme le texte*). — 815. *F.*. brûloient *de* (*efface*) sur les autels des parfums qui formoient..., *Fc.*: un encens qui formoit.... — 815. *S.*: formoit une *espèce de* (1 *lettre et 2 mots effacés*) épais nuage — 820. *F.*: de leurs travaux *dans* (*effacé*) et goûtoient....

1. Les aruspices étaient ceux qui, à Rome, prédisaient l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes. C'est un mot tout latin, et c'est par une confusion du genre de celles que nous avons plusieurs fois relevées (cf. livre I, ligne 383; V, 203; IX, 782), que Fénelon l'emploie ici. Voir d'ailleurs la note de la ligne 27 du livre I, et, d'autre part, celle de la ligne 431 du livre VIII.

arrivé depuis qu'ils avoient ruiné la superbe[1] ville qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs et buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases[2], pour célébrer une si heureuse journée[3].

Tout à coup Mentor dit aux rois et aux capitaines assemblés : « Désormais, sous divers noms et sous divers chefs, vous ne ferez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes dieux, amateurs[4] des hommes, qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre[5]. Tous les peuples sont frères et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang ! La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai ; mais c'est la honte du genre humain, qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O rois, ne dites point qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire : la vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité[6]. Quiconque préfère sa propre gloire

Ms — 826. *S*.. la superbe ville de Troie, qui ., *Sc.* la superbe ville qui.... — 827 : *F.* ils se couchoient *ensemble* (*effacé*) sur l'herbe.. . — 831. *F*.. Mentor dit à tous les rois, *Fc*.. dit aux rois.... — 835 *F.* : veulent *que* (*effacé*) être le lien . .

1. Voir ligne 596, du livre II. C'est d'ailleurs l'épithète que donne Virgile à Ilion (*Énéide*, III, 2).

2. Voir livre I, ligne 176 et la note.

3. Virgile (*Enéide*, IX, 164) : « Étendus sur l'herbe, ils s'amusent à boire et versent le contenu de leurs cratères d'airain. »

Fusique per herbam
Indulgent vino et vertunt crateras ahenos.

4. Voir ci-dessus ligne 543 et la note.

5. *Genèse*, X, 32 et XI, 8 et 9. Voir encore ci-dessus la note de la ligne 81.

6. N'avez-vous point, écrira Fénelon dans l'*Examen de conscience* (XXVII), regardé votre gloire personnelle comme une raison d'entreprendre quelque chose, de peur de passer votre vie sans vous

aux sentiments de l'humanité est un monstre d'orgueil, et non pas un homme[1] : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraie ne se trouve que dans la modération et dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa vanité folle ; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : « Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une « passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, « puisqu'il a si peu estimé les hommes et qu'il a prodigué « leur sang par une brutale vanité. » Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins et qui a leur confiance[2] ; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi ! Songez donc à vous rassembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les puissantes villes de l'Hespérie. Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les rois qui sont ici

---

Ms. — 847 : *F.* · il ne trouvera même qu'une fausse gloire. *Fc.* : (*Comme le texte*). — 848 : *S* · la vraie gloire ne se trouve que dans la modération et la bonté. — 854 : *F.* · prodigué leur sang *avec* (*effacé*) par une vanité brutale, *Fc.* : brutale vanité. — 856 *F* . son peuple, qui *a l'amour* (3 *mots effacés*) en est aimé.... — 862 : *F.*. Faites *au moins* 2 (*mots effacés*) de trois ans en....

---

distinguer des autres princes ? Comme si les princes pouvoient trouver quelque gloire solide à troubler le bonheur des peuples, dont ils doivent être les pères !... Comme si un roi avoit quelque gloire à espérer ailleurs que dans sa vertu, c'est-à-dire dans sa justice et dans le bon gouvernement de son peuple ! »

1. « *Quelle instruction pour ce petit-fils d'un roi que son orgueil avoit rendu l'aversion de tous ses voisins ! On ne pouvoit trop le fortifier contre l'illusion de la fausse gloire, puisqu'elle étoit dès lors si préjudiciable à son aïeul.* » (*R. 1719*).

2. « Quand un roi est juste, sincère, inviolablement fidèle à tous ses alliés et puissant dans son pays par un bon gouvernement..., il a l'amour de ses peuples et la confiance de ses voisins. » (*Examen de conscience*, XXVIII).

présents se trouvent pour renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour raffermir l'amitié promise et pour délibérer sur tous les intérêts communs[1]. Tandis que[2] vous serez unis, vous aurez au dedans de ce beau pays la paix, la gloire et l'abondance; au dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la Discorde, sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les dieux vous préparent. »

Nestor lui répondit : « Vous voyez, par la facilité avec

Ms. — 864 : *F.* pour renouveler l'alliance, pour raffermir.... *Fc.* (*Comme le texte*). — 866 : *F.* : sur les intérêts communs. *Fc.* sur tous les.... — 867 . *F.* : de ce beau pays *que* (*effacé*) la paix.... — 870 . *F.* : tourmenter les hommes insensés, qui puisse..., *PS.* : (*Le texte*).

V (870) suit *F.*

---

1. En proposant ainsi une confédération d'États propre à assurer la paix, Fénelon pense-t-il au dessein du même genre exposé par Sully aux chapitres 197-199 de ses *Œconomies d'Estat* (1634) et qu'il attribuait — sans fondement, semble-t-il, — à Henri IV ? La même pensée avait d'ailleurs inspiré quelques ouvrages de notoriété médiocre, dans le cours du XVIIe siècle (voir Drouet, *L'abbé de Saint-Pierre*, Paris, 1912); elle devait surtout être reprise en 1712 par l'abbé de Saint-Pierre, dans son *Mémoire pour rendre la paix perpétuelle en Europe*. Voltaire rappelle à plusieurs reprises que l'abbé de Saint-Pierre prétendait appuyer ses théories « du suffrage du duc de Bourgogne », assurant « que ce prince avait toujours été occupé », entre autres desseins politiques, « de la paix perpétuelle et du soin d'établir une ville pour la diète européenne. » (*Doutes sur le testament du cardinal de Richelieu*, et *Siècle de Louis XIV, Liste des écrivains.*) Et il est vrai que l'abbé ne put jamais alléguer, en faveur de son assertion, que des « ouï-dire vraisemblables », qui ne suffisent pas sans doute pour la justifier; mais nous pouvons en conclure du moins que ces sujets passaient pour être traités dans le cercle des conseillers du duc de Bourgogne. On voit en tout cas, par les lignes ci-dessus (860 et suiv.) que Fénelon, dès l'époque du *Télémaque*, avait tenu à en présenter à son élève comme une indication, qu'il pouvait d'ailleurs sans invraisemblance introduire dans son ouvrage : les ligues d'États, ou amphictyonies, remontaient en Grèce à une haute antiquité (Strabon, IX, III, 7; VIII, VI, 14; Hérodote, II, 180).

2. Voir livre VII, ligne 726 et la note.

laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt et qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres États[1] ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée[2] ; non, je n'ai plus de lui cette pensée : c'est Adraste, roi des Dauniens[3], de qui nous avons tout

---

Ms. — 873 : *S.* éloignés de faire la guerre. — 875 · *F.* : avidité de nous *ête* (*effacé*) agrandir.... — 876 *F.* que peut-on faire *lo* (*effacé*) quand on....

---

1. « *C'est ainsi que la foi même des traités ne rassuroit point les princes voisins de Louis XIV contre ses violences et son ambition. L'avidité qu'il avoit de s'agrandir leur faisoit craindre, pendant la paix, les projets qu'il formoit pour renouveler la guerre.* » (*R. 1719.*)

2. « *Plusieurs des choses qui ont été dites d'Idoménée conviennent parfaitement à Louis XIV ; mais il n'est pourtant pas la figure de ce dernier roi des François. Idoménée souffroit qu'on lui représentât ses fautes, parce qu'il souhaitoit de les réparer ; mais Louis XIV ne pouvoit souffrir de remontrances, bien loin d'être disposé à en profiter. C'est Adraste qui est l'emblème véritable de ce monarque par la conformité de leurs inclinations. Comme lui, Louis XIV ne crut les autres hommes nés que pour servir à sa gloire par leur servitude ; comme lui, il ne voulut que des esclaves et des adorateurs ; comme lui il se fit rendre les honneurs divins en souffrant les inscriptions orgueilleuses qui lui attribuoient de la divinité. Comme lui enfin, il auroit été un roi accompli, si la justice et la bonne foi eussent réglé sa conduite. Il est aisé d'appliquer le reste du parallèle. Louis XIV fut heureux jusqu'à la paix de Nimègue. La force et l'artifice, tout lui étoit égal, pourvu qu'il accablât ses ennemis. Il étoit bien servi : sa présence soutenoit la valeur de ses troupes ; il ne comptoit pour un bien solide et réel que l'avantage de fouler aux pieds le genre humain.* » (*R. 1719.*) — Sur cette interprétation, voir ci-dessous la note de la ligne 904.

3. *Dauniens.* C'est le nom ancien et non usité, dans l'usage courant, à l'époque historique, de la partie N.-E. de l'Apulie. Fénelon pouvait le relever dans le catalogue que Pline a dressé des populations italiennes (III, x), dans Strabon (VI, iii, 8) et aussi çà et là dans Horace, qui était originaire de cette région. — Le nom d'Adraste a été porté

à craindre. Il méprise les dieux[1], et croit que tous les hommes qui sont sur la terre ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets dont il soit le roi et le père : il veut des esclaves et des adorateurs[2] ; il se fait rendre les honneurs divins[3]. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente, pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans[4] cette côte, afin de tour-

Ms. — 887. *S.* : injustes *desseins* (*effacé*) entreprises. — 888 : *F.* : Nous *avions* (*effacé*) nous étions hâtés.... — 889 : *F* : nous défaire *d'un en* (*effacé*) du plus foible.... — 890 : *FP.* : dans cette côte pour tourner, *Pc.* afin de tourner.

---

par plusieurs personnages de l'époque légendaire (*Iliade*, II, 572, II, 830), notamment par le roi d'Argos qui combattit contre Thèbes en faveur de Polynice, son gendre (Virgile, *Enéide*, VI, 480). Mais Fénelon désigne ici par ce nom un personnage tout imaginaire.

1. C'est aussi l'un des traits caractéristiques du roi Mézence, qui est le type du tyran dans l'*Enéide* de Virgile (VII, 648).

2. On ne peut pas ne pas se souvenir ici de certains passages de la *Lettre à Louis XIV* : « Ils (*les ministres qui vous gouvernent*) vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie.... Vous qui pouvez acquérir tant de gloire solide et paisible à être le père de vos sujets,.... on vous expose à passer pour un maître dur dans votre royaume....; vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. »

3. « Ce n'est point trop de dire que, sans la crainte du diable, que Dieu lui laissa jusque dans ses plus grands désordres, il (*Louis XIV*) se seroit fait adorer et auroit trouvé des adorateurs ; témoin, entre autres, ces monuments si outrés, pour en parler même sobrement, sa statue de la place des Victoires, et sa païenne dédicace, où il prit un plaisir si exquis. » (Saint-Simon, *Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXVIII, pages 50-52 et les notes.) — La cérémonie de la *dédicace* de la place des Victoires est de 1686 ; treize ans plus tard, la place Vendôme la vit se renouveler, également à l'occasion de l'érection d'une statue du roi (*Id.*, tome VI, page 244). Cf. les notes des lignes 94 et 99 du livre IV.

4. *Dans cette côte*, comme on dirait *dans cette région*. On attendrait

ner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déjà pris plusieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition : la force et l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors ; ses troupes sont disciplinées et aguerries ; ses capitaines sont expérimentés. Il est bien servi ; il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres ; il punit sévèrement les moindres fautes, et récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient et anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un roi accompli, si la justice et la bonne foi régloient sa conduite ; mais il ne craint ni les dieux, ni le reproche de sa conscience[1]. Il

---

Ms. — 893. *FP.* (*un espace laissé en blanc est ménagé entre* Crotone *et* ont perdu), *Pc.* : (*annule cet espace*). — 893 : *F.* · Il se sert de tous les moyens, *Fc.* (*Comme le texte*). — 894 : *F.* son ambition : *il* (*effacé*) la force et.... — 902 : *F.* un roi accompli, *s'il ne manquoit* (*4 mots effacés*) si la justice....

---

plutôt cependant : sur cette côte, et peut-être le tour employé par Fénelon paraissait-il déjà à son époque, un peu ancien. Sur cette équivalence toutefois de *dans* et de *sur* au XVIIe siècle, voir BRUNOT, *Histoire de la langue française*, tome III, page 639, et cf. ici même les notes des lignes 619 du livre III et 125 du livre XIII. Molière écrit tour à tour dans l'*Ecole des femmes* (1662) :

> J'étois sur le balcon à travailler au frais.
>
> (II, v.)

et :

> Seule dans son balcon j'ai vu paroître Agnès.
>
> (IV, vi.)

1. C'est à peu près ainsi que les Français se représentaient alors Guillaume III, « dépouillant son père » (c'est-à-dire le père de sa femme) de son patrimoine, le « chassant de ses États » (La Bruyère, *Des jugements*, 118), et, d'autre part, détaché de toute pensée religieuse (Saint-Simon, *Mémoires*, édition De Boislisle, tome X, page 131). Il n'en faut pas conclure d'ailleurs qu'Adraste soit Guillaume III ; mais aussi faut-il se garder de reconnaître expressément en lui Louis XIV, comme le fait, on l'a vu (note de la ligne 881), l'éditeur de 1719,

compte même pour rien la réputation; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide et réel que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint et de fouler à ses pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres, et, si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée, aussi bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin, qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir[1]. »

Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les rois et tous les principaux chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Ms. — 908. *F.*: d'être craint *et obéi* (*2 mots effacés*) et de fouler.... — 911. *F.*. de lui résister; *nous deviendrons* (*2 mots effacés*) toute espérance.... 913. *S.*. s'opposer au voisin, *Sc.* à ce voisin.

---

qui, de son côté, avait peut-être des raisons pour vouloir écarter de l'esprit du lecteur toute interprétation défavorable au grand adversaire du roi de France (voir *Introduction*, page XCVIII, *in fine*).

1. « Il ne peut y avoir qu'un seul cas où la guerre, malgré tous ses maux, devient nécessaire. C'est le cas où l'on ne pourroit l'éviter qu'en donnant trop de prise et d'avantage à un ennemi injuste, artificieux et trop puissant. Alors, en voulant par foiblesse éviter la guerre, on y tomberoit encore plus dangereusement : on feroit une paix qui ne seroit pas une paix et qui n'en auroit que l'apparence trompeuse » (*Examen de conscience*, XXVIII).

DIXIÈME LIVRE[1]

1. Sommaire de l'édition dite de Versailles (1824). — *Les alliés proposent à Idoménée d'entrer dans leur ligue contre les Dauniens. Ce prince y consent et leur promet des troupes. Mentor le désapprouve de s'être engagé si légèrement dans une nouvelle guerre, au moment où il avoit besoin d'une longue paix pour consolider, par de sages établissements, sa ville et son royaume à peine fondés. Idoménée reconnoît sa faute, et, aidé des conseils de Mentor, il amène les alliés à se contenter d'avoir dans leur armée Télémaque avec cent jeunes Crétois. Sur le point de partir, et faisant ses adieux à Mentor, Télémaque ne peut s'empêcher de témoigner quelque surprise de la conduite d'Idoménée. Mentor profite de cette occasion pour faire sentir à Télémaque combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre ceux qui gouvernent. Après le départ des alliés, Mentor examine en détail la ville et le royaume de Salente, l'état de son commerce et toutes les parties de l'administration. Il fait faire à Idoménée de sages règlements pour le commerce et pour la police ; il lui fait partager le peuple en sept classes, dont il distingue les rangs par la diversité des habits. Il retranche le luxe et les arts inutiles, pour appliquer les artisans aux arts nécessaires, au commerce, et surtout à l'agriculture, qu'il remet en honneur ; enfin, il ramène tout à une noble et frugale simplicité. Heureux effets de cette réforme.*

DIXIÈME LIVRE[1]

CEPENDANT toute l'armée des alliés dressoit ses tentes, et la campagne étoit déjà couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les rois, avec leur suite, furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâtiments magnifiques et que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître et de s'embellir tout à coup[2].

On admira la sagesse et la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau royaume, et chacun concluoit que, la paix étant faite avec lui, les alliés seroient bien puissants s'il entroit dans leur ligue contre les Dau-

Ms. — *F.* : (*sans indication de livre ; une main moderne a introduit la mention* . Liv. XII), *P.* : (*sans indication de livre*), *Pc.* · Dixième livre, *S.* : Livre dixième, *Sc.*. Douzième livre. — 1 *FPS.* : Cependant toute l'armée..., (*et la suite comme le texte*), *Sc.*: Toute l'armée des alliés dressoit déjà ses tentes, et la campagne étoit couverte. — 4 : *F.*. Quand les rois et leur suite. *Fc.* : avec leur suite.... — 8 : *F.* · et de s'embellir tout à coup. *Idoménée* (*effacé*) *Mais ils ne voyoient pas qu'Idoménée, faisant en même temps de si grands efforts et au dehors et au dedans, avoit épuisé les richesses de son peuple. Ainsi, en voulant trop paroître puissant, il s'étoit mis en grand danger de ruiner sa puissance. C'est ce que Mentor ne manqua pas de lui remontrer en secret* (*Passage effacé*). On admira.... — 12 : *F.*. la paix étant faite *on lui* (2 *mots effacés*) avec lui.

1. Livre XII des éditions en 24 livres (voir ci-dessus Ms., et la ligne 504 du livre IX).

2. « *Quoique Idoménée ne soit pas l'emblème de Louis XIV à tous égards, ce qui est dit ici ne laisse pas de regarder le monarque fran-*

niens. On proposa à Idoménée d'y entrer ; il ne put rejeter une si juste proposition [1], et il promit des troupes. Mais, comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un État florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pouvoient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient. Il le prit en particulier et lui parla ainsi :

« Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire et d'égaler la sagesse de Minos, votre aïeul [2], dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez et que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite. »

A ce[s] mot[s][3] de « témérité », Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment.

Mentor lui dit d'un ton modeste et respectueux, mais

Ms. — 14 . *F.* . il ne put refuser, *Fc.* . il ne put rejeter. — 25 . *S.* : je continue de vous parler, *Sc.* . à vous parler. — 30 *F.* : à ce mot de..., *PS.* : à ces mots de....

V (30) suit *F.*

çois. L'embarras de la guerre ne l'empêcha jamais de satisfaire sa passion pour les bâtiments et pour les jardins, et ces dépenses énormes, jointes à celles qu'il lui fallut faire pour soutenir la guerre ont enfin épuisé le royaume et l'ont réduit au pitoyable état où nous le voyons aujourd'hui. » (*R. 1719.*)

1. Voir la note de la ligne 916 du livre précédent.

2. Voir livre V, lignes 46 et 134.

3. *Ces mots,* au lieu de *ce mot* : inadvertance du copiste de *P*, reproduite sans réflexion par celui de *S* (voir Ms. 30), et qui aura échappé à Fénelon.

libre et hardi : « Ce mot de « témérité » vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir; car il faut respecter les rois et ménager leur délicatesse[1], même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez, sans y ajouter[2] des termes forts. Mais j'ai cru que vous pourriez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom et à comprendre que, quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être point trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon votre besoin ; mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt et sans conséquence[3] vous parle en secret un langage dur. Nul autre

---

Ms. — 36 *F.* · de s'en servir, car *on dit* (*2 mots effacés*) il faut.... — 44 . *F.* : des conseils *pour* (*effacé*) sur votre conduite. — 45 . *FP.* ce qu'ils penseront, et il faudra..., *Pc.* : ce qu'ils penseront. Il faudra.... — 49 . *FP.* : selon votre besoin. A ces mots Idoménée (54), *Pc.* . (*Le texte, sauf* [51 . vous parle *un langage dur* (3 *mots effacés*) en secret un langage dur]).

1. *Délicatesse*, disposition à s'émouvoir, à se blesser de peu de chose. « Je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part... et s'offense de l'ombre des choses » (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, III).

2. La syntaxe d'aujourd'hui, plus scrupuleuse que celle du XVIIe siècle, exigerait : « sans qu'on y ajoute », le sujet de l'action marquée par l'infinitif n'étant pas le même que celui du verbe de la proposition personnelle. Les exemples sont innombrables de la construction plus libre employée ici par Fénelon. Cf. livre II, ligne 72, et la note.

3. *Sans conséquence* (littéralement : qui n'entraîne aucune suite) se dit proprement des choses. Mais l'emploi du mot appliqué aux personnes avec un sens analogue à celui d'*importance* est également fréquent : « Prépare-toi à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, » dit le Sganarelle de Molière dans *le Médecin malgré lui* (III, XI).

n'osera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi et sous de belles enveloppes. »

A ces mots, Idoménée, déjà revenu de sa première promptitude, parut honteux de sa délicatesse.

« Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le salut de mon nouveau royaume ; il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche : mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoisonné[1] et qui n'a pu, même dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire en me disant la vérité toute[2] entière. »

En disant[3] ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embrassoit tendrement Mentor.

Alors ce sage vieillard lui dit : « C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures : mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place[4]. Si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être ; c'est que vous

---

Ms. — 64 : *F.* : en me disant la vérité *Fc.* . la vérité toute entière. — 69 : *S.* : mettez-vous à ma place, *Sc.* en ma place.

1. « *Louis XIV avoit cela de commun avec Idoménée : empoisonné dès l'enfance par la flatterie, il n'a pu, même dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Il étoit extrêmement délicat sur tout ce qui avoit seulement l'apparence de réprimande : on étoit si sûr de lui déplaire en lui disant les choses comme elles étoient que Mme de Maintenon eut toujours grand soin de les lui cacher.* » (*R. 1719.*)

2. Voir, sur cette orthographe, la note de la ligne 354 du livre VII.

3. *En disant*, et, à la ligne précédente : *en me disant* : légère négligence. — Sur la construction de la phrase, voir livre II, ligne 72, et la note.

4. Cf. ci-dessous ligne 315 et la note de la ligne 612 du livre XIII.

avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés et les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris soin de faire parler les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, les plus capables de condamner vos passions et vos sentiments injustes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés? Vous en êtes-vous défié[1]? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité et qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier[2] par la vérité qui vous condamne.

« Je disois donc que ce qui vous attire tant de louan-

Ms. — 73 . *F.* : les plus propres à *contredire* (*effacé*) à vous contredire? — 75 . *F.* : les plus *libr* (*effacé*) désintéressés.... — 81 *FP.* : le courage de faire mieux et de vous laisser humilier..., *Pc.* (*Le texte*). — 84 . *S.* . je vous disois donc.

1. Ce n'est pas ici seulement le fond, c'est la forme même de plusieurs de ces interrogations, qu'on retrouvera dans l'*Examen de conscience*. Voir notamment I, III : « N'avez-vous point cherché les conseillers, en tout genre, les plus disposés à vous flatter dans vos maximes d'ambition, de vanité, de faste, de mollesse et d'artifice? N'avez-vous point eu peine à croire les hommes fermes et désintéressés qui, ne désirant rien de vous et ne se laissant point éblouir par votre grandeur, vous auroient dit avec respect toutes vos vérités et vous auroient contredit pour vous empêcher de faire des fautes? »

2. C'est le dur mot — qui fût sans doute demeuré inintelligible au véritable Idoménée, parce qu'il n'a de sens que dans le christianisme — que Fénelon répète à plusieurs reprises en s'adressant à Louis XIV dans sa fameuse *Lettre* de 1694 : « Il (*Dieu*) saura bien.... vous humilier pour vous convertir; car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation.... Il faut vous humilier sous la puissante main de Dieu, si vous ne voulez qu'il vous humilie » — D'autres passages de cette *Lettre* seraient à rapprocher de tout le développement qu'on vient de lire, notamment celui-ci, que rappellent les lignes ci-dessus 37-38. « Je sais qu'on doit vous plaindre, vous consoler, vous soulager, vous parler avec zèle, douceur et respect. Mais aussi il faut dire la vérité. » — Sur cette *Lettre*, voir *Introduction*, pages XXVII-XXVIII.

ges ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez au dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même[1]. Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple[2], ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondements essentiels de votre puissance : *avoir beaucoup de bons hommes*[3], *et des terres bien cultivées pour les nourrir ?* Il falloit une longue paix dans ces commencements[4], pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture et à l'établissement des plus sages lois. Une vaine ambition vous a poussé jusques au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes ; suspendez tous vos grands ouvrages ; renoncez à ce faste, qui ruineroit votre nouvelle ville ; laissez en paix respirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance, pour faciliter les mariages[5].

Ms. — 93 : *F.* : les deux fondements *de l'empire que vous* (5 *mots effacés*) essentiels de.... — 94-96 . (*Le passage souligné ne l'était pas dans F., ni probablement dans P. ; le trait paraît être de la main de Fénelon et devoir être rapporté par conséquent à Pc., il est reproduit par S.*

1. Livre VIII, lignes 555-560.
2. Voir ci-dessous la note 5.
3. *Bons hommes*, au sens strict, hommes de bonne qualité, au physique et au moral, capables de bien accomplir leur tâche propre, comme dans cette phrase de saint François de Sales (*Lettres*, 22 juillet 1603) : « Nous nous amusons quelquefois tant à être bons anges, que nous en laissons d'être bons hommes et bonnes femmes. »
4. Rappelons que la fondation de Salente est toute récente (livre VIII, lignes 219-225 et 250 et suiv.).
5. Un édit de novembre 1666 avait exempté de tailles, jusqu'à vingt-cinq ans, ceux qui se marieraient avant vingt, et complètement

Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres et qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre[1] en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux et disciplinés ; faites que ces peuples vous aiment : vous êtes plus puissant, plus heureux, plus rempli de gloire que tous les conquérants qui ravagent tant de royaumes.

— Que ferai-je donc à l'égard de ces rois? répondit Idoménée ; leur avouerai-je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce, qui m'est si facile sur cette côte : je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de rois et découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux ; je le ferai sans hé-

Ms. — 106 *F* vous avez des peuples, et que..., *Fc.*. des peuples à gouverner.... — 109 *F.*. mais par le nombre des habitants attachés à vous obéir, *Fc.*. (*Comme le texte*). — 112 . *F.* et disciplinés, *enfin* (*effacé*) faites que... — 113 . *S.* plus heureux et plus rempli de gloire.

les pères de dix enfants, si ces enfants n'étaient ni prêtres, ni religieux. Les pères de douze enfants ou plus recevaient une pension de 1 000 à 2 000 livres (voir *Journal* de Lefèvre d'Ormesson, décembre 1666). Mais cet édit avait été révoqué en janvier 1683. En présence de la dépopulation croissante causée par la misère, beaucoup de bons esprits songeaient au rétablissement de mesures analogues. Le rédacteur du *Mémoire de la généralité de Paris* composé (1697) en réponse au questionnaire de Beauvilliers (voir *Introduction*, page xxv, et la note de la ligne 475 du livre X), et qui sans doute devait, dans ses propositions mêmes, avoir quelque souci de ne pas trop s'écarter des sentiments de ce ministre, considère comme un moyen propre à remédier à la diminution de la population qui se produit « depuis vingt ans » l'octroi de certains privilèges excitant « les jeunes gens à se marier » et l'établissement d'impôts spéciaux sur les célibataires « de plus de vingt-et-un ou vingt-deux ans. »

1. *Médiocre*, moyenne.

siter, quoi qu'il m'en coûte ; car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est fait pour ses peuples[1] et qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation[2].

— Ce sentiment est digne du père des peuples[3], reprit Mentor ; c'est à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi. Mais il faut ménager votre honneur, pour l'intérêt même de votre royaume. Laissez-moi faire : je vais faire entendre à ces rois que vous êtes engagé[4] à

Ms. — 124 : *S* : qui est fait pour ses *sujets* (*effacés*) peuples. — 128 : *F.* : c'est à cette tendresse de cœur, et non .., *Fc.* c'est à cette bonté, et non.... — 130 : *F.* : il faut ménager *pou* (*effacé*) votre honneur. — 130 : *S.* : votre honneur même pour l'intérêt de votre royaume, *Sc.* (*Comme le texte*).

---

1. Cf. ligne 109 et suiv. et la note de la ligne 97 du livre V.

2. Souvenir d'un mot souvent cité (notamment par Cicéron, *De Senectute*, IV, 10) du poète Ennius sur Fabius Maximus : « Il ne faisait pas passer le souci des bruits populaires avant celui du salut de l'État. »

Nœnum ponebat rumores ante salutem.

Tite-Live, dans un discours que le duc de Bourgogne devait connaître (XXII, xxxix) prête la même pensée à Fabius lui-même, et c'est ce que fait également Fénelon, mettant ce personnage en scène dans un de ses *Dialogues des morts* (*Fabius Maximus et Annibal*) : « Ce qui aboutit à sauver la patrie... ne peut déshonorer un capitaine ; on voit qu'il a préféré le salut public à sa propre réputation, qui lui est plus chère que sa vie, et ce sacrifice de sa réputation doit lui en attirer une grande. »

3. Voir livre II, ligne 52 et la note.

4. Mentor ne mentira pas (voir ci-dessous lignes 149-169) ; il n'en forcera pas moins un peu la vérité : c'est l'attitude d'un diplomate, et c'est évidemment une leçon de politique que Fénelon veut donner au duc de Bourgogne en lui montrant comment un roi ou son ambassadeur peuvent, sans rien dire de faux, présenter les choses de la manière la plus favorable aux intérêts qu'ils ont à défendre. Toutefois cette finesse contraste un peu avec l'idée sublime qui, dans d'autres parties de l'ouvrage (voir, par exemple, livre IX, lignes 698-702), nous est donnée de Minerve, cachée sous la figure ds

rétablir Ulysse[1], s'il est encore vivant, ou du moins son fils, dans la puissance royale, à Ithaque, et que vous voulez en chasser par force tous les amants de Pénélope[2]. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi, ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens. »

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant.

« Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur et la réputation de cette ville naissante, dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle

---

Ms. — 137 . *P.* . ils consentirent*. — 140 · *F.* : qu'on soulage d'un *pe* (*effacé*) fardeau.... — 142 · *F.* . vous *savez, dit-il* (3 *mots effacés*) sauvez, cher ami, dit-il..., *P.* vous savez, cher ami, dit-il, *Pc.* . vous sauvez. — 143 : *S.* dont vous cachez.

Mentor. Mais il est vrai qu'elle s'accorde fort bien avec le caractère de cette déesse telle qu'il nous est présenté dans l'*Odyssée* d'Homère (voir notamment chant XIII, 303 et suivants).

1. « *C'est encore ici une contre-vérité qui a un grand fondement dans la conduite de Louis XIV. Il étoit engagé à rétablir le roi Jacques ; cependant il fit une diversion en Allemgane lors de la prise de Philipsbourg, qui l'empêcha de secourir ce roi fugitif aussi efficacement qu'il auroit dû. Il comptoit que les seules forces de l'Angleterre ne suffiroient pas à y établir le prince d'Orange et qu'en occupant ailleurs les Hollandois il feroit échouer ce dessein ; mais il fut trompé dans ses vues, comme il a paru par l'événement.* » (*R. 1719.*) — Certes ces aventures d'un roi exilé, qu'un autre roi aidera à rentrer dans son royaume, ne pouvaient pas ne pas évoquer dans l'esprit de Fénelon et de ses lecteurs le souvenir de Jacques II d'Angleterre. Mais il y aurait un évident abus à chercher dans notre texte l'allusion satirique, la « contre-vérité » voulue qu'y dénonce l'éditeur de 1719, d'autant qu'il présente lui-même les événements de septembre-octobre 1688 d'une manière tout à fait inexacte (voir, à ce sujet, LAVISSE, *Histoire de France*, tome VIII, 1, livre I, chap. 1, 4).

2. Voir la ligne 250 du livre I.

* Manifeste inadvertance du copiste, qui a échappé à Fénelon, et que nous corrigeons dans le texte.

apparence[1] de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télémaque, son fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé à aller à la guerre contre les Dauniens?

— Ne soyez point en peine, répliqua Mentor : je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre commerce iront sur la côte d'Épire[2]; ils feront à la fois deux choses : l'une, de rappeler sur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignoient de Salente[3]; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers[4] qui divisent la Grèce d'avec l'Italie, et on assure qu'on l'a vu chez les Phéaciens[5]. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils : ils répandront dans Ithaque et dans

Ms. — 147 · *S.* : est engagé d'aller. — 157 · *F.* : on assure *même* (*effacé*) qu'on l'a vu....

1. *Apparence*, vraisemblance. Sens très fréquent, et signalé par le *Dictionnaire de l'Académie*(1694). « Quelle apparence, dit Racine dans l'épître dédicatoire de *Britannicus*, qu'un homme qui ne travailleque pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre ? »

2. Située en face de la Grande-Grèce, sur la côte orientale de la mer Ionienne.

3. Idée de la liberté commerciale (cf. livre III, ligne 370, et la note, et, ci-dessous, la note de la ligne 510). Colbert avait créé quatre ports francs, où les marchandises entraient sans payer de droits, Dunkerque, Lorient, Bayonne et Marseille. Mais peu à peu, dans ces ports mêmes, les taxes des autres ports s'étaient trouvées rétablies. La question préoccupait certainement Beauvilliers (voir ci-dessous, la note de la ligne 475) et tout l'entourage du duc de Bourgogne. Fénelon, dans ses *Plans de gouvernement* (VII), prévoira des délibérations des États généraux et des États provinciaux sur la question de savoir « s'il faut abandonner les droits d'entrée et de sortie du royaume ». On voit ici comment il serait disposé, pour sa part, à la résoudre.

4. La mer Ionienne.

5. Corcyre (la Corfou moderne), qui est l'île des Phéaciens (voir la

tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme son père[1]. Les amants de Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié; les Ithaciens n'oseront secouer le joug[2]; Pénélope sera consolée, et refusera toujours de choisir un nouvel époux[3]. Ainsi vous servirez Télémaque, pendant qu'il sera en votre place avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens. »

A ces mots, Idoménée s'écria : « Heureux le roi qui est soutenu par de sages conseils! Un ami sage et fidèle vaut mieux à un roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le roi qui sent son bonheur et qui en sait profiter par le bon usage des sages conseils! Car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hom-

---

Ms. — 166. *FP.* choisir un époux. *Pc.* un nouvel époux. — 171 *F.*: un ami sage et fidèle *est plus utile* (3 *mots effacés*) vaut mieux.... — 173 *S.* le roi qui connoît son bonheur; *Sc.* le roi qui sent son bonheur. — 174. *F.*. en sait profiter *lors* (*effacé*) par le bon....

---

note de la ligne 228 du livre I), est comme Ithaque elle-même, une des îles ioniennes. Elle est voisine des côtes d'Épire, et Énée, dans Virgile (III, 291) passe tout près d'elle, quand il va faire escale en Epire, dans son voyage de Crète en Italie. Dès lors le bruit d'un séjour d'Ulysse chez les Phéaciens peut être regardé comme témoignant qu'il n'est pas fort éloigné de la Grèce propre et de la Grande Grèce.

1. Du moins est-il dit dans l'*Odyssée* (XVI, 347 et 364-370) que les prétendants espéraient qu'il ne reviendrait pas du voyage entrepris à la recherche de son père.

2. Les prétendants ont en effet leurs partisans dans Ithaque, et on le verra bien, quand, après le massacre de ces jeunes gens, éclatera dans l'île une guerre civile à laquelle Minerve devra mettre fin aussitôt. C'est le dernier épisode de l'*Odyssée* (XXIV, 412-548).

3. *Refusera toujours* : continuera de refuser. Car on peut redouter que la résistance qu'elle oppose aux prétendants ne finisse par faiblir, si elle est sans espoir. Télémaque lui-même, dans l'*Odyssée*, n'est pas entièrement exempt d'une telle crainte (XVI, 73-77).

mes sages et vertueux, dont on craint la vertu[1], pour prêter l'oreille à des flatteurs, dont on ne craint point la trahison[2]. Je suis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami, qui flattoit mes passions dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes. »

Mentor fit aisément entendre aux rois alliés qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunse Crétois, qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner; c'étoit la fleur de la jeune noblesse, que le roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre.

« Il faut, disoit-il, avoir soin, pendant la paix, de multiplier le peuple[3]; mais, de peur que toute la nation ne s'amollisse et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire[4]. »

Ms. — 178 : *F.* : tombé dans ce malheur... *Fc.* . dans cette faute. — 180 *F.* : par un *a* (*effacé*) faux ami. — 181 . *S.* . je flatterois un jour les siennes, *Sc.* : je flatterois à mon tour les siennes. — 187 · *S* : avoit amenée. — 192 : *F.* : de la guerre, il *est* (*effacé*) faut envoyer.... — 193 . *F.* . étrangères *la fleur de* (3 *mots effacés*) la jeune noblesse *qui ne s'applique point à l'agriculture* (8 *mots effacés*). Ceux-là....

---

1. « N'avez-vous point craint et écarté les sujets forts et distingués des autres ? N'avez-vous pas craint qu'ils vous verroient de trop près et pénétreroient trop dans vos foiblesses si vous les approchiez de votre personne ? N'avez-vous pas craint qu'ils ne vous flatteroient pas ? » (*Examen de conscience*, XXXIII).

2. Entendez : dont on a le tort de ne pas craindre la trahison.

3. Voir, ci-dessus, lignes 91-92 et 104-105, et les notes.

4. Idée qu'on ne trouvera pas exprimée dans les *Plans de gouverne-*

Les rois alliés partirent de Salente contents d'Idoménée et charmés de la sagesse de Mentor : ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque.

Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliés faisoient leurs adieux et juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras et se sentoit arrosé de ses larmes.

« Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire, et je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ce temps infortuné, où les Égyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras et m'éloignèrent de vous sans me laisser aucune espérance de vous revoir[1]. »

Mentor répondoit à ces paroles avec douceur, pour le

Ms. — 201 F ne put retenir ses larmes, Fc. : ne put modérer sa douleur.... — 202 F.. les rois alliés *renouveloient* (*effacé*) faisoient.... — 204 F. : Mentor *embrassoit Télémaque* (2 *mots effacés*) tenoit Télémaque.... — 212 S. Mentor répondit. — 212 F . à ces paroles *en* (*effacé*) avec douceur....

---

ment (1711), mais qui est d'accord, d'une part, avec tous les sentiments de Fénelon sur la paix et la guerre, d'autre part, avec ce que, comme tout son temps, il devait concevoir du rôle de la noblesse, dont la charge propre est le devoir militaire : « La noblesse, dit La Bruyère (*Des grands*, 40), expose sa vie pour le salut de l'État et pour la gloire du souverain » ; — d'accord aussi avec les désirs sans cesse manifestés de la noblesse elle-même (voir les témoignages qu'en porte Louis XIV lui-même cités par Lavisse, *Histoire de France*, tome VII, I, livre V, chap. III, 3) ; avec les essais tentés, sans succès d'ailleurs (1682-1692), pour organiser l'instruction militaire des cadets ; enfin avec les faits : en 1663, le comte de Coligni mène avec lui en Hongrie, pour servir contre les Turcs, sous les ordres de Montecuculli, « l'élite de la noblesse de France » ; six mois plus tard, le duc de Roannez (plus tard maréchal de La Feuillade) menait « près de trois cents gentilshommes à Candie, à ses dépens, quoiqu'il ne fût pas riche » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. VII et X).

1. Voir livre II, lignes 190-192.

consoler. « Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente : elle est volontaire, elle sera courte ; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre et plus courageux : accoutumez-vous à mon absence. Vous ne m'aurez pas toujours : il faut que ce soit la sagesse et la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire. »

En disant ces mots, la déesse, cachée sous la figure de Mentor, couvroit Télémaque de son égide[1] ; elle répandoit au dedans de lui l'esprit de sagesse et de prévoyance, la valeur intrépide et la douce modération, qui se trouvent si rarement ensemble.

« Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats qu'en n'allant jamais à la guerre[2]. Il ne

---

Ms. — 213 : *S.* : lui dit-il, *Sc.* lui disoit-il. — 215 . *F.* vous m'aimiez *avec* (*effacé*) d'un amour.... — 228 : *FP.* : les dangers à la guerre qu'en n'allant jamais..., *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Voir livre I, ligne 460.

2. « *Louis XIV alla plusieurs fois à la guerre ; mais il évita toujours soigneusement les dangers dans les combats. Rien ne fut plus douteux que son courage, comme il parut surtout en 1676, au siège de Bouchain, où, la bataille étant inévitable avec le prince d'Orange, le maréchal de Schomberg, qui vit pâlir le roi dans le conseil de guerre, détourna adroitement les avis qui alloient tous à donner combat.* » (*R. 1719.*) — Cette affaire de Bouchain — ou de la cense (= métairie, ferme ; mot du pays flamand) d'Urtebise — a donné lieu à des récits divers et à des appréciations diverses de l'attitude de Louis XIV : voir surtout Saint-Simon (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome X, page 340 et suiv., et tome XXVIII, page 12 et suiv.), Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, chap. XIII), Rousset (*Histoire de Louvois*, tome II, page 220 et suiv.), Lavisse (*Histoire de France*, tome VII, II, livre VIII, chap. IV, 3). Nous n'avons à entrer ici dans le détail ni des faits eux-mêmes, ni des discussions auxquelles ils ont donné lieu. Nous ne nous étonnerons pas d'ailleurs que l'éditeur de 1719 ait accepté l'interprétation la plus malveillante. Mais, sans croire qu'il ait ainsi pénétré et exprimé les vrais senti-

faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le voir point dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modèle de tous les autres ; son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, et périssez dans les combats plutôt que de faire douter de votre courage[1]. Les flatteurs qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires seront

---

Ms. — 233 *F* : de ne le voir point vivre *sans* (*effacé*) privé de la gloire *nécessaire* (*effacé*) due *à celui qui doit par* (5 *mots effacés*) à la valeur Son exemple doit animer et conduire toute la nation. Exposez-vous donc, ô Télémaque, et périssez dans les combats plutôt que de vous exposer à la malignité de ceux qui pourroient douter de votre courage. Mais aussi n'allez pas (243). ., *FcP.* : de ne le voir point dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modèle de tous les autres. Son exemple doit animer toute l'armée. Exposez-vous donc (*la suite comme F.*), *Pc.* (*Comme le texte, sauf* [240 : dans les occasions seront les premiers ; 242 . dans ces occasions si délicates]), *Pc'* (*Le texte*), *S* (*Le texte,* sauf [239 : auront plus d'empressement].

---

ments et l'intention de Fénelon, nous ne regardons pas comme invraisemblable que notre auteur ait pu avoir présent à la pensée le souvenir de Bouchain : il avait dû en effet rester vivant dans l'esprit du roi, et peut-être Fénelon et le duc de Bourgogne le lui avaient-ils entendu évoquer. Un petit récit de Dangeau (*Journal*, VII ; — cité par De Boislisle, *Mémoires* de Saint-Simon, tome XXVIII, page 13, note 2) nous montre qu'il en pouvait parler, sinon sans regrets, du moins sans embarras. « Le Roi, dit-il, alla se promener dans ses jardins (16 avril 1699). Durant sa promenade on vint à parler du jour qu'il campa à la cense d'Urtebise, près de Valenciennes. Il nous dit tout bas que c'étoit le jour de sa vie où on avoit fait le plus de fautes, qu'il n'y pensoit jamais sans une extrême douleur, qu'il y rêvoit quelquefois la nuit et se réveilloit toujours en colère, parce qu'il avoit manqué une occasion sûre de défaire les ennemis. Il en rejeta la principale faute sur un homme qu'il nous nomma (*Louvois*) et ajouta même : « C'étoit un homme insupportable, en ces occasions-là comme « partout ailleurs. »

1. Dans ses *Plans de gouvernement* (novembre 1711), après avoir

les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions[1].

« Mais aussi n'allez pas[2] chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence : autrement, c'est un mépris insensé de la vie et une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de sûr : celui qui ne se possède point dans les dangers est plutôt fougueux que brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit pas, du moins il se trouble ; il perd la liberté de son esprit, qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, et pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat ; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit et la modération nécessaire[3] pour obéir. Celui qui s'expose témérai-

---

Ms. — 243 : *S.* : sans nécessité, *Sc.* : sans utilité. — 248 : *F.* : plutôt fougueux et troublé que brave, *Fc.* : plutôt fougueux que brave. — 250 *F.* : ne peut la surmonter de sang-froid. En cet état..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 252 . *F.* : de son esprit, pour profiter des occasions, *FcP.* : de son esprit qui lui seroit nécessaire pour profiter des occasions. *Pc.* : (*Le texte*). — 255 . *F.* : S'il a *la f* (effacé) toute l'ardeur ...

dit dans quelles conditions le duc de Bourgogne peut être présent à l'armée, pendant la guerre de la succession d'Espagne, et avoir conseillé d' « éviter bataille en couvrant nos places », Fénelon ajoutera cependant : « A toute extrémité, bataille, au hasard d'être battu, pris, tué avec gloire. »

1. « *C'est ce qui fut dit plusieurs fois à la Cour, et les princes mêmes faisoient des railleries du roi, qui demeuroit tranquillement enfermé avec Mme de Maintenon, qu'ils appeloient* sa vieille, *pendant que ses généraux exposoient lenr vie sur les frontières ouvertes de tous côtés aux irruptions des ennemis.* » (*R. 1719.*)

2. Voir la ligne 642 du livre IX, et la note.

3. *Nécessaire* se rapporte à la fois à *la présence d'esprit* et à *la modéra-*

rement trouble l'ordre et la discipline des troupes, donne un exemple de témérité[1] et expose souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la surêté de la cause commune[2] méritent des châtiments, et non des récompenses.

« Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer, qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance et de courage qui aillent toujours croissant. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté, ne soyez point jaloux du succès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange; mais louez avec discernement; disant le bien avec plaisir, cachez le mal, et n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir: écoutez-les avec déférence; consultez-les; priez les plus habiles de vous instruire, et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin, n'écoutez jamais les discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez

---

Ms. — 260 : *S.* : l'ordre de la discipline des troupes. — 262 . *F.* à de grands malheurs. Gardez-vous donc bien (265)..., *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [262 : leur vaine gloire à la sûreté]), *Fc'.* . (*Le texte*). — 271 *F.* . qu'il faut aussi *une âme* (*2 mots effacés*) de nouvelles ressources....

tion. Mais, sur cette orthographe, voir la note de la ligne 451 du livre II.

1. *Celui qui s'expose témérairement... donne un exemple de témérité.* La pensée est d'une justesse trop évidente. Inadvertance.

2. Cf., ci-dessus, ligne 126, et la note.

qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez[1] et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentiments, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir ; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre[2] jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais surtout ne dites jamais à certains flatteurs, qui sèment la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez.

« Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler au bonheur de ses peuples, et pour achever[3] de lui faire réparer les fautes que ses mauvais conseils[4] et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau royaume. »

Ms. — 290 : *F.* . assez raisonnables pour *entendre* (*effacé*) entrer dans.... — 296 : *P* : qui servent, *Pc.* . qui sèment.... — 297 *F.* : les chefs de l'armée que vous servez, *Fc.* : de l'armée où vous serez. — 300 . *FP.* : de travailler au bonheur de ses peuples. Je vous attendrai. O mon cher Télémaque, souvenez-vous (442)..., *S.* : travailler pour le bonheur de ses peuples. Je vous attendrai. O mon cher Télémaque, souvenez-vous (442)... — 301-304 : *FF.* : *Ces lignes* (*depuis* : et pour achever) *sont écrites en marge et d'une autre écriture que celle de Fénelon.*

1. *Charmer* a encore ici le sens fort que nous connaissons (cf. livre IV, ligne 44 et note de la ligne 27). — Sur tout ce passage, voir *Introduction*, pages L-LI.

2. « On dit aussi *se commettre*, pour dire s'exposer à recevoir quelque déplaisir, quelque disgrâce, à tomber dans quelque mépris » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694).

3. Sur les lignes 301-304, voir ci-dessus Ms. ; sur tout le passage 301-441, voir *Introduction*, pages XLVI et LXXXIX.

4. On a déjà vu (livre V, ligne 727) *conseil* pris ainsi avec le sens de *conseiller*.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise et même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère.

« Êtes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes et montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité parmi les pièges innombrables et les embarras inséparables de la royauté ? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste et de hauteur[1] ; mais quel philosophe pourroit[2] se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place[3] ? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance[4] ; mais les plus sages rois sont souvent trompés,

---

Ms. — 310 *FF.* sont encore hommes, et ont des restes des foiblesses de l'humanité. Idoménée, il est vrai, a eu des idées de faste..., *FFc.* (*Le texte*). — 314 *FF.* mais quel *homme* (*effacé*) philosophe pourroit.... — 315 : *FF.* de la flatterie, s'il étoit..., *FFc* : s'il avoit été....

---

1. « *On ne peut mieux dépeindre l'éducation de Louis XIV, qui s'est trop laissé prévenir par ses ministres et qui ne pouvoit guère se défendre de leurs pièges, ayant été mis si jeune entre leurs mains.* » (*R. 1719.*) — On rapprochera le début de la *Lettre* de Fénelon *à Louis XIV* (1694) : « Vous êtes né, sire, avec un cœur droit et équitable ; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que.... la hauteur et l'attention à votre seul intérêt » ; et ces lignes du portrait du roi par Saint-Simon (*Mémoires*, édit. De Boislisle, t. XXVIII, pages 25 et 30) : « Il étoit né sage, modéré.... Tout le mal lui vint d'ailleurs.... Ses ministres, ses généraux, ses maîtresses, ses courtisans s'aperçurent bientôt après qu'il fut le maître de son foible plutôt que de son goût pour la gloire. Ils le louèrent à l'envi et le gâtèrent. »

2. *Pourroit* était en concordance avec la rédaction primitive de la ligne suivante (voir Ms. 315), mais ne semble plus l'être avec la correction que Fénelon y a introduite : Fénelon aura, sans doute par inadvertance, omis, de corriger en *auroit pu*.

3. Voir ci-dessus, ligne 70.

4. « Ils (*vos principaux ministres*) ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage » (*Lettre à Louis XIV*). « N'avez-vous point pris des préventions contre quelqu'un sans avoir jamais examiné les faits ? C'est ouvrir la porte à la

quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut se passer de ministres qui le soulagent et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent : on est toujours masqué auprès de lui ; on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop. On ne trouve point dans les hommes ni les vertus ni les talents qu'on y[1] cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte[2] tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le bien public. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, leurs jalousies[3]. On ne les persuade, ni on ne les corrige guère.

« Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même ; et plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gou-

---

Ms. — 318. *FF.* : qu'ils prennent pour ne l'être pas. Tel critique aujourd'hui (336), *FFc.* (*Comme le texte, sauf* [321. les hommes *aux* (*effacé*) qui l'environnent; 322. masqué *avec lui* (*effacé*) auprès de lui; 327 : approfondir, on y est mécompté tous les jours. On ne *f* (*effacé*) vient même jamais...]), *FFc'.* : (*Le texte*). — 336 : *FF.* : impitoyablement les hommes *qui gouvernent* (*effacé*) chargés du gouvernement, qui gouverneroit, *FFc* : (*Le texte*)

---

calomnie et aux faux rapports, ou du moins prendre témérairement les préventions des gens qui vous approchent et en qui vous vous confiez » (*Examen de conscience*, XXXV).

1. L'observation que nous avons présentée sur le pronom *en* (voir la note de la ligne 481 du livre II ; cf. ici ligne 329) s'applique également au pronom *y*.

2. *Se mécompter*, se tromper dans ses comptes ou dans ses prévisions. Le mot, ancien dans la langue, est d'un emploi fréquent au XVII[e] siècle ; mais Littré n'en cite pas un seul exemple qui y soit postérieur.

3. « *Ceci regarde M. de Louvois et M. Colbert, qui ne s'accordoient jamais ensemble et dont l'incompatibilité a causé de grands préjudices au roi et à l'État.* » (*R. 1719.*)

verneroit demain beaucoup moins bien qu'eux et qui feroit les mêmes fautes, avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talents éblouissants, et fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talents à une rude épreuve[1] et qui découvre de grands défauts.

« La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets[2] : tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences et où les plus légères fautes ont de violents contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est : ils n'en sentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon et sage qu'il soit, est encore homme. Son esprit a des bornes, et sa vertu en a

Ms. — 339 : *FF*. . la même autorité. La condition privée, avec un peu d'esprit..., *FFc.* : (*Le texte*). — 341 *FF.* · les défauts naturels, fait paroître des talents qui éblouissent..., *FFc.* : (*Le texte*). — 346 . *FF.* : Tous les défauts se grossissent dans ces places, *FFc.* : (*Le texte*). — 348 : *FF.* : ont de grands contre-coups. Le genre humain entier.. , *FFc.* · (*Le texte*). — 355 . *FF.* . encore homme ; *il a* (*effacé*) son esprit...

1. Sophocle, *Antigone* (175-177) :

'Αμήχανον δὲ παντὸς ἀνδρὸς ἐκμαθεῖν
ψυχήν τε καὶ φρόνημα καὶ γνώμην, πρὶν ἂν
ἀρχαῖς τε καὶ νόμοισιν ἐντριβὴς φανῇ.

« Il est impossible de connaître d'un homme quel qu'il soit l'âme, les sentiments, la pensée, avant qu'il se soit découvert dans l'exercice de l'autorité et le maniement des lois. »

2. Fénelon oublie-t-il que la découverte des verres grossissants n'est pas antérieure au XIV[e] ou au XIII[e] siècle après l'ère chrétienne ? Boissonade a fait ingénieusement remarquer l'anachronisme. Cf. livre IV, ligne 512 et livre XI, ligne 861.

aussi. Il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout à fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés et artificieux ; il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions et tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des rois les plus éclairés et les plus vertueux.

« Les plus longs et les meilleurs règnes sont trop courts et trop imparfaits pour réparer[1] à la fin ce qu'on a gâté, sans le vouloir, dans les commencements. La royauté porte avec elle toutes ces misères : l'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les rois et les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis et qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un roi, qui n'est qu'homme, semblable à eux ; car il faudroit des dieux pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre, n'étant hommes, c'est-à-dire foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs. »

Ms — 359 · *FF.* : dans quelque mécompte par ses passions et par celles..., *FFc.* : quelque mécompte imprévu par ses passions..., *FFc'*. . (*Le texte*). — 362 · *FF.*. la condition des *plus* (*effacé*) rois les plus éclairés et les plus vertueux. La royauté porte avec elle toutes ces misères. Il faut plaindre (368)..., *FFc.*. (*Le texte*). — 371 : *FF.*. les bien gouverner. Télémaque répondit (379)..., *FFc.* : (*Comme le texte, sauf* [373 : fort à plaindre d'avoir à *obéir à un homme semblable à eux* (7 *mots effacés*) être gouvernés....])

1. « *C'est ainsi que le roi Jacques II a perdu son royaume par sa faute et pour avoir voulu changer la constitution de l'État dont il devoit protéger et observer les lois.* » (*R. 1719.*) — Cette réflexion de l'éditeur de 1719 ne prouve nullement — est-il besoin de le dire ? — que Fénelon ait en effet songé ici à Jacques II. — Sur la syntaxe de la phrase, cf., ci-dessus, ligne 39 et la note.

Télémaque répondit avec vivacité :

« Idoménée a perdu par sa faute le royaume de ses ancêtres en Crète, et, sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente.

— J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes ; mais cherchez dans la Grèce et dans tous les autres pays les mieux policés un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont, dans leur tempérament et dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent, et les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égarements. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse, votre père, qui est le modèle des rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses foiblesses et ses défauts ? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls[1] et dans les embarras où la fortune s'est jouée de lui ! Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé, pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu ! N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections : vous lui en verrez, sans doute. La Grèce, l'Asie, et toutes les îles des mers l'ont admiré

Ms. — 379 : *FF.*. avec vivacité . *Mais* (*effacé*) Idoménée.... — 380 : *FF.* : de ses ancêtres *et* (*effacé*) en Crète. — 382 . *FF.* . à Salente *par* (*effacé*). J'avoue.... — 385 . *FF.* : point fait de grandes, *FFc.* d'inexcusables. — 389 . *FF.* : ont *la* (*effacé*) le courage de les connoître et de les corriger. Pensez-vous..., *FFc.*. (*Le texte*). — 391 : *FF.* : aussi ses foiblesses et ses imperfections ? *FFc.* : et ses défauts ? — 393 . *FF.*. combien de fois eût-il succombé dans les périls et dans les embarras de ses voyages ! Combien de fois..., *FFc.* : (*Le texte*). — 397 · *FF.* : N'attendez pas même *de le trouver* (3 *mots effacés*) quand vous le verrez régner à Ithaque, *FFc.* : (*Le texte*). — 400 · *FF.* : La Grèce et l'Asie, *FFc.* La Grèce, l'Asie ...

---

1. La pensée de Mentor n'est païenne et antique que par la forme. Sur le sens chrétien qu'on peut y attacher, voir livre V, ligne 679, et la note. Quant au fait, les interventions de Minerve en faveur d'Ulysse remplissent les récits de l'*Odysée*.

malgré ces défauts ; mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi et de l'étudier sans cesse comme votre modèle.

« Accoutumez-vous donc, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse, sans expérience, se livre à une critique présomptueuse, qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre et qui la jette dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait ; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement[1] sincère, droit, équitable[2], libéral, bienfaisant ;

Ms. — 401 . *FF.* : malgré ses défauts, que tant de qualités merveilleuses font oublier. *FFc.* : (*Le texte*). — 402 : *FF.* : de pouvoir l'admirer et de l'étudier..., *FFc.* : l'admirer aussi.... — 404 : *FF.* : Accoutumez-vous, ô Télémaque, *FFc.* : Accoutumez-vous donc, ô.... — 410 : *FF.* imiter votre père, *mais encore vous* (3 *mots effacés*) quoiqu'il.... — 411 . *FFc.* : pour Idoménée plus imparfait que lui malgré..., *FFc'* : (*Le texte*).

---

1. « *Il paroît par ce caractère que la personne d'Idoménée n'est pas l'emblème de Louis XIV, quoiqu'il ait fait plusieurs choses qu'on a eu en vue d'appliquer au dernier. Mais, comme on l'a déjà dit, il étoit à propos de mêler ainsi les caractères pour les déguiser un peu plus aux yeux de la Cour* » (*R. 1719.*) — L'éditeur de 1719 a raison de penser qu'il arrive à Fénelon de « mêler les caractères », sinon pour « les déguiser aux yeux de la Cour », du moins pour éviter de faire des portraits. Mais il applique mal son observation. Il paraît au contraire certain que, dans ce portrait d'Idoménée, qui termine un développement dont le dessein ne saurait être douteux (voir *Introduction*, page XLIX, note 2), Fénelon n'a eu en vue que Louis XIV. Mais il est vrai qu'après avoir loué en lui les mérites que tout le monde lui reconnaît (lignes 412-417), il le loue, dans la suite (417-431), des vertus qu'il voudrait lui inspirer. C'est le même dessein que celui de la dernière partie de la *Lettre à Louis XIV*, mais tempéré ici de beaucoup plus de douceur.

2. « Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable » (Fénelon, *Lettre à Louis XIV*) ; et Saint-Simon (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXVIII, page 25) : « Il étoit né bon et juste. »

sa valeur est parfaite; il déteste la fraude quand il la connoît[1] et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talents extérieurs sont grands et proportionnés à sa place[2]. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour[3] se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes et pour se mettre par là au-dessus de toute la critique des hommes montrent une âme véritablement grande[4]. Le bonheur ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si longtemps séduit par la flatte-

Ms. — 414 : *FF*.. quand il la connoît. Ses talents extérieurs sont grands. Sa simplicité..., *FFc*.. (*Comme le texte, sauf* [416 : grands et *super* (*effacé*) proportionné-]). — 419. *FF*.. pour réparer ses fautes et pour se mettre au-dessus des discours des hommes, montrent une âme grande. *FFc* : (*Comme le texte*). — 423 · *FF*.. peuvent *nous* (*effacé*) préserver de certaines fautes un homme. ., *FFc* · (*Le texte*). — 425 : *FF*. : engager *en* (*effacé*) un roi... — 425 *FF* · par la flatterie, à les réparer. *Fc* : à réparer son tort.

1. On ne peut pas ne pas se souvenir du vers de Molière (*Tartuffe*, V, scène dernière) :

> Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

2. Sur les « talents extérieurs » de Louis XIV, reconnus de tout le monde, voir surtout Saint-Simon (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXVIII), vantant « l'adresse et la grâce naturelle et majestueuse de toute sa personne » (page 6); sa « politesse distinguée, une gravité jusque dans l'air de galanterie, une dignité, une majesté partout, qu'il sut maintenir toute sa vie » (page 105); son attitude, pleine à la fois de noblesse et de naturel dans les « choses sérieuses, les audiences d'ambassadeurs, les cérémonies », où « jamais homme n'a tant imposé » (page 151).

3. Voir la note de la ligne 4 du livre III.

4. Toute la force de la pensée tombe sur l'adverbe *véritablement.* Fénelon veut opposer la fausse grandeur, la grandeur apparente, qui est commune à beaucoup de rois, et celle à laquelle Idoménée est parvenu par l'aveu et la réparation de ses « fautes ». Tout le passage est inspiré de ce sentiment.

rie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que presque tous les rois font; mais presque aucun roi ne fait, pour se corriger, ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les moments mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque : c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conseil. »

Mentor fit sentir à Télémaque, par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, et surtout contre ceux qui sont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement.

Ensuite il lui dit : « Il est temps que vous partiez; adieu : je vous attendrai. O mon cher Télémaque, souvenez-vous que ceux qui craignent les dieux n'ont rien à craindre des hommes[1]. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls ; mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point. »

A ces mots, Télémaque crut sentir la présence de la déesse[2], et il eût même reconnu que c'étoit elle qui par-

---

Ms. — 427 : *FF.*. que de n'être point tombé, *FFc.* : jamais tombé. — 435-440 : *FF.* : *Ces six lignes, avec le mot* adieu (441), *sont écrites en marge et de la même main que les lignes 301-304.* — 441-442 : *FF.* : *Les mots* je vous attendrai. O mon cher Télémaque souvenez-vous que ceux qui craignent *sont encore écrits à la marge, comme les six lignes précédentes, et de la même écriture. Mais ils reproduisent le texte autographe de F (suivi par P et S) signalé ci-dessus* (Ms. 300). *Toutefois la ponctuation est différente nous reproduisons celle de FPS.*; *le scripteur du raccord marginal ponctue :* « Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque. Souvenez-vous... »

---

1. Encore une pensée dont la forme est païenne (*les dieux*), mais qui est d'inspiration toute biblique. Joad, dans l'*Athalie* (I, 1) de Racine (cf. la note de la ligne 265 du livre II) dit de même :

« Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte. »

2. C'est aussi le sentiment que Minerve inspire à Télémaque,

loit pour le remplir de confiance, si la déesse n'eût rappelé l'idée de Mentor[1] en lui disant : « N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris, pendant votre enfance, pour vous rendre sage et courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples et des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer. »

Le soleil se levoit déjà et doroit le sommet des montagnes, quand les rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, se mirent en marche sous leurs commandants. On voyoit de tous côtés briller le fer des piques hérissées ; l'éclat des boucliers éblouissoit les yeux ; un nuage de poussière s'élevoit jusqu'aux nues. Idoménée, avec Mentor, conduisoit dans la campagne les rois alliés et s'éloignoit des murs de la ville. Enfin ils se séparèrent après s'être donné de part et d'autre les marques d'une vraie amitié, et les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit : c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentiments naturels, mais par les conseils[2] flatteurs et injustes auxquels il s'étoit livré.

Ms. — 448. *F.* si la Déesse *même* (*effacé*) n'eût rappelé.... — 450 : *F.* : pendant votre *absence* (*effacé*) enfance.... — 469 : *S.* : conseils injustes et flatteurs.

---

lorsqu'elle le quitte après s'être présentée à lui sous l'apparence d'un mortel, au premier chant de l'*Odyssée* d'Homère (vers 322 et 323) : « Il réfléchit en lui-même et se sentit troublé : car il lui sembla que c'était une divinité. »

Ὁ δὲ, φρεσὶν ᾗσι νοήσας,
θάμβησεν κατὰ θυμόν· ὀΐσατο γὰρ θεὸν εἶναι.

1. N'eût ramené dans l'esprit de Télémaque la pensée qu'elle était Mentor.

2. Voir, ci-dessus, ligne 302, et la note.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville.

« Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes et dans la ville et dans la campagne voisine ; faisons-en le dénombrement[1]. Examinons aussi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes[2]. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres[3], de blé, de vin, d'huile, et des autres choses utiles[4] : nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitants et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étran-

---

Ms. — 475 *FP.* : le dénombrement: Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux (482), *Pc.* (*Comme le texte, sauf* [477 . portent, les années médiocres, de blé]), *Pc'.* : (*Le texte*).

---

1. Nous rappelons qu'en 1697, sur la proposition du duc de Beauvilliers, à la fois chef du conseil royal des Finances et gouverneur du duc de Bourgogne, une enquête générale sur l'état du royaume fut confiée aux intendants. Les résultats en devaient servir à l'éducation politique de l'élève de Fénelon. Elle rappelait d'ailleurs, par les questions qu'elle avait à résoudre, celle que Colbert avait ordonnée en 1663 (Lavisse, *Histoire de France*, tome VIII, 1, livre IV, ch. 1, 2. — Cf. *Id.*, tome VII, 1, liv. III, ch. II, 1). Fénelon, qui était évidemment très informé du dessein du duc de Beauvilliers, reproduit, dans le passage qu'on va lire, quelques articles de son questionnaire[a]. Le dénombrement des hommes dans les villes et les campagnes est prévu aux articles 13-17. Fénelon fera également au roi, dans l'*Examen de conscienee* (IX), une obligation de connaître le nombre de ses sujets et des hommes de chaque profession.

2. Cf., dans le questionnaire, les articles que nous venons de citer et l'article 29 : « État des terres de labourage. »

3. Sur le sens de *médiocre*, voir ci-dessus ligne 111 et la note.

4. Questionnaire, art. 4 (*Forêts : quelle sorte de bois ?*), 5 (*Fruits principaux de la terre*), 7 (*Pâturages, nourriture des bestiaux*), 8 (*relatif aux richesses minérales*), 9 (*salpêtre*), 10 (*plantes, arbres fruitiers*).

a. On trouvera ce questionnaire en marge du *rapport du subdélégué de l'élection de Provins à l'intendant de la généralité de Paris*, qui est donné au tome I (appendice XVII) des *Mémoires des Intendants*, publié (1881) par De Boislisle (Collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*).

gers[1]. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots[2]. C'est par là qu'il faut juger de votre puissance. »

Il alla visiter le port[3] et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa des pays où chaque vaisseau alloit pour le commerce ; quelles marchandises[4] il y apportoit ; celles qu'il prenoit au retour ; quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation ; les prêts[5] que les marchands se faisoient les uns aux autres[6] ; les sociétés qu'ils fai-

---

Ms. — 487. *S.* : marchandises il y portoit. — 487 *F.* : celles qu'*ils prennent* (*effacé*) qu'il prenoit... — 490. *F.* : les sociétés qu'ils faisoient entre eux, *enfin les hasards* (*3 mots effacés*) pour savoir...

---

1. *Id.*, art. 11.
2. *Id.*, art. 33.
3. *Id.*, art. 31.
4. Légère négligence : après « Il s'informa des pays... », il eût été plus correct d'écrire : « des marchandises qu'il y apportait ».
5. Fénelon a tout à fait oublié le « il s'informa » qui domine sa phrase.
6. Les dispositions relatives aux « lettres de change » et à l'intérêt de l'argent sont l'objet des titres v et vi de l'*Ordonnance du commerce* de 1673. Mais Fénelon est sans doute préoccupé de quelque chose de beaucoup plus général, qui serait comme l'organisation du crédit, ainsi que nous dirions. Les marchands prêtant aux marchands peuvent être en effet ou des banquiers, dont quelques-uns sont à la tête de maisons puissantes, comme il y en a en France dès cette époque (voir Lavisse, *Hist. de France*, t. VIII, 1, page 251), ou des personnes de moindre importance pratiquant la vente à crédit ou le prêt proprement dit et offrant sans doute souvent moins de garanties morales. De là, de la part de Fénelon, certaines appréhensions que traduira plus tard (1711) la disposition suivante de ses *Plans de gouvernement* (VII) : « Commerce d'argent par usure, hors des banquiers nécessaires, sévèrement réprouvé. — Espèce de censure pour autoriser gain de vraie mercature, non gain d'usure. » Mais il songeait de plus à une création qui devait lui sembler particulièrement propre à favoriser l'esprit d'entreprise en préservant le commerçant de tout recours aux usuriers : c'est celle d'une « espèce de

soient entre eux [1], pour savoir si elles étoient équitables et fidèlement observées ; enfin les hasards des naufrages et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, entreprennent souvent des choses qui sont au delà de leurs forces [2].

Ms. — 495 : *S.* : sont au-dessus de leurs forces.

---

mont-de-piété [a] pour ceux qui voudront commercer et qui n'ont de quoi avancer » (*Plans*, VII). — Il ne paraît pas d'ailleurs qu'il y ait lieu de rechercher si les indications du texte ci-dessus peuvent avec quelque vraisemblance s'appliquer à un petit État grec de l'époque homérique. Toutefois le témoignage de l'Écriture pouvait suffire à renseigner Fénelon sur la haute antiquité de la pratique du prêt à intérêt (*Exode*. XXII, 25 ; *Lévitique*. XXV, 36-37 ; *Deutéronome*, XXIII, 20 ; etc.). Quant au monde grec et romain, les textes qui y attestent, au moins à l'époque classique, la même pratique et celle des opérations de banque sont en très grand nombre, sans parler même du témoignage des Évangiles (S. Mathieu, XXV, 27 ; S. Luc, XIX, 23), familier à Fénelon.

1. Les sociétés commerciales sont l'objet du titre IV de l'Ordonnance de 1673, qui règle les obligations des associés à l'égard des dettes de la société et la procédure en cas de contestation entre les associés. Il ne semble pas que Fénelon soit revenu ailleurs sur ce sujet. Mais son sentiment est ici très clair : il voudrait voir ces sociétés, comme le commerce d'argent, soumises à une surveillance efficace et protectrice des droits de chacun contre les abus de quelques-uns.

2. L'intention n'est pas très claire. Le titre VI du livre III de l'Ordonnance de la marine de 1681 autorise les assurances maritimes et en règle le fonctionnement ; le titre VII est relatif aux avaries des bâtiments et à la répartition des dommages qu'elles entraînent. En 1686 un édit avait autorisé l'établissement à Paris d'une compagnie d' « assurances et grosses aventures ». — Fénelon souhaiterait-il davantage et, pour protéger les marchands contre les risques du commerce et de la navigation et contre les effets de leur propre imprudence, songerait-il à leur imposer une sorte d'assurance obligatoire ?

a. L'institution des monts de piété, destinés à rendre plus facile et moins onéreux le prêt sur gages, était connue sous Louis XIII. La création officielle de ces établissements dans certaines villes date d'un édit de la première année du règne de Louis XIV (1643).

Il voulut qu'on punît sévèrement toutes les banqueroutes[1], parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même temps il fit des règles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne faire[2] jamais banqueroute : il établit des magistrats[3]

Ms. — 497 . *F.* : punit sévèrement les banqueroutes, *Fc.* : toutes les banqueroutes.... — 501 : *F.* . jamais banqueroute. *Les pri* (? *effacé*). Il établit...

1. L'Ordonnance de 1673 est très sévère pour la banqueroute frauduleuse (titre XI, art. 10-13), qu'elle punit de la peine de mort. Mais elle n'édicte pas de pénalité contre la banqueroute simple, celle qui ne paraît impliquer que l'imprudence et l'infortune plutôt que la mauvaise foi, et, dans ce cas, il semble que l'on favorisât les arrangements à l'amiable (voir *Correspondance des contrôleurs généraux des finances avec les intendants généraux des provinces*, publiée par De Boislisle, t. I — de 1683 à 1699 — n° 1263)[a]. Mais cette facilité paraît avoir conduit à bien des abus. Nous avons déjà cité (voir la note de la ligne 390 du livre III) la comédie satirique de Nolant de Fatouville, *le Banqueroutier* (1687), qui est la mise en scène d'un véritable *art* de faire banqueroute. En fait les banqueroutes étaient fréquentes et certaines d'entre elles pouvaient entraîner la ruine d'un grand nombre de familles (Voir *Correspondance des contrôleurs*, t. I, n°s 151, 581, 1263, 1287, 1614). De là sans doute la sévérité de Fénelon.

2. Il *fit*... pour *faire* en sorte... ou en *faire*... Rédaction un peu négligée.

3. Les contestations commerciales ressortissaient de la juridiction des *consuls*, dont l'Ordonnance de 1673 fixe les attributions (titre XII). Mais il ne semble pas que ce soit à eux que Fénelon fasse ici allusion, non plus qu'aux deux assemblées qu'il proposera dans ses *Plans de gouvernement* (VII et *additions*), le « Bureau de commerçants, que les États généraux et particuliers, aussi bien que le Conseil du roi, consultent sur toutes les dispositions générales » et, au-dessus, comme organe suprême, le « Conseil de commerce et de police du royaume, dont le rapport » doit être « toujours porté au Conseil d'Etat, où le roi est présent ». Il paraît penser ici moins à une juridiction ou à une assemblée consultative qu'à une sorte de « censure » (voir ci-dessus, note de la ligne 490) chargée, non de réprimer, mais de prévenir les délits et les imprudences, et dont il ne parlera pas expressément dans les *Plans de gouvernement*.

a. Pour les textes de lois cités dans cette note, dans les précédentes et dans les suivantes, voir Isambert, *Recueil des anciennes lois françaises*.

à qui les marchands rendoient compte de leurs effets[1], de leurs profits, de leur dépense et de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur[2]. De plus, ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls[3], et la police de ces sociétés étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce étoit entière[4] : bien loin de le gêner par des impôts, on

---

Ms. — 506 *F.* : en société ce qu'ils ne pouvoient..., *Fc.* en société les entreprises qu'ils ne pouvoient....

---

1. *Effets* ou *effets mobiliers*, terme de jurisprudence commerciale qui est usuel pour désigner l'avoir mobilier. — L'Ordonnance du commerce de 1673 (titre III) astreint le commerçant à une comptabilité régulière. Mais elle énumère les cas (succession, dissolution de société) en dehors desquels il ne peut être tenu de la produire. On voit que cette réserve de la loi n'est pas approuvée par Fénelon, qui n'hésite pas, dans un intérêt de moralité, à confier à l'État une mission de surveillance et à autoriser son intrusion dans les affaires privées du citoyen.

2. C'est là, semble-t-il, une pure vue de Fénelon, qui n'a et n'avait pas d'analogue dans la législation réelle. Elle suppose encore l'ingérence de l'État dans la fortune des particuliers.

3. La longue Ordonnance de 1629 (*Code Michau*) contenait (§ 429) une exhortation à la fondation de compagnies et de sociétés de commerce et de navigation. Colbert en favorisa la création pour l'établissement des manufactures. On connaît également celles qu'il essaya de soutenir par une protection active pour le grand commerce maritime et dont aucune ne prospéra, celles des Indes orientales (1664-1718), des Indes occidentales (1664-1674), du Nord (1669-1672), du Levant (1670-1690). Plus récemment Fénelon avait vu se fonder celles d'Acadie (1683), de Guinée (1685), d'Afrique (1690), de la Chine (1698). Mais il n'est pas vraisemblable qu'il fût partisan d'entreprises protégées par l'État ou dans lesquelles l'État eût une part (voir livre III, ligne 391 et suiv.).

4. Cette phrase risque de faire sourire après tout ce qui précède. Mais la *liberté* dont Fénelon veut parler est la liberté des échanges ; c'est le système qui s'oppose au système protecteur, frappant les importations de taxes spéciales. On voit en effet par les lignes qui suivent

promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville étoit semblable au flux et reflux de la mer[1]. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre[2]. Tout y étoit apporté et tout en sortoit librement. Tout ce qui entroit était utile[3]; tout ce qui sortoit laissoit, en sortant, d'autres richesses

---

Ms. — 512 : *F* · pourroient attirer le commerce de quelque nouvelle nation. Pour le dedans de la ville (529), *Fc* · (*Comme le texte, sauf* [516 de la mer. Tout y étoit (517) ; 527 . éteindre ses feux *se croyoit* (2 *mots effacés*) vivoit paisible et en sûreté]), *Fc'*. (*Comme le texte, sauf* [527 · vivoit paisible et en sûreté]), *P.*. (*Le texte*), *S.* (*Comme le texte, sauf* [515 : au flux et au reflux, 516 : comme les flots l'un sur l'autre ; 519 : laissoit d'autres richesses]), *Sc.*. (*Comme le texte*).

V (515) suit *S.*, — (527) suit *Fc'*

que, bien loin de « gêner » ces importations, il souhaite au contraire qu'on les encourage. On a déjà lu plus haut (livre III, lignes 379 et 410 et suiv.) un passage inspiré de la même doctrine. On la retrouvera encore dans les *Plans de gouvernement* (VII) : « Liberté... Délibérer, dans les États généraux et particuliers, s'il faut abandonner les droits d'entrée et de sortie du royaume. France assez riche si elle vend bien ses blés, huiles, vins, toiles, etc. Ce qu'elle achètera des Anglois et Hollandois sont épiceries et curiosités nullement comparables : laisser liberté. » Même préoccupation dans le questionnaire de Beauvilliers (voir ci-dessus la note de la ligne 475), art. 32 : « Abords d'étrangers ; commodité ou incommodité de leur commerce. Qu'est-ce qui les gêne ? Qu'est-ce qui pourroit faciliter et augmenter leur négoce ?... » Fidèle aux enseignements de son maître, le duc de Bourgogne, dans ses *Projets de gouvernement*, tels qu'ils sont exposés dans le *Mémoire* attribué à Saint-Simon, aurait aussi regardé « l'entière liberté dans le commerce » comme « l'unique maxime » qui pût « le ressusciter en France et le faire refleurir ».

1. Voir la ligne 569 du livre IV, et la note.

2. « Comme l'onde est poussée par l'onde... » (Ovide, *Métam.*, XV, 181).

Ut unda impellitur unda.

3. Pour bien comprendre cette indication, on en rapprochera la prohibition marquée ci-dessous, lignes 531-532.

en sa place[1]. La justice sévère présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur sembloient, du haut de ces superbes[2] tours, appeler les marchands des terres les plus éloignées : chacun de ces marchands, soit qu'il vînt des rives orientales où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer où le soleil, lassé de son cours, va éteindre ses feux[3], vivoit paisiblement en sûreté dans Salente comme dans sa patrie[4].

Pour le dedans de la ville[5], Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises de pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe et la mollesse[6].

Ms. — 529 : *F.*. le dedans de la ville, *il* (*effacé*) Mentor.... — 531 *S.* : marchandises des pays.

---

1. Voir ci-dessus ligne 70 et la note.
2. Voir la ligne 596 du livre II, et la note.
3. Entendez (lignes 524-527) : qu'il vînt de l'Est ou de l'Ouest, de la Phénicie ou de l'Océan Atlantique.
4. Il ne s'agit ici, semble-t-il, que du séjour temporaire des étrangers, et le questionnaire de Beauvilliers (art. 32), que nous venons de citer (note de la ligne 510), fait voir que ce ministre n'était pas moins que Fénelon disposé à le favoriser. Mais leur sentiment touchant même l'établissement définitif des étrangers n'était pas différent : l'article 34 du questionnaire est relatif au « nombre des étrangers qui y (*dans les ports*) sont habitués » ; — et Fénelon, dans ses *Plans de gouvernement*, II (VI, *additions*) conseillera de « permettre à tout étranger de venir habiter en France et y jouir de tous les privilèges des naturels et régnicoles, en déclarant son intention au greffe du bailliage royal, sur le certificat de vie et de mœurs qu'il apporteroit et le serment qu'il prêteroit, etc., le tout sans frais. »
5. « *Tout ce qui suit est une leçon admirable qui sert en même temps de critique au luxe que Louis XIV a introduit à Paris et à la Cour. Ce prince a toujours aimé le faste et a porté la magnificence plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs.* » (*R. 1719.*)
6. Unique restriction de Fénelon à la liberté des échanges. Cf. ci-dessous (note de la ligne 582) le sentiment du duc de Bourgogne lui-même sur les industries de luxe.

Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur et l'ornement des maisons, pour toutes les conditions différentes[1]. Il bannit tous les ornements d'or et d'argent, et il dit à Idoménée :

« Je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple[2]. Il est nécessaire que vous

---

Ms. — 538 . *F.* lui en donniez l'exemple, *Fc.* : lui en donniez vous-même l'exemple.

---

1. On va voir (567-652) le développement de cette indication. Mais il apparaît dès ici que Fénelon accepte et souhaite même l'intervention de l'État pour la réglementation ou même la proscription du luxe. On lira dans ses *Plans de gouvernement* (II, II et VII) : « Lois somptuaires comme les Romains.... Lois somptuaires pour chaque condition. On ruine (*les*) nobles pour enrichir les marchands par le luxe. On corrompt par ce luxe les mœurs de toute la nation. Ce luxe est plus pernicieux que le profit des modes n'est utile. » Mais l'idée même de cette législation répressive devait moins surprendre l'opinion contemporaine qu'elle ne ferait de nos jours. L'autorité publique n'avait pas, au XVII[e] siècle, renoncé à intervenir pour borner le luxe et les dépenses des particuliers : on ne compte pas, durant les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, moins de douze actes législatifs partiellement ou intégralement consacrés à cet objet (voir Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*). L'idée de loi somptuaire est si peu étrangère à l'esprit d'alors que le penseur le plus libre de ce temps, Bayle, l'admet tout naturellement, au moment même où, dans un passage célèbre (CXXIV) de la *Continuation des Pensées diverses* [*sur la Comète*], il se fait, du point de vue de l'économie politique, l'apologiste d'un « luxe modéré ». Il a, dit-il (1704), « de grands usages dans une république : il fait circuler l'argent ; il fait subsister le petit peuple. S'il devient excessif et redoutable, vos descendants y pourvoiront par de bonnes lois somptuaires : alors comme alors ; laissez le soin de l'avenir à qui il appartiendra ; songez à l'opulence du temps présent. »

2. L'article II de l'*Examen de conscience* traitera tout entier « de l'exemple qu'un prince doit à ses sujets », et l'un de ses alinéas (XII) de la répression du luxe et des dépenses : « Le seul moyen d'arrêter tout court le luxe est de donner vous-même l'exemple que saint Louis

ayez une certaine majesté dans votre extérieur ; mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes et par les principaux officiers[1] qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très fine, teinte en pourpre ; que les principaux de l'État, après vous, soient vêtus de la même laine, et que toute la différence ne consiste que dans la couleur et dans une légère broderie d'or[2], que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir[3] besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries.

« Réglez les conditions par la naissance. Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui auront le mérite et l'autorité des emplois seront assez contents de venir après ces anciennes et illustres familles[4], qui sont dans une si longue posses-

---

Ms. — 543 : *F.* · teinte de pourpre, *Fc.* : teinte en pourpre. — 545 *F.* que dans la couleur. Les différentes couleurs.. , *Fc.* (*Le texte*). — 549 *F.* . ni de pierreries. Les personnes du premier rang (567), *Fc* (*Comme le texte, sauf* [554 possession des honneurs. Les hommes *seront assez* (*2 mots effacés*) qui n'ont pas...; 557 : à se méconnoître et que vous donniez des louanges à leur modération. La distinction...; 564 . des couronnes, des statues]), *Fc'*. · (*Comme Fc., sauf* [557 et 564 . *comme le texte*]), *P* (*Comme le texte, sauf* 554 . possession des honneurs]), *PcS* . (*Le texte*)

---

donnoit d'une grande simplicité.... L'exemple seul peut redresser les mœurs de toute la nation.... Encore une fois, telle est la force de l'exemple du prince : lui seul peut, par sa modération, ramener au bon sens ses propres peuples et les peuples voisins. Puisqu'il le peut, il le doit sans doute : l'avez-vous fait ? »

1. Voir la ligne 169 du livre II, et la note.

2. *Légère* : car l'interdiction des passementeries et des broderies d'or et d'argent est précisément l'un des objets les plus fréquents des ordonnances touchant le luxe rendues au cours du XVII[e] siècle.

3. Sur cette construction, voir ci-dessus la note de la ligne 39.

4. On voit que Fénelon ne reconnaît pas seulement une noblesse de naissance, mais une hiérarchie naturelle dans cette noblesse : il distingue de tous les autres rangs une haute noblesse, fondée sur l'ancienneté de son origine, et dont il met les membres au-dessus des

sion des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas 555
la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez point à se méconnoître dans une trop prompte et trop haute fortune[1] et que vous donniez

---

hommes mêmes qui sont chargés par le roi, en raison de leur mérite, des emplois les plus considérables. C'est la doctrine qu'on trouvera développée et défendue çà et là dans les *Mémoires* et dans les autres écrits de Saint-Simon, dénonçant incessamment, avec son âpreté coutumière, le parti pris du roi d'abaisser la noblesse, sans distinction de rang, devant les hommes de naissance nulle ou médiocre dont il lui a plu de faire ses ministres, et souvent de confirmer leurs fils dans les mêmes charges. Voir notamment *Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXI, pages 481-482; tome XXII, 324-325; tome XXVIII, 106 et suiv.; et, pour les renvois aux autres ouvrages ou les citations caractéristiques qui en sont tirées, l'appendice I du tome V de la même édition des *Mémoires*, pages 449-452. Quant à Fénelon lui-même, il reprendra, dans ses *Plans de gouvernement* (V), cette distinction de la « haute noblesse » et des « moindres nobles », des « maisons distinguées par leur éclat, par leur ancienneté sans origine connue » et de la « bonne noblesse inférieure ». Rappelons d'ailleurs que ces *Plans* remplacent les ministres par des conseils, abolissent toute « survivance des charges » et, laissant subsister le chancelier, « chef du tiers état », le ramènent à un « moindre rang, comme autrefois ».

1. Même doctrine et dans l'*Examen de conscience*, qui est postérieur, et dans la *Lettre à Louis XIV*, qui est antérieure de quelques années au *Télémaque*. « Les récompenses que le prince donne à ceux qui servent sous lui l'État doivent toujours avoir certaines bornes. Il n'est pas permis de leur donner des fortunes qui surpassent celle des gens de la plus haute considération... Un ministre, quelques services qu'il ait rendus, ne doit point parvenir tout à coup à des biens immenses, pendant que les peuples souffrent et que les princes et seigneurs du premier rang sont nécessiteux » (*Examen de conscience*, XVII). — « Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'État pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui est devenue la leur, parce qu'elle étoit en leurs mains.... Ils ont bien montré au public leur puissance et on ne l'a que trop sentie. Ils ont été durs, hautains, injustes, violents, de mauvaise foi. Ils n'ont connu d'autre règle, ni pour l'administration du dedans de l'État, ni pour les négociations étrangères, que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout ce qui leur résistoit » (*Lettre à Louis XIV*). —

des louanges à la modération de ceux qui seront modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres[1]. Pour la vertu, elle sera assez excitée et on aura assez d'empressement à servir l'État, pourvu que vous donniez des couronnes et des statues aux belles actions[2] et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfants de ceux qui les auront faites[3].

Les personnes du premier rang après vous[4] seront

Ms. — 567 : *F.*. Les personnes du premier rang, après vous, seront vêtues de blanc et auront au doigt un anneau d'or. Ceux du second rang seront vêtus de bleu, les troisièmes de vert, les quatrièmes, d'un jaune.... (574). *Fc.* ...vêtues de blanc, avec une frange d'argent au bas de leur habit et ils auront au doigt un anneau d'or et au cou une médaille d'or

Quant à Saint-Simon, sur les « usurpations » des « secrétaires d'État » et de leurs « commis », il est intarissable : voir notamment *Mémoires*, édit. De Boislisle, tome IV, page 39 ; tome VI, page 126 et suiv. ; tome XXVIII, page 40 et suiv. ; et *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne*, pages 72 (*Secrétaires d'État*) et 139 (*Second ordre*).

1. Sans doute parce qu'elle n'est sujette ni à contestation, ni à compétition. Mais Fénelon n'a nulle part développé cette pensée, ni essayé d'établir explicitement, en faveur de la noblesse, une légitimité qui n'était pas discutée en principe.

2. Les *statues* (voir, ci-après, lignes 670-675) peuvent s'entendre du monde ancien et du monde moderne. Les *couronnes* n'ont été employées comme récompense que dans l'antiquité grecque et l'antiquité romaine. Mais Fénelon, sans doute, prend le mot comme un symbole des distinctions diverses qui peuvent être accordées par le roi, qu'il mentionnera en partie dans ses *Plans de gouvernement* (V) ou dont il est question dans le mémoire attribué à Saint-Simon sur les *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne* (pages 139-152) : admission dans les ordres honorifiques, Saint-Esprit, Saint-Michel, Saint-Louis, collation de titres (voir la note suivante) et de privilèges honorifiques ou effectifs).

3. Par cette indication, Fénelon, en même temps qu'il attribue une récompense enviable aux grands services rendus à l'État, écarte l'idée d'une élévation subite au rang de la plus haute noblesse (voir, ci-dessus, ligne 558 et la note.

4. Tout le développement qui va venir est sans doute de pure uto-

vêtues de blanc, avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils[1] auront au doigt un anneau d'or, et au cou une

---

avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu avec une frange d'argent et sans anneau et sans médaille; les troisièmes de vert, sans anneau et sans frange, mais avec une petite médaille d'argent où votre portrait sera gravé, qui pendra à leur cou; les quatrièmes, d'un jaune..., (574), *Fc'*.: (*Comme le texte, sauf* [568 : de leur habit; 573 : avec la médaille d'argent; les quatrièmes.. .]), *P* (*Comme le texte, sauf* [568: de leur habit]), *PcS*.. (*Le texte*).

V (573) suit *Fc'*.

pie. Ici encore cependant il convient de rappeler l'importance qu'un autre réformateur, également de l'entourage du duc de Bourgogne, et qui, sur bien des points, partage les sentiments de Fénelon, Saint-Simon, attache au costume considéré comme signe distinctif de la condition (voir notamment, avec le commentaire de l'éditeur, *Mémoires*, édit. De Boislisle, tome IV, pages 9 et 39, tome XI, page 346, tome XXVIII, page 40; voir aussi *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne*, pages 73 et 155). — La division en sept classes paraît appartenir en propre à Fénelon : Platon, dans sa *République* (III) n'en distingue que trois, celle des hommes de métier, celle des guerriers, celle des magistrats. De même la constitution de la société française ne comporte officiellement que trois ordres : mais, d'une part, Fénelon lui-même, nous l'avons dit (voir ci-dessus la note de la ligne 554), établit ou constate une hiérarchie jusque dans les rangs de la noblesse; et, d'autre part, des différences de fait ne pouvaient pas ne pas être reconnues entre les diverses classes qui composaient le Tiers-État, magistrats, bourgeois, artisans, menu peuple. Il est probable que c'est à ces distinctions réelles que correspond, sans qu'il soit besoin de rechercher une plus grande précision, la classification de Fénelon. — Sur les effets d'ailleurs qu'il attend de ses prescriptions, voir ci-dessous lignes 579-591 et la note de la ligne 586.

1. *Ils* représente *les personnes*, syllepse tout à fait usuelle au XVII[e] siècle: La Bruyère va jusqu'à écrire, dans sa quatrième édition des *Caractères* (1687) : « Les personnes d'esprit ont en *eux* les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments; rien ne leur est nouveau : ils admirent peu, ils approuvent. » (*Des ouvrages de l'esprit.*) Mais il faut ajouter que l'Académie française, dans ses *Observations* (1704) sur les *Remarques* de Vaugelas, sans proscrire absolument cette manière de parler, que ce dernier (1647) approuvait nettement, ne la tolère plus qu'avec certaines précautions (voir les *Remarques*, édit. Chassang, tome I, page 63).

médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu : ils porteront une frange d'argent, avec l'anneau, et point de médaille ; les troisièmes, de vert, sans anneau et sans frange, mais avec la médaille ; les quatrièmes, d'un jaune d'aurore ; les cinquièmes, d'un rouge pâle ou de rose ; les sixièmes, de gris-de-lin ; et les septièmes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc. Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres. Tous les esclaves seront vêtus de gris-brun. Ainsi, sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition[1], et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste[2]. Tous les arti-

---

Ms. — 576 *F* . les derniers du peuple, *de brun* (*effacé*) d'une couleur.. . — 577 *S*.. les habits des sept conditions — 580 *S* distingué selon..., *Sc*.. distingué suivant.

---

1. La confusion des conditions sociales et les dépenses ruineuses qu'elle entraîne sont un des traits de la société de la fin du XVIIe siècle qui ont le plus frappé l'opinion contemporaine. On en trouverait aisément la preuve chez La Bruyère (voir surtout *De la Ville*, 22), dans les comédies de Dancourt (la Mme Patin du *Chevalier à la mode*, les héroïnes des *Bourgeoises de qualité*, le Grimaudin des *Vacances*, etc.), chez les prédicateurs (voir une citation d'un sermon du P. De La Rue et d'autres références intéressantes dans Maurice Lange, *La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales*, I, VIII). Fénelon lui-même, dans son *Sermon pour la fête de l'Épiphanie* (1685), dénonçait avec une extrême véhémence ce qu'il regardait comme un si grand mal : « Les conditions, disait-il, sont confondues : le faste s'appelle politesse ; la plus folle vanité, une bienséance... Ce qui étoit d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. »

2. Fénelon, en traçant ses *Plans de gouvernement* pour la France, sera un peu moins sévère que Mentor pour Salente. Il se préoccupera surtout de mettre le roi en garde contre les dépenses excessives que l'on couvre du prétexte qu'il faut protéger les arts ; mais il ne proscrira pas absolument ces derniers, pourvu que ce ne soit pas le roi qui les

sans[1] qui seroient employés à ces arts pernicieux serviront ou aux arts nécessaires, qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais[2] aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits : car il est indigne que des

---

entretienne : « Retranchement, marquera-t-il (II, II), de tout ouvrage pour le roi : laisser fleurir les arts par les riches particuliers et par les étrangers », et encore (II, VII) : « Arts à faire fleurir pour débiter, non au roi, jusqu'à ce qu'il ait payé ses dettes, mais aux étrangers et riches François. » Il est à remarquer que l'élève de Fénelon, le duc de Bourgogne, devait sur ce point, non seulement adopter les idées de son maître, mais pousser le rigorisme aussi loin que Mentor : « Le luxe, disait-il[a], qui introduit les productions et les marchandises étrangères est nécessairement onéreux. Le moyen d'enrichir l'État, c'est de fournir beaucoup à l'étranger et d'en tirer peu ; c'est de lui fournir de l'industrie pour tirer de lui de la substance. Je ne voudrois pas néanmoins que l'on s'appliquât, comme font certaines nations, à perfectionner des objets frivoles et de pur luxe, qui sont proscrits dans le pays, pour les faire passer aux autres peuples. Pourquoi tendre des pièges à nos voisins en les invitant à donner dans un écueil dont nous avons soin de nous garantir nous-mêmes ? Les artisans seroient employés bien plus utilement sans doute à la culture des terres, au défrichement des landes et dans les manufactures. »

1. Le mot *art* s'applique, nous le savons (voir ligne 95 du livre II), à la fois aux arts mécaniques et aux beaux-arts. La distinction entre les uns et les autres ne se fera guère qu'au XVIIIe siècle : Diderot, dans l'article *Art* de l'*Encyclopédie* (1751), la consacre en la regrettant. De même c'est au XVIIIe siècle qu'on a distingué l'*artisan* et l'*artiste* : le *Dictionnaire de l'Académie* ne donne à ce dernier mot le sens dans lequel nous l'employons aujourd'hui qu'à partir de l'édition de 1762.

2. « *Ceci est une critique des modes qui se sont surtout introduites sous le règne de Louis XIV. On ne trouve point, dans tout le reste de l'histoire de France, tant de changements à cet égard qu'il en est arrivé seulement pendant la jeunesse du roi.* » (*R. 1719.*) — On voit ici le nouvel avantage que Fénelon se promet de ses prescriptions relatives

a. Cité par P. Mesnard dans son édition des *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne, mémoire attribué au duc de Saint-Simon*, page 219, d'après la *Vie du dauphin, père de Louis XV*, de l'abbé Proyart (1777), qui rapportait lui-même ce texte d'après les papiers qui lui avaient été communiqués par Marie-Josèphe de Saxe, veuve du dauphin, père de Louis XVI.

hommes, destinés à une vie sérieuse et noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusements seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès. »

Mentor, semblable à un habile jardinier, qui retranche dans ses arbres fruitiers le bois inutile[1], tâchoit ainsi de

---

Ms. — 591 *F.* tombent dans cet excès. Mentor régla de même. .. (596). *FcP.* (*Comme le texte, sauf* [593 . tâchoit de retrancher]), *PcS.* (*Le texte*). *Sc.* : (*Le texte, sauf* [593 le bois superflu, tâchoit ainsi de retrancher le faste inutile qui corrompoit]), *Sc'* (*Le texte, sauf* [593 le bois inutile, tachoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit])

---

au costume des diverses conditions : ce costume participera de la fixité de ces conditions elles-mêmes. Dès lors on n'aura plus à redouter ces abus de la mode que Fénelon n'a jamais cessé de déplorer et de condamner non seulement comme frivoles, mais comme ruineux et, par là même, comme dangereux pour les mœurs . « La mode, dit-il dans le *Sermon pour la fête de l'Epiphanie*, si ruineuse par son inconstance et ses excès capricieux, est une loi tyranique à laquelle on sacrifie toutes les autres : le dernier devoir est celui de payer ses dettes. » Deux ans plus tard, dans un chapitre de l'*Éducation des filles* (1687) sur *la vanité de la beauté et des ajustements* : « Ces excès vont encore plus loin dans notre nation, dit-il, qu'en toute autre ; l'humeur changeante qui règne parmi nous cause une variété continuelle de modes : ainsi on ajoute à l'amour des ajustements celui de la nouveauté.... Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions et dérèglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits et pour les meubles, il n'y en a plus d'effectives pour les conditions. » Enfin dans l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté* (XII) : « Avez-vous eu soin, demande-t-il au prince, de réprimer le luxe et d'arrêter l'inconstance ruineuse des modes ? C'est ce qui corrompt la plupart des femmes ; elles se jettent, à la cour, dans des dépenses qu'elles ne peuvent soutenir sans crime.... N'avez-vous point souffert que les personnes les plus vaines et les plus prodigues aient inventé de nouvelles modes pour augmenter les dépenses ? » — On rapprochera de tous ces développements de Fénelon celui qu'avant lui l'abbé Fleury avait également consacré (1681) dans ses *Mœurs des Israélites* (II, VI) aux abus de la mode.

1. Souvenir probable de la fable de La Fontaine *le Philosophe scythe*, qui, publiée en 1685, fut insérée dans le nouveau (le XIIe)

retrancher le faste inutile qui corrompoit les mœurs : il ramenoit toutes choses à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens et des esclaves[1].

« Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts, par lesquels ils amollissent leurs âmes et ruinent insensiblement la santé de leur corps ! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire[2] du bien aux autres hommes, et dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constants[3]. Il faut donc borner vos repas aux viandes[4] les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour

---

Ms. — 600 *FP.* amollissent leur âme, *Pc* leurs âmes — 601 *S* : la santé de leurs corps. — 608 *F.* donc *se* (*effacé*) borner vos repas.

V (601) suit *S*

---

livre que le fabuliste fit imprimer en 1693 et qu'il dédia au duc de Bourgogne. La Fontaine y peint un sage,

> qui, la serpe à la main,
> De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
> Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela.

1 Il ne semble pas qu'aucune disposition légale du temps de Louis XIV ait réglementé le luxe de la table. On en peut signaler une sous Louis XIII (ordonnance de janvier 1629, § 134). Mais Fénelon lui-même avouait que « la table des particuliers, est ce que l'autorité publique peut moins régler : chacun choisit selon son argent, ou plutôt sans argent, selon son ambition et sa vanité » (*Education des filles*, X).

2. Voir la note de la ligne 3 du livre III.

3. Inspiré de Platon (*République*, III, 405).

4. *Viandes*, du bas latin *vivenda*, a eu le sens de ce mot, celui de *vivres* en général : les exemples en sont, au XVII[e] siècle, très fréquents (voir, ici même, livre XIV, ligne 626). Mais ce sens a eu une tendance à se restreindre, et, au milieu du XVIII[e] siècle, Voltaire

empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit[1] au delà de leur vrai besoin. »

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitants de sa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les lois de Minos[2] sur la sobriété; mais le sage Mentor lui fit remarquer que les lois mêmes, quoique renouvelées, seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs[3]. Aussitôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort et agréable, mais en fort petite quantité[4], avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siège de Troie[5]. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le roi s'imposoit lui-même : et chacun

---

Ms. — 610 *F.* : que celui *de les* (2 *mots effacés*) d'irriter leur appétit.... — 612 . *F.* : Idoménée *qui* (*effacé*) comprit. .. — 614 *F.* sur la sobriété, *on se réduisit sans peine à deux repas par jour* (10 *mots effacés*); mais le sage.... — 616 . *F.* · si l'exemple *et l'autorité* (3 *mots effacés*) du roi.... — 621 . *F.* · des viandes *telles* (*effacé*) simples.

---

constate (*Dictionnaire philosophique*, au mot *Viande*) qu'il ne s'emploie plus guère que pour désigner la chair des animaux. Il semble bien, d'après ce qui est dit plus bas, lignes 621-622, que ce soit dans ce sens restreint que Fénelon l'emploie ici même, comme il l'a employé déjà d'ailleurs au livre I, ligne 173 et au livre VII, ligne 156.

1. Le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) définit précisément le *ragoût* : « Mets apprêté pour irriter le goût, pour exciter l'appétit. »

2. Voir livre V, lignes 46 et suiv. et 69 et suiv.

3. Voir la note de la ligne 539 et ce fragment encore du même alinéa de l'*Examen de conscience* : « L'avez-vous donné en tout, cet exemple si nécessaire ? Il ne suffit pas de le donner en habits; il faut le donner en meubles, en équipages, en tables, en bâtiments. »

4. Voir livre VII, lignes 681-686.

5. *Simples*, grillées ou rôties, sans ragoût. Ainsi mangent les héros d'Homère (voir, entre autres passages, *Iliade*, IX, 206-217, *Odyssée*, XIV, 75-77). Platon en faisait déjà expressément la remarque (*République*, III, 404, *c*).

se corrigea ainsi de la profusion et de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle et efféminée, qui corrompoit toute la jeunesse[1]. Il ne condamna

---

Ms. — 626 *F.* : retrancha aussi la musique, *Fc.* retrancha ensuite.... — 626 . *F.* . et efféminée, *auss* (*effacé*) qui corrompoit.... — 627 : *F.* · Il ne condamna pas moins *un* (*effacé*) la musique bachique, *P.* : (*Comme F.*, *moins le mot effacé*), *Pc.* . (*Le texte*).

V (624) . se corrigea de la profusion.

---

1. « *Jamais prince n'eut une musique plus excellente que Louis XIV. Aussi n'y eut-il jamais de cour plus corrompue que la sienne. On sait que ce prince ne s'endormoit jamais qu'au son d'une douce symphonie qui étoit dans son antichambre.* » (*R. 1719*). Nous ignorons où l'éditeur de 1719 a puisé cette dernière assertion ; mais retenons celle de M. Lavisse (*Histoire de France*, tome VII, II, page 138) : « On pourrait presque dire que Louis XIV vécut en musique. A table, à la chapelle, au jeu, en promenade, à la chasse, en campagne, il entendait ses violons ; les soirs d'appartement, des actes d'opéras ; les autres soirs, de petits concerts, où il chantait quelquefois. » — Quant à Fénelon, il a plusieurs fois exprimé, au sujet de la musique en général, son sentiment, inspiré de Platon (*Républ.*, III, 398 et suiv.) : « Pour la musique, dit-il dans l'*Éducation des filles* (XII), on sait que les anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une république bien policée que de laisser introduire une mélodie efféminée : elle énerve les hommes, elle rend les âmes molles et voluptueuses ; les tons languissants et passionnés ne font tant de plaisir qu'à cause que l'âme s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi, à Sparte, les magistrats brisoient tous les instruments dont l'harmonie étoit trop délicieuse, et c'étoit là une de leurs plus importantes polices ; c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entroient dans la musique des Asiatiques ; à plus forte raison les chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissements empoisonnés. » La même opinion se trouve encore exprimée dans le premier des *Dialogues sur l'éloquence* ; et Fénelon y reviendra une dernière fois dans la *Lettre à l'Académie* (voir notre édition, pages 40 et 84). Mais, en parlant ici de la « musique molle et efféminée qui corrompoit toute la jeunesse », il paraît évident qu'il songe à l'Opéra, que le génie de Lulli († 1687) avait mis si fort en faveur. Dans la discussion que suscita en 1694 la *Lettre d'un théologien* sur

pas avec une moindre sévérité la musique bachique, qui n'enivre guère moins que le vin et qui produit des mœurs pleines d'emportement et d'impudence[1]. Il borna

---

la question de *savoir si la comédie peut être permise ou doit être absolument défendue*, lettre insérée, on le sait, par Boursault en tête d'une publication de ses *Pièces de théâtre*, et qui était d'un théatin italien, vivant en France, le P. Caffaro, l'opéra fut souvent mis en cause. Plus qu'à la tragédie et à la comédie, on lui reproche d'exciter les passions et de les exciter uniquement, car il ne chante que l'amour. Les textes pourraient être cités ici en grand nombre[a] : on renverra seulement à l'argumentation de Bossuet dans sa célèbre lettre au P. Caffaro du 9 mai 1694 (*Correspondance*, édit. Urbain et Levesque, dans la Collection des *Grands écrivains de la France*, tome VI, pages 260-261) et aux vers de Boileau dans sa Satire X. Mais on voit que Fénelon touche là à une question tout actuelle et qui pouvait intéresser d'autant plus le duc de Bourgogne que ce prince aimait beaucoup la musique. « Il l'avoit, dit l'abbé Fleury (*Portrait de Louis, duc de Bourgogne*), étudiée à fond, jusqu'à savoir la composition. »

1. Répandue dans le peuple, la *chanson à boire*, à la fin du XVIIe siècle, pénétrait dans des milieux plus artistiques ou plus relevés. D'une part, elle tient une certaine place dans les comédies du temps, même dans celles du Théâtre Français, à plus forte raison dans celles du Théâtre Italien (fermé sur l'ordre du roi en 1697) et du Théâtre de la Foire ; et il n'est pas douteux que les vaudevilles insérés dans ces pièces ne contribuent à leur succès : les éditions qui devaient en être données au XVIIIe siècle n'auraient pas été regardées comme complètes, si la musique de la partie chantée n'y eût été jointe[b]. D'autre part la chanson à boire est en vogue dans certaines sociétés libertines, dont la plus célèbre est celle qui se réunissait au Temple, chez le grand prieur de Vendôme. La Fontaine, qui y fréquentait, décrit, dans une *lettre* adressée (1689) au Duc de Vendôme, frère du maître de la maison, une nuit du Temple, où « l'on but vingt bouteilles » et qui se prolongea jusqu'à l'aurore :

a. La note d'introduction à la *Lettre au P. Caffaro*, rédigée par les éditeurs de la *Correspondance* de Bossuet cités ci-dessus, contient une bibliographie de la question dans son ensemble : et l'on trouvera quelques citations intéressantes relatives à l'Opéra dans l'ouvrage de J. Ecorcheville, *De Lulli à Rameau*, Paris, 1906 (chap. III)

b. *Théâtre italien* de Gherardi (1721) ; *Théâtre de la foire* de Lesage et de ses collaborateurs (1721 et suiv.) ; *Théâtre* de Dancourt (1760), etc.

toute la musique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux et des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les temples[1] les grands ornements d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques[2]; il donna des modèles d'une architecture simple et gracieuse, pour faire, dans un médiocre[3] espace, une maison gaie et

---

Ms. — 631 *F.* dans les temples des dieux, pour y chanter les louanges des divinités et des héros, *Fc.* (*Comme le texte*) — 632 : *S.*. donné les plus rares exemples de vertu. Il ne permit..., *Sc.* : (*Comme le texte*).

Jusqu'au point du jour *on chanta*,
On but, on rit, on disputa.

La vogue mondaine des chansons est si grande qu'un musicien et musicographe de renom, comme Sébastien de Brossard, qui est prêtre, maître de chapelle à Strasbourg, en attendant qu'il exerce (1700) la même charge à la cathédrale de Meaux, publie, de 1694 à 1698, comme « un petit délassement de ses travaux sérieux pour l'Église », dit son éditeur, six livres d'*airs sérieux* (entendez : chansons d'amour — et souvent fort libres) *et à boire*. — Quant aux excès de table dont Fénelon associe l'idée à celle de la « musique bachique », on peut voir sur ce point le terrible témoignage de La Bruyère (*De la cour*, 74) : « Celui-là chez eux (*chez les jeunes gens de la cour*) est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie et par toutes les liqueurs les plus violentes; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. » — Sur les « mœurs pleines d'emportement et d'impudence », qui sont l'effet de ces excès, les textes abondent; Brunetière en a passé en revue quelques-uns dans le second chapitre de son étude sur *la Formation de l'idée de progrès* (*Études critiques*, V).

1. « *Ceci est une critique de la somptuosité du château de Versailles, où le roi a prodigué des sommes immenses en vains ornements.* » (*R.* *1719*.)

2. Cf. la phrase de La Bruyère (*Des biens de fortune*, 21) : « Sa demeure (*celle du parvenu Périandre*) est superbe : un dorique règne dans tous ses dehors ; ce n'est pas une porte, c'est un portique. Est-ce la maison d'un particulier? Est-ce un temple? Le peuple s'y trompe. »

3. Voir ci-dessus, la note de la ligne 111.

commode pour une famille nombreuse[1], en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logements en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement et que l'entretien fût de peu de dépense[2]. Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon et un petit péristyle[3], avec de petites chambres pour toutes les personnes libres[4]. Mais il défen-

---

Ms. — 641 : *F.* de peu de dépense. Ces modèles de maisons (646), *FcP.* de peu de dépense. Ces divers modèles de maisons (646), *Pc.*. (*Le texte, sauf* [642 . un peu considérable *et* (*effacé*) eût un salon et un *péristyl* (*effacé*) petit péristyle, *mais* (*effacé*) avec de petites chambres]).

---

1. *Pour une famille nombreuse* : retour sur l'idée exprimée plus haut (voir ligne 90 et suiv., et la note de la ligne 105).

2. Les indications de Fénelon ne sont pas arbitraires : il suit les principes mêmes de l'art. « L'architecture, dit Blondel au début de son *Cours d'architecture* (1675-1683), est l'art de bien bâtir. On appelle un bon bâtiment celui qui est solide (*il n'y a pas lieu pour Fénelon de mentionner ce premier point, qui est relatif à la nature du terrain et des matériaux*), commode (*ici ligne* 638), sain (639) et agréable (637) », et il rattache au souci de la « commodité » la bonne distribution des locaux (639-644). — Touchant cette distribution, on notera ici la mention des « logements dégagés les uns des autres ». C'était une exigence nouvelle : on ne paraît guère, en effet, avoir senti, au XVIIe siècle, le besoin d'isoler les chambres ; à Versailles même, « salons, salles et chambres se commandent » (LAVISSE, *Hist. de France*, tome VII, II, page 149). Mais le goût de Fénelon, à ce sujet, ne s'inspire pas uniquement d'une idée d'hygiène et de commodité (voir, ci-dessous, la note de la ligne 644).

3. *Salon*, qui vient de l'italien *salone* (grande salle) n'est pas ancien dans la langue. Il est dans Racine (*Esther*, III, 1) et déjà (1674) dans Boileau (*Art poétique*, IV, 15). Mais Savot (*l'Architecture française des bâtiments particuliers*, 1624 ; réédité par Blondel, 1673) ne désigne que par l'unique mot de *salle* les diverses pièces de réception ; Molière, dans la peinture de ses intérieurs bourgeois, ne s'est également servi que de ce mot, et, à la fin du siècle, il en est encore de même de La Bruyère. — Sur *péristyle*, voir la note de la ligne 258 du livre IV.

4. Il faut entendre sans doute : une petite chambre pour chaque

dit très sévèrement la multitude superflue et la magnificence des logements. Ces divers modèles de maisons, suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville et à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie, déjà achevée suivant le caprice et le faste des particuliers, avoit, malgré sa magnificence, une disposition moins agréable et moins commode[1]. Cette nouvelle ville fut bâtie en très peu de temps, parce que la côte voisine de la Grèce fournit de bons architectes et qu'on fit venir un très grand nombre de maçons de l'Épire et de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, et serviroient à peupler la campagne[2].

Ms. — 649 *S.* achevée selon le caprice. — 651 . *FP.*. moins agréable et moins commode. La peinture et la sculpture (659). *Pc.* (*Le texte*)

---

personne libre, les esclaves (ou les gens de service) étant relégués dans des chambres communes. Mais c'est là déjà une concession de Fénelon ; il y a cent ans, dira-t-il dans l'*Examen de conscience* (XII), « chacun n'avoit point une chambre ; une seule chambre suffisoit, avec plusieurs lits, pour plusieurs personnes : maintenant chacun ne peut plus se passer d'appartements vastes et d'enfilades ». Cette citation fait sentir quel intérêt trouve Fénelon à la construction de « logements dégagés les uns des autres » (voir, ci-dessus, ligne 640 et la note de la ligne 642) : ils s'opposent, dans son esprit, aux « appartements » qui comprennent un nombre de pièces excessif.

1. Faut-il voir dans ce court passage une allusion — favorable, cette fois — aux travaux d'agrandissement dont Paris avait été l'objet sous Louis XIV ? « Depuis les environs du Palais-Royal et ceux de Saint-Sulpice, il se forma dans Paris deux villes nouvelles fort supérieures à l'ancienne », écrit dans *le Siècle de Louis XIV* (chap. XXIX) Voltaire, qui, dans ses *Embellissements de Paris* (1750), opposera encore ces constructions et ces quartiers nouveaux au « centre de la ville, obscur, resserré, hideux ».

2. Voir ci-dessus, lignes 90 et suiv.

La peinture et la sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner ; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes élèves[1].

« Il ne faut, disoit-il[2], rien de bas et de foible dans ces arts qui ne sont pas absolument nécessaires[3]. Par conséquent, on n'y doit admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tendent à la perfection[4]. Les autres sont nés pour des arts moins nobles, et

---

Ms. — 664 *F.* rien de médiocre dans ces arts, *Fe* rien de bas et de foible dans..., *S.* rien de foible et de bas dans ...

V (666) que des jeunes gens.

---

1. Allusion certaine à l'Académie de peinture et de sculpture, fondée dès 1648, mais définitivement organisée en 1663, et dont le rôle principal devait être de diriger l'enseignement artistique et de décerner des prix à la suite de concours. Voir, sur cette organisation, H. Lemonnier, *l'Art français au temps de Louis XIV*, I, 1 et II, 1.

2. « *Voilà un parallèle glorieux à Louis XIV. Il a établi, comme Idoménée, des académies de peinture et de sculpture d'où il n'est rien sorti que d'achevé.* » (*R. 1719.*) — Voir la note précédente.

3. Souvenir d'un développement de l'*Art poétique* d'Horace (vers 366-378) : un jurisconsulte, un avocat de talent moyen, dit-il en substance, ont leur valeur ; mais « les poètes, ni les hommes, ni les dieux, ni les affiches des libraires ne leur permettent d'être moyens ».

Mediocribus esse poetis
Non homines, non di, non concessere columnæ.

« On ne souffre aux banquets ni instruments mal accordés, ni parfum grossier, ni miel de Sardaigne : car le dîner pouvait s'en passer. Il en est de même de la poésie : faite pour le plaisir, si peu qu'elle descende du plus haut degré, elle glisse au dernier. »

Si paullum summo decessit, vergit ad imum.

4. C'est ainsi que fut fixé à douze seulement le nombre des jeunes pensionnaires, peintres, sculpteurs, architectes, qui, après avoir remporté des prix, à l'Académie de peinture et de sculpture de Paris, devaient être envoyés dans celle que le roi, en 1666, avait fondée à Rome.

ils seront employés plus utilement aux besoins ordinaires de la république[1]. Il ne faut, disoit-il[2], employer les sculpteurs et les peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes et des grandes actions. C'est dans les bâtiments publics ou dans les tombeaux[3] qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. »

Au reste, la modération et la frugalité de Mentor n'empêchèrent pas qu'il n'autorisât tous les grands bâtiments destinés aux courses de chevaux et de chariots, aux combats de lutteurs[4], à ceux du ceste[5] et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux[6].

Ms. — 671 *F* pour conserver l'histoire des grands hommes. ., *Fc* la mémoire des... — 678 *F.* aux courses de chevaux, aux combats... *Fc.* : de chevaux et de chariots. .

---

1. *La république*, l'État : sens constant.
2. Formule déjà employée six lignes plus haut.
3. Et non pas, par conséquent, dans les demeures privées ou même dans celles des rois.
4. Fénelon et ses secrétaires écrivent *luitteurs*, conformément à une prononciation que repoussent, mais qu'attestent Richelot (1680) et Furetière (1690) dans leurs dictionnaires. Nicot (1606) ne donnait que *luicte, luicter, luicteur* ; le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) ne donne que *lutte, lutter, lutteur*.
5. Voir livre V, ligne 301.
6. Fénelon connaît, notamment par Platon (*Républ.*, III, 403 et suiv.), l'importance attachée par les Grecs à la gymnastique dans l'éducation : c'est d'ailleurs une notion communément répandue et qu'on retrouvera, par exemple, dans Bossuet (*Hist. univ.*, III, v) et dans Fleury (*Mœurs des Israélites*, II, xi). Sur les lieux d'exercices ou de concours, gymnases, ou stades et hippodromes, les textes sont très nombreux : il n'y a pas lieu de les rechercher ici. A l'égard de la France, on peut voir dans l'idée exprimée par Fénelon (cf. livre XI, ligne 967 et suiv.) un regret : l'éducation du corps n'est guère représentée, chez nous, au XVIIe siècle, que par l'enseignement donné dans

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés[1], des broderies d'un prix excessif[2], des vases d'or et d'argent[3]

---

les *académies* d'escrime et d'équitation, qui sont des établissements privés.

1. Les *étoffes façonnées* s'opposent aux *étoffes unies*. L'expression, rapportée au temps de Fénelon, peut s'entendre et s'entendait en effet, non seulement du drap, mais de la soie et des toiles peintes, dont la vogue commençait alors à se répandre. La concurrence de l'étranger et l'importation, parfois frauduleuse, de ces étoffes furent, à la fin du XVIIe siècle, une des grandes préoccupations de l'administration française. Voir sur ce point LAVISSE, *Histoire de France*, tome VIII, 1, livre IV, III, 2, et *Correspondance des Contrôleurs généraux*, tome I (1683-1699), *passim*. — La mention des « pays éloignés » fait sans doute allusion au Levant et à la Chine, d'où viennent des étoffes de soie, à l'Inde, d'où viennent des toiles peintes. — Au reste le souci de Fénelon paraît être ici de protéger le pays contre l'invasion du luxe (voir ci-dessous les notes 2 et 3) plutôt que contre la concurrence étrangère, qu'il ne peut guère attaquer sans se mettre en opposition avec lui-même (voir ci-dessus lignes 509-527). On notera cependant que, dans la plupart des ordonnances somptuaires que nous rappelons d'autre part (voir la note de la ligne 535 et, ci-dessous, notes 2 et 3), les deux considérations sont invoquées à la fois. — Par le *retranchement* d' « un nombre prodigieux de marchands », il faut entendre l'interdiction qui leur est faite « d'importer, vendre et débiter » les marchandises prohibées par l'ordonnance, l'infraction rendant le marchand passible de certaines peines et, en cas de récidive, de la privation totale de l'exercice de son métier (ordonnance de novembre 1639).

2. Cf. la note de la ligne 546.

3. « *Ceci est encore une critique de la somptuosité des palais de Louis XIV, où il y avoit quantité de vases et de meubles d'argent massif et des ameublements des plus riches étoffes.* » (*R. 1719*). — On connaît l'ordonnance de décembre 1689, qui, rappelant expressément les actes similaires de 1672 et de 1687, limitait à nouveau l'usage des objets en métaux précieux. Le roi, donnant l'exemple, avait lui-même sacrifié tous ses meubles d'argent massif, opération déplorable d'ailleurs (Voltaire — *Siècle de Louis XIV*, chap. XXX — a raison), qui anéantit des chefs-d'œuvre et fut loin de rapporter ce qu'on en attendait. — Mais, à l'époque même où Fénelon écrivait le *Télémaque*, on devait discuter vivement, à la cour, un nouveau projet de fonte de la vaisselle d'or et

avec des figures de dieux, d'hommes et d'animaux, enfin des liqueurs et des parfums[1]. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples[2] et faits de manière à durer longtemps, en sorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté[3], commencèrent à sentir combien ils avoient de richesses superflues : mais c'étoient des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, et ils devenoient effectivement riches à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. « C'est

---

Ms. — 685 : *FP.* enfin de liqueurs et de parfums. *Pc.*. des liqueurs et des parfums. — 693 . *F.* C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de diminuer ses besoins. Mentor se hâta... *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

d'argent, dont on avait commencé à parler dès 1690 et que Desmarets, toujours consulté par les ministres, quoique alors en disgrâce, condamnait formellement (1693) : voir la lettre de Desmarets, rapportée par De Boislisle dans l'Appendice II (pages 584-586) du tome VII de son édition des *Mémoires* de Saint-Simon. Ce projet ne fut repris que beaucoup plus tard (1709) ; mais on peut penser que Fénelon était de ceux qui l'envisageaient avec faveur ; en tout cas, on voit que l'usage de la vaisselle précieuse était un sujet d'actualité, et que Fénelon, en principe, le condamne.

1. Sur l'abus des *liqueurs*, voir ci-dessus la fin de la note de la ligne 630. On ne voit pas que le commerce et l'usage des parfums aient été dénoncés, à l'époque de Fénelon, par aucun texte littéraire ou législatif.

2. Par opposition à ces meubles d'argent massif dont il a été parlé (note 3 de la page précédente) et qui, avant l'ordonnance de 1689, étaient, dit Voltaire (*loco cit.*), « en assez grand nombre chez les grands seigneurs ».

3. Comme les Français du temps de Fénelon : « Vos peuples, dit-il lui-même dans sa *Lettre à Louis XIV*, meurent de faim... La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. Les magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse, dont tout le bien est en décret ne vit que de lettres d'État. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent.... Les émotions populaires, qui étoient inconnues depuis si longtemps, deviennent fréquentes : Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. »

s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses, qui épuisent l'État[1], et que de diminuer ses besoins, en les réduisant aux vraies nécessités de la nature. »

Mentor se hâta[2] de visiter les arsenaux et tous les magasins, pour savoir si les armes et toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état : car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient partout. Aussitôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier et sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes, des tourbillons de fumée et de flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume, qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines et les rivages de la mer en retentissoient ; on eût cru être dans cette île où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des dieux[3], et, par une sage prévoyance, on voyoit, dans

Ms — 701 : *F.* à faire la guerre *et tâcher de ne la faire jamais* (*7 mots effacés*), pour n'être jamais . . — 702 · *F.* . au malheur de la faire Ensuite Mentor sortit (714), *Fc.* . (*Comme le texte, sauf* [708 : *Fc.* : sous les coups redoublés. Les rivages de la mer..., *Fc'.* : (*Comme le texte*)]). — 711 *Fc.* des foudres au père des dieux, *P.* : des foudres auprès des dieux, *Pc.* des foudres pour le père des dieux.

1. *Plans de gouvernement*, VII : « On ruine (*les*) nobles pour enrichir les marchands par le luxe. On corrompt par ce luxe les mœurs de toute la nation. Ce luxe est plus pernicieux que le profit des modes n'est utile. »

2. *Se hâta*, sans doute en raison non pas tant de la guerre à laquelle la jeune noblesse crétoise va prendre part (voir ci-dessus ligne 184 et suiv.), que de l'importance capitale, pour la sûreté d'un Etat (voir, ci-dessous, lignes 700-702 et 712-713) des précautions auxquelles il s'agit de pourvoir.

3. Ce passage (705-712) s'inspire librement de plusieurs développements de Virgile (*Georg.*, IV, 170-173, *Énéide*, III, 571-574 et

une profonde paix[1], tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes ; d'autres n'étoient cultivées qu'à demi, par la négligence et par la pauvreté des laboureurs, qui, manquant d'hommes, manquoient aussi de courage et de forces de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection[2].

Ms. — 717 *S* par la négligence et la pauvreté. — 718 *F*. manquant d'hommes et de bestiaux, manquoient..., *Fc* manquant d'hommes et de bœufs, manquoient .., *PS* manquant d'hommes, manquoient ...

V (718) suit *Fc*

VIII, 416 et suiv.). — Virgile ne donne pas, non plus que Fénelon, le nom de l'*île* (ligne 710) de Vulcain et des Cyclopes. Mais il en décrit la situation de sorte qu'on l'identifie nécessairement avec celle des îles éoliennes, que les Grecs appelaient l'île Sacrée (*Hiéra*) et qui est appelée aujourd'hui Vulcano.

1. Excessif, si l'on se souvient qu'Idoménée envoie une partie de sa jeune noblesse prendre part à la guerre contre Adraste.

2. « *Ceci est une peinture de l'état où étoit la France dès la première guerre où les enrôlements forcés avoient dépeuplé la campagne de laboureurs.* » (*R. 1719.*) — Il y a lieu, pour nous, de reprendre chacune des indications de ce passage. Sur le grand nombre de terres en friche, qu'on signale en France, à la fin du XVII[e] siècle, voir LAVISSE, *Histoire de France*, t. VIII, I, livre IV, II, 3. Beauvilliers, dans son questionnaire (voir, ci-dessus, la note de la ligne 475), se préoccupait de la question (n° 12 : marais à défricher; n° 27 : état des terres et du labourage). — La pauvreté des paysans n'était pas l'objet d'un moindre souci : sur ce point les textes abondent; on en trouvera un assez grand nombre rapportés dans l'ouvrage de M. Lange, *La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales*, I, VIII. Nous nous bornerons à signaler ici le *Mémoire* rédigé en 1687 par les commissaires du roi *sur les misères des peuples et les moyens d'y remédier*, inséré par De Boislisle dans l'appendice du tome I des *Mémoires des intendants*. — Sur le « manque d'hommes » et la diminution de la population, rappelons (voir ci-dessus la note de la ligne 105) l'inquiétude officielle (questionnaire de Beauvilliers, 35 et 36) : le rédacteur du *Mémoire de la généralité de Paris* (tome I des *Mémoires des intendants*) trouve (titre III, 3) les causes de cette dépopulation

Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi : « *La terre ne demande ici qu'à enrichir ses habitants ; mais les habitants manquent à la terre.* Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines[1]. Il est vrai

---

Ms. — 722 *F.*. La nature ne demande ici..., *Fc.* : La terre ne....

---

dans la guerre, dans la mortalité considérable d'une année de famine (1693), dans la cherté des vivres, dans la lourdeur des impôts. Il faut sans doute ajouter à ces causes celle que signale notre éditeur de 1719, la milice et les enrôlements forcés qui enlèvent à la terre un grand nombre d'hommes (voir Lavisse, *Hist. de France,* t. VIII, I, l. IV, II, 2). — Enfin il convient de prêter attention à la variante de notre ligne 718 : le manuscrit autographe contient une allusion à l'insuffisance du bétail, que les copies ne reproduisent pas : peut-être y a-t-il là, comme le pensent les éditeurs de Versailles, une omission des copistes. Mais peut-être aussi Fénelon, qui avait écrit d'abord : « manquant d'hommes et de bestiaux » et qui a corrigé en « manquant d'hommes et de bœufs » comme pour bien marquer qu'il ne faisait pas, dans ce passage, allusion à l'industrie de l'élevage, mais aux travaux du labour, a-t-il, en définitive, supprimé lui-même cette mention pour attirer uniquement la pensée de son lecteur sur la dépopulation des campagnes. Quoi qu'il en soit, ce manque de « bestiaux » ou de « bœufs » a d'abord évidemment pour cause la « pauvreté » même des laboureurs, puis sans doute les mauvaises conditions de l'élevage lui-même (voir Lavisse, *Id., ibid.*). Toutefois il est probable que Fénelon songeait surtout aux saisies de bestiaux, interdites à plusieurs reprises et notamment par une ordonnance de 1683 (Isambert, tome XX), mais que les agents du fisc eux-mêmes n'épargnaient pas aux malheureux paysans (Lavisse, *Histoire de France*, t. VII, I, l. V, I, 2). — Pour les sentiments de Fénelon, d'une part, sur le devoir qui s'impose au roi de connaître le nombre des laboureurs et leur proportion à l'égard des hommes d'autres métiers, d'autre part, sur la lourdeur des impositions, la violence des enrôlements, les excès des gens de guerre, si dommageables à l'agriculture, voir *Examen de conscience,* IX, XVIII, XXIII, XXV.

1. « Les artisans, disait le duc de Bourgogne (abbé Proyart, *Vie du dauphin* ; cf. ci-dessus la note 1 de la ligne 582), seraient employés

que c'est un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire ne soient point exercés au travail : mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes[1] et appeler à leur secours des peuples voisins, qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront[2] : ils pourront, dans la suite, en posséder une partie et être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux[3]. Pourvu qu'ils soient laborieux et dociles aux lois, vous n'aurez point de meilleurs sujets, et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, élèveront leurs enfants au travail et au goût de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étran-

---

Ms. — 728 *F.* une vie *molle et (effacé)* sédentaire.... — 730 . *F.* . les terres vacantes *et les obliger de* (4 *mots effacés*) et appeler à.... — 734 · *F.* . ils pourront *même* (*effacé*) dans la suite.... — 740 *FP.* au goût de la vie champêtre. Dans la suite, tout le pays (750).... *PcS.* · (*Le texte*), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [743 · se faire laboureurs . incorporez-les à votre peuple*]).

---

bien plus utilement sans doute à la culture des terres, au défrichement des landes et dans les manufactures. Mais ils se livrent de préférence aux arts frivoles, invités par l'appât d'un gain plus considérable. » — Mais il y a dans l'expression de Fénelon « *Prenons* tous ces artisans superflus... » une idée de contrainte sur laquelle il n'apporte pas d'éclaircissement.

1. *Terres vacantes*, comme on dit usuellement *succession vacante* (qui n'est pas réclamée), *biens vacants* (qui n'ont pas de propriétaire).

2. *Fruits*, au sens juridique : productions et revenus. — Entendez que ces étrangers seront fermiers et non propriétaires.

3. Sur l'admission des étrangers et sur la population, voir, ci-dessus, les notes des lignes 510 et 528, et les lignes 90-115.

* L'orthographe usuelle, dans Fénelon, du participe passé masculin pluriel des verbes en *er* (*incorporez*, *engagez*, etc.) ne permet pas qu'on distingue cette forme de la seconde personne du pluriel de l'impératif. Ainsi a pu être facilement introduit dans *Sc* (mais par quelle main ? ou à l'instigation de qui ?) une correction qui améliore la phrase, mais en modifiant la pensée. Cette correction a été reçue par l'édition de 1717 et par *V*. Mais enfin, dans *Pc*, que nous suivons, et qui est incontestablement de la main de Fénelon, outre qu'*incorporez* n'est pas suivi du pronom *les*, il n'est séparé du nom qui le précède par aucun signe de ponctuation.

gers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres et à se faire laboureurs[1], incorporés à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers sont ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite, tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses et adonnées à l'agriculture.

« Au reste, ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple : il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple : presque tous les hommes ont l'inclination de se marier ; il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes et leurs enfants[2] ; car la terre n'est jamais ingrate[3] : elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement ; elle ne refuse ses biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas ; car leurs enfants, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons

---

Ms. — 751 : *S.* · de familles vigoureuses adonnées au travail. Au reste..., *Sc.*. (*Comme le texte*). — 760 . *F.* : car la terre *nourrit toujours* (2 *mots effacés*) n'est jamais....

V (744) suit *Sc.* (VoirMs, 740) ; (749) · les habitants transplantés.

1. Voir, ci-dessus, lignes 654-658.
2. Voir, ci-dessus, ligne 105 et la note.
3. Souvenir peut-être du mot de Virgile (*Géorgiques*, II, 460) : « La terre est ce qu'il y a de plus juste au monde », *justissima tellus*, qui se retrouve, les commentateurs l'ont rappelé, chez Xénophon (*Cyropédie*, VIII, IV, 38) et dans un fragment du comique Philémon.

dans les pâturages; les autres, qui sont plus grands, mènent déjà les grands troupeaux; les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère de toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée; elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit couler des ruisseaux de lait; elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille[1] innocente et paisible prend plaisir à chanter tout le soir en attendant le doux sommeil; elle prépare des fromages, des châtaignes et des fruits, conservés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir. Le berger revient avec sa flûte et chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue, et ses bœufs fatigués marchent, le cou penché[2], d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil, par l'ordre des dieux, répand sur la terre[3] apaisent tous les noirs soucis par

Ms. — 770 : *F.* à son cher époux et à ses enfants. *Fc.* : (*Comme le texte*) — 772 : *F.* elle trait ses vaches et ses brebis. *remplacé par* : elle a soin de traire ses vaches et ses brebis; *puis par* elle a soin de traire le lait de ses vaches et de ses brebis, elle en fait des fromages; *enfin par* : elle a soin de traire ses vaches et ses brebis. — 773 *F.* : des ruisseaux de lait. *D'autres ruisseaux d'* (*4 mots effacés*) *un miel doré est tiré des rayons pendant que l'*.... (10 *mots et un début de mot illisible effacés*) elle fait un grand feu.... — 775 . *F.* prendra (*deux lettres effacées*) plaisir.... — 777 . *F.* : dans *une* (*effacé*) la même fraîcheur.... — 781 : *F.* : marchent d'un pas lent.... *Fc* : (*Comme le texte*). — 782 : *F.*. et tardif, *sous* (*effacé*) malgré l'aiguillon. — 783 : *F.* : avec la journée. Le soir chacun s'endort sans aucun souci et sans prévoir aucune peine. Heureux ces hommes (789). *FcP.* : (*Comme le texte, sauf* [785 : apaisent tous les noirs soucis et charme, et tiennent toute la nature (*sic*)]), *Pc.*. (*Le texte*)

1. Il y a dans tout ce passage (769-774) un souvenir, qui n'est pas une traduction, de la seconde *épode* d'Horace (vers 39-48).

2. Encore une imitation libre (780-783) d'Horace (*Id.*, 63-64).

3. Souvenir libre d'Ovide (*Métamorphoses*, XI, 606-607) et de Virgile (*Énéide*, II, 269).

leurs charmes[1] et tiennent toute la nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort, sans prévoir les peines du lendemain.

« Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice[2], pourvu que les dieux leur donnent un bon roi, qui ne trouble point leur joie innocente ! Mais quelle horrible inhumanité, que de leur arracher, pour des desseins pleins de faste et d'ambition, les doux fruits de leur terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature et de la sueur de leur front[3] ! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux ; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

— Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples, que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de les cultiver ?

— Faites, lui répondoit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides et sans

---

Ms. — 791 : *F.* · Mais quelle cruauté que de leur ... *Fc.* (*Comme le texte*). — 800 : *FP.* : Mais que ferai-je..., *Pc.* . Que ferai-je....

---

1. *Charmes*, effets magiques (voir la note de la ligne du livre IV).

2. Souvenir du mouvement par lequel débute l'éloge des laboureurs dans les *Géorgiques* de Virgile (II, 458) et résumé de cet éloge.

3. Le « faste » vise les constructions somptueuses ; l' « ambition », la guerre. Pour la pensée, voir *Projets de gouvernement*, XIV et XVIII, et surtout la *Lettre à Louis XIV* : « Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité ou de laisser la sédition impunie et de l'accroître par cette impunité ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre (*guerre de la ligue d'Augsbourg*), le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages. » — « *Ceci réfléchit sur les tailles et les autres impôts qui laissoient à peine aux pauvres gens de la campagne de quoi subvenir à leurs besoins les plus pressants.* » (*R. 1719*.)

prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilants et les plus industrieux pour faire[1] valoir leurs biens[2] : c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement ; en même temps, ils chargent moins ceux que la paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompense le vice et qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'État. Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligeront leurs champs[3], comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient

1. Voir livre III, ligne 4, et la note.

2. « *Ce mauvais ordre, pratiqué en France avec la dernière inhumanité, a bientôt réduit les plus vigilants et les plus industrieux à l'état des plus misérables.* » (*R. 1719.*) — La critique de Fénelon vise certainement le régime de la taille, dont la répartition donnait précisément lieu à l'inconvénient qu'il signale, en raison soit de taxations arbitraires, soit du système de la solidarité qui rendait les plus aisés responsables du paiement de l'impôt dans chaque paroisse. De là chez le paysan la crainte de paraître riche, et peut-être même de le devenir en effet : « Les choses, dira Vauban dans sa *Dîme royale*, publiée en 1707, mais antérieure de près de dix années, sont réduites à un tel état que celui qui pourroit se servir du talent qu'il a de savoir faire quelque art ou quelque pratique qui le mettroit, lui et sa famille, en état de pouvoir vivre un peu plus à son aise, aime mieux demeurer sans rien faire, et que celui qui pourroit avoir une ou deux vaches et quelques moutons ou brebis, plus ou moins, avec quoi il pourroit améliorer sa ferme ou sa terre, est obligé de s'en priver pour n'être pas accablé de tailles l'année suivante, comme il ne manqueroit pas de l'être s'il gagnoit quelque chose et qu'on vît sa récolte un peu plus abondante qu'à l'ordinaire. C'est par cette raison qu'il vit non seulement très pauvrement, lui et sa famille, et qu'il va presque tout nu, c'est-à-dire qu'il ne fait que très peu de consommation, mais encore qu'il laisse dépérir le peu de terre qu'il a en ne la travaillant qu'à demi, de peur que, si elle rendoit ce qu'elle pourroit rendre étant bien fumée et cultivée, on n'en prît occasion de l'imposer doublement à la taille. » (*Première partie : Projet.*)

3. En fait il fallut prendre des mesures, à différentes époques, contre les « déguerpissements » et les « abandonnements de biens »

leurs postes dans la guerre : au contraire, donnez des grâces et des exemptions aux familles qui, se multipliant[1], augmentent à proportion la culture de leurs terres. Bientôt les familles se multiplieront et tout le monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable : la profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux[2]. On reverra la charrue en honneur, maniée par des mains victorieuses, qui auroient défendu la patrie[3]. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage reçu de ses ancêtres, pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu généreusement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira : Cérès se couronnera d'épis dorés[4] ; Bacchus, foulant à ses pieds

---

Ms. — 818 : *F.*. Bientôt tout le monde s'animera.... *Fc* (*Comme le texte*). —*823 : *FP*.. victorieuses des ennemis de la patrie. *Pc* (*Le texte*). — 828 : *F.* : à ses pieds *la ven* (*effacé*) les raisins....

devenus trop fréquents (voir Lavisse, *Histoire de France*, VII, 1, livre V, 1, 2).

1. Voir, ci-dessus, la note de la ligne 105.

2. Sur le mépris dont le paysan est l'objet, dans la France de Louis XIV, en raison même des charges qui l'accablent, voir Lavisse, *Id.*, *ibid.* Mais il semble qu'ici Fénelon ait tout à fait oublié que l'action de son roman se passe dans la Grèce des temps homériques. Et cette impression est encore fortifiée par la phrase qui suit.

3. Sous sa forme primitive (voir Ms. 823), la phrase faisait évidemment allusion à l'histoire du Romain Cincinnatus, qui, salué dictateur au moment où il labourait lui-même son champ, revint à sa charrue après avoir vaincu les ennemis de sa patrie. Il est probable qu'en remplaçant les mots « des ennemis de sa patrie » par la proposition conditionnelle qu'on lit dans le texte définitif, Fénelon voulut atténuer ce que ce souvenir si fameux de l'histoire de Rome au v[e] siècle avait d'un peu étrange ainsi présenté par un personnage de la Grèce des temps homériques. Mais il faut avouer que, dans la rédaction nouvelle, la pensée est moins nette.

4. Cérès est la déesse de l'agriculture : on couronnait sa statue d'épis (Tibulle, I, 1, 15) ; elle devient ainsi la personnification des champs cultivés (Horace, *Chant séculaire*, 30). Fénelon se souvient ici librement des deux poètes latins.

les raisins, fera couler, du penchant des montagnes[1], des ruisseaux de vin plus doux que le nectar[2]; les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruisseaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes[3], pendant que leurs troupeaux bondissants paîtront sur l'herbe et parmi les fleurs, sans craindre les loups[4].

« Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens et de faire vivre, à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un si aimable repos ? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, et presque autant chez soi, au milieu des victoires[5], que chez les

Ms. — 829 *F.* . fera couler du sommet des montagnes, *Fc.* : du penchant des montagnes — 830 . *F.* : que le nectar ; *les co* (*effacé*) *les* (*effacé*) *les collines seront couv* (*effacé*), tous les vallons. .. *Fc.* . (*Comme le texte*). — 832 . *FP.* : des clairs ruisseaux, chanteront sur leurs flûtes leurs peines et leurs plaisirs, pendant que.... *Pc.*. (*Le texte*). — 839 : *F.* : presque autant chez soi que chez les étrangers.... *Fc.* : presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers..., *PS.* : (*Le texte*).

V (840) suit *Fc*.

1. « Bacchus, dit Virgile (*Géorgiques*, I, 112-113), aime les hauteurs découvertes. »

apertos
Bacchus amat colles.

D'ailleurs la Fable représente souvent Bacchus se promenant à travers les montagnes. L'heureuse figure de Fénelon associe donc les idées du dieu lui-même et des lieux où il se plaît, de la culture de la vigne, qu'il personnifie, et du pressoir dans lequel le raisin est foulé pour que le vin s'en épanche.

2. Voir la ligne 176 du livre I, et la note.

3. Assez mal écrit : *leurs* ne se rapporte évidemment pas les deux fois aux mêmes bergers, qui ne peuvent simultanément chanter et s'accompagner de la flûte.

4. Le sens n'est pas le même que celui de la prophétie d'Isaïe (XI, 61, LXV, 25) et, en général, des peintures prophétiques de l'âge d'or (Virgile, Égl. IV, 22) ou d'une paix religieuse régnant sur le monde des champs (Horace, *Odes*, III, XVIII, 13). Il faut entendre sans doute qu'il n'y aura plus de loups dans ces terres défrichées et devenues de fertiles campagnes.

5. Même idée dans l'*Examen de conscience* (XXVIII) : « Il n'y a

étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim et le désespoir[1] ?

« O heureux le roi assez aimé des dieux, et d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples et de montrer à tous les siècles, dans son règne, un si charmant spectacle ! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de régner sur elle. »

Idoménée lui répondit : « Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données[2].

Ms. — 847 : *F.* un si grand spectacle, *Fc.* : un si charmant spectacle ! — 847 : *F.*. de se défendre par des combats. *Fc.*. (*Comme le texte*)

---

presque point de guerre, même heureusement terminée, qui ne fasse beaucoup plus de mal que de bien à un État. On n'a qu'à considérer combien elle ruine de familles, combien elle fait périr d'hommes, combien elle ravage et dépeuple tous les pays, combien elle dérègle un État, combien elle y renverse les lois, combien elle autorise la licence, combien il faudroit d'années pour réparer ce que deux ans de guerre causent de maux contraires à la bonne politique dans un État. Tout homme sensé et qui agiroit sans passion entreprendroit-il le procès le mieux fondé selon les lois, s'il étoit assuré que ce procès, même en le gagnant, feroit plus de mal que de bien à la nombreuse famille dont il est chargé ? »

1. « *La plupart des conquêtes de Louis XIV n'ont presque produit à ses sujets d'autres fruits que les maux qui sont décrits ici : c'est que, faisant la guerre par ambition, il avoit moins en vue d'assurer leur bonheur que d'acquérir une fausse gloire et que, plus il faisoit de conquêtes, plus il chargeoit ses peuples pour en tirer de quoi fournir à de nouveaux projets.* » (*R. 1719.*)

2. Fénelon avait déjà, dans les *Dialogues des morts*, prêté le même sentiment à Romulus, dont il fait, en face du sage et pacifique Numa Pompilius, le type du conquérant orgueilleux et inhumain : « Cette paix et cette abondance, lui fait-il répondre à son interlocuteur, qui se félicite d'avoir su faire *revivre l'âge d'or*, ne servent qu'à enorgueillir les peuples, qu'à les rendre indociles à leur roi et qu'à les amollir » (*Romulus et Numa Pompilius*).

— Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient : c'est un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts. Le remède est facile. Les lois que nous venons d'établir pour l'agriculture rendront leur vie laborieuse ; et, dans leur abondance, ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu[1]. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages et par la grande multiplication des familles[2]. Chaque famille, étant nombreuse et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oisiveté qui rendent les peuples insolents et rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, et assez largement ; mais ils n'auront que du pain, et des fruits de leur propre terre, gagnés[3] à la sueur de leur visage.

« Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler, dès à présent, l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes, suivant les différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront point faire des acquisitions sur les pauvres[4] : tous auront des terres ; mais

Ms. — 854 : *F.* : cet inconvénient. Le remède est facile (857), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 859 : *F.* : et *ils* (*effacé*) dans leur abondance... — 868 : *F.* : à la sueur de leur visage. Je crois même (884). *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [873. en cinq classes]). *Fc'P.* : (*Le texte*), *S.* : (*Comme le texte, sauf* [871 : il faut, dès à présent, regler]).

1. Voir, ci-dessus, lignes 531 et suiv., 592 et suiv., 626 et suiv., 682 et suiv.
2. Voir ligne 753 et suiv.
3. Voir livre III, ligne 163, et la note.
4. Ce partage des terres opéré par le gouvernement est sans

chacun en aura fort peu, et sera excité par là à la[1] bien cultiver. Si, dans une longue suite de temps, les terres

---

rapport avec aucune loi du temps de Fénelon. Mais souvenons-nous qu'il se place ici dans l'hypothèse d'une cité à constituer. La mesure que Mentor propose à Idoménée est inspirée du partage des terres auquel procéda Lycurgue et dont Fénelon pouvait lire le détail dans Plutarque (*Vie de Lycurgue*). Comme celle de Lycurgue, dont le but est surtout « de bannir l'insolence, l'envie, l'avarice, le luxe et deux maladies plus anciennes encore et plus funestes à un État, la richesse et la pauvreté », la réglementation de Mentor touchant les terres est dominée par une idée morale. Comme elle, elle vise à établir, entre les fortunes, un certain équilibre. Elle ne tend pas cependant à un égalité aussi rigoureuse : car, dans les desseins rapportés par Plutarque, il n'est fait acception ni d'une proportion entre l'étendue des terres et le nombre des personnes dont se compose la famille (comme si ce nombre pouvait être fixé une fois pour toutes), ni d'une distinction entre les conditions ; il y aura, au contraire, à Salente, des « pauvres » et des « nobles ». Mais c'est par cette distinction, justement, que Fénelon fait voir qu'il ne perd pas de vue la France : son but ne peut être et n'est pas d'y établir l'égalité, mais de faire disparaître cette « trop grande disproportion » que La Bruyère dénonce à la fin de son ouvrage (*Des esprits forts*, 49). L'intention du législateur, sur ce point, s'exprime dans les lignes 878 879 : 1° opposer des obstacles à l'extension de la propriété et à la formation de grands domaines, en trop grande partie improductifs (cf. *Plans de gouvernement*, II, III, 5° : « Ne laisser aucune terre inculte ; grands parcs, nouveaux ; fixer le nombre d'arpents, s'il n'y a labour ») ; 2° favoriser la diffusion de la petite propriété, dès longtemps très répandue en France, mais dont « le progrès s'arrêta presque complètement pendant la deuxième moitié du règne de Louis XIV » (Lavisse, *Histoire de France*, VIII, I, l. IV, II, I), et dont Fénelon voudrait que personne ne fût exclus. Le résultat serait (879-881) la mise en valeur de toutes les parties du sol français et l'extinction de l'oisiveté et du paupérisme. — *Ne pourront point faire des acquisitions.* L'emploi de la préposition *de* a fini par prévaloir sur celui de l'article *des* pour marquer le partitif dans les propositions négatives ; mais l'emploi de *des* est usuel au XVIIe siècle. « On dépend des parents, écrit Molière dans *Georges Dandin* (III, v), qui n'ont des yeux que pour le bien (= l'argent) » ; et Racine :

> Je ne vous ferai point des reproches frivoles. (*Bajazet*, V, II.)
> Madame, je n'ai pas des sentiments si bas. (*Phèdre*, II, v.)

1. *La.* Ce pronom ne représente aucun nom exprimé, mais seule-

manquoient ici, on feroit des colonies, qui augmenteroient cet État[1].

« Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache : le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples ; il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles[2]. Que le vin soit donc réservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très rare, qui n'est employée que pour les sacrifices ou pour les fêtes extraordinaires. Mais n'espérez point de[3] faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple.

« D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les lois de Minos pour l'éducation des enfants[4]. Il faut établir

---

Ms. — 882. *F.*. augmenteroient la puissance de cet Etat, *PS.*. (*Le texte*). — 892 : *F.*: employée ou que pour..., *Fc.*. employée que pour..
V (882) suit *F.*

ment l'idée de *terre*, contenue dans : « chacun *en* aura *fort peu* ». La syllepse se justifie d'elle-même.

1. Il est difficile de dire s'il faut voir dans cette phrase une théorie sommaire des entreprises de colonisation ou le conseil indirect de les reléguer au second plan et de pourvoir d'abord aux moyens d'augmenter la population et le rendement du territoire de la métropole.

2. Le sentiment de Fénelon sur la culture de la vigne est tout à fait conforme à celui de Colbert (voir Lavisse, *Histoire de France*, VII, I, III, II, 2) et à la pratique de l'administration française, même après la mort de ce ministre (*Id.*, VIII, I, l. IV, II, 3) : mais c'est dans la dernière phrase du développement (lignes 893-895) qu'il en faut rechercher l'intention essentielle et originale. Rappelons que, conviant, dans l'*Examen de conscience* (XII), le roi à donner l'exemple : « Il ne suffit pas, écrira Fénelon, de le donner en habits ; il faut le donner en meubles, en équipages, *en tables*, en bâtiments. » — Sur l'abus du vin et des liqueurs fortes dans la haute société, voir la fin de la note de la ligne 630.

3. Voir la ligne 466 du livre I, et la note.

4. Voir livre V, ligne 46 et suiv. — Les lois sur l'éducation

des écoles publiques[1], où l'on enseigne la crainte des dieux, l'amour de la patrie, le respect des lois, la préférence de l'honneur aux plaisirs et à la vie même[2]. Il faut

---

Ms. — 899 : *F.* : l'amour *du p* (*effacé*) de la patrie....

---

des enfants étaient en effet une partie célèbre, dans l'antiquité, de l'ancienne législation crétoise : Fénelon pouvait le savoir par Strabon (X, iv, 20), rapportant, à ce sujet, ce qu'en disait l'historien Éphore. Il savait aussi par Plutarque, qui le raconte dans sa *Vie de Lycurgue*, que ce législateur avait beaucoup emprunté aux Crétois et qu'il donnait lui-même, à Sparte, une très grande importance à l'éducation des enfants.

1. *Écoles publiques*. La notion de l'école publique n'implique pas nécessairement que cette école soit entretenue par l'État. Elle s'oppose seulement et couramment (voir par exemple les premières lignes du traité *Du choix et de la méthode des études* de l'abbé Fleury, 1686) à celle d'éducation privée et s'applique à tout établissement où les enfants sont élevés en commun. L'idée de l'utilité des écoles publiques, Fénelon la trouvait partout dans l'antiquité grecque et notamment dans les institutions de Lycurgue, telles qu'elles sont exposées dans le texte de Plutarque que nous venons de citer. — En France la question des écoles publiques était, depuis quelques années, rendue tout actuelle par les conséquences de la Révocation de l'Édit de Nantes. Le gouvernement se préoccupait en effet de faire entretenir par les villes ou d'entretenir lui-même des écoles où seraint instruits les enfants des nouveaux convertis. Dans sa mission de Saintonge (1686), Fénelon avait lui-même plus d'une fois recommandé la fondation et souhaité la multiplication de ces sortes d'écoles, insisté sur la nécessité de les pourvoir de maîtres instruits, et on sent bien qu'il se heurte sur ce point à des objections tirées des difficultés financières (voir les textes cités par Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, II, ii, 6 ; cf. Lavisse, *Histoire de France*, VIII, i, V, iii, 4). Que si l'indication relative aux écoles publiques est ici toute générale, on voit cependant (898-900 et 914) que ce que Fénelon en attend, c'est surtout une éducation religieuse, morale et civique.

2. C'est par analogie avec la construction *préférer l'honneur aux plaisirs* que Fénelon écrit : *la préférence de l'honneur aux plaisirs*. Mais cette façon de parler n'a pas prévalu et il est douteux qu'on en puisse trouver même un autre exemple. — Inspirer fortement et sérieusement aux enfants le mépris de la vie est un des préceptes sur lesquels Fénelon insiste le plus dans l'*Éducation des filles* (VII) : « Quand on est chrétien, dit-il (et c'est la conclusion et

avoir des magistrats qui veillent sur les familles et sur les mœurs des particuliers[1]. Veillez vous-même[2], vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire pasteur du peuple[3], que pour veiller nuit et jour sur votre troupeau : par là vous préviendrez un nombre infini de désordres et de crimes[4] ; ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord[5]

---

le résumé de son chapitre), de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche. L'âme du christianisme, si on peut parler ainsi, est le mépris de cette vie et l'amour de l'autre. »

1. La constitution de Sparte comportait des magistrats chargés de cette fonction : c'étaient les *éphores* (proprement les *surveillants* ou les *inspecteurs*). Tel était aussi le rôle des censeurs à Rome. Nous savons (voir, ci-dessus, la note de la ligne 502) que Fénelon ne répugne pas à l'institution d'une magistrature de ce genre. Ses *Plans de gouvernement* assigneront même aux états provinciaux la charge de rapporter aux états généraux, et à ceux-ci le soin d'examiner les dénombrements de la population « avec la description de chaque famille qui se ruine par sa faute, qui augmente par son travail, qui a tant et qui doit tant ». Mais cette conception, si contraire à l'idée que les modernes se font en général des droits de l'État et de leur limite, devait moins étonner, à une époque où le gouvernement intervenait de tant de façons, lois somptuaires (voir, ci-dessus, la note de la ligne 535), lettres de cachet (voir la note 4 ci-dessous), etc. (voir Lavisse, *Histoire de France*, VIII, I, l. III, I, 4) dans la vie privée des citoyens.

2. « Le roi est le premier juge de son État... Sa fonction est d'être à la tête de toute la justice pendant la paix, comme d'être à la tête des armées pendant la guerre » (*Examen de conscience*, VII. — Cf. Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture sainte*, VIII, III, 4 : « Le prince doit la justice et il est lui-même le premier juge »).

3. Voir la note de la ligne 268 du livre XVI.

4. L'autorité du roi pouvait se substituer à l'action de la justice pour châtier et surtout pour prévenir certains écarts dommageables à la religion, à l'État, aux mœurs, à l'honneur des familles. C'est le régime des lettres de cachet, si attaqué à la veille de la Révolution, mais dont personne, au XVIIe siècle, n'a mis en doute la légitimité (voir Lavisse, *Histoire de France*, VII, I, l. IV, II, 5). C'est par une intervention de ce genre qu'à la fin du *Tartuffe* de Molière, Tartuffe se voit tout d'un coup arrêté et Orgon, délivré de toute crainte.

5. *D'abord* : cf. livre XIII, ligne 64, et la note.

sévèrement. C'est une clémence, que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup pour la suite, et on se met en état d'être craint, sans user souvent de rigueur[1].

« Mais[2] quelle détestable maxime que de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression de ses peuples ! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la

---

Ms. — 907. *S.* que de faire des exemples qui arrêtent d'abord le cours. *Sc.* : (*Comme le texte*). — 909 : *F.* . on en épargne beaucoup et on se met. ., *P.* : on épargne beaucoup et on se met... *Pc.* . (*Le texte*). — 910. *F.* : sans user de rigueur, *Fc.* user souvent de rigueur.

1. Faut-il voir dans cette phrase, dont la dureté indifférente (*un peu de sang répandu à propos*) étonne, une allusion à la juridiction extraordinaire des Grands-Jours (Clermont, 1665; le Puy et Narbonne, 1666; Poitiers, 1688), à laquelle il ne fut pas nécessaire que le roi recourût souvent, mais dont le but fut précisément, en affirmant l'autorité du roi justicier et son dessein de « protéger les personnes faibles et misérables » contre « toutes sortes de violences et d'oppressions », de prévenir « le progrès » de ces « désordres »[a] par quelques « exemples d'éclat »[b] ? Ou plutôt Fénelon n'a-t-il pas en vue la répression des mutineries populaires, qu'il faut, à son avis, arrêter dans leur principe ? Rappelant, dans sa *Lettre à Louis XIV*, la fréquence de celles qui éclatent çà et là, et à Paris même : « Les magistrats, avait-il dit, sont contraints de tolérer l'insolence des mutins et de faire couler sans cesse quelque monnaie pour les apaiser. Ainsi on paie ceux qu'il faudroit punir. » Cette interprétation fait mieux saisir l'opposition de tout ce développement (897-911) et de celui qui le suit (912-920), le premier marquant ce qu'il faut faire pour prévenir le désordre, le second ce qu'il ne faut pas faire sous prétexte d'assurer l'ordre.

2. « *Ce qui suit jusqu'à la fin du livre*[c] *est un recueil des maximes que Louis XIV a prises pour règles de son gouvernement. On en laisse faire l'application au lecteur, qui y trouvera une parfaite conformité avec l'état où se trouve encore aujourd'hui la France.* » (*R. 1719.*)

a. Lettres patentes du 31 août 1665.
b. Fléchier, *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne*, édit. Chéruel, p. 275.
c. Jusqu'à la fin du livre XII des éditions en vingt-quatre livres, c'est-à-dire ici jusqu'à notre ligne 953.

vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir[1], les mettre dans l'affreuse nécessité ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination, est-ce là le vrai moyen de régner sans trouble? Est-ce là le vrai chemin qui mène à la gloire?

« Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue sont ceux où les souverains sont moins puissants[2]. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'État; mais aussi tout l'État languit: les campagnes sont en friche et presque désertes; les villes diminuent chaque jour; le commerce tarit[3]. Le

---

Ms. — 916 *F.* au désespoir, *est-ce* (*effacé*) les mettre....

---

1. C'est le mot qu'employait déjà et par deux fois Fénelon dans la *Lettre à Louis XIV* à propos du peuple qui se détourne du roi et qui se révolte: « Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus: il est plein d'aigreur et de désespoir... Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité ou de laisser la sédition impunie et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir.... »

2. Sur l'emploi des comparatifs *plus absolus, moins puissants*, voir la note de la ligne 316 du livre VIII.

3. « Ils (*vos ministres*) ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'État; comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets sur qui votre grandeur est fondée. ... La culture des terres est presque abandonnée; les villes et la campagne se dépeuplent; tous les métiers languissent... Tout commerce est anéanti. » (*Lettre à Louis XIV.*) — Sur la décadence de l'agriculture et la désertion des campagnes, voir, ci-dessus, les notes des lignes 720, 807, 814. Mais la diminution de la population urbaine elle-même inquiète également le gouvernement. Beauvilliers, dans son questionnaire (voir, ci-dessus, la note de la ligne 475), s'en préoccupe: il demande aux intendants de le renseigner sur le « nombre des villes » (nº 14), sur le « nombre des hommes à peu près en chacune » (15), et c'est sans distinguer entre les villes et les campagnes qu'il demande (35 et 36) que l'on consulte « les anciens registres pour voir si le peuple a été autrefois plus nombreux » et qu'on lui

roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son État s'épuise d'argent et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer[1], on tremble au moindre de ses regards[2]; mais attendez la

---

Ms. — 928. *F.* · s'anéantit lui-même par l'anéantissement, *Fc.* · lui-même peu à peu par... — 930 : *F.* et sa puissance. *Cette pui* (*effacé*). Son État.

---

signale les « causes de la diminution ». Mêmes inquiétudes en ce qui touche la diminution de l'activité industrielle (30 : « nombre d'ouvriers qui sortent [*du royaume*] comparé à celui des ouvriers qui demeurent; causes de leur sortie; causes du défaut d'ouvrage ») et de l'activité commerciale, dont le développement est naturellement lié à celui de l'activité industrielle et se trouve gêné d'autre part par l'excès des droits protecteurs (32), des mesures de prohibition (voir la note de la ligne 510) et de tous les abus de la fiscalité en général. Vauban, après avoir constaté la diminution de la population et particulièrement de la « partie basse du peuple » dans le royaume, fait bien sentir le rapport de ce déficit initial et des autres affaiblissements : « C'est la partie basse du peuple, dit-il, qui, par son travail et son commerce et par ce qu'elle paie au roi, l'enrichit et tout son royaume ; c'est elle qui fournit tous les soldats et matelots de ses armées de terre et de mer et grand nombre d'officiers, tous les marchands et les petits officiers de judicature; c'est elle qui exerce et remplit tous les arts et métiers; c'est elle qui fait tout le commerce et les manufactures de ce royaume, qui fournit tous les laboureurs, vignerons et manœuvriers de la campagne; qui garde et nourrit les bestiaux ; qui sème les blés et les recueille; qui façonne les vignes et fait le vin; et, pour achever de le dire en peu de mots, c'est elle qui fait tous les gros et menus ouvrages de la campagne et des villes. » (*Dîme royale*, préface.)

1. Cf. livre XIV, ligne 167, et, si l'on veut trouver là quelque allusion à Louis XIV, les notes des lignes 94 et 99 du livre IV et 886 du livre IX.

2. C'est presque à la lettre ce que dit Saint-Simon de Louis XIV, quand il parle de « cette majesté effrayante si naturelle au roi » et de cet « air à faire rentrer sous terre les plus résolus » (*Mémoires*, édit. De

moindre révolution : cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer ; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples : elle a lassé et irrité tous les corps de l'État ; elle contraint tous les membres de ce corps[1] de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi, qui, dans sa vaine prospérité, ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité[2],

---

Ms. — 938 : *F* elle a intéressé tous les membres de ce corps à soupirer..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 940 : *FP..* se renverse, et est foulée..., *Pc* : se renverse, se brise, et est.... — 941 : *F.* : Le mépris, la haine, la crainte, *la van* (*effacé*) la défiance..., *FcPS.* : (*Le texte*). — 945 : *FP.* : un seul homme qui osât lui dire la vérité..., *Pc..* (*Le texte*).

V (941-942) le mépris, la haine, le ressentiment, la défiance, en un mot...

Boislisle, tome I, page 69 et tome VIII, page 632. — Cf. tome XXVIII, page 152 et la note). — Au reste on peut, à propos de toutes ces indications (lignes 923-934) rappeler encore Saint-Simon (tome XXIV, page 359) déplorant le « droit » que les rois, « à la fin, se sont approprié d'envahir les biens de leurs sujets de toutes conditions et d'attenter à leur liberté d'un trait de plume à leur volonté » : c'est, dit-il, « le malheur auquel la licence effrénée des sujets a ouvert la carrière, que le règne de Louis XIV a su courir sans obstacle jusqu'au dernier bout, devant l'autorité duquel le seul nom de loi, de droit, de privilège, étoit devenu un crime. Ce renversement général, qui rend tout esclave, et qui, par le long usage de n'être arrêté par rien, de pouvoir tout ce qu'on veut sans nul obstacle et de ne recevoir que des adorations à l'envi du fond des gémissements les plus amers et les plus universels et de la douleur la plus sanglante de tous les ordres d'un État opprimé, accoutume bientôt à vouloir tout ce qu'on peut. »

1. *Tous les corps de l'État*, et, immédiatement après : *tous les membres de ce corps* (= de l'État). Évidente négligence.

2. « Tout le monde le voit (*l'état où vous êtes*) et personne n'ose vous le faire voir » (*Lettre à Louis XIV*).

ne trouvera, dans son malheur, aucun homme qui daigne ni l'excuser ni le défendre contre ses ennemis. »

Après ces discours, Idoménée, persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes[1], de les remplir de tous les artisans inutiles[2] et d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées[3] et qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux pour la ville.

Déjà[4] la réputation du gouvernement doux et modéré[5] d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien[6] et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes, si longtemps couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue et pré-

Ms. — 946 : *F.* : aucun homme qui daigne l'excuser..., *Fc.* : ni l'excuser.... — 948 : *FP.* : Après ces discours, *S.* : ce discours. — 948 : *F.* : Idoménée, aidé par Mentor, *Fc.* : persuadé par.... — 950 : *F.* : ce qui avoit été résolu (*Ici une main moderne a introduit la mention* : Liv. XIII). Déjà ces campagnes (957), *P.* : ce qui avoit été résolu. Déjà ces campagnes (957), *Pc.* : (*Comme le texte, sauf* [955 : attiroit en foule de tous côtés des peuples qui venoient]), *Pc'S.* : (*Le texte*), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [953 : de leurs travaux dans la ville. 13e livre. Déjà la réputation]).

V (948) suit *S* ; — (953) : dans la ville.

1. Voir, ci-dessus, ligne 730.
2. Voir lignes 723 et suiv.
3. Voir lignes 654-658 et 741 et suiv.
4. Ici commence le livre XIII dans les éditions en 24 livres. Voir Ms. 950.
5. *Doux* : ce mot s'entend de soi. Bossuet (*Politique*, III, III, 12) fait aussi au prince le devoir d'« être doux » et appuie ce précepte d'un grand nombre de textes de l'Écriture. — *Modéré* : Fénelon expliquera lui-même (*Examen de conscience*, VIII) ce qu'il entend par là : « Avez-vous cherché à connoître, demande-t-il, ... ce que c'est que l'anarchie, ce que c'est que la puissance arbitraire, ce que c'est que la royauté réglée par les lois, milieu entre les deux extrémités ? »
6. Voir, ci-dessus, lignes 780 et suiv.

pare ses richesses pour récompenser le laboureur : l'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines les troupeaux de moutons, qui bondissent sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de génisses, qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissements : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux[1] : Mentor conseilla à Idoménée de faire avec les Peucètes[2], peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente[3] avec ces troupeaux, qui manquoient aux Salentins.

En même temps la ville et les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse, qui avoit langui longtemps dans la misère et qui n'avoient osé se marier, de peur d'augmenter leurs[4] maux. Quand ils virent qu'Ido-

---

Ms. — 962 : *P.* : de tous de tous côtés*. — 964 . *F* de bœufs *qui se menacent* (3 *mots effacés*) et de génisses.... — 975 : *FPS.* : qui n'avoient osé..., *Sc.* : qui n'avoit osé....

V (975) suit *Sc.*

---

1. Souvenir peut-être de certaines mesures de Colbert favorisant l'introduction en France de diverses races de moutons d'Angleterre et d'Espagne. L'état de l'industrie de l'élevage fait l'objet d'un article (n° 7) du questionnaire de Beauvilliers.

2. Nom d'une peuplade primitive (Strabon, VI, III, 8) de l'Italie méridionale, établie au bord de l'Adriatique sur le territoire actuel de la province de Bari.

3. Voir lignes 581 et suiv., et lignes 682 et suiv.

4. *Qui n'avoient... leurs maux.* L'accord se fait par syllepse avec l'idée des *jeunes gens,* contenu dans le mot *jeunesse.* Voir cependant ci-dessus (Ms. 975) la correction du dernier en date des manuscrits originaux : elle met d'accord les verbes des deux propositions coordonnées, mais laisse, avec le possessif *leurs,* la phrase boîteuse. — Sur la pensée, voir, ci-dessus, lignes 104-105 et 755 et suiv., et Vauban (*Dîme royale,* préface) : « On peut espérer que l'établisse-

* Inadvertance du scribe, qui a échappé à Fénelon.

ménée prenoit des sentiments d'humanité et qu'il vouloit être leur père[1], ils ne craignirent plus la faim[2] et les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers et des laboureurs qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le dieu Pan avec une foule de Satyres et de Faunes[3] mêlés parmi les nym-

---

Ms. — 983 · *F.* · et de Faunes *qui* (*effacé*) mêlés parmi les Nymphes. *Tout étoit riant* (3 *mots effacés*) et dansant....

---

ment de la dîme royale pourra réparer tout cela (*la diminution de la population*) en moins de quinze années de temps et remettra le royaume dans une abondance parfaite d'hommes et de biens : car, quand les peuples ne seront pas si oppressés, ils se marieront plus hardiment ; ils se vêtiront et nourriront mieux ; leurs enfants seront plus robustes et mieux élevés ; ils prendront un plus grand soin de leurs affaires ; enfin ils travailleront avec plus de force et de courage quand ils verront que la principale partie du profit qu'ils y feront leur demeurera. »

1. Voir livre II, ligne 135.

2. *Faim* est ici synonyme de *famine*, comme dans cette phrase de Racine (*Bérénice*, I, IV) :

> Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
> Des flammes, de la faim, des fureurs intestines.

Rappelons donc, en dehors de toutes les causes générales de misère dont il a été souvent question dans les notes précédentes, que la disette de l'année 1693 avait été particulièrement cruelle : le rédacteur du *Mémoire* de la généralité de Paris préparé pour répondre au questionnaire de Beauvilliers signale, au nombre des causes principales de la dépopulation, l'excessive mortalité de cette année de famine. Dans sa *Lettre à Louis XIV*, qui a dû être composée l'année suivante, Fénelon ne se contente pas de parler à deux reprises du manque de pain dont souffrent les populations, mais il tient à marquer expressément qu'elles « périssent tous les jours des maladies causées par la famine ».

3. Les Satyres appartiennent, comme le dieu champêtre Pan, à la mythologie grecque ; les Faunes, qui sont la multiplication d'une divinité champêtre italienne, à la mythologie latine. Mais les Latins eux-mêmes avaient fini par les associer communément. Ovide (*Métamor-*

phes[1] et dansant, au son de la flûte, à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille et riant ; mais la joie étoit modérée, et les plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux : ils en étoient plus vifs et plus purs.

Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'avoient osé espérer dans la suite d'un si long âge[2], pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse ; ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel : « Bénissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble[3] et qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes : rendez-lui tous les biens que nous recevons de lui. Nos arrière-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout, jusqu'à leur naissance, et il sera véritablement le père de tous ses sujets. »

Ms. — 985 : *F.* : étoit modérée, *on ne* (2 *mots effacés*) et les plaisirs.... — 989 *F.* . pleuroient de joie.... *Fc.* . (*Comme le texte*). — 992 · *F.* : ce roi qui..., *P.* le roi qui.... — 992 : *F.* : et qui est né pour le bien (993), *Fc* (*Comme le texte*). — 994 . *F.* : tous les biens qu'il nous fait. Nos arrière neveux.... *Fc.* : (*Comme le texte*).

phoses, VI, 392-394) représente les Faunes avec les Satyres, « leurs frères », et avec les nymphes ; Horace les nomme ensemble (*Épîtres*, I, XIX, 4) et paraît, dans l'*Art poétique* (233 et 244) les identifier les uns avec les autres.

1. Souvenir d'Horace peignant « les chœurs légers des Nymphes mêlées avec les Satyres » (*Odes*, I, I, 34) :

Nympharumque leves cum Satyris chori.

— Sur les Nymphes, voir livre I, ligne 4, et la note.

2. *Age* : durée de la vie. C'est le sens premier du mot, et celui qu'il a par exemple dans le vers du *Cid* (II, VIII).

...Qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux !

3. Rappelons qu'Idoménée est un descendant de Jupiter (voir livre VIII, ligne 387, et la note). L'application se fait d'elle-même de tout ce qui est dit ici aux rois chrétiens, qui sont donnés par Dieu à leurs peuples (*Ecclésiastique*, XVII, 14), dont le gouvernement doit être une image du gouvernement divin, et à qui l'on rapporte les paroles du psalmiste (LXXXI, 6) : « Vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut » (voir Bossuet, *Politique*, II, I et III, I-III).

Les jeunes hommes, et les jeunes filles qu'ils épousoient ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches, et encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre: sa perte eût été la désolation de chaque famille[1].

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé et de rendre tant de gens heureux.

« Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il : il me sembloit que toute la grandeur des princes ne consistoit qu'à se faire craindre, que le reste des hommes étoit fait pour eux, et tout ce que j'avois ouï dire des rois qui avoient été l'amour et les délices de leurs peuples me paroissoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur, dès ma plus tendre enfance, sur l'autorité des rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. »

Alors Idoménée commença cette narration.

Ms. — 1001 : *F.* : les cœurs *se* (*effacé*) étoient. — 1011 . *F.* : qui avoient fait l'amour..., *Fc.* : avoient été l'amour.... — 1016 : *F.* : ce qui a fait tous les..., *Fc.* : ce qui a causé tous les.... — 1016 : *FP.* . de ma vie. Protésilas qui est.... (*ligne 1 de la page suivante*), *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Voir livre II, lignes 484-486.

ONZIÈME LIVRE[1]

1. Sommaire de l'édition dite de Versailles (1824). — *Idoménée raconte à Mentor la cause de tous ses malheurs, son aveugle confiance en Protésilas et les artifices de ce favori pour le dégoûter du sage et vertueux Philoclès; comment, s'étant laissé prévenir contre celui-ci au point de le croire coupable d'une horrible conspiration, il envoya secrètement Timocrate pour le tuer, dans une expédition dont il étoit chargé. Timocrate, ayant manqué son coup, fut arrêté par Philoclès, auquel il dévoila toute la trahison de Protésilas. Philoclès se retira aussitôt dans l'île de Samos, après avoir remis le commandement de sa flotte à Polymène, conformément aux ordres d'Idoménée. Ce prince découvrit enfin les artifices de Protésilas; mais il ne put se résoudre à le perdre, et continua même de se livrer aveuglément à lui, laissant le fidèle Philoclès pauvre et déshonoré dans sa retraite. Mentor fait ouvrir les yeux à Idoménée sur l'injustice de cette conduite; il l'oblige à faire conduire Protésilas et Timocrate dans l'île de Samos et à rappeler Philoclès, pour le remettre en honneur. Hégésippe, chargé de cet ordre, l'exécute avec joie. Il arrive avec les deux traîtres à Samos, où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre et solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens; mais, après avoir reconnu que les dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe et arrive à Salente, où Idoménée, entièrement changé par les sages avis de Mentor, lui fait l'accueil le plus honorable et concerte avec lui les moyens d'affermir son gouvernement.*

ONZIÈME LIVRE[1]

« PROTÉSILAS[2], qui est un peu plus âgé que moi, fut

Ms. — *Pc.* : Onzième livre, *S.* : *Onzième livre* (*2 mots effacés*) — 1 : *F.* plus âgé que moi, *fut élevé* (*2 mots effacés*) fut celui de....

1. Dans les éditions en vingt-quatre livres, la narration qu'on va lire continue sans interruption le livre XIII (voir livre X, Ms. 950, et note de la ligne 954).

2. Un guerrier de ce nom, chef des Thessaliens, figure dans l'*Iliade*. Mais le personnage du récit de Fénelon, de même que Philoclès et Timocrate, qu'on va bientôt voir paraître, est purement imaginaire. — « *Protésilas est le marquis de Louvois, que le roi admit dans sa familiarité, qui entra dans ses plaisirs et qui flatta toutes ses passions. Mais il lui rendit bientôt suspect le vicomte de Turenne, désigné ci-après par Philoclès.* » (*R. 1719.*) — « On crut voir dans le *Télémaque* une critique indirecte du gouvernement de Louis XIV. Sésostris, qui triomphait avec trop de faste (*voir ici livre II, lignes 149-150, et livre XIV, lignes 1050-1054*), Idoménée, qui établissait le luxe dans Salente et qui oubliait le nécessaire (*livre X, lignes 85 et suiv.*) parurent des portraits du roi.... Le marquis de Louvois semblait, aux yeux des mécontents, représenté sous le nom de Protésilas, vain, dur, hautain, ennemi des grands capitaines qui servaient l'État et non le ministre. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. XXII) — Il était de la tradition du long roman français, au XVII[e] siècle, comme du roman espagnol, d'admettre dans sa contexture un certain nombre d'épisodes, d' « histoires », rattachées plus ou moins habilement au fond principal du livre et qui font, dans l'unité peu serrée de l'ouvrage, comme autant de « nouvelles », qu'on en peut, à la rigueur, séparer. Fénelon ne fait que suivre cette tradition en insérant dans son *Télémaque*, ici, l'histoire de Protésilas, et, au livre suivant, celle de Philoctète (voir *Introduction*, dernières lignes de la page XXXII) : mais encore ces histoires concourent-elles au but moral de tout l'ouvrage.

celui de tous les jeunes gens que j'aimai le plus. Son naturel vif et hardi étoit selon mon goût : il entra dans mes plaisirs ; il flatta mes passions ; il me rendit suspect un autre jeune homme, que j'aimois aussi, et qui se nommoit Philoclès[1]. Celui-ci avoit la crainte des dieux, et l'âme grande, mais modérée[2] ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre et à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts, et, lors même qu'il n'osoit me parler, son silence et la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

« Dans les commencements cette sincérité me plaisoit, et je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie, pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de mon aïeul Minos[3] et pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor ; mais ses maximes étoient bonnes, je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui étoit jaloux et plein d'ambition, me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empres-

---

Ms. — 6 · *F.* : la crainte des dieux, l'âme grande..., *Fc* : et l'âme.... — 13 : *F.* : cette sincérité *ne* (*effacé*) me plaisoit....

V (8) : et à ne rien faire de bas.

1, Personnage imaginaire, nous l'avons dit. Mais ce nom propre a été usité dans l'ancienne Grèce.

2. « *Toute la vie de M. de Turenne fut une suite d'actions grandes, nobles et généreuses. Le roi prenoit un singulier plaisir dans sa conversation; il l'écoutoit avec confiance et recevoit de lui d'excellentes leçons sur la guerre. Ce fut cette confiance qui excita la jalousie de Louvois.* » (*R. 1719.*) — Sur l'inimitié de Louvois et de Turenne, voir Saint-Simon, *Mémoires*, édit. De Boislisle, tome IV, page 80 ; tome XXVI, page 143 ; tome XXVIII, page 14.

3. Voir la note de la ligne 387 du livre VIII.

sement et laissoit l'autre prévaloir ; il se contentoit de me dire toujours la vérité, lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, et non sa fortune qu'il cherchoit[1].

« Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin et superbe[2], qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi et d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs. Il ajouta que ce jeune homme, qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté, qu'il laissoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guère, et qu'en rabaissant ainsi ma réputation il vouloit, par l'éclat d'une vertu austère, s'ouvrir le chemin à la royauté.

« D'abord, je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner : il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire et à laquelle

---

Ms. — 23 : *F.* : et laissoit l'autre prévaloir *par ses* (2 *mots effacés*) ; il se contentoit. — 32 · *F.* : si librement sur *les* (*effacé*) mes défauts....

---

1. « Craignent-ils (*les conseillers intimes qui n'osent vous parler franchement*) de vous déplaire ? Ils ne vous aiment donc pas ; car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime plutôt que de les flatter ou de les trahir par son silence.... Je sais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court risque de perdre la faveur du roi : mais votre faveur leur est-elle plus chère que votre salut ? » (*Lettre à Louis XIV*). — On pourrait ici songer à ces lignes célèbres de Pascal : « Un prince sera la fable de toute l'Europe et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageuse à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent ; et ainsi, ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes » (*Pensées*. édit. Brunschvicg, II, 100). Mais le fragment d'où ces lignes sont extraites, aujourd'hui inséré dans les *Pensées*, n'était pas édité au XVII[e] siècle et il est bien peu probable que Fénelon l'ait connu.

2. Voir livre II, ligne 596.

on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas et son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs me faisoit[1] sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

« Cependant Protésilas, ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en[2] parler plus et de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes les paroles. Voici comment il acheva de me tromper. Il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie[3], et, pour m'y déterminer, il me dit :

« Vous savez que je ne suis pas suspect dans les « louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage « et du génie pour la guerre[4] ; il vous servira mieux « qu'un autre, et je préfère l'intérêt de votre service à « tous mes ressentiments contre lui. »

« Je fus ravi de trouver cette droiture et cette équité

Ms. — 46 : *F.* : Protésilas qui ne pouvoit souffrir, *Fc.* : ne pouvant souffrir.... — 47 : *F.* : contre mon ennemi, *Fc.* : son ennemi — 48 : *F.* . prit le parti de *m* (*effacé*) ne m'en parler plus. — 51 : *F.* : commander *les troupes* (*2 mots effacés*) les vaisseaux.... — 57 : *F.* : et je préfère *vo* (*effacé*) l'intérêt

1. *Me faisoit.* Sur cette orthographe, voir livre II, ligne 451, et la note.

2. Voir livre II, ligne 481, et la note.

3. Ce nom de pays n'est pas usité. Carpathos est une île de la Méditerranée, située à l'entrée de l'Archipel, entre la Crète et Rhodes, et qui donnait son nom à la partie de mer dans laquelle elle est située. Les mentions en sont fréquentes dans les géographes et les poètes anciens.

4. « *Le marquis de Louvois ne pouvoit refuser cette justice au mérite du vicomte de Turenne ; mais il se servit de ce prétexte pour éloigner d'auprès du roi ce concurrent qu'il n'y voyoit qu'avec envie.* » (*R. 1719.*)

dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, et je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion et de tout intérêt. Mais, hélas ! que les princes sont dignes de compassion ! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même : il savoit que les rois sont d'ordinaire défiants[1] et inappliqués[2] : défiants, par l'expérience continuelle qu'ils ont des artifices des hommes corrompus dont ils sont environnés ; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent et qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il n'auroit pas grande peine à me mettre en défiance et en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, surtout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des pièges.

« Philoclès, en partant, prévit ce qui lui pouvoit arriver.

« Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me « défendre, que vous n'écouterez que mon ennemi, et « qu'en vous servant au péril de ma vie je courrai risque « de n'avoir d'autre récompense que votre indignation.

— Vous vous trompez, lui dis-je : Protésilas ne parle

Ms. — 60 . *F.* . de Protésilas *que* (*effacé*) à qui... — 72 : *F.* : des gens qui pensent pour eux, *Fc.* · (*Comme le texte*). — 73 : *FPS.* : qu'il n'auroit pas grande peine à me mettre.... *Sc.* : qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre... — 74 : *F.* : en défiance contre un homme.... — *Fc.* : (*Comme le texte*). — 77 . *S.* : entière *liberté* (*effacé*) facilité.

1. « On se défie (*quand on est roi*) de la probité de tout le monde. » (*Examen de conscience*, XXXVIII.)

2. « D'ordinaire le grand défaut des princes est d'être foibles, mous et inappliqués. » (*Id.*, XXXVI.) — Sur le mot, voir ci-dessous ligne 407, et la note.

« point de vous comme vous parlez de lui ; il vous loue, « il vous estime, il vous croit digne des plus importants « emplois ; s'il commençoit à me parler contre vous, il « perdroit ma confiance. Ne craignez rien, allez, et ne « songez qu'à me bien servir. »

« Il partit et me laissa dans une étrange situation.

« Il faut vous l'avouer, Mentor : je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, et que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul[1]. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité et de maximes équitables, qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilas ; mais j'avois laissé prendre à Protésilas un certain ton décisif, auquel je ne pouvois presque plus résister[2]. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes que je ne pouvois accorder, et, dans cette lassitude, j'aimois mieux, par foiblesse, hasarder quelque chose aux dépens des affaires, et respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre ; mais cette honteuse raison, que je n'osois développer[3], ne

---

Ms. — 106 : *F.* : me dire à moi-même *ce qui* (*effacé*) une si....

---

1. Fénelon reviendra sur cette erreur d'un roi dans l'*Examen de conscience* (XXXVIII).

2. Sur cette faiblesse d'un roi qui se laisse ainsi subjuguer, voir encore un passage de l'*Examen de conscience* (XXXV) cité dans la note de la ligne 286.

3. Le mot est pris au sens propre. Les motifs bas ou intéressés qui nous déterminent ne se formulent pas toujours très précisément à nos propres yeux. Ils sont comme *enveloppés* dans les replis de notre cœur, et il ne nous plaît pas de les *développer* de ces demi-ténèbres pour

laissoit pas d'agir secrètement au fond de mon cœur et d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

« Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, et se hâtoit de revenir[1] pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protésilas, qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je désirois qu'il fît une descente dans l'île de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette île. Mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philoclès[2] dans cette entreprise, et il l'assujettit à certains ordres, qui causèrent divers contretemps dans l'exécution[3].

Ms. — 117. *S.* : que je pouvois facilement.

---

les amener à la clarté de la pleine conscience. L'observation est très fine, tout à fait digne de la pénétration d'un directeur de conscience.

1. « *Ceci regarde la campagne de 1675 en Allemagne, où le vicomte de Turenne battit Montecuculli et se hâtoit de revenir parce qu'il commençoit à manquer de vivres. Mais Louvois y fit marcher le maréchal de Créqui, avec un détachement des troupes de Flandre pour l'y retenir. Le vicomte, ayant reçu ce renfort, se disposoit à donner combat aux Impériaux, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon à la journée d'Altenheim.* » (*R. 1719.*)

2. « *C'est ainsi que Louvois en usa envers les généraux qui lui portoient ombrage ; il les laissa manquer de tout et les rendit responsables des mauvais succès dont il étoit lui-même la cause.* » (*R. 1719.*) — Le *Mémoire* attribué à Saint-Simon sur les *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne* (page 36), accuse également Louvois de s'être « mis en possession de donner » aux généraux « tous les dégoûts et toutes les difficultés imaginables pendant la campagne » et ensuite de les « charger des fautes et des manquements que lui-même leur auroit causés ».

3. Saint-Simon (*id.*, *ibid.*) : « Il (*Louvois*) persuada au roi.... qu'il ne devoit point laisser aux généraux d'armée la liberté d'agir d'eux-mêmes pendant le cours de la campagne, mais les obliger de lui demander ses ordres par des courriers et de s'y conformer pour les mouvements importants ou les entreprises que l'occasion leur présenteroit. Ainsi les occasions s'échappèrent souvent en attendant le etour des courriers et s'échappèrent de plus en plus à mesure que

« Cependant il se servit d'un domestique[1] très corrompu que j'avois auprès de moi et qui observoit jusques aux moindres choses[2] pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir guère et n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate[3], me vint dire un jour, en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très dangereuse.

« Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée « navale pour se faire roi de l'île de Carpathie : les chefs « des troupes sont attachés à lui ; tous les soldats sont « gagnés[4] par ses largesses et plus encore par la licence « pernicieuse où il laisse vivre les troupes. Il est enflé de « sa victoire. Voilà une lettre qu'il écrit à un de ses « amis sur son projet de se faire roi : on n'en peut plus « douter après une preuve si évidente. »

« Je lus cette lettre, et elle me parut de la main de Philoclès[5]. Mais on avoit parfaitement imité son écri-

---

Ms. — 123 · *F.* : jusqu'aux moindres choses. — 130 *F.* pour se *rendr* (*effacé*) faire roi.... — 133 · *FPS.* : où il laisse vivre les troupes, *Sc.* : où il les laisse vivre. — 135 : *S.*. on n'en peut douter, *Sc.* peut plus douter — 137 : *FP.* : Je lus cette lettre. ., *Pc* : Je lus plusieurs fois cette lettre, *Pc'.* : je lus cette lettre. — 137 : *F.*. de la main de Philoclès. Mais on avoit .., *Fo.* : (*Comme F., avec* car *écrit au-dessus de* mais, *qui n'est pas effacé*), *P.* · (*Comme F.*).

V (123) suit *F.*

---

d'autres généraux succédèrent à ceux que M. le Prince et M. de Turenne avoient formés.... Après eux (*après ces disciples de Condé et de Turenne*) il n'y eut plus de mesure, et leurs successeurs [furent] entravés sous le joug de la nécessité des courriers, dont la perte du temps et souvent encore les réponses rompirent toutes leurs mesures. »

1. Voir livre II, ligne 495, et la note.

2. Cf. livre I, ligne 478 et la note, et livre II, ligne 32.

3. Ce nom a été porté par plusieurs personnages historiques. Mais il désigne ici un personnage tout imaginaire, comme Philoclès et Protésilas.

4. Voir la note de la ligne 163 du livre III.

5. « *Ceci regarde la disgrâce du duc de Navailles, dont on a déjà parlé* (voir la note de la ligne 768 du livre V). *On lui attribua la lettre*

ture, et c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate.

« Cette lettre me jeta dans une étrange surprise : je la relisois sans cesse, et ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement et de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? Quel moyen de résister à une lettre où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

« Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin.

« Oserai-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer « un mot qui est dans cette lettre ? Philoclès dit à son « ami qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une « chose qu'il ne désigne que par un chiffre[1] : assurément « Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès, et ils « se sont raccommodés à vos dépens. Vous savez que c'est

---

Ms. — 149. *F.* vous *découvrir* (*effacé*) faire remarquer ... — 153. *F.* : et ils se sont *réunis contre vous* (3 *mots effacés*) raccommodés à vos dépens. *N'avez* (*effacé*). Vous savez....

---

que le marquis de Vardes et le comte de Guiches firent tomber entre les mains de la Reine, à qui ils découvrirent l'intrigue du Roi avec La Vallière. On a déjà averti (voir la note de la ligne 413 du livre X) *que M. de Cambrai mêle ses caractères pour donner le change aux yeux de la Cour. C'est par cette raison qu'il ne faut pas prétendre y trouver beaucoup de suite* » (*R.* 1719.) — Nous faisons toutes réserves sur l'exactitude de l'application du texte de Fénelon à une aventure vieille de plus de trente ans à l'époque du *Télémaque*. Mais sur cette aventure elle-même, voir Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, début du chap. XXVI), qui suit le récit de Mme de Motteville.

1. *Chiffre*, dans le sens d'ensemble de caractères conventionnels dont on se sert pour une correspondance secrète. — « *On peut encore entendre par cette lettre le projet trouvé dans les papiers de M. Fouquet de fortifier Belle-Ile et de s'y cantonner en cas d'oppression. Alors Timocrate sera l'abbé Fouquet, qui trahit son frère en le découvrant au cardinal Mazarin. Auquel de ces deux exemples qu'on applique cet endroit, il suffit pour faire voir jusqu'où alla la crédulité*

« Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre « les Carpathiens. Depuis un certain temps il a cessé « de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent « autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuse en toute « occasion : ils se voyoient depuis quelque temps avec « assez d'honnêteté[1]. Sans doute Protésilas a pris avec « Philoclès des mesures pour partager avec lui la con- « quête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu « qu'on fît cette entreprise contre toutes les règles et qu'il « s'expose à faire périr votre armée navale, pour conten- « ter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût servir ainsi « à celle[2] de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensem-

Ms. — 159 : *S.* : ils se voient depuis quelque temps.

du roi, qui condamna légèrement ces deux hommes, dont l'un n'étoit point coupable et dont l'autre l'étoit beaucoup moins qu'on ne se l'imaginoit. » (*R. 1719.*) — L'histoire de Fouquet est encore plus ancienne que celle de Navailles. Son procès, dans lequel il eut à se défendre au sujet du projet qui est rappelé ici (voir les *Lettres* de Mme de Sévigné du 4 et du 9 décembre 1664) est de 1664 ; et la trahison possible d'un frère qui le haïssait et qui était une sorte de policier au service de Mazarin remonterait, comme le projet lui-même, au temps du ministère de ce dernier : il est donc bien douteux que ces aventures aient été visées ici par Fénelon. Il est vrai toutefois que l'attention avait été ramenée plus récemment sur les deux frères, qui étaient morts, à deux mois d'intervalle, au début de 1680 ; que Fénelon était particulièrement lié avec la duchesse de Béthune-Charost, fille du surintendant ; qu'il avait suivi en 1689, les négociations relatives au mariage du frère de cette dame, Louis-Nicolas Fouquet, avec la fille de Mme Guyon ; que certains souvenirs de la famille Fouquet pouvaient donc être, vers l'époque du *Télémaque*, assez présents à son esprit, et qu'enfin il était peut-être de ceux qui regardaient le surintendant comme « beaucoup moins coupable » qu'on ne se l'était « imaginé ».

1. *Honnêteté*. Le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) donne à ce mot, entre autres sens, celui de « manière d'agir obligeante et officieuse ».

2. Vaugelas (*Remarques*, édit. Chassang, tome II, pages 212 et 285)

« ble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux « hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une « grande autorité, et peut-être pour renverser le trône où « vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je « m'expose à leur ressentiment, si, malgré mes avis sin- « cères, vous leur laissez encore votre autorité dans les « mains : mais qu'importe, pourvu que je vous dise la « vérité ? »

« Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, et je me défiai de Protésilas comme de son ami.

« Cependant Timocrate me disoit sans cesse : « Si vous « attendez que Philoclès ait conquis l'île de Carpathie, il « ne sera plus temps d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de « vous en assurer[1] pendant que vous le pouvez. »

« J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes ; je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu pût me rassurer. J'étois résolu de faire[2] au plus tôt périr ce perfide ; mais je craignois Protésilas, et je ne savois comment faire à

Ms. — 168 . *FP.* : ne soient réunis pour monter ensemble sur le trône, et peut-être pour renverser celui où vous régnez. *Pc.* : (*Le texte*). — 171 : *P.* : malgré mes amis, *Pc.* : mes avis. — 173 : *S.* : pourvu que je dise. — 175 : *F.* . Ces dernières paroles *fir* (*effacé*) de Timocrate.... — 177 : *F.* . je me défiai de *Phil* (*effacé*) Protésilas. — 181 : *F.* : plus temps *de* (*effacé*) d'arrêter ses desseins. — 187 : *S.* : faire périr au plus tôt.

---

condamnait déjà (1647) *servir à*, au lieu de *servir* suivi d'un régime direct, dans le sens de « rendre service et assister », comme un latinisme archaïque. On voit que Fénelon continue à suivre l'usage d' « Amyot et des anciens écrivains ».

1. *Vous en assurer* = vous assurer de lui. Cf. ci-dessus ligne 48, et la note.

2. Sur cette construction voir livre VI, ligne 553 et la note.

son égard. Je craignois de le trouver coupable, et je craignois aussi de me fier à lui. Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa conduite droite et modérée ; il m'exagéra ses services ; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdoit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence[1] et pour m'obliger à perdre Philoclès, pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux et exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblants à leurs pieds.

« Je crus faire un coup d'une profonde politique et déconcerter Protésilas en envoyant secrètement à l'armée navale Timocrate, pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation et me trompa d'autant mieux qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper.

« Timocrate partit donc et trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente : il manquoit de tout ; car Protésilas, ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même temps une autre ressource prête par le mauvais succès[2] d'une entre-

---

Ms. — 202 . *F.* . profonde politique, et *rompre toutes* (*2 mots effacés*) déconcerter....

---

1. *Intelligence*, entente, accord. Racine, dans *Britannicus* (III, v):

Notre salut dépend de notre intelligence.

2. *Succès*, issue (bonne ou mauvaise). Le sens a tendu, depuis le XVIIe siècle, on le sait, à se rétrécir : le mot ne se prend plus guère dans la langue courante qu'avec la signification d'issue favorable ; mais, cette signification, il l'avait déjà au XVIIe siècle, comme on va le voir ici même, un peu plus bas (ligne 220).

prise dont il m'avoit fait tant espérer et qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile par son courage, par son génie et par l'amour que les troupes avoient pour lui[1] : quoique tout le monde reçonnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire et funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût vu sa vie et son bonheur attachés au succès ; chacun étoit content de hasarder sa vie à toute heure sous un chef si sage et si appliqué à se faire aimer.

« Timocrate avoit tout à craindre en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion ; mais l'ambition furieuse est aveugle : Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit me gouverner absolument après la mort de Philoclès ; Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes et qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

« Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès ; il leur promit de ma part de grandes récompenses, et ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire de ma part des choses secrètes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux et avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à

Ms. — 217 : *F.* : étoit téméraire et *pernic* (*effacé*) funeste.... — 218 : *F.* : chacun *s'efforçoit* (*effacé*) travailloit.... — 226 : *F.* : pour contenter *avec* (*effacé*) Protésilas. — 235 : *F.* : pour me dire des choses secrètes, *Fc.* (*Comme le texte*). — 236 : *F.* : qu'il ne *pouv* (*effacé*) devoit.

1. « *M. de Turenne soutint ainsi plusieurs fois la guerre en Allemagne, où il manquoit souvent de tout, plutôt par son courage, par son génie et par l'amour que les troupes avoient pour lui que par aucune autre chose.* » (*R. 1719.*)

Philoclès. Le coup glissa et n'enfonça guère avant ; Philoclès, sans s'étonner[1], lui arracha le poignard, s'en servit contre lui et contre les deux autres. En même temps il cria : on accourut ; on enfonça la porte ; on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui, étant troublés, l'avoient attaqué foiblement. Ils furent pris, et on les auroit d'abord[2] déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier et lui demanda avec douceur ce qui l'avoit obligé à commettre une action si noire[3]. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès ; et, comme les traîtres sont toujours lâches, il [*ne*] songea qu'à sauver sa vie en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

« Philoclès, effrayé de voir tant de malice[4] dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent ; il le mit en sûreté, le renvoya en Crète, déféra le commandement de

---

Ms — 242 : *F.* : on dégagea Philoclès de ces trois hommes, *Fc.* : des mains de ces trois hommes. — 252 : *FP.* : il songea à sauver sa vie, *Pc.* : il songea qu'à (*sic*) sauver sa vie, *S.* : (*Comme FP.*), *Sc.* : il ne songea qu'à sauver sa vie. — 255 : *F.* : un parti plein de *cou* (*effacé*) modération. — 256 : *F.* : étoit innocent : il le renvoya en Crète, *Fc.* : (*Comme le texte*).... — 257 : *F.* : en Crète, *il* (*effacé*) déféra le *gouvernement d* (*effacé*) commandement de....

V (252) suit *Sc.*

---

1. *S'étonner*, dans son sens le plus fort. Le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), après les significations de « surprendre par quelque chose d'inopiné » donne encore à *étonner* celle d' « ébranler, faire trembler par quelque grande, par quelque violente commotion ».

2. *D'abord*, dès l'abord, immédiatement.

3. Il y a ici comme un souvenir d'un trait célèbre du duc de Guise rapporté par Montaigne dans le chapitre XXIII du livre I des *Essais*, auquel Corneille avait emprunté l'idée de son *Cinna*.

4. *Malice* : « méchanceté, inclination à nuire, à mal faire. » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694.)

l'armée à Polymène[1], que j'avois nommé, dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devoient[2] et passa, pendant la nuit, dans une légère barque, qui le conduisit dans l'île de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie[3], ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs et injustes, mais surtout des rois, qu'il croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes. »

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : « Hé bien ! dit-il, fûtes-vous longtemps à découvrir la vérité ?

— Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protésilas et de Timocrate : ils se brouillèrent même ; car les méchants ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jeté.

— Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un et de l'autre ?

— Hélas ! reprit Idoménée, est-ce, mon cher Mentor,

Ms. — 261 : *F.* : et se retira pendant la nuit..., *Fc.* : et passa pendant.... — 263 . *F.* . et dans la solitude, ne voulant plus entendre.... *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [264 ; travaillant *pour* (*effacé*) à faire]). — 266 : *F.* : les plus malheureux et les plus foibles de..., *Fc.* : les plus aveugles.... — 271 : *F.* . se brouillèrent même, *et leur d* (*effacé*) car les méchants.... — 277 : *FPS.* : reprit Idoménée, *Sc.* : répondit Idoménée.

V (277) suit *Sc.*

---

1. Personnage imaginaire. Le nom même (= de grand esprit, de grand courage ?), assez mal formé, ne paraît pas avoir été usité.

2. Philoclès ne se croit pas autorisé par la méchanceté et l'ingratitude de son roi à manquer lui-même à ses devoirs de sujet fidèle et loyal. Cf. livre III, lignes 190-194.

3. Sur Samos, voir livre V, ligne 302, et la note. Les poteries de Samos étaient célèbres ; mais il n'est pas facile de dire pourquoi Fénelon choisit pour son héros le métier de sculpteur (cf. livre III,

que vous ignorez la foiblesse et l'embarras des princes? Quand ils sont une fois livrés à des hommes corrompus et hardis qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus sont ceux qu'ils traitent le mieux et qu'ils comblent de bienfaits. J'avois horreur de Protésilas, et je lui laissois toute l'autorité. Étrange illusion! je me savois bon gré de le connoître, et je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée[1]. D'ailleurs, je le trouvois commode[2], complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse[3], c'est que je ne connoissois point de

---

Ms. — 279 F. une fois livrés *aux* (*effacé*) à des.... — 284 F. je lui laissai, P. : je lui laissois

---

ligne 506, l'idée qui vient à l'esprit de Narbal, quand il s'agit de prendre pour Télémaque une origine chyprienne). — Sur *gagner*, voir la note de la ligne 163 du livre III.

1. Sur tout ce passage (lignes 279-286), cf. *Examen de conscience* : « Ne vous laissez-vous point éblouir par certains hommes vains, hardis et qui ont l'art de se faire valoir, pendant que vous négligez et laissez loin de vous le mérite simple, timide, modeste et caché? » (xxxvii) — « Ils (*les princes*) ne sont presque jamais déterminés par le mérite ni par les vrais défauts des gens. Le fond des choses n'est pas ce qui les touche : leur décision vient d'ordinaire de ce qu'ils n'osent refuser ceux qu'ils ont l'habitude de voir et de croire. Souvent ils les souffrent avec impatience et ne laissent pas de demeurer subjugués. Ils voient les défauts de ces gens-là et se contentent de les voir. Ils se savent bon gré de n'en être pas les dupes; après quoi ils les suivent aveuglément; ils leur sacrifient le mérite, l'innocence, les talents distingués et les plus longs services » (xxxvi). — « *Le roi étoit, sur la fin, fort dégoûté de M. de Louvois, et cependant il n'avoit pas la force de s'en défaire, parce qu'il s'étoit livré à lui et qu'il en étoit gouverné.* » (*R. 1719.*)

2. « On dit qu'*un homme est fort commode* pour dire qu'il est d'une société douce et aisée » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694).

3. « N'avez-vous point cherché des raisons pour excuser le mal auquel votre inclination vous portoit? » demandera au duc de Bourgogne lui-même Fénelon dans son *Examen de conscience* (iv).

véritable vertu : faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires, je croyois qu'il n'y en avoit point sur la terre et que la probité étoit un beau fantôme. « Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat pour « sortir des mains d'un homme corrompu et pour tomber « dans celles de quelque autre, qui ne sera ni plus désinté- « ressé, ni plus sincère que lui ? » Cependant l'armée navale commandée par Polymène revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'île de Carpathie, et Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos. »

Mentor interrompit encore Idoménée, pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas[1].

« J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires et trop inappliqué[2] pour pouvoir me tirer de ses mains : il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité et instruire un nouvel homme ; c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement en faisant entendre

---

Ms. — 291 : *F.* : faute d'avoir choisi..., *Fc.* : d'avoir su *bien* (*effacé*) choisir. — 295 : *F.* corrompu, pour tomber dans les mains de quelque autre qui ne sera pas plus désintéressé que lui. *A quoi me* (*effacé*) *a-t-il* (? *effacé*) *seroit* (*effacé*), *Fc.* (*Comme le texte, par correction sans doute immédiate*). — — 303 : *F.* : Mentor *ne pou* (*effacé*) interrompit encore.... — 306 : *F.* : trop ennemi des affaires, trop inappliqué, *Fc.* : et trop inappliqué....

---

1. Il semble qu'Idoménée ait déjà répondu par avance à cette question (lignes 283-297).

2. Voir ci-dessous, ligne 407. — « *Voilà précisément la raison pour laquelle le roi ne put se résoudre à éloigner un ministre qui lui étoit devenu nécessaire. Il trouvoit de la commodité à employer un homme qui le servoit bien, quoiqu'il lui vendît souvent bien cher ses services.* » (*R. 1719.*)

à certaines personnes de confiance que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé[1]. Je faisois même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, à décider contre son sentiment ; mais, comme il connoissoit ma hauteur et ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins[2]. Il revenoit opiniâtrément à la charge : il usoit tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse et d'insinuation ; surtout, quand il s'apercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusements[3] propres à m'amollir ou pour m'embarquer dans quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire[4] et de faire valoir son zèle pour ma réputation.

« Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flatter mes passions m'entraînoit toujours : il me soula-

Ms. — 313 : *FP.* : que je n'ignorois sa mauvaise foi. *Pc.* je n'ignorois pas. — 316 : *F.* : je supportois *le* (*effacé*) son joug... — 330 · *F.* : m'entraînoit toujours : il savoit mes secrets, il me soulageoit..., *PS* . (*Le texte*).

V (330) suit *F.*

1. Cf. le passage de l'*Examen de conscience* (XXXVI) cité ci-dessus, dans la note de la ligne 286.

2. *Chagrins,* accès de mauvaise humeur, comme dans le vers du *Misanthrope* (I, 1) :

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre.

3. *Amusement,* tout artifice, et, par suite, comme ici, tout plaisir, toute séduction qui fait passer le temps et oublier les soucis plus sérieux. Cf. la note de la ligne 45 du livre VI.

4. Il est difficile de ne pas voir ici une allusion à une accusation qui fut, sans fondement peut-être, mais avec persistance (voir l'édit. des *Mémoires* de Saint-Simon publiée par De Boislisle, tome XXVIII, page 17, note 3), dirigée contre Louvois. On lui reprochait d'avoir, par ses menées, suivant l'expression de Saint-Simon (*Id., ibid.*, page 57), « embarqué la guerre générale de 1688 » pour prévenir une disgrâce et se « rendre nécessaire » (*Id., ibid.*, page 20).

geoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité[1]. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre. Mais, en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre[2]; la vérité s'éloigna de moi; l'erreur, qui prépare la chute des rois[3], me punit[4] d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas; ceux mêmes qui avoient le plus de zèle pour l'État et pour ma personne se crurent dispensés de me détromper après un si terrible exemple[5]. Moi-même,

---

Ms. — 331 : *P.* : faisoit troubler, *Pc.* : trembler. — 332 : *F.* : je ne pus songer à le détruire. *Il fallut que je partisse pour le siège de Troie et en partant je lui laissai* (16 *mots effacés*). Mais en le co (*effacé*) maintenant, *P.* : je ne pus songer à le détruire. Mais en le maintenant, *Pc.* : (*Le texte*). — 334 : *F.* : hors d'état de me dire la vérité. Depuis ce moment..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 336 : *S.* : dans mes conseils de parole libre. — 341 : *Pc.* : un si terrible exemple. Mérione même qui m'avoit accompagné avec tant de gloire au siège de Troie, fut contraint de m'abandonner : car Protésilas en étoit jaloux. Moi-même..., *Pc'.* : (*Le texte*), *S.* : (*Comme le texte, sauf* [341 : après un si mauvais exemple]), *Sc.* : (*Comme le texte*).

---

1. « *Tout ce qui précède et tout ce qui suit contient le portrait au naturel de M. de Louvois. Il s'étoit rendu si nécessaire au roi et si redoutable à tout le royaume que le monarque ne voyoit que par ses yeux et que personne n'osoit l'aborder.* » (*R. 1719.*)

2. *Examen de conscience* (VI) : « Avez-vous craint les inconvénients qu'il y a à se livrer à un seul homme? Avez-vous donné à ce conseil (*le Conseil de conscience*) une entière liberté de vous découvrir, sans adoucissement, toute l'étendue de vos obligations de conscience? »

3. Souvenir probable de l'*Athalie* (I, II) de Racine, que Fénelon, il nous l'a dit lui-même (*Lettre à l'Académie*, V), avait fait lire, dès son apparition, au duc de Bourgogne, alors dans sa neuvième année :

> Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle (*Athalie*)
> Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
> De la chute des rois funeste avant-coureur.

4. *Me punit* en s'emparant de moi, fut ma punition.

5. « Quelquefois ils (*les princes*) écouteront favorablement un homme qui osera leur parler contre ces ministres ou ces favoris et

mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage et qu'elle ne parvînt jusqu'à moi malgré les flatteurs[1] ; car, n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune[2]. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse et l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi me plongeoient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur et la fausse gloire dans laquelle on élève les rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé et que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état

---

ils verront des faits clairement vérifiés : alors ils gronderont et feront entendre à ceux qui ont osé parler qu'ils seront soutenus contre le ministre ou contre le favori. Mais bientôt le prince se lasse de protéger celui qui ne tient qu'à lui seul ; cette protection lui coûte trop dans le détail, et, de peur de voir un visage mécontent dans la personne du ministre, l'honnête homme par qui on avoit su la vérité sera abandonné à son indignation. Après cela méritez-vous d'être averti ? Pouvez-vous espérer de l'être ? Quel est l'homme sage qui osera aller droit à vous sans passer par le ministre, dont la jalousie est implacable ? Ne méritez-vous pas de ne plus voir que par ses yeux ? » (*Examen de conscience*, XXXVI.)

1. « Les gens que vous estimez les plus solides sont ceux que vous craignez et que vous évitez le plus. Il faudroit aller au-devant de la vérité.... Tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir » (*Lettre à Louis XIV*.)

2. Cet état de l'âme de celui qui fait mal, mais qui ne veut pas prendre conscience de son erreur, qui ne veut ni se voir ni souffrir qu'on le voie tel qu'il est, a été souvent décrit par les moralistes et les prédicateurs du XVIIe siècle : voir notamment le sermon de Bossuet sur la *Haine de la vérité* et le fragment de Pascal que nous mentionnons ci-dessus, à la note de la ligne 25. — Sur la construction, voir la note de la ligne 72 du livre II.

des princes foibles et inappliqués[1] : c'étoit précisément le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siège de Troie.

« En partant, je laissai Protésilas maître des affaires : il les conduisit, en mon absence, avec hauteur et inhumanité. Tout le royaume de Crète gémissoit sous sa tyrannie ; mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples ; on savoit que je craignois de voir la vérité et que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérione, qui m'avoit suivi avec tant de gloire[2] au siège de Troie. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois et qui montroient quelque vertu.

« Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois[3], que la vengeance des dieux, irrités contre mes foiblesses, et la haine des peuples, que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois, lassés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience,

Ms. — 361 . *F.* avec *tyrann* (*effacé*) hauteur et.... — 362 : *F.* : Tout le royaume de Crète soupira, *Fc.* : gémissoit.... — 367 . *FP.* · étoit violent. Il faut que vous sachiez (372), *Pc.* (*Comme le texte, sauf* [369 : au siège de Troie. Depuis notre retour, il en devint jaloux]), *Pc'* : (*Le texte*). — 373 : *F.* . pas tant *l'action vio* (*effacé*) la mort de mon fils....

1. Voir ci-dessous la note de la ligne 407. — « *Tel fut précisément l'état de Louis XIV pendant son règne : il fut trompé toute sa vie, parce que la fausse gloire, d'un côté, l'empêcha toujours de reconnoître ses erreurs et que, de l'autre, personne n'osa entreprendre de lui découvrir la vérité.* » (*R. 1719.*)

2. Les exploits de Mérione, écuyer d'Idoménée et combattant à ses côtés, sont racontés au livre XIII de l'*Iliade*.

3. Voir livre V, ligne 222 et suiv.

et l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis longtemps dans le fond des cœurs.

« Timocrate me suivit au siège de Troie et rendoit compte secrètement par ses lettres à Protésilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois, à mon arrivée[1], se révoltèrent, Protésilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Il m'auroient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolents pendant la prospérité sont toujours foibles et tremblants dans la disgrâce. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échappe. On les voit aussi rampants qu'ils ont été hautains[2], et c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre. »

Mentor dit à Idoménée :

« Mais d'où vient donc que, connoissant à fond ces deux méchants hommes, vous les gardez encore auprès

---

Ms. — 379 : *F.* : ne fit *que donner une espèce* (*4 mots effacés*) que montrer.... — 380 : *S.* : depuis si longtemps. — 382 . *F.*. rendoit compte secrètement à Protésilas, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 385 : *S.* : de n'y pas penser. — 397 : *S.* : Mais d'où vient que. — 398 : *F.* : méchants hommes, ils sont encore auprès de vous, *Fc.* : vous les gardez encore....

---

1. *A mon arrivée*, c'est-à-dire dès que je fus de retour.

2. « *Tel étoit encore le marquis de Louvois. Dès que le roi lui témoignoit quelque froideur, il étoit au désespoir ; il faisoit mille bassesses et il eut besoin plus d'une fois du crédit de Mme de Maintenon pour se rétablir.* » (*R. 1719.*) — L'allusion est-elle aussi précise que paraît le croire l'éditeur de 1719 ? Et a-t-on jamais pu dire avec vérité de Louvois qu'il fut « rampant » ? N'oublions pas toutefois que beaucoup de contemporains affectèrent de le reconnaître dans le personnage d'Aman de la tragédie d'*Esther*, tour à tour cruel et vil (acte II. sc. I, et acte III, sc. v).

de vous comme je les vois ? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts ; je comprends même que vous avez fait une action généreuse de leur donner un asile dans votre nouvel établissement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences ?

— Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux princes amollis et inappliqués[1], qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontents de tout, et ils n'ont le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer, qui me lioient à ces deux hommes, et ils m'obsédoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jeté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues ; ils ont épuisé cet État naissant[2] ; ils m'ont attiré cette guerre, qui alloit m'accabler sans vous[3]. J'aurois bientôt éprouvé à Salente

Ms. — 401 · *F.* : que vous avez dû leur faire trouver un asile..., *Fc.* : que vous avez dû leur faire trouver généreusement un asile, *Fc'.* : que vous avez fait une action généreuse dû (*sic*) leur donner un asile, *P.* : (*Le texte*). — 408 . *S.* : de tout et ils n'osent rien redresser, *Sc.* . (*Comme le texte*). — 410 : *F.* : à ces deux hommes qui m'obsédoient..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 411 . *F.* dans toutes les *folles* (*effacé*) dépenses....

1. *Inappliqués*. Fénelon a déjà employé le mot (ligne 247 du livre III, et, ci-dessus, lignes 307 et 357). Il était nouveau alors, et contesté par quelques-uns, quoique l'Académie l'ait inséré (1694) dans la première édition de son *Dictionnaire* (voir Brunot, *Histoire de la langue française*, tome VI, p. 483).

2. Cf. la *Lettre à Louis XIV*, reprochant aux « principaux ministres » du roi d'avoir « poussé ses revenus et ses dépenses à l'infini » et de l'avoir glorifié « pour avoir effacé, disoit-on, la grandeur de tous ses prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux » ; et Saint-Simon accusant Louvois d'avoir « si bien su manier » cet « orgueil » du roi qui « épuisoit le royaume » (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXVIII, page 53).

3. Voir le livre IX, à partir de la ligne 310.

les mêmes malheurs que j'ai sentis en Crète ; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux et vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sais ce que vous avez fait en moi ; mais, depuis que vous êtes ici, je me sens un autre homme[1]. »

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protésilas dans ce changement des affaires.

« Rien n'est plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée[2]. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous ; mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. « L'un, disoit-on, est le fils du « trompeur Ulysse[3] ; l'autre est un homme caché et d'un « esprit profond : ils sont accoutumés à errer de royaume « en royaume ; qui sait s'ils n'ont point formé quelque « dessein sur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux- « mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous « les pays où ils ont passé : voici un État naissant et « mal affermi ; les moindres mouvements pourroient le

---

Ms. — 427 F. : L'un, disoit-il, *Fc.* disoient-ils, *P.* disoit-il, *PcS.* : disoit-on.

V (427) suit *Fc.*

---

1. C'est le *renouvellement* marqué en tant de lieux par saint Paul (II *Cor.*, V, 17; *Col.* III, 10, etc.). Sur le sens chrétien de cette phrase et sur ce qu'il faut entendre par l'action inspiratrice de Minerve, cachée sous les traits de Mentor, cf. livre II, ligne 276, et note de la ligne 271. Voir encore *Introduction*, page cx, strophe 2.

2. « *Louvois étoit très artificieux et très adroit à jeter des soupçons dans l'esprit du roi contre toutes les personnes qui l'approchoient. Il parvint enfin à en écarter tout le monde et l'on ne pouvoit aborder au trône que par son moyen.* » (*R. 1719.*)

3. *Trompeur* : c'est l'épithète qui lui est communément donnée dans la tradition épique (Homère, *Iliade*, XI, 482 ; *Odyssée*, III, 163 ; Virgile, *Énéide*, II, 90, Horace, *Odes*, I, vi, 7).

« renverser. » Protésilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger et l'excès de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre [1]. Il me prenoit par mon propre intérêt. « Si vous mettez », me disoit-il, « les « peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus ; ils « deviendront fiers, indociles, et seront toujours prêts à « se révolter [2] : il n'y a que la foiblesse et la misère qui « les rende souples et qui les empêche de résister à « l'autorité [3]. » Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, et il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon service. « En voulant soulager « les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance « royale, et par là vous faites au peuple même un tort « irréparable ; car il a besoin qu'on le tienne bas pour « son propre repos. »

« A tout cela je répondois que je saurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse, en punissant avec fermeté tous les coupables, enfin en donnant aux enfants une bonne éducation [4] et

---

Ms. — 438 : *S.* si vous mettez, disoit-il, *Sc.* : me disoit-il. — 440 : *S.* : indociles et prêts, *Sc.* : (*Comme le texte*). — 441 : *F.* : la misère qui les *mett* (*effacé*) rende souples. — 442 : *F.* : résister à *leur* (*effacé*) l'autorité. — 443 : *F.* il tâchoit de prendre, *Fc.* : de reprendre. — 445 : *F.* : En voulant, me disoit-il, soulager les peuples, vous rabaissez la dignité royale, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 447 : *F.* : et *vo* (*effacé*) par là.... — 449 . *F.* : son propre repos. *De tem* (*effacé*) A tout cela .. — 452 : *FP.* : quoique je les soulageasse; enfin en donnant (454), *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Voir le livre X, à partir de la ligne 471.

2. Voir livre X, ligne 853, et la note.

3. « *Ç'a toujours été les maximes des ministres en France, depuis Richelieu, de charger le peuple françois pour l'empêcher de se révolter. Louis XIV s'est cru d'autant plus puissant que ses sujets étoient plus foibles et plus misérables.* » (*R. 1719.*) — Cf. la note des lignes 376 du livre VII et 514 du livre XIV.

4. Voir livre X, ligne 896 et suiv.

à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre et laborieuse. « Hé quoi ! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ? Quelle inhumanité ! Quelle politique brutale ! Combien voyons-nous de peuples traités doucement et très fidèles à leurs princes[1] ! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition et l'inquiétude[2] des grands d'un État, quand on leur a donné trop de licence et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes ; c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe et dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre[3], qui ont négligé toutes les occupations utiles qu'il faut prendre dans les temps de paix ; enfin c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté, la

---

Ms. — 457 *FP* ne peut-on soumettre.. , *Pc.* ne peut-on pas soumettre. — 458 *F.*. Quelle inhumanité ! Combien voyons-nous.. . *Fc.* (*Comme le texte*). — 467 *S.* · toutes les occupations utiles *qu'il faut prendre* (*4 mots effacés*) dans les temps de paix

---

1. « J'ai montré par les succès de mes maximes, dit Louis XII à Louis XI, dans un des *Dialogues des morts* (61) de Fénelon, que les tiennes étoient fausses et pernicieuses. Je me suis fait aimer ; j'ai vécu en paix sans manquer de parole, sans répandre le sang, sans ruiner mon peuple.... Pendant ma vie on m'a été fidèle ; après ma mort on me pleure et on craint de ne trouver jamais un aussi bon roi. »

2. *Inquiétude* : incapacité de se tenir en repos, de se contenter de ce qu'on a. Dans Fénelon même (*Dialogues des morts*, 65) : « C'est par inquiétude que vous avez désiré le repos », dit un moine de Saint-Just à Charles-Quint.

3. *Examen de conscience* (IX) : « Il (*le roi*) doit savoir s'il y a assez de laboureurs ; s'il y a, à proportion, trop d'autres artisans, trop de praticiens, trop de militaires à la charge de l'État. » — Plus tard, dans ses *Plans de gouvernement* (II, 1) Fénelon souhaitera la réduction du « corps militaire » à 150 000 hommes.

« hauteur des rois et leur mollesse, qui les rend incapa- « bles de veiller sur tous les membres de l'État pour « prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes[1], « et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au labou- « reur, après qu'il l'a gagné[2] à la sueur de son visage. »

« Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée : il a commencé à suivre ces maximes qu'il n'avoit pu détruire ; il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je puis souhaiter pour soulager les pauvres ; il est le premier à me représenter leurs besoins et à crier contre les dépenses excessives[3]. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance et qu'il n'oublie rien pour

Ms. — 471 *F* . veiller sur *les* (*effacé*) tous les.... — 472 : *Sc.* : les révoltes terribles, et non pas..., *Sc'*.. les révoltes, et non pas.. . — 473 : *F.* · qu'on laisse manger au laboureur, *Fc.* qu'on laisse manger en paix au laboureur — 476 . *F.* · tout opposé *à celui* (*2 mots effacés*) à sa conduite.... — 477 *F.*. ces maximes qu'il *n'a p* (*effacé*) n'avoit pu..., *P.* : (*Comme le texte*), *S.* qu'il n'a pu. — 480 *Sc.*. (*ponctuation*) : ce que je puis souhaiter. Pour soulager les pauvres, il est le premier....

1. « *Il n'y a jamais eu en effet que le désespoir des peuples maltraités par la dureté des ministres qui ait porté les François à secouer un joug devenu trop pesant. Tant qu'il est supportable, ils le souffrent par l'affection naturelle qu'ils ont pour leurs princes, qui les ont de bonne heure accoutumés à un joug modéré.* » (*R. 1719.*)

2. Voir la note de la ligne 163 du livre III.

3. Il ne serait pas impossible de trouver encore dans les anecdotes qui couraient touchant Louvois des applications de ce trait nouveau du caractère de Protésilas : voir, par exemple, le récit de Saint-Simon (*Mémoires*, édit. De Boislile, tome XXVIII, page 71) relatif au voyage de Mons, où Louvois, malgré le péril d'une disgrâce, dissuada le roi d'emmener les dames (1691), y trouvant « tant de dépenses et tant d'embarras qu'il préféra le bien de l'État et la gloire du roi à son propre danger ». Mais sans doute n'y a-t-il ici qu'un détail imaginaire par lequel le romancier complète le portrait de son personnage.

vous plaire. Pour Timocrate, il commence[1] à n'être plus si bien avec Protésilas ; il a songé à se rendre indépendant : Protésilas en est jaloux, et c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie. »

Mentor, souriant, répondit ainsi à Idoménée :

« Quoi donc ! vous avez été foible jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison !

— Ah ! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible et inappliqué[2], qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs, je vous ai déjà dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public. »

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave :

« Je ne vois que trop combien les méchants prévalent sur les bons auprès des rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, et ils sont encore fermés pour laisser[3] le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchants ne sont point des hommes incapables de faire le bien ; ils le font indifféremment, de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons et

---

Ms. — 495. *S.* : toutes les affaires. — 503 · *F.* · à cet (le *t* ajouté) *traître qui est* (3 *mots effacés*) homme indigne de vivre. *Fc.* (*Comme le texte*)

---

1. *Il commence....* Fénelon a oublié ce qu'il a dit plus haut (lignes 271-274).
2. Décidément Fénelon y insiste : c'est la troisième fois (voir lignes 307, 357 et 347-350) que cette considération est ici présentée. Voir encore la note de la ligne 407.
3. La syntaxe exigerait aujourd'hui : vous les tenez encore fermés pour laisser... (Cf. la note de la ligne 72 du livre II).

pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajouter à tous leurs autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité [1] ; mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement et pour reprendre en liberté son naturel trompeur et féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur et en repos, pendant qu'un tel homme vous obsède à toute heure et que vous savez le sage et le fidèle Philoclès pauvre et déshonoré dans l'île de Samos?

« Vous reconnoissez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs et hardis qui sont présents entraînent les princes foibles ; mais vous devriez ajouter que les princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre, c'est celui d'oublier facilement la vertu et les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappés que de ce qui est présent et qui les flatte ; tout le reste s'efface bientôt. Surtout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés [2],

Ms — 533 *FP.* la vertu, bien loin de les flatter, *Pc.* la vertu, loin de les flatter. — 534 *F.* les contredit. *Ils n'aiment rien et ils sont surpris* (*8 mots effacés*) Faut-il s'étonner..., *Fc.*: (*Comme le texte*).

1. L'hypocrisie à la cour, dans les dernières années du XVIIe siècle, a été, on le sait, bien souvent dénoncée par les contemporains, par La Bruyère notamment (*De la mode*, 16-50) et même par les prédicateurs : voir, à ce sujet, Lange, *La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales*, pages 44-48.

2. « *Louis XIV ne fut point aimé, parce qu'il rapporta tout à lui-*

puisqu'ils ne sont pas aimables et qu'ils n'aiment rien que leur grandeur et leur plaisir? »

Après[1] avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il falloit au plus tôt chasser Protésilas et Timocrate, pour rappeler Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès.

« J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime et que je l'estime. Je suis, depuis ma tendre jeunesse, accoutumé à des louanges, à des empressements et à des complaisances, que je ne saurois espérer de[2] trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manières étoient respectueuses et modérées, mais sèches.

— Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent sec et austère tout ce qui est libre et ingénu? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service et qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'âme servile et qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre et généreuse leur paroît

Ms — 536 : *F.* · ne sont point aimables, *P.* · ne sont pas aimables. — *Entre* 537 *et* 538 · *F.* : (*Une main moderne a introduit l'indication* . Liv. XIV), *Sc.* : 14e livre. — 545 : *F.* : ma tendresse (*sic*) jeunesse, *F.* . ma tendre jeunesse. — 547 : *S.* . espérer dans cet homme, *Sc.* (*Comme le texte*). — 550 *F.* : en particulier *devant* (*effacé*) avec moi.... — 551 *F* respectueuses, *mais* (*effacé*) et modérées.... — 554 : *FP.* : libre et ingénu. Ils deviennent si délicats (560), *Pc.* : (*Le texte*).

V (536) suit *F.*

même et qu'il crut que tous les autres hommes n'étoient nés que pour contribuer à sa grandeur et à ses plaisirs. » (*R. 1719.*)

1. Ici commence le livre XIV des éditions en 24 livres (voir Ms. *Entre* 537 *et* 538).

2. Voir la ligne 466 du livre I, et la note.

hautaine, critique et séditieuse. Ils deviennent si délicats[1], que tout ce qui n'est point flatteur les blesse et les irrite. Mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est[2] effectivement sec et austère : son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers? Ou trouverez-vous un homme sans défauts, et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? n'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres et pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité et vous, qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même, qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchements, et cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité; qu'il[3] est le plus précieux trésor de l'État, et que la plus grande punition qu'il doit craindre des dieux est de perdre un tel homme, s'il s'en[4] rend indigne, faute de savoir s'en servir.

Ms — 563 : *S* que la flatterie de vos conseillers, *Sc*.. la flatterie pernicieuse de vos conseillers. — 568 · *F* vaincre ce dégoût, *P* : vaincre le dégoût, *S*. ce dégoût — 570 : *S*. que vous ne vous savez aimer.

V (564). Où * trouverez-vous.. ; — (568) suit *F*. et *S*.

---

1. Voir ligne 38 du livre X, et la note.

2. On a employé indifféremment l'indicatif ou le subjonctif après *supposer que* et, en général, après les verbes exprimant l'idée de *croire*, de *penser*. Des exemples de l'un et de l'autre emploi peuvent être cités en grand nombre (voir, sur ce point, Brunot, *Histoire de la langue française*, tome III, page 566).

3. *Il* = cet homme généreux. *Il* (lignes 576-577) = le prince.

4. Voir la ligne 481 du livre II, et la note. Cf., ci-dessous, ligne 599.

* L'édition de 1717 donne également *où* accentué. Nous nous tenons à la leçon de *P*., confirmée par les deux autres manuscrits. A vrai dire la confusion de *ou* et de *où* n'est, en principe, nullement invraisemblable dans l'écriture usuelle du XVIIe siècle; mais il n'y a pas lieu de la supposer ici.

« Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connoître[1] et ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les ; ne nous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiscret[2]; mais écoutez-les favorablement ; honorez leur vertu; montrez au public que vous savez la distinguer ; surtout gardez-vous bien d'être plus longtemps comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtés comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance et de les combler de bienfaits; d'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux: mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux. »

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé

Ms. — 579. *F.* : les savoir connoître et savoir [s'en servir Redressez-les..., *Fc.* (*Comme le texte*) — 583 *F* la distinguer, et surtout gardez-vous bien d'être comme ces princes qui, se contentant de connoître ce que sont les hommes corrompus, ne laissent pas. (587), *FcP* (*Comme F, sauf* [586 se contentant de mépriser les hommes corrompus]), *Pc.* (*Le texte*) — 588 *FP.* : de bienfaits, et qui, se piquant de connoître aussi les hommes vertueux, ne leur donnent que de vains éloges..., *Pc.* (*Le texte*).

---

1. Sur le sens de *connoître*, voir la note de la ligne 180 du livre XVII. Noter la construction : *les savoir connoître*, mais, un peu plus bas (ligne 583) : *vous savez la distinguer*.

2. *Indiscret,* littéralement qui ne sait pas *discerner* ce qui convient de ce qui ne convient pas. Le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), en avertissant que le mot « se dit aussi des choses », définit : « Étourdi, imprudent, qui ne prend pas garde à ce qu'il dit ou à ce qu'il fait. » L'expression d'ailleurs de *zèle indiscret* paraît consacrée et les exemples en sont très nombreux : voir au mot *zèle* les lexiques de Corneille et de Molière, et au mot *indiscret* celui de La Fontaine, dans la collection des *Grands écrivains de la France.* Rappelons encore le vers de Racine (*Iphigénie*, I, 1):

> Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
> Découvrir à ses yeux mon funeste secret.

Et comparer, dans Molière (préface du *Tartuffe* et *Don Juan*, V, 11), l'expression de *zélés indiscrets*.

à délivrer l'innocence opprimée et à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori ; car, aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects et importuns à leurs maîtres, les princes, lassés et embarrassés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire ; leur amitié s'évanouit, les services sont oubliés ; la chute des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voient plus.

Aussitôt le roi ordonna en secret à Hégésippe[1], qui étoit un des principaux officiers de sa maison[2], de prendre Protésilas et Timocrate, de les conduire en sûreté dans l'île de Samos, de les y laisser et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe, surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie.

« C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs et tous ceux de vos peuples : il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien et qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle ; ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur[3]. »

Ms — 594 *F.* ceux qui l'avoient trompé. *Mais il et* (*effacé*) Aussitôt il ordonna en secret (602), *P.* · ceux qui l'avoient trompé Aussitôt il ordonna en secret (602), *Pc..* (*Comme le texte, sauf*]597 . rendre un favori suspect et importun, les princes... ; 600 la *perte* (*effacé*) chute des favoris]). *Pc'* (*Le texte*). — 604 *F.* de les *em* (*effacé*) conduire... — 605 : *F.* y laisser, et *d'y prendr* (3 *mots effacés*) de ramener....

---

1. Personnage imaginaire. Mais le nom, que Fénelon et ses secrétaires écrivent à tort *Égésippe*, a été porté en Grèce par divers personnages.

2. Voir la note de la ligne 169 du livre II.

3. « Depuis environ trente ans, vos principaux ministres... n'ont connu d'autre règle... que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout ce qui leur résistoit. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage. » (Fénelon, *Lettre*

Ensuite Hégésippe découvroit au roi un grand nombre de perfidies et d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il voyoit. Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison : elle étoit moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du roi [1] ; l'architecture étoit de meilleur goût ; Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée

---

Ms. — 615. *F.*. découvrit, *P.*. découvroit — 615 *F.* un grand nombre de *tromperies* (*effacé*) perfidies.... — 621 *F.*. Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas qui étoit alors environné d'une troupe *de* (*effacé*) des principaux Salentins. Ils étoient *aut* (*effacé*) devant lui dans un grand respect. Chacun étudioit *ses* (*effacé*) les yeux et le visage de Protésilas pour deviner ses pensées et pour lui tenir des discours conformes à ses sentiments (*Fc*.. inclinations) A peine avoit-il ouvert la bouche pour parler qu'il étoit déjà applaudi. On élevoit jusqu'au ciel ses proches et ses amis ; on jugeoit indignes de vivre tous ceux qui ne lui plaisoient pas. L'un le faisoit ressouvenir d'une action éclatante qu'il avoit faite autrefois. Un autre lui présentoit des vers qu'on avait faits à sa louange. Un autre se moquoit pour lui plaire de la police que Mentor travailloit à établir. Plusieurs lui demandoient des grâces avec autant de soumission qu'une mère en témoigne lorsqu'elle demande aux pieds des autels des dieux la guérison... (662), *Fc'*. (*Comme le texte, sauf* [624 Protésilas *y avoit mis* (*effacé*) l'avoit ornée ; 627 une broderie d'or, *sa* (*effacé*) il paroissoit.., 629: je ne sais quoi d'agité et de farouche (*Fc''*. *comme le texte*) ; 652. toute l'assemblée se mit aussitôt à rire, 656 dans le silence *Cependant il y avoit à la porte du palais sur la* (*ces deux mots effacés*) *une foule de gens qui attend* (*effacé*). Plusieurs nobles....]), *PS* (*Le texte*).

V (615) suit *F.* ; — (652) suit *Fc'*

à Louis XIV.) — Et Saint-Simon, dans un des sommaires de ses *Mémoires* : « Nul vrai accès à Louis XIV enfermé par ses ministres » (Edit. De Boislisle, tome XXVIII, page 45).

1. Bien que la disgrâce de Fouquet (1661) et sa mort même (1680) remontassent, nous l'avons dit (voir, ci-dessus, la note de la ligne 152), assez haut dans le passé, et qu'on puisse douter, d'autre part que Fénelon voulût rien écrire de pénible pour les enfants de Fouquet (voir la même note), il était presque impossible que le souvenir d'une aventure si célèbre n'entrât pas comme un élément dans la conception générale de cette histoire de Protésilas,

du sang des misérables. Il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroissoit las et épuisé de ses travaux; ses yeux et ses sourcils montroient je ne sais quoi d'agité, de sombre et de farouche. Les plus grands de l'État étoient autour de lui rangés sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire.*Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui assuroit que Jupiter, ayant trompé[1] sa mère, lui avait

qui rappelle, d'autre part (voir la note de la ligne 1), celle de Louvois. Mais bien d'autres exemples, et plus récents, de fortunes scandaleuses attestées par des constructions d'un luxe insolent devaient s'offrir à l'esprit de Fénelon. La maison de Protésilas « moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du roi », par exemple, suggère peut-être moins le souvenir du château de Vaux[a] comparé soit au Versailles plus modeste de Louis XIII, soit au Versailles de Louis XIV, dont la conception même est postérieure d'environ quinze ans, que celui de ce palais, dont parle La Bruyère dans la huitième édition de ses *Caractères* (1694), où une reine « aura épuisé ses trésors et son industrie », et qu'un « pâtre », enrichi dans la perception des impôts, « achètera un jour à deniers comptants, *pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune* ». Sur les constructions somptueuses des partisans, voir d'ailleurs, avec le chapitre même de La Bruyère sur *les Biens de fortune*, LANGE, *La Bruyère critique des conditions*, pages 168-180. — Il va de soi d'ailleurs que, conformément au dessein général de son livre, Fénelon place la scène qu'il décrit dans un décor antique, sinon rigoureusement conforme à ce que nous pouvons savoir de la société des temps homériques : ainsi s'expliquent le « salon de marbre auprès des bains » (ligne 626), le « lit de pourpre avec une broderie d'or » (627), les « tapis » (631), qui sans doute recouvrent des lits de repos ou des sièges, enfin certaines flatteries des parasites (636-641).

1. *Ayant trompé*, ayant abusé par une fausse apparence, comme il fit, par exemple, pour Alcmène, femme d'Amphitryon et mère d'Hercule.

a. Voir cependant le commentaire de l'éditeur de 1719 (ci-dessous, note de la ligne 678).

donné la vie et qu'il étoit fils du père des dieux. Un poète venoit de lui chanter des vers, où il assuroit que Protésilas, instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poète, encore plus lâche et plus impudent, l'appeloit dans ses vers l'inventeur des beaux-arts et le père des peuples, qu'il rendoit heureux ; il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protésilas écoutoit toutes ces louanges[1] d'un air sec, distrait et dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes et qui fait trop de grâce de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police[2] que Mentor tâchoit d'établir. Protésilas sourit ; toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit. Mais Protésilas reprenant bientôt son air sévère et hautain, chacun rentra dans la crainte et dans le silence. Plusieurs nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se tourner vers eux et les écouter; ils paroissoient émus et embarrassés : c'est qu'ils avoient à lui demander des grâces. Leur posture suppliante parloit pour eux ; ils paroissoient aussi soumis qu'une mère aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient[3] contents, atten-

---

Ms. — 662 *F.* : paroissoient contents et attendris pour Protésilas, *Fc* (*Comme le texte*).

---

1. « *Tout ce qui suit est une peinture naturelle du marquis de Louvois, de sa conduite envers les grands et de la souplesse des courtisans, qu'il faisoit trembler par ses manières hautaines et bizarres.* » (*R. 1719.*)

2. *Police*, : voir la ligne 92 du livre II, et la note.

3. *Paroissoient*. La répétition de ce mot employé trois fois en cinq lignes (658, 660, 662) est une négligence.

dris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui, dans le cœur, une rage implacable.

Dans ce moment, Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas et lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'île de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba, comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée[1]. Le voilà qui se jette tremblant et troublé aux pieds d'Hégésippe; il pleure, il hésite, il bégaie, il tremble; il embrasse les genoux[2] de cet homme, qu'il ne daignoit pas, une heure auparavant, honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets[3]. Tout fut saisi et porté au roi. Timocrate fut

---

Mss — 665 *F.* Hégésippe saisit son épée et lui déclare qu'il va l'emmener, *Fc* · Hégésippe entre *et* (*effacé*) saisit son épée et lui déclare qu'il va l'emmener, *P.* Hégésippe entre, saisit son épée et lui déclare qu'il va l'emmener, *PcS* (*Le texte*), *Sc.* (*Comme le texte, sauf* [665 saisit l'épée de ce favori et lui déclare .]). — 667 *F.*. A ces paroles, Protésilas qui avoit un air plein d'arrogance et de faste, perdit toute sa fierté. Le voilà .., *FcP.* A ces paroles, toute l'arrogance de Protésilas tomba (*La suite comme le texte*), *PcS.* (*Le texte*). — 671 · *F.* il bégaie, il embrasse..., *Fc.* · il bégaie, il tremble, il embrasse.... — 677 *F.* ni de prendre certaines choses secrètes qu'il avoit par écrit. Tout fut..., *Fc.* (*Comme le texte*).

1. Homère (*Iliade*, XIII, 137) et Virgile (*Énéide*, XII, 684) emploient la même comparaison, mais en parlant d'un guerrier qui se précipite dans la mêlée.

2. *Genoux.* Telle est bien ici l'orthographe de Fénelon et de ses secrétaires : cf. la note de la ligne 178 du livre IV et celle de la ligne 300 du livre VII.

3. « *Après avoir peint dans tout ce qui précède le véritable caractère du marquis de Louvois, on applique ceci à la détention de M. Fouquet, arrêté en 1661 pour s'être rendu suspect dans l'administration des finances. Sa magnificence et son luxe en furent la cause. La description qui est ci-devant page 297* (ici lignes 622 et suiv.) *de la maison de Protésilas convient parfaitement à celle de Vaux-le-Vicomte, où M. Fouquet fut*

arrêté dans le même temps, et sa surprise fut extrême ; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilas il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé. On arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux, et, pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là, ils se reprochent avec fureur, l'un à l'autre, les crimes qu'ils ont faits et qui sont cause de leur chute : ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfants[1], je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail, eux qui avoient passé tant d'années dans les délices et dans le faste. Semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Ms. — 681 : *F.* : dans sa ruine. [*Protésilas* (*effacé*). Ils partent dans le vaisseau déjà préparé, *Fc.* dans un vaisseau qu'on avoit préparé. — 684 : *F.* : pour comble de malheur, les laisse ensemble, *Fc.* (*Comme le texte*). — 687 : *F.*. de revoir jamais Salente, loin de leurs femmes, de leurs enfants, dans une terre inconnue, n'ayant plus d'autre ressource... (691), *Fc.*. de revoir jamais Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfants, je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. *Ils* (*effacé*) On les menoit dans une terre inconnue où ils n'auroient plus d'autre ressource..., *P.*. de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfants, je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnue où ils n'auroient plus d'autre ressource..., *PcS.* (*Le texte*) — 694 : *F* · prêts à se déchirer, Cependant Hégésippe demanda en quel lieu demeuroit..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

V (687) suit *Fc.*

---

arrêté. Il y avoit fait des dépenses immenses, qui achevèrent de confirmer le roi dans ses soupçons. On se saisit de lui dans le temps qu'il y pensoit le moins, et il ne put emporter ses papiers dans lesquels on trouva un projet qui fut une des principales causes de sa perte. » (R. 1719.) — Sur le château de Vaux, voir, ci-dessus, la note de la ligne 623 ; sur le projet de Fouquet, celle de la ligne 152.

1. C'est le traitement qu'on avait infligé à Fouquet, lorsqu'il fut, après sa condamnation, conduit à Pignerol (*Lettres* de Mme de Sévigné du 21 et du 24 décembre 1664).

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'île demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville, sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. « Depuis qu'il est dans cette île », lui disoit-on, « il n'a offensé personne : chacun est touché de « sa patience, de son travail, de sa tranquillité ; n'ayant « rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin « des affaires, sans biens et sans autorité, il ne laisse pas « d'obliger ceux qui le méritent, et il a mille industries[1] « pour faire plaisir à tous ses voisins. »

Hégésippe s'avance vers cette grotte : il la trouve vide et ouverte ; car la pauvreté et la simplicité des mœurs de Philoclès faisoient qu'il n'avoit, en sortant, aucun besoin de fermer sa porte. Une natte de jonc grossier lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit : il se nourrissoit, pendant l'été, de fruits nouvellement cueillis, et, en hiver, de dattes et de figues sèches. Une claire fontaine, qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit. Il n'avoit dans sa grotte que les instruments nécessaires à la sculpture et quelques livres, qu'il lisoit à certaines heures[2], non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux et pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne

---

Ms. — 701 . *S.* de son travail et de sa tranquillité. — 703 : *F.* . loin du commerce, *Fc.* : loin de tout commerce, *Fc'.* loin des affaires. — 704 . *S* . qui le méritent ; il a mille industries.... — 706 . *F.* . cette grotte, il trouve vide..., *Fc.* : il la trouve... — 710 : *F.* : parce qu'il se nourrissoit de fruits..., *Fc.* : parce qu'il *n'usoit* (*effacé*) ne mangeoit rien de cuit ; il se nourrissoit, pendant l'été, de fruits.... — 712 . *F.* . de dattes *sèches* (*effacé*) et de figues sèches. — 714 . *F* : le désaltéroit *et c'étoit l'* (*4 mots effacés*). Il n'avoit...

---

1. Voir la note de la ligne 771 du livre VII.
2. Cf. livre II, ligne 283, et la note.

s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté et gagner[1] sa vie sans avoir besoin de personne.

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter, dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le père des dieux et des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté[2] rude et menaçante. Mais ce qui étoit de plus touchant[3], c'étoit une Minerve qui animoit les arts[4] : son visage étoit noble et doux, sa taille grande et libre ; elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher.

Ms — 723 : *F.* un Jupiter *foudroyant* (*effacé*), dont le visage.. — 730 · *F.* qu on *croyoit* (*effacé*) auroit pu croire. ..

1. Voir la note de la ligne 163 du livre III.
2. Voir la note de la ligne 507 du livre II.
3. Les formes *ce qu'il y avait de plus touchant* et *ce qui était le plus touchant* ont prévalu. Mais Malherbe écrivait, comme fait encore Fénelon : « Ce qui est de meilleur en un bienfait... » (*Traduction du traité des Bienfaits de Sénèque*, fin du livre I).
4. Voilà donc un artiste qui n'a employé son talent qu'à glorifier la divinité (voir livre X, lignes 633-635, et lignes 670-675). — Le choix des trois statues paraît s'expliquer par une raison purement morale : après le dieu suprême, Jupiter, sont citées les deux divinités symbolisant les deux faces de la vie sociale que Fénelon ne cesse d'opposer l'une à l'autre, la guerre et la pratique des arts de la paix. Peut-être Fénelon a-t-il aussi le dessein par ce qu'il dit de la statue de Jupiter de rappeler à l'esprit du duc de Bourgogne la notion du Jupiter du Phidias, qui est perdu, mais dont les anciens ont si souvent parlé avec admiration[a]. Il est plus difficile de dire s'il pensait également à quelque œuvre positive en décrivant assez précisément (lignes 727-731) l'allure de sa « Minerve animant les arts ».

a. Voici deux textes, très vraisemblablement connus de Fénelon, auxquels il pouvait songer. L'un est de Tite-Live, racontant (XLV, XXVIII) une visite de Paul-Emile à Olympie : « La vue de Jupiter, pour ainsi dire présent émut son cœur. » *Jovem velut præsentem intuens motus animo est.* — L'autre est de Quintilien (XII, X) : « La beauté du Jupiter de Phidias, dit-il, semble avoir ajouté à la religion de l'humanité, tant il est vrai que l'œuvre a égalé en majesté le dieu qu'elle représente » *Cujus pulchritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religioni videtur, adeo majestas operis deum æquavit.*

Hégésippe, ayant pris plaisir à voir ces statues, sortit de la grotte et vit de loin, sous un grand arbre, Philoclès, qui lisoit sur le gazon : il va vers lui, et Philoclès, qui l'aperçoit, ne sait que croire.

« N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe, avec qui j'ai si longtemps vécu en Crète ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une île si éloignée ? Ne seroit-ce point son ombre, qui viendroit, après sa mort, des rives du Styx ? »

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître et de l'embrasser.

« Est-ce donc vous, dit-il, mon cher et ancien ami ? Quel hasard, quelle tempête vous a jeté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète ? Est-ce une disgrâce semblable à la mienne qui vous a arraché à notre patrie ? »

Hégésippe lui répondit : « Ce n'est point une disgrâce ; au contraire, c'est la faveur des dieux qui me mène [1] ici. »

Aussitôt il lui raconta la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce prince, sa fuite sur les côtes d'Italie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor et de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, et la disgrâce des deux traîtres.

Ms. — 736 : *F.*. point là, *disoit-il* (*2 mots effacés*) dit-il en lui-même, *mon a* (*effacé*) Hégésippe.... — 750 : *Sc.* : qui m'amène ici. — 754 : *F.* : Idoménée ; *enfin* (*effacé*) la chute de.... — 756 : *F.* : de Télémaque, les *biens que* (*2 mots effacés*) sages maximes.... — 757 : *F.* : l'esprit du roi, la disgrâce de deux indignes favoris *leur* (*effacé*). Il ajouta.... *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

1. *Mène* = amène (cf., ligne 758, *menés* = *amenés*). Voir encore livre III, ligne 485.

Il ajouta qu'il les avoit menés à Samos, pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclés, et il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires et le combler de biens.

« Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus propre à cacher les bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes ? J'y ai goûté, depuis tant d'années, plus de douceur et de repos que dans les palais dorés de l'île de Crète. Les hommes ne me trompent plus, car je ne vois plus les hommes ; je n'entends plus leurs discours flatteurs et empoisonnés ; je n'ai plus besoin d'eux : mes mains, endurcies au travail, me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire ; il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond et d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs et inconstants ? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant[1] trahir le roi et me perdre ; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire, il m'a fait le plus grand des biens : il m'a délivré du tumulte et de la servitude des affaires ; je lui dois ma chère solitude et tous les plaisirs innocents que j'y goûte.

« Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi, aidez-lui

Ms. — 768 *F.* · plus les hommes, je n'ai plus besoin d'eux.... *Fc.* · (*Comme le texte, sauf* [768 : leurs *vains* (*effacé*) discours trompeurs et empoisonnés]), *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 769 · *F.* . mes mains *ac* (*effacé*) endurcies.... — 773 . *F.* : de besoins *et* (*effacé*), jouissant... — 784 . *FP.* . Retournez, Hégésippe, *Pc.* : ô Hégésippe

---

1. *Voulant* = en voulant. Voir livre III, ligne 197, et la note.

à supporter[1] les misères de la grandeur, et faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si longtemps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jeté, pour me remettre à la merci des vents[2]. O que les rois sont à plaindre ! O que ceux qui les servent sont dignes de compassion ! S'ils sont méchants, combien font-ils souffrir les hommes et quels tourments leur sont préparés dans le noir Tartare ! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre, quels pièges à éviter, quels maux à souffrir ! Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté. »

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement. Il l'avoit vu autrefois en Crète, lorsqu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant et épuisé : c'est que son naturel ardent et austère le consumoit dans le travail. Il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni ; il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais : ainsi ses emplois détruisoient sa santé

Ms. — 787 : *F.* : ont été ouverts, *Fc.* : enfin ouverts. — 789 : *FP* : Pour moi, il ne me convient plus après le naufrage de quitter le port.... *Pc.* : (*Le texte*). — 791 : *F.* : à la merci des flots, *PS.* : à la merci des vents — 792 : *F.* : qui les servent *sans par* (*effacé*) sont dignes. — 801 : *FP.* : pendant qu'il gouvernoit, *Pc.* : lorsqu'il.... — 806 : *F.* : sa santé délicate. Alors Hégésippe le voyoit devenu gras et vigoureux.... *Fc.* : (*Comme le texte*)

V (791-792) suit *F.*

---

1. Voir la ligne 582 du livre III.

2. Il y a ici comme un souvenir de la fable du *Berger et la mer* (La Fontaine, IV, II). Au reste toute cette partie de l'histoire de Philoclès rappelle une autre fable, *Le Berger et le roi* (*Id.*, X, IX), imitée par Fénelon lui-même dans ses *Fables* en prose (*Histoire d'Alibée, Persan*).

délicate. Mais, à Samos, Hégésippe le voyoit gras et vigoureux ; malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvelée sur son visage ; une vie sobre, tranquille et laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

« Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant ; c'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur et cette santé parfaite : mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir après les faux et pour me replonger dans mes anciennes misères ? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur[1] que je tiens de lui. »

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher.

« Êtes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis, qui soupirent après votre retour et que la seule espérance de vous embrasser comble de joie ? Mais vous, qui craignez les dieux et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire et de rendre tant de peuples heureux ? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, et d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens ? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi. S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il

Ms. — 811 : *F.* : dit alors *m* (*effacé*) Philoclès. — 812 : *F.* : qui m'a donné cette santé parfaite..., *Fc.* : cette fraîcheur et cette santé parfaite. — 829 : *F.* : philosophie sauvage, *et* (*effacé*) de se préférer à tout le reste du genre humain, *par* (*effacé*) et d'aimer....

1. Fénelon a déjà prêté la même formule à Philoclès (lignes 777-778).

ne vous a point connu : ce n'est pas le véritable, le bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent de vous qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur : il vous attend ; déjà il vous tend les bras pour vous embrasser ; dans son impatience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi et à tous vos plus tendres amis ? »

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain et où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeuroit immobile[1], et les prières ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais, au moment où Hégésippe commen-

Ms. — 834 : *F.*. ce n'étoit pas le véritable, le juste, *Fc.* : ce n'étoit pas le véritable, le bon, le juste, *PS.* : (*Le texte*). — 838 : *F.* : son ancienne amitié plus forte que jamais. il vous attend.... *Fc.*. (*Comme le texte*). — 841 : *F.* : assez dur pour *mépriser son* (2 *mots effacés*) être inexorable.... — 846 : *F.* : à un rocher *battu des vents furieux et des vagues pleines d'écume* (10 *mots effacés*) contre lequel.

V (834) suit *Fc.*

1. Cette comparaison vient d'Homère (*Iliade*, XV, 618), à qui Virgile (*Énéide*, VII, 586) l'avait déjà empruntée.

ἠΰτε πέτρη
ἠλίβατος, μεγάλη, πολιῆς ἁλὸς ἐγγὺς ἐοῦσα,
ἥ τε μένει λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα,
κύματά τε τροφόεντα, τά τε προσερεύγεται αὐτήν·
ὣς Δαναοὶ Τρῶας μένον ἔμπεδον, οὐδὲ φέβοντο.

Comme une roche énorme, escarpée, près d'une mer blanche d'écume, soutient les courants impétueux des vents qui sifflent et les vagues gonflées qui se brisent contre elle, ainsi les Grecs soutenaient le choc des Troyens, immobiles et sans crainte.

çoit à désespérer de le vaincre, Philoclès, ayant consulté les dieux, découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes[1] et par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe. Alors il ne résista plus : il se prépara à partir ; mais ce ne fut pas sans regretter le désert[2] où il avoit passé tant d'années.

« Hélas ! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour ! Ici les Parques me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or et de soie[3]. »

Il se prosterna en pleurant, pour adorer la Naïade[4] qui l'avoit si longtemps désaltéré par son onde claire,

---

Ms. — 852 . *FP.*. les dieux, il découvrit, *Pc.* les dieux, découvrit. — — 856 : *F.*. tant *de douces* (*effacé*) d'années. — 863 *F.* : qui l'avoit désaltéré de ses pures eaux, et les Nymphes.... *Fc.*. (*Comme le texte*).

---

1. C'étaient en effet là les deux moyens de divination les plus usités à Rome et dans la Grèce. Toutefois, nous avons déjà remarqué (livre VIII, ligne 431) que la divination par les entrailles des victimes paraissait avoir été ignorée de la société homérique et, par conséquent, ne s'être introduite en Grèce qu'à une époque postérieure à celle à laquelle est censée se passer l'action de *Télémaque*.

2. Voir, ci-dessous, la note de la ligne 929.

3. On croit saisir ici comme une réminiscence très libre du *Songe d'un habitant du Mogol* de La Fontaine (*Fables*, XI, IV).

> Le Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
> Je ne dormirai point sous de riches lambris .
> Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
> En est-il moins profond et moins plein de délices ?
> Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

Par ailleurs, Boissonade fait remarquer que la mention de la *soie*, dont l'introduction en Europe ne paraît pas antérieure aux derniers siècles de l'empire romain, est ici un anachronisme (cf. livre IV, ligne 512, et livre X, ligne 346). — Sur les Parques, voir la note de la ligne 83 du livre III.

4. Les *Naïades* sont les Nymphes des eaux (Homère, *Odyssée*, 104). — Sur les Nymphes, voir la note de la livre 4 du livre I. — Pour le mouvement prêté à Philoclès, cf. livre XII, ligne 597 et suiv.

et les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Écho[1] entendit ses regrets et, d'une triste voix, les répéta à toutes les divinités champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer. Il crut que le malheureux Protésilas, plein de honte et de ressentiment, ne voudroit point le voir : mais il se trompoit ; car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur et ils sont toujours prêts à toutes sortes de bassesses. Philoclès se cachoit modestement, de peur d'être vu par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protésilas cherchoit avec empressement Philoclès : il vouloit lui faire pitié et l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeler ; car il savoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux : mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à apaiser les dieux par des mœurs pures et par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses, qu'il exécuta fidèlement dans la suite : l'une fut

---

Ms — 865. *F.* : ses regrets et les répéta, *Fc.* : et d'une triste voix, les répéta, *S.* entendit *cette voix* (2 *mots effacés*) ses regrets et (*la suite comme Fc.*). — 868. *F.* Protésilas *auroit honte de se montrer à lui dans sa misère* (10 *mots effacés*) plein de honte.... — 871. *F.* : et ils *ne craignent* (*effacé*) sont toujours prêts.... — 872. *F.* : se cachoit de peur d'être vu par ce misérable et d'augmenter sa misère par la vue de la prospérité d'un ennemi élevé sur ses ruines. *Fc.* : (*Comme le texte*). — 876. *F.* : il vouloit *l'engager* (*effacé*) lui faire pitié.... — 883. *F.* : dans ses maux ; *mais* (*effacé*) *et* (*effacé*) comme il....

1. La légende de la nymphe Écho, par laquelle la mythologie grecque interprétait le phénomène de la réflexion du son, est racontée au troisième livre (356-399) des *Métamorphoses* d'Ovide.

de prendre soin de sa femme et de ses enfants, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique ; l'autre étoit d'envoyer à Protésilas, dans cette île éloignée, quelque secours d'argent pour adoucir sa misère

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe, impatient, se hâte de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer[1] : ses yeux demeurent attachés et immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin, troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui, sourde à ses prières, ne daigne le délivrer de tant de maux, et qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même[2].

Ms. — 888 : *F.*. affreuse pauvreté, *et* (*effacé*) exposés à.... — 893 . *F.* faire partir Philoclès *et* (*effacé*). Protésilas *et* (*effacé*) les voit.... — 899 · *F.* se roule sur le sable, appelle en vain, *Fc* : (*Comme le texte*) — 901 · *F.*. qui ne daigne le délivrer. *Fc.* : (*Comme le texte*).

1. *Les voit embarquer* = les voit s'embarquer. La suppression du pronom qui entre dans la composition du verbe réfléchi est constante à l'infinitif après *faire, voir, laisser* et quelques autres verbes. En voici un exemple, tiré de Racine (*Britannicus*, III, VIII) :

> Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche.

Mais on en trouvera un très grand nombre d'autres (cf. ici même livre IV, ligne 297) dans l'*Introduction grammaticale* (article *Ellipse*) des divers *Lexiques* de la collection des *Grands écrivains de la France*. — Pour l'historique de cette construction, voir A. Darmesteter, *Cours de grammaire historique de la langue française*, 4e partie, 428, II.

2. La rédaction paraît ici laisser à dire : la mort qui *est sourde à ses prières* et qui *ne daigne le délivrer*, c'est évidemment la mort personnifiée, considérée comme une déesse; il faut au contraire prendre ce mot dans son sens physique et non figuré, lorsqu'il est représenté par le pronom *que*, complément du verbe *se donner*.

Cependant le vaisseau, favorisé de Neptune et des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déjà dans le port : aussitôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor ; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une faiblesse dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande âme, qui s'élève au-dessus de ses propres fautes en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple et d'entendre le roi parler avec tant de sagesse et de bonté. Philoclès, avec un air respectueux et modeste, recevoit les caresses du roi et avoit impatience[1] de se dérober aux acclamations du peuple ; il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus : c'est que les dieux, qui ont refusé aux méchants des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu ne peuvent être ensemble sans être unis par la vertu qu'ils aiment.

Ms. — 908 : *F.* de l'avoir persécuté injustement. Cet aveu.... *Fc.* : (*Comme le texte*) — 912 : *S.* : pour les corriger, *Sc.* : réparer. — 913 : *F.* : l'homme de bien qui *étoit* (*effacé*) avoit toujours aimé, *PS.* : (*Le texte*). — 920 : *F.* : ne se fussent jamais vus : c'est que les bons sont simples, ingénus, sans mystère. *Les dieux ont de* (*4 mots effacés*). La vertu médiocre peut être quelque temps équivoque et douteuse. Les méchants peuvent la méconnoître et la rendre suspecte d'artifice. Mais la parfaite vertu porte avec elle je ne sais quoi de décisif qui ne permet point d'en douter. Si les méchants veulent l'obscurcir, elle ne peut demeurer toujours dans ce nuage : il faut qu'elle le perce et qu'elle éclate ; *les bons sentent les bons* (*5 mots effacés*) Ceux qui ont le goût de la vertu.... (923). *Fc.* : (*Comme le texte*). — 924 : *FP.* : unis par ce qu'ils aiment. *Pc.* . *bientôt* (*effacé ?*) unis par la vertu qu'ils aiment.

V (914) : qui avait toujours aimé...

---

1. Voir livre IV, note de la ligne 485, et ligne 492.

Bientôt Philoclès demanda au roi de se retirer auprès de Salente, dans une solitude où il continua à vivre pauvrement comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert[1]. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les lois et de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public[2].

Les deux principales choses qu'on examina furent l'éducation des enfants et la manière de vivre pendant la paix.

Pour les enfants, Mentor disoit : « Ils appartiennent moins à leurs parents qu'à la république[3] ; ils sont les

---

Ms. — 927 : *F.*. à vivre, comme il .., *Fc.*. à vivre pauvrement, comme il.... — 928 : *F.*. à Samos. *Il ajouta seulement à ses autres occupations* (7 *mots effacés*). Le roi alloit dans ce désert le voir avec Mentor presque tous les jours, *et Philoclès* (2 *mots effacés*). C'étoit là qu'on examinoit, *Fc.*. (*Comme le texte*). — 931 : *F.*. une forme au gouvernement. Les deux principales.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 936 . *F.* : Mentor disoit qu'ils appartenoient moins.. , *Fc.* : disoit . « Ils appartiennent moins....

---

1. *Son désert*, le lieu solitaire où il s'était retiré. Tel est le *désert* où l'Alceste de Molière a « fait vœu de vivre », et où Célimène hésite à le suivre en « renonçant au monde » (*Misanthrope*. V, scène dernière). Tel est encore le *désert*, « le plus beau désert qu'on puisse voir », où Fénelon lui-même représente saint Léger aimant à vivre, après qu'il a abandonné le pouvoir (*Dialogues des morts* : *Léger et Ebroïn*).

2. De tels entretiens auraient sans doute comblé les désirs de Fénelon. Il semble donner ici par avance le programme de ceux que beaucoup plus tard, en 1711, il devait avoir, à Chaulnes, avec le duc de Chevreuse et qui devaient donner lieu à une série de *Mémoires* sur le gouvernement de la France.

3. C'est exactement la théorie de Platon (*Lois*, VII, 804 *d*). Mais, dans Platon, elle est liée à une conception de l'État fort différente de celle de Fénelon et qui ne fait aucune place à la famille. — Bossuet (*Disc. sur l'histoire universelle*, III, v) : « Les enfants (*chez les Grecs*) apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parents. » — Sur le sens du mot *république*, voir la note de la ligne 670 du livre X.

enfants du peuple, ils en sont l'espérance et la force ; il n'est pas temps de les corriger quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes ; il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui est le père de tout son peuple [1], est encore plus particulièrement le père de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits : que le roi ne dédaigne donc pas de veiller et de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfants. Qu'il tienne ferme pour faire observer les lois de Minos [2], qui ordonnent qu'on élève les enfants dans le mépris de la douleur et de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les richesses ; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude et la mollesse passent pour des vices infâmes ; qu'on leur apprenne, dès leur tendre enfance, à chanter les louanges des héros qui ont été aimés des dieux, qui ont fait des actions généreuses pour leurs patries et qui ont fait éclater leur courage dans les combats [3]. Que le charme de la musique saisisse

Ms. — 938 : *F.* et la force. *C'est encore* (*effacé*) il n'est pas temps.... — 939 . *F.*. de les corriger, *et de l* (*effacé*) quand ils se.... — 941 : *F.* : qu'ils s'en rendent indignes, *Fc.* : qu'ils s'en sont rendus.... — 950 : *F.* : de la douleur, *de la p* (*effacé*) et de la mort *même* (*effacé*) ; qu'on mette.... — 951 · *F.*. l'honneur à mépriser les délices, *Fc.* : l'honneur à fuir les délices. — 952 . *FP.*. le mensonge et la mollesse, *Pc.*. le mensonge, l'ingratitude et la mollesse. — 957 : *F.* : de la musique *allume la* (*effacé*) saisisse leurs âmes pour *les* (*effacé*) rendre leurs....

1. C'est, la théorie chrétienne de la royauté, celle qu'enseigne Bossuet (*Politique tirée de l'Écriture sainte*, III, III) aussi bien que Fénelon (cf. livre II, ligne 135).

2. Voir livre V, ligne 49 et suiv.

3. Tels étaient, d'après Plutarque (*Vie de Lycurgue*), les sujets des chants auxquels étaient exercés les jeunes Spartiates. Au reste tout ce développement sur l'éducation paraît s'inspirer de ce texte, de la *République* de Platon (III, 377 *et sq.*) et du fragment d'Éphore sur

leurs âmes pour rendre leurs mœurs douces et pures ; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidèles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis ; qu'ils craignent moins la mort et les tourments que le moindre reproche de leurs consciences. Si, de bonne heure, on remplit les enfants de ces grandes maximes et qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu. »

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeunesse aux plus rudes exercices du corps[1] et pour éviter la mollesse et l'oisiveté, qui corrompent les plus beaux naturels ; il vouloit une grande variété de jeux et de spectacles qui animassent tout le peuple, mais surtout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples et vigoureux : il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure et que leurs parents, sans aucune vue d'intérêt, leur laissassent choisir des femmes agréables de corps et d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher[2].

Ms. — 965 : *F.* : il *n'* (*effacé*) y en aura péu en qui l'amour de la gloire et de la vertu ne s'allume. Mentor ajoutoit.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 967 : *F.* : écoles publiques, *Fc.* : (*Comme F., avec les surcharges suivantes* : palestres, gymnases). — 969 : *FP.* : exercices du corps, pour éviter.... *Pc.* : et pour éviter.... — 972 : *S.* exerçassent leurs corps, *Sc.*. les corps ; — 973 : *FP.* : adroits, souples, vigoureux, *Pc.* : et vigoureux, *S.* : les rendre souples et vigoureux, *Sc.* : adroits, souples et vigoureux. — 974 : *F.* : une noble émulation. Mais pendant qu'on préparoit (980)..., *FcPS.* : (*Comme le texte, sauf* [975 : *S.* : souhaitait de plus]).

---

la constitution crétoise cité par Strabon (X, IV, 16) et dont Fénelon nous a semblé déjà d'être souvenu plus haut (voir livre V, ligne 57, et la note).

1. Platon, *Lois*, VII, 804, c.

2. Cette vue si libérale et si humaine est toute de Fénelon. Platon,

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile et passionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, disoit à Mentor : « En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par là vous affoiblirez insensiblement la nation ; les courages s'amolliront ; les délices corrompront les mœurs : d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre, et, pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude. »

Mentor lui répondit : « Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un État[1] et le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires.

Ms — 981 : *F.* : jeunesse pure, docile et passionnée..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 993 : *F.* : Mentor lui répondit : « *Commencez, mon cher Philoclès, par* (5 *mots effacés*). Les maux de la guerre.... — 994 : *F.* : ne pensez. *Non seulement* (2 *mots effacés*). La guerre. — 996 : *S.* : qu'on remporte de grandes victoires, *Sc.* : (*Comme le texte*).

---

dans la *République* (V, 458), fait dépendre les mariages d'un tirage au sort. Lycurgue, d'après Plutarque, laissait plus de place, dans la détermination des mariages, au choix et à l'amour : mais les conditions en étaient tout autres que celles auxquelles pense Fénelon. Évidemment, c'est à la France qu'il songe, en s'opposant aux mariages tardifs ou qui ne sont dictés que par l'intérêt et qui unissent des époux d'âge disproportionné. Les jeunes gens notamment qui recherchent ou à qui on fait épouser des femmes âgées et riches ont été souvent l'objet des railleries de la comédie (cf. La Bruyère, *De quelques usages*, 33 et 36).

1. « *Tout ce qui suit est un détail des maux que les guerres presque continuelles du règne de Louis XIV ont causés à la France, qui étoit déjà réduite à l'état qu'on décrit ici, lorsque cet ouvrage fut mis entre les mains du duc de Bourgogne.* » (*R. 1719.*)

Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversements de fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique[1], un rien vous arrache la victoire qui étoit déjà dans vos mains et la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis; on dépeuple son pays; on laisse les terres presque incultes; on trouble le commerce; mais, ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures lois et on laisse corrompre les mœurs: la jeunesse ne s'adonne plus aux lettres[2]; le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes; la justice, la police[3], tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes et qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son royaume est indigne de la gloire

Ms. — 999 : *S.* : renversements de la fortune. — 1002 . *F.* : qui étoit dans vos mains, *Fc.* : qui étoit déjà dans.... — 1003 . *F.* . chez vos ennemis. *Cependant* (*effacé*) Quand même . — 1004 *F.* on se détruit soi même, *PS* : on se détruiroit.

V (1004) suit *F.*

1. *Terreur panique.* La locution est directement adaptée du grec, quoiqu'elle ne paraisse appartenir, en grec, qu'à la langue postérieure à l'époque classique : elle désigne une clameur ou une terreur subite et attribuée au dieu Pan. En français, « elle n'est pas attestée avant Rabelais », dit le dernier éditeur de *Gargantua* (publié par Abel Lefranc et ses collaborateurs, Paris, 1913, chap. XLIV). Mais elle est, au XVIIe siècle, tout à fait usuelle.

2. *Les lettres*, non pas la littérature, mais l'ensemble des connaissances qu'on acquiert par les livres, et, par conséquent, la culture de l'esprit en général. C'est en ce sens que Descartes écrit (*Discours de la Méthode*, I) : « J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance. » La distinction des *lettres* et des *sciences* n'est pas antérieure à la seconde moitié du XVIIIe siècle.

3. Voir ligne 92 du livre II.

qu'il cherche et mérite de perdre ce qu'il possède, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas[1].

« Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons, les prix qui exciteront l'émulation[2], les maximes de gloire et de vertu dont on remplira les âmes des enfants, presque dès le berceau, par le chant des grandes actions des héros[3]; ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre et laborieuse. Mais ce n'est pas tout: aussitôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse[4], surtout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre et qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés: votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre; sans avoir la guerre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre: car le vrai moyen d'éloigner la guerre et de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes; c'est d'honorer les hommes excellents

---

Ms. — 1021 . *F.* par *les* (*effacé*) le chant des ... — 1024 : *F.*: aussitôt qu'un des alliés, *Fc.* . qu'un peuple allié.. . — 1032 *FP.*· la paix chez vous, ne laissez pas de..., *Pc* . vous ne laisserez pas de. .. — 1034 . *F.*: le vrai moyen *de* (*effacé*) d'éloigner.. . — 1036 *F.* les hommes qui excellent dans cette profession, *PS.*: les hommes excellent (*sic*) dans cette profession, *PcS.*: les hommes excellents dans cette profession.

V (1036) suit *F.*

---

1. On retrouvera les idées essentielles de ce développement dans une longue partie de la *Lettre à Louis XIV* relative à la guerre de Hollande, et dans l'*Examen de conscience* (xxv-xxviii).

2. Voir ci-dessus lignes 967-974.

3. Voir lignes 953-957.

4. Voir livre X, ligne 188 et suiv.

dans cette profession ; c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les pays étrangers et qui connoissent les forces, la discipline militaire et les manières de faire la guerre des peuples voisins ; c'est d'être également incapable et de faire la guerre par ambition et de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

« Pour les alliés, quand ils sont prêts à se faire la guerre[1] les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par là vous acquérez une gloire plus solide et plus sûre que celle des conquérants ; vous gagnez[2] l'amour et l'estime des étrangers ; ils ont tous besoin de vous : vous régnez sur eux par la confiance, comme vous régnez sur vos sujets par l'autorité ; vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs ; votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés ; votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus éloignés[3]. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque con-

---

Ms. — 1038 : *F.* étrangers, *et* (*effacé*) qui connoissent, *P.* : étrangers, qui connoissent, *Pc.* : (*Comme le texte*). — 1039 : *F.* : la discipline militaire et les *maximes* (*effacé*) manières, *S.* : la discipline et les manières. — 1048 : *F.* l'amour et la confiance des étrangers, *Fc.* : l'amour et l'estime des.... — 1051 : *F.* : par l'autorité ; votre réputation vole (1053), *Fc.* : par l'autorité. Vous devenez le dépositaire des cœurs. Votre réputation vole, *Fc'.* : (*Comme le texte, sauf* [1051 : vous devenez le dépositaire]), *PS.* : (*Le texte*). — 1055 : *F.* : s'exhale de tous côtés : voilà la véritable gloire (1063), *FcP.* : (*Comme le texte, sauf* [1055 : s'exhale de tous côtés. En cet état... ; 1058 : aimé, secouru]), *PcS.* : (*Le texte*), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [1055 : les plus reculés. En cet état...]).

V (1051) suit *Fc'.*. — (1055-1056) suit *Sc.*

---

1. Cette expression de *faire la guerre* se trouve ici employée quatre fois en six lignes (1039-1046) : nouvelle preuve de la rapidité avec laquelle Fénelon a dû rédiger.

2. Voir la note de la ligne 163 du livre III.

3. Même négligence qu'un peu plus haut dans la rédaction de ce

tre les règles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais, ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé et secouru : tous vos voisins s'alarment pour vous et sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique[1]. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes et que toutes les places les mieux fortifiées; voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui sachent la chercher, et qui ne s'en éloignent point! Ils courent après une ombre trompeuse et laissent derrière eux le vrai honneur, faute de le connoître. »

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit; puis il jetoit les yeux sur le roi et étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient, comme un fleuve de sagesse, de la bouche de cet étranger.

Minerve, sous la figure de Mentor, établissoit ainsi dans Salente toutes les meilleures lois et les plus utiles maximes de gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée que pour montrer à Télémaque, quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux et pour donner à un bon roi une gloire durable.

Ms. — 1064 : *F.* : la chercher; ils courent après.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 1065 : *F.* . et laissent le vrai corps. Après que..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 1067 . *F.* : étonné *de sa sagesse* (3 *mots effacés*) le regardoit. — 1068 : *S.* : sur le roi et il étoit. — 1079 : *F.* : et pour donner *au* (*effacé*) à un roi; *Fc.* : à un bon roi. ..

V (1075) : maximes du gouvernement.

---

passage (lignes 1053-1056). Elle est corrigée dans la seconde copie, dont le texte a été accueilli par les éditeurs de Versailles (voir ci-dessus Ms. et *V*, 1055): mais on ne saurait affirmer que la correction soit de la main de Fénelon.

1. La même idée sera exprimée dans l'*Examen de conscience* (XXVIII).

DOUZIÈME LIVRE[1]

1. Sommaire de l'édition dite de Versailles (1824). — *Télémaque, pendant son séjour chez les alliés, gagne l'affection de leurs principaux chefs et celle même de Philoctète, d'abord indisposé contre lui à cause d'Ulysse, son père. Philoctète lui raconte ses aventures et l'origine de sa haine contre Ulysse : il lui montre les funestes effets de la passion de l'amour par l'histoire tragique de la mort d'Hercule. Il lui apprend comment il obtint de ce héros les flèches fatales sans lesquelles la ville de Troie ne pouvoit être prise ; comment il fut puni d'avoir trahi le secret de la mort d'Hercule par tous les maux qu'il eut à souffrir dans l'île de Lemnos; enfin, comment Ulysse se servit de Néoptolème pour l'engager à se rendre au siège de Troie, où il fut guéri de sa blessure par les fils d'Esculape.*

DOUZIÈME LIVRE[1]

Cependant[2] Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente[3], il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation et l'expérience étoient au comble[4]. Nestor, qui l'avoit déjà vu à Pylos[5], et qui avoit toujours aimé Ulysse[6], le traitoit comme s'il eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples ; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé[7]. La mémoire de ce sage vieillard, qui avoit vécu trois âges d'hommes[8], étoit comme une histoire des anciens temps gravée sur le marbre ou sur l'airain.

Ms. — *F.* : (*sans indication de livre* ; *une main récente a introduit la mention* : Liv. XV), *P.* (*sans indication de livre*), *PcS.* : Douzième livre, *Sc.* : Quinzième livre. — 1 : *Sc.* · *suppression de* Cependant.... — 2 . *F.* : périls d'une guerre, *Fc.* : périls de la guerre. — 9 : *F.* : de plus remarquable au héros, *Fc.*. aux héros. — 10 *F* : de ce sage vieillard, étoit comme une histoire *écrite* (*effacé*) des anciens temps. Philoctète n'eut.... *Fc.*. (*Comme le texte*).

1. Livre XV dans les éditions en vingt-quatre livres. Voir ci-dessus Ms., et, plus haut, livre XI, ligne 538, et la note.
2. *Cependant,* pendant ce temps, pendant que Mentor, dans Salente, instruisait Idoménée.
3. Voir livre X, lignes 455 et suiv.
4. Voir livre X, lignes 277 et suiv.
5. Voir livre IX, ligne 310 et livre I, ligne 252.
6. C'est ce que dit Nestor lui-même dans l'*Odyssée* (III, 126-129).
7. Telle est en effet l'attitude constante de Nestor dans l'*Iliade* (I, 262 et suiv. ; VII, 123 et suiv. ; XI, 670 et suiv.).
8. C'est ce que dit Homère dans l'*Iliade* (I, 250).

Philoctète[1] n'eut pas d'abord la même inclination que Nestor pour Télémaque : la haine qu'il avoit nourrie si longtemps dans son cœur contre Ulysse l'éloignoit de son fils, et il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les dieux préparoient en faveur de ce jeune homme, pour le rendre égal aux héros qui avoient renversé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentiments de Philoctète ; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce et modeste. Il prenoit souvent Télémaque, et lui disoit :

« Mon fils (car je ne crains plus de vous nommer ainsi), votre père et moi, je l'avoue, nous avons été longtemps ennemis l'un de l'autre : j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe[2] ville de Troie, mon cœur n'étoit point encore apaisé, et, quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue et modeste, surmonte tout. »

Ensuite Philoctète s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Ms. — 13 . *FP.* : la même inclination pour Télémaque. *Pc.* inclination que Nestor.... — 16 . *F.* · qu'avec peine *ce jeune homme* (3 *mots effacés*) tout ce qu'il.... — 17 · *F.* : préparoient dans le cœur de ce jeune homme, *Fc.*. en faveur de ce.... — 18 *F.* : qui avoient ruiné Troie, *Fc.*. (*Comme le texte*). — 24 : *F.* : et moi, nous avons été, *Fc.* : et moi, je l'avoue, nous avons été. — 26 . *F.* · nous eûmes renversé, *Fc.* fait tomber.... — 28 : *F.* : dans le fils d'Ulysse, mais la vertu.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 30 : *F.* : ingénue, modeste, *Fc.* : ingénue et modeste. — 32 : *FP.* : Philoctète lui déclara qu'il étoit résolu de lui raconter..., *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Sur ce chef thessalien, fondateur d'une des villes qui se sont unies pour combattre Adraste, voir livre VIII, ligne 548, et tout le récit qui va suivre, dans lequel se trouveront expliquées les raisons de sa haine contre Ulysse.

2. Voir livre II, ligne 596, et la note.

« Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivois partout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monstres[1] et devant qui les autres héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse[2], et le cruel enfant Cupidon[3] se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honte qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale, reine de Lydie[4], comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes, tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa

---

Ms. — 35 *F.* : reprendre de plus haut la suite de mes malheurs. Je suivois..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 38 . *P.* : d'un grand chêne. Ses malheurs, *Fc.* (*Comme le texte*). — 40 : *F.* . d'une passion qui *ent* (? *effacé*) cause.... — 46 . *F.* : auprès d'Omphale, qu'il aimoit d'un amour aveugle. Cent fois (48), *Fc.*. (*Comme le texte*)

---

1. *De tant de monstres* : le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Erymanthe, les oiseaux du lac Stymphale, les chevaux d'Augias, les bœufs de Géryon, etc. Ces travaux sont mentionnés çà et là au cours du livre IX des *Métamorphoses* d'Ovide.

2. « Ainsi ce héros dont le bras triomphe de tout le reste, s'est laissé vaincre entièrement par son amour pour cette femme » (Sophocle, *Trachiniennes*, 488-489).

Ὡς τἄλλ' ἐκεῖνος πάντ' ἀριστεύων χεροῖν
τοῦ τῆσδ' ἔρωτος εἰς ἄπανθ' ἥσσων ἔφυ.

Cf. encore, ci-dessous, lignes 100-102.

3. Voir livre IV, lignes 147-151.

4. Cette aventure, à laquelle les poètes anciens (Properce, III, IX, 17-20; Ovide, *Fastes*, II, 305 et suiv.) font souvent allusion, est rappelée notamment dans les *Trachiniennes* de Sophocle (70, 248 et suiv., 356-357).

vertu[1] et presque effacé la gloire de tous ses travaux.

« Cependant, ô Dieux ! telle est la foiblesse et l'inconstance des hommes : ils se promettent tout d'eux-mêmes[2] et ne résistent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les pièges de l'amour, qu'il avoit si souvent détesté : il aima Déjanire[3]. Trop heureux, s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse !

Ms. — 50 : *F.* : la gloire de ses travaux, *Fc.* : de tous ses travaux — 51 : *F.* Cependant il retomba dans les pièges de l'amour, il aima Déjanire (55), *Fc.* : Cependant il retomba *encore une fois* (3 *mots effacés*) dans les pièges de l'amour, qu'il avoit si souvent détesté. Il aima Déjanire (55), *P.* (*Comme Fc., moins les mots effacés*), *Pc.* : (*Le texte*). — 55 · *F.* : constant dans cet amour. Mais bientôt..., *FcP.* : (*Comme le texte, sauf* [56 : dans cet amour]), *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Ce sentiment de honte est attribué à Hercule par Sophocle (*Id.*, 254).

2. C'est un point tout à fait essentiel de la théologie de Fénelon, une idée à laquelle il revient sans cesse. Les citations pourraient être innombrables. « Pour moi, mon Dieu, écrit-il dans une *Instruction sur la connaissance de Dieu*, je vous trouve partout : au dedans de moi-même, c'est vous qui faites tout ce que je fais de bon. J'ai senti mille fois que je ne pouvois par moi-même ni vaincre mon humeur, ni détruire mes habitudes, ni modérer mon orgueil, ni suivre ma raison, ni continuer de vouloir le bien que j'avois une fois voulu. C'est vous qui donnez cette volonté, c'est vous qui la conservez pure : sans vous je ne suis qu'un roseau agité par le moindre vent. » — Et, dans une de ses *Lettres spirituelles* (*Instances à une personne irrésolue sur sa conversion*) : « Défiez-vous de vous-même..., sentez les ténèbres de votre esprit et la fragilité de votre cœur. Au lieu de juger Dieu, laissez-vous juger par lui et avouez que vous avez besoin qu'il vous redresse. Rien n'est grand que cette petitesse intérieure de l'âme qui se fait justice ; rien n'est raisonnable que ce juste désaveu de notre raison égarée ; rien n'est digne de Dieu que cette docilité de l'homme qui sent l'impuissance de son esprit et qui est désabusé de ses fausses lumières. » — Voir encore ici l'épisode du philosophe aux enfers (livre XIV, lignes 354-418, et, par contraste, la ligne 194 du livre XIII et la note.

3. Déjanire, fille d'Œnée, roi de Calydon, en Étolie, et épouse d'Hercule, est le principal personnage des *Trachiniennes* de Sophocle, et c'est à cette tragédie que sont empruntés la plupart des détails du récit qui va suivre.

Mais bientôt la jeunesse d'Iole[1], sur le visage de laquelle les grâces étoient peintes, ravi[ren]t[2] son cœur. Déjanire brûla de jalousie ; elle se resssouvint de cette fatale tunique que le centaure Nessus[3] lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelque autre. Cette tunique, pleine du sang venimeux du centaure[4], renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé : vous savez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide centaure, avoient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne[5] et que ce sang empoisonnoit ces flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient étoient incurables[6].

« Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusque dans la moelle de ses os[7] : il poussoit des cris horribles, dont le mont

---

Ms. — 58 *F.*. étoient peintes lui enlevèrent le cœur, *FcP.* : enlevèrent son cœur, *PcS* . ravirent son cœur, *Sc.* : ravit son cœur. — 63 . *FP* .quelque autre. Hélas, cette tunique..., *Pc.* : ...quelque autre. Cette tunique. — 66 . *F.* d'Hercule qui *avoit* (*effacé*) tua ce perfide.... — 67 *F.*. de l'hydre, et que ce sang..., *Fc.* : de l'hydre de Lerne. — 68 . *F.* · en sorte que *tous les* (*effacé*) toutes les blessures.... — 69 . *S.* : étoient mortelles, *Sc.* : étoient incurables. — 72 · *F.* : il faisoit des cris, *Fc.* : il poussoit des cris....

V (58) suit *Sc.*

1. Fille d'un roi d'Œchalie, en Eubée, Eurytus, qu'Hercule tua, parce que, malgré sa promesse, il avait refusé de livrer Iole à son amour (*Trachin.*, 352-354 et 359-365).

2. *Ravirent*, par inadvertance, pour *ravit*. Une correction a été introduite dans la seconde copie (voir Ms. 58) : mais il est bien douteux qu'elle soit de la main de Fénelon.

3. Nessus enlevait Déjanire quand il fut frappé d'une flèche par Hercule. Avant de mourir, il fit présent à la jeune femme de la tunique dont il est ici question (Ovide, *Métam.*, IX, 101 et suiv.).

4. Ovide, *ibid.*, 132 et 153.

5. Voir, ci-dessous, la note de la ligne 139.

6. Voir, ci-dessous, ligne 140 et la note.

7. C'est exactement ce que raconte Hyllos, fils d'Hercule et de Déjanire, dans les *Trachiniennes* (v. 759 et suiv.).

Œta[1] résonnoit, et faisoit retentir toutes les profondes vallées[2] ; la mer même en paroissoit émue ; les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux[3]. Le malheureux Lichas[4], qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette

---

Ms. — 73 *S.* Etna résonnoit, *Sc.* Œta résonnoit. — 74 · *F.*. La mer même paroissoit émue. Le malheureux Lichas (77), *FcP.* : La mer même en paroissoit émue. Mille bœufs, qui auroient mugi ensemble n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lichas. ., *Pc.* · (*Le texte*).

1. C'est sur le mont Œta, situé au sud de la Thessalie, à quelque distance du golfe Maliaque, qui sépare ce pays de l'île d'Eubée, qu'Hercule, suivant la Fable, vint mourir. Mais c'est à la pointe de l'Eubée qu'il se trouvait quand il revêtit la tunique du Centaure (voir le récit d'Hyllos dans les *Trachiniennes*, 749 et suiv., et notamment 801-805). Peut-être, comme Ovide (voir ci-dessous la fin de la note 2), qui conserve, mais sans y insister, la notion des deux lieux (*Métam.*, IX, 136 et 204), Fénelon veut-il dire que les cris du héros étaient si violents qu'on les entendait d'une rive à l'autre ; peut-être, pour simplifier, a-t-il voulu placer la scène de la tunique et la mort du héros en un seul lieu.

2. « Il se tordait sur la terre, puis se relevait avec des cris et des gémissements. Tout autour résonnaient les rochers, les sommets montagneux de la Locride et les promontoires de l'Eubée. » (Sophocle, *Trachiniennes*, 786-788.)

'Εσπάτο γὰρ πέδονδε καὶ μετάρσιος,
Βοῶν, ἰύζων· ἀμφὶ δ' ἐκτύπουν πέτραι.
Λοκρῶν ὄρειοι πρῶνες Εὐβοίας τ' ἄκραι.

Et Ovide (*Métamorphoses*, IX, 165) : « Il remplit de ses cris les bois de l'Œta. »

Implevitque suis nemorosum vocibus Œten.

3. Suggéré par Ovide, qui compare Hercule gravissant, douloureux, les pentes de l'Œta, au taureau qui porte dans sa chair les épieux des chasseurs (*Métam.*, IX, 205-206). Même comparaison dans l'*Hercule sur l'Œta* de Sénèque, qui peint le taureau remplissant les vastes temples de ses mugissements (800).

4. Lichas, héraut attaché à Hercule, que Déjanire, dans la tragédie de Sophocle et dans le récit d'Ovide, charge d'aller lui porter la fatale tunique. — Fénelon et ses secrétaires écrivent, le plus souvent et à tort, *Lychas*.

tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lichas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomboit dans les flots de la mer[1], où il fut changé tout à coup en un rocher[2] qui garde encore la figure humaine[3] et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes[4].

« Après ce malheur de Lichas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main[5] les hauts sapins et les vieux chênes,

---

Ms. — 81 *F.* loin de lui. Lichas poussé du haut de.... *Fc.* : (*Comme le texte*) — 82 · *F* . par la puissante main d'Hercule, fendoit l'air, tomboit dans les flots de la mer.... *Fc.* · par la puissante main d'Hercule tomboit de rocher en rocher jusque dans les flots de la mer.... *Fc'PS.* · (*Le texte*). *Sc.* : (Comme le texte, sauf ([82 tomba dans les flots]). — 83 *F.* : où il fut changé en un rocher..., *Fc.* changé tout à coup en un.... — 89 . *F.* . Je le voyois qui *der* (*effacé*) d'une main, déracinoit les forêts entières et de l'autre, tâchoit en vain (92), *FcP.* · Je le voyois qui d'une main déracinoit sans peine les hauts... (*la suite comme le texte*), *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Ovide (*Métam.*, IX, 217-218). Les circonstances du récit d'Hyllos, dans *les Trachiniennes*, sont plus horribles : Hercule lance Lichas contre un rocher où sa tête va s'écraser (780-782).

2. Cette métamorphose est rapportée par Ovide (*Métamorphoses*, IX, 225).

3. Ovide (*Id.*, IX, 227).

4. Ovide (*Id.*, IX, 228). « Les matelots, comme si ce rocher était encore sensible, n'osent pas y poser le pied. »

Quem, quasi sensurum, nautæ calcare verentur.

— D'autre part, Sophocle, en parlant du rivage de Lemnos où est abandonné Philoctète : « Les mortels *qui sont sages*, dit-il, n'y viennent pas aborder. »

Οὐκ ενθαδέ οἱ πλοῖ τοῖσι σώφροσιν βροτῶν.

(*Philoct.*, 304.)

5. Cette bizarre opposition (*d'une main...*, *de l'autre main*) n'est pas

qui, depuis plusieurs siècles, avoient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique : elle s'étoit collée sur sa peau, et comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau et sa chair[1] ; son sang ruisseloit et trempoit la terre. Enfin, sa vertu[2] surmontant sa douleur, il s'écria :

« Tu vois, ô mon cher Philoctète, les maux que les « dieux me font souffrir ; ils sont justes : c'est moi qui « les ai offensés ; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir « vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé « vaincre par l'amour d'une beauté étrangère[3]: je péris, « et je suis content de périr pour apaiser les dieux[4]. Mais, « hélas ! cher ami, où est-ce que tu fuis ? L'excès de la dou- « leur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable[5]

Ms. — 93 . *F.*. collée sur sa peau, *elle s'étoit* (3 *mots effacés*) et comme.... — 99 : *F.*. c'est moi qui ai *manqué* (*effacé*) violé l'amour conjugal. *Fc.* : (*Comme le texte*). — 100 : *F.* : conjugal C'est moi qui *ai* (*effacé*), après avoir vaincu tant d'ennemis, me suis.. . *Fc.* : (*Comme le texte*). — 104 : *F.* : vous fuyez, *Fc.* : tu fuis. — 105 : *F.* : m'a fait commettre une cruauté contre ce misérable Lichas ; mais croyez-vous que je puisse oublier l'amitié que je vous dois et vouloir vous ôter la vie, *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

dans Ovide, qui se borne à mentionner successivement les deux gestes (*Métam.*, IX, 208-210).

1. Ovide, *id.*, IX, 166-169, et surtout Sénèque (*Hercule sur l'Œta*, 830) : « Le vêtement s'incorpore aux membres qui se raidissent et l'étoffe ne se distingue plus de la peau. »

Corporis palla horridi
Pars est et ipsam vestis immiscet cutem.

2. *Vertu*, force d'âme : sens constant du mot.

3. Cf., ci-dessus, lignes 42-43, et la note.

4. Cette résignation est toute chrétienne. — Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Hercule ne manifeste guère que des sentiments de révolte et de vengeance. Mais notons que Racine, en auteur dramatique, observe également (*Notes sur les Trachiniennes*, v. 364) un lien entre la faute et la mort d'Hercule.

5. *Misérable*, digne de pitié. « Ah ! pauvre seigneur Sganarelle ! Ah ! misérable père ! » est-il dit dans Molière (*Amour médecin*, I, VI)

« Lichas une cruauté que je me reproche : il n'a pas su « quel poison il me présentoit[1] ; il n'a point mérité ce « que je lui ai fait souffrir ; mais crois-tu que je puisse « oublier l'amitié que je te dois et vouloir t'arracher la « vie ? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète. « Philoctète recevra dans son sein mon âme prête à s'en- « voler : c'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu « donc, ô mon cher Philoctète, Philoctète, la seule « espérance qui me reste ici-bas ? »

« A ces mots, je me hâte de courir vers lui ; il me tend les bras et veut m'embrasser : mais il se retient, dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé[2].

« Hélas ! dit-il, cette consolation même ne m'est plus « permise. »

« En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre ; il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne ; il monte tranquillement sur le bûcher ; il étend la peau du lion de Némée[3], qui avoit si longtemps

---

Ms. — 112 . *F.* : où êtes-vous, ô mon cher Philoctète, la seule espérance qui me reste ? A ces mots.. , *Fc.*. (*Comme le texte*). — 123 · *F.* : sur le bûcher : *il s'appuie* (*effacé*) il étend....

à propos d'un homme à qui on va annoncer que sa fille est gravement malade.

1. C'est ce que disent Sophocle (*Trach.*, 775) et Ovide (*Métam.*, IX, 155).

2. Cette délicate pensée paraît être de l'inspiration de Fénelon : elle ne lui est suggérée ni par Sophocle (voir, ci-dessus la note de la ligne 103), qui, d'ailleurs, donne à Hercule son fils Hyllos, et non Philoctète, comme confident suprême, ni même par Ovide, quoiqu'il prête au héros mourant une allure plus sereine (voir la note de la ligne 128) et qu'il attribue à Philoctète le rôle que lui conserve ici Fénelon.

3. Le lion de Némée, en Argolide, qu'Hercule avait étouffé (Ovide; *Métam.*. IX, 197).

couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres et délivrer les malheureux ; il s'appuie sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher[1]. Mes mains, tremblantes et saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des dieux, tant elle lui étoit funeste ! Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençoit à prendre au bûcher :

« C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, « que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon « honneur plus que ma vie. Que les dieux te le rendent ! « Je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, « ces flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne[2]. « Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables[3] ;

Ms. — 125 : *FP*.. couvert ses épaules ; il s'appuie... *Pc.* : (*Comme le texte*). — 129 : *F.* : car la *mort* (*effacé*) vie.... — 134 : *F.* · la flamme *alloit* (*effacé*) commençoit.... — 136 : *F.* · que j'éprouve *ton* (*effacé*) votre amitié, vous *aimez* (*effacé*) *m'aimez pour do* (*effacé*) C'est mon honneur que vous aimez plus que ma vie, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 137 : *F.* : que les dieux vous le rendent. Je vous laisse ce que j'ai de plus précieux, ces flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Par elles vous serez invincible, comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre vous Souvenez-vous que je meurs fidèle à votre amitié et n'oubliez jamais combien vous m'avez été cher. A ces mots un tourbillon... (151), *Fc.* : (*Comme F., sauf* [144 : été cher. Mais s'il est vrai que vous soyez touché de mes maux, vous pouvez me donner une dernière consolation. Promettez-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où vous aurez caché mes cendres. Je le lui promis en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux. Mais tout à coup un tourbillon (151)....]), *Fc'*. : (*Comme le texte*).

---

1. Tous ces détails (lignes 121-128) sont tirés ou inspirés du récit d'Ovide (*Métam.*, IX, 229-238).

2. C'est ce que dit Ovide (*Métam.*, IX, 130). *L'hydre de Lerne*, serpent monstrueux qui vivait dans le marais de Lerne, en Argolide, dont les têtes repoussaient à mesure qu'elles étaient coupées, et qui fut tué par Hercule (Ovide, *Id.*, *ibid.*, 70-74).

3. Sophocle (*Trachin.*, 714-716).

« par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, et « aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens- « toi que je meurs fidèle à notre amitié, et n'oublie « jamais combien tu m'as été cher. Mais, s'il est vrai « que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner « une dernière consolation : promets-moi de ne décou- « vrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu « auras caché mes cendres[1]. »

« Je le lui promis, hélas[2] ! je le jurai même, en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux ; mais tout à coup un tourbillon de flammes qui l'enveloppa étouffa sa voix et le déroba presque à ma vue. Je le voyois encore un peu néanmoins au travers des[3] flammes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums, dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis[4].

Ms. — 152 : *F.* : qui l'enveloppa, *l'empêcha* (*effacé*) étouffa.... — 152, *F.*. presque à mes yeux. *Fc.* ; à ma vue. — 153 : *F.* : encore néanmoins, qui étoit avec un visage aussi.... *FcP.* :encore néanmoins au travers des flammes, avec un visage aussi..., *Pc.*. (*Le texte*). — 155 : *F.* : dans un festin délicieux, *Fc.* : dans la joie d'un....

1. Il n'est rien dit d'une telle recommandation d'Hercule soit Philoctète, soit à un autre témoin de sa mort, ni dans les *Trachiniennes* de Sophocle, ni dans le récit d'Ovide. Fénelon suit ici, pour le plus grand intérêt dramatique et moral de son récit (cf. livre V, note de la ligne 133), une tradition qui a été rapportée par Servius, dans son commentaire sur Virgile (*Énéide*, III, 402) et qu'avait déjà suivie, au XVIIe siècle, un manuel de mythologie qui fut extrêmement répandu (la 16e édition avait paru en 1683 ; la 1re est de 1658), l'*Histoire poétique* du P. Gautruche (II, II : *l'Histoire d'Hercule*). Sur cette source, l'usage qu'en a fait Fénelon et la différence, sur ce point, de sa première et de sa seconde rédaction, voir ci-après la note de la ligne 209.

2. Ce regret s'expliquera un peu plus loin.

3. Voir la ligne 102 du livre I, et la note.

4. *Avec un visage aussi serein....* Ce détail est emprunté presque textuellement au récit d'Ovide (*Métamorph.*, IX, 237-238).

Haud alio vultu quam si conviva jaceres
Inter plena meri redimitus pocula sertis.

« Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu, dans sa naissance, de sa mère Alcmène ; mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile et immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie et qu'il avoit reçue du père des dieux [1]. Ainsi il alla avec eux, sous les voûtes dorées du

---

Ms. — 158 : *Fc.* : en lui. *Il* (*effacé*) Bientôt.... — 160 . *F.* : par *la volonté* (*effacé*) l'ordre de Jupiter, *tout* (*effacé*) cette nature subtile, *Fc.* · nature vive, subtile..., *Fc'.* : nature subtile.

« Avec le même visage que si tu étais (le poète s'adresse à Hercule, en une sorte d'invocation) étendu à la table d'un festin, couronné de guirlandes au milieu des coupes pleines de vin. »

1. Inspiré d'Ovide (*Métam.*, IX, 249 et suiv.). Le poète fait d'abord parler Jupiter, qui est le père d'Hercule et qui rassure les dieux sur le sort qu'il réserve à son fils : « Allez, leur dit-il, méprisez ces « flammes impuissantes. Qui triompha partout triomphera des feux « que vous voyez. Il n'en sentira le pouvoir que dans ce qu'il tient « de sa mère [a]. De moi il n'a rien pris que d'éternel, d'étranger et « de supérieur à la mort, d'invincible à la flamme.... » Puis il continue lui-même : « Cependant ce que cette flamme pouvait dévorer, Vulcain l'avait ravi ; rien ne restait qu'on pût encore reconnaître de l'image d'Hercule : il n'a plus rien qui rappelle sa mère ; il ne conserve que les marques de Jupiter. »

Istas næ spernite flammas.
Omnia qui vicit, vincet, quos cernitis, ignes ;
Nec nisi materna Vulcanum parte potentem
Sentiet. Æternum est a me quod traxit et expers
Atque immune necis nullaque domabile flamma.... »
Interea quodcumque fuit populabile flammæ
Mulciber abstulerat : nec cognoscenda remansit
Herculis effigies, nec quicquam ab imagine ductum
Matris habet tantumque Jovis vestigia servat.

On voit avec quelle originalité Fénelon, resserrant le développement d'Ovide, s'est approprié cette partie du conte antique pour en faire une sorte de symbole de la séparation du corps et de l'âme : Faydit (*Télémacomanie*, Conclusion) ne lui en reproche pas moins d'avoir ici confondu l'âme avec le principe de la vie corporelle.

a. Alcmène, on le sait (voir la note de la ligne 18 du livre IV) était une mortelle.

brillant Olympe, boire le nectar[1], où[2] les dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hébé[3], qui est la déesse de la jeunesse et qui versoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter[4], avant que Ganymède[5] eût reçu cet honneur[6].

« Pour moi, je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus de tous les héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris, qui avoit enlevé Hélène, et de renverser l'empire de Priam[7].

Ms. — 164 : *F.* : boire le nectar. Pour moi, je trouvai (168), *Fc.* (*Comme le texte*). — 168. *F.* : une source inépuisable, *Fc.* : *un sujet* (*effacé*) une source inépuisable. — 170 : *F.* : tous les héros. Toute la Grèce envia mon bonheur. Cependant les rois ligués.... *Fc.* (*Comme le texte*). — 172 · *F.* . l'empire de Priam. Ulysse, votre père, qui étoit toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, leur dit qu'on ne pouvoit espérer de réussir dans cette guerre, si on n'avoit les flèches d'Hercule. Il se chargea de me persuader.... (178), *Fc* : (*Comme le texte*).

1. Sur le nectar, voir livre I, ligne 176 et la note.

2. Le XVII[e] siècle n'a pas toujours placé le relatif immédiatement après son antécédent. Mais cette liberté, — d'ailleurs condamnée par Vaugelas (*Nouvelles remarques*, publiées en 1690) — ne peut s'étendre jusqu'à rendre légitime l'étrange construction de la phrase de Fénelon. Il est vraisemblable que le long membre de phrase *où les dieux lui donnèrent .. eût reçu cet honneur*, introduit comme un enrichissement de la première rédaction (voir Ms. 167), devait, dans la pensée de Fénelon, remplacer les mots : *boire le nectar*, et non s'y ajouter. Il a dû oublier seulement par inadvertance de faire la rature nécessaire, qui d'ailleurs aurait eu encore l'avantage de faire disparaître la répétition du mot *nectar*, deux fois employé dans la phrase.

3. C'est ce que dit Homère (*Odyssée*, XI, 602-603).

4. Homère (*Iliade*, IV, 2-3).

5. Les poètes font souvent allusion à l'aventure miraculeuse de ce jeune prince, fils de Tros, l'un des plus anciens rois de Troie, enlevé au ciel par l'aigle de Jupiter pour y devenir l'échanson des dieux (Homère, *Iliade*, XX, 232-235; Virgile, *Enéide*, I, 28; Ovide, *Métam.*, X, 160-161).

6. *Cet honneur* : c'est le mot de Virgile (*En.*, I, 28) pour désigner la charge de Ganymède :

rapti Ganymedis honores.

7. Les allusions à l'origine de la guerre de Troie (enlèvement

L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de[1] finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule[2].

« Ulysse votre père, qui étoit toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siège de Troie et d'y apporter ces flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà longtemps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre : on n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros ; les monstres et les scélérats recommençoient à paroître impunément[3]. Les Grecs ne savoient que croire de lui : les uns disoient qu'il étoit mort ; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusque sous l'Ourse glacée dompter les Scythes[4]. Mais Ulysse soutint qu'il étoit mort et entreprit de me le faire avouer.

Ms. — 178 : *F.* : au siège de Troie. Il vint me trouver, dans un temps (188), *Fc.* au siège de Troie et d'y apporter ces flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà longtemps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros. Les monstres et les scélérats *commençoient à retrouver l'imp* (*effacé*) recommençoient à paroître impunément. Les uns disoient qu'il étoit mort ; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusque sous l'Ourse dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il étoit mort et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver (188), *Fc'.* : (*Comme le texte, sauf* [186 · soutint *toujours* (*effacé*) qu'il]), *P* (*Le texte*), *S.* : (*Comme le texte sauf* [181 : d'aucun exploit]).

d'Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, par Pâris, fils de Priam, roi de Troie) sont innombrables dans les poètes anciens, et il n'est pas nécessaire de les rappeler ici.

1. Voir livre I, ligne 466, et la note.

2. Toutes les traditions sont ici d'accord : Sophocle (*Philoctète*, 610-613 et 1334 et suiv.) ; Ovide (*Métam.*, IX, 232 et XIII, 54) ; Servius (*Comment. sur Virgile, Enéide*, III, 402).

3. Peut-être un souvenir de l'*Hercule furieux* de Sénèque (250) : « Le monde s'aperçut qu'il n'était plus au monde, celui qui lui avait donné la paix dont il jouissait. »

Sensere terræ pacis auctorem suæ
Abesse terris.

4. *Sous l'Ourse glacée*, expression familière aux poètes anciens, et

Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide[1]. Il eut une extrême peine à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes : je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Œta, où j'avois vu périr mon ami ; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce héros et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante persuasion étoit sur les lèvres de votre père[2] : il parut presque aussi affligé que moi ; il

Ms. — 189 : *F.*. d'avoir perdu le grand Alcide. Il n'eut aucune peine à me persuader, car je ne pouvois plus supporter la vue du mont Œta où j'avois vu périr mon ami et je ne pouvois aussi m'arracher de moi-même à la vue de ces tristes lieux. Je pars avec lui, tous les rois s'en réjouissent et me reçoivent comme celui de qui ils attendent la victoire. Mais comme je passois dans l'île (212).... *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [191 : voir *ni souffrir* (2 *mots essayés en surcharge, puis effacés*) les hommes ni ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât... ; 194 . de ces tristes lieux. *Néanmoins* (*effacé*) mais la puissante persuasion... ; 196 . votre père. *Je pars enfin. Aussitôt une flèche tomba de ma main sur mon pied* (13 *mots effacés*). Il *s'at* (*effacé*) parut presque aussi affligé... ; 201 . de la mort d'Hercule, *mais comme* (2 *mots effacés*) que j'avois juré... ; 205 · en lui disant ce que j'avois pris les dieux à témoin que je ne dirois jamais. Mais j'eus la foiblesse...]), *Fc'.* : (*Comme Fc., sauf* [195 : la douce et puissante ; 205 · en lui disant un secret que j'avois promis aux dieux de ne dire jamais. Mais j'eus la foiblesse...]), *P.* : (*Comme le texte, sauf* [191 : je ne pouvois plus souffrir]), *Pc.* : (*Le texte, sauf* [198 : *au-dessus de* pour, *en surcharge* : en fav, *essayé puis effacé*]), *S.* : (*Comme le texte, sauf* [181 · d'aucun exploit ; 197 : il sut insensiblement gagner ; 202 jamais à personne ; mais il ne doutoit]), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* 206 : de ne dire jamais : j'eus la foiblesse]).

qui désigne les pays les plus septentrionaux, la *petite Ourse* et la *grande Ourse* étant deux constellations voisines du pôle nord. — Les anciens Grecs, dit Strabon (I, II, 27), comprenaient sous le nom général de Scythes tout ce qu'ils connaissaient de peuples septentrionaux.

1. Sur ce nom, souvent donné à Hercule, voir la note de la ligne 18 du livre IV.

2. Fénélon reproduit ici une expression célèbre (πειθώ τις ἐπεκάθισεν ἐπὶ τοῖς χείλεσιν) et souvent citée dans l'antiquité (notamment par Cicéron, *De orat.*, III, XXXIV, 138, et *Brutus*, XV, 59), du poète athénien Eupolis (mort en 411 av. J.-C.), parlant de Périclès et de

versa des larmes ; il sut gagner[1] insensiblement mon cœur et attirer ma confiance ; il m'attendrit[2] pour les rois Grecs, qui alloient combattre pour une juste cause et qui ne pouvoient réussir sans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit point qu'il ne fût mort, et il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

« Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure en lui disant un secret que j'avois promis aux dieux de ne dire jamais ; mais j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer ; les dieux m'en ont puni : je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule[3].

---

son éloquence, dans sa comédie des *Dèmes*, dont nous n'avons plus que de courts fragments.

1. Voir la note de la ligne 163 du livre III.

2. Fénelon donne en passant, une leçon de *rhétorique* à son élève ou à son lecteur : il ne suffit pas que l'orateur expose sa cause et la soutienne par des arguments ; il faut encore qu'il touche les cœurs : le succès est à ce prix ; — précepte que les rhéteurs anciens ont déve loppé avec abondance et que Fénelon lui-même a repris dans le second de ses *Dialogues sur l'éloquence.*

3. L'idée des habiles manœuvres d'Ulysse et de toute la scène si pathétique à laquelle elles donnent lieu (lignes 195-209), est suggérée à Fénelon non par Sophocle, mais par le récit de Servius auquel nous avons fait allusion (voir ci-dessus la note de la ligne 148) : « On s'informe d'Hercule auprès de lui (*Philoctète*). Après avoir dit d'abord qu'il ignorait où il était, il finit par avouer qu'il était mort. Puis, comme on le pressait instamment de révéler le lieu de sa sépulture, il commença par refuser ; enfin, continuant toujours à se taire (il l'avait promis par serment), il frappa du pied l'endroit. » *Cum ab eo Hercules quæreretur et primo negaret se scire ubi esset Hercules, tandem confessus est mortuum esse. Inde cum acriter ad indicandum ejus sepulcrum cogeretur et primo negaret, pede locum percussit (ne loqueretur, juraverat), cum nollet dicere.* » — Le P. Gautruche, dans son *Histoire poétique* (*loc. cit.*) avait, nous l'avons dit, déjà recueilli cette tradition, et il en avait naïvement fait sentir l'intérêt moral : « Il (*Philoctète*) fut contraint, dit-il, de déclarer le lieu où

Ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'île de Lemnos[1], je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire. Me préparant à percer un daim qui s'élançoit dans un bois, je laissai, par mégarde, tomber la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes ; je remplissois nuit et jour l'île de mes cris[2] : un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie[3], infectoit l'air et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes dieux[4].

Ms — 212 · *F.* : dans l'île de Lemnos, voulant montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire, je voulus percer un daim, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 214 : *FP.* · ...dans un bois, par mégarde, je laissai tomber..., *Pc.*. (*Le texte*). — 217 : *F.* : aussitôt *je* (*effacé*) j'éprouvai. — 218 : *F.* : je remplissois l'île de mes cris nuit et jour. *Fc.* : (*Comme le texte*). — 219 : *F.* : un sang corrompu, *Fc.* noir et corrompu. — 221 : *F.* : capable *d'empoisonner* (*effacé*) de suffoquer ....

---

il les (*les flèches*) avait cachées, et, pour ne point fausser son serment, il les montra seulement du pied, de quoi il fut bien puni.... » — On remarquera que la première rédaction de *Télémaque* (voir ci-dessus Ms. 137, 178 et 189) ne comportait pas ce dramatique développement.

1. *Lemnos*, île de la mer Égée, à une soixantaine de kilomètres de la côte troyenne.

2. Sophocle, *Philoctète*, 9-11.

3. *Id.*, 17 et 783-784.

4. Dans Sophocle, les sentiments des Grecs à l'égard de Philoctète sont aussi inspirés en partie par une considération religieuse; mais c'est celle que Fénelon lui-même va indiquer ci-dessous, ligne 229. L'idée que la blessure de Philoctète punit son parjure n'est nulle part dans sa tragédie : il paraît d'ailleurs ignorer l'histoire contée par Servius (voir, ci-dessus, la note de la ligne 209) et suit la tradition

« Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner[1]. J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avoit fait parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce[2] et la victoire à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particulière : on ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection et la violence de mes cris troubloient toute l'armée[3]. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs par le conseil d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison[4]. Hélas ! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juste

---

Ms. — 225 : *F.* : Ulysse qui m'avoit *tiré de ma patrie et arraché du sein de ma* (10 *mots effacés*) engagé dans.... — 226 : *F.* à m'abandonner, c'est qu'il préféroit.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 228 : *FP.* : et la victoire, qu'on cherchoit, à toutes les *amitiés particulières* (*effacé*) raisons d'amitié.... *Pc.* : (*Le texte*). — 229 : *F.* : bienséance particulière. Mais au moment (232), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 234 : *F.* : la plus noire trahison. Je demeurai presque (238), *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [236 : que les *meilleurs* (*effacé*) plus sages]).

---

homérique (*Iliade*, II, 723) et sans doute celle de la *Petite Iliade* du poète cyclique Leschès (VII[e] siècle av. J.-C.), à laquelle était, selon Aristote (*Poétique*, XXIII), emprunté le sujet de *Philoctète* : d'après cette tradition, la blessure de Philoctète serait l'effet de la morsure d'un serpent qui aurait piqué le héros au moment où il découvrait, dans l'île de Chrysa, voisine de Lemnos, l'autel, dissimulé à la vue des mortels, de la déesse protectrice de cette île (*Philoctète*, 193-194 et 1326-1328).

1. *Le premier*, ce qui implique que les autres chefs suivirent l'exemple ou le conseil d'Ulysse. Celui-ci, d'ailleurs, le dit positivement dans le discours que lui prête Ovide (*Métam.*, XIII, 315).

2. L'idée est dans Ovide, mais à peine indiquée : « Si mon esprit, fait-il dire à Ulysse s'adressant aux Grecs, cessait de veiller à vos intérêts.... »

.... Cessante meo pro vestris pectore rebus.

(*Ibid.*, 326.)

3. Sophocle, *Philoct.*, 8-11 et 1032-1034.

4. *Id.*, 263-265.

que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avois irrités[1].

« Je demeurai, presque pendant tout le siège de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte[2] et sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers[3]. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortoit une fontaine claire[4]. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches[5], à la fureur desquelles j'étois exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher[6]. Il ne me restoit, pour tout bien, qu'un pot de bois grossièrement travaillé[7] et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang et dont je me servois aussi pour la nettoyer[8]. Là, abandonné des hommes et livré à la colère des dieux, je passois mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui voloient autour de

---

Ms. — 242 : *FP.* . je trouve dans cette solitude..., *Pc.* : (*Le texte*). — 245 . *S.* . une fontaine claire. Cette retraite, *Sc.* : Cette caverne. — 252 : *F.* : Là, éloigné des hommes, *Fc.* : abandonné des hommes. — 253 : *F.* : de mes flèches les oiseaux qui voloient..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 254 : *F.* : autour de ce rocher *et les bes* (*effacé*) les cerfs et les sangliers qui sortoient des forêts voisines : ainsi mes mains (257), *Fc.* : autour de ce rocher, où les cerfs (*la suite comme F.*), *Fc'.* . (*Comme le texte*).

---

1. Voir ci-dessus, lignes 207-208.
2. *Déserte* : Sophocle semble appliquer cette épithète (*Philoctète*, 2), non à l'île de Lemnos tout entière, mais à la partie du rivage de cette île où est abandonné Philoctète.
3. Sophocle, *Philoct.*, 169 et suiv. et 686 et suiv
4. *Id.*, 15-21.
5. *Id.*, 755-758
6. *Id.*, 33.
7. *Id.*, 35-36.
8. *Id.*, 38-39.

ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir[1].

« Il est vrai que les Grecs, en partant, me laissèrent quelques provisions[2] ; mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux[3]. Cette vie, toute affreuse[4] qu'elle est, m'eût paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure.

« Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme
« le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis
« l'abandonner dans cette île déserte pendant son som-
« meil ! »

« Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes[5]. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je ne trouvai que la douleur[6]. Dans cette île, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore

---

Ms. — 263 : *F.* : ne m'eût accablé et je n'eusse, *Fc.*. (*Comme le texte*). — 270 : *FP.* : ma surprise, combien..., *Pc.* : et combien.... — 272 : *F.* : île sauvage, je ne trouvai..., *Fc.* : île sauvage et horrible, je ne trouvai.... — 274 : *S.* : il n'y avoit, *Sc.* : il n'y a. — 275 : *FP.* : on n'y voit que ceux que les tempêtes..., *Pc.* : (*Le texte*). — 276 : *S.* : y ont jetés. On n'y peut....

---

1. *Id.*, 287 et suiv.
2. *Id.*, 273-275.
3. *Id.*, 295-297.
4. Voir livre VI, ligne 439, et la note
5. *Philoct.*, 276 et suiv.
6. *Id.*, 282-283.

même ceux qui venoient en ce lieu n'osoient me prendre pour me ramener[1]; ils craignoient la colère des dieux et celle des Grecs.

« Depuis dix ans je souffrois la honte, la douleur, la faim ; je nourrissois une plaie qui me dévoroit[2]; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur. Tout à coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie[3], j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau et gracieux[4], mais fier, et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en[5] avoit les traits, les regards et la démarche ; son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois ; les cris perçants et douloureux dont je faisois retentir les échos de tout ce rivage attendrirent son cœur[6].

« O étranger ! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a « conduit dans cette île inhabitée ? Je reconnois l'habit

Ms. — 278 *F.* . ceux qui viennent ici n'osent me prendre pour me ramener. Ils craignent la colère des dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans, je souffre la honte, la douleur, la faim. Je nourris une plaie qui me dévore. L'espérance même..., *Fc.* . (*Comme le texte, sauf* [279 . pour me ramener — *ici une courte surcharge, essayée, puis effacée, illisible* — ; ils craignoient]). — 284 : *S.* : des herbes médicinales, *Sc.* : des plantes médicinales. — 285 : *F.* : beau, gracieux, *PS.* : (*Le texte*), *Sc.* : beau, gracieux. — 288 : *FP.* . la démarche : l'âge seul..., *Pc.* · son âge seul.... — 294 : *F.* · quel malheur *vous* (*effacé*) t'a conduit....

V (285-286) suit *F.* et *Sc.*

1. *Id.*, 300 et suiv. — 2. *Id.*, 311-313. — 3. *Id* , 44.

4. *Gracieux.* Ce mot, quoique ancien dans la langue, était condamné par Vaugelas dans ses *Remarques* (1647). Dans ses *Observations* sur les *Remarques*, l'Académie (1704) ne l'admettait qu'en termes de peinture, ou avec le sens *de doux, civil, honnête* : « Il ne sauroit, dit-elle, être employé pour signifier *qui a bonne grâce.* » D'autres, Patru, Ménage, Thomas Corneille (voir l'édition des *Remarques* de Chassang, tome II, page 306) se sont montrés moins sévères, et l'on voit qu'il en est de même de Fénelon.

5. Sur l'emploi de *en*, voir livre II, ligne 481, et la note.

6. *Philoct.*, 205 et suiv.

« grec, cet habit qui m'est encore si cher. O qu'il me « tarde d'entendre ta voix et de trouver sur tes lèvres « cette langue que j'ai apprise dès l'enfance et que je « ne puis plus parler à personne depuis si longtemps « dans cette solitude ! Ne sois point effrayé de voir un « homme si malheureux : tu dois en avoir pitié[1]. »

« A peine Néoptolème[2] m'eut dit : « Je suis Grec, » que je m'écriai : « O douce parole, après tant d'années de « silence et de douleur sans consolation ! O mon fils, « quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent « favorable t'a conduit ici pour finir mes maux[3] ? »

« Il me répondit : « Je suis de l'île de Scyros, j'y re- « tourne ; on dit que je suis fils d'Achille : tu sais tout[4]. »

« Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité ; je lui dis : « O fils d'un père que j'ai tant aimé,

---

Ms. — 297. *F.* : d'entendre votre voix et de trouver en vous *ce langage que* (*3 mots effacés*) cette langue qui est la mienne. Ne soyez point effrayé de voir un homme si malheureux : ayez-en pitié. A peine Néoptolème... (302), *Fc.* : d'entendre votre voix et de trouver en vous cette langue que j'ai apprise dès l'enfance et que je ne puis plus parler à personne depuis si longtemps dans cette affreuse solitude. Ne soyez point effrayé de voir un homme si malheureux : ayez-en pitié. A peine Néoptolème... (302), *Fc'.* : (*Comme le texte sauf* [297 : de trouver en toi cette langue]), *Fc''* : (*Le texte*). — 303. *F.* : tant d'années de solitude. O mon fils, *Fc.* . (*Le texte*).

---

1. *Id.*, 219 et suiv. — Sur *en*, cf., ci-dessus, ligne 287.

2. En désignant ainsi tout de suite l' « étranger » par son nom, le Philoctète de Fénelon renonce, pour son récit, à l'effet de surprise qui pourrait résulter de la réponse que le jeune homme va bientôt faire à ses questions (ligne 308). Mais Fénelon suit Sophocle lui-même, qui n'a pas cherché l'occasion d'un coup de théâtre dans la révélation de Néoptolème à Philoctète : dès le quatrième vers de sa tragédie, Néoptolème est appelé par son nom ; le spectateur n'éprouve donc aucune surprise quand il le fait connaître plus tard (vers 241) à Philoctète.

3. *Philoct.*, 234 et suiv.

4. *Id.*, 239-241. — Scyros, île de la mer Égée, où régnait Lycomède, père de cette Déidamie qu'Achille, suivant une tradition souvent rapportée par les poètes anciens, avait aimée, quand il vivait caché dans cette île, et dont il avait eu Néoptolème.

« cher nourrisson de Lycomède, comment viens-tu donc « ici ? D'où viens-tu[1] ? »

« Il me répondit qu'il venoit du siège de Troie[2].

« Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédi- « tion[3] ?

— Et toi, me dit-il, en étois-tu[4] ? »

« Alors je lui répondis : « Tu ne connois, je le vois « bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas ! « infortuné que je suis ! mes persécuteurs m'insultent « dans ma misère : la Grèce ignore ce que je souffre ; ma « douleur augmente[5]. Les Atrides m'ont mis en cet état ; « que les dieux le leur rendent[6] ! »

« Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné.

« Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les siennes.

« Après la mort d'Achille, me dit-il... »

« D'abord[7] je l'interrompis, en lui disant : « Quoi ! « Achille est mort ! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble « ton récit par les larmes que je dois à ton père[8]. »

Néoptolème me répondit : « Vous me consolez en « m'interrompant ; qu'il m'est doux de voir Philoctète « pleurer mon père ! »

Ms. — 320 *F.* : dans ma misère : *et* (*effacé*) la Grèce ... — 321 : *F* : en cet état . qu'un pareil sort tombe sur eux ! *Fc.* . (*Comme le texte*). — 323 ; *F.* : je lui *dis* (*effacé*) racontai.... — 324 : *F* : abandonné. Après avoir écouté..., *Fc.* . abandonné. Aussitôt *que j'eus* (3 *mots effacés*) qu'il eut écouté... — 325 : *F.* : il me fit les siennes. Il me *raco* (*effacé*). Depuis qu'Achille est mort, me dit-il.... Aussitôt je l'interrompis, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 328 : *F.* : en lui disant : Pardonnez-moi, mon fils..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 331 : *F* : me consolez en m'interrompant ; *pleurez* (*effacé*) qu'il m'est doux de voir *pleur* (*effacé*) Philoctète.... — 333 : *F.* : pleurer mon père. Depuis sa mort, Ulysse et Phénix... (335), *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

1. *Philoct.*, 242-244. — 2. *Id.*, 245. — 3. *Id.*, 246. — 4. *Id.*, 248.
5. *Id.*, 251 et suiv. — 6. *Id.*, 314.
7. *D'abord* : immédiatement. Cf. livre XIII, ligne 64.
8. *Philoct.*, 331 et suiv.

Néoptolème, reprenant son discours, me dit : « Après la « mort d'Achille, Ulysse et Phénix[1] me vinrent chercher, « assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de « Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la « douleur de la mort d'Achille et le désir d'hériter de sa « gloire dans cette célèbre guerre m'engageoient assez à les « suivre. J'arrive à Sigée[2] ; l'armée s'assemble autour de « moi : chacun jure qu'il revoit Achille ; mais, hélas ! il « n'étoit plus. Jeune et sans expérience, je croyois pouvoir « tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. « D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père ; « ils me répondent cruellement : « Tu auras le reste de ce « qui lui appartenoit ; mais pour ses armes, elles sont « destinées à Ulysse. » Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte ; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : « Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls « de ce long siège ; tu n'as pas mérité de telles armes, et « tu parles déjà trop fièrement : jamais tu ne les auras. » « Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne « dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que « contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi « puisse être l'ami des dieux ! O Philoctète, j'ai tout dit. »

Ms. — 335 : *F.* : chercher, disant qu'on..., *Fc.* · assurant qu'on.... — 337 : *F.*. m'emmener : la douleur..., *Fc.* car la douleur ... — 338 : *F.* : d'Achille, le désir..., *Fc.* · et le désir.... — 339 : *F.* : m'engagèrent plus à les suivre, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 342 : *FP.* : je crois pouvoir, *Pc.* : je croyois.... — 343 : *F.* · qui me louent. Je demande, *FcP.* : qui me donnoient tant de louanges. Je demande..., *Pc.* : qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande ... — 346 : *F.*. pour ses armes, *Fc.* : mais pour ses armes.... — 349, 350, 351 : *F.* : vous n'étiez pas... vous n'avez pas... vous parlez... vous ne les aurez. *Fc.* · (*Comme le texte*).

---

1. Phénix avait été le gouverneur d'Achille (*Iliade*, IX, 442-443).

2. Le cap Sigée, en Asie Mineure, sur la mer Egée, à peu de distance de Troie. — Pour tout ce récit de Néoptolème (lignes 340-355), Fénelon suit Sophocle (*Philoctète*, 355-390) en le resserrant un peu.

« Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télémonien[1] n'avoit pas empêché cette injustice.

« Il est mort, me répondit-il. »

— Il est mort[2] ! m'écriai-je ; et Ulysse ne meurt point ! « Au contraire, il fleurit dans l'armée ! »

« Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor[3], et de Patrocle[4], si chéri par Achille.

« Ils sont morts aussi », me dit-il.

« Aussitôt je m'écriai encore : « Quoi, morts ! Hélas ! « que me dis-tu ? La cruelle guerre moissonne les bons, « et épargne les méchants. Ulysse est donc en vie ? Ther- « site[5] y est aussi sans doute ? Voilà ce que font les « dieux ; et nous les louerions encore[6] ! »

« Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre

Ms — 359 · *F.* et Ulysse *vit* (*effacé*) ne meurt point ; il fleurit.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 362 . *F.* · si chéri *d'* (*effacé*) par Achille — 363 . *F.* : me dit-il. *Il* (*effacé*) Aussitôt. — 364 *F.* · encore : Hélas ! *Fc.* : encore . Quoi ! morts ! Hélas ! .. — 366 : *F* : Thersite y est *donc* (*effacé*) aussi... — 369 *F.* contre Ulysse, *Fc.* contre votre père.

V (366-367) Thersite l'est aussi sans doute.

---

1. *Ajax Télamonien*, c'est-à-dire fils de Télamon, par opposition à Ajax, fils d'Oïlée. Ajax, fils de Télamon, était, après Achille, le plus brave des Grecs.

2. Par un suicide, que Sophocle met en scène dans sa tragédie d'*Ajax*. — Pour les lignes 356-360, cf. *Philoctète*, 410-418.

3. Dans Sophocle, c'est de Nestor lui-même (vers 421-422) que Philoctète demande des nouvelles, et c'est à ce propos que Néoptolème, dans sa réponse (424-425), lui apprend la mort d'Antiloque, fils du vieux roi.

4. *Philoct.*, 433-434. — Comme les personnages de Sophocle, dans ce passage, Nestor, dans Homère (*Odyssée*, III, 107-112), rappelle, en les associant, les noms d'Ajax, d'Achille, de Patrocle et de son propre fils Antiloque, tous morts devant Troie.

5. *Philoct.*, 438-445. — Homère (*Iliade*, II, 212 et suiv.) représente Thersite comme le plus laid, le plus insolent et le plus lâche des Grecs.

6. *Philoct.*, 446-452.

père, Néoptolème continuoit à me tromper[1] ; il ajouta ces tristes paroles :

« Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le « bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scy- « ros. Adieu : je pars. Que les dieux vous guérissent[2] ! »

« Aussitôt je lui dis : « O mon fils[3], je te conjure par

Ms. — 372 : *F.* · Loin *de Tr* (*effacé*) de l'armée grecque.... — 374 . *FP.* : te guérissent, *Pc.* : vous guérissent.

---

1. *Continuoit à me tromper* : l'expression surprend un peu ; car Fénelon n'a nulle part jusqu'ici donné à entendre que Néoptolème se fût proposé ou eût commencé de tromper Philoctète.

2. *Philoct.*, 453-463.

3. Toute cette prière est imitée librement de celle du *Philoctète* de Sophocle (468-506) : « Par ton père, par ta mère, mon enfant, par tout ce que tu as de plus cher dans ta maison, je t'en supplie, je t'en conjure, ne m'abandonne pas ainsi seul, sans secours, au milieu des maux que tu vois et dont tu as entendu le récit. Prends-moi comme un objet sans importance : objet bien désagréable, je le sais, qu'un fardeau comme moi ! Accepte-le pourtant. Les grands cœurs ne haïssent que la honte et mettent leur gloire dans la vertu. Tu te déshonorerais en m'abandonnant ; mais fais ce que je demande, ô mon fils, et la plus grande gloire sera ta récompense si j'arrive vivant sur la terre de l'Œta. Vois, il ne t'en coûtera pas un jour entier : aie donc ce courage ; emmène-moi et jette-moi où tu voudras, à la sentine, à la proue, à la poupe, où j'incommoderai le moins tes compagnons. Consens, mon enfant, au nom de Jupiter, protecteur des suppliants, laisse-toi persuader. Je tombe à tes genoux, tout débile et souffrant, tout boiteux que je suis. Ne me laisse pas dans ce désert, loin de tout vestige humain. Sauve-moi, emmène-moi dans ta patrie ou dans la terre de Chalcodon, en Eubée. De là le trajet ne sera pas long pour moi jusqu'à l'Œta, aux hauteurs de Trachine et au cours charmant du Sperchius. Rends-moi à mon père : hélas ! depuis longtemps je crains qu'il ne soit mort. Plus d'une fois j'ai chargé ceux qui abordaient dans cette île de lui porter mes prières, le suppliant d'envoyer lui-même un vaisseau pour me délivrer et me ramener chez lui. Ou il n'est plus, ou mes messagers (on pouvait, je crois, s'y attendre) se sont peu souciés de moi et se sont hâtés de retourner dans leur patrie. Maintenant c'est à toi que j'ai recours ; sois à la fois mon libérateur et mon messager ; sauve-moi, aie pitié de moi ; considère

« les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu

---

les douleurs et les hasards auxquels sont exposés les hommes, tantôt heureux, tantôt dans l'adversité. Il faut, quand on est hors de peine, envisager le malheur, et c'est justement lorsqu'on est heureux, qu'il faut faire bien attention, pour ne pas se laisser surprendre par la ruine. »

Πρός νύν σε πατρός, πρός τε μητρός, ὦ τέκνον,
πρός τ' εἴ τί σοι κατ' οἶκόν ἐστι προσφιλές,
ἱκέτης ἱκνοῦμαι, μὴ λίπῃς μ' οὕτω μόνον,
ἔρημον ἐν κακοῖσι τοῖσδ' οἵοις ὁρᾷς
ὅσοισί τ' ἐξήκουσας ἐνναίοντά με·
ἀλλ' ἐν παρέργῳ θοῦ με. Δυσχέρεια μέν,
ἔξοιδα, πολλὴ τοῦδε τοῦ φορήματος·
ὅμως δὲ τλῆθι. Τοῖσι γενναίοισί τοι
τό τ' αἰσχρὸν ἐχθρὸν καὶ τὸ χρηστὸν εὐκλεές.
Σοὶ δ' ἐκλιπόντι τοῦτ' ὄνειδος οὐ καλόν,
δράσαντι δ', ὦ παῖ, πλεῖστον εὐκλείας γέρας,
ἐὰν μόλω 'γὼ ζῶν πρὸς Οἰταίαν χθόνα.
Ἴθ'· ἡμέρας τοι μόχθος οὐχ ὅλης μιᾶς.
Τόλμησον, εἰσβαλοῦ μ' ὅπῃ θέλεις ἄγων,
εἰς αντλίαν, εἰς πρῷραν, εἰς πρύμνην, ὅποι
ἥκιστα μέλλω τοὺς ξυνόντας ἀλγυνεῖν.
Νεῦσον, πρὸς αὐτοῦ Ζηνὸς ἱκεσίου, τέκνον,
πείσθητι. Προσπίτνω σε γόνασι, καίπερ ὢν
ἀκράτωρ ὁ τλήμων, χωλός. Ἀλλὰ μή μ' ἀφῇς
ἔρημον οὕτω χωρὶς ἀνθρώπων στίβου,
ἀλλ' ἢ πρὸς οἶκον τὸν σὸν ἔκσωσόν μ' ἄγων,
ἢ πρὸς τὰ Χαλκώδοντος Εὐβοίας σταθμά·
κἀκεῖθεν οὔ μοι μακρὸς εἰς Οἴτην στόλος
Τραχινίαν τε δεράδα καὶ τὸν εὔροον
Σπερχειὸν ἔσται· πατρί μ' ὡς δείξῃς φίλῳ,
ὃν δη παλαιὸν ἐξότου δέδοικ' ἐγὼ
μή μοι βεβήκῃ. Πολλὰ γὰρ τοῖς ἱγμένοις
ἔστελλον αὐτὸν ἱκεσίους πέμπων λιτάς,
αὐτόστολον πέμψαντά μ' ἐκσῶσαι δόμοις.
Ἀλλ' ἢ τέθνηκεν, ἢ τὰ τῶν διακόνων,
ὡς εἰκός, οἶμαι, τοὐμὸν ἐν σμικρῷ μέρος
ποιούμενοι τὸν οἴκαδ' ἤπειγον στόλον.
Νῦν δ', εἰς σὲ γὰρ πομπόν τε καὐτὸν ἄγγελον
ἥκω, σὺ σῶσον, σύ μ' ἐλέησον, εἰσορῶν
ὡς πάντα δεινὰ κἀπικινδύνως βροτοῖς

« as de plus cher sur la terre, de ne me laisser pas seul « dans ces maux que tu vois. Je n'ignore pas combien « je te serai à charge; mais il y auroit de la honte à « m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe[1], dans « la sentine[2] même, partout où je t'incommoderai le « moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent com- « bien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en « un désert où il n'y a aucun vestige d'homme; mène- « moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin « du mont Œta, de Trachine et des bords agréables du « fleuve Sperchius[3] : rends-moi à mon père. Hélas ! je « crains qu'il ne soit mort. Je lui avois mandé de m'en- « voyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui « m'avoient promis de le lui dire ne l'ont pas fait. J'ai « recours à toi, ô mon fils ! Souviens-toi de la fragilité « des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité « doit craindre d'en abuser et secourir les malheureux. »

Ms. — 378 · *F.* · combien je suis à charge..., *Fc.* · je te serai à charge. — 380 : *F.* jette-moi dans la *sentine* (*effacé*) *pro* (*effacé*) proue, dans la poupe, dans la sentine même, ou je t'incommoderai..., *FcP*.. jette-moi dans la proue, dans la poupe, dans la sentine même, partout où je t'incommoderai, *Pc* : (*Le texte*). — 386 : *F.* : du mont Œta, *du mont* (*effacé*) de Trachine. — 389 *FP.* : ou ceux qui .., *Pc.* ou bien ceux.... — 390 · *F.*. promis de *lui* (*effacé*) le lui.. .

κεῖται, παθεῖν μὲν εὖ, παθεῖν δὲ θἄτερα.
Χρὴ δ' ἐκτὸς ὄντα πημάτων τὰ δείν' ὁρᾶν,
χὤταν τις εὖ ζῇ, τηνικαῦτα τὸν βίον
σκοπεῖν μάλιστα, μὴ διαφθαρεὶς λάθῃ.

Sur le mot *mânes* (ligne 376), voir livre I, ligne 383, et la note.

1. Et par conséquent le plus loin possible des autres passagers, des rameurs et du plus grand nombre des hommes d'équipage.

2. La *sentine* (le mot, qui vient directement du latin, est ancien dans la langue) est la partie la plus basse du vaisseau, et destinée à en recevoir les eaux sales et les ordures.

3. Le Sperchius coule près de la ville de Trachine (ou plutôt Trachis), qui est elle-même au pied de l'Œta (voir, ci-dessus, la note de la ligne 73), et se jette dans le golfe Maliaque.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Néoptolème ; il me promit de m'emmener[1]. Alors je m'écriai encore :

« O heureux jour ! ô aimable Néoptolème, digne de la « gloire de son père ! Chers compagnons de ce voyage, « souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez « où j'ai vécu, comprenez ce que j'ai souffert : nul autre « n'eût pu le souffrir ; mais la nécessité m'avoit instruit[2], « et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient « jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert « ne savent rien ; ils ne connoissent ni les biens ni les « maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-« mêmes[3]. »

« Après avoir parlé ainsi[4], je pris mon arc et mes flèches. Néoptolème me pria de souffrir qu'il les baisât, ces armes si célèbres et consacrées par l'invincible Hercule[5]. Je lui répondis :

« Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends au-« jourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de

Ms — 398. *F* de son père. *Avant que de* (3 *mots effacés*). Chers compagnons. — 403 *F.* : jamais savoir dans une vie *h* (*effacé*) douce, *Fc* : savoir autrement — 409 : *F* si célèbres. Je lui répondis, *Fc.* si célèbres, qui ont été celles de l'invincible Hercule Je lui répondis, *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 411 : *F.*. c'est toi *qui* (*effacé*), mon fils.

1. *Philoct.*, 527.
2. *Id.*, 530-538.
3. Cette belle et profonde réflexion est une addition de Fénelon ; elle ne se trouve pas dans Sophocle. On a déjà vu plus haut (lignes 382-383) comment Fénelon avait transformé une pensée morale de Sophocle (vers 475-476) en une maxime de la plus noble originalité.
4. Dans Sophocle, une scène épisodique, qui n'est pas sans compliquer à dessein l'intrigue de la pièce, mais qui n'est pas indispensable à l'action, sépare le dialogue qu'on vient de lire de celui qui va suivre.
5. *Philoct.*, 652-657.

« vieillesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces « armes et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui « ait mérité de les toucher[1]. »

« Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte[2] pour admirer mes armes.

« Cependant[3] une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied[4] ; je m'écrie :

« O mort tant désirée, que ne viens-tu[5] ? O jeune « homme, brûle-moi tout à l'heure[6] comme je brûlai le « fils de Jupiter[7]. O terre ! ô terre ! reçois un mourant « qui ne peut plus se relever[8]. »

« De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir et corrompu coula de ma plaie[9]. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes et de partir ; mais il étoit fils d'Achille et n'étoit pas né

Ms. — 413 : *F.* : ses armes, *P.*. tes armes, *Pc.* ces armes. — 414 *F.* : d'être le seul qui *les a touchées* (*3 mots effacés*) ait mérité, *Fc.* (*Comme le texte*). — 420 : *F.* : pour couper mon pied. De ce transport (425), *Fc.* (*Comme le texte, sauf* [422 . comme je rendis autrefois cet office au fils de Jupiter]), *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 425 : *F.* : de douleur, je *pa* (*effacé*) tombe soudainement dans un assoupissement *si* (*effacé*) profond ; *Fc.* (*Comme le texte*). — 427 . *F.* : à me soulager *et* (*effacé*) ; un sang noir. ..

---

1. *Id.*, 658-669.
2. *Id.*, 674.
3. Dans le *Philoctète* de Sophocle, un chant du chœur sépare la scène précédente de celle qui va suivre.
4. *Philoct.*, 747-749.
5. *Id.*, 797-798.
6. *Tout à l'heure* : cf. livre XIII, ligne 125, et la note.
7. *Philoct.*, 799-802. — *Le fils de Jupiter* : Hercule (voir, ci-dessus, la note de la ligne 163).
8. *Id.*, 819-820.
9. *Id.*, 821-825.

pour tromper[1]. En m'éveillant, je reconnus son embarras : il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur[2].

« Me veux-tu surprendre ? lui dis-je : qu'y a-t-il donc[3] ?

— Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au « siège de Troie. »

« Je repris aussitôt : « Ah ! qu'as-tu dit, mon fils[4] ? « Rends-moi cet arc : je suis trahi[5]. Ne m'arrache pas la « vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquil- « lement ; rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires « de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! « c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui « je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes « gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils « d'Achille ? Il m'enlève l'arc sacré d'Hercule ; il veut me « traîner dans le camp des Grecs pour triompher de « moi ; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une « ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans « ma force !... Mais encore à présent, ce n'est que par « surprise. Que ferai-je ? Rends, mon fils, rends : sois

Ms.— 434 *FP.* : Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je. qu'y a-t-il ? Il faut..., *Pc.* (*Le texte*).— 435 : *FP.* . que tu me suives..., *Pc.* que vous me suiviez.... — 445 · *F.* il veut me traîner chez les Grecs..., *Fc.* : dans le camp des Grecs.

1. Dans Sophocle, le sentiment qui inspire Néoptolème n'est pas tout à fait aussi pur. Il hésite à agir, parce que l'action de voler ses armes à Philoctète endormi lui paraît honteuse, mais aussi parce que l'utilité lui en semble douteuse s'il n'emmène pas à Troie Philoctète lui-même (*Philoctète*, 842) : « Se vanter, dit-il, d'un succès incomplet et dû au mensonge c'est honteusement se déshonorer. »

Κομπεῖν δ' ἔστ' ἀτελῆ σὺν ψεύδεσιν αἰσχρὸν ὄνειδος.

2. Fénelon résume en ces lignes (431-433) un dialogue de quinze vers (*Philoct.*, 895-909).

3. *Id.*, 910-911, 914.

4. *Id.*, 915-917.

5. *Id.*, 923.

« semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-
« tu ?... Tu ne dis rien ! O rocher sauvage ! je reviens à
« toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture ; je
« mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc
« pour tuer des bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'im-
« porte[1]. Mais mon fils, tu ne parois pas méchant : quel-
« que conseil te pousse ; rends mes armes, va-t-en[2]. »

« Néoptolème, les larmes aux yeux[3], disoit tout bas[4] :
« Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scy-
« ros[5] ! »

« Cependant je m'écrie : « Ah ! que vois-je ! n'est-ce
« pas Ulysse ? »

« Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond : « Oui,
« c'est moi[6]. »

« Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert et que j'eusse vu le noir Tartare, que les dieux mêmes craignent d'entrevoir[7], je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore :

Ms. — 456 : *F.* : tu *n'es ni* (*ce dernier mot effacé*) *pas* (*le tout effacé*) ne parois pas.... — 463 : *F.* · Aussitôt il me répond *Fc* : (*Comme le texte*). — 466 : *FP.*. craignent de voir..., *Pc.* : d'entrevoir ...

---

1. Tout ce beau passage (438-456) est admirablement traduit, quoique avec une certaine liberté, du texte de Sophocle (*Philoctète*, 933-958).

2. *Id.*, 971-973.

3. Interprétation scénique des vers 965-966 de *Philoctète*.

4. L'indication, évidemment très juste, de l'*a-parte* est encore une interprétation scénique, qui est de Fénelon.

5. *Id.*, 969-970. — Sur Scyros, voir, ci-dessus, la note de la ligne 308.

6. *Id.*, 976-977.

7. « Si la terre, s'entr'ouvrant violemment jusqu'en ses profondeurs, laissait voir les demeures infernales et découvrait le royaume des ombres, haï des dieux... »

Si qua penitus vi terra dehiscens
Infernas reseret sedes et regna recludat
Pallida, Dis invisa....

(Virgile, *Énéide*, VIII, 243 : cf. Homère, *Iliade*, XX, 64-65).

« O terre de Lemnos, je te prends à témoin. O soleil, « tu le vois, et tu le souffres[1] ! »

« Ulysse me répondit sans s'émouvoir[2] : « Jupiter le « veut, et je l'exécute.

— Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce « jeune homme, qui n'étoit point né pour la fraude, et qui « souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire[3]?

— Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni « pour vous nuire, que nous venons ; c'est pour vous déli- « vrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser « Troie et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et « non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète[4]. »

« Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer.

« Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage », lui disois-je, « que ne m'y laisses-tu en paix? Va chercher « la gloire des combats et tous les plaisirs; jouis de ton « bonheur avec les Atrides : laisse-moi ma misère et ma « douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne suis plus rien; je « suis déjà mort[5]. Pourquoi ne crois-tu pas encore au-

Ms. — 475 : *F.*. de faire? Non, ce n'est pas vous tromper..., *Fc.* : (*Comme le texte . correction immédiate*). — 488 : *F.* · Pourquoi ne trouves-tu pas..., *Fc.*. ne crois-tu pas....

1. Souvenir un peu modifié de *Philoctète* (986-987) : après la « terre de Lemnos », c'est, non le soleil, mais la flamme toute-puissante allumée par Vulcain », c'est-à-dire le volcan de l'île, que Philoctète invoque, dans le texte grec.

2. *Sans s'émouvoir* : interprétation scénique des paroles prêtées par Sophocle à Ulysse (*Philoct.*, 989-990), traduites ici par Fénelon avec une heureuse brièveté, et dont le calme contraste en effet avec la fureur de Philoctète dans tout ce début de scène.

3. Librement traduit de *Philoctète*, 991-992 et 1007-1012.

4. Fénelon ennoblit le personnage d'Ulysse. Dans Sophocle, c'est Néoptolème (1321-1323 et 1344-1347) et le chœur (1096-1097) qui tiennent le langage que Fénelon lui attribue ici (lignes 476-480), en traduisant librement le texte grec.

5. *Philoct.*, 1016-1018, 1021 et 1030.

« jourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne sau- « rois partir, que mes cris et l'infection de ma plaie « troubleroient les sacrifices[1] ? O Ulysse, auteur de mes « maux, que les dieux puissent te... ! Mais les dieux ne « m'écoutent point[2] ; au contraire, ils excitent mon « ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai « jamais !... O dieux, s'il en reste encore quelqu'un « d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez « Ulysse ; alors je me croirai guéri[3]. »

« Pendant que je parlois ainsi, votre père, tranquille, me regardoit avec un air de compassion[4], comme un homme qui, loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux, que la fortune a irrité[5]. Je le voyois semblable à un rocher, qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents et laisse épuiser [6]leur rage, pendant qu'il demeure immobile[7]. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendoit que ma colère fût épuisée ; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand

---

Ms. — 490 · *F.*. mes cris et *ma* (*effacé*) l'infection .. — 493 *F.* ils *poussent* (*effacé*) excitent.... — 496 · *F.* : pour *daigner* (*effacé*) avoir pitié.... — 500 : *F.* · loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un homme que la fortune a irrité, semblable à un rocher..., *FcP.* · loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a irrité, semblable à un rocher..., *PcS.* : (*Le texte*), *Sc* . (*Comme le texte, sauf* [500 loin d'être fâché], *Sc'.* : (*Comme le texte, sauf* [501 · que la fortune a aigri]).

1. *Id.*, 1031-1034.
2. *Id.*, 1020.
3. *Id.*, 1040-1044.
4. L'attitude de l'Ulysse de Sophocle est plus dure.
5. La répétition, à si courte distance (lignes 500 et 501), du mot *irrité* est peut-être une négligence. Voir (Ms. 500) les corrections successives de S, qui ne sont sans doute pas de Fénelon.
6. *Laisse épuiser* = laisse s'épuiser : voir la note de la ligne 894 du livre XI.
7. Voir la note de la ligne 848 du livre XI. (Cf. la note de la ligne 55 du livre VI.)

elles commencent à s'affoiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles :

« O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de « votre courage? Voici le moment de s'en servir. Si vous « refusez de nous suivre pour remplir les grands des- « seins de Jupiter sur vous, adieu : vous êtes indigne « d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de « Troie[1]. Demeurez à Lemnos[2]; ces armes que j'emporte « me donneront une gloire qui vous étoit destinée[3]. Néo- « ptolème, partons ; il est inutile de lui parler : la com- « passion pour un seul homme ne doit pas nous faire « abandonner le salut de la Grèce entière[4]. »

« Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits : elle remplit les forêts de ses rugissements[5].

« O caverne, disois-je, jamais je ne te quitterai ; tu seras « mon tombeau. O séjour de ma douleur, plus de nour- « riture, plus d'espérance[6]! Qui me donnera un glaive

---

Ms. — 508. *F.* (commencent *est écrit* commencement). — 518 : *F.* : nous faire *manquer* (*effacé*) abandonner . .

---

1. Commentaire plutôt que traduction des représentations qui sont faites à Philoctète par Néoptolème et par le chœur, dans la tragédie de Sophocle (voir ci-dessus la note de la ligne 480) : toutefois Ulysse lui-même invoque, dans la scène dont Fénelon s'inspire ici (vers 997-998), la gloire qui attend Philoctète s'il consent à se rendre à Troie.

2. *Philoct.*, 1060.

3. *Id.*, 1061-1062.

4. *Id.*, 1068-1069 et 1144-1145.

5. La comparaison est empruntée à Ovide, parlant d'Hécube (*Métam.*, XIII, 547) : « Comme rugit une lionne, à qui l'on a pris son petit à la mamelle. »

Utque furit catulo lactente orbata leæna.

Cf. encore livre VI, ligne 445, et la note.

6. *Philoct.*, 1081-1083 et 1090-1091.

« pour me percer[1] ? O si les oiseaux de proie pou- « voient m'enlever !... Je ne les percerai plus de mes « flèches[2] ! O arc précieux, arc consacré par les mains « du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore « quelque sentiment[3], n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est « plus dans les mains de ton fidèle ami ; il est dans les « mains impures et trompeuses d'Ulysse[4]. Oiseaux de « proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne : mes « mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous « nuire[5] : venez m'enlever, ou plutôt que la foudre de « l'impitoyable Jupiter m'écrase ! »

« Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes : il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt[6]. Alors je lui dis :

« Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es[7]. Mais « laisse-moi percer mon ennemi. »

Ms. — 535 : *Sa.* : venez me dévorer. — 539 : *F.* : qui me les rendit aussitôt je lui dis (*sans ponctuation*), *P.* : qui me les rendit aussitôt. Je lui dis, *Pc.* : qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis...

---

1. *Id.*, 1205.
2. *Id.*, 1092-1094 et 1146-1158.
3. Entendez : s'il subsiste encore quelque chose de toi, qui soit sensible à ce qui se passe. Le membre de phrase est traduit de Sophocle (1130-1131), mais il a, dans le texte grec, un autre sens : Philoctète s'adresse à son arc lui-même et l'interpelle en lui disant : Si tu as quelque intelligence, si tu peux me comprendre,

φρένας εἴ τινας
ἔχεις....

4. *Philoct.*, 1128-1135.
5. *Id.*, 1146-1154.
6. Dans Sophocle, c'est Néoptolème qui, de son propre mouvement, et malgré l'opposition d'Ulysse, rend à Philoctète ses armes (1222-1260 et 1293-1298).
7. *Philoct.*, 1310-1313.

« Aussitôt je voulus tirer une flèche contre votre père ; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : « La colère « vous trouble et vous empêche de voir l'indigne action « que vous voulez faire[1]. »

« Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre[2] ; mais, comme mon ressentiment n'étoit pas encore apaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant.

« Cependant Néoptolème me disoit : « Sachez que le « divin[3] Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de « Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a « dévoilé l'avenir. « La malheureuse Troie tombera, a-t-il « dit, mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été « attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule ; cet « homme ne peut guérir que quand il sera devant les

---

Ms. — 548 : *F.* que contre mes *paroles* (*effacé*) injures. — 553 . *F.* : de devoir tant à un homme que je haïssois *plus* (*effacé*) tant, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 558 . *F.* : tombera, *mais* (*effacé*) a-t-il dit, mais elle ne peut....

1. *Id.*, 1299-1304.

2. Le Philoctète de Sophocle n'exprime nulle part ces sentiments généreux.

3. La légende représente Hélénus, fils de Priam, comme doué du don de divination (Homère, *Iliade*, VI, 76 ; Sophocle, *Philoct.*, 604 et 1338). Aussi serait-on tenté de lire ici *devin*. Mais *divin* est donné par tous les manuscrits. Il est tout à fait vraisemblable que la confusion des deux mots, dont on trouverait mainte preuve dans la langue écrite du XVIe siècle (Nicot, en 1606, dans son *Thrésor de la langue françoyse*, tout en distinguant les deux mots, donne encore *un divin*, qu'il traduit par le latin *augur*, et les deux formes *deviner* et *diviner*), s'était conservée dans la langue parlée et que Fénelon l'acceptait encore. — *Étant sorti de la ville....* : le texte grec (1337) dit : ayant été fait prisonnier (ἁλούς).

« murailles de Troie ; les enfants d'Esculape le guéri- « ront[1]. »

« En ce moment je sentis mon cœur partagé[2] : j'étois touché de la naïveté[3] de Néoptolème et de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc ; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour, s'il falloit céder à Ulysse[4], et une mauvaise honte me tenoit en suspens. « Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse et « avec les Atrides[5] ? Que croira-t-on de moi ? »

« Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout à coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant ; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste et ses manières simples ; mais il avoit une hauteur et une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres[6]. Il me dit :

Ms. — 567 : *F* le jour, si je cédois à Ulysse ., *Fc* (*Comme le texte*) — 569 : *F*. . avec Ulysse, avec les..., *Fc*. : et avec les.... — 573 *F*. il étoit *plein de majesté et* (*4 mots effacés*) environné. .. — 574 . *F*. . de gloire Il étoit facile de reconnoître son corps robuste, *FcP*. de gloire Je reconnus facilement ses traits un peu grossiers, son corps robuste, *Pc* (*Le texte*). — 576 : *FP*. . qui n'avoient jamais paru en lui. ., *Pc*. paru si grandes en lui.. .

1. *Philoct.*, 1329-1341. — Esculape, fils d'Apollon, était le dieu de la médecine, et ses fils, Machaon et Podalire, exercèrent cet art dans l'armée des Grecs, au siège de Troie (Homère, *Iliade*. II, 731-732).

2. *Philoct.*, 1350.

3. *Naïveté*, naturel, candeur, sincérité. C'est la qualité exactement opposée à l'*artifice*. Le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) définit : « Ingénuité, simplicité d'une personne qui n'use pas de déguisement. »

4. *Philoct.*, 1352-1353.

5. Les Atrides : Agamemnon et Ménélas, fils d'Atrée. — *Philoct.*, 1354-1357.

6. Dans la tragédie de Sophocle, c'est aussi l'apparition d'Hercule

« Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut « Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais « par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que « tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes « traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu per- « ceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux[1]. « Après la prise de Troie, tu enverras[2] de riches dépouil- « les à Péan[3], ton père, sur le mont Œta ; ces dépouilles « seront mises sur mon tombeau comme un monument « de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille, « je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, « ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions « qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape « à Troie pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, « aimez et observez la religion : le reste meurt ; elle ne « meurt jamais[4]. »

« Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : « O heu- « reux jour, douce lumière, tu te montres enfin après « tant d'années ! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces « lieux[5]. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés « humides. Je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues « de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert « les injures de l'air. Adieu, promontoire, où Écho[6] ré- « péta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fon-

---

qui met fin aux hésitations de Philoctète. Mais les indications scéniques des lignes 572-577 sont de Fénelon.

1. Voir, ci-dessus, lignes 171-172, et la note.

2. Fénelon et ses secrétaires écrivent *envoyeras* et, plus bas (590), *envoyerai*.

3. Confusion de noms : le père de Philoctète s'appelait en réalité Péas (Ποίας). Péan (Παίαν) est un des noms d'Apollon.

4. Tout ce discours (lignes 578-593) est, avec quelques abréviations, traduit de Sophocle (*Philoct.*, 1411-1444).

5. *Philoct.*, 530, 1446-1447, 533-534.

6. Cf. livre XI, ligne 865.

« taines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lem- « nos : laisse-moi partir heureusement, puisque je vais « où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis[1]. »

« Ainsi nous partîmes : nous arrivâmes au siège de Troie. Machaon et Podalire[2], par la divine science de leur père Esculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus ; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je suis un peu boîteux. Je fis tomber Pâris[3] comme un timide faon de biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduite en cendres ; vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse, par le ressouvenir de mes maux, et sa vertu ne pouvoit apaiser ce ressentiment : mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même. »

Ms. — 605 : *F.* : au siège de Troie. Je fis tomber Pâris (610), *Fc.* (*Comme le texte*). — 610 : *F.* : comme un faon..., *Fc.* comme un timide faon. — 611 : *F.* : perce. Bientôt Ilion.... *Fc.* : perce de ses traits. Bientôt... — 611 : *F.* : fut réduit, *PS.* : fut réduite.

V (613-614) : par le souvenir de mes maux.

---

1. Les lignes 597-604 sont vivement traduites de Sophocle (*Philoct.*, 1453-1468).
2. Voir, ci-dessus, la note de la ligne 563. — Fénelon et ses secrétaires écrivent à tort *Podalyre*.
3. C'est ce que raconte Quintus de Smyrne (*Posthomerica*, X, 224 et suiv.).

TREIZIÈME LIVRE[1]

---

1. SOMMAIRE DE L'ÉDITION DITE DE VERSAILLES (1824). — *Télémaque, pendant son séjour chez les alliés, trouve de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il entre en différend avec Phalante, chef des Lacédémoniens, pour quelques prisonniers faits sur les Dauniens, et que chacun prétendoit lui appartenir. Pendant que la cause se discute dans l'assemblée des rois alliés, Hippias, frère de Phalante, va prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente. Télémaque irrité attaque Hippias avec fureur et le terrasse dans un combat singulier. Mais bientôt, honteux de son emportement, il ne songe qu'au moyen de le réparer. Cependant Adraste, roi des Dauniens, informé du trouble et de la consternation occasionnés dans l'armée des alliés par le différend de Télémaque et d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frère Hippias, et Phalante lui-même tombe percé de coups. A la première nouvelle de ce désordre, Télémaque, revêtu de ses armes divines, s'élance hors du camp, rassemble autour de lui l'armée des alliés et dirige les mouvements avec tant de sagesse qu'il repousse en peu de temps l'ennemi victorieux. Il eût même remporté une victoire complète, si une tempête survenue n'eût séparé les deux armées. Après le combat, Télémaque visite les blessés et leur procure tous les soulagements dont ils peuvent avoir besoin. Il prend un soin particulier de Phalante et des funérailles d'Hippias, dont il va lui-même porter les cendres à Phalante dans une urne d'or.*

TREIZIÈME LIVRE[1]

Pendant que Philoctète avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque avoit demeuré[2] comme suspendu et immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paroissoient tour à tour sur le visage naïf[3] de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écrioit et interrompoit Philoctète

---

Ms. — *F.* (*sans désignation du livre ; une main récente a introduit la mention* . L. XVI,), *P.* (*sans indication de livre*), *PcS.* : Treizième livre, *Sc.* . Seizième livre. — 1 . *F.* Après que Philoctète eut raconté. ., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 2 : *FPS* . Télémaque avoit demeuré, *Sc.* · étoit demeuré. — 3 : *F.* : attachés sur ce vieillard ; *il* (*effacé*) toutes les passions..., *FcP.* : (*Le texte*), *S.* · (*Comme le texte, sauf* [4 : qui lui parloit]), *Sc.* · (*Comme le texte*). — 8 . *F* : et interrompoit sans y penser *Ph* (*effacé*), *Fc* : (*Comme le texte : correction immédiate*).

V (?) suit *Sc.*, qui semble de la main de Fénelon.

1. Livre XVI dans les éditions en vingt-quatre livres (voir Ms.).

2. A propos de certains verbes intransitifs dont les temps composés peuvent se conjuguer avec l'auxiliaire *être* ou avec l'auxiliaire *avoir*, les grammairiens remarquent que l'emploi d'*avoir* marque plutôt l'action, celui d'*être*, le résultat de l'action, l'état. Cette distinction n'est pas ancienne et l'usage, jusque dans le XVIIe siècle, était resté très libre. Vous saurez, écrit Molière dans le *Misanthrope* (I, II).

Que je n'*ai demeuré* qu'un quart d'heure à le faire.

Le texte de Fénelon et la correction de *S.* (voir Ms. 2) semblent nous faire voir à quel moment l'oreille française est devenue sensible au changement.

3. Cf. livre XII, ligne 565, et la note.

sans y penser ; quelquefois il paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite[1] des affaires. Quand Philoctète dépeignit l'embarras de Néoptolème, qui ne savoit point dissimuler, Télémaque parut dans le même embarras, et, dans ce moment, on l'auroit pris pour Néoptolème[2].

Cependant l'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraste, roi des Dauniens, qui méprisoit les dieux[3] et qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager[4] parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun et se faire aimer de tous. Son

---

Ms. — 11 : *F.* : Philoctète raconta l'embarras, *Fc.* : dépeignit, *S.* : découvrit, *Sc.* dépeignit. — 15 : *Sc.* : *supprime* Cependant. — 17 . *F.* . les hommes. *Au bruit* (2 *mots effacés*) Télémaque....

---

1. *La suite de cette narration.... la suite des affaires* (lignes 7 et 10). Légère négligence. D'ailleurs le sens du mot n'est pas tout à fait le même les deux fois. *Dans la suite de cette narration* signifie : successivement, au cours de cette narration ; *qui pense à la suite des affaires* paraît vouloir dire : qui pense à l'enchaînement des affaires, aux conséquences qu'elles entraînent.

2. Patin (*Études sur les tragiques grecs* : *Sophocle*, III) cite ce charmant passage (lignes 1-14) comme une excellente peinture de ce que dut être « l'émotion des heureux spectateurs auxquels apparut pour la première fois cette merveille de l'art tragique (*Philoctète*) ». Mais on y peut voir encore une allusion à ce « goût exquis pour les beaux-arts » et particulièrement pour la poésie, à cette finesse du jugement, à cette vivacité de l'imagination dont le duc de Bourgogne avait fait preuve dès son enfance, au rapport de l'abbé Fleury (*Portrait de Louis, duc de Bourgogne*) et de Fénelon lui-même (*Lettre à l'Académie : Projet de poétique* ; et *Correspondance* : lettre au P. Martineau, du 14 novembre 1712).

3. Voir ligne 882 du livre IX,

4. *Se ménager*, se conduire avec habileté, avec discrétion. Boileau (*Art poétique*, III) :

> L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
> Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage.

naturel étoit bon et sincère, mais peu caressant[1]; il ne s'avisoit guère de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres : il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner[2]. Ainsi, avec un cœur noble et porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant[3], ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réflexion. Sa mère Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur et une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes; les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les dieux

---

Ms — 23. *F.* : point attaché au bien, *Fc.* aux richesses. — 28. *F.* : sans réflexion. *On* (*effacé*) Sa mère....

---

1. « *Tout ceci est un tableau achevé du naturel du Roi dans sa jeunesse. Il n'y a pas un trait qui ne lui convienne parfaitement. Les troubles mêmes de sa minorité ne purent rien rabattre de sa fierté et de sa hauteur* ». (*R. 1719.*) — Les contemporains toutefois durent interpréter autrement, et sans doute avec plus de raison, le passage qu'on va lire. Ils y virent un portrait du duc de Bourgogne lui-même; car Faydit (*Télémacomanie*, Conclusion) critique violemment les lignes 28-30 et 46 comme une allusion à la dauphine Marie-Anne-Victoire de Bavière († 1690), mère du prince, allusion qu'il trouve contraire à la fois à la vérité et au respect qu'on doit aux « enfants du Très-Haut, comme parle l'Écriture ».

2. Savoir donner était au contraire un des mérites reconnus de Louis XIV (Saint-Simon, *Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXVIII, page 143).

3. Sur ce point encore, il en était tout autrement de Louis XIV : « Il me dit assez longtemps, écrit quelque part Saint-Simon (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XIX, page 329), toutes sortes de choses obligeantes sur Mme de Saint-Simon et pour moi, comme il savoit mieux faire qu'homme du monde, lorsqu'il savoit gré et qu'il présentoit surtout un fâcheux morceau qu'il vouloit faire avaler. » Et ailleurs (*id.*, tome XXVIII, page 145) : « Jamais il ne lui échappa de dire rien de désobligeant à personne. »

que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses désirs et pour rapporter tout à lui comme à une divinité. Le bonheur de le servir étoit, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible quand il s'agissoit de le contenter, et les moindres retardements[1] irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même, qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire et à son plaisir ; mais cette indifférence pour les autres et cette attention continuelle sur lui-même ne venoient que du transport continuel où il étoit jeté par la violence de ses passions[2]. Il avoit été flatté par sa mère dès le berceau, et il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il sentit dès sa première jeunesse[3], n'avoient pu modérer cette impétuo-

---

Ms. — 33 · *FP*. . pour lui plaire, le servir, prévenir tous ses desirs, et rapporter..., *Pc.* : (*Le texte*). — 37 · *S.* : jamais trouver rien — 45 *F.* de ses passions. *Cette ardeur avo* (*effacé*). De plus il avoit été..., *P.* de ses passions De plus, il avoit été, *Pc.* (*Le texte*) — 47· *F.* dans *une* (*effacé*) l'élévation. Les malheurs de sa jeunesse n'avoient pu modérer... (49), *Fc.* · (*Comme le texte*).

---

1. Le mot est ancien dans la langue. Au contraire *retard*, qui l'a maintenant à peu près supplanté, ne figure au *Dictionnaire de l'Académie* que depuis l'édition de 1762.

2. Il est difficile de ne pas reconnaître le duc de Bourgogne, au moins dans sa première jeunesse, à cette indication qu'on retrouve dans tous ses portraits : voir notamment Saint-Simon (*Mémoires*, édit. de Boislisle, tome XIX, page 179 ; tome XXII, page 305), l'abbé Fleury (*Portrait*, II), Fénelon (lettre citée au P. Martineau). Il en est de même pour l'irascibilité de ce « naturel ardent » et pour la « hauteur » et la « fierté » précédemment marquées (lignes 39 et 29) : « De la hauteur des cieux, dit Saint-Simon (tome XXII, page 306), il ne regardoit les hommes que comme des atomes avec qui il n'avoit aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. A peine Messieurs ses frères lui paroissoient-ils intermédiaires entre lui et le genre humain. »

3. Il est tout à fait impossible d'appliquer ce trait au duc de Bour-

sité et cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté; elle se relevoit toujours, comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, et ils se diminuoient[1] tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrents n'arrêtent, qui ne connoît que la voix et la main d'un seul homme capable de le dompter, Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor. Mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout à coup dans sa plus grande impétuosité: il entendoit d'abord[2] ce que signifioit ce regard; il[3] rappeloit d'abord dans son cœur tous les sentiments de

---

Ms — 52 · *F* la palme souple se relève toujours..., *Fc* se relève sans cesse ... — 57 . *F.* coursier fougueux que ni les rochers escarpés, ni les précipices n'arrêtent. , *Fc.* (*Comme le texte*) — 65 *F.* il rappeloit tous les sentiments,.., *FcPS*. . (*Comme le texte*), *Sc*. . il rappeloit aussitôt dans son cœur....

---

gogne. Il ne paraît convenir qu'à Télémaque, qui avait vu la maison de son père, absent depuis de longues années, mise au pillage par les prétendants de Pénélope (voir ligne 250 du livre I). — Faut-il y voir cependant, en suivant le sentiment du commentateur de 1719 (voir ci-dessus la note de la ligne 21), un souvenir des troubles qui agitèrent la minorité de Louis XIV, de ce qu'on disait de son « éducation abandonnée » et du temps de son enfance dont on l'avait, dit Saint-Simon (tome XXVIII, page 25), « souvent ouï parler avec amertume. » — Quoi qu'il en soit, on voit ici se vérifier une fois de plus ce qui a été dit de la répugnance de Fénelon à tracer de véritables portraits (cf. *Introduction*, page XLVIII et, aux notes des lignes 413 du livre X et 138 du livre XI, l'aveu, à ce sujet, du commentateur même de 1719).

1. *Se diminuoient* sur cette forme, voir la note de la ligne 234 du livre II.

2. *D'abord*, dès l'abord, immédiatement (cf. livre XII, ligne 328).

3. On peut douter si ce second *il* représente encore *Télémaque* ou *ce regard*.

vertu. La sagesse rendoit en un moment son visage doux et serein. Neptune, quand il élève son trident et qu'il menace les flots soulevés, n'apaise point plus soudainement les noires tempêtes[1].

Quand Télémaque se trouva seul[2], toutes ces passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours : il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens et de Phalante[3], qui étoit à leur tête. Cette colonie, qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siège de Troie, qui n'avoient eu aucune éducation[4] : leur naissance illégitime, le déréglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoit je ne sais quoi de farouche et de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands qu'à une colonie grecque.

Phalante, en toute occasion, cherchoit à contredire Télémaque ; souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience : il en faisoit des railleries, le traitant de foible et d'efféminé ; il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer partout

---

Ms. — 66 . *S.* : rendoit dans un moment, *Sc.* : en un moment. — 70 : *F.* : se trouva seul, *tous ces* (*effacé*) toutes ces passions.... — 72 : *F.* : des Lacédémoniens de Tarente et de Phalantus, *Fc.*. (*Comme le texte*). — 74 : *F.* : Cette colonie étoit composée..., *Fc.*. (*Comme le texte*). — 78 : *F.* : été élevés, *étoit* (*effacé*) leur donnoit.... — 80 : *F.* : une colonie grecque. *Un d'entre eux nommé Hippias* (*6 mots effacés*). Phalantus..., *Fc.* (*Comme le texte*).

---

1. Virgile (*Énéide*, I, 142), en parlant de Neptune : « Il dit, et, plus vite qu'il ne parle, apaise le courroux des flots. »

Sic ait et dicto citius tumida æquora placat.

2. Entendez : « *mais* quand Télémaque se trouva seul », par opposition à la ligne 55. On se rappelle que, tandis que Télémaque est à l'armée, Mentor est resté à Salente (voir livre X, lignes 440-464).

3. Voir livre IX, lignes 283 et suiv.

4. Cela a déjà été dit au livre IX (*loc. cit.*).

la jalousie et de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliés.

Un jour, Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs devoient lui appartenir, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui, à la tête des Lacédémoniens, avoit défait cette troupe d'ennemis et que Télémaque, trouvant les Dauniens déjà vaincus et mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie et de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit, au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu et qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante ; ils se fussent battus sur-le-champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frère nommé Hippias [1], célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force et par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste ; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval [2] ; il avoit presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore

---

Ms. — 87 *F.* . odieuse à tous les alliés ; il réussit bientôt. Phalantus avoit un frère (102)..., *Fc.* : (*Comme F., sauf* [102 · Phalante avoit..]), *Fc'.* : (*Comme le texte, sauf* [91 . parce que ses Lacédémoniens avoient défait cette troupe Daunienne, et que Télémaque....; 94 . n'avoit eu *que la* (*effacé*) d'autre peine...; 99 défendre leur cause *devant* (*effacé*) dans l'assemblée ; 100 : jusqu'à menacer Phalante. Celui-ci avoit un frère]), *Fc''.* . (*Comme le texte, sauf* [91 : c'étoit lui, disait-il, qui, à la tête ses Lacédémoniens (*sic*)]), *P.* : (*Le texte*).
V (92) : à la tête de ses Lacédémoniens.

1. Plusieurs personnages historiques ont porté ce nom ; mais il s'agit ici d'un héros imaginaire.

2. L'opposition, qui est ici rappelée, des talents de Castor et Pollux, fils jumeaux de Léda, femme de Tyndare, roi de Laconie, qui fut aimée de Jupiter, est déjà mentionnée par Homère (*Iliade*, III, 237 et *Odyssée*, XI, 300), et elle était presque passée en proverbe (Cf. Horace, *Odes*, I, XII, 25-27 et *Satires*, II, I, 26-27). — Sur le *ceste*, voir livre V, ligne 301, et la note.

plus querelleux[1] et plus brutal qu'il n'étoit fort et vaillant. Hippias, ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage. Tel qu'un sanglier écumant, qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi et branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, et, en le voyant, sa fureur se redouble[2]. Ce n'étoit plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor ; c'étoit un frénétique ou un lion furieux.

Aussitôt il crie à Hippias :

Ms. — 108 : *F.* qu'il n'étoit robuste et vaillant. Phalante, voulant faire périr Télémaque dont il ne pouvoit plus souffrir la hauteur, persuada à son frère Hippias que Télémaque s'étoit vanté de le vaincre quand il lui plairoit. Hippias en frémit de rage. Tel qu'un sanglier écumant, qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi ; il trouve Télémaque seul qui venoit de faire un sacrifice à Minerve et qui *marchoit négligemment appuyé* (3 *mots effacés*) s'en retournoit dans sa tente. Aussitôt il lui crie : « O lâche efféminé, nous allons voir si tu pourras porter mes dépouilles aux femmes d'Ithaque ; va, va, descends tout à l'heure dans les rives sombres du Styx y chercher ton père. » Il dit et, tirant son épée, il se jette sur Télémaque. Télémaque aussitôt se hâte de tirer aussi son épée. Les voilà comme... (139), *Fc.* : (*Comme F., sauf la dernière phrase* : Télémaque, sans s'émouvoir et sans répondre, se hâte de tirer aussi son épée). Les voilà comme... (139), *Fc'.* (*Comme le texte, sauf* [119 : sous la figure *du s* (*effacé*) de Mentor ; 122 : arrête, *le* (*effacé*) ô le plus lâche ; 127 : *il dit et oubliant indiscrètement* (*ce dernier mot essayé en surcharge, puis effacé*) *son dard, il tire son épée pour se jeter sur son ennemi. Hippias le regarde avec mépris et* (*le tout effacé*), *il lança son dard* (*effacé*), il dit et il lança son dard, mais il le lança... ; 132 : s'en étoit servi pendant qu'il étoit jeune]), *Fc''.* : (*Le texte*).

---

1. Le *Dictionnaire de l'Académie*, dans sa première édition (1694), donne encore *querelleux*, qui, depuis, a disparu de la langue, comme un synonyme de *querelleur*.

2. *Se redoubler* : cf. ci-dessus ligne 56, et la note. D'autre part, pour la construction, voir la note de la ligne 72 du livre II, et, ci-dessous, celle de la ligne 386.

« Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! arrête ; nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; va, descends tout à l'heure[1] dans les rives sombres du Styx. »

Il dit, et il lança son dard ; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup ; le dard ne toucha point Hippias. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, et que Laërte lui avoit donnée[2], quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire, pendant qu'il étoit jeune, et elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des Épirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains ; ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer : le feu brille dans leurs yeux ; ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils s'abaissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pied contre pied, main

---

Ms. — 139 : *FP.* : comme deux lions, *Pc.* : deux bêtes cruelles. — 141 : *F.* dans leurs yeux, *ils s'élancent* (*effacé*) ils se raccourcissent ils s'allongent, ils s'élancent. *Fc.* : (*Comme le texte*). — 143 : *F.* . de sang. *Hippias, qui se fie à ses forces, tâche de saisir le* (*ce dernier mot effacé*) *Télémaque ; il l'atteint, il* (*tout le passage effacé*). Les voilà....

---

1. *Tout à l'heure.* En ce moment même, tout de suite. Sens constant au XVIIe siècle. — *Dans les rives :* on attendrait *sur les rives, aux rives.* Mais cf. les notes des lignes 619 du livre III et 890 du livre IX.

2. Dans les poèmes d'Homère, les armes des héros ou les objets précieux ont ainsi souvent une histoire : telles la cuirasse d'Agamemnon (*Iliade*, XI, 20 et suiv.), la javeline d'Achille (*Id.*, XVI, 143) ; de même, dans Virgile, le cratère qu'Ascagne offre à Nisus (*Énéide*, IX, 266). — Rappelons que Laërte est le père d'Ulysse et l'aïeul de Télémaque.

contre main : ces deux corps entrelacés sembloient n'en faire qu'un[1]. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse[2]. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentoit ses genoux[3] chancelants. Hippias, le voyant ébranlé, redoubloit ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse ; il alloit porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veilloit de loin sur lui et qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur[4].

Elle ne quitta point le palais de Salente[5] ; mais elle envoya Iris, la prompte messagère des dieux. Celle-ci, volant d'une aile légère, fendit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière, qui peignoit un nuage de mille diverses couleurs[6]. Elle ne se

---

Ms. — 145 . *Sc.* : paroissoit devoir.... — 151 : *F.* : qui de loin veilloit..., *Fc* . veilloit de loin. — 155 : *F.* : prompte *et légère* (*effacé*) messagère ... — 156 : *F.* : espaces immenses des airs, et ne se reposa (159), *FcP.* (*Comme le texte, sauf* [158 . *Fc.* : de mille différentes couleurs ; *P.*. de mille couleurs différentes]), *Pc.* (*Le texte*).

---

1. Librement imité d'Homère (*Iliade*, XXIII, 711, XIII, 131) et de Virgile (*Énéide*, X, 361).

2. Le nom de *nerfs* était, dit Littré « donné, dans une très ancienne anatomie et alors que l'on n'avait pas fait la distinction des nerfs proprement dits, aux ligaments et aux tendons ». De là l'emploi fréquent de l'adjectif *nerveux* pour marquer la force des muscles.

3. Les manuscrits donnent *genouils* : voir livre IV, ligne 178, et la note.

4. Ainsi, dans l'*Iliade*, interviennent les dieux en faveur des héros sur le champ de bataille, Vénus, en faveur de Pâris (III, 373 et suiv.), ou d'Énée (V, 311 et suiv.), Minerve, en faveur de Ménélas (IV, 123 et suiv.), etc.

5. Voir, ci-dessus, la note de la ligne 70.

6. Iris, messagère des dieux (Homère, *Iliade*, VIII, 398), était la personnification de l'arc-en-ciel. Le membre de phrase « laissant après elle.... » est une heureuse traduction d'un vers de Virgile (*Enéide*, IV, 701).

Mille trahens varios adverso sole colores.

reposa que sur le rivage de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux combattants ; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque ; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair, qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles. Dans le moment où Hippias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'égide[1], que la sage déesse lui avoit confiée. Aussitôt Télémaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer[2]. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble ; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne[3] et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer ; enfin il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups, dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un

---

Ms. — 161 *F.* l'ardeur des deux combattants, *et* (*effacé*) elle frémit..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 162 · *F.* : le jeune Télémaque. Dans le moment où (164), *Fc* : (*Comme le texte*). — 163 · *Pc.* : d'un nuage clair *et* (*effacé et suivi d'un mot illisible, également effacé*). — 164 : *F.* : sentant sa force, *Fc.* toute sa force.... — 165 : *S.* : se croyoit victorieux, *Sc.* · se crut. — 165 . *F.*. le jeune Ithacien de l'égide que Minerve lui avoit confiée, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 167 : *F.* · Télémaque, *qui* (*effacé*) dont les.... — 170 : *FP.*. le presse, l'attaque..., *Pc.* · et l'attaque.... — 171 : *F.* : dans une autre : *il le pre* (*effacé*) il l'ébranle.... — 174 : *F.*. que la hache *sacrée* (*effacé*) a coupé ... — 175 : *F.* : la forêt retentissoit..., *Fc.*. a retenti.

---

1. Voir la note de la ligne 460 du livre I.

2. « La grâce.... augmente la force de la volonté afin qu'elle puisse actuellement, dans ce moment, vouloir le bien ; elle l'excite à se servir de cette force nouvellement donnée » (Fénelon, *Lettres sur la grâce et la prédestination*, I, III). — Sur cette interprétation chrétienne de certaines interventions de Minerve, cf. livre II, ligne 271 et voir *Introduction*, page CX, strophes 3 et 4).

3. Voir les notes des lignes 279 et 453 du livre I.

plus horrible bruit en tombant : la terre en gémit ; tout ce qui l'environne en est ébranlé[1].

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frère d'un des rois alliés qu'il étoit venu secourir : il rappela en lui-même, avec confusion, les sages conseils de Mentor[2] ; il eut honte de sa victoire et comprit combien il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accouroit au secours de son frère : il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias, que Télémaque tenoit sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi ; mais sa colère étoit apaisée, et il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute en montrant de la modération. Il se lève en disant :

« O Hippias, il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse ; vivez : j'admire votre force et votre courage. Les dieux m'ont protégé[3] ; cédez à leur

---

Ms. — 178. *F.* : avec la force *dans* (*effacé*) au-dedans.... — 180 *FP.* : qu'il comprit..., *Pc.* : que le fils d'Ulysse comprit.... — 182 *F.* : en lui-même *les sages co* (*effacé*), avec confusion.... — 184 : *S.* : et comprit bien qu'il avoit, *Sc.* : et vit bien qu'il avoit. — 186. *F.* : qu'il tenoit, *Fc.* : qu'il portoit ... — 193. *F.* : vivez : *j'est* (*effacé*) j'admire. — 194. *F.* votre courage. *Ne songeons plus* (*effacé*) *vous* (*effacé*) les Dieux....

1. Souvenir de Virgile (*Énéide*, V, 447), qui, dans une description dont celle de Fénelon ne rappelle d'ailleurs pas le détail, compare la chute d'un lutteur à celle d'un arbre de l'Ida (sur cette montagne, voir livre VIII, lignes 574-578, et les notes). Virgile d'ailleurs, dans ce passage, imite lui-même Homère, comparant la chute d'un guerrier à celle d'un arbre sur le sommet d'une montagne (*Iliade*, XIII, 178-179).

2. Voir livre X, lignes 272-298.

3. Ce n'est pas là seulement une parole de modestie, destinée à rendre à Hippias sa défaite moins cruelle. C'est, en même temps qu'un hommage à la vérité (voir plus haut lignes 149 et suiv.), l'expression d'un sentiment tout chrétien, exactement opposé à la présomption qui a été condamnée chez Hercule (livre XII, lignes 51-53).

puissance : ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. »

Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussière et de sang, plein de honte et de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frère ; il étoit en suspens et hors de lui-même. Tous les rois alliés accourent : ils mènent[1] d'un côté Télémaque, de l'autre Phalante et Hippias, qui, ayant perdu sa fierté, n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force et en grandeur à ces géants, enfants de la Terre, qui osèrent autrefois chasser de l'Olympe les immortels[2].

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute et ne pouvant plus se supporter lui-même. Il gémissoit de sa promptitude[3] : il reconnoissoit combien il étoit injuste et déraisonnable dans ses emportements ; il trouvoit je ne sais quoi de vain, de foible et de bas dans cette hauteur démesurée et injuste. Il reconnoissoit que la

---

Ms. — 200 : *F.* : il étoit *troublé* (*effacé*) en suspens.... — 203 : *F.* : ayant perdu *toute* (*effacé*) sa fierté.... — 206 : *FP.* : Hippias, qui étoit semblable..., *Pc.* Hippias, semblable.... — 208. *Sc.* : qui tentèrent autrefois de chasser.... — 217 : *F.* : démesurée. Il reconnoissoit..., *FcPS.* : démesurée et injuste. Il reconnoissoit, *Sc.* : démesurée. Il reconnoissoit....

V (217) suit *F.* et *Sc.*

---

1. *Mènent*, emmènent (voir livre XI, ligne 750, et la note).

2. Non pas *chasser*, mais *tenter de chasser*, comme le remarque le récit d'Ovide (*Métam.*, I, 152 et suiv.). — Voir d'ailleurs (Ms. 208) la correction introduite dans la seconde copie (*S*) : mais elle est de la main du marquis de Fénelon.

3. Voir ci-dessous la note de la ligne 304.

véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie et l'humanité : il le voyoit ; mais il n'osoit espérer de se corriger[1] aprés tant de rechutes ; il étoit aux prises avec lui-même, et on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé[2] seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à rentrer dans aucune société et se punissant soi-même[3]. « Hélas ! disoit-il, oserai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage et le plus patient[4] des hommes ? Suis-je venu porter la division et le désordre dans l'armée des alliés ? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens, leurs ennemis, que je dois répandre ? J'ai été téméraire ; je n'ai pas même su lancer mon dard[5] ; je me suis exposé dans un combat avec Hippias à forces inégales[6] ; je n'en devois attendre que la mort, avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe ? je ne serois plus, non, je ne serois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil : ma honte fini-

---

Ms. — 218 : *F.* la justice *et* (*effacé*) la modestie.... — 221 · *S.* on l'entendit rugir. — 224 · *F.* : se résoudre à rendre, *P.* · à rentrer, *S.* à entrer, *et, en marge, au crayon, la notation suivante, qui rappelle la leçon de F et en propose la correction* . (se) rendre. — 229 : *F.* : que je dois *vers* (*effacé*) répandre ? — 230 : *FP.*. téméraire. J'ai oublié de lancer mon dard, *Pc.* : (*Le texte*) — 231 : *F.*. exposé à un combat, *Fc* '. exposé dans un combat. — 231 *F.* : à forces inégales. *Comment n'ai* (*effacé*) je ne devois. ., *P.* : (*Comme F.*, *moins les mots effacés*), *Pc.* : à forces inégales . je n'en devois.... — 234 *F.* serois plus ce jeune insensé, *Fc.* : (*Comme le texte*).

V (224) suit la leçon marginale de *S* se résoudre à se rendre.

1. Sur *espérer de* (cf. plus bas lignes 236-237), voir livre I, ligne 466. — Sur l'idée, voir ci-dessous, ligne 240, et la note.
2. Voir livre II, ligne 526, et la note.
3. Voir livre III, ligne 531 et la note.
4. Souvenir d'un mot d'Horace (*Epîtres*, I, VII, 40 : *patientis Ulixi*), qui paraît traduire ainsi une épithète (πολύτλας) appliquée traditionnellement au héros dans la poésie grecque (voir, par exemple, Homère, *Odyssée*, VII, 1, et Sophocle, *Ajax*, 955).
5. Voir ci-dessus lignes 127-129.
6. Voir ci-dessus lignes 102 et suiv., et notamment 136 et 145-147.

roit avec ma vie. Hélas ! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait ! Trop heureux, trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai et voudrai faire encore les mêmes fautes, dont j'ai maintenant tant de honte et d'horreur[1]. O funeste victoire ! O louanges que je ne puis souffrir, et qui sont de cruels reproches de ma folie ! »

Pendant qu'il étoit seul inconsolable, Nestor et Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit ; mais ce sage vieillard, reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse, pour adoucir son désespoir[2].

Les princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, et ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante et Hippias[3]. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre[4] : tout étoit dans le trouble pour[5] la

---

Ms. — 237 : *S.* ne faire plus. — 239 *FP.* : et voudrai faire les mêmes choses dont j'ai..., *Pc.* : (*Le texte*). — 243 : *F.* : Nestor *le vint trouver* (3 *mots effacés*) et Philoctète ... — 254 . *F.* : dans le trouble *et* (*effacé*) pour la faute.

1. Encore des sentiments chrétiens : contrition et défiance de soi-même.

2. Telle est la pratique de Fénelon lui-même en matière de direction, quand il rencontre des âmes en qui le scrupule, la défiance de soi-même, le regret de la faute peuvent paralyser l'action. « Lors même qu'il (Dieu) nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur ; il nous condamne et nous console tout ensemble. Il humilie sans troubler » (Lettre à Mme de Montberon du 23 juin 1702).

3. Telle est, dans l'*Iliade*, la situation des Grecs troublés par la querelle d'Achille et d'Agamemnon.

4. Voir livre X, lignes 184-186.

5. *Pour la faute*. L'usage, dans l'emploi de *pour* ou de *par*, exprimant la cause, a beaucoup varié. *Par la faute* semble avoir définitivement prévalu sur *pour la faute*, qui devait déjà paraître ancien au

faute du seul Télémaque, et Télémaque, qui voyoit tant de maux présents et de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les princes étoient dans un extrême embarras ; ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que, dans la marche, les Crétois de Télémaque et les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au dedans du camp, où ils étoient gardés de près. Nestor et Philoctète alloient et venoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor et l'autorité du grand Philoctète ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frère Hippias. Télémaque étoit bien plus doux ; mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées ; tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un père de famille, l'appui de tous ses proches et la douce espérance de ses petits enfants. Dans ce désordre et cette consternation de l'armée, on entend tout à coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissements de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs et animés au carnage, les autres ou fuyants, ou mourants, ou bles-

---

Ms. — 256 : *Fc.* : périls prochains. ., *Fc.* · périls pour l'avenir. . — 257. *S.* : tous les princes *alliés* (*effacé*) étoient.... — 278 : *F.*. de cris d'hommes *bl* (*effacé*) mourants ou blessés, *Fc.* . (*Comme le texte*).

V (275) : petits-enfants

temps de Fénelon. De même *parce que* a, au cours du XVIIe siècle, supplanté *pource que*. On dit plus ordinairement, au contraire, *pour quel motif, pour quelle cause, c'est pour cela, c'est pourquoi*. Quant à *partant* et *pourtant*, d'abord équivalents, ils ont vu, après le XVIe siècle, leur sens se différencier.

sés. Un tourbillon de poussière forme un épais nuage qui couvre le ciel et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air et qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd, semblable à celui des tourbillons de flamme que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain, avec ses Cyclopes, y forge des foudres pour le père des dieux [1]. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste, vigilant et infatigable, avoit surpris les alliés; il leur avoit caché sa marche, et il étoit instruit de la leur. Pendant deux nuits, il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliés avoient saisi tous les passages. Tenant les défilés, ils se croyoient en pleine sûreté et prétendoient même pouvoir, par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient leur seroient venues. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution [2]; car Nestor et Philoctète, ces deux capitaines d'ail-

---

Ms — 281 *F.*: enveloppe le camp. L'épouvante saisit. . (287), *FcP.* enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air et qui ôtoit la respiration. L'épouvante saisit..., *Pc.* (*Le texte, sauf* [284 : à celui des *fl* (*effacé*) tourbillons]). — 287 . *F.*: les cœurs *Phalante fut l'* (*effacé*) Adraste, vigilant. — 289 · *S.*: instruit de la leur Il avoit fait une incroyable.. . — 293 : *F.*. Tenant ces défilés, *PS.*: Tenant les défilés. — 294 . *F.*· croyoient même pouvoir..., *Fc.* prétendoient même pouvoir.... — 294 . *F.*. qu'ils occupoient, *pouvoir* (*effacé*) tomber.... — 299 . *F.*· car *le sage* (*effacé*) Nestor et....

1 (293) suit *F.*

---

1. Voir la note de la ligne 345 du livre II.
2. Le développement qui suit, jusqu'à la ligne 403, explique comment Adraste a pu se trouver si bien informé. Le récit des opérations militaires reprendra ligne 404, non sans que le raccord amène quelques répétitions.

leurs si sages et si expérimentés, n'étoient pas assez secrets[1] dans leurs entreprises. Nestor, dans ce déclin de l'âge, se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange ; Philoctète naturellement[2] parloit moins ; mais il étoit prompt[3], et, si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur, pour en tirer les plus importants secrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors, fougueux et hors de lui-même, il éclatoit par des menaces ; il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ces moyens, il se hâtoit de les expliquer incon-

Ms. — 3o3 : *F.* Philoctète parloit moins, *Fc.* naturellement parloit.... — 3o5 . *P.*. résolu de faire. *Pc.*. résolu de taire. — 310 . *F.* ce qu'il vouloit. *Les* (*effacé*) Si peu....

1. *Secret*, en parlant des personnes, est d'un emploi fréquent au XVII[e] siècle. « Il se dit, lit-on dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), des personnes qui savent se taire et tenir une chose secrète. » — La Bruyère, parmi les « dons du ciel qu'il faut pour bien régner », compte la nécessité d' « être *secret*, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets » (*Du Souverain ou de la République*).

2. *Naturellement*, par nature, quand il était dans son naturel.

3. *Prompt* (à s'emporter), irascible. C'est le sens où Molière, par exemple, prend le mot dans *Tartuffe* (I, v), en parlant de ces hypocrites

> Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
> Sont *prompts*, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices...,
> D'autant plus dangereux *dans leur âpre colère*,
> Qu'il prennent contre nous des armes qu'on révère.

Et Fénelon lui-même, parlant de certains accès de colère auxquels le duc de Bourgogne était sujet dans son enfance : « Dès que sa *promptitude*, dit-il, était passée... » (*Lettre* au P. Martineau, 14 novembre 1712). — Nul doute d'ailleurs qu'en insistant ici sur les conséquences funestes que peut entraîner chez un prince le penchant à la colère, Fénelon ne veuille particulièrement mettre son élève en garde contre un défaut que tous les témoignages ont relevé chez lui (voir, ci-dessus, la note de la ligne 45).

sidérément, et le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder[1]. Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraste, ne manquoient pas de se jouer de la foiblesse de ces deux rois. Ils flattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges ; ils lui rappeloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais d'applaudir. D'un autre côté, ils tendoient des pièges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète ; ils ne lui parloient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvénients, de fautes irrémédiables. Aussitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, la sagesse l'abandonnoit et il n'étoit plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour[2] garder un secret : il y étoit accoutumé par ses malheurs et par la nécessité où il avoit été dès son enfance de se cacher aux amants de Pénélope[3]. Il savoit taire un secret sans dire aucun men-

---

Ms. — 312 : *F.* le plus intime sortoit de son cœur, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 314 : *FP.* : toutes les plus délicieuses liqueurs..., *Pc.* : (*Le texte*). — 318 : *F.* : ils *le fa* (*effacé*) lui rappeloient.... — 319 : *F* : admirèrent.... ne se lassèrent. ., *P.* : admiroient... ne se lassoient.... — 322 : *F.* : de difficultés, de dangers, d'inconvénients. Aussitôt... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 325 . *F.* : sa sagesse l'abandonnoit, *PS.* : la sagesse l'abandonnoit. — 330 : *F.* : de cacher ses desseins aux amants de Pénélope. Il savoit..., *P.* : de cacher aux amants de Pénélope (*sic*). Il savoit... *PcS.* (*Le texte*)

V (325 et 330) suit *F.*

1. Fénelon paraît emprunter l'idée de cette comparaison à Térence, qu'il admirait beaucoup, on le sait, et qui fait dire, dans le même sens, au personnage d'une de ses comédies (*Eun.*, I, II, 25) : « Je suis plein de fêlures : je fuis de partout. »

Plenus rimarum sum ; hac atque illac perfluo.

2. Voir la note de la ligne 4 du livre III.

3. Voir livre I, ligne 250.

songe. Il n'avoit point même un certain air réservé et mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets[1]; il ne paroissoit point chargé du poids du secret qu'il devoit garder; on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais, en disant tout ce qu'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément et sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon et entamer son secret: par là son cœur étoit impénétrable et inaccessible[2]. Ses meilleurs amis mêmes ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer[3] de sages conseils, et il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, et à proportion de ce qu'il[4] avoit éprouvé leur amitié et leur sagesse.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp; il en avoit averti Nestor et Philoctète. Mais ces deux hommes si expérimentés ne firent pas assez d'attention à un

---

Ms. — 332 : *P.* : air réservé et industrieux, *Pc.* : et mystérieux.. — 335 : *F.* : garder . *il par* (*effacé*) on le trouvoit. . — 340 *F.* : inaccessible, *il ét* (*effacé*) ses meilleurs.... — 342 *FP.* pour avoir de sages conseils .., *Pc* : pour en tirer de...

1. *Secret.* Voir ci-dessus, la note de la ligne 301. Le mot est d'ailleurs employé huit fois entre les lignes 298 et 340.

2. L'impénétrable discrétion était un des mérites de Louis XIV sur lesquels tout le monde était d'accord (voir Saint-Simon, édit. De Boislisle, *Mémoires*, tome XXVIII, pages 141-142 et les notes).

3. Cf. livre XII, ligne 287 et la note.

4. *A proportion de ce que.* Forme lourde, mais non sans exemple : « On plaît, écrit La Rochefoucauld (*Réflexions diverses*, III), à proportion de ce qu'on suit l'air, les tons, les manières et les sentiments qui conviennent à notre état et à notre figure, et on déplaît à proportion de ce qu'on s'en éloigne. » Il semble toutefois qu'on écrivît plutôt, au temps de Fénelon, *à proportion que...* « On ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette pièce » (La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*, 21).

avis si salutaire : la vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a presque plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années et ne peut plus se redresser, les hommes, à un certain âge, ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux et qui sont entrées jusque dans la moelle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard ; ils en gémissent en vain, et la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurymaque[1], flatteur, insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts et à toutes les inclinations des princes, inventif et industrieux pour[2] trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis ? Il devinoit celui qui seroit le plus

---

Ms. — 352 : *FP.* : elle n'a plus de ressource, *Pc.* : n'a presque plus.... — 354 : *F.* : tronc dur et noueux, *Fc.* : tronc rude et..., — 359 : *F.* : ils les connoissent et en gémissent, mais trop tard : ils *ne peuvent plus* (3 *mots effacés*) gémissent en vain, *P.* : (*Comme F., sauf les mots effacés*), *Pc.* : (*Le texte*). — 364 : *FP.* : flatteur insinuant, *PcS.* : flatteur, insinuant. — 364 : *FP.* : s'accommodant..., *Pc.* : sachant s'accommoder...

V (364) : flatteur insinuant (*sans virgule, comme FP.*).

1. Personnage imaginaire : mais ce nom propre (que Fénelon et ses secrétaires écrivent à tort *Eurimaque*) a été usité dans l'ancienne Grèce. C'est, par exemple, dans Homère même (*Odyssée*, I, 399, etc.), celui d'un des prétendants de Pénélope. — Les Dolopes étaient une peuplade de la Grèce septentrionale, au Sud-Est de la Thessalie. — Pourquoi Fénelon fait-il d'Eurymaque un Dolope ? Peut-être à cause du rapprochement involontaire et fortuit qui se fait dans l'esprit entre ce nom propre de peuple et le radical de δόλος (latin *dolus*), qui veut dire *ruse*. Au livre X de l'*Iliade*, Homère raconte l'aventure d'un espion qui s'appelle Dolon.

2. Cf., ci-dessus, ligne 328 et la note, et, plus bas, ligne 370 (habile *pour* assaisonner).

agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate, qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée ; il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères et vertueux, qui sont toujours les mêmes[1] et qui s'assujettissent aux règles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes que leurs passions dominent.

Eurymaque savoit la guerre ; il étoit capable d'affaires ; c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor et qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur[2], un peu vain et sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir. Quoique Philoctète ne se confiât point à lui, la colère et l'impatience faisoient en lui[3] ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurymaque n'avoit qu'à le contredire : en l'irritant, il découvroit tout[4]. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliés. Le roi des Dauniens avoit

---

Ms. — 369 : *F.*. les foibles, *adroit* (*effacé*) complaisant.... — 371 : *F.*. reçue des homme les *m* (*effacé*) plus modestes. — 374 : *F.* : les hommes sincères *qui* (*effacé*) et vertueux.... — 388 : *F.* : des alliés. *A pein* (*effacé*) Ce roi..., *PS.* (*Le texte*).

V (388) : Ce roi des Dauniens.

1. Cette opposition de la souplesse du vice et de la rigide uniformité de la vertu paraît un lieu commun de la prédication (voir, par exemple, Bossuet, *Sermon sur l'Honneur du monde*, II ; *sur l'Ambition*, I).

2. *De son cœur*, du cœur de Nestor.

3. *A lui* = à Eurymaque ; *en lui* = en Philoctète.

4. On peut douter si cet *il* représente Eurymaque ou Philoctète : dans ce dernier cas la phrase serait construite avec une liberté qui est usuelle au XVIIe siècle. « Il y a des vices, écrit Pascal (*Pensées*, édit. Brunschvig, II, 102), qui...., en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches. » Cf. livre II, ligne 72, et la note, et livre XIII, ligne 117.

dans l'armée un certain nombre de transfuges, qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés et retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste[1], Eurymaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurymaque suspect. Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause et d'exciter la défiance de Nestor et de Philoctète ; mais son soin étoit inutile : ils étoient aveuglés.

On avoit résolu[2], dans le conseil, d'attendre les troupes nombreuses qui devoient venir[3], et on avoit fait avancer secrètement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de mer très rude, où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits[4] de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de

---

Ms. — 390 : *F.* : l'un après l'autre *disp* (*effacé*) s'échapper.... — 393 : *F.* : ne pouvoit être découverte, *Fc.* · (*Comme le texte*). — 402 *F.* · mais ses soins étoient inutiles..., *Fc.* : son soin étoit inutile.... — 405 : *F.* : qui devoient venir. Cependant on se croyoit (409), *Fc.* : (*Comme le texte*).

1. « *Louis XIV faisoit de même beaucoup de dépenses en espions, dont il étoit très bien servi. Il en avoit dans toutes les cours et dans toutes les armées et savoit par ce moyen tous les desseins des alliés.* » (*R. 1719.*)

2. Voir la note de la ligne 299.

3. Voir lignes 295-296.

4. *Détroits*, défilés. L'emploi du mot en ce sens est devenu rare. *Défilé*, au contraire, ne paraît pas antérieur au XVIIe siècle : Nicot ne le fait pas figurer dans son *Thrésor de le langue françoise* (1606).

l'Apennin[1]. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galèse, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages[2] et en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée[3]. Adraste étoit derrière la montagne, et on comptoit qu'il ne pouvoit passer : mais, comme il sut que les alliés étoient encore foibles, qu'ils attendoient un grand secours, que les vaisseaux attendoient l'arrivée des troupes qui devoient venir, et que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante,

---

Ms. — 417 : *S.* : encore foibles, qu'il leur venoit (*ce dernier mot en surcharge sur une première correction illisible*) un grand secours. — 418 . *F.* : un grand secours, que l'armée étoit divisée (420), *FcP.* . un grand secours, que les vaisseaux attendoient ce secours et que l'armée..., *PcS.* : (*Le texte, sauf* [418 : *Pc.* : que les vaisseaux *de* (*effacé*) attendoient...]), *Sc.* . que les vaisseaux attendoient les troupes qui devoient arriver....

---

1. Il s'agit évidemment de la branche orientale de l'Apennin méridional, qui court dans le pays à l'est du golfe de Tarente. — Il semble bien d'ailleurs que le mot *côte*, employé quatre lignes plus haut dans un tout autre sens, a ici le sens de *pente*. Mais qu'est-ce que cette « côte inaccessible », dans ce pays de plaines ou de petite élévation ? Si Fénelon a une idée nette de ce qu'il veut dire, pourquoi ne nomme-t-il pas ? La mention du *Galèse* (ligne 413), petite rivière qui se jette dans le golfe de Tarente et qui est voisine de cette ville, n'éclaircit pas beaucoup les choses. Fénelon le cite sans doute parce qu'il en trouve le nom dans un épisode célèbre des *Géorgiques* de Virgile (IV, 126) et aussi dans le récit que fait Tite-Live (XXV, XI, 8) des opérations d'Hannibal contre la citadelle de Tarente. Dans l'ensemble, on comprend la manœuvre d'Adraste : ses adversaires l'attendent sur leurs derrières par une montagne qu'ils ont fait garder ; par une opération fréquente dans les batailles que raconte Tite-Live, et qui assura, par exemple à en croire cet historien, le gain de la bataille du Métaure (XXVII, XLVIII), il trompe leur attente, et tourne la montagne pour se présenter à eux par la mer (lignes 421-430 et ci-dessus 290-292). Mais toute la description topographique est vraiment bien molle, bien peu précise et bien conventionnelle.

2. Les moutons de la vallée du Galèse étaient renommés (Horace, *Odes*, II, VI, 10).

3. *Fruits*, au sens général de productions. Virgile parle des *guérets jaunissants* qu'arrosent les eaux foncées du Galèse (*Géorgiques*, IV, 126).

Qua niger humectat flaventia culta Galæsus.

il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour et nuit sur le bord de la mer et passa par des chemins qu'on avoit toujours crus absolument impraticables[1]. Ainsi la hardiesse et le travail obstiné surmontent les plus grands obstacles[2] ; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris et accablés.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés et qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance et s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galèse ; puis il remonta en diligence le long du fleuve[3].

Ms. — 422 · *F* : sur le bord de la mer. *De là s'avançant le long de la côte* (9 *mots effacés*). Là il surprit un assez grand nombre de vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés et qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance et il s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galèse. Puis, remontant sur les bords du fleuve, il tomba sur les alliés quand ils s'en défioient le moins. Il les trouve dans un camp (440), *Fc.* : sur le bord de la mer. Là il surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés et qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance et s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galèse. Puis, remontant sur les bords du fleuve, *il parut* (2 *mots effacés*) ceux qui étoient dans les postes avancés (435)..., *P.* : (Comme *Fc.*, *moins les deux mots effacés*), *Pc.* . (*Le texte, sauf* [425 : il n'y a *rien* (*effacé*) presque rien d'impossible]), *S.* (*Comme Pc.*, *moins le mot effacé*), *Sc.* . (*Comme le texte, sauf* [434 : il remonta très promptement le long...]).

V (434) suit *Sc.*, qui paraît être de la main de Fénelon.

---

1. Fénelon répète ici, pour reprendre son récit (voir la note de la ligne 299), ce qu'il nous avait déjà dit (lignes 288-292).

2. C'est le mot de Virgile parlant des premiers efforts de l'industrie humaine, qui « triompha de tout, dit-il, en s'obstinant » (*Géorgiques*, I, 145) :

labor omnia vicit
Improbus.

3. Le mot *diligence* est répété aux lignes 433-434. Cette négligence a été corrigée dans la seconde copie (voir Ms. *Sc.* 434).

Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp, vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur *a*menoient[1] les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste et ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître : ils tombent sur les alliés, qui ne se défient de rien ; ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chefs, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord fut celui des Tarentins, où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse lacédémonienne[2], étant surprise, ne put résister. Pendant qu'ils[3] cherchent leurs armes et qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp[4]. Aussitôt la flamme s'élève des pavillons et monte jusqu'aux nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne et qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables et les troupeaux[5]. Le vent pousse impétueusement la flamme

---

Ms. — 436 : *FP.* : leur emmenoient, *S.* : leur amenoient. — 441. *F.* : sans armes : *il faut (2 mots effacés) il fait mettre le feu aux tentes (7 mots effacés)*. Le côté du camp.... — 453 : *F.* : les troupeaux. *Ce bruit (effacé)*. Le vent pousse....
V (436) suit S.

---

1. Fénelon, dans le manuscrit autographe, écrit *emmenoient*, et la première copie (*P.*) reproduit cette orthographe. Mais la seconde donne *amenoient*, que Fénelon n'a pas cru devoir corriger, et que nous croyons devoir préférer dans notre texte, considérant ici la leçon de *F.* et *P.* comme une simple erreur d'orthographe ou une simple confusion : voir, sur ce point, la note des lignes 586 du livre III et 261 du livre XVI.

2. Voir livre VIII, ligne 547; livre IX, ligne 292 et suiv. ; enfin livre XIII, ligne 74 et suiv.

3. *Ils*, les Tarentins.

4. Il y a ainsi une tentative d'incendie, non du camp, mais des vaisseaux dans l'*Iliade* (fin du chant XV et début du chant XVI) et dans l'*Énéide* (chant IX).

5. Virgile comparait déjà (*Énéide*, II, 304-307) le bruit de l'in-

de pavillon en pavillon, et bientôt tout le camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée[1].

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp ; mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux : il commence à faire sortir sa jeunesse lacédémonienne encore à demi désarmée. Mais Adraste ne les laisse point respirer : d'un côté, une troupe d'archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre, des frondeurs jettent une grêle de

Ms. — 455 *F.*. de feu *caché* (*effacé*) a.... — 463 *F.* : d'archers adroits *tire une fou* (*effacé*) perce de....

cendie à celui d'un torrent « qui coule entraîné du haut des montagnes, ravage les champs, ravage les riants guérets et le travail des bœufs et arrache les forêts, qu'il emporte avec lui. »

.......veluti cum....................
.......rapidus montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sata læta boumque labores,
Præcipitesque trahit silvas.

Virgile lui-même se souvenait d'Homère, qui appliquait d'ailleurs la comparaison à un tout autre objet (*Iliade*, XI, 492-495) « Comme un fleuve débordé descend en torrent des montagnes dans la plaine, grossi des pluies de Jupiter ; sapins, chênes antiques, il entraîne tout avec lui, jette tout à la mer avec ses eaux bourbeuses ainsi répandait le trouble à travers la plaine l'illustre Ajax, taillant en pièces hommes et chevaux. »

Ὡς δ'ὁπότε πλήθων ποταμὸς πεδίονδε κάτεισιν
χειμάρρους κατ' ὄρεσφιν, ὀπαζόμενος Διὸς ὄμβρῳ,
πολλὰς δὲ δρῦς ἀζαλέας, πολλὰς δέ τε πεύκας
ἐσφέρεται, πολλὸν δὲ τ'ἀφυσγετὸν εἰς ἅλα βάλλει,
ὣς ἔφεπε κλονέων πεδίον τότε φαίδιμος Αἴας,
δαΐζων ἵππους τε καὶ ἀνέρας.

1. Homère, *Iliade*, XI, 155 :

.... ὅτε πῦρ ἀΐδηλον ἐν ἀξύλῳ ἐμπέσῃ ὕλῃ.

« Quand le feu dévorant tombe dans une forêt touffue. »

grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit, à la lueur du feu, les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang et il ne peut s'assouvir de carnage : les lions et les tigres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, et le courage les abandonne : la pâle Mort, conduite par une Furie[1] infernale, dont la tête est hérissée de serpents, glace le sang de leurs veines ; leurs membres engourdis se roidissent, et leurs genoux[2] chancelants leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante, à qui la honte et le désespoir donnent encore un reste de force et de vigueur, élève les mains et les yeux vers le ciel : il voit tomber à ses pieds son frère Hippias, sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias, étendu par terre, se roule dans la poussière ; un sang noir et bouillonnant sort, comme un ruisseau, de la profonde blessure qui lui traverse le côté ; ses yeux se ferment à la lumière ; son âme furieuse s'enfuit[3] avec

---

Ms. — 466 *F.* : l'épée à la main, à la tête..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 468 : *F.* : Dauniens, déchire par le fer tout ce qui a échappé au feu (470), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 470 : *F.* : dans le sang, et il *n'est* (*effacé*) ne peut.... — 479 : *F.* : le désespoir *enc* (*effacé*) donnent encore... — 480 : *F.* : et de vigueur, tend les mains..., *Fc.* : élève les mains.... — 482 : *F.* : d'Adraste. *Lui-même il se* (*4 mots effacés*) Hippias, étendu, se roule..., *Pc.* : étendu par terre.... — 484 : *F.* : sang bouillonnant, *Fc.* : sang noir et bouillonnant. — 485 : *F.* : traverse *la p* (*effacé*) l'estomac ; ses yeux, *Fc.* : traverse le côté ; ses yeux....

---

1. Voir livre V, ligne 203, et la note. Une chevelure formée de serpents est l'attribut traditionnel des Furies (Virgile, *Énéide*, VI, 281, VII, 329 ; Ovide, *Métam.*, IV, 474-475 et 492).

2. Voir livre IV, ligne 178, et la note.

3. *Furieuse, s'enfuit* : ce sont les mots de Virgile (*fugit indignata*) racontant la mort de Turnus (dernier vers de l'*Énéide*).

tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de son frère, et ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser: son bouclier est percé de mille traits ; il est blessé en plusieurs endroits de son corps ; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives ; les dieux le voient, et ils n'en ont aucune pitié.

Jupiter[1], au milieu de toutes les divinités célestes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même temps il consultoit les immuables destinées et voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque[2]. Chacun des dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le père des dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majestueuse :

« Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés ; vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis ; mais ce spectacle est bien trompeur : la gloire et la prospérité des méchants est courte[3]; Adraste, impie et

---

Ms. — 489 *F.* . d'ennemis qui *le t* (*effacé*) s'efforcent. — *Entre* 493 *et* 494 : *F.* : (*une main moderne a introduit la mention* L. XVII), *S.* · Dix-septième livre. — 498 . *F.* . Chacun des dieux *considéroit* (*effacé*) étoit.... — 499 · *F.* le visage *du* (*effacé*) de Jupiter.... — 500 . *Sc.* : sa volonté. Le père des dieux. ..

---

1. Ici commence le livre XVII dans les éditions en vingt-quatre livres. Voir ci-dessus Ms. *Entre* 493 *et* 494. — Cette assemblée des dieux — où les dieux ne diront rien — est un assez pâle souvenir des scènes analogues de l'*Iliade* (débuts des chants IV, VIII, XX) et de l'*Énéide* (début du livre X). Cf. encore livre VI, ligne 307 et suiv.

2. Voir la note de la ligne 83 du livre III.

3. « *Laus impiorum brevis*, la gloire des méchants est courte. » C'est le mot même de l'Écriture (*Job*, XX, 5). — Cf. *Psaumes*, XXXVI, 35-36, et l'élégante traduction de Racine dans *Esther*, III, IX :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.,..
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre à se corriger[1] et à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. »

Alors Jupiter cessa de parler. Tous les dieux en silence continuoient à regarder le combat[2].

Cependant Nestor et Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée, que la flamme, poussée par le vent, s'avançoit toujours, que leurs troupes étoient en désordre et que Phalante ne pouvoit plus soutenir l'effort des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, et déjà ils courent aux armes, assemblent les capitaines et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu et inconsolable[3], oublie sa douleur : il prend ses armes, dons précieux de la sage Minerve, qui, paroissant sous la figure de Mentor, fit

---

Ms. — 512 : *F.* : à regarder *les efforts* (*effacé*) le combat. — 513 : *F* Nestor et Philoctète furent (*ce dernier mot en surcharge*) avertis. — 515 : *Fc.* : que les troupes..., *Fc.* : que leurs troupes. — 518 : *FP.* : leurs oreilles, qu'ils courent..., *PcS.* : et déjà ils courent, *Sc.* : (*Comme FP.*). — 522 : *F.* : ses armes, *dons de la déesse* (*4 mots effacés*) dons précieux.... — 523 : *F.* : qui, paroissant, sous la figure de Mentor, les lui *donner* (*effacé*) procurer comme un présent reçu d'Idoménée, les avoit fait faire..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

1. Tout à fait conforme à l'idée biblique (qui inspire, par exemple, le chapitre v de la deuxième partie du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet) des ennemis suscités à Israël pour le punir de ses fautes. — Mais, ici, le reproche de Jupiter aux « alliés », dont tout le crime est de ne pas savoir « garder le secret de leurs entreprises », a quelque chose, il faut l'avouer, de bien médiocre et de bien profane.

2. Ainsi Jupiter lui-même dans l'*Iliade* (VIII, 51-52).

3. Voir lignes 210-246. — L'attitude et le geste de Télémaque rappellent ceux d'Achille lorsqu'après la mort de Patrocle il se décide à revenir au combat (*Iliade*, début du chant XIX).

semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna[1].

Ces armes étoient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil. On y[2] voyoit Neptune et Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante[3]. Neptune de son trident frappoit la terre, et on en voyoit sortir un cheval fougueux : le feu sortoit[4] de ses yeux, et l'écume de sa

---

Ms. — 528 : *F..* comme les rayons du soleil. *Ici, dans F. et dans P. se trouve la description que nous insérons en appendice à la fin du livre* (pages 301-305), *et que Pc., dans trois pages de la main de Fénelon, et S. remplacent par celle qui figure dans notre texte* (lignes 528-566).

---

1. Voir livre II, ligne 345, et la note. — Dans l'*Iliade* d'Homère (chant XVIII), et dans l'*Énéide* de Virgile (livre VIII), nous voyons également Vulcain forger des armes pour Achille et pour Énée, et les deux poètes décrivent longuement le bouclier des héros.

2. *Y*, sur les différentes parties de l'armure, semble-t-il. Toutefois on verra, ligne 567, que Fénelon ne pense en réalité qu'au bouclier. Il n'en était pas ainsi dans la première rédaction, où Fénelon opposait nettement les scènes gravées sur le seul bouclier (*Appendice*, ligne 106) à celles qui étaient représentées sur « les armes », c'est-à-dire sans doute sur les autres parties de l'armure (*Appendice*, lignes 103-105, et Ms. 1, *F*). La rédaction de *P* (voir *Appendice*, lignes 1, 103-105, 106) était beaucoup moins nette et *Pc.*, dont nous suivons ci-dessus le texte, n'a pas, on le voit, remédié entièrement à ce défaut.

3. Cette lutte est rappelée dans Ovide (*Métam.*, VI, 75-82) et dans Hygin (*Fables*, 164). D'autre part le chœur d'*Œdipe à Colone* (694-715) célèbre, comme deux gloires propres à Athènes, l'olivier et le coursier dompté. — Mais Fénelon devait songer encore à la suite des treize tableaux représentant l'histoire de Minerve, qui avaient été commandés pour Trianon au peintre Houasse (1645-1709). L'un deux, mis en place en 1696, représentait la rivalité de Minerve et de Neptune. D'autres peintres ont encore traité le même sujet à la même époque (Voir Nic. Bailly, *Inventaire des tableaux du roi*, publié par Engerand, Paris, 1899).

4. *Sortir..., sortoit*, légère négligence.

bouche ; ses crins flottoient au gré du vent ; ses jambes souples et nerveuses se replioient avec vigueur et légèreté. Il ne marchoit point, il sautoit à force de reins, mais avec tant de vitesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas ; on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnoit aux habitants de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté : le rameau, auquel pendoit son fruit, représentoit[1] la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La déesse demeuroit victorieuse par ses dons simples et utiles, et la superbe[2] Athènes[3] portoit son nom[4].

On voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux-arts, qui étoient[5] des enfants tendres et ailés ; ils se réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlants se réfugient sous leur mère à la vue d'un loup affamé, qui, d'une gueule béante et enflammée,

Ms. — 538 : *S.* : D'un autre côté. — 538 : *Pc.* : de la nouvelle ville, *Pc'.* : de sa nouvelle ville.... — 539 . *Pc.* : l'olive *dont elle avoit* (3 *mots effacés*) fruit de l'arbre... — 539 : *Pc.* : qu'elle avoit planté : *par* (*effacé*) le rameau.... — 540 : *Pc.* : pendoit le fruit, *Pc'.* : son fruit. — 541 : *Pc.* aux troubles de la guerre *que* (*effacé*) dont ce cheval *représentoit* (*effacé*) étoit l'image. — 547 : *Pc.* : se réfugioient autour d'elle, *comme* (*effacé*) étant épouvantés, *S.* : se réfugioient auprès d'elle, *Sc.* : se réfugioient autour d'elle. — 549 : *Sc.* : se réfugient autour de leur mère. — 550 : *Pc.* : d'un loup affamé, qui les menace d'une gueule béante. Minerve, d'un visage.... *Pc'.* : (*Comme le texte*).

1. *Représentoit.* Voir la note de la ligne 68 du livre IX.

2. *Superbe*, : voir la note de la ligne 596 du livre II.

3. C'était là la *ville naissante* de la ligne 530.

4. On sait que le nom grec de la déesse que les Latins ont nommée Minerve est Athênê (voir la note de la ligne 27 du livre I).

5. *Qui étoient*, qui étaient représentés par.... Un tableau de Louis de Boullogne (1654-1733), commandé pour Fontainebleau dans les dernières années du siècle, et célébrant la *protection accordée aux lettres et aux arts par François I*, n'est pas sans analogie avec ce sujet (Voir Bailly, *Inventaire*).

s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux et irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné[1], qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués[2] se défiguroient et se changeoient en araignée.

D'un autre côté paroissoit encore Minerve, qui, dans la guerre des géants[3], servoit de conseil à Jupiter même et soutenoit tous les autres dieux étonnés[4]. Enfin elle étoit représentée avec sa lance et son égide[5], sur les bords du Xanthe et du Simoïs[6], menant Ulysse par la main[7], ranimant les troupes fugitives des Grecs[8], soutenant[9] les efforts des plus vaillants capitaines troyens et du redoutable Hector même, enfin introduisant Ulysse dans cette

---

Ms. — 557 : *PcS.* : (*Le texte*), *Sc.* : Auprès de cet endroit paroissoit. — 559 : *PcS.* : (*Le texte*), *Sc.* : les autres dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée. — 564 : *S.* : dans cette fameuse machine.

V (557) suit *Sc.* — (559-560) suit *Sc.*

---

1. *Arachné*. Lydienne, qui osa, comme il est dit ici, défier Minerve (Ovide, *Métamorphoses*, livre VI, 1-145). L'histoire d'Arachné avait fourni à Houasse le sujet de deux tableaux, dont l'un est encore à Trianon. D'autres peintres avaient, à la même époque, traité le même sujet pour les appartements royaux (Bailly, *Inventaire*).
2. *Exténués*, au sens précis du mot : amincis.
3. Voir, ci-dessus, lignes 207-209.
4. Voir, ci-dessus, ligne 170.
5. Voir livre I, ligne 460.
6. C'est-à-dire dans les plaines de Troie, qui sont arrosées par ces deux fleuves.
7. Sur cette expression si familière à Fénelon, voir la note de la ligne 626 du livre III.
8. Ainsi dans l'*Iliade*, IV, 514-516.
9. *Soutenant*, tenant tête, résistant à..., comme dans le vers de Racine (*Mithridate*, III, 1) :

l'Orient accablé
Ne peut plus *soutenir* leur effort redoublé.

fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'empire de Priam[1].

D'un autre côté, ce bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enne, qui sont au milieu de la Sicile[2]. On voyoit la déesse qui rassembloit les peuples épars çà et là, cherchant leur nourriture par la chasse ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charrue et y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue ; puis on apercevoit les moissons dorées, qui couvroient ces fertiles campagnes : le moissonneur, avec sa faux, coupoit les doux fruits de la terre et se payoit de toutes ses peines. Le fer, destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance et qu'à faire naître tous les plaisirs.

Les nymphes[3], couronnées de fleurs, dansoient ensem-

Ms. — 567 · *FP*. (*Pour l'enchaînement de 567 avec ce qui précède dans F et P, voir page 305*) . Le bouclier représentoit Cérès dans les campagnes..., *Pc*. : Le bouclier représentoit encore Cérès dans les campagnes,.., *Pc'* : D'un autre côté, ce bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes. . — 568 . *F*. : qui sont dans le milieu, *Fc*. . qui sont au milieu... — 570 . *F*. · ou *en* (*effacé*) cueillant.... — 573 : *F*. . de son sein fécond *tous* (*effacés*) leur.. . — 576 . *F*. : les *épis* (*effacé*) moissons dorées.... — 579 . *F*. : Le fer ne paroissoit employé qu'à préparer..., *Fc*. : Le fer ne paroissoit plus employé..., *Fc'*. (*Comme le texte*).

V (568) : d'Enna.

---

1. Voir la ligne 15 du livre IX, et la note. — *Fatale machine :* c'est le mot même de Virgile, *fatalis machina* (*Énéide*, II, 237).

2. Enna (sur la forme *Enne*, voir livre I, ligne 224, et la note ; cf., par contraste, livre IX, ligne 354), ville de Sicile (la Castrogiovanni d'aujourd'hui, disent les géographes), était située au milieu de l'île : on l'appelait, nous disent Cicéron (*Verrines, sur les Statues*, XLVIII, 106) et Diodore de Sicile (V, III), l'ombilic de la Sicile. Consacrée à Cérès, elle passait pour le lieu où le blé avait apparu pour la première fois (Cicéron, *loc. cit.*), et Diodore de Sicile (*loc. cit.*) explique la légende par la fertilité de son sol.

3. Voir la note de la ligne 4 du livre I.

ble dans une prairie, sur le bord d'une rivière, auprès d'un bocage: Pan jouoit de la flûte, les faunes et les satyres folâtres[1] sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi, couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse[2], et tenant de l'autre une vigne ornée de pampre et de plusieurs grappes de raisin. C'étoit une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant : il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne[3], lorsqu'il la trouva seule, abandonnée et abîmée dans la douleur, sur un rivage inconnu.

Enfin, on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits ; de jeunes hommes qui revenoient

---

Ms. — 583 *F.*. dans une prairie *couverte* (*effacé*) *où l'herbe naiss* (*effacé*) sur le bord. .. — 585 . *F.* satyres folâtr*oien* (*4 lettres effacées et remplacées par*).....es se jouoient, *Fc.* : sautoient. — 586 : *F.* : de lierre, *tenant son thyrse en main* (5 *mots effacés*) appuyé sur son thyrse. C'étoit une beauté (589), *FcP.*. de lierre, appuyé sur son thyrse et tenant d'une main une vigne ornée de pampre et de plusieurs grappes de raisin. C'étoit une beauté, *Pc.* : (*Le texte*). — 589 : *FP.*. je ne sais quoi de passionné..., *Pc.* : (*Le texte*). — 590 : *F.*· et de languissant, tel qu'il parut..., *Fc.* : et de languissant : il étoit tel.... — 591 · *FP.*· abandonnée, abîmée..., *Pc.*. et abîmée.... — 592 . *Sc.* : un rivage inconnu. On voyoit de toutes parts.. , — 595 : *S.* : des jeunes hommes. — 595 : *F.* : revenoient voir leurs épouses..., *Fc.*. revenoient vers leurs épouses.

---

1. Voir la ligne 983 du livre X, et la note.

2. *Thyrse*, bâton recouvert de lierre et de pourpre, qui était un des attributs de Bacchus et des bacchantes.

3. Ariadne était fille de Minos, roi de Crète. Elle fut aimée de Thésée, puis abandonnée par lui dans l'île de Naxos, où Bacchus la trouva. — Cette histoire est racontée dans un petit poème de Catulle, l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*. Mais Catulle ne donne à Bacchus accourant près d'Ariadne que l'épithète de *florens*, qui paraît marquer l'éclat de la joie et de la jeunesse. Il est possible que, pour sa description (lignes 586-590) Fénelon utilise ou combine le souvenir de quelques œuvres antiques, qu'il aura vues dans une collection, ou dont il aura vu des dessins, celles par exemple que reproduira Montfaucon dans les planches 150 et 151 de son *Antiquité expliquée* (1719).

vers leurs épouses, lassés du travail de la journée : les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfants, qu'elles caressoient. On voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, et quelques-uns dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance, les délices ; tout paroissoit riant et heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons ; le lion et le tigre, ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux ; un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette[1] ; et cette aimable peinture rappeloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque, s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son baudrier[2] ordinaire, prit la terrible égide, que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris, prompte messagère des dieux[3]. Iris lui avoit enlevé son

---

Ms. — 596 . *F.* . vers leurs épouses *ramenant au logis* (*ces 2 derniers mots effacés*) *leurs bœufs fatigués du travail et traînant avec un cou penché la charrue* (*tout le passage effacé*) lassés du.. . — 601 *Sc.* . l'abondance et les délices — 602 · *FP.* : se jouer avec les moutons. *Pc.* . se jouer au milieu des moutons. — 604 : *FP.* . paissoient avec les troupeaux, *PcS* . paissoient avec les tendres agneaux, *Sc.* · étoient paisiblement avec les tendres agneaux. — 607 . *FP.* : Télémaque, ayant pris ces armes..., *Pc.* · s'étant revêtu de ces armes.... — 608 : *F.* : baudrier ordinaire, *il* (*effacé*) prit.... — 609 · *F.* . lui avoit envoyée et que la messagère des Dieux lui avoit laissée : elle lui avoit enlevé..., *FcP.* . et qu'Iris, la messagère des dieux lui avoit laissée. Iris lui avoit enlevé..., *Pc.* . (*Le texte, sauf* [610 · des dieux. *Sans qu'il s'en aperçût* (6 *mots effacés*) Iris lui avoit enlevé]).

V (604) suit *Sc.*, qui paraît de la main de Fénelon

---

1. Quelques traits de cette peinture rappellent, plus encore que la description de « l'âge d'or » dans les poètes païens (voir la note de la ligne 454 du livre II), la prophétie d'Isaïe sur le règne du Messie (XI, 6) : « Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard couchera à côté du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble. et un tout petit enfant les mènera. »

2. Le baudrier est une bande de cuir ou d'étoffe qui soutient l'épée et qui se porte en écharpe. Or c'est de cette manière qu'Homère représente Minerve portant l'*égide* (*Iliade*, V, 738). Sur l'*égide*, voir livre I, ligne 460, et la note.

3. Voir ci-dessus, lignes 154-167.

baudrier sans qu'il s'en aperçût et lui avoit donné en la place[1] cette égide, redoutable aux dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes ; il appelle à lui, d'une voix forte, tous les chefs de l'armée, et cette voix ranime déjà tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre et tranquille, toujours appliqué à donner les ordres, comme pourroit faire un sage vieillard appliqué à régler sa famille et à instruire ses enfants. Mais il est prompt et rapide dans l'exécution, semblable à un fleuve impétueux qui, non seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesants vaisseaux dont il est chargé.

Philoctète, Nestor, les chefs des Manduriens et des autres nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité à laquelle il faut que tout cède : l'expérience des vieillards leur manque[2] ; le conseil[3] et la sa-

---

Ms. — 612 . *F.* : Cette égide *invincible* (*effacé*) redoutable.... — 618 . *F.* comme un sage vieillard qui règle sa famille et qui instruit ses enfants. *Fc.* (*Comme le texte*). — 623 *F.* qui met encore en mouvement les plus pesants...., *Fc.* . (*Comme le texte*). — 624 *S.* · dont il étoit chargé, *Sc.* : dont il est chargé. — 625 *S* . Nestor et les chefs.

---

1. *En la place.* C'est la manière de dire la plus usuelle dans tout le XVIIe siècle. On compte, dans Molière, par exemple, dix-neuf emplois d'*en ma place, en sa place*, etc., contre un seul d'*à sa place. En la place, en sa place* est la seule manière d'écrire de Racine. Voir encore livre X, lignes 72 et 315, et cf. les notes des lignes 618 du livre VI et 125 du livre XIII.

2. *Leur manque,* se trouve en défaut chez eux. Ainsi dans Molière (*Étourdi,* IV, 1) :

Votre esprit *manquera* dans quelque circonstance.

3. *Le conseil,* la faculté de réfléchir, la prudence. On connaît l'éloge que La Fontaine fait de Catinat (*Epîtres*, XXIV) :

Ce général n'a guère son pareil,
Bon pour la main et bon pour le conseil.

M. Henri Regnier, dans son édition, fait remarquer avec raison que

gesse sont ôtés à tous les commandants; la jalousie même, si naturelle aux hommes, s'éteint dans les cœurs ; tous se taisent ; tous admirent Télémaque ; tous se rangent pour lui obéir, sans y faire de réflexion, et comme s'ils y eussent été accoutumés[1]. Il s'avance, et monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis; puis tout à coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence[2], et tous les capitaines les plus expérimentés le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un temps où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embrasement. Cette surprise les trouble : ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles, dans les der-

---

Ms — 629. *FP.*. sont ôtés à tous. La jalousie .., *Pc.*: (*Le texte*) — 636 : *F.*. le désordre où ils sont en brûlant le camp. Il fait le tour..., *P.*: le désordre où ils sont en brûlant leur camp Il fait le tour.... *Pc.*. (*Le texte*). — 637 : *F.*: et *toutes les troupes* (3 *mots effacés*) tous les capitaines les plus *ag* (*effacé*) expérimentés. . — 642 . *F.*. comme les feuilles *des arbres* (2 *mots effacés*).

La Fontaine imite ici un vers du Tasse sur Godefroid de Bouillon (*Jérusalem délivrée*, I, 3) et le texte italien fixe tout à fait le sens du mot français.

Molto egli opro col senno *e con la mano.*

1. Télémaque porte naturellement dans son attitude, sur son visage, ce caractère d'autorité qui fait tout de suite reconnaître le *chef*. C'est ce que veut dire Fénelon ; mais tout ce passage rappelle les traits inoubliables dont Bossuet, dans son *Oraison funèbre du prince de Condé*, avait peint son héros, à Rocroy par exemple et au combat de la porte Saint-Antoine. Peut-être Fénelon s'en souvient-il : publiées d'abord séparément, chacune à sa date, les *Oraisons funèbres* avaient été ensuite réunies en recueil (1689 et 1691).

2. Télémaque, au lieu de se porter à la rencontre de l'envahisseur, qui est entré dans le camp par devant, sort par derrière et c'est de là qu'il fait le tour du camp de l'armée ennemie pour tomber à l'improviste sur les derrières de celle-ci.

niers jours de l'automne, tombent des forêts[1], quand un fier[2] aquilon, ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres et en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque fait tomber. De son dard il perça le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfants d'Adraste. Celui-ci[3] osa se présenter contre lui au combat, pour sauver la vie de son père[4], qui pensa être

---

Ms. — 644. *F.* · un fier aquilon ramène l'hiver et fait gémir..., *Fc.* · (*Comme le texte*). — 646 : *F.* : que Télémaque fait tomber. Adraste frémit de rage (661), *Fc.* · fait tomber. De son dard, il perça le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfants d'Adraste, qui osa se présenter contre lui au combat et qui étoit du même âge que Télémaque. Ils étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage, de la même taille et du même âge. Mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ et qui doit être coupée par le tranchant de la charrue. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Étrurie. *Enfin* (*effacé*) *qui s'éto* (*effacé*) enfin son glaive perce Cléomène, nouveau marié, qui avoit promis à son épouse les riches dépouilles des ennemis et qui ne devoit jamais la revoir. Adraste frémit de rage (661), *Fc'* · que Télémaque fait tomber. De son dard il perça le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfants d'Adraste, qui osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son père, qui avoit été surpris par Télémaque. Télémaque et lui étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage. (652. *Le reste comme le texte, sauf* [655 : par le tranchant de la charrue. Ensuite Télémaque]), *Fc''P.* : que Télémaque fait tomber. De son dard il perça le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfants d'Adraste, qui osa se présenter contre lui au combat pour sauver (649 *Le reste comme le texte, sauf* [655 par le tranchant de la charrue. Ensuite Télémaque]), *Pc.* : (*Le texte*), *S.* : (*Comme le texte, sauf* [654 : qui s'épanouit et qui doit être coupée]), *Sc.* : (*Comme S, sauf* [646 : que Télémaque renverse. De son dard....]).

---

1. *Comme les feuilles....* traduction d'un vers de Virgile (*Énéide*, VI, 309) :

> *Quam multa in silvis autumni frigore primo*
> *Lapsa cadunt folia.*

2. *Fier*, violent, sauvage. Corneille écrit en parlant d'eaux débordées : « leur *fière* impétuosité. » (*Office de la Sainte Vierge*, psaume XLV.) — Cf. livre XI, ligne 726 et la note de la ligne 507 du livre II.

3. *Celui-ci*, Iphiclès. — Le personnage est imaginaire. Mais le nom propre *Iphiclès* a été usité. C'est celui dont les poètes nomment notamment le fils d'Amphitryon qui fut le frère jumeau d'Hercule.

4. Ainsi fait Lausus, fils de Mézence, au livre X (789 et suiv.) de l'*Énéide*.

surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse et Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge ; tous deux chéris de leurs parents : mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ et qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Éturie[1]. Enfin, son glaive perce Cléomène, nouveau marié[2], qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis[3], et qui ne devoit jamais la revoir[4].

Adraste frémit de rage, voyant la mort de son cher fils, celle de plusieurs capitaines, et la victoire qui échappe de ses mains. Phalante, presque abattu à ses pieds, est comme une victime à demi égorgée, qui se dérobe au couteau sacré et qui s'enfuit loin de l'autel[5] ; il ne falloit

---

Ms. — 661 *F.* de rage, voyant la victoire qui ..., *Fc.* (*Comme le texte, sauf* [661 de son cher fils *et* (*effacé*) celle...]).

---

1. La tradition représentait les Étrusques comme originaires de la Lydie (Virgile, *Énéide*, VIII, 479-480). — *Euphorion*, personnage imaginaire. Mais le nom, comme celui d'Iphiclès, a été usité. Même observation pour Cléomène (ligne 658).

2. Tel est, dans Homère (*Iliade*, XI, 221 et suiv.), le guerrier Iphidamas, qui est tué par Agamemnon.

3. Othryonée, fiancé de Cassandre, fille de Priam, avait, lui aussi, fait une promesse, celle « de repousser de Troie, malgré eux, les fils des Achéens ». Mais il est tué par Idoménée (*Iliade*, XIII, 363 et suiv.).

4. « Homère ne peint point un jeune homme qui va périr dans les combats sans lui donner des grâces touchantes.... Il vous fait voir la nouvelle épouse de ce jeune homme qui tremble pour lui : vous tremblez avec elle. C'est une espèce de trahison.... » (*Lettre à l'Académie*, V).

5. *Enéide*, II, 223 :

> . . . *Fugit cum saucius aram*
> *Taurus, et incertam excussit cervice securim.*

« Quand le taureau blessé s'enfuit loin de l'autel et secoue sa nuque pour en faire tomber la hache mal assurée. »

plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien. Phalante, noyé dans son sang et dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque, qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue ; un nuage qui couvroit déjà ses yeux se dissipe. Les Dauniens, sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre à qui des bergers assemblés arrachent sa proie, qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée et veut finir tout à coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte et si facile : Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le père des dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire et plus de vertu. Un nuage que Jupiter assembla dans les airs sauva les Dauniens ; un tonnerre effroyable déclara la volonté des dieux : on auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels ; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre pôle, et, dans l'instant où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçants, on retomboit dans les affreuses ténèbres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant servit encore à séparer les deux armées.

Ms. — 666 *F.* : la perte de ce Lacédémonien, *Fc.* du Lacédémonien. — 669 : *F.* le secourir. La vie lui... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 674 : *F.* des bergers *arrachent* (*effacé*) assemblés.... — 679 : *F.* : ne voulut, *Fc.* : ne vouloit.... — 680 : *F.* des *d* (*effacé*) maux *et des* (*effacé*) plus longs.... — 682. *F.* . des dieux, *pour* (*effacé*) afin que.... — 684 : *S.* : Un nuage épais que Jupiter. — 684 : *F.* . dans les airs enveloppa les Dauniens, *Fc.* : sauva les Dauniens. — 685 *F.* . la volonté des dieux Une pluie abondante (691), *FcPS.* : (*Comme le texte*), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [689 : dans le moment où....]). — 692 : *F.* : servit à séparer, *Fc.* : servit encore à séparer.

Adraste profita du secours des dieux, sans être touché de leur pouvoir, et mérita, par cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance[1]. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brûlé et un marais, qui s'étendoit jusqu'à la rivière : il le fit avec tant d'industrie et de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressource et de présence d'esprit. Les alliés, animés par Télémaque, vouloient le poursuivre ; mais, à la faveur de cet orage, il leur échappa, comme un oiseau, d'un aile légère, échappe aux filets des chasseurs.

Les alliés ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur camp et qu'à réparer leurs pertes. En rentrant dans le camp, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable : les malades et les blessés, n'ayant pu se traîner hors des

Ms. — 693 : *F.*. sans reconnoître leur pouvoir, *Fc.* · (*Comme le texte*). — 695 : *F.* : Il se hàte, *P.* : il se hâta. — 698 · *F.* · que cette retraite ne fut guère moins glorieuse pour lui qu'une victoire. Les alliés, ne pouvant le poursuivre pendant cet orage, ne songèrent qu'à rentrer.... (704). *Fc.*. (*Comme le texte*). — 705 : *Sc* . En y rentrant, ils virent.... — 707 . *F.*. les blessés *qui* (*effacé*) n'ayant pu.... *Sc.* : les blessés manquant de force pour se traîner....

1. Remarquable exemple qui montre comment la « grâce suffisante » laisse subsister en l'homme le libre arbitre, de telle sorte que celui-ci puisse se refuser à l'action de celle-là : « Dieu fait tout pour nous sauver, écrit Fénelon traduisant saint Augustin, excepté de nous ôter le libre arbitre » (*Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion,* V). Ailleurs il distingue, dans les desseins de Dieu, « deux manières de vouloir le salut des hommes, » l'une qui est une volonté de prédilection et par laquelle il veut assurer le salut des « prédestinés » et d'eux seulement, l'autre par laquelle il veut le salut de tous les hommes indistinctement et des réprouvés eux-mêmes, et qui « consiste à vouloir leur rendre le salut véritablement possible en leur donnant des secours de grâce suffisante par lesquels il ne tienne qu'à eux d'assurer leur salut, s'ils veulent y correspondre. » (*Lettres sur la grâce et la prédestination*, II.) C'est d'une volonté de la seconde espèce qu'Adraste est l'objet sans vouloir, de son côté, « y correspondre ».

tentes, n'avoient pu se garantir du feu ; ils paroissoient à demi brûlés, poussant vers le ciel, d'une voix plaintive et mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé : il ne put retenir ses larmes ; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur et de compassion ; il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivants, et dévoués à une longue et cruelle mort : ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, et dont l'odeur se répand de tous côtés.

« Hélas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ! Ils ont si peu de jours à vivre sur la terre ; ces jours sont si misérables : pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine ? Pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous frères[1], et ils s'entre-déchirent : les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente[2] : l'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne

---

Ms. — 709 : *F.*. d'une voix *moura* (*effacé*) plaintive.... — 713 : *F.* : encore vivants et semblables à la chair (715), *Fc.*. (*Comme le texte*). — 720 : *F.* : entraîne les malheureux *à* (*effacé*) *et leu* (*effacé*) ils ont si peu de jours, *Fc.*. : pousse les malheureux mortels ! ils ont si peu de jours. — 723 *F.* : de désolations *et d* (*effacé*) affreuses.... — 726 . *FP* : moins cruelles, *Pc.* : moins cruelles qu'eux.

---

1. « Vous êtes tous frères » (Saint Mathieu, XXIII, 8).

2. « Ce n'est là la coutume, ni des loups, ni des lions : ils ne sont féroces que contre une espèce différente. »

Neque hic lupis mos nec fuit leonibus,
Unquam, nisi in dispar, feris.

(Horace, *Épodes*, VII, 11.)

« Dans l'Inde, le tigre demeure éternellement en paix avec le tigre

firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terres dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres désertes ! Le genre humain ne sauroit les remplir. Quoi donc ! une fausse gloire, un vain titre de conquérant, qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses[1] ! Ainsi un seul homme, donné au monde par la colère des dieux, sacrifie brutalement tant d'autres hommes à sa vanité : il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, que ce qui échappe au fer et au feu ne puisse échapper à la faim[2], encore plus cruelle, afin qu'un seul homme, qui se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette destruction générale son plaisir et sa gloire ! Quelle gloire monstrueuse ! Peut-on trop

---

Ms. — 732. *F.* combien de terres, *Fc.* combien y a-t-il de terres. — 734 : *FP.* une vaine gloire, un titre de conquérant, *Pc.* (*Le texte*). — 735 : *F.* : veut avoir, *Fc.* veut acquérir. — 736 *F.* un homme, *Fc.* : un seul homme. — 737. *Sc.* en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. — 742. *F.* : qu'un homme, *Fc.* : qu'un seul homme ...

---

en fureur ; les ours cruels sont entre eux d'accord. Mais l'homme.... »

Indica tigris agit rabida cum tigride pacem
Perpetuam ; sævis inter se convenit ursis.
Ast homini....

(Juvénal, XV, 163.)

Boileau, dans sa Satire VIII, a développé le même lieu commun.

1. « *Ce paragraphe renferme une triste peinture des maux dont Louis XIV a été la cause par les guerres que son ambition a allumées dans toute l'Europe. L'auteur répète souvent le mot de* gloire, *parce qu'en effet ce monarque n'a presque jamais allégué d'autre motif dans les guerres qu'il a déclarées à ses voisins.* » (*R. 1719.*)

2. Voir la note de la ligne 978 du livre X. Tout ce développement (lignes 734-760) est, sous une forme plus générale, une éloquente reprise des adjurations et des reproches que Fénelon adressait à Louis XIV dans sa fameuse *lettre* de 1693, et l'on retrouvera les mêmes doctrines dans l'*Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*, XXVI-XXVIII.

abhorrer et trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité? Non, non : bien loin d'être des demi-dieux, ce ne sont pas même des hommes, et ils doivent être en exécration à tous les siècles dont ils ont cru être admirés. O que les rois doivent prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être justes ; ce n'est pas assez : il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang d'un peuple ne doit être versé que pour sauver ce peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes, enfin les engagements insensibles entraînent presque toujours les rois dans des guerres où ils se rendent malheureux, où ils hasardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. »

Ainsi raisonnoit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades et les mourants ; il leur donnoit de l'argent et des remèdes ; il les consoloit et les encourageoit par des discours pleins d'amitié ; il envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile et l'autre

---

Ms. — 746. *F.* demi-dieux, ils ne sont pas hommes, *Fc.* (*Comme le texte*). — 753. *S.*. dans des besoins. — 756 : *F.*: engagent presque toujours..., *Fc.*. entraînent presque toujours. — 764. *F.* et les mourants : il envoyoit visiter (767). *Fc.* (*Comme le texte*). 769 : *F.*: Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux hommes dont l'un se nommoit Alcméon, et l'autre Eupharès. Ils avoient été au siège... (771), *Fc.*: Parmi les *jeunes* (*effacé*) Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Alcméon, et l'autre, Eupharès. Alcméon avoit été au siège... (771), *Fc'.*: (*Comme le texte, sauf* [770 : se nommoit Sarcophile ; 771 : Sarcophile avoit été]), *Fc''.*: (*Comme le texte*).

Nosophuge[1]. Traumaphile avoit été au siège de Troie avec Idoménée[2], et avoit appris des enfants d'Esculape[3] l'art divin de guérir les plaies. Il répandait dans les blessures les plus profondes et les plus envenimées une liqueur odoriférante, qui consumoit les chairs mortes et corrompues, sans avoir[4] besoin de faire aucune incision[5], et qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines et plus belles que les premières.

Pour Nosophuge, il n'avoit jamais vu les enfants d'Esculape ; mais il avoit eu, par le moyen de Mérione[6], un livre sacré et mystérieux, qu'Esculape avoit donné à ses enfants[7]. D'ailleurs Nosophuge étoit ami des dieux ; il avoit composé des hymnes en l'honneur des enfants de

Ms. — 773 : *F.* : les plaies *et les maladies. Eupharès* (4 *mots effacés*). Il répandoit dans les plaies une liqueur odoriférante..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 776 : *F.* : sans faire aucune incision..., *Fc.* : sans avoir besoin de faire.... — 777 : *F.* : formoit de..., *Fc.* : formoit promptement de.. . — 777 *F.*. nouvelles chairs, *l'autre, Eupharès* (3 *mots effacés*) plus saines....

1. Il va de soi que les deux personnages sont imaginaires, et les deux noms, symboliques : *Traumaphile* = celui qui prend soin de la blessure ; *Nosophuge* = celui qui met en fuite la maladie.

2. Voir livre V, lignes 134-136.

3. Voir livre XII, ligne 563, et la note.

4. La syntaxe plus stricte de nos jours exigerait *sans qu'on eût* : pour d'autres exemples de la même liberté de construction, voir Brunot, *Histoire de la langue française*, tome III, pages 590-591. Cf. la libre construction du gérondif, ci-dessus, ligne 117 et livre II, ligne 72.

5. Noter au passage cette espèce de protestation contre l'abus des opérations chirurgicales (voir *Introduction*, page xxx).

6. Voir livre XI, lignes 368-369, et la note. *Par le moyen* : par l'*intermédiaire*, comme on a dit depuis. Mais ce mot, plus lourd, ne figure pas encore au *Dictionnaire de l'Académie* de 1694.

7. Homère ne parle point de « livre sacré et mystérieux » : mais on peut percevoir chez lui (*Iliade*, IV, 217-219) l'idée d'une tradition médicale secrète passant du centaure Chiron à Esculape et de celui-ci à ses enfants. Ces secrets ne comportent aucune opération chirurgicale, mais seulement la succion de la plaie et l'emploi de baumes adoucissants.

Latone[1] ; il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche et sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps et à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remèdes qui faisoient suer, et il montroit, par le succès des sueurs, combien la transpiration, facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps ; tantôt il donnoit, pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles[2] et qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu et de courage que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine.

« C'est une honte, disoit-il, pour les hommes qu'ils aient tant de maladies ; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les aliments destinés à conserver la vie.

Ms. — 784 : *F.* : *des sacrifices* (*effacé*) le sacrifice d'une.... — 785 : *F.* : à Apollon *dont il* (*effacé*) par lequel.... — 787 : *F.* : à son teint, *Fc.* : à la couleur de son teint... — 788 : *FP.* : la source de sa..., *Pc.* : la cause de sa.... — 790 : *F.* : *de ses* (*effacé*) des sueurs. — 791 : *F.* : diminuée *empêche* (*effacé*) déconcerte.... — 792 : *FP.* : du corps ; il donnoit..., *Pc.* : tantôt il donnoit.... — 793 : *F.* : qui rétablissoient les parties nobles, *FcP.* : rétablissoient peu à peu .., *Pc.* : fortifioient peu à peu.... — 794 : *F.* : rajeunissoient le sang. Mais..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 795 : *F.* : Mais il disoit souvent que, *FcP.* : il assuroit souvent que..., *Pc.* : il assuroit que c'étoit.... — 797 : *F.* : de la médecine. Leur intempérance (800), *Fc.* : de la médecine. C'est une honte, disoit-il, que les hommes aient si souvent besoin de notre art. Leur intempérance, *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 800 : *F.* : Leur intempérance *honteuse* (*effacé*), disoit-il, change *Pc.* : disoit-il encore....

1. Les *enfants de Latone* sont, on le sait, Apollon et Diane. Le premier, en même temps que le dieu des beaux-arts, était celui de la médecine, et Diane était quelquefois invoquée comme protectrice des accouchements. — On notera, par ailleurs, la conception de Fénelon, qui ne paraît pas imaginer le vrai médecin sans piété.

2. *Les parties nobles* : on désignait ainsi le cœur, le foie et le cerveau.

Les plaisirs pris sans modération abrègent plus les jours des hommes que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les aliments qui flattent trop le goût et qui font manger au delà du besoin empoisonnent au lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui usent la nature, et dont il ne faut se servir que dans les pressants besoins. Le grand remède, qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par là on fait un sang doux et tempéré et on dissipe toutes les humeurs superflues. »

Ainsi le sage Nosophuge étoit moins admirable par ses remèdes que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux et pour rendre les remèdes inutiles[1].

Ces deux hommes étoient envoyés par Télémaque visiter[2] tous les malades de l'armée. Ils en guérirent beaucoup par leurs remèdes, mais ils en guérirent bien da-

---

Ms. — 803 : *F*.. les prolonger. Les remèdes sont eux-mêmes (808), *Fc*. (*Comme le texte, sauf* [804 : sont moins malades; 805 : ne le deviennent *fa* (*effacé*) pour; 807. du besoin, *sont* (*effacé*) empoisonnent...]), *Fc'*. (*Comme le texte*). — 814 : *FP*. et tempéré, on dissipe..., *Pc*. et on dissipe.... — 819 : *Sc*. : par Télémaque pour visiter tous les....

---

1. Tout ce développement (lignes 738-815) sur l'*hygiène* (le mot n'a guère été connu des hommes du XVIIe siècle, quoique Paré l'eût déjà employé au XVIe) est inspiré de Platon (*République*, III, 405-406). Fleury avait (1681) exprimé des idées analogues dans ses *Mœurs des Israélites* (II, VIII et IX).

2. On fait usuellement suivre le verbe *envoyer* d'un infinitif : « Il envoyait ces deux hommes visiter les malades. » Il est donc logique de dire au passif : « Ces deux hommes étaient envoyés visiter les malades. » Cette tournure n'est pourtant pas ordinairement employée. De là la correction introduite dans la seconde copie (voir Ms. 819) : mais elle est du marquis de Fénelon.

vantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir[1] à propos ; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté[2] et à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence.

Tous les soldats, touchés de ces secours, rendoient grâces aux dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés.

« Ce n'est pas un homme, disoient-ils ; c'est sans doute quelque divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins, si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux dieux ; il n'est sur la terre que pour faire du bien ; il est encore plus aimable par sa douceur et par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour roi ! Mais les dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, et chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or. »

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp[3], par précaution contre les ruses d'Adraste,

Ms. — 822 : *FP* le soin, qu ils en prirent, *Pc.* qu'ils prirent.... — 822 *F* : servir à propos, pour les tenir.... pour empêcher.... pour leur faire ... *FcP.* (*Comme le texte, sauf* [824 . par cette propreté, à leur faire...]), *Pc.* (*Le texte*). — 827 . *F.* · Tous les soldats rendoient grâces..., *FcP.* : (*Comme le texte*), *S.* tous les soldats, touchés de ce secours. — 837 : *F.* : Quelque peuple qu'ils chérissent, et où ils veulent..., *Fc.* . (*Comme le texte*). — 840 . *F.* · du camp pour se précautionner contre. ., *Fc.* . par précaution contre....

1. *Les faire servir* (ligne 822) = faire servir les remèdes ; *les tenir proprement* (823) = tenir proprement les malades.

2. Après l'*hygiène*, voici les précautions *antiseptiques* : Fénelon n'en connaît ni le nom, qui date du XVIIIe siècle, ni, à plus forte raison, la théorie, qui n'a été établie définitivement que dans les dernières années du XIXe. Mais il sait bien que c'est là un souci auquel la médecine ne doit pas rester étrangère : les épidémies, désignées, d'une manière générale, par le nom de scorbut étaient l'une des préoccupations constantes des administrations hospitalières (FOSSEYEUX, *l'Hôtel-Dieu au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris, 1912, pages 300 et suiv.).

3. « *Le duc de Savoie a fait la même chose plus d'une fois : il alloit*

entendoit ces louanges, qui n'étoient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, et qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai; il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret, loin de lui, et qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là : il sentoit ce plaisir si doux et si pur que les dieux ont attaché à la seule vertu, et que les méchants, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire[1]; mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir : aussitôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle et son indifférence pour les hommes[2]; il avoit une honte secrète d'être né si dur, et de pa-

Ms. — 841 *F.*. ces louanges, non suspectes de. ., *Fc* · (*Comme le texte*) — 842 · *F* flatterie. Son cœur en étoit ému et il sentoit ce plaisir (849), *FcP.*. de flatterie. Comme il n'en vouloit point d'autre, son cœur étoit ému de celles-là; il sentoit ce plaisir (849), *Pc*. (*Comme le texte, sauf* [842 · celles *qu'a* (*effacé*) que les flatteurs donnent en face]), *Pc'S.*. (*Le texte, sauf* [849 : *S.*: n'étoit point insensible]). — 851 : *P.*: ne pouvant (*sic*), *Pc.*. ne peuvent. — 853 : *F.*. revenoient dans son esprit, *Fc.*: revenoient en foule.... — 855 . *F.*: pour tous les hommes, *Fc.* · pour les hommes.

aussi incognito *dans les cafés et autres lieux publics de Turin pour entendre ce qu'on y disoit de lui, avec cette différence qu'il y entendoit souvent autre chose que des louanges. Mais on ne dit pas qu'il ait jamais fait punir personne pour cela.* » (*R. 1719.*) — Il s'agit évidemment ici du duc régnant, Victor-Amédée II (1675-1730), père de la duchesse de Bourgogne. Mais nous ne connaissons pas la source de l'anecdote rapportée par l'éditeur de 1719.

1. *Croire*, avec le sens de : regarder comme réel, paraît s'être employé indifféremment au XVII[e] siècle comme transitif et comme intransitif. Molière écrit tour à tour dans *Don Juan* : « Un hérétique qui ne croit ni Ciel, ni Enfer » (I, 1), et : « Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel » (III, 1).

2. Voir, ci-dessus, lignes 20-45.

roître si humain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit[1], et qu'il ne croyoit pas mériter.

« C'est vous[2], disoit-il, ô grande déesse, qui m'avez donné Mentor pour m'instruire et pour corriger mon mauvais naturel ; c'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même ; c'est vous qui retenez mes passions impétueuses ; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux : sans vous je serois haï et digne de l'être ; sans vous je ferois des fautes irréparables ; je serois comme un enfant, qui, ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mère et tombe dès le premier pas. »

Nestor et Philoctète étoient étonnés de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir les be-

---

Ms. — 857 . *F.* · à la sage Minerve et aux instructions de Mentor toute la gloire..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 871 : *F.*. prévenir tous les besoins, *PS.* · prévenir les besoins.

V (871) suit *F.*

1. Cela est tout à fait chrétien : on verra plus loin l'orgueil contraire à cette humilité puni dans les enfers (livre XIV, ligne 365 et suiv.). Cf. livre XII, ligne 52 et la note, livre XIII, ligne 194 et la note, et voir encore la note 2 ci-dessous.

2. Toute cette belle action de grâces que Fénelon prête ici à Télémaque, mais qui n'a rien que de chrétien, est inspirée du mot de saint Paul (I *Cor.*, XII, 6) : « C'est Dieu qui opère toute chose en tous. — *Deus operatur omnia in omnibus.* » C'est d'ailleurs un des points de doctrine sur lesquels la théologie de Fénelon revient le plus volontiers : « O mon Dieu, lit-on dans l'*Instruction sur la connaissance de Dieu* (II), quelle consolation de penser que tout est votre ouvrage, autant au dedans de moi-même qu'au dehors ! Vous êtes toujours avec moi : quand je fais mal, vous êtes au dedans de moi, me reprochant le mal que je fais, m'inspirant le regret du bien que j'abandonne et me montrant une miséricorde qui me tend les bras. Quand je fais bien, c'est vous qui m'en inspirez le désir, qui le faites en moi et par moi, c'est vous qui aimez le bien, qui haïssez le mal dans mon cœur, qui souffrez, qui priez, qui édifiez le prochain, qui faites l'aumône. Je fais toutes ces choses, mais c'est par vous : vous me les

soins[1] : ils ne savoient que croire ; ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme[2]. Ce qui les surprit davantage[3] fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias. Il alla lui-même retirer son corps sanglant et défiguré de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts ; il versa sur lui des larmes pieuses ; il dit : « O grande ombre, tu le sais maintenant[4], combien j'ai

---

Ms. — 873. *F.* : le même homme. *Mais ils furent encore* (*4 mots effacés*) Ce qui les.... — 877 : *P.* : il versa des..., *Pc.* il versa sur lui des.... — 877 *F.* : des larmes amères, *Fc.* : larmes pieuses. — 878. *F.* : Chère ombre, *Fc.* : O grande ombre !

faites faire ; vous les mettez en moi. Ces bonnes œuvres, qui sont vos dons, deviennent mes œuvres ; mais elles sont toujours vos dons, et elles cessent d'être bonnes œuvres dès que je les regarde comme miennes et que votre don, qui en fait tout le prix, échappe à ma vue »

1. Sur *ingénieux pour...*, voir la note de la ligne 4 du livre III.

2. C'est qu'en effet, — ce qu'ignorent Nestor et Philoctète, mais ce qui est clair aux yeux des chrétiens, — il a « dépouillé le vieil homme et revêtu l'homme nouveau » (Saint Paul, *Coloss.* III, 9-10). « Vous m'avez formé un cœur nouveau, dit Fénelon dans son *Instruction sur la connoissance de Dieu* (II), qui désire votre justice et qui est altéré de votre vérité éternelle. En me le donnant, vous avez arraché ce cœur du vieil homme pétri de boue et de corruption, jaloux, vain, ambitieux, inquiet, injuste, ardent pour les plaisirs. »

3. *Davantage* = le plus. Jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, l'ancienne langue a employé le comparatif avec la valeur d'un superlatif relatif : « Il (*le chancelier Séguier*) a laissé à douter, écrit La Bruyère dans son *Discours à l'Académie françoise*, en quoi il excelloit davantage, ou dans les belles-lettres ou dans les affaires. » — Ce qui étonne si fort d'ailleurs Nestor et Philoctète, c'est cet effort de la charité fraternelle qui l'emporte dans l'âme de Télémaque sur le souvenir de la haine d'autrefois. Conforme au précepte évangélique d'aimer ses ennemis (Saint Mathieu, V, 44 ; Saint Luc, VI, 27), la conduite de Télémaque n'a point d'analogue dans l'épopée homérique : la haine d'Achille contre Hector survit à la mort du héros troyen (*Iliade*, XXII, 364 et suiv., et XXIV, 14-22). Mais on peut trouver un sentiment plus noble et plus généreux dans l'Énée de Virgile, vainqueur de Lausus ou rendant aux Latins les corps de leurs guerriers morts sur le champ de bataille (*Enéide*, X, 825-832 et XI, 106-119).

4. *Tu le sais maintenant*, mots tout chrétiens. Débarrassée de ses voiles terrestres, l'âme d'Hippias voit maintenant la vérité telle

estimé ta valeur ! Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité : mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente ; je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne. Nous eussions dans la suite été sincèrement unis ; j'avois tort de mon côté. O dieux, pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer ? »

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes[1] ; puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissant sous les coups de hache, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfants de la terre, qui sembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage, les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber[2] sur le bord du fleuve Galèse[3]. Là s'élève avec ordre un bûcher, qui ressemble à un bâtiment régulier[4] ; la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel[5].

Ms. — 886 *F.* : puis on alluma..., *Fc.* : on fit..., *Fc'.* : on prépara... — 886 : *Fc.* : un grand bûcher, *Fc'.* : un bûcher. — 888 : *F.* : tombent enfin..., *Fc.* : tombent en roulant... — 888 . *F.* : du haut des montagnes. Le bûcher s'élève avec ordre comme un bâtiment régulier (894), *Fc.* (*Comme le texte, sauf* [890 . les ormes, dont les têtes...]), *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 895 : *F.* : jusqu'au ciel. *Télémaq* (*effacé*). Les Lacédémoniens....

---

qu'elle est, non plus « obscurément à travers un miroir, mais face à face. » (Saint Paul, I *Corinth.*, XIII, 12.)

1. Ainsi fait Achille pour le corps de Patrocle (*Iliade*, XVIII, 350). — Même cérémonie dans le récit des funérailles de Misène (*Énéide*, VI, 219).

2. Tout ce développement (887-892) s'inspire, sans les traduire, de deux courts tableaux de l'*Énéide* (VI, 180-182 et XI, 135-138), qui rappellent eux-mêmes les vers de l'*Iliade* (XXIII, 118-120) sur les chênes que coupent les Grecs pour construire le bûcher de Patrocle.

3. Voir, ci-dessus, la note de la ligne 412.

4. Tel, dans Homère (*Iliade*, XXIII, 164), le bûcher de Patrocle, qui est exactement de cent pieds en tous sens :

ἑκατόμπεδον ἔνθα καὶ ἔνθα.

5. Ainsi dans Virgile (*Énéide*, XI, 187), dès que les Troyens ont

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées[1] et leurs yeux baissés ; la douleur amère est peinte sur ces visages si farouches, et les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérécyde[2], vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refusoit toute nourriture[3] ; le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine ; il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré ; c'étoit un silence de désespoir et d'abattement ; mais, quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, et il s'écria :

« O Hippias, Hippias, je ne te verrai plus ! Hippias

Ms. — 901 : *F.* : que par *le regret* (*effacé*) la douleur... — 902 *F.* : il levoit les yeux vers le ciel ; ses yeux étoient noyés de..., *Fc* : (*Comme le texte*). — 905 : *P.* : ni surprendre, *Pc.* : ni suspendre — 906 *F.* : sa *peine* (*effacé*) cuisante peine. *Sans y songer, il levoit souvent ses mains* (8 *mots effacés*), il marchoit.... — 907 . *Fc.* . il alloit. D'abord nulle parole..., *Fc'*. (*Comme le texte*). — 909 . *F.* . et d'abattement : seulement il disoit en lui-même : O Hippias ! (912), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 912 *FP.* . je ne te verrai, *Pc.* : je ne vous verrai, *Pc'*. je ne te verrai.

---

mis le feu au bûcher de leurs morts : « La fumée monte jusqu'au ciel, qu'elle enveloppe de ses ténèbres. »

Conditur in tenebras altum caligine cælum.

1. Ainsi les Troyens et les Étrusques aux funérailles du jeune Pallas dans l'*Enéide* (XI, 92-93).

2. Ce nom propre a été usité en Grèce. Mais le personnage est imaginaire, comme Hippias lui-même. Il rappelle le vieil Acœtès, gouverneur de Pallas (*Enéide*, XI, 30-33 et 85-87).

3. Ainsi Achille après la mort de Patrocle (*Iliade*, XIX, 306, 320, 346).

n'est plus, et je vis encore ! O mon cher Hippias, c'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort ! Je croyois que tes mains fermeroient mes yeux et que tu recueillerois mon dernier soupir. O dieux cruels, vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias[1] ! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mère, qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse[2] frappant sa poitrine[3], arrachant ses cheveux[4], et j'en serai cause ! O chère ombre ! appelle-moi sur les rives du Styx ; la lumière m'est odieuse[5] : c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias, Hippias, ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir. »

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort, qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu effacer toute sa beauté, et les grâces étoient encore à

Ms. — 913 : *F.* : O mon cher Hippias, c'est moi qui t'ai donné la mort ; c'est moi qui t'ai appris à la mépriser. Je croyois, *P.* : O mon cher Hippias, c'est moi qui t'ai appris à la mépriser (*sic*). Je croyois, *PcS.* : (*Le texte*). — 918 : *S.* : ô mon cher enfant que j'ai nourri. — 919 : *F.* : ta mère qui me reprochera ta mort. *Fc.* : (*Comme le texte*). — 921 : *F.* : sa poitrine, *déch* (*effacé*) arrachant.... — 924 : *F.* : que je *veux revoir* (2 *mots effacés*) veux revoir. — 930 : *F.* : toute sa *majesté* (*effacé*) beauté. — 930 : *FP.* : étoient encore sur son visage.... *Pc.* : (*Le texte*).

V (913-914) suit *F.*

---

1. Ainsi parle le père de Pallas, Évandre, dans l'*Énéide* (XI, 160-161).

2. Voir, ci-dessus, ligne 660, et la note.

3. Ainsi font les femmes troyennes aux funérailles de Pallas (*Énéide*, XI, 37-38).

4. Comme la mère d'Euryale, dans Virgile (*Enéide*, IX, 478), à l'annonce de la mort de son fils.

5. « Si je prolonge une vie odieuse, quand mon fils m'est ravi... », dit le vieil Évandre dans Virgile (*Enéide*, XI, 177) :

Quod vitam moror invisam Pallante perempto...

demi peintes sur son visage pâle. On voyoit flotter autour de son cou, plus blanc que la neige[1], mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymède[2], qui alloient être réduits en cendres[3]. On remarquoit dans le côté la blessure profonde[4], par où tout son sang s'étoit écoulé et qui l'avoit fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque, triste et abattu, suivoit de près le corps et lui jetoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les

---

Ms. — 931 : *F.* : son visage pâle. On *voyo* (*effacé*) remarquoit dans le côté (935), *Fc.* (*Comme le texte, sauf* [932 : mais penché, ses longs cheveux noirs, *que leur beauté* (3 *mots effacés*) plus beaux que ceux d'Atys et de Ganymède et qui alloient....]), *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 935 . *F.* . la blessure *mortelle* (*effacé*) profonde *par où son sang et sa vie s'étoient* (9 *mots effacés*) qui l'avoit fait.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 938 · *F.* : Télémaque suivoit.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 939 : *S.* . au bûcher, le fils d'Ulysse.

---

1. Souvenir de Virgile (*Énéide*, XI, 39), parlant de Pallas sur son lit funéraire et de son visage « blanc comme la neige » :

...caput nivei fultum Pallantis et ora.

2. Sur *Ganymède*, jeune troyen aimé de Jupiter, voir la ligne 167 du livre XII, et la note. — La légende d'*Atys*, jeune phrygien, qui fut aimé de Cybèle, est d'un caractère étrange, et l'on s'étonnerait de ce nom jeté ici à l'improviste, si ce héros mythologique n'était redevenu très présent à l'esprit des contemporains de Fénelon. Atys donne son nom à celui des opéras de Lully dont le succès à la cour fut le plus retentissant et le plus durable. Représenté pour la première fois en 1675, il avait été souvent repris ; le duc de Bourgogne, très bon musicien, on le sait (voir la fin de la note de la ligne 627 du livre X ; cf. la note de la ligne 116 du livre I), le connaissait certainement et peut-être fut-ce un plaisir pour lui de rencontrer ici cette allusion inattendue à un héros qui lui était devenu familier.

3. C'est le mot de Virgile (*Énéide*, XI, 77,) à propos de Pallas : « ses cheveux qu'on allait brûler » *arsurasque comas.*

4. Même détail dans Virgile parlant (*Ibid.*, 40-41) de la « blessure béante » qui déchire « la jeune poitrine » de Pallas

Levique patens in pectore vulnus.

étoffes qui enveloppoient le corps[1] sans répandre de nouvelles larmes.

« Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias[2] ! car je n'ose te nommer mon ami : apaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire ! Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur ; tu es délivré des misères où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre[3] ; que les champs Élysées[4] lui soient ouverts ; que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles[5], et que tes cendres reposent en paix[6] ! »

A peine eut-il dit ces paroles, entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri[7] : on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, et la douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avoient donnés. Mais on étoit encore plus touché des sentiments tendres de Télémaque.

« Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si

Ms. — 951 : *F.*. en paix. *Pend* (*effacé*) A peine....

---

1. Le corps de Misène et celui de Pallas sont ainsi enveloppés d'étoffes précieuses dans Virgile (*Énéide*, VI, 221 et XI, 72-77).

2. « Salut pour jamais, magnanime Pallas, et pour jamais adieu » (Virgile, *Énéide*, XI, 97-98) :

Salve æternum mihi, maxime Palla,
Æternumque vale.

3. Voir, ci-dessous, ligne 1018, et la note.

4. Voir livre XIV, ligne 581, et la note.

5. Cf. la promesse que fait Virgile à la mémoire de Nisus et d'Euryale : « Jamais vous ne serez effacés du souvenir des âges. » (*Énéide*, IX, 447.)

Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.

6. C'est, sauf la mention des *cendres*, la formule chrétienne. Mais l'expression est déjà dans Virgile. « Il repose dans la paix, » dit-il d'un mort déposé au tombeau (*Énéide*, I, 249).

Placida compostus pace quiescit.

7. Ainsi dans l'*Énéide* (XI, 192), autour du bûcher de Pallas.

hautain, si dédaigneux, si intraitable ! Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé son père, l'aime aussi ; sans doute elle lui a fait le plus précieux don que les dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant, avec [*sa*] sagesse, un cœur sensible à l'amitié[1]. »

Le corps étoit déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes[2] ; puis il les mit dans une urne d'or[3], qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, et, dans son extrême foiblesse, il entrevoyoit près de lui les portes sombres des enfers[4].

Déjà Traumaphile et Nosophuge, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur art : ils rappeloient peu à peu son âme prête à s'envoler ; de nouveaux esprits[5] le ranimoient insensiblement ; une

---

Ms. — 961 : *F.* : tendre. *Il* (*effacé*) Sans doute,.. — 964 : *F.* : avec sa sagesse, *P.* : avec sagesse. — 967 : *F.* : lui-même *y* (*effacé*) *l* (*effacé*) arrosa.... — 967 : *F.*. de liqueurs, *Fc.* : de liqueurs parfumées — 969 . *F.*. cette urne *dans la tente* (3 *mots effacés*) à Phalante. — 971 : *FP.* : il entrevoyoit déjà les.. , *Pc.* . entrevoyoit près de lui les.... — 973 . *F.* : et Nosophuge, lui avoient donné..., *F.* : (*Comme le texte*). — 975 . *F.* : à s'envoler ; de nouveaux esprits naissoient dans son cœur ; une force douce..., *FcP.*. à s'envoler ; de nouveaux esprits naissoient insensiblement dans son cœur ; une force douce..., *Pc.* : (*Le texte*). — 976 . *F.* : une force douce *s'insinuoit* (*effacé*) un baume..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

V (964) suit *F.*

1. Cf. ci-dessus ligne 25 et lignes 211-220.

2. Ainsi les Troyens dans Virgile (*Enéide*, VI, 226-227), aux funérailles de Misène, et, d'abord, dans Homère (*Iliade*, XXIII, 250), les Grecs, à celles de Patrocle, et les Troyens (XXIV, 791), à celles d'Hector.

3. Ainsi font les Grecs pour les cendres de Patrocle (*Iliade*, XXIII, 252-253), les Troyens pour celles d'Hector (*Id.*, XXIV, 795).

4. Souvenir du cantique d'Ézéchias, dans Isaïe (XXXVIII, 10) : « Je vais m'en aller vers les portes de l'enfer. » *Vadam ad portas inferi.*

5. L'ancienne physiologie croyait à l'existence dans le corps de l'homme et des animaux de certaines particules subtiles qu'on regar-

force douce et pénétrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance cessant, la douleur succéda ; il commença à sentir la perte de son frère, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir.

« Hélas ! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre ? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir et suivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi. O Hippias, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus ! Je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes ! O dieux ennemis des hommes, il n'y a plus d'Hippias pour moi : est-il possible ? Mais n'est-ce point un songe ? Non, il n'est que trop vrai. O Hippias, je t'ai perdu ; je t'ai vu mourir, et il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger : je veux immoler à tes mânes[1] le cruel Adraste teint de ton sang. »

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes

Ms — 978 . *FP.* : une chaleur agréable ranimoit ses membres. En ce moment, *Pc.* : rendoit à tous ses membres leur première force. En ce moment, *Pc'.* : une chaleur agréable *rappeloit* (*effacé*) le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment. — 980 : *F.* : . . succéda ; il commença *alors* (*effacé*) à sentir.... — 985 : *F.* : mon cher Hippias ? O Hippias (986) ! *Fc.* : (*Comme le texte*). — 986 : *F.* : de ma vie mon *cher* (*effacé*) frère, mon cher frère. — 987 : *F.* : Je ne pourrai plus..., *Fc.* : pourrai donc plus.... — — 989 : *F.* dans les tiennes ! Il n'y a plus.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 991 : *F.* : possible ? n'est-ce un songe ? *Fc.* : (*Comme le texte*). — 992 : *F.* : je t'ai perdu : j'ai vu ton sang couler. il faut.... *Fc.* : (*Camme le texte*). — 994 : *F.* : immoler le cruel Adraste à tes mânes. Pendant que.... *Fc.* : (*Comme le texte*).

dait comme le principe de la vie et des sentiments : c'est ce qu'on appelait *esprits, esprits animaux, esprits vitaux*. Si la vie revient à un corps épuisé, c'est que ses *esprits* se renouvellent (voir Bossuet, *De la connoissance de Dieu et de soi-même*, chap. II).

1. Voir la note de la ligne 383 du livre I.

divins tâchoient d'apaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout à coup il aperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires. Il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque et Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté, il ne pouvoit ignorer qu'il[1] devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant et à demi mort des mains d'Adraste. Mais, quand il vit l'urne d'or où étoient renfermées les cendres si chères de son frère Hippias, il versa un torrent de larmes ; il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante et entrecoupée de sanglots :

« Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous, le corps de mon frère auroit été la proie des vautours ; sans vous, son ombre, privée de la sépulture, erreroit malheureusement sur les rives du Styx, toujours

---

Ms. — 997 : *F.* : tâchoient *inutilement* (*effacé*) d'apaiser.... — 999 *F.* : se présente à lui (3 *mots illisibles effacés*). *Je souffre* (2 *mots effacés*). D'abord son cœur fut *part* (*effacé*) combattu.... — 1001 : *Pc* : un *vif* (*effacé*) ressentiment. — 1002 : *F.* : et Hippias ; *la mort d'Hippias et* (5 *mots effacés*) la douleur.... — 1002 : *S.*. la douleur et la perte. — 1003 : *F.* : encore plus vif, mais il *venoit* (*effacé*) ne pouvoit..., *Pc* : D'ailleurs, il ne pouvoit..., *Pc'*. : D'un autre côté, il ne pouvoit. — 1008 : *FP.* : il embrassa Télémaque, *Pc.* : embrassa d'abord.... — 1010 : *FP.* : languissante, entrecoupée... *Pc.* : et entrecoupée.... — 1013 : *F.* : va s'éteindre. Je vous dois..., *Fc.* : mais je vous.... — 1014 : *F.* : qui m'est plus cher..., *Fc.* : bien plus cher.... — 1017 : *F.* : erreroit malheureuse sur les rives du Styx, *sans et* (*effacé*) toujours repoussée, *PS.* : (*Le texte*), *Sc.* : seroit malheureusement errante sur les rives du Styx et toujours repoussée.

V (1017) suit *Sc.*, qui paraît de la main de Fénelon.

---

1. *Il*, lui-même, Phalante. Voir, ci-dessus, lignes 663-673.

repoussée par l'impitoyable Charon[1]. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï ! O dieux, récompensez-le, et délivrez-moi d'une vie si malheureuse! Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs, que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire. »

A ces paroles, Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, et dit :

« O chères, ô précieuses cendres, quand est-ce que les miennes seront renfermées[2] avec vous dans cette même urne? O ombre d'Hippias, je te suis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux. »

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison, et toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi que la valeur et la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant, dans la bataille, l'armée des alliés.

En même temps, Télémaque se montroit infatigable

Ms. — 1019. *F.* : ô Dieux, *je* (*effacé*) récompensez... — 1020 : *FP.* : si malheureuse! Et vous, Télémaque, *Pc.* : Pour vous, ô Télémaque. — 1041 : *F.* des alliés. *Phalante s'écrioit souvent : ô Dieux justes* (*effacé*). En même temps....

---

1. Le batelier Charon, qui fait passer les ondes du Styx aux âmes des morts, n'accepte dans sa barque que ceux dont les corps ont reçu les honneurs de la sépulture (Virgile, *Enéide*, VI, 325-329).

2. *Renfermées*. Voir livre II, ligne 526, et la note.

dans les plus rudes travaux de la guerre : il dormoit peu, et son sommeil étoit souvent interrompu ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilants. Il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur et de poussière. Sa nourriture étoit simple ; il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des soldats en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit et s'endurcissoit chaque jour : il commençoit à n'avoir plus ces grâces si tendres qui sont comme la fleur de la première jeunesse ; son teint devenoit plus brun et moins délicat, ses membres moins mous et plus nerveux.

Ms. — 1047 *F.*. qu'il faisoit jamais (*sic*), *Fc.* qu'il ne faisoit. — 1050 · *F.* · et de poussière · *alors* (*effacé*) sa nourriture.... — 1052 . *S.*. L'armée manquant de vivres. .. — 1053 · *F* jugea nécessaire d'arrêter. *PS.*: (*Le texte*) *V* (1053) suit *F.*

APPENDICE AU LIVRE XIII

Nous avons dit ci-dessus que les lignes 528-567 du livre XIII avaient été introduites, de la main même de Fénelon, dans la première copie de Télémaque, *à la place d'un autre texte qui y figurait d'abord, comme il figure dans le manuscrit autographe. Nous donnons ici ce texte primitif d'après la première copie (P) en y joignant, quand il y a lieu, les leçons différentes de l'autographe (F et Fc).*

....comme les rayons du soleil. Sur le bouclier[1] étoit gravée la fameuse histoire du siège de Thèbes. On voyoit d'abord le malheureux Lagus[2], qui, ayant appris par la réponse de l'oracle d'Apollon, que son fils, qui venoit de naître, seroit le meurtrier de son père, livra aussitôt l'enfant à un berger pour l'exposer aux bêtes farouches et aux oiseaux de proie. Puis on remarquoit le berger qui portoit l'enfant sur la montagne de Cithéron, entre la Béotie et la Phocide. Cet enfant sembloit crier et sentir sa déplorable destinée. Il avoit je ne sais quoi de naïf, de tendre et de gracieux, qui rend l'enfance si aimable. Le berger qui le portoit sur des rochers affreux

---

Ms. — 1 . *F.* : Dessus étoit gravée. — 3 . *F.* : Lagus, qui fit exposer sur le mont Cithèron son fils Œdipe à qui on donne ce nom parce qu'il eut les pieds percés. Cet enfant (8), *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [6 · bêtes sauvages]). — 9 : *F.* . Il avoit *cette tendresse* (*2 mots effacés*) je ne sais quoi. — 11 : *F.* . aimable. *Il* (*effacé*) le berger. — 11: *F.* : portoit sur la montagne paroissoit, *Fc.*: (*Comme le texte*).

V (1) *suit F*; — (3 et 34). Laïus ; — (6) *suit Fc.*

---

1. Ces trois mots sont de la main de Fénelon, qui corrigeait ainsi la leçon de l'autographe (*dessus étoit gravée*), d'abord reproduite par le scripteur de *P*.

2. Forme erronée : le vrai nom est Laïus (Λάϊος).

paroissoit le faire à regret et être touché de compassion : des larmes couloient de ses yeux ; il étoit incertain et embarrassé. Puis il perçoit les pieds de l'enfant avec son épée, les traversoit d'une branche d'osier et le suspendoit à un arbre, ne pouvant se résoudre ni à le sauver contre l'ordre de son maître, ni à le livrer à une mort certaine. Après quoi il partit, de peur de voir mourir ce petit innocent qu'il aimoit.

Cependant l'enfant faute de nourriture[1].

Déjà ses pieds, par lesquels tout son corps étoit suspendu, étoient enflés et livides. Phorbas, berger de Polybe, roi de Corinthe, qui faisoit paître dans ce désert les grands troupeaux du roi, entendit les cris de ce petit enfant. Il accourt, il le détache, il le donne à un autre berger, afin qu'il le porte à la reine Mérope, qui n'a point d'enfant. Elle est touchée de sa beauté ; elle le nomme Œdipe à cause de l'enflure de ses pieds percés, le nourrit comme son propre fils, le croyant un enfant envoyé des dieux. Toutes ces diverses actions paroissoient chacune en leur place.

Ensuite on voyoit Œdipe déjà grand, qui, ayant appris que Polybe n'étoit pas son père, alloit de pays en pays pour découvrir sa naissance. L'oracle lui déclara qu'il trouveroit son père dans la Phocide. Il y va, il y trouve le peuple agité par une grande sédition. Dans ce trouble, il tua Lagus, son père, sans le connoître. Bientôt on le voit encore qui se pré-

Ms. — 12 : *F.* · de compassion. *Enfin il* (*2 mots effacés*) il étoit incertain. Puis il *paroissoit* (*effacé*) perçoit, *Fc.* (*Comme le texte*). — 17 : *F.* : mort certaine. *Cependant l'enfant alloit mourir faute de* (*7 mots effacés*) après quoi. — 18 . *F.* . de peur de voir *de* (*effacé*) mourir ce petit innocent. Cependant l'enfant, *Fc.* . (*Comme le texte*). — 24 : *F.* : berger qui le porte, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 25 : *F.* . Mérope. Elle est touchée de sa beauté. Elle le nomme Œdipe à cause de l'enflure de ses pieds percés. Elle le nourrit avec son propre fils comme un enfant envoyé (28), *Fc.* : Mérope qui n'a point d'enfant. Elle est touchée de sa beauté, *et* (*effacé*) *le nourrit comme son propre fils et* (*7 mots effacés*) elle le nomme Œdipe à cause de l'enflure de ses pieds percés, et le nourrit comme son propre fils, le croyant un enfant envoyé. — 30 : *F.* : déjà grand qui, allant dans la Béotie, tua Lagus (34), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 35 . *F.* : se présente à Thèbes pour expliquer l'énigme du Sphinx. Il l'explique. Il tue le monstre. *Il finit* (*effacé*) *le fait* (*effacé*) il épouse, *Fc.* : (*Comme le texte*).

V (19) : l'enfant alloit mourir faute de nourriture — ; (27) *suit Fc.* ; — (34) dans ce trouble, il tue...

1. Tel est le texte, manifestement incomplet, que donnent *F* et *P*.

sente à Thèbes. Il explique l'énigme du Sphinx. Il tue le monstre, il épouse la reine Jocaste, sa mère, qu'il ne connoît point et qui croit Œdipe fils de Polybe. Une horrible peste, signe de la colère des dieux, suit de près un mariage si détestable. Là Vulcain avoit pris plaisir à représenter les enfants qui expiroient dans le sein de leurs mères, tout un peuple languissant, la mort et la douleur peinte[1] sur les visages. Mais ce qui étoit de plus affreux étoit de voir Œdipe, qui, après avoir longtemps cherché le sujet du courroux des dieux, découvre qu'il en est lui-même la cause.

On voyoit sur le visage de Jocaste la honte et la crainte d'éclaircir ce qu'elle ne vouloit pas connoître; sur celui d'Œdipe, l'horreur et le désespoir. Il s'arrache les yeux, et il paroît conduit comme un aveugle par sa fille Antigone. On voit qu'il reproche aux dieux les crimes dans lesquels ils l'ont laissé tomber. Ensuite on le voyoit s'exiler lui-même pour se punir, et ne pouvant plus vivre avec les hommes.

En partant, il laissoit son royaume aux deux fils qu'il avoit eus de Jocaste, Étéocle et Polynice, à condition qu'ils régneroient tour à tour chacun leur année. Mais la discorde des frères paroissoit encore plus horrible que les malheurs d'Œdipe. Étéocle paroissoit sur le trône, refusant d'en descendre pour y faire monter à son tour Polynice. Celui-ci, ayant un recours à Adraste, roi d'Argos, dont il épousa la fille Argia, s'avançoit vers Thèbes avec des troupes innombrables. On voyoit partout des combats autour de la ville assiégée. Tous les héros de la Grèce étoient assemblés dans cette guerre, et elle ne paroissoit pas moins sanglante que celle de Troie.

Ms. — 38 · *F.* · qu'il ne connoît point. Une horrible peste, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 40 . *F.* : les enfants *moribonds* (*effacé*) qui expiroient. — 44 : *F.* : cherché la cause, *Fc.* : le sujet. — 46 : *F.* : la honte, l'horreur et la crainte de trouver ce qu'elle ne vouloit pas voir, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 47 : *F.* : sur celui d'Œdipe *au contraire* (*effacé*) l'horreur. — 48 : *F.* : le désespoir. Il se crève les yeux, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 49 : *F.* : il paroît *aveugle* (*effacé*) conduit... — 49 . *F.* : comme un aveugle par une main étrangère, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 57 : *F.* : sur le trône *le* (*effacé*) refusant. — 59 : *F.* : ayant eu recours. — 61 . *F.* : On voyoit des combats, *Fc.* : On voyoit partout des combats.

V (59) *suit F.*

1. Sur cette orthographe, voir la note de la ligne 451 du livre II.

On y reconnoissoit l'infortuné mari d'Ériphyle. C'étoit le célèbre devin Amphiar[*a*]üs, qui prévit son malheur et qui ne sut s'en garantir. Il se cache pour n'aller point au siège de Thèbes, sachant qu'il ne peut espérer de revenir de cette guerre, s'il s'y engage. Ériphyle étoit la seule à qui il eût osé confier son secret, Ériphyle son épouse, qu'il aimoit plus que sa vie et dont il se croyoit tendrement aimé. Séduite par un collier qu'Adraste, roi d'Argos, lui donna, elle trahit son époux Amphiar[*a*]üs. On la voyoit qui découvroit le lieu où il s'étoit caché. Adraste le menoit malgré lui à Thèbes. Bientôt, en y arrivant, il paroissoit englouti dans la terre qui s'entr'ouvroit tout à coup pour l'abîmer.

Parmi tant de combats où Mars exerçoit sa fureur, on remarquoit avec horreur celui des deux frères Étéocle et Polynice. Il paroissoit sur leurs visages je ne sais quoi d'odieux et de funeste : le crime de leur naissance étoit comme écrit sur leurs fronts. Il étoit facile de juger qu'ils étoient dévoués aux furies infernales et à la vengeance des dieux. Les dieux les sacrifioient pour servir d'exemple à tous les frères dans la suite de tous les siècles et pour montrer ce que fait l'impie discorde quand elle peut séparer des cœurs qui doivent être si étroitement unis. On voyoit ces deux frères pleins de rage qui s'entredéchiroient. Chacun oublioit de défendre sa vie pour arracher celle de son frère. Ils étoient tous deux sanglants et percés de coups mortels, tous deux mourants, sans que leur fureur pût se ralentir, tous deux tombés par terre et prêts à rendre le dernier soupir ; mais ils se traînoient encore l'un contre l'autre pour avoir le plaisir de mourir dans un dernier effort de cruauté et de vengeance. Tous les autres combats paroissoient suspendus par celui-là. Les deux armées étoient consternées et saisies d'horreur à la vue de ces deux

---

Ms. — 66 : *F.* : Amphiaraus, *P.* : Amphiarus. — 69 : s'y engage. *En se cachant* (*3 mots effacés*) Ériphyle étoit. — 72 : *F.* : elle trahit Amphiaraüs, *Fc.* : elle trahit son époux Amphiaraüs, *P.* : elle trahit son époux Amphiarus. — 75 : *F.* : Bientôt *il* (*effacé*) en y arrivant. — 85 : *F.* : quand elle sépare des cœurs, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 88 : *F.* : tous deux percés, *Fc.* : (*Comme le texte*).

V (66 et 73) : Amphiaraüs.

monstres. Mars lui-même détournoit ses yeux cruels pour ne pas voir un tel spectacle. Enfin, on voyoit la flamme du bûcher sur lequel on mettoit les corps de ces deux frères dénaturés; mais (ô chose incroyable!) la flamme se partageoit en deux : la mort même n'avoit pu finir la haine implacable qui étoit entre Étéocle et Polynice; ils ne pouvoient brûler ensemble, et leurs cendres, encore sensibles aux maux qu'ils s'étoient faits l'un à l'autre, ne purent jamais se mêler. Voilà ce que Vulcain avoit représenté, avec un art divin, sur les armes que Minerve avoit données à Télémaque.

Le bouclier représentoit Cérès dans les campagnes d'Enne...

Ms. — 96 : *F.* : détournoit la tête pour ne *vo* (*effacé*) pas voir, *Fc.* (*Comme le texte*). — 101 : *F.* : qui étoit entre ces deux hommes. Ils ne pouvoient, *Fc.* (*Comme le texte*). — 102 : *F.* : cendres *sensibles* (*effacé*) encore sensibles. — 104 *F.* : avec un art divin *dans* (*effacé*) sur les armes.

QUATORZIÈME LIVRE

1. Sommaire de l'édition dite de Versailles (1824). — *Télémaque, persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, exécute le dessein, qu'il avoit conçu depuis longtemps, de l'aller chercher dans les enfers. Il se dérobe du camp pendant la nuit, et se rend à la fameuse caverne d'Achérontia. Il s'y enfonce courageusement et arrive au bord du Styx, où Charon le reçoit dans sa barque. Il va se présenter devant Pluton, qui lui permet de chercher son père dans les enfers. Il traverse d'abord le Tartare, où il voit les tourments que souffrent les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, et surtout les mauvais rois. Il entre ensuite dans les Champs-Elysées, où il contemple avec délices la félicité dont jouissent les hommes justes, et surtout les bons rois, qui, pendant leur vie, ont sagement gouverné les hommes. Il est reconnu par Arcésius, son bisaïeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant et qu'il reprendra bientôt l'autorité dans Ithaque, où son fils doit régner après lui. Arcésius donne à Télémaque les plus sages instructions sur l'art de régner. Il lui fait remarquer combien la récompense des bons rois, qni ont principalement excellé par la justice et par la vertu, surpasse la gloire de ceux qui ont excellé par la valeur. Après cet entretien, Télémaque sort du ténébreux empire de Pluton et retourne promptement au camp des alliés.*

QUATORZIÈME LIVRE[1]

Cependant Adraste, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon[2], pour attendre divers secours et pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis, semblable à un lion affamé, qui, ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts et rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents[3]

Ms. — *F.* : *sans indication de livre, une main moderne a introduit la mention* L. XVIII). *P.* : (*sans indication de livre*). *PcS.* : Quatorzième livre, *Sc.* : Dix-huitième livre. — 1 : *F.* : Cependant Adraste *qui* (*effacé*), dont les..., *Sc. supprime* cependant. — 3 : *F.* : derrière les montagnes..., *Fc.* : la montagne. — 7 : *F.* : et *ne* (*effacé*) rentre....

---

1. Livre XVIII des éditions en vingt-quatre livres (voir Ms.).

2. Ce nom propre se trouve dans Horace (*Odes*, II, vi, 18) et dans Martial (*Epigr.*, XIII, 125). Il désigne un lieu voisin du Galèse (voir la note de la ligne 412 du livre XIII) et particulièrement favorable à la culture de la vigne. D'autre part le commentateur d'Horace, Acron (IIe siècle), à propos du passage que nous venons de citer, et le commentateur de Virgile, Servius (voir les notes des lignes 133 du livre V et 148 du livre XII, et *Introduction*, fin de la note 1 des pages LXIX-LXXI), à propos d'un vers de l'*Enéide* (III, 553), nous disent (et Fénelon devait trouver cette indication dans les notes de quelqu'une des éditions qu'il avait entre les mains) qu'Aulon était une montagne.

3. Fusion de deux comparaisons homériques, l'une relative à Ménélas, forcé de s'éloigner du corps de Patrocle, qu'il protégeait contre les Troyens : : « Comme un lion que les chiens et les hommes chassent d'une bergerie à grands cris et à coups de lance ; son cœur vaillant se contracte dans sa poitrine, et il s'éloigne à

et ses griffes, attendant[1] le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télémaque, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, et qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déjà longtemps qu'il étoit agité, pendant toutes les nuits, par des songes qui lui représentoient son père Ulysse[2]. Cette chère image revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel, par ses feux naissants, les inconstan-

---

Ms. — 8 : *F.* : pour déchirer, *Fc.* : pour égorger... — 15 : *F.* : son père Ulysse. Tantôt il croyoit (19), *Fc.* : son père Ulysse. *Ces songes revenoient* toujours sur la fin *du sommeil*, avant que l'aurore vînt chasser *de dessus la terre*, par ses feux naissants, les inconstantes étoiles, *le doux* (*les 4 groupes de mots soulignés effacés, et les 3 premiers remplacés par* . cette image d'Ulysse revenoit, — de la nuit, — du ciel) et de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeants. Tantôt il croyoit (19), *P.* . (*Comme Fc. rectifié*), *Pc.* . (*Le texte*).

regret de l'étable... » (*Iliade*, XVII, 109-112); — l'autre, à Idoménée, s'apprêtant à soutenir l'attaque d'Énée : « tel qu'un sanglier qui..... aiguise ses dents, prêt à repousser les chiens et les hommes... » (*Id.*, XIII, 474-475).

1° ὥστε λῖς ἠϋγένειος,
ὅν ῥα κύνες τε καὶ ἄνδρες ἀπὸ σταθμοῖο δίωνται
ἔγχεσι καὶ φωνῇ· τοῦ δ' ἐν φρεσὶν ἄλκιμον ἦτορ
παχνοῦται, ἀέκων δέ τ' ἔβη ἀπὸ μεσσαύλοιο·...

2° ὡς ὅτε τις σῦς.......
ὀδόντας
θήγει, ἀλέξασθαι μεμαὼς κύνας ἠδὲ καὶ ἄνδρας....

1. Attendant = en attendant. « Les gérondifs, dit Vaugelas (1647) dans ses *Remarques* (édit. Chassang, tome I, page 315), ont une marque qu'ils prennent devant eux quand ils veulent, qui est *en*. » Mais « le plus souvent, ajoute-t-il, ils ne la prennent point. » Et l'Académie française dans ses *Observations* sur les *Remarques* (1704) confirme le sentiment de Vaugelas : « Quoique la particule *en*, dit-elle, soit la marque du gérondif il n'est pas toujours nécessaire de l'exprimer. »

2. Ainsi, toutes les nuits aussi, mais avec des circonstances différentes, apparaît à Énée l'ombre de son père (*Enéide*, IV, 351).

tes étoiles, et de dessus la terre le doux sommeil[1], suivi des songes voltigeants. Tantôt il croyoit voir Ulysse nu, dans une île fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de nymphes qui lui jetoient des habits pour se couvrir ; tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or et d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaisir et admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout à coup dans des festins, où la joie éclatoit parmi les délices et où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre, plus douces[2] que la lyre d'Apollon et que les voix de toutes les Muses[3].

Télémaque, en s'éveillant, s'attristoit de ces songes si agréables.

« O mon père, ô mon cher père Ulysse, s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux ! Ces

---

Ms. — 19 : *F.*. il croyoit le voir sur la rive..., *Fc.* : *efface* voir *par inadvertance, en même temps que* le ; *d'où la phrase* : il croyoit Ulysse nu dans une île fortunée, *P.* : (*Comme le texte*). — 21 : *F.* : de nymphes ; tantôt il croyoit (22), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 24 : *F.* : l'écoutoient avec plaisir. Souvent *il* (*effacé*) Ulysse, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 25 : *F.*. lui apparoissoit dans des.., *Fc.*. lui apparoissoit tout à coup. — 26 : *F.* : parmi les délices, *et où la plus touchante* (5 *mots effacés*) et où.... — 28 . *F.* : que la lyre *et la voix* d'Apollon *même* et que *la* (*les mots soulignés effacés*) les voix.... — 32 : *F.* : ô mon père, mon cher père, *Fc.* : ô mon père, ô mon cher père....

1. Souvenir d'Ovide, semble-t-il : « Le sommeil s'en va, et le lever du jour a suivi la fuite du sommeil. Déjà l'aurore du lendemain avait chassé les feux des étoiles » (*Métamorphoses*, XV, 664-665).

Somnus abit, somnique fugam lux alma secuta est,
Postera sidereos aurora fugaverat ignes.

2. *Douces*, au pluriel. Accord contraire à la règle, mais intéressant, de l'adjectif avec deux noms (*voix*, *lyre*) dont la fonction, dans la phrase, n'est pas la même.

3. Tout ce passage fait allusion à trois épisodes du séjour d'Ulysse chez les Phéaciens : rencontre d'Ulysse et de Nausicaa (*Odyssée*, VI) ; — récit d'Ulysse (IX-XII) ; — festin offert à Ulysse et pendant lequel se fait entendre l'aède Démodocus (VIII).

images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des âmes bienheureuses, que les dieux récompensent de leur vertu par une éternelle tranquillité : je crois voir les Champs Élysées. O qu'il est cruel de n'espérer plus ! Quoi donc ! ô mon cher père, je ne vous verrai jamais ! Jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant et que je cherche avec tant de peine ! Jamais je n'entendrai parler cette bouche, d'où sortoit la sagesse ! Jamais je ne baiserai ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuses, qui ont abattu tant d'ennemis ! Elles ne puniront point les insensés amants de Pénélope[1], et Ithaque ne se relèvera jamais de sa ruine ! O dieux ennemis de mon père, vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur : c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je ? Hélas ! je ne suis que trop certain que mon père n'est plus. Je vais chercher son ombre jusque dans les enfers : Thésée y est bien descendu[2], Thésée, cet impie qui vouloit outrager les divinités infernales[3], et moi, j'y vais conduit par la piété[4]. Hercule y descendit[5] : je ne suis pas Hercule ; mais il est beau

Ms. — 35 : *F.* : séjour de ces âmes..., *Fc.* : des âmes.... — 39 : *F.* : je n'embrasserai celui que je cherche, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 41 : *F.* : d'où sort la sagesse, *Fc.* : d'où sortoit.... — 42 : *F.* : ces mains, ces chères mains qui ont abattu..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 49 : que dis-je ? *je ne* (*effacé*) hélas !... — 53 : *F.* : et moi *je* (*effacé*) j'y vais.

1. Voir livre I, ligne 250.
2. L'argumentation de Télémaque (lignes 51-58) rappelle celle d'Énée sur le point de descendre, comme lui, aux enfers (*Énéide*, VI, 119-123.) Mais le développement est plus sobre dans Virgile.
3. En aidant son ami Pirithoüs à ravir Proserpine (*Enéide*, VI, 397).
4. *La piété* filiale. Énée (*Enéide*, VI, 403 et 405) invoque le même argument.
5. Énée, dans Virgile (*Enéide*, VI, 123), le rappelle également.

d'oser l'imiter. Orphée a bien touché, par le récit de ses malheurs, le cœur de ce dieu qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Eurydice retournât parmi les vivants[1]. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée ; car ma perte est plus grande : qui pourroit comparer une jeune fille, semblable à cent autres[2], avec le sage Ulysse, admiré de toute la Grèce ? Allons ! mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton, ô Proserpine, j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon père, après avoir parcouru en vain les terres et les mers pour vous trouver, je vais enfin voir si vous n'êtes point dans la sombre demeure des morts. Si les dieux me refusent de vous posséder sur la terre et à la lumière du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la nuit. »

En disant ces paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes[3] : aussitôt il se levoit et cherchoit, par la lumière, à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée ; mais c'étoit une flèche qui avoit percé

Ms. — 55 : *F.* : d'oser l'imiter., Allons ! mourons (61), *FcP.* : (*Comme le texte, sauf* [56 : qu'on dit qui est inexorable]), *Pc.* : (*Le texte*). — 63 : *F.* : O impitoyable Pluton, *je* (*effacé*) j'éprouverai bientôt je (*sic*) si vous êtes aussi impitoyable, *Fc.* : O Pluton, ô Proserpine, j'éprouverai bientôt je (*sic*) si vous êtes aussi impitoyables, *P.* : (*Le texte*). — 66. *FP.* : Je vais voir..., *Pc.* : je vais enfin voir.... — 67 : *F.* : des morts. *Au mo* (*effacé*). Si les dieux.... — 68 : *F.* : posséder *de* (*effacé*) sur la terre.... — 69. *F.* : de *vous* (*effacé*) voir.... — 72 : *F.* : il se levoit, *et tâchoit de dissiper par les* (6 *mots effacés*) et cherchoit....

1. Nouvel exemple allégué aussi par Énée (*Enéide*, VI, 119-120). On sait d'ailleurs que Virgile a raconté toute cette histoire dans un épisode très célèbre des *Géorgiques* (IV, 466 et suiv.).

2. L'argument étonne un peu, par ce qu'il a de dur : il est vrai d'ailleurs que les poètes ne nous disent rien sur la beauté ou les mérites particuliers d'Eurydice ; nous savons seulement qu'elle était une « nouvelle mariée » (Ovide, *Métam.*, X, 8-9).

3. Souvenir de l'Écriture (*Psaumes*, VI, 7) : « J'arroserai mon lit de mes larmes. » *Lacrimis meis stratum meum rigabo.*

son cœur et qu'il portoit partout avec lui. Dans cette peine, il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre, qui n'étoit pas éloigné du camp. On l'appeloit Achérontia[1], à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron[2], par lequel les dieux mêmes craignent de jurer[3]. La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid[4] sur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher ; les bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais stygien[5], qui s'exha-

---

Ms. — 76 *F.* : il *résolut de tenter* (*3 mots effacés*) entreprit.... — 78 : *FP.* · caverne affreuse, par où l'on descendoit..., *Pc.* · de laquelle on.... — 79 *F.* · de l'Achéron. La ville.. , *Fc.* : (*Comme le texte*). — 83 · *F.* . la caverne dans laquelle, *Fc.* . de laquelle.... — 85 . *F.* : la vapeur *inf* (*effacé*) soufrée....

1. Horace (*Odes*, III, IV, 14) parle d'une ville de ce nom, mais située en Apulie, dans la région du mont Vultur. D'autre part Pline, dans son catalogue des peuples de l'Italie méridionale (III, V, 10) nomme les Achérontins, peuple voisin d'un fleuve appelé Achéron, dans le Bruttium. Mais la première de ces deux régions est environ à 100 kilomètres au Nord du lieu où le camp des alliés, d'après les indications du livre précédent, devait être établi, et la seconde en est séparée par toute l'étendue du golfe de Tarente. Il faut donc penser que, sous un nom géographique connu par ailleurs, Fénelon désigne ici un emplacement imaginaire.

2. Fleuve des enfers qui, d'après Homère (*Odyssée*, X, 513-514), recevait comme affluents le Cocyte et le Phlégéthon (voir la note de la ligne 384 du livre I). Plusieurs fleuves terrestres étaient appelés du même nom (voir la note précédente).

3. *Craignent de jurer* : c'est ce que dit Virgile à propos du Cocyte et du Styx (*Enéide*, VI, 324. Cf. Homère, *Iliade*, XV, 36-37). Voir encore ici livre VI, ligne 455.

4. C'est le mot même d'Horace (*loc. cit.*) à propos de l'Acherontia d'Apulie.

5. *Vapeur soufrée*. Comme celle de ces lacs de Sicile à travers lesquels Ovide (*Métamorphoses*, V, 405) représente Pluton enlevant Proserpine :

> *Perque lacus sacros et olentia sulfure fertur*
> *Stagna.*

— *Marais stygien* : le Styx lui-même ; traduction de l'expression latine *Stygia palus* (Virgile, *loc. cit.*).

loit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air[1]. Tout autour il ne croissoit ni herbe, ni fleurs ; on n'y sentoit jamais les doux zéphyrs, ni les grâces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne : la terre aride y languissoit ; on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillés et quelques cyprès funestes[2]. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusoit aux laboureurs ses moissons dorées ; Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits ; les grappes de raisin se desséchoient au lieu

---

Ms. — 90 : *F.* . arbustes dépouillés, *quelq* (*effacé*) et quelques.... — 92 : *F.* : aux laboureurs les moissons, *Fc.* : ses moissons.... — 93 . *F.* : dorées *et* (*effacé*) ; Bacchus.... — 93 : *F.* . sembloit promettre ses doux fruits, mais les grappes..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

1. Même indication dans Virgile (*Enéide*, VI, 201 et 240-241).
2. Cette description des lignes 86-91 rappelle quelques vers de la petite épopée sur la *Guerre civile* insérée par Pétronne dans le *Satyricon*, CXX, 69.

Est locus exciso penitus demersus hiatu
Parthenopen inter magnæque Dicarchidos arva,
Cocyti perfusus aqua. Nam spiritus extra
Qui furit effusus funesto spargitur æstu,
Non hæc autumno tellus viret aut alit herbas
Cæspite lætus ager ; non verno persona cantu
Mollia discordi strepitu virgulta loquuntur.
Sed chaos et nigro squalentia pumice saxa
Gaudent ferali circum tumulata cupressu.

« Il est, entre Naples et le territoire de la grande Pouzzoles, un gouffre qui s'ouvre béant et profond dans les terres. C'est le Cocyte qui l'arrose de ses eaux : car le souffle furieux qui s'en échappe répand au dehors une chaleur mortelle. Là, point de verdure sur la terre en automne, point d'herbe, point de champ qui nourrisse un riant gazon, point de jeunes pousses sonores, qui chantent au printemps et qui, mollement balancées, échangent leurs bruissements sans les mettre d'accord : rien que le chaos, rien que la surface noircie d'une pierre aride et, pour tout ornement, le funèbre cyprès qui la couronne et l'ensevelit de son ombre. » — Sans avoir recours au texte même de Pétrone, Fénelon a pu trouver ces vers cités dans la note d'une édition de Virgile à propos de la description des vers 237-242 du

de mûrir. Les Naïades[1] tristes ne faisoient point couler une onde pure : leurs flots étoient toujours amers et troublés. Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines et n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer[2] ; ils alloient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. On n'entendoit que le croassement des corbeaux et la voix lugubre des hiboux ; l'herbe même y étoit amère et les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la génisse, et le berger, tout abattu, oublioit sa musette et sa flûte[3].

M. — 95 . *F.* · *ne* (*effacé*) faisoient couler..., *Fc.* ne faisoient point couler..., *S.*: n'y faisoient point couler.... — 96 . *F.*. et troublés. Nul oiseau ne chantoit dans cette terre malheureuse et ne trouvoit de bocage pour se retirer : ils alloient, *FcP.*: Nul oiseau me chantoit dans cette terre hérissée de ronces et d'épines et (*la suite comme F.*), *Pc.*: (*Le texte*). — 100 : *F.*: un ciel plus doux. L'herbe même..., *Fc.*: un ciel plus doux . on n'y entendoit que le croassement des corbeaux et la funeste voix des hiboux. L'herbe même..., *Fc'.*: un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux et la menaçante voix des hiboux, *Fc''.*: (*Comme le texte, sauf* [100 . plus doux : là on n'entendoit]), *PS* (*Le texte*).

V (100) suit *Fc''*.

---

livre VI de l'*Enéide*. C'est ce qu'on voit par exemple dans le *Virgile* de La Cerda (voir *Introduction*, page LXX, note *a*).

1. Voir la note de la ligne 862 du livre XI.

2. Souvenir de Virgile (*Enéide*, VI, 239), qui représente les oiseaux comme ne pouvant voler au-dessus de ce lieu funeste, à cause des émanations.

3. *Musette.* On connaît cet instrument rustique, composé d'abord d'une outre que l'on gonfle au moyen d'un tuyau et dont le son s'exhale ensuite par un ou deux autres tuyaux percés de trous, qu'on bouche avec les doigts afin de produire des sons divers. Il est, comme la flûte, l'attribut traditionnel des bergers, et c'est sans doute à ce titre que Fénelon le nomme ici ; car le mot, à vrai dire, paraît peu antique. Toutefois l'antiquité a connu la flûte munie d'une outre servant de réservoir d'air ; mais les mentions en sont très rares et se rapportent à une époque très postérieure à l'épopée homérique. Il est question d'un joueur de musette (ἀσκαύλης, *utricularius*), dans Dion Chrysostome (II, 381) et dans Suétone (*Néron*, 54).

De cette caverne sortoit, de temps en temps, une fumée noire et épaisse, qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour apaiser les divinités infernales ; mais souvent les hommes, à la fleur de leur âge et dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion[1].

C'est là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui et qui le couvroit de son égide[2], lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Charon un certain nombre de morts[3], de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit ; il marche à la clarté de la lune et il invoque cette puissante divinité, qui, étant dans le ciel le brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la

---

Ms. — 108 : *F.* : (*Le texte*), *P.* : Les peuples pour apaiser les divinités infernales ; mais souvent... (*sic*), *Pc.* : Les peuples, pour apaiser les divinités infernales, y sacrifioient tous les jours des brebis et des génisses noires ; mais souvent..., *Pc'.* . (*Le texte*). — 112 : *F.* : à immoler. C'est là que Télémaque, *Fc.* (*Comme le texte*). — 115 : *FP.* : de la noire demeure, *Pc.* : de la sombre demeure. — 118 · *F.* : avoit *fai* (*effacé*) ordonné. — 119 : *F.* : à Charon les ombres des morts..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 122 : *F.* : pendant une nuit obscure..., *Fc.* : pendant la nuit.

---

1. Entendez qu'il régnait en ce pays une sorte de maladie contagieuse, dont les germes mortels se propageaient par l'air.

2. Voir ligne 460 du livre I.

3. C'était une des fonctions de Mercure, messager des dieux (Horace, *Odes*, I, x, 5-6), de conduire aux enfers les âmes des morts (*Id.*, *ibid.*, 17-18).

redoutable Hécate[1]. Cette divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur et qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son père.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas[2]; le ciel s'arma d'éclairs et de feux, qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému et tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée; mais son courage se soutint: il leva les yeux et les mains au ciel.

« Grands dieux, s'écria-t-il, j'accepte ces présages, que je crois heureux; achevez votre ouvrage. »

Il dit, et, redoublant ses pas, il se présente hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipa; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps. Télémaque entre seul; car quel autre mortel eût osé le suivre? Deux Crétois, qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne et aux-

---

Ms. — 128. *F.*: l'amour pieux *d'* (*effacé*) qu'un.... — 130 : *F.*. mugir. Il sentit la terre qui trembloit.... *Fc.*. (*Comme le texte*). — 132 *F.*: fils d'Ulysse *ayant le* cœur ému, et tout *le* corps... (*les 3 mots soulignés effacés et remplacés par* : sentit son, — son). — 139 : *P.*: qui rendit, *Pc.*. qui rendoit. — 140. *FP.* · animaux qui en approchoient, *Pc.* · (*Le texte*). — 143. *F.* accompagné jusque-là, et auxquels il avoit confié son dessein, demeurèrent tremblants et à demi morts assez loin de la caverne, dans un temple où ils n'espéroient plus de revoir..., *Fc.* · (*Comme le texte*).

---

1. « La triple Hécate, dit Virgile (*Enéide*, IV, 511), la chaste Diane aux trois visages. »

Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.

Cf. encore *Id.*, VI, 247.

2. Ainsi Énée, dans Virgile (*Enéide*, VI, 256), entend, quand il approche de l'entrée des enfers, le sol mugir sous ses pas, tandis que se met à trembler la cime des forêts.

Sub pedibus mugire solum et juga cœpta moveri
Silvarum.

quels il avoit confié son dessein, demeurèrent tremblants et à demi morts assez loin de là, dans un temple, faisant des vœux et n'espérant plus de revoir [1] Télémaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main [2], s'enfonce dans les ténèbres horribles. Bientôt il aperçoit une foible et sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre [3] : il remarque les ombres légères qui voltigent [4] autour de lui, et il les écarte avec son épée. Ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tournoyer [5]. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture [6], qui se présentent en vain à l'impitoyable Charon. Ce dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur [7], les

---

Ms. — 149 · *F.* dans les *noires* (*effacé*) ténèbres horribles. — 152 . *FP.*. son épée. Bientôt il voit..., *Pc.*. ensuite il voit.... — 153 : *F.* : il voit les rives du fleuve dont les eaux dormantes..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 157 . *F* . dont la vieillesse est éternelle, les menace..., *FcP.* . dont la vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine, les menace, *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Voir la ligne 466 du livre I, et la note.
2. Ainsi Énée dans Virgile (*Enéide*, VI, 289-290).
3. Virgile compare Énée s'avançant dans l'ombre des enfers au voyageur qui « sous la lueur incertaine d'une lune voilée, marche dans la forêt, quand Jupiter a enveloppé d'ombre le ciel et que la sombre nuit a enlevé aux choses leur couleur » (*Enéide*, VI, 270-272) :

Quale per incertam lunam sub luce maligna
Est iter in silvis, ubi cœlum condidit umbra
Juppiter et rebus nox abstulit atra colorem.

4. Le mot est de Virgile (*Enéide*, VI, 292), qui représente, lui aussi, « des âmes sans corps qui voltigent légères sous une forme sans consistance. »

...... tenues sine corpore vitas
.,. volitare cava sub imagine formæ.

5. Virgile, *Géorgiques*, IV, 478-479 et *Enéide*, VI, 438-439.
6. Voir livre XIII, ligne 1018, et la note.
7. C'est ainsi que le représente Virgile (*Enéide*, VI, 304 et 315).

menace, les repousse et admet d'abord[1] dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissements d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

« Quel est donc, lui dit-il, votre malheur ? Qui étiez-vous sur la terre.

— J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharsan[2], roi de la superbe Babylone. Tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom ; je me faisois adorer par les Babyloniens[3] dans un temple de marbre, où j'étois représenté par une statue d'or, devant laquelle on brûloit nuit et jour les plus précieux parfums de l'Éthiopie. Jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni. On inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse. J'étois encore jeune et robuste : Hélas ! que de prospérités ne me restoit-il pas encore à goûter sur le trône ! Mais une femme que j'aimois et qui ne m'aimoit pas m'a bien fait sentir que je n'étois pas dieu : elle m'a empoisonné ; je ne

---

Ms. — 161 : *F.* : d'une ombre qui *avo* (*effacé*) ne pouvoit.... — 166 : *F* au bruit, *Fc.* : au seul bruit.... — 166 . *F.* : ...de mon nom, *l* (*effacé*) je me faisois adorer *dans un temple de marbre* (5 *mots effacés*) par les.... — 168 . *F.* : où étoit une statue d'or..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 168 : *F.* une statue d'or, *qu'on* (*effacé*) devant laquelle.... — 173 · *F.* : jeune et robuste Mais une femme (175), *Fc.* : (*Comme le texte*).

V (159) : dans la barque.

---

1. *D'abord*, dès l'abord (cf. livre XIII, ligne 64). — Dans Virgile, Caron accueille aussi Enée, mais après avoir vu en ses mains un rameau magique, dont la conquête a fait l'objet d'un épisode que Fénelon a délibérément banni de son imitation.

2. Personnage imaginaire, dont le nom rappelle, par ses premières syllabes, celui de plusieurs rois de Babylone, Nabonassar, par exemple, Nabopolassar, Nabuchodonosor, nommés par Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle* (I, VII).

3. Tel le Salmonée de Virgile (*Enéide*, VI, 589), foudroyé par Jupiter parce qu'il « réclamait pour lui les honneurs des dieux » :

Divumque sibi poscebat honorem.

suis plus rien. On[1] mit hier, avec pompe, mes cendres dans une urne d'or; on pleura; on s'arracha les cheveux; on fit semblant de vouloir se jeter dans les flammes de mon bûcher, pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du superbe[2] tombeau où l'on a mis mes cendres : mais personne ne me regrette; ma mémoire est en horreur même dans ma famille; et, ici-bas, je souffre déjà d'horribles traitements. »

Télémaque, touché de ce spectacle, lui dit : « Étiez-vous véritablement heureux pendant votre règne? Sentiez-vous cette douce paix sans laquelle le cœur demeure toujours serré et flétri au milieu des délices ?

— Non, répondit le Babylonien; je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien : pour moi, je ne l'ai jamais sentie; mon cœur étoit sans cesse agité de désirs nouveaux, de crainte et d'espérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions; j'avois soin d'entretenir cette ivresse pour la rendre continuelle : le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui : toute autre me paroît une fable et un songe; voilà les biens que je regrette. »

Ms. — 182 : *F.* : ne me regrette, et ici-bas..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 183 : *F.* : je souffre déjà d'étranges indignités. *FcP.* : d'horribles injures. *Pc.*. d'horribles traitements. — 190 : *F.* : Les sages parlent de cette paix comme de l'unique bien : ils la mettent au-dessus de tout : pour moi..., *Fc.* : les sages parlent sans cesse de (*la suite comme F.*), *Fc'.* : (*Comme le texte*)

---

1. *On* paraît ici employé avec une nuance d'ironie légère à la place de *elle*, représentant la femme dont Nabopharsan vient de parler. Même tour dans La Fontaine, parlant de la veuve « d'une journée », par opposition à celle « d'une année » :

On dit qu'on est incontestable;
On le dit; mais on n'en croit rien.
(*Fables*, VI, XXI.)

2. *Superbe*. Voir la ligne 596 du livre II.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les prospérités et qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves, qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles : Mercure les avoit livrés à Charon avec leur roi et leur avoit donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharsan : elles la tenoient enchaînée, et lui faisoient les plus cruelles indignités. L'un lui disoit : « N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi ? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un dieu ? Et ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? »

Un autre, pour lui insulter[1], disoit : « Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. »

Un autre lui disoit : « Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux ; tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes : les dieux ont été lents à faire justice ; mais enfin ils la font[2]. »

Ms. — 207 : F : elles la tenoient *comme* (*effacé*) enchaînée.... — 209 : F. : aussi bien que toi ? *pour qu* (*effacé*) comment... — 217 : F. : rien à donner : tu ne peux..., Fc. : (*Comme le texte*). — 219 : F. : de tes esclaves, Fc. : de tes esclaves mêmes.

---

1. Dans ses *Notes* sur les *Remarques* de Vaugelas (édit. Chassang, tome II, page 321), Thomas Corneille, en 1687, admet également, et sans différence de sens ou d'emploi, *insulter* et *insulter à*. Cette dernière construction semble être devenue moins usuelle quand le régime est un nom de personne.

2. Cet emploi du pronom personnel pour rappeler un nom qui a été précédemment employé sans article n'est plus d'usage aujourd'hui : il est constant dans l'ancienne langue et encore au XVIIe siècle. Ainsi dans Molière : « Je vous demande raison de cette affaire-là. —

A ces dures paroles, Nabopharsan se jetoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux[1] dans un excès de rage et de désespoir. Mais Charon disoit aux esclaves :

« Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui : il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte ; il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les dieux[2], qui ont souffert si longtemps que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos[3], juge des enfers. »

Pendant ce discours du terrible Charon, la barque touchoit déjà le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque. Mais, dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles

---

Ms. — 222 . *F.* : *s'* (*effacé*) arrachant. — 225 : *F.* : de *se* (*efface*) cacher sa honte. — 235 : *F.* : dans la barque. *Alors Charon* (2 *mots effacés*) mais, dans.... — 236 : *F.* : Télémaque *p* (*effacé*) mit.

Je vous la ferai. » (*Georges Dandin*, I, IV.) « Il semble que vous avez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. » (*Don Juan*, I, II.)

Mais mon cœur vous demande grâce :
Pour vous la demander je me jette à genoux.
(*Amphitryon*, II, VI.)

1. Construction constante au XVIIe siècle : « M. Purgon m'a défendu de découvrir ma tête. » (Molière, *Malade imaginaire*, II, V.) — Voir toutefois ci-dessus ligne 178.

2. Souvenir d'un mot célèbre de Claudien (*In Rufinum*, I, 20-21), que la prospérité des méchants fit, dit-il lui-même, douter de la Providence, jusqu'au jour où « le châtiment de Rufin chassa enfin le trouble de son esprit et justifia les dieux ».

Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum
Absolvitque deos.

3. Voir les notes des lignes 408 et 461 du livre IV.

s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit que la moindre clarté du jour dissipe. Charon, montrant au jeune Grec un front moins ridé et des yeux moins farouches [1] qu'à l'ordinaire, lui dit :

« Mortel chéri des dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans ce royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivants, hâte-toi d'aller où les destins t'appellent : va, par ce chemin sombre, au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret. »

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger des ombres, plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et, dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux [2]. Ses cheveux se dressent sur sa tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux [3] chancelants ; la voix lui manque, et c'est avec peine qu'il peut prononcer au dieu ces paroles :

« Vous voyez, ô terrible divinité, le fils du malheureux

Ms. — 239 : *F.* : front moins ridé et moins farouche qu'à l'ordinaire, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 240 : *F.* : lui dit : *Enfant* (*effacé*) Mortel chéri.... — 246 : *FP.* : dont il ne m'est pas permis de..., *Pc.* : dont il m'est défendu.... — 249 : *F.* : les vastes rivages..., *Fc.* : les rivages.... — 251 : *F.* : d'une *sainte* (*effacé*) horreur divine.... — 254 : *F.* : chancelants *et prêts à se dérober* (5 *mots effacés*) ; la voix.... — 255 . *Sc.* : prononcer ces paroles.

---

1. Ces yeux, d'après Virgile (*Enéide*, VI, 299), sont fixes et tout en feu

Stant lumina flamma.

2. Souvenir de Virgile (*Enéide*, VI, 264-265), qui parle aussi des « ombres silencieuses et de l'obscurité de ces vastes lieux où l'on se tait. »

umbræque silentes
Et.... ..loca nocte tacentia late.

3. *Genoux*. Même orthographe ici qu'à la ligne 672 du livre XI : voir la note de cette ligne.

Ulysse : je viens vous demander si mon père est descendu dans votre empire ou s'il est encore errant sur la terre. »

Pluton étoit sur un trône d'ébène ; son visage étoit pâle et sévère ; ses yeux, creux et étincelants ; son visage[1], ridé et menaçant : la vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards et qui sembloit un peu adoucir son cœur : elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paroissoit avoir joint à ces grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux[2].

Aux pieds du trône étoit la Mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante[3], qu'elle aiguisoit sans cesse.

Ms. — 260 : *FPS.* : son visage, *Sc* . son front.... — 261 . *F.* : lui étoit odieuse. A son côté (264), *FcP.* · (*Comme le texte, sauf* [263 . de leurs retraites que la nuit]), *Pc.* : (*Le texte*). — 265 : *F.* : qui sembloit adoucir..., *Fc.*. sembloit un peu adoucir.... — 269 : *F.* : étoient la Mort, *P.*. étoit la Mort.

V (260) suit *Sc.*, tout en attribuant la correction à la main du marquis de Fénelon.

---

1. *Visage.* La répétition du mot, déjà employé à la ligne précédente, est une négligence, qui est corrigée, mais non pas sans doute de la main de Fénelon dans la seconde copie (voir Ms. et *V* 260).

2. La construction paraît gauche ou négligée. Mais le texte est certain. D'ailleurs la répétition à trois lignes de distance (264-267) de *paroissoit*, encore que le sens ne soit pas le même les deux fois, est une autre négligence.

3. La mythologie grecque et la mythologie romaine ont personnifié la Mort. Mais la représentation de la faux entre les mains de cette divinité est un symbole postérieur à l'antiquité. — Quant à l'énumération qui commence ici, on peut dire à la fois qu'elle diffère de celle qu'a imaginée Virgile au livre VI de l'*Enéide* (273-289) et qu'elle s'en inspire : car elle en diffère à peu près de la même manière que la peinture de Virgile différait elle-même des anciennes légendes relatives aux Enfers. « A côté des inventions des plus anciennes mythologies, qu'il a grand soin de conserver, des Titans, des Gorgones, des Harpyies, des Centaures, de l'hydre de Lerne, qui pousse d'horribles sifflements, de la Chimère armée de flammes, des

Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances, toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies, les Haines injustes, l'Avarice, qui se ronge elle-même, le Désespoir, qui se déchire de ses propres mains, l'Ambition forcenée, qui renverse tout, la Trahison, qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits, l'Envie, qui verse son venin mortel autour d'elle et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire, l'Impiété, qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance, les spectres hideux, les fantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivants, les songes affreux, les insomnies, aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton et remplissoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix basse, qui fit gémir le fond de l'Érèbe :

« Jeune mortel, les destinées t'ont fait violer cet asile sacré des ombres ; suis ta haute destinée : je ne te dirai

---

Ms. — 273 . *F.*. Haines injustes, *les folles amours* (3 *mots effacés*); l'Avarice.... — 275 : *F.*. qui renverse tout, *l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans ressource et sans espérance* (*passage effacé*); la Trahison qui *après avoir fait* (3 *mots effacés*) veut.... — 281 : *F.*. les fantômes *qui* (*effacé*) qui représentent..., — 288 : *Sc.*. les destins t'ont fait....

Songes, qui se cachent dans les branches d'un orme immense, il place des allégories, dont quelques-unes sont évidemment d'un autre âge, la Discorde, la Guerre, la Pauvreté, la Faim, la Vieillesse, les pâles Maladies, les Remords vengeurs et même les Joies malsaines de l'âme (*mala mentis gaudia*), qui toutes abrègent la vie et pourvoient l'enfer d'habitants » (Gaston Boissier, *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, I, v). Fénelon, qui n'a pas les mêmes raisons que le poète ancien pour faire leur part à des légendes qui ne sont plus populaires et qu'il a eu d'ailleurs, dans le cours de son livre, d'autres occasions de rappeler, donne toute la place, réserve faite (lignes 281-283) des « spectres », des « fantômes », des « songes » ou des « insomnies », à des divinités morales, personnification des vices ou des dispositions les plus funestes du cœur humain.

point où est ton père ; il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir, d'un côté, l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis ; de l'autre, les Champs Élysées, où les bons rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Élysées, qu'après avoir passé par le Tartare[1] : hâte-toi d'y aller et de sortir de mon empire. »

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vides et immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son père et de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivants et les morts. Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare : il en sortoit une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivants. Cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flamme, dont le bruit[2], semblable à celui des torrents les plus impétueux quand ils s'élancent des plus

---

Ms. — 291 : *F.* : tu n'as qu'à parcourir *les Champs Elysées* (3 *mots effacés*) l'endroit..., *Fc.* : d'un côté, l'endroit.... — 292. *F.* : Tartare où les *rois sont* (*effacé*) mauvais rois.... — 294. *F.* : récompensés. *Aussitôt il enseigne les deux chemins à Télémaque* (8 *mots effacés*) Mais tu.... — 296 : *F.* : d'y aller. A l'instant,.., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 302 : *F.* : le noir Tartare, d'où il sortoit sans cesse une épaisse fumée *au* (*effacé*) noire, *FcP.* : d'où il sortoit une fumée noire et épaisse, *Pc.* : (*Le texte*). — 303 : *F.* : l'odeur empestée *auroit* (*effacé*) donneroit la mort.... — 305 : *FP.* : et des torrents de flamme, *Pc.* : des tourbillons de flamme.... — 307 : *F.* : quand ils s'élancent dans des abîmes..., *Fc.* (*Comme le texte.*)

1. La conception de Virgile est un peu différente. Il imagine deux routes, dont l'une conduit aux Champs-Élysées et l'autre au Tartare (*Enéide*, VI, 540-543). Énée ne traverse pas le Tartare : la Sibylle, qui le conduit, le lui fait voir et le lui décrit du dehors (*Ibid.*, 548-627).

2. Souvenir de Virgile (*Enéide*, VI, 551), notant le fracas des rocs (*torquetque sonantia saxa*) que le Phlégéthon entraîne dans ses tourbillons de flamme.

hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, et qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés[1].

Il remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition et pour se jouer des hommes crédules : ces hommes, qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avoient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris, les traîtres qui

---

Ms. — 310 · *F.* · animé par *Minerve entr* (*effacé*) Minerve, entre. . — 311 · *F.* : un grand nombre *de misérables* (*effacé*) d'hommes.... — 315 *F.* Il y remarqua beaucoup, *PS.* : Il remarqua beaucoup. — 319 : *FP.* de la vertu même qui est le plus grand don ... *Pc.* : (*Le texte*). — 323. *F.* de leurs époux, les traîtres..., *PS.* : de leurs maris, les traîtres ...

V (315 et 323) suit *F.*

---

1. Les « trahisons » semblent rappeler seulement quelques indications de Virgile (*Enéide*, VI, 613 et 621), dont on rapprochera encore les lignes 323-325 de notre texte. Mais, en parlant des richesses acquises par les « fraudes » et les « cruautés », encore que la première de ces deux mentions corresponde également à un mot de Virgile (*Ibid.*, 609), on doit croire que Fénelon pense surtout à son temps. Pour les « fraudes », voir livre III, lignes 387-390 et la note. Quant aux « cruautés » il les a dénoncées ou les dénoncera chez les prodigues, qui ne paient pas leurs dettes à leurs créanciers, privés du nécessaire (*Sermon pour l'Épiphanie*) ; chez les ministres, les gens en place et les traitants, dont il déplorera les « exactions secrètes », la « hauteur », l'empressement à « étouffer la voix du foible qui voudroit se plaindre » (*Examen de conscience*, XVII et XXI). Sur ces « cruautés », également notées par La Bruyère (*Des biens de fortune*) et par la satire et la

avoient livré leurs patries après avoir violé tous les serments souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers[1] l'avoient ainsi voulu, et voici leur raison : c'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable[2]. Les dieux, dont ils se sont joués et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes, que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice ; les critiques malins[3] qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu, enfin

---

Ms — 333 *F.* se venger *d'* (*effacé*) de leur insulte..., *Pc.* : de leurs insultes — 337. *F.* : impitoyablement : *c'est l'ingratitude* (3 *mots effacés*) ce sont.... — 339. *F.* : la plus pure vertu. Mais parmi (342), *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [341 : ont nui aux innocents]), *Fc'*.. (*Comme le texte*).

---

prédication contemporaines, voir M. Lange, *La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales*, I, vii et II, iv).

1. Virgile en nomme deux, Minos (*Enéide*, VI, 432) et Rhadamanthe (*Ibid.*, 566). La légende en admet un troisième, Eaque (Horace, *Odes*, II, xiii, 22).

2. L'antiquité païenne n'a guère connu l'hypocrisie religieuse. C'est donc à son temps que Fénelon pense ici. La fausse dévotion est à la mode parmi les courtisans, qui, par elle, espèrent faire leur chemin à la cour. C'est un mal que La Bruyère (*De la mode*) et bien d'autres dénoncent (voir M. Lange, *ouvrage cité*, page 44-48). En décembre 1691, Bourdaloue prononçait devant le roi, à Versailles, un sermon *sur l'hypocrisie*, qui est probablement celui que nous avons conservé de lui sous ce titre, et où il s'attacha à montrer le parti que les libertins et les tièdes peuvent tirer de l'hypocrisie pour combattre la piété et la vertu véritable ou pour s'en détacher : c'est, on le voit, également la pensée de Fénelon.

3. *Malins* : sur le sens de ce mot, voir la note de la ligne 152 du livre IV.

ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond et qui par là ont nui à la réputation des innocents[1]. Mais, parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle où l'on tombe contre les dieux.

« Quoi donc ! disoit Minos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnoissance pour son père ou pour son ami, de qui on a reçu quelque secours, et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père et à la mère de qui on est né[2] ? Plus tous ces crimes sont impunis et excusés sur la terre[3], plus ils sont dans les enfers l'objet

Ms. — 346 : *F.* pour son père ou pour son protecteur, et on fait gloire..., *Fc.* (*Comme le texte*) — 349 . *F.*. qu'elle renferme ! *Moins* (*effacé*) Plus tous ces crimes (351), *Fc.* qu'elle renferme ! Ne leur doit pas sa naissance plus qu'au père même de qui on est né ? Plus tous ces crimes..., *P.* : (*Comme Fc.*, *sauf* [350 : qu'au père mère (*sic*) de qui on est né]), *PcS.* · (*Le texte*) — 351 . *F.* · sont impunis sur la terre, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 352 : *F.* : objet *de la* vengeance implacable *du* (*les trois mots soulignés effacés, et les deux premiers remplacés par* d'une) à qui....

V (349-350) suit *Fc.*

1. On a voulu trouver ici (voir M. Albert Cherel dans la *Préface* de son édition de l'*Explication des maximes des saints*, page 92) une allusion à ce que Fénelon regardait comme le parti pris des juges qui condamnèrent Mme Guyon.

2. « O Dieu, vous êtes mon vrai père : c'est vous qui m'avez donné mon corps, mon âme, mon étendue et ma pensée.... O Dieu, je vous dois tout, puisque j'ai tout reçu de vous et que je vous dois jusqu'au moi, qui a tant reçu de vos mains bienfaisantes Je vous dois tout, ô bonté infinie ! Mais que vous donnerai-je ?... On ne peut vous servir qu'en vous aimant.... Vous aimer, c'est tout ; c'est là tout l'homme ; tout le reste n'est point lui, il n'en est que l'ombre. Quiconque ne vous aime point est dénaturé : il n'a pas encore commencé à vivre de la véritable vie » (*Lettres sur la Religion* — 1713 ? — I, IV, 1-2).

3. *Impunis.* L'abbé Fleury, le collaborateur de Fénelon, conseille lui-même dans ses *Avis à Louis, duc de Bourgogne*, d'empêcher à la vérité « tout scandale extérieur » en ce qui regarde la religion, mais

d'une vengeance implacable, à qui[1] rien n'échappe. »

Télémaque, voyant les trois juges qui étoient assis et qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné, prenant la parole, s'écria :

« Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant : que peut-on donc me reprocher ? »

Alors Minos lui dit :

« On ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir vers[2] les hommes, qui ne sont rien ; tu as

---

Ms. — 362 : *F.* : mais ne *le* (*effacé*) devois-tu pas.... — 364 . *F.* : tu n'as manqué à rien vers les hommes qui ne sont rien; tu n'as manqué à rien à l'égard de toi-même : car tu voulois jouir (368)..., *FcP.* : (*Comme le texte, sauf* [364 : tu n'as manqué à rien vers les hommes]), *Pc.* (*Le texte*), *S.* (*Comme le texte, sauf* [366 : rapporté tout à ta vertu, à toi-même]).

---

de ne pas « s'informer trop curieusement de l'intérieur des maisons, ce qui seroit inquisition odieuse ». A plus forte raison la loi de l'État ne peut-elle sans doute, aux yeux de ce sage, se proposer d'atteindre les sentiments et le fond de la conscience. — *Excusés* : le « libertinage » est, dans certains milieux mondains, d'aussi bon air que la dévotion à la cour : « Le même homme, écrit en 1699 Madame, mère du Régent, qui, à Paris, fait l'athée, joue le dévot à la cour. » (Correspondance, lettre du 2 juillet 1699, citée par PERRENS, *les Libertins en France au XVIIe siècle,* VI. Voir encore ci-dessus, la note de la ligne 331, et M. LANGE, *ouvr. cité*, page 48 et suiv.).

1. Pour représenter un nom de chose, c'est-à-dire dans un cas où la langue moderne préfère *duquel, auquel, à laquelle*, etc., l'emploi de *qui* précédé d'une préposition est constant dans l'ancienne langue et jusque dans le XVIIIe siècle. M. Sudre (*Grammaire française*, cours supérieur, 58, II, 2°) cite cet exemple de Voltaire : « Voilà de toutes les épigrammes.... celle à qui je donnerois la préférence. »

2. Vaugelas condamnait la confusion de *vers* et d'*envers*. « *Vers*, dit-il dans ses *Remarques* (1647), est pour *le lieu*, et *envers* pour *la personne*. » L'Académie française, dans sa *note* de 1704, lui donnait

été vertueux : mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux dieux qui te l'avoient donnée[1] ; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu et te renfermer en toi-même : tu as été ta divinité[2]. Mais les dieux, qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes[3],

---

raison, et la distinction a en effet prévalu depuis. Mais on ne voit pas qu'au XVIIe siècle les plus grands écrivains l'aient toujours observée, même en prose : « Je trouve une espèce d'injustice bien grande, écrit Molière dans *les Amants magnifiques* (II, 1), à me montrer ingrate ou vers l'un ou vers l'autre. »

1. « Il y a deux sortes de *propriété*. La première (*la seconde, qui n'est qu'une « imperfection », et qui ne touche que les âmes arrivées déjà à un haut degré d'excellence, n'importe pas ici*) est un péché pour tous les chrétiens... » Cette « première propriété est l'orgueil. C'est un amour de sa propre excellence en tant que propre et sans aucune subordination à notre fin essentielle, qui est la gloire de Dieu. Cette propriété est celle qui fit le péché du premier ange, lequel s'arrêta en lui-même, comme dit saint Augustin, au lieu de se rapporter à Dieu ; et, par cette simple appropriation de lui-même, il ne demeura point dans la vérité » (Fénelon, *Explication des Maximes des Saints, art.* XVI, *Vrai*). Cf., ci-dessus, livre XII, ligne 52, et la note. — Inutile d'ailleurs de faire remarquer que tout le développement que Fénelon place dans la bouche de Minos est, réserve faite de l'expression *les dieux*, purement chrétien et que la théologie qu'il implique, aussi bien que la morale qui s'en dégage, eût été tout à fait inintelligible à des païens.

2. « Ton cœur s'est élevé et tu as dit : C'est moi qui suis dieu » (Ezéchiel, XXVIII, 2).

3. « La suprême justice de Dieu doit consister à n'aimer aucune chose qu'à proportion du degré de bonté qui la rend aimable. Il trouve en lui la bonté et la perfection infinie ; il se doit donc tout entier à soi-même par la plus rigoureuse justice. D'ailleurs il ne trouve en nous tous qu'un bien borné, mélangé, et altéré par ce mélange. Le bien qu'il trouve en nous n'est que celui qu'il y met et il ne se peut complaire qu'en sa libéralité toute gratuite : il ne trouve en nous que le néant, le mal, et ses dons : il ne peut donc en justice nous rien devoir. Il ne peut aimer en nous que sa propre bonté, qui surmonte notre néant et notre malice. Il ne peut donc rien relâcher de ses droits : il violeroit son ordre et cesseroit d'être ce qu'il est, s'il ne se rendoit pas cette exacte justice. Il n'a donc pu créer les hommes avec une intelligence et une volonté qu'afin que toute leur vie ne fût

ne peuvent renoncer à leurs droits : tu les as oubliés, ils t'oublieront ; ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes, auxquels tu as voulu plaire ; te voilà seul avec toi-même, qui étois ton idole : apprends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le respect et l'amour des dieux, à qui tout est dû[1]. Ta fausse vertu, qui a longtemps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes, ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal : ici, une lumière divine renverse tous leurs jugements superficiels ; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent. »

A ces mots, ce philosophe[2], comme frappé d'un coup

Ms. — 374 *F.* : ta consolation en toi-même, *Fc.* : dans ton propre cœur. — 375. *F.* : des hommes à qui tu as voulu..., *Fc.* auxquels.... — 376 : *F.* ton idole. *Les dieux* (*effacé*) *ta fausse* (*effacé*) apprends....

---

qu'admiration de sa suprême vérité et amour de sa bonté infinie. Telle est la fin essentielle de notre création. » (*Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion*, I, IV, 3.)

1. Souvenir et interprétation approfondie d'un précepte que Virgile met dans la bouche de l'un des damnés de son enfer (*Enéide*, VI, 120) : « Apprenez la justice, instruits par mon exemple, et à ne pas mépriser des dieux »,

Discite justitiam moniti et non temnere divos.

2. Le *philosophe* prétend ne tirer que de sa raison les principes de sa morale, et sa vertu est, à ses yeux, la preuve de la droiture de son esprit et de la force de sa volonté : tel était dans l'antiquité, le stoïcien. Le chrétien au contraire connaît sa faiblesse ; il sait que l'homme, déchu par le péché, ne peut rien par lui-même, rien sans le secours de la grâce, et, s'il fait le bien, c'est à Dieu qu'il en rapporte le mérite. Cette opposition est constante dans l'apologétique du XVIIe siècle, et on la trouvera, par exemple, magnifiquement développée dans un chapitre de la *Recherche de la vérité* (livre II, troisième

de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même[1]. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage et ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des dieux, devient son supplice : il se voit, et ne peut cesser de se voir ; il voit la vanité des jugements des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles : il ne se trouve plus le même ; tout appui lui manque dans son cœur ; sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'élève contre lui et lui reproche amèrement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe et pour fin ; il est troublé, consterné, plein de honte, de remords, et de désespoir. Les Furies[2] ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même et que son propre cœur venge assez les dieux méprisés. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même ; il cherche les ténèbres, et ne peut les trouver : une lumière importune le poursuit partout ; partout les

---

Ms. — 387 : *F.* : ne pouvoit *ni* (*effacé*) se supporter. .. — 398 : *FP.* : et lui reproche avec fureur..., *Pc.* : reproche amèrement.... — 404 · *P* : ravage assez les dieux, *Pc.* : venge. — 406 : *FP.* : se cacher aux autres, ne pouvant,.. *Pc.* : aux autres morts, ne pouvant.... — 406 : *F* se cacher à lui-même. Tout ce qu'il a aimé (410), *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

partie, chap. IV) de Malebranche (1675). Mais le paganisme n'aurait rien compris à la distinction établie par Fénelon et par les écrivains chrétiens : l'antiquité n'a jamais conçu de plus haute vertu que celle dont la philosophie donnait des leçons.

1. Sur cet emploi du réfléchi, voir livre III, ligne 531, et la note.
2. Voir livre V, ligne 203, et la note.

rayons perçants de la vérité[1] vont venger la vérité, qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux[2], comme étant la source de ses maux, qui ne peuvent jamais finir[3]. Il dit en lui-même : « O insensé ! je n'ai donc connu ni les dieux, ni les hommes, ni moi-même ! Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien[4] ; tous mes pas ont été des égarements ; ma sagesse n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie et aveugle : j'étois moi-même mon idole[5]. »

Enfin Télémaque aperçut les rois qui étoient con-

Ms. — 411 : *F.* . comme la source..., *Fc.* : comme étant la.... — 417. *F.* qu'un orgueil impie *qui* (*effacé*), *et qu'* (*effacé*) j'étois.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 419 : *FP.* : qui étoient dans les supplices pour..., *Pc.* : qui étoient condamnés à divers supplices pour..., *Pc'.* : (*Comme le texte*)

---

1. Le bonheur des élus consiste à voir Dieu, c'est-à-dire la vérité, « face à face » (I *Cor.*, XIII, 12) ; la punition de l'orgueilleux, qui a méconnu Dieu, sera d'en être en effet privé. Mais cette privation, il faut qu'il la sente, et c'est cette situation morale du réprouvé que Fénelon symbolise ici en nous le représentant comme poursuivi par les rayons importuns d'une lumière qu'il ne peut contempler elle-même. Au reste tout l'effort de Fénelon, dans cet étonnant passage, va à faire comprendre, par des images sensibles, cette partie spirituelle du châtiment des réprouvés qui est la peine du dam et qui punit les coupables « par où ils ont péché » (*Sagesse*, XI, 17), laissant « l'âme séparée à jamais de Dieu, qui est sa vie, dans une tristesse amère et une rage furieuse de voir qu'elle s'est perdue par sa faute. » (Fleury, *Grand catéchisme historique*, II, XII.)

2. Souvenir d'un hémistiche d'Ovide (*Métam.*, XI, 128), à propos du roi Midas : « Ces biens, naguère objet de ses vœux, lui deviennent odieux :

... Quæ modo voverat, odit.

3. C'est la double affirmation de la persistance du souvenir du péché et de l'éternité de la peine : « Leur ver ne mourra pas et leur feu ne s'éteindra pas. » (Isaïe, LXVI, 24, et Saint-Marc, IX, 48.)

4. Cf. ci-dessus la note de la ligne 370.

5. Cf. ci-dessus la note de la ligne 369.

damnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une Furie vengeresse leur présentoit un miroir, qui leur montroit toute la difformité de leurs vices : là, ils voyoient et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes, dont ils auroient dû faire la félicité, leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la vérité[1], leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs, leur inapplication[2], leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée[3], leur faste et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples[4], leur ambition pour[5] acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens[6], enfin leur cruauté, qui cherche chaque

---

Ms. — 422 · *F.* ; toute *leu* (*effacé*) la difformité.... — 426 · *F.* · la vertu, *leur dégoût pour les hommes vertueux* (6 *mots effacés*), leur crainte.... — 428 : *F.* : leur mollesse, leur défiance, leur faste, *FcP.* leur mollesse, leur indolence, leur défiance, leur faste, *Pc.* : (*Le texte*). — 430 : *F.* : ...des peuples, leur *mauvaise gloire* (*effacé*) ambition....

---

1. « Vous ne prêtez volontiers l'oreille, sire, qu'à ceux qui vous flattent de vaines espérances. Les gens que vous estimez les plus solides sont ceux que vous craignez et que vous évitez le plus. Il faudroit aller au-devant de la vérité...; tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir » (*Lettre à Louis XIV*).

2. Voir livre XI, ligne 407 et la note. Le *Dictionnaire de l'Académie*, qui donne, en 1694, *inappliqué*, n'accueille *inapplication* qu'en 1718.

3. A l'égard d'hommes qui, au contraire, par leur vertu et leur sincérité, eussent mérité d'être les confidents et les conseillers du prince. Voir un exemple de *défiance déplacée* dans l'histoire d'Idoménée et de Philoclès (livre XI, ligne 67 et suiv.).

4. « N'avez-vous point, dira encore Fénelon dans l'*Examen de conscience* (XVIII), mis sur les peuples de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses superflues, le luxe de vos tables, de vos équipages, de vos meubles, l'embellissement de vos jardins et de vos maisons, les grâces excessives que vous avez prodiguées à vos favoris ? »

5. Voir la note de la ligne 4 du livre III.

6. *Leurs citoyens*, les hommes de leur propre pays. — Sur l'idée, cf. *Examen de conscience*, XXVII, XXVIII.

jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvoient plus horribles et plus monstrueux que ni[1] la Chimère vaincue par Bellérophon[2], ni l'hydre de Lerne[3] abattue par Hercule, ni Cerbère[4] même, quoiqu'il vomisse, de ses trois gueules béantes, un sang noir et venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivants sur la terre[5].

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie et leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les

---

Ms. — 433 . *F.* : les larmes et *la* (*effacé*) le désespoir.... — 434 : *FP.* : dans ce miroir, plus horribles..., *Pc.* : (*Le texte*). — 436 . *F.* : la Chimère *tuée pa* (*effacé*) vaincue ...

1. Le second membre d'une comparaison étant en général exprimé par une proposition négative (*ils se trouvaient plus horribles que n'était la Chimère*), l'ancienne langue, lorsque ce second membre se présentait, comme dans notre texte, sans verbe exprimé et constitué seulement par des noms ou des pronoms, unissait logiquement ces noms et ces pronoms par *ni*.

> Patience et longueur de temps
> Font plus que force ni que rage.
> (La Fontaine, *Fables*, II, XI.)

> Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
> (Boileau, *Sat.*, IX.)

2. Cette légende est racontée par Homère (*Iliade*. XI, 180-183), qui représente la Chimère comme un monstre à tête de lion et à queue de serpent, et qui fait de Bellérophon un petit-fils de Sisyphe, roi d'Éphyre, en Argolide.

3. Voir la note de la ligne 139 du livre XII.

4. Ces trois monstres habitent également les enfers de Virgile (*Enéide*, VI, 287-288 et 417).

5. *Quoiqu'il vomisse*..... Membre de phrase librement traduit d'Horace (*Odes*, III, XI, 17-20) :

> .... *Quamvis*......
> *Spiritus tæter saniesque manet*
> *Ore trilingui.*

avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice *de leur vanité*. On remarquoit que les plus méchants d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants sont plus craints que les bons et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poètes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que, sur la terre, ils se jouoient de la vie des hommes et prétendoient que tout étoit fait pour les servir, dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves, qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité. Ils sont, sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna[1].

Là, Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature. Ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs

Ms. — 448 : *F.* : magnifiques louanges, parce que.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 450 : *F.* : les bons *ens* (? *effacé*), et attirent avec moins de pudeur les lâches..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 467 : *F.* : pâles *et* (*effacé*), hideux.... — 471 : *F.* : d'autre châtiment de leurs fautes que de leurs fautes mêmes. *P.* : d'autre châtiment de leurs fautes mêmes (*sic*). *Pc.* : (*Le texte*).

1. Voir ligne 344 du livre II, et la note.

fautes que leurs fautes mêmes ; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité : elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps[1]. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connoissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité, qui les persécute[2] ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille[3] sur eux goutte à goutte et qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice ; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux. Sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre : sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métail[4] dans une fournaise ardente, l'âme est comme fon-

Ms. — 479 : *F.* : de les engloutir *et de* (*effacé*), pour se ... — 484 : *FP.* : la voir qui s'élève contre eux, *Pc.* : la voir s'élever.... — 486 . *F.* : la foudre : *elle pénètre* (2 *mots effacés*) sans rien....

1. Ainsi ces réprouvés ont le pressentiment de la vérité qu'enseigne le christianisme, de la « seconde mort » qui suivra le Jugement dernier (*Apocalypse*, XX, 14). Ils se trompent seulement en espérant qu'elle sera l'anéantissement définitif (lignes 477-479).

2. Voir, ci-dessus, la note de la ligne 409.

3. *Distiller* est ici intransitif, avec le sens de *couler goutte à goutte*, emploi devenu rare, semble-t-il, après le milieu du XVIIe siècle. — Fénelon avait usé exactement des mêmes termes dans le *Sermon pour la fête de l'Épiphanie*, en parlant, à propos du peuple juif, de « la vengeance divine qui distille sur lui goutte à goutte, dit-il, et qui y demeurera jusqu'à la fin ».

4. Cette forme se trouve, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, employée concurremment avec celle de *métal*. La Bruyère, parlant du blason de nouveaux anoblis : « Ils ont, écrit-il (*De la Ville*, 10), avec les Bourbons, sur une même couleur, un même métal. » Tel est le texte de la neuvième édition des *Caractères*, parue quelques jours ou quel-

due par ce feu vengeur[1] : il ne laisse aucune consistance, et[2] il ne consume rien ; il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi ; on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même et par une perte de toute espérance, qui rend forcené[3].

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie[4], qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail, qui doit être inséparable de la royauté pour le soulagement des peuples.

Ces rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre, qui avoit été son fils : « Ne vous avois-je pas recommandé souvent, pendant

---

Ms — 491 . *F.* on ne peut mourir ; *il se fait une séparation de l'âme d'avec elle-même* (*12 mots effacés*). On est arraché.... — 493 *FP.* on n'y tient plus que par..., *Pc.* : on ne vit plus que par.... — 500 : *F.* des peuples. *C'est* (*efface*) Ces rois....

---

ques semaines après la mort de l'auteur (1696) ; mais la huitième (1694) donne : « un même métail ». A la vérité le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) ne donne que *métal*. Maís Furetière, qui fait de même, note, dans le sien (1690), qu'on prononce ordinairement *métail*.

1. Encore une conception toute chrétienne : Fénelon s'efforce de donner une idée de ce que doit être ce feu de l'enfer, qui, selon la foi (Saint Mathieu, XXV, 41 ; Saint Luc, XVI, 24), tourmente les âmes des réprouvés, et sur la nature duquel les théologiens ont discuté. Fleury, dans son *Grand catéchisme historique*, écrit à l'usage surtout des gens du monde, s'abstient d'en parler.

2. Entendez : il ne laisse rien subsister de consistant, et pourtant....

3. Interprétation de la parole qui est dans Saint Luc (XIII, 28) : « Là il y aura pleurs et grincement de dents. »

4. Les légendes relatives à la richesse de Midas et de Crésus, la légende de Candaule, celle de la reine Omphale expliquent ou symbolisent la réputation de faste et de mollesse qui s'est attachée traditionnellement à la Lydie.

ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence? »

Le fils répondoit : « O malheureux père, c'est vous qui m'avez perdu. C'est votre exemple qui m'a accoutumé au faste, à l'orgueil, à la volupté, à la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de mollesse, avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie et les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit, à l'égard des rois, ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes[1], c'est-à-dire des animaux, dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru ; c'est vous qui me l'avez fait croire ; et maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. »

A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions et paroissoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels Soupçons, les vaines Alarmes, les Défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la Faim insatiable des richesses[2], la Fausse

---

Ms. — 507 *Sc.* qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, la dureté.... — 509 *FP.*. de mollesse et entouré de lâches flatteurs, je me suis accoutumé..., *Pc.* : (*Le texte*). — 517 : *F.* · je souffre pour vous..., *Fc.* : je souffre tant de maux pour vous....— 518 : *F.*: imité. *Après* ces reproches, ils *se dis* (*les mots soulignés effacés, et le premier remplacé par* à) ajoutoient.... — 520 : *F* . pour s'entredéchirer. On voyoit plusieurs (529), *Fc.*. (*Comme le texte, sauf* [522 . voltigeoient dans les ténèbres, comme des hiboux]), *Fc'.* : (*Comme le texte*).

---

1. « *C'est précisément de cette expression que se servoit le cardinal de Mazarin pour inspirer au Roi de ne point ménager les François. Il les comparoit à des mulets qui marchent mieux, plus ils sont chargés.* » (*R. 1719.*) — La comparaison est, non de Mazarin, mais de Richelieu dans son *Testament politique* (cité par Hanotaux, *Histoire du cardinal de Richelieu*, tome I, page 483, note 1). Cf. les notes des lignes 376 du livre VII et 443 du livre XI.

2. *La Faim..... des richesses.* L'expression est traduite de Virgile

Gloire, toujours tyrannique, et la Mollesse lâche, qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour les biens qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les lois étoient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les lois règnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent et dans la tentation de mépriser les lois pour acquérir du bien [1]. Surtout on traitoit rigoureusement les rois qui, au lieu d'être de bons et vigilants pasteurs des peuples [2], n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorants.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténèbres et de maux un grand

---

Ms. — 533 : *FP.* : imputés aux rois. On leur imputoit.. , *Pc.* : (*Le texte*). — 537 . *F.* : la tentation de violer les lois, *Fc.* ....de mépriser les lois — 539 : *F.* . bons et *tendre* (*effacé*) vigilants.... — 540 . *F.* . qu'à tondre...., *Fc.* : qu'à ravager.... — 541 · *F.* le troupeau *et* (*effacé*) comme.... — 541 : *F.* · des loups dévorants. Lorsque Télémaque sortit ..(554), *FcPS.* : (*Le texte*), *Sc.* (*Comme le texte, sauf* [551 . de ne pas connoitre la vérité]).

(*Enéide*, III, 57) : « A quoi ne contrains-tu pas l'esprit des mortels, dit-il, *faim* maudite de l'or ? »

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames ?

1. « Le seul moyen d'arrêter tout court le luxe est de donner vous-même, dira plus tard Fénelon au duc de Bourgogne, l'exemple que saint Louis donnoit d'une grande simplicité. L'avez-vous donné en tout, cet exemple si nécessaire ?... Avez-vous réprimé le luxe et l'ambition de ces gens-là (*les commis des bureaux des ministres*) ? Si vous ne l'avez pas fait, vous êtes responsable de toutes les exactions secrètes qu'ils ont faites dans leurs fonctions. » (*Examen de conscience*, XII et XVII).

2. Voir la note de la ligne 268 du livre XVI.

nombre de rois qui avoient passé sur la terre pour des rois assez bons. Ils avoient été condamnés aux peines du Tartare pour s'être laissé gouverner par des hommes méchants et artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité[1]. De plus, la plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchants, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne connoître point la vérité[2]; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, et n'avoient pas mis leur plaisir à faire du bien.

Lorsque[3] Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine: il comprit, par ce soulagement, le malheur de ceux qui y étoient renfermés[4] sans espérance d'en sortir jamais. Il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. « Quoi ! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même, enfin tant de tourments horribles dans les enfers, après avoir été si agité, si envié, si traversé dans une vie courte ! O

Ms. — *Entre* 553 *et* 554 : *F.*: (*une main moderne a introduit la mention* : L. XIX), *Sc.*: 19e livre.

---

1. C'est le grand reproche par lequel s'ouvre la *Lettre à Louis XIV* : « Il est vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choses extérieures; mais, pour le fond, chaque ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien montré au public leur puissance et on ne l'a que trop sentie : ils ont été durs, hautains, injustes, violents, de mauvaise foi. »
2. Voir livre X, lignes 72-81.
3. Ici commence le livre XIX dans les éditions en vingt-quatre livres. Voir ci-dessus Ms. *Entre* 553 *et* 554.
4. Pour l'emploi du mot, cf. livre II, ligne 526.

insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu est moins difficile ! »

En faisant ces réflexions, il se troubloit au dedans de lui-même : il frémit, et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer. Mais, à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respiroit et entrevoyoit déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros[1].

Là habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagement les hommes. Ils étoient séparés du reste des justes : comme les méchants princes souffroient, dans le Tartare, des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi[2] les bons rois jouissoient, dans les Champs-Élysées[3], d'un

---

Ms. — 565 : *F.*. à régner, *et* (*effacé*) ! Heureux.... — 566 *F.* privée et *tranquille* (*effacé*) paisible. — 569 : *F.* : il *tomba dans* (2 *mots effacés*) frémit et tomba... — 572 : *S.* · s'éloignoit. — 572 *F.* séjour *de l'horreur et* (4 *mots effacés*) des ténèbres.... — 574 . *F.* il respiroit et voyoit .., *Fc* . et entrevoyoit. — 576 : *Sc.* · C'est dans ce lieu qu'habitoient . . — 577 *F.* : les hommes · *on y voyoit des vieillards* (5 *mots effacés*) ils étoient.... — 578 : *F.* : les méchants princes *étoie* (*effacé*) souffroient des supplices..., *Fc* (*Comme le texte*). — 581 : *FP.* : Champs Elysiens, *Pc.* · Champs Elysées.

V (576) suit *Sc.*, qui paraît de la main de Fénelon.

1. Voir ci-dessous, ligne 601 et suiv.

2. *Aussi*, de même. « Par la même raison que les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie et du Capitan..., aussi les véritables précieuses auroient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal » (Molière, préface des *Précieuses ridicules*).

3. Les Champs-Élysées, littéralement les champs où l'on *s'en va* (Ἠλύσιος se rattache à une racine qui exprime l'idée d'*aller*, ἤλυθ...), sont, on le sait, dans la mythologie ancienne, le séjour des âmes

bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris. Mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur [1] ; un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyoit tout ensemble les fleurs du printemps, qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse Canicule [2] ; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent

---

Ms. — 583 *Sc.* sur la terre. *Dix-neuvième livre* (*effacé*; *mention reportée plus haut : voir 553*). Télémaque s'avança,... — 585 *F.* sur des *tapis* (*effacé*) gazons... — 586 : *F.*. mille petits *bruiss* (*effacé*) ruisseaux arrosoient ces beaux lieux par leurs ondes pures; toutes sortes d'oiseaux..., *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [587. faisoient une délicieuse fraîcheur, mille sortes d'oiseaux]), *Fc'.* : (*Comme le texte, sauf* [587. faisoient une délicieuse fraîcheur, un nombre infini. .]), *P*. (*Comme Fc', sauf* [586. mille petits vaisseaux]), *Pc.* (*Le texte*). — 590. *F.*. du printemps, avec les plus riches fruits de l'automne Là jamais .., *Fc.* (*Comme le texte*).

---

pieuses, par opposition au Tartare, séjour des impies. « Je ne suis pas l'hôte de l'impie Tartare et de ses ombres sinistres, dit Anchise apparaissant à Enée au livre V de l'*Enéide* (733-735); ce sont les lieux aimables où s'entretiennent les pieux héros, c'est l'Elysée que j'habite. »

Non me impia namque
Tartara habent, tristes umbræ ; sed amœna piorum
Concilia Elysiumque colo.

1. C'est le *frigus amabile* qu'Horace (*Odes*, III, XIII, 10) oppose, comme ici Fénelon (lignes 592-593), à la « saison terrible de la brûlante canicule ». Les traits qui précèdent sont empruntés sans rigueur à la description des Champs-Elysées dans Virgile (*Enéide*, VI, 658 et 673 ; 638, 642 et 656 ; 674 et 658).

2. *Canicule*, autre nom de l'étoile Sirius, qui fait partie de la constellation du Grand Chien. Littéralement ce nom veut dire *chienne* : de là des métaphores usuelles chez les poètes anciens (par exemple Horace, *Epîtres*, I, x, 16), parlant de la rage de la Canicule,

souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la Guerre altérée de sang, ni la cruelle Envie, qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les Jalousies, ni les Défiances, ni la Crainte, ni les vains Désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes et les environne de ses rayons comme d'un vêtement[1]. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil

---

Ms. — 595 : *F.* la guerre, *couverte de poussière* (*effacé*) altérée de.... — 595 . *F.*. ni la cruelle envie, ni les jalousies, *FcP* (*Comme le texte, sauf* [596 · d'une dent venimeuse des vipères...]), *Pc* (*Le texte*) — 600 *F.*. et la nuit y est inconnue..., *Fc.*. (*Comme le texte*). — 601 *F.* · pure et douce sort des corps.. , *Fc.* · (*Comme le texte*). — 602 : *F.*. les environne comme d'un vêtement, *Fc.*. (*Comme le texte*) — 604 : *FP.*. semblable à celle qui éclaire, *Pc.*. à la lumière sombre qui.... — 605 . *F.*. misérables mortels. Elle n'éblouit point, elle s'insinue jusqu'au fond de l'âme, elle y porte je ne sais quelle sérénité (610), *Fc.*. misérables mortels et qui n'est que ténèbres. Elle n'éblouit jamais ; au contraire elle fortifie les yeux et nourrit dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité (610), *Fc'.* : (*Comme le texte, sauf* [605 . c'est plutôt une gloire qu'une lumière ; 608 · le plus *clair* (*effacé*) pur, 609 : et nourrit dans le fond de l'âme]), *Fc''P.*. (*Comme le texte, sauf* [609 : et nourrit dans le fond de l'âme]), *Pc* (*Le texte*).

---

pour dépeindre la période de grande chaleur qui va du 24 juillet au 26 août et pendant laquelle cette étoile se lève et se couche avec le soleil.

1. Fusion de deux souvenirs, l'un de l'*Apocalypse* (XXI, 25) : « Là (dans la nouvelle Jérusalem) il n'y aura point de nuit ; » — l'autre de Virgile (*Enéide*, VI, 640) : « Là le ciel est plus pur et *revêt* les plaines de sa lumière éclatante » :

Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo.

ne pénètrent le plus pur cristal[1]; elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie: ils sont plongés dans cet abîme de joie, comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir[2], car ce goût[3] de lumière pure apaise la faim de leur cœur[4]; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre: toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur féli-

---

Ms. — 611 *F.*: sort d'eux, elle les pénètre ils la voient, ils la respirent, elle fait naître..., *FcP.*. sort d'eux et elle y entre elle les pénètre et s'incorpore en eux. Ils la voient, ils la sentent; ils la respirent; elle fait naître .., *Pc.*. (*Le texte, sauf* [613 les aliments s'incorporent *en* (*effacé*) à nous]). — 616. *Sc.*: abîme de délices.... — 617 *FP* ils ne veulent rien..., *Pc.*: veulent plus rien.... — 622 *Fc.* ne leur sont rien, *et elles ne sont mises auprès* (*ce dernier mot effacé*) *autour d'eux qu'afin d'en montrer* (*tout le passage effacé*) parce que le....

---

1. Tout ce passage, dans lequel on remarquera encore l'effort heureux de Fénelon pour donner, à l'aide de mots, l'idée d'un objet qui dépasse infiniment les sens et l'intelligence de l'homme, s'inspire de la description de la nouvelle Jérusalem aux chapitres XXI (10, 11, 21, 23) et XXII (5) de l'*Apocalypse*. L'opposition de la « lumière sombre » qui nous éclaire et de celle dont jouissent les bienheureux rappelle encore Saint Paul, *I Corinth.*, XIII, 12.

2. L'expression est tout à fait du langage de Mme Guyon (voir dans Masson, *Fénelon et Mme Guyon*, lettre CXX, page 320), dans les théories et les expériences de laquelle cette idée même de *plénitude*, que Fénelon cherche à éclaircir ici, tient une grande place.

3. *Goût*, saveur (cf. ligne 614 : *ils la sentent*).

4. « Ils n'auront plns faim, ils n'auront plus soif. » *Non esurient neque sitient amplius* (*Apocal.* VII, 16, d'après Isaïe, XLIX, 10).

cité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils sont tels que les dieux[1] qui, rassasiés de nectar et d'ambrosie[2], ne daigneroient pas se nourrir des viandes[3] grossières qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits ne peuvent y avoir aucune entrée. Les hautes montagnes de Thrace[4], qui, de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus[5]. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivants dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible, qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une féli-

---

Ms. — 624 : *FP*. au dehors ; tels que les dieux..., *Pc*. au dehors. Ils sont tels,... — 627 : *F*. : à la table *des* (*effacé*) la plus... — 628 : *F*. hommes mortels. *Le* (*effacé*) Tous les..... — 631 : *FP*. souvent autant que les craintes..., *Pc*. : autant de peines.... — 641 : *F*. : Une jeunesse éternelle est peinte sur leurs visages toujours riants ; leur joie..., *Fc*. (*Comme le texte*).

---

1. Souvenir du mot de saint Jean dans sa *première épître* (III, 2) : « Quand Dieu paraîtra.... nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. »

2. Voir la note de la ligne 176 du livre I et celle de la ligne 100 du livre VI.

3. Voir la note de la ligne 608 du livre X.

4. Le Rhodope, l'Hémus, l'Othrys, l'Ismare. La Thrace est souvent citée par les poètes anciens comme une région particulièrement montagneuse et froide (voir, entre autres textes très nombreux, Horace, *Odes*, I, XII, 6 ; III, XXV, 10).

5. Souvenir d'un passage célèbre d'Horace (*Od.*, III, III, 1-9), qui représente « le juste » sous les mêmes traits : « Quand le monde,

cité[1] sans fin, une gloire toute divine est peinte[2] sur leurs visages ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils, qu'elle avoit cru mort, et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux: ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition, qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux, qui les ont conduits, comme par la main[3], à la

---

Ms. — 645 · *F.* : qui les transporte; ils ont le transport (651)..., *FcP.* : (*Comme le texte, sauf* [646 : sans interruption, dans tous les moments]), *Pc.* : (*Le texte*), *S.* . (*Comme le texte, sauf* [646 : dans un saisissement]). — 654 : *F.* les molles délices, les vaines grandeurs de leur ancienne condition; ils repassent..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 656 · *F.* : ces tristes années..., *Fc.* : ces tristes, mais courtes années. — 657 · *P.* : où ils ont besoin, *Pc.* : où ils ont eu besoin.

---

dit-il, s'écroulerait foudroyé, ses débris le frapperaient sans l'émouvoir. »

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

1. *Leur immuable félicité,... une félicité sans fin.,..* Répétition du même mot dans une même ligne, probablement par inadvertance.

2. *Est peinte.* Sur ce singulier, voir livre II, ligne 451, et la note.

3. Sur cette idée si souvent exprimée par Fénelon d'après l'Écriture, voir livre III, ligne 626 et la note.

vertu, au travers de[1] tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent[2] de la divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent, ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent tous ensemble les louanges des dieux[3], et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux[4] dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils régnent tous

---

Ms. — 661. *Sc.*. au milieu de tant de périls. — 662 *F.* passe sans cesse..., *Fc.* : coule sans cesse .. — 664 *F* qu'ils le seront toujours Télémaque, qui cherchoit (681)..., *Fc*. (*Comme le texte, sauf* [667. un seul cœur, une seule félicité, qui fait comme un flux... ; 672. et toujours tout entière : ils règnent non sur des trônes, 675 d'être *puissant* (*effacé*) redoutables par une puissance empruntée. Ils ne portent plus]), *Fc'*. (*Comme Fc., sauf* [672 : ils règnent tous ensemble non sur des trônes ; 674 : une puissance *propre et* (*2 mots effacés*) immuable ; 675 d'être redoutables par une puissance empruntée *de* (*effacé*) d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus]), *P.* : (*Comme Fc', sauf les mots effacés*), *PcS.* (*Le texte*) ; *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [665 : ils chantent les louanges]).

---

1. Voir livre I, ligne 102, et la note. La locution, par une légère négligence, est répétée à la ligne suivante.

2. Le mot vient d'être employé à la ligne 658 : il ne semble pas qu'il soit répété ici avec intention ni tout à fait dans le même sens. Il n'y a pas lieu non plus de rappeler l'emploi que Mme Guyon faisait du mot dans un sens symbolique. Dans son livre des *Torrents spirituels* (1683 ; édité en 1704 dans les *Opuscules spirituels*), elle désigne par cette métaphore les âmes mêmes qui se précipitent avec impétuosité vers la perfection, par opposition à celles qui n'y vont que d'un cours plus modéré. Ici le « torrent de la divinité » est le courant mystique qui émane impétueusement de la divinité pour traverser les âmes.

3. « J'entendis dans le ciel comme une voix forte d'une foule nombreuse qui disait : *Alleluia !* » (*Apocalypse*, XIX, 1 et 6).

4. *Un flux et reflux.* Voir, sur cette locution, le début de la note de la ligne 569 du livre IV.

ensemble, non sur des trônes, que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes, dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes[1] que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit son père et qui avoit craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. « C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort. »

Mais ce qui l'étonnoit étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare et d'en voir si peu dans les Champs-Élysées. Il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très rares, et la plupart sont si méchants, que les dieux ne seroient pas justes, si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur

---

Ms. — 689 . *FP*.. Champs Elysiens, *Pc*.· Champs Elysees. — 690 : *P*.. assez fermes, assez courageux, *Pc*.. (*Le texte*). — 692 : *F*.. pour résister à la flatterie *qui* (*effacé*) de tant de gens, *Fc*.· pour rejeter la flatterie. — 695 : *F*.: justes, si *les ay* (*effacé*) après avoir....

---

1. La *couronne de gloire* est une expression consacrée dans la théologie chrétienne pour désigner la béatitude des élus. Pascal parle quelque part (*Lettres à Mlle de Roannez*, V, édit. des *Œuvres* de la collection des *Grands écrivains de la France*, tome VI, page 162) de ceux qui se seront montrés indignes de l'élection de Dieu, « qui tomberont de leur gloire et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avoit offerte. »

puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte[1], son grand-père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort: c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les grâces de la jeunesse; car ces grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les Champs Élysées. Cet homme s'avançoit avec empressement et regardoit Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui étoit fort chère. Télémaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine et en suspens.

« Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit le vieillard, de ne me point reconnoître: je suis Arcésius[2], père de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partît pour aller au siège de Troie; alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice: dès lors j'avois conçu de toi de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois

---

Ms. — 698 · *F* : ne voyant point Ulysse, *Fc.*: son père Ulysse.... — 700 : *F.*: inutilement, *Arcésius* (*effacé*), un vieillard.... — 706 : *S.*: car les grâces. — 708 : *FP.*: Champs Elysiens, *Pc.*: Champs Elysées. — 709 : *F.*: s'avançoit *tendant le* (*effacé*) avec empressement. — 713 : *F.*: ô mon cher fils, dit le vieillard, *Fc.*: lui dit le vieillard. — 715 · *F.*. Je finis mes jours, *Fc.*: j'avois fini....

---

1. Le père d'Ulysse (*Odyssée*, XIV, 119). — L'épithète *divin* est usuelle chez Homère, appliquée à ces rois qui sont tous fils ou descendants de dieux ou de déesses.

2. *Ibid.*, 118.

descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise[1]. O heureux enfant, les dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père ! O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux : il vit encore, et il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière et attend que son fils revienne lui fermer les yeux[2]. Ainsi les hommes passent comme les fleurs, qui s'épanouissent le matin et qui, le soir, sont flétries et foulées aux pieds[3]. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide[4] ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur, qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose.

Ms. — 722 . *F.* : enfant que les dieux aiment ! ô heureux moi-même ! *FcP.* (*Comme le texte*), *S.* : (*Comme le texte, sauf* [722 que les dieux t'aiment]), *Sc.*. (*Comme le texte*). — 727 : *F.* : l'ait abattu, *est encore* (*effacé*), jouit encore....

---

1. Souvenir de Virgile (*Enéide*, VI, 368) :

.... Neque enim, credo, sine numine divum
Flumina tanta paras Stygiamque innare paludem.

« Non, ce n'est pas, j'en suis sûr, sans l'aveu des dieux que tu te prépares à traverser ce fleuve si redoutable et le marais du Styx. »

2. Au dernier chant de l'*Odyssée*, en effet, Laërte revoit Ulysse.

3. Souvenir des *Psaumes* (LXXXIX, 6).

4. Souvenir d'un passage du second livre des *Rois* (XIV, 14), que Bossuet traduisait ainsi dans l'*Oraison funèbre de Madame* : « Nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour. »

Quasi aquæ delabimur in terram, quæ non revertuntur.

Tu [*te*] verras changer insensiblement : les grâces riantes et les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir ; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté la douleur. Ce temps te paroît éloigné : hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi ; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons[1] et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures

Ms. — 738. *F.* : Tu verras changé insensiblement (*sic*). Les grâces, *les* (*effacé*) riantes, les doux plaisirs, la force et la santé, *qui viennent d'un jeune sang doux et dont la source est dans* (*passage effacé*) s'évanouiront..., *Fc.* : Tu verras changé insensiblement. Les grâces riantes, les doux plaisirs, la force, la santé, la joie s'évanouiront..., *P.* : (*Comme Fc., sauf* [740, *par mauvaise lecture* . s'évanouirent]), *Pc.* . Tu verras changer insensiblement. Les grâces riantes et les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouirent..., *S.* : Tu verras changer insensiblement les grâces riantes et les doux plaisirs qui t'accompagnent. La force, la santé, la joie s'évanouiront comme.... — 743 : *FP.* . affoiblir tes membres tremblants, *Pc* . affoiblir tes membres.... — 745 : *FPS.* : excepté la douleur, *Sc.* : excepté à la douleur.

V (738-740). Tu te verras changer insensiblement ; les grâces riantes, les doux plaisirs, la force, la santé, la joie s'évanouiront.... ; (745) suit *Sc.*, quoique l'addition de *à* paraisse être d'une main relativement récente.

1. Souvenir d'Horace (*Odes*, I, xx, 7-8) : « Tandis que nous parlons, déjà aura fui le temps envieux »,

Dum loquimus, fugerit invida
Ætas ;

et de Perse (*Satires*, V, 153) : « L'heure s'enfuit : le moment où je parle est pris sur elle »,

Fugit hora ; hoc quod loquor inde est.

et par l'amour de la justice, une place dans cet heureux séjour de la paix.

« Tu verras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque[1]. Tu es né pour régner après lui ; mais, hélas ! ô mon fils, que la royauté est trompeuse ! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices ; mais, de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure ; un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement : il se doit à tous les hommes qu'il gouverne ; il ne lui est jamais permis d'être à lui-même ; ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles. Il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal ; il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'État a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même ; il faut encore empêcher tous les maux que d'autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains une condition si périlleuse : arme-toi de courage contre toi-même, contre tes passions, et contre les flatteurs. »

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin et montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté.

Ms. — 755 . *F.* : de la paix. Tu es né pour régner après ton père Ulysse, que tu verras enfin bientôt *craint et* (*effacé*) le maître dans Ithaque. Tu es né pour régner ; mais hélas ! ô mon fils (758), *P.* . (*Comme F., moins les mots effacés*), *Pc.* : (*Le texte*). — 759 . *FP.* : on ne voit qu'autorité, éclat..., *Pc.* : que grandeur, éclat.... — 765 : *FP.* : d'être à lui, *Pc.* : d'être à lui-même. — 773 : *S.* : que les autres feroient. — 774 : *F.* : une condition *qui* (*effacé*) si périlleuse.... — 779 . *F.* . compassion sur les maux..., *Fc.* : pour les maux.

---

1. Ce sera la fin de l'*Odyssée*.

« Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter[1] soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie ; quand elle est prise pour remplir ses devoirs et pour conduire un peuple innombrable comme un père conduit ses enfants, c'est une servitude accablante, qui demande un courage et une patience héroïque[2]. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu possèdent ici tout ce que la puissance des dieux peut donner pour rendre une félicité complète. »

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ces paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque : elles s'y gravoient comme un habile ouvrier, avec son burin, grave[3] sur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flamme subtile, qui pénétroit

---

Ms. — 782 : *F.* : pour remplir ses devoirs vers son peuple, c'est une servitude accablante, qui demande une vertu héroïque. Aussi est-il..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 788. *F.* félicité complète. Comme Arcésius..., *Fc.* Pendant qu'Arcésius.... — 791. *F.* avec son *cise* (*effacé*) burin ... — 792 *F.* : sur l'airain *en caractères* (*effacé*) les figures ineffaçables qu'il veut..., *S.* les figures qu'il veut...

---

1. Le sujet de l'infinitif n'est pas le même que celui du verbe à un mode personnel dont cet infinitif dépend. Pour cette libre construction, cf. livre XIII, ligne 776, et la note.

2. *Héroïque*, au singulier : sur cette orthographe, voir livre II, ligne 451, et la note.

3. Encore une phrase très librement construite : le sujet du premier membre de la comparaison, ce sont les *paroles* gravées, celui du second, l'*ouvrier* qui grave. La construction régulière opposerait ou bien les *figures* aux *paroles*, ou bien *Arcésius* à l'*ouvrier* : « Les paroles s'y gravaient comme se gravent sur l'airain les figures.... », ou : « Arcésius faisait entrer ces paroles.... comme un habile ouvrier grave les figures.... ». — La comparaison est d'ailleurs l'objet d'une longue critique de Gueudeville (*Le Critique ressuscité*, page 78). — Quoi qu'il en soit, on la retrouvera établie avec la même liberté aux lignes 172-174 du livre XVII.

dans les entrailles du jeune Télémaque : il se sentoit ému et embrasé ; je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même le consumoit secrètement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression : c'étoit un sentiment vif et délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie[1].

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement. Il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte ; il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse, son père, des traits

---

Ms. — 795 : *F.* ému et échauffé, *Fc.* ... et embrasé. — 800 : *F.* : impression. *Ce sentiment quoiqu'il fût si (ces 4 derniers mots effacés) étoit tout ensemble délicieux (tout le passage effacé)*, c'étoit une douleur douce et paisible, un sentiment vif et délicieux, *P.* (*Comme F., moins les mots effacés*), *Pc.* : impression . c'étoit une douleur douce et paisible, quoique très forte, un sentiment..., *Pc'.* : (*Le texte*). — 806 : *F* . son père, *quand* (*effacé*) des traits de ressemblance *avec Arc* (*effacé*), lorsque Ulysse, ., *Fc.* (*Comme le texte*).

---

1. Fénelon tente ici de décrire l'état d'une âme que Dieu attire par une sorte de délectation (lignes 800-801), mais qu'en même temps il commence à « arracher à elle-même », à qui il commence « à ôter sa propre vie » (lignes 796-798, 801-802), malgré ses essais de résistance (799-800). — La fin de cette « désappropriation », de ce « dépouillement » commencé serait (mais il n'en est pas question ici) l'accession au degré suprême de la vie spirituelle, l'union totale avec Dieu de l'âme « transformée » en lui. — Ce court développement introduit donc le lecteur, encore qu'avec beaucoup de mesure, dans cette théologie mystique de Fénelon dont on retrouvera les éléments non seulement dans l'*Explication des maximes des Saints*, mais au cours de sa correspondance avec Mme Guyon (voir, par exemple, dans Masson, *Fénelon et Mme Guyon*, les lettres VIII et XCVII). — On remarquera, dans le texte ci-dessus (lignes 795-796), le mot : « Il se sentoit ému et embrasé », qui rappelle un texte célèbre de l'Évangile de saint Luc (XXIV, 32) : « Notre cœur n'était-il pas *embrasé* (καιομένη ; *Vulg.* : *ardens*) tandis qu'il nous parlait en chemin ? » disent les pèlerins d'Emmaüs, à qui le Christ vient d'apparaître et d'expliquer les Écritures.

de cette même ressemblance, lorsque Ulysse partit pour le siège de Troie. Ce ressouvenir attendrit son cœur : des larmes douces et mêlées de joie coulèrent de ses yeux. Il voulut embrasser une personne si chère ; plusieurs fois il l'essaya inutilement : cette ombre vaine échappa à ses embrassements, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir[1]. Tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles, que sa langue engourdie ne peut proférer[2] ; ses mains s'étendent avec effort, et ne prennent rien : ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse ; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes, qu'il voit autour de lui.

« Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, les hommes qui ont été l'ornement de leurs siècles, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être et qui ont fait avec

---

Ms. — 809 *F.* : des larmes amères mêlées de joie et de transport coulèrent de ses yeux il voulut embrasser cette ombre si chère..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 813 : *F.* : qui croit en jouir et qui se dissipe par un soudain réveil. Sa bouche altérée poursuit une eau fugitive ; ses lèvres s'agitent, *FcP.* : qui croit en jouir Tantôt sa bouche altérée poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lèvres s'agitent, *Pc.* : (*Le texte*). — 819 : *S* : il ne le peut toucher. — 823 : *F.* le petit nombre de rois.

V (823-824) suit *F*.

---

1. Ainsi Ulysse voulant saisir l'âme de sa mère (*Odyssée*, XI, 204-208) ; ainsi Enée voulant embrasser l'ombre de son père Anchise (*Enéide*, VI, 700-702) :

Ter conatus ibi collo dare brachia circum ;
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis volucrique simillima somno.

« Trois fois je m'efforçai d'entourer son cou de mes bras ; trois fois son ombre que j'essayais de saisir échappa à mes mains, légère comme le vent, fugitive comme un songe. »

2. Cf. livre XV, lignes 641-644, et la note.

fidélité la fonction des dieux[1] sur la terre. Ces autres, que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des héros à la vérité ; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes et bienfaisants[2].

« Parmi ces héros, tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse[3], et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte ; heureux s'il n'eût point été si prompt et si facile à irriter[4] ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance[5], à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris[6], et qui finit sa

---

Ms. — 828 . *F.*. de leurs expéditions ne peut..., *Fc.*. de leurs expéditions militaires... — 831 : *F.*. qui a le visage un peu triste, et qui est appuyé sur sa lance · il a ressenti..., *Fc.* (*Comme le texte*), *P.* : (*Comme le texte, sauf* [831 : le visage un peu plus triste]), *Pc* : (*Le texte*). — 836 . *F.* : tu vois Achille..., *Fc.* : tu vois aussi Achille. — 837 . *F.*. de cette blessure au talon qu'il reçut de la main du..., *Fc.*. (*Comme le texte*).

---

1. Souvenir du *Psaume* LXXXI, 6 : « J'ai dit (*aux juges*) : Vous êtes des dieux. »

2. Cf. livre V, lignes 504-579.

3. C'est, on le sait, le sujet de l'*Hippolyte* d'Euripide et de la *Phèdre* de Racine. Quant à l'expression, elle rappelle celle d'Ovide, plaçant dans la bouche même d'Hippolyte ressuscité le récit de ses aventures (*Métam.*, XV, 497 et suiv.) : « J'ai succombé, dit-il, victime de la crédulité d'un père, de l'artifice d'une marâtre criminelle » :

Credulitate patris, sceleratæ fraude novercæ.

4. Ainsi le malheur de Thésée vient de sa faute : les dieux ne sont donc point injustes.

5 *Appuyé sur sa lance*, souvenir d'un hémistiche de Virgile (*Enéide*, VI, 760), qui l'applique d'ailleurs à un tout autre héros.

6. D'après une légende posthomérique, que Fénelon pouvait lire soit dans le commentaire de Servius pour le vers 57 du livre VI de

vie. S'il eût été aussi sage, juste et modéré qu'il étoit intrépide, les dieux lui auroient accordé un long règne; mais ils ont eu pitié des Phthiotes et des Dolopes[1], sur lesquels il devoit naturellement[2] régner après Pélée[3]; ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux et plus facile à irriter[4] que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours[5]; il a été comme une fleur à peine éclose que le tranchant de la charrue coupe et qui tombe avant la fin du jour où l'on l'avoit vue naître[6]. Les dieux n'ont voulu

---

Ms. — 844 : *F.*. que la mer la plus orageuse *Jupiter juste a ordonné aux* (5 *mots effacés*). Les Parques.. . — 845 : *F.* : ont tranché le fil..., *Pc.* ont coupé, *Pc'.* : ont accourci. — 846 : *F.* · il a été *moissonné* (*effacé*) *coupé* (*effacé*) comme une fleur....

---

l'*Enéide,* soit dans la *Fable* CVII du mythographe Hygin (voir *Introduction*, note des pages LXIX-LXXI), le corps d'Achille aurait été invulnérable dans toutes ses parties, sauf au talon, et c'est là en effet qu'il aurait été frappé du coup mortel que Pâris (voir livre XII, ligne 171), était, d'après Homère même (*Iliade*, XXII, 359-360), destiné à lui porter.

1. La ville de Phthie était en Thessalie, et c'est là aussi qu'habitaient les Dolopes (voir la note de la ligne 364 du livre XIII). Phthie était la capitale du royaume d'Achille (*Iliade*, I, 155; II, 683).

2. *Naturellement* : suivant le cours naturel des choses, si la Providence des dieux n'était pas intervenue pour le changer.

3. *Pélée,* fils d'Eaque (voir, ci-dessus, la note de la ligne 326) et père d'Achille.

4. Tel est, en effet, chez Homère et les poètes de l'antiquité, le caractère traditionnel d'Achille (Horace, *Art poétique*, 121-122. Cf. *Id.*, *Satires*, I, VII, 12).

5. *Accourcir.* Sur ce mot, voir la note de la ligne 384 du livre V. — Sur les Parques, voir la note de la ligne 83 du livre III.

6. Souvenir de Virgile (*Enéide*, IX, 434) parlant de la mort du jeune Euryale :

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens....

« Telle la fleur éclatante, quand la charrue l'a fauchée, languit et meurt... »

s'en servir que comme des torrents et des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes[1] : ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie, pour venger le parjure de Laomédon et les injustes amours de Pâris[2]. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés et ils ont refusé aux larmes de Thétis[3] de laisser plus longtemps sur la terre ce jeune héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes[4].

« Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? C'est Ajax, fils de Télamon et cousin d'Achille[5] : tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir céder : les Grecs jugèrent en faveur

Ms. — 850 *F.*. leurs crimes. Il a (*sic*) fait servir, *Fc.* : Ils ont fait servir. — 852 *F.* · et *l'injuste* (*effacé*) les injustes amours.... — 852 : *F.* : Après avoir *tiré* (*effacé*) employé .. — 854 · *F.* : ils se sont apaisés, et n'ont pas voulu laisser plus longtemps..., *Fc.* : (*Comme le texte*) — 858 . *F.* : avec *cet air* (2 *mots effacés*) ce visage....

1. C'est tout à fait la théorie biblique, telle que Bossuet l'expose, d'après les Prophètes, dans le *Discours sur l'histoire universelle* (II, v et vi). Cf. livre XIII, ligne 508.

2. Sur Pâris, voir livre XII, ligne 172. — Laomédon, père de Priam, avait refusé de payer le salaire convenu à Neptune et à Apollon, qui avaient bâti les murs de Troie, et les poètes anciens ont généralement vu là le principe des malheurs de Troie (Homère, *Iliade*, XXI, 441 et suiv. ; Virgile, *Géorgiques*, I, 501-502 ; *Enéide*, IV, 541 ; V, 811 ; Horace, *Odes*, III, III, 21).

3. *Thétis*, fille de Nérée, dieu de la mer, épouse de Pélée et mère d'Achille. Homère la représente souvent versant des larmes (*Iliade*, I, 413 ; XVIII, 37, 94, etc.).

4. Tant il est vrai (c'est là du moins la leçon que Fénelon veut offrir au duc de Bourgogne) qu'un roi doit préférer les avantages de la paix à la gloire militaire.

5. Voir livre XII, ligne 357. Télamon était fils d'Eaque, comme Pélée, le père d'Achille (Ovide, *Métam.*, VII, 476-477).

d'Ulysse[1] ; Ajax se tua de désespoir[2]. L'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois[3] lui insulter dans son malheur, et il est juste de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux[4] ?

« Tu vois de cet autre côté, Hector, qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps[5].

« Mais voilà Agamemnon qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre[6]. O mon

---

Ms. — 866 *F.* que tu veux, *Fc* que tu voudrois, *S.* . que tu veux. — 867 · *F* . de le plaindre *ne* (*effacé*) ne remarques-tu pas . . — 868 *F.* : et qu'il entre dans ce sombre. ., *Fc.* . et qu'il entre brusquement dans.... — 872 . *FP.* : point été au monde. Mais voilà..., *Pc.* (*Le texte*).

---

1. Ce débat célèbre fut le sujet de plusieurs tragédies grecques et latines aujourd'hui perdues. Ovide l'a raconté à la fin du livre XII et au début du livre XIII de ses *Métamorphoses*.

2. C'est le sujet de la tragédie d'*Ajax* de Sophocle.

3. Après *je croirais* ou des verbes analogues au conditionnel, le XVIIe siècle a hésité, dans la proposition subordonnée, entre l'emploi du conditionnel, de l'indicatif présent et de l'imparfait du subjonctif (voir BRUNOT, *Histoire de la langue française*, tome III, page 569). Mais déjà sans doute, au temps de Fénelon, l'indicatif, qui a depuis prévalu définitivement, tendait à l'emporter (voir Ms. 866). — Sur *lui insulter*, voir, ci-dessus, la note de la ligne 213.

4. Tout ce passage (lignes 858-870) est inspiré d'un épisode du livre XI de l'*Odyssée* (543-564). Mais le dernier détail (*et qu'il entre...*, lignes 868-870) rappelle l'attitude que Virgile prête, dans les enfers, à Didon apercevant Énée (*Enéide*, VI, 472-473) : « Enfin elle se déroba à la hâte et, loin de celui qu'elle détestait, se réfugia dans un bois ombragé. »

Tandem corripuit sese atque inimica refugit
In nemus umbriferum.

5. Le combat singulier d'Achille et d'Hector et la mort de celui-ci sont racontés au livre XVIII de l'*Iliade*.

6. Ainsi Ulysse, dans l'*Odyssée* (XI, 387-466) voit, parmi les

fils, je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale : la division des deux frères Atrée et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang[1]. Hélas ! combien un crime en attire-t-il d'autres ! Agamemnon, revenant, à la tête des Grecs, du siège de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise.

« Telle est la destinée de presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables et vertueux : aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Élysées.

Ms — 876 *FP* en passant aux malheurs..., *Pc* : en pensant.... — 877 *F.* la division des deux frères Atrée et Thyeste *a été une source de crimes* (6 *mots effacés*) a rempli.. . — 883 *F.* : ont été *couverts* (*effacé*) redoutables .. — 885 *F* la seconde demeure *dan* (*effacé*) des Champs Elysiens, *P* la seconde demeure des Champs Elysiens, *Pc.* : (*Le texte*).

---

morts, l'ombre d'Agamemnon, qui lui raconte comment il a été tué par sa femme Clytemnestre ; mais l'épisode est, dans Homère, beaucoup plus développé.

1. Tantale, roi de Phrygie, dont le crime fut de servir aux dieux dans un festin les membres de son fils Pélops (Ovide, *Métamorphoses*, VI, 407), eut pour petits-fils Atrée et Thyeste, que leur haine mutuelle poussa à des crimes abominables : Thyeste outragea la femme d'Atrée; celui-ci mit à mort les fils de Thyeste et les donna à manger à leur père. Un fils de Thyeste, Egisthe, survit à ce carnage et, plus tard, devenu l'amant de Clytemnestre, femme du fils d'Atrée, Agamemnon, tue ce dernier avec la complicité de sa maîtresse. Egisthe lui-même et Clytemnestre seront tués plus tard par Oreste, fils d'Agamemnon. — Cette légende, remarquable exemple de la transmission du crime dans une même famille, a inspiré l'*Orestie* d'Eschyle, l'*Electre* de Sophocle et celle d'Euripide. Fénelon pouvait donc trouver, à la rappeler à son élève, non seulement un intérêt moral, mais une occasion de faire passer à nouveau sous ses yeux le souvenir de ces récits terribles et mystérieux où les tragiques grecs ont puisé leurs sujets : ainsi vient-il (ligne 864) de faire pour l'histoire d'*Ajax*, et plus haut, pour celles d'*Œdipe roi* et des *Sept contre Thèbes* (voir *appendice au livre XIII*), *des Trachiniennes* et de *Philoctète* (livre XII).

« Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice et ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des dieux. Pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats[1], conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels[2], pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines[3], ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris[4], n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels, et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paroissent comme des jeux d'enfants : leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu, qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir d'eux-mêmes ; plus de désirs, plus de besoins, plus de craintes : tout est fini pour eux, excepté leur joie, qui ne peut finir.

« Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus, qui fonda le royaume d'Argos[5]. Tu le vois avec cette vieillesse

---

Ms. — 896 : *F.* : et *leurs* (*effacé*) les plus grandes.. . — 897 . *F.* . comme les jeux des enfants. *Fc* . comme des jeux d'enfants. — 899 . *F.* . (*Comme le texte*), *Fc.* : rien à souffrir ni d'autrui, ni d'eux-mêmes, *PS.* (*Le texte*).

V (899-900) suit *Fc.*

---

1. Allusion à la querelle d'Achille et d'Agamemnon par le récit de laquelle s'ouvre l'*Iliade*.

2. C'est ainsi qu'ils sont représentés dans le chant XI de l'*Odyssée*, où est racontée l'évocation de leurs âmes par Ulysse.

3. « Ah ! ne me parle pas de la mort ! J'aimerais mieux travailler la terre, être au service d'autrui, salarié d'un pauvre homme qui aurait à peine de quoi vivre, que de régner sur le monde des morts, de ceux qui ne sont plus », dit Achille à Ulysse dans l'*Odyssée* (XI, 488 et suiv.).

4. Voir plus haut, ligne 618.

5. « De son temps (*du temps d'Abraham*), Inachus, le plus ancien de tous les rois connus par les Grecs, fonda le royaume d'Argos » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, I, III).

si douce et si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas ; sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau ; il tient dans sa main une lyre d'ivoire[1] et, dans un transport éternel, il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre et de sa voix raviroit les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs et auquel il donna des lois[2].

« De l'autre côté, tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops, Égyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la déesse dont elle porte le nom[3]. Cécrops, apportant des lois utiles de l'Égypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs[4], adou-

---

Ms. — 905. *F*. si douce, si majestueuse, *il est* (2 *mots effacés*) les fleurs naissent sous ses pas. il tient dans sa main.., (907), *FcPS*.. (*Comme le texte. sauf* [*S* 907 en sa main]). — 907 *FP*. une lyre d'or. ., *Pc*. : une lyre d'ivoire.... — 914 *F*. De l'autre côté, tu peux voir *Erichton* (*effacé*) Cécrops. *Fc* (*Comme le texte*). — 916 · *F*. consacrée à la sage déesse, *PS*. consacrée à la déesse.

V (916) suit *F*.

---

1. Souvenir de Virgile, qui représente Orphée, aux Champs Elysées, jouant de la lyre avec un plectre d'ivoire (*Enéide*, VI, 645-647).

Pectine pulsat eburno.

2. Ainsi les vrais héros, selon Fénelon, ce sont, non pas les conquérants, mais, comme le montre l'exemple d'Inachus et des rois qui vont être cités après lui, les civilisateurs.

3. Voir livre XIII, lignes 543-544.

4. Voir livre II, ligne 178. — Bossuet (*Disc. sur l'Hist. univ.*, I, III) : « En ces temps (*ceux de l'enfance de Moïse*) les peuples d'Égypte, dit-il, s'établirent en divers endroits de la Grèce. La colonie que Cécrops amena d'Égypte fonda douze villes, ou plutôt douze bourgs, dont il composa le royaume d'Athènes et où il établit, avec les lois de son pays, les dieux qu'on y adoroit. » Et encore (III, v) : « Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avoient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte,

cit les naturels[1] farouches des bourgs de l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant ; il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfants eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes[2].

« Il faut que je te montre aussi, dans cette petite vallée[3], Erichthon[4], qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoie[5]. Il le fit en vue de faciliter le commerce entre les îles de la Grèce ; mais il prévit l'inconvénient attaché

Ms. — 919 : *F.* : de l'Attique et les *réun* (*effacé*) unit... — 925 · *F.* que je te montre aussi Erichthon.. , *Fc.* . (*Comme le texte*). — 926 · *F.* . pour la monnoie. *Remarquez* (*effacé*) Il le fit.. .

---

qui, s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu partout cette excellente police des Égyptiens. » — Dans quelle mesure d'ailleurs il y a lieu de recevoir ou de corriger cette vue historique de Fénelon et de Bossuet, il n'y a pas lieu de le rechercher ici.

1. *Naturels*, indigènes. Ce dernier mot n'est devenu usuel qu'au XVIIIe siècle.

2. Fénelon paraît prêter cette intention au légendaire Cécrops, parce que la tradition, qui lui attribue des filles, ne cite pas de fils ayant hérité de son pouvoir.

3. Souvenir d'une circonstance de la descente d'Énée aux enfers (*Enéide*, VI, 703) :

Videt Æneas, in valle reducta....

« Énée voit, dans une vallée à l'écart... »

4. Erichthonius. C'est le personnage légendaire cité par Virgile (*Géorgiques*, III, 113).

5. Fénelon peut tenir cette assertion de son édition d'Hygin. Ce mythographe dit (*Fables*, 274) qu'Erichthonius introduisit à Athènes l'usage de l'or et de l'argent, et l'éditeur Muncker, qui l'insère dans ses *Mythographi latini* (Amsterdam, 1681), rappelle à ce propos, sans autre référence, mais à juste titre (voir, en effet, Pline, *Histoire naturelle*, VIII, LVII, 5), que Pline lui en attribue l'invention. Mais Muncker lui-même doit emprunter cette référence à Meursius, qui, dans son traité des *Rois d'Athènes* (1633)[a], II, I, cite à la fois

a. Inséré au tome IV du *Thesaurus græcarum antiquitatum* (1697-1702) de Gronovius.

à cette invention. « Appliquez-vous, disoit-il à tous les « peuples[1], à multiplier chez vous les richesses natu- « relles, qui sont les véritables : cultivez la terre pour « avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et « de fruits ; ayez des troupeaux innombrables, qui vous « nourrissent de leur lait et qui vous couvrent de leur « laine : par là vous vous mettrez en état de ne craindre « jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfants, plus « vous serez riches, pourvu que vous les rendiez labo- « rieux ; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa « fécondité à proportion du nombre de ses habitants qui « ont soin de la cultiver : elle les paye tous libéralement « de leurs peines ; au lieu qu'elle se rend avare et in- « grate pour ceux qui la cultivent négligemment. Atta- « chez-vous donc principalement aux véritables richesses, « qui satisfont aux vrais besoins de l'homme. Pour « l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas qu'au- « tant qu'il est nécessaire ou pour les guerres inévitables « qu'on a à soutenir au dehors, ou pour le commerce « des marchandises nécessaires[2] qui manquent dans votre

---

Ms. — 932 : F.. d'huile, *de* (*effacé*) et de fruits ayez de grands troupeaux qui vous nourrissent, &c.. (*Comme le texte*).

Hygin et Pline, et il est possible (c'est le sentiment de Boissonade dans ses notes sur le *Télémaque* de l'édition des *Classiques françois* de Lefèvre, 1824) que Fénelon ait puisé dans le mémoire de Meursius le renseignement qu'il utilise ici.

1. Il est à peine utile de faire remarquer que le discours que Fénelon prête à Erichthon est entièrement de son invention. Mais il profite d'un détail de la légende de ce personnage pour appeler l'attention du duc de Bourgogne sur cette question de la monnaie et de ses rapports avec la vraie richesse d'un pays, dont il devait souhaiter que ce prince fût entretenu. Les *Avis à Louis, duc de Bourgogne* de l'abbé Fleury devaient comporter un chapitre sur les « monnaies », que l'auteur n'a pas eu le temps de rédiger.

2. *Nécessaires.* Le mot se trouve, sans doute par inadvertance, répété à deux lignes d'intervalle (946-948).

« pays : encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber
« le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne ser-
« vent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse[1]. »

« Ce sage Erichthon disoit souvent : « Je crains bien,
« mes enfants, de vous avoir fait un présent funeste en
« vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois
« qu'elle excitera l'avarice[2], l'ambition, le faste, qu'elle
« entretiendra une infinité d'arts pernicieux, qui ne vont
« qu'à amollir et à corrompre les mœurs, qu'elle vous
« dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le
« repos et toute la sûreté de la vie, qu'enfin elle vous
« fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la
« vie humaine et la source de tous les vrais biens[3] ;
« mais les dieux sont témoins que j'ai eu le cœur pur
« en vous donnant cette invention, utile en elle-même. »

Ms. — 950 . *F.* · le commerce pour toutes les choses, *P.* par toutes les choses... *Pc.* : pour toutes .., *Pc'.* · (*Le texte*).

---

1. Voir, pour des idées analogues, livre X, lignes 532 et 582, et les notes.

2. Pour le sens du mot, voir livre II, ligne 458, et la note.

3. Cette assertion, plus conforme aux doctrines de Sully qu'à celles de Colbert (voir Lavisse, *Hist. de France*, tome VII, I, page 216), est d'accord avec celles qu'on professait dans l'entourage du duc de Bourgogne. « Trafic bon, dit l'abbé Fleury dans ses *Avis à Louis, duc de Bourgogne*; mais agriculture meilleure. » Et le prince lui-même : « De quelque utilité, disait-il, que soit le commerce intérieur ou avec l'étranger, ses avantages ne seront jamais comparables pour la France avec ceux que lui procure l'agriculture, qui sera toujours le plus riche fondement de son commerce... En France, l'étendue et la fertilité du sol nous indiquent que l'agriculture doit faire la source de nos richesses et la principale force de l'État. Le commerce ne doit avoir que le second rang.... Qu'on ne perde jamais de vue que le Romain laboureur aura toujours l'avantage sur le Carthaginois marchand » (Abbé Proyart, *Vie du dauphin, père de Louis XV*, tome II, pages 25 et suiv. Cité par P. Mesnard, éditeur de Saint-Simon, *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne*, note 1 de la page 50).

« Enfin, quand Erichthon aperçut[1] que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes, jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

« Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grèce le fameux Triptolème, à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres[2] et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le blé et la manière de le multiplier en le semant[3] : mais ils ignoroient la perfection du labourage, et Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre[4] et à la fertiliser en déchirant son sein ; bientôt les moissonneurs ardents et infatigables firent tomber, sous leurs faucilles tranchantes,

---

Ms. — 964 *FP.* Mais enfin quand Erichthon..., *Pc.* : Enfin quand.... — 977 . *F.* . leur paresse naturelle et s'adonner..., *Fc* et pour s'adonner... — 979 *F.* . la fertiliser en déchirant son sein. Il leur fit sentir (987), *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [980 Bientôt les peuples ardents et infatigables virent pour fruit de leurs peines les campagnes couvertes de jeunes épis qui couvroient...; 987 · se nourrir de pain. Il leur fit sentir le plaisir...]), *Fc'.* :(*Comme le texte*).

---

1. *Aperçut* = s'aperçut. Voir la note de la ligne 192 du livre I.

2. Héros athénien, fils d'un roi d'Eleusis, dont la légende est associée à celle de Cérès. Son histoire est brièvement racontée par Ovide (*Métam.*, V, 645 et suiv.).

3. Voir la note de la ligne 569 du livre XIII.

4. Virgile (*Géorgiques*, I, 19) l'appelle « l'enfant qui enseigna l'usage de la charrue recourbée » :

Uncique puer monstrator aratri.

Cf. l'auteur du *Culex* (*le Moucheron*), petit poème attribué à Virgile, parlant du « sillon de Triptolème », à qui l'on doit, dit-il, le remplacement du gland de chêne par l'épi de blé :

Illas Triptolemi mutavit sulcus aristis. (v. 136.)

les jaunes épis[1] qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes, sauvages et farouches, qui couroient épars çà et là dans les forêts d'Épire et d'Étolie[2] pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs et se soumirent à des lois, quand ils eurent appris à faire croître des moissons et à se nourrir de pain. Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir[3] des sages conseils d'Erichthon : ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses qu'en imagination, qui tentent les hommes de chercher[4] des plaisirs dangereux et qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté[5]. On comprit donc qu'un champ fertile et bien

Ms. — 992. *F.*: conseils *qu'* (*effacé*) d'Erichthon. — 994 *FP.*: ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher..., *Pc.*. (*Le texte*). — 995 : *F.*: plaisirs dangereux *qui* (*effacé*), et qui.... — 996 *F.*. où ils trouveroient *innoc* (*effacé*) *tout* (*effacé*) tous les .. — 998 : *F.*: on comprit donc *que* (*effacé*) qu'un champ.

1. Voir la note de la ligne 23 du livre V.

2. Le chêne est essentiellement l'arbre de l'Épire dans les poètes anciens (voir, par exemple, Virgile, *Géorgiques*, I, 8). — Les forêts de l'Étolie étaient célèbres, ne fût-ce que par la légende du sanglier de Calydon.

3. *Souvenir* = se souvenir. Voir la note de la ligne 848 du livre XI. Cf. encore livre XII, ligne 503.

4. *Tenter quelqu'un de* quelque chose ou *de* faire quelque chose est une locution assez rare, mais non pas sans exemple, et qui paraît avoir appartenu au style de la conversation. On cite cette phrase de Mme de Sévigné (21 juin 1671): « Quand j'irai en Provence. je vous tenterai de revenir avec moi et chez moi », et cette autre de Saint-Simon (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome II, page 2): « Les millions ne pouvoient me tenter d'une mésalliance. » Cf. ci-dessus livre VII, ligne 589 et la note.

5. On retrouvera les mêmes idées, la même comparaison entre

cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes, si propres à les rendre puissants, libres, heureux et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais, hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité.

« O mon fils, tu régneras un jour ; alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent et de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse[1]. Ces deux hommes[2], qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune. »

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il aperçut[3] que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers et d'un ruisseau bordé de violettes,

---

Ms. — 1002 . *FP*. à les rendre puissants, heureux, amateurs de la liberté et de la vertu. Mais hélas ! *Pc.* : (*Le texte*). — 1015 : *F.* : printemps est *aussi* (*effacé*) au-dessus *des* (*effacé*) de l'hiver.... — 1019 : *F.* : du côté d'un ruisseau bordé de roses, de lis..., *Fc.* . (*Comme le texte*), *P.* : (*Comme le texte, sauf* [1020 : et d'un vaisseau bordé (*sic*)], *Pc.* : (*Le texte*).

---

l'agriculture et les biens en argent dans l'ouvrage de l'abbé Fleury, *Mœurs des Israélites* (1681), II, II.

1. Sur ces prescriptions, voir livre X, lignes 581, 682, 723, 758 et suiv.

2. Il faut entendre Cécrops et Erichthon, et non pas Erichthon et Triptolème : ce dernier s'est trouvé mentionné au cours de l'histoire d'Erichthon ; mais il n'a pas été dit que Télémaque l'eût vu aux Champs Élysées.

3. Cf , ci-dessus, ligne 964 et la note.

de roses, de lis, et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris[1], quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des dieux. C'étoit le grand roi Sésostris, que Télémaque reconnut[2] dans ce beau lieu : il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Égypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, et ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il étoit enivré de nectar[3], tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine[4], pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : « Je reconnois, ô mon père, Sésostris, ce sage roi d'Égypte, que j'y ai vu, il n'y a pas longtemps.

— Le voilà, répondit Arcésius ; et tu vois, par son exemple, combien les dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois. Mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens[5] l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna

---

Ms. — 1021 : *FP.* : et plusieurs autres..., *Pc.* : et de plusieurs.... — 1028. *F.* : sortoient de ses yeux. A le voir..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 1029 : *F.* : enivré de nectar, et que l'esprit..., *Fc.* : de nectar, tant l'esprit.... — 1031 : *F.* : pour récompenser ses vertus. *Arcésius dit à* (*effacé*), Télémaque...

---

1. Voir livre XIII, ligne 158 et suiv.
2. Voir livre II, ligne 141 et suiv.
3. Voir ci-dessus, ligne 625.
4. « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, il n'est point monté à l'esprit de l'homme ce qu'a préparé Dieu pour ceux qui l'aiment. » (Saint Paul, I *Cor.*, II, 9, d'après Isaïe, LXIV, 4.)
5. Voir le début du livre II.

le désir d'en faire d'autres : il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérants ; il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie[1]. A son retour en Égypte, il trouva que son frère s'étoit emparé de la royauté[2], et avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures lois du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus[3]. Dans la suite, il reconnut sa

---

Ms. — 1049 : *FP* · lois du pays. Voilà ce que les conquérants (1055)..., *Pc.* : lois du pays. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes des rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, eut honte d'avoir été si inhumain. Mais ainsi ses conquêtes ne servirent qu'à le corrompre et à troubler son royaume. Voilà ce que les conquérants (1055)..., *Pc'.* : (*Le texte*).

---

1. « On fit, écrivait Fénelon quelques années plus tôt dans sa *Lettre à Louis XIV*, entreprendre à Votre Majesté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire et pour punir les Hollandois, qui avoient fait quelque raillerie dans le chagrin où on les avoit mis en troublant les règles de commerce établies par le cardinal de Richelieu. Je cite en particulier cette guerre parce qu'elle a été la source de toutes les autres : elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire et de vengeance.... Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de sang répandu, tant de scandales commis, tant de provinces saccagées, tant de villes et de villages mis en cendres sont les funestes suites de cette guerre de 1672 entreprise pour votre gloire et pour la confusion des faiseurs de gazettes et de médailles de Hollande. » — Quant aux exploits de Sésostris lui-même, et aux textes que Fénelon pouvait suivre sur ce point, voir livre II, lignes 1, 3, 10, et les notes.

2. Légende fondée probablement sur les récits d'Hérodote et de Diodore que nous avons rappelés à propos de la ligne 10 du livre II.

3. « *L'on reprend ici la vanité ridicule de Louis XIV, qui souffrit qu'on enchaînât aux pieds de sa statue, dans la Place des Victoires de Paris, quatre des principales nations de l'Europe. Ce monument fut*

faute et eut honte d'avoir été si inhumain[1]. Tel fut le fruit de ses victoires[2]. Voilà ce que les conquérants font contre leurs États et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins[3]. Voilà ce qui fit déchoir un roi d'ailleurs si juste et si bienfaisant, et c'est ce qui diminue la gloire que les dieux lui avoient préparée[4].

« Ne vois-tu pas cet autre, mon fils, dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un roi de Carie, nommé Dio-

---

Ms. — 1056 : *FP.* : contre leurs États, en voulant..., *Pc.* : contre leurs États et contre eux-mêmes....

érigé en 1686. » (R. 1719.) — Les quatre statues d'esclaves, figurant les nations vaincues, dont il est question dans cette note de l'éditeur de 1719, étaient l'œuvre du sculpteur Desjardins. Elles occupaient les angles du piédestal de la statue du roi. Elles ont été transportées à la façade de l'Hôtel des Invalides dont, groupées par deux, elles occupent les deux angles. — Sur le fait reproché à Sésostris, voir livre II, ligne 150, et la note. — Sur *superbe*, voir la note de la ligne 596 du livre II.

1. C'est sans doute ce que Fénelon veut, pour l'avenir, espérer de Louis XIV. Il le disait déjà plus durement dans sa fameuse *lettre* à ce roi : « Dieu saura bien enfin.... vous humilier pour vous convertir. » Et, plus loin : « Il faut vous humilier sous la puissante main de Dieu, si vous ne voulez qu'il vous humilie ; il faut demander la paix et expier par cette honte toute la gloire dont vous avez fait votre idole. »

2. Écho affaibli, semble-t-il, du célèbre mouvement de Bossuet, à la fin de son tableau de la vie d'Alexandre (*Disc. sur l'Hist. univ.*, III, IV) : « Et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes ! »

3. « Toutes les frontières que vous avez étendues par cette guerre (*la guerre de Hollande*) sont injustement acquises dans l'origine.... Il est inutile de dire qu'elles (*vos conquêtes*) étoient nécessaires à votre État : le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire. Ce qui vous est véritablement nécessaire, c'est d'observer une exacte justice » (*Lettre à Louis XIV*). — Voir encore, sur l' « usurpation des villes et des provinces », *Examen de conscience*, XXVI.

4. *Lui avoient préparé* : c'est le mot de saint Paul (voir, ci-dessus,

clide, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avoit dit que, dans la guerre des Cariens et des Lyciens, la nation dont le roi périroit seroit victorieuse[1].

« Considère cet autre : c'est un sage législateur, qui, ayant donné à sa nation des lois propres à les[2] rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient aucune de ces lois pendant son absence ; après quoi, il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par ce serment, à garder à jamais des lois si utiles[3].

« Cet autre, que tu vois, est Eunésime[4], roi des Py-

Ms. — 1063 *F.*. avoit dit que *la nation* (*effacé*) dans la guerre.... — 1068 . *F.*. ne violeroient *en rien* (*effacé*) aucune de ces lois. — 1070 : *F.* : *et* s'exila lui-même de sa patrie *sans espérance d* (*les mots soulignés effacés*), et mourut.. . — 1073 · *FP.* · que tu vois, c'est Eunésime, *Pc.* : (*Le texte*).

---

la note de la ligne 1031) : ἃ ἡτοίμασεν ὁ Θεός (*Vulg. : quæ præparavit Deus*).

1. La Carie et la Lycie sont des régions de l'Asie Mineure qui sont limitrophes. Le nom propre Dioclide a été usité ; mais le personnage paraît être, comme la guerre entre les deux pays, de l'invention de Fénelon, et c'est à Codrus, roi d'Athènes, qu'est attribué (voir, par exemple, Cicéron, *Tusculanes*, I, XLVIII, 116, et Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, I, V) le dévouement qui est ici rapporté. Peut-être est-ce par un scrupule d'exactitude chronologique que Fénelon a introduit ici un personnage imaginaire plutôt que de nommer Codrus, que Bossuet (*loc. cit.*) paraît faire vivre environ un siècle après la prise de Troie.

2. *Les*, représentant *ses concitoyens*, dont l'idée est enfermée dans le mot *nation*. C'est une syllepse usuelle, dont on citerait un très grand nombre d'exemples.

3. Plutarque, dans sa *Vie de Lycurgue*, raconte quelque chose d'analogue de ce législateur. Fénelon ne pouvait évidemment mettre ici en scène Lycurgue, que Bossuet (*Disc. sur l'Hist. univ.*, I, VI) regarde comme postérieur de trois ou quatre siècles à la guerre de Troie.

4. Ce personnage paraît imaginé par Fénelon : l'étymologie même

liens, et un des ancêtres du sage Nestor[1]. Dans une peste qui ravageoit la terre, et qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron[2], il demanda aux dieux d'apaiser leur colère, en payant, par sa mort, pour tant de milliers d'hommes innocents. Les dieux l'exaucèrent et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

« Ce vieillard, que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus : il régna en Égypte, et il épousa Anchinoé, fille du dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux[3] et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils : Danaüs, dont tu sais l'histoire, et Égyptus, qui donna son nom à ce beau royaume[4]. Bélus se

---

Ms. — 1080 : *F.* : que de vaines ombres. Ces hommes, que (1090)..., *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [1082 : Bélus, qui régna en Égypte et qui épousa]), *Fc'.* : (*Comme le texte*), *P.* : (*Comme le texte, sauf* [1088 : que parmi tous les tributs qu'il avoit pu]), *Pc.* : (*Le texte*).

---

et la signification du nom, quelque forme qu'on lui donne (Fénelon et ses secrétaires écrivent Eunésyme), ne se laissent pas facilement apercevoir. Peut-être n'y a-t-il là qu'une déformation involontaire du nom propre Onésime (= Secourable), qui a été usité.

1. Voir livre IX, ligne 300.

2. Souvenir peut-être du vers de La Fontaine, que le duc de Bourgogne devait bien connaître :

> (La peste) Capable d'enrichir en un jour l'Achéron.
> (*Fables*, VII, 1, 5.)

3. On sait que la mythologie ancienne regardait les fleuves comme autant de divinités : voir encore livre XV, ligne 415.

4. Plusieurs légendes divergentes et qui ne concernent pas sans doute le même personnage se rattachent à ce nom de Bélus. L'une d'elles, qui est rapportée par Apollodore (*Bibliothèque*, II, 1, 4), le fait en effet époux de la fille du Nil, Anchinoé, et père de Danaüs, dont les cinquante filles épousèrent et tuèrent les cinquante fils de son frère Egyptus. Rappelons qu'une édition de la *Bibliothèque* d'Apollodore avait été donnée en France par Tannegui Lefebvre, le père de Mme Dacier, en 1661.

croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple et par l'amour de ses sujets pour lui que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils ; et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre qui n'est qu'une mort[1] ; les noms seulement sont changés. Plaise aux dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse, que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi, il est temps, d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras répandre de sang ! Mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie[2] ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles. »

Il dit ; et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire[3], par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser[4], et, sortant de ces sombres

---

Ms. — 1094 . *F.* : hâte-toi, il en est temps, de chercher, *Fc.* : hâte-toi, il en est temps, d'aller chercher, *P.*. hâte-toi, il est temps, d'aller chercher, *S.* : hâte-toi : il est temps d'aller chercher. — 1095 : *Pc.* : ton père. Mais hélas ! avant que de le trouver, que tu verras..., *Pc'.*. (*Le texte*). — 1097 : *F.* : t'attend *sur les* (*effacé*) dans les.... — 1098 : *F.*. les suives, *tu* (*effacé*) ton nom.... — 1101 : *F.* : Il dit, et *s'éloignant de T* (*effacé*) aussitôt....

V (1094) suit *Fc.*

---

1. Cf. ci-dessus (lignes 685-687) la même pensée prêtée à Télémaque.

2. Voir livre I, ligne 363, et la note.

3. Ainsi se termine également dans l'*Enéide* (VI, 897) le récit de la descente d'Énée aux enfers.

> *His ibi tum natum Anchises unaque Sibyllam*
> *Prosequitur dictis, portaque emittit eburna.*

« C'est par ces paroles qu'Anchise prend alors congé de son fils et de la Sibylle, qu'il fait sortir par la porte d'ivoire. »

4. Car il n'était qu'une ombre immatérielle (Cf., ci-dessus, lignes 809-819).

lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint, sur le chemin, les deux jeunes Crétois[1] qui l'avoient accompagné jusques[2] auprès de la caverne et qui n'espéroient plus de le revoir[3].

Ms. — 1105 : *F.* : des alliés, *après avoir rejoint les deux jeunes Crétois* (7 *mots effacés*), après avoir rejoint, sur le chemin, les deux jeunes Crétois, *S.* : après avoir rejoint les deux jeunes Crétois.

---

1. Voir ci-dessus, lignes 143-147.
2. Voir, sur cette orthographe, la note de la ligne 478 du livre I.
3. Voir livre I, ligne 466, et la note.

QUINZIÈME LIVRE[1]

1. Sommaire de l'édition dite de Versailles (1824). — *Télémaque, dans une assemblée des chefs de l'armée, combat la fausse politique qui leur inspiroit le dessein de surprendre Venuse, que les deux partis étoient convenus de laisser en dépôt entre les mains des Lucaniens. Il ne montre pas moins de sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acanthe, étoit chargé par Adraste de l'empoisonner ; l'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque excite l'admiration universelle par sa valeur et sa prudence : il porte de tous côtés la mort sur son passage, en cherchant Adraste dans la mêlée. Adraste, de son côté, le cherche avec empressement, environné de l'élite de ses troupes, qui fait un horrible carnage des alliés et de leurs plus vaillants capitaines. A cette vue, Télémaque, indigné, s'élance contre Adraste, qu'il terrasse bientôt et qu'il réduit à lui demander la vie. Télémaque l'épargne généreusement ; mais comme Adraste, à peine relevé, cherchoit à le surprendre de nouveau, Télémaque le perce de son glaive. Alors les Dauniens tendent les mains aux alliés en signe de réconciliation, et demandent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permette de choisir un roi de leur nation.*

QUINZIÈME LIVRE[1]

Cependant les chefs de l'armée s'assemblèrent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Venuse[2]. C'étoit une ville forte, qu'Adraste avoit autrefois usurpée[3] sur ses voisins, les Apuliens-Peucètes[4]. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue[5], pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les apaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit cor-

Ms. — *F.* · (*sans indication de livre* ; *une main moderne a introduit la mention :* L. XX), *P.* : (*sans indication de livre*), *PcS.* : Quinzième livre, *Sc.* : Vingtième livre. — 6 . *F.* · avoit fait semblant de mettre cette ville..., *Fc* : avoit mis cette ville.

1. Livre XX des éditions en vingt-quatre livres (voir Ms.).

2. Venusia est la patrie du poète Horace : elle est, comme il le dit lui-même (*Satires*, II, 1, 34), moitié Apulienne, moitié Lucanienne, sur les confins des deux pays. C'est dans la même région qu'était située Acherontia (voir livre XIV, ligne 78). Mais cette région, nous l'avons dit, est assez éloignée de celle où Fénelon semble placer le théâtre de la guerre qu'il raconte.

3. Voir la ligne 892 du livre IX.

4. *Peucétie* était le nom ancien, et inusité à l'époque classique (Strabon, VI, III, 8), de la partie orientale de l'Apulie, située au Nord de la Calabrie, entre l'Aufide et Brindes.

5. Voir livre IX, ligne 910 et suiv. et livre X, ligne 13. Il n'était guère possible que cette « ligue », où entrent les Peucètes, ne fît pas penser à « la fameuse ligue d'Augsbourg », comme dit Saint-Simon, qui, formée en 1686, fut l'origine de la guerre qui ne devait se terminer qu'en 1697. Sur cette « ligue », ses origines et sa durée, Fénelon avait longuement parlé déjà dans sa *Lettre à Louis XIV*.

rompu par argent et la garnison lucanienne et celui qui la commandoit[1], de façon que la nation des Lucaniens avoit moins d'autorité effective que lui dans Venuse; et les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison lucanienne gardât Venuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuse, nommé Démophante[2], avoit offert secrètement aux alliés de leur livrer, la nuit, une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château[3] voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit prise. Philoctète et Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité et éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment; mais Télémaque, à son retour, fit les derniers efforts pour les en détourner.

« Je n'ignore pas, leur dit-il[4], que si jamais un homme

Ms. — 9 : *F.* : de façon que *ces* (*effacé*) la nation des Lucaniens n'avoient (*sic*) aucune autorité effective dans Venuse..., *FcP.* : de façon que la nation des Lucaniens n'avoient moins (*sic*) d'autorité effective que lui dans Venuse : *PcS.* : (*Le texte*), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [9 : de manière que...]). — 14 : *F.* : Démophante *offr* (*effacé*) avoit offert.... — 17 : *F.* : avoit mis à Venuse toutes ses provisions de guerre et de bouche. *Surprendre v* (*effacé*) Philoctète et Nestor avoient déjà... (20), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 24 : *F.*. derniers efforts *contre* (*effacé*) pour les en détourner. *Quoi, leur dit-il, vous voulez par votre exemple autoriser toutes les tromperies qu'Adraste a faites contre vous !* (*passage effacé*) Je n'ignore pas....

---

1. Il n'est pas impossible que Fénelon songe ici à l'occupation de Strasbourg (1681), qu'on accusa les magistrats de cette ville d'avoir favorisée, assertion qui a, depuis, été plusieurs fois réfutée. En tout cas des hommes dont on ne peut suspecter la bonne foi, Saint-Simon, Vauban, approuvaient l'annexion (voir les notes de Boislisle au tome V de son édition des *Mémoires*, page 49, notes 3 et 4). Mais Fénelon la condamnait (voir *Lettre à Louis XIV*).

2. Personnage imaginaire. Ce nom propre a d'ailleurs été usité en Grèce.

3. *Château*, château fort, forteresse.

4. Le discours que Fénelon prête ici à Télémaque va être construit

a mérité d'être surpris et trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse, vous ne feriez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue.

« J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos.

« Enfin je comprends comme vous que, si vous preniez Venuse, vous seriez maîtres, dès le lendemain, du château, où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable.

« Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre[1] par de tels moyens[2] ? Faut-il repousser la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de rois, ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui ?

Ms. — 30 : *F.* des peuples *alliés* (*effacé*) de votre ligue. — 37 : *F.* : tous les préparatifs d'Adraste et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais faut-il repousser (41), *Fc.* (*Comme le texte, sauf* [37 : les préparatifs de guerre d'Adraste, et qu'ainsi... ; 40 : périr, que vaincre]), *P.* : (*Comme Fc., sauf* [40 : que de vaincre]), *PcS.* : (*Le texte*). — 43 : *F.* : comme lui. Si nous pouvons faire comme Adraste..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

V (40) : périr, que vaincre.

---

suivant toutes les règles de la rhétorique. Il constitue donc une véritable leçon de rhétorique à l'adresse du duc de Bourgogne. — L'orateur commence par faire une triple *concession* à la thèse de l'adversaire, *a* (25) : je n'ignore pas que, si jamais... ; *b* (31) : j'avoue que vous le pourriez faire... ; *c* (35) : enfin je comprends....

1. On remarquera (Ms. 40) que Fénelon avait écrit d'abord *que vaincre*. Ce sont les copies (*P* et *S*) qui donnent *que de vaincre*, soit que Fénelon l'ait ainsi commandé, soit qu'il ait laissé passer cette rédaction lors de la revision. — Voir, quoi qu'il en soit, les notes des lignes 637 du livre V et 612 du livre III.

2. Nous entrons dans l'*argumentation*. Première raison : la conduite qu'on propose de tenir serait *honteuse* (40-61).

S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est point coupable, et nous avons tort de vouloir le punir. Quoi ! l'Hespérie[1] entière, soutenue de tant de colonies grecques et de héros revenus du siège de Troie[2], n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste que la perfidie et le parjure ? Vous avez juré par les choses les plus sacrées que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste. Je le crois comme vous : mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens ; elle n'a point refusé de leur obéir ; elle a gardé, du moins en apparence, la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Venuse : le traité subsiste ; votre serment n'est point oublié des dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer[3] ? Ne sera-t-on fidèle et religieux pour les serments que quand on n'aura rien à gagner[4] en violant sa foi ?

« Si l'amour de la vertu et la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt[5]. Si vous montrez au monde

Ms. — 50 : *F.* : laisseriez Venuse *entr* (*effacé*) en dépôt.... — 59 : *F.* : pour les violer *ou bien que quand* (4 *mots effacés*). Ne sera- t-on.... — 63 : *F.* : soyez touchés *de quelque pu* (*effacé*) de votre....

1. Voir livre I, ligne 363, et la note.
2. Voir livre VIII, ligne 544 et suiv., et livre IX, ligne 282 et suiv.
3. « *Ceci est un reproche tacite de l'infidélité de Louis XIV dans le violement de tant de traités qu'il a enfreints toutes les fois qu'il l'a pu faire sous quelques prétextes plausibles et qu'il y a trouvé quelque chose à gagner.* » (*R. 1719.*) — Sur le respect des traités et des conventions, Fénelon s'étendra longuement dans l'*Examen de conscience*, XXIX, XXX et XXXII.
4. Sur l'orthographe du mot, voir la ligne 163 du livre III.
5. Suite de l'*argumentation*. Deuxième raison (64-84) : la conduite qu'on propose de tenir serait, d'une manière générale, *nuisible* aux vrais intérêts des alliés.

cet exemple pernicieux de manquer de parole et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie[1] ! Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous et de vous détester[2] ? Qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères et qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité ? Sera-ce un traité solennel ? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment[3] ? hé ! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre ou feinte, ou déclarée : vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voi-

---

Ms. — 71 *F* voudrez être sincères ? sera-ce un traité (73)..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 77 la guerre à votre égard Vous serez l'ennemi perpétuel de tous ceux (80)..., *FcP.* (*Comme le texte, sauf* [79 : vous serez l'ennemi perpétuel]), *Pc* : (*Le texte*)

---

1. Cf. la *Lettre à Louis XIV* : « Le plus étrange effet de ces mauvais conseils (*ceux qui ont fait de Louis XIV l'ennemi de tous ses voisins*). est la durée de la ligue formée contre vous. Les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés, sur leur propre expérience, que cette paix ne seroit point une paix véritable, que vous ne la tiendriez non plus que les autres.... Ainsi, plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent et se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. »

2. « *C'est par la même raison que tous les voisins de Louis XIV furent toujours en défiance et qu'ils firent contre lui de puissantes ligues pour se garantir de sa mauvaise foi.* » (*R. 1719.*)

3. « *Louis XIV n'étoit pas plus délicat sur la religion du serment : il n'y en eut jamais de plus solennel que celui par lequel il promit de maintenir l'édit de Nantes, et il n'y en a point qu'il ait violé si ouvertement.* » (*R. 1719.*)

sins ; toutes les affaires qui demandent de la réputation de probité et de la confiance vous deviendront impossibles ; vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

« Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus pressant qui doit vous frapper[1], s'il vous reste quelque sentiment de probité et quelque prévoyance sur vos intérêts : c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue et va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraste. »

A ces paroles, toute l'assemblée émue lui demandoit comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue pouvoit la ruiner.

« Comment, leur répondit-il, pourrez-vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi ? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt[2], qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper ? Où en serez-vous ?

Ms. — 85 : *F.* : ajouta Télémaque, *une ra* (*effacé*) un intérêt.... — 86 : *FP.* : s'il vous reste quelque sentiment et quelque prévoyance : c'est qu'une conduite..., *Pc.* : (*Le texte*). — 88 : *F.* : si trompeuse va ruiner votre ligue et faire triompher..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 93 : *F.* : la ruiner. *C'est* (*effacé*). Comment....

---

1. Suite de l'*argumentation*. Troisième raison (88-90 et 94-110) : la conduite qu'on propose de tenir serait nuisible, en particulier, au maintien de la ligue qui unit les alliés.

2. « *Ç'a été la maxime des Jésuites, confesseurs de Louis XIV, et c'est encore celle de toute l'Église romaine, qu'on peut violer les règles de la probité pour un grand intérêt, ou, ce qui est la même chose, qu'on peut manquer de foi aux hérétiques pour l'intérêt de la religion. De quels maux cette affreuse maxime n'a-t-elle pas été la cause !* » (*R. 1719*.)

Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les sien[ne]s[1] ? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux, par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin et de violer la foi donnée ? Quelle sera[2] votre défiance mutuelle, votre divison, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer : vous vous déchirerez assez vous-mêmes ; vous justifierez ses perfidies.

« O rois sages et magnanimes[3], ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous relever par votre vigilance et par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre.

Ms. — 102 : *F.* : celui qui ne voudra point, *Fc.* : celui d'entre vous qui.... — 103 : *FPS.* : par les siennes..., *Sc.* : les siens ... — 109 : *FP.* : plus besoin de vous détruire ; vous vous détruirez assez.... *Pc.* : (*Comme le texte*). — 111 : *F.* : O rois ! *ô capitan* (*effacé*) ô vous qui.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 114 : *F.* : Si vous *étiez* (*effacé*) tombiez.... — 115 : *F.* : il faudroit s'en tirer par *les efforts* (*2 mots effacés*) votre vigilance et..., *Fc.* : il faudroit en sortir par votre vigilance et..., *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 116 : *F.* : de votre vertu . le vrai courage..., *Fc.* : car le vrai....

V (103) suit *Sc* (voir ci-dessous la note 1).

---

1. Solécisme, qui n'est évidemment l'effet que d'une inadvertance de Fénelon et de la docilité de ses secrétaires. La correction du dernier manuscrit (voir Ms. 103) paraît être de la main de Fénelon. Il se peut toutefois que, comme il est arrivé pour d'autres mots, à terminaison féminine, la prononciation populaire de l'article indéfini devant *artifice* (*u — n artifice*) ait rendu assez fréquente la faute qui est ici relevée (voir A. Darmesteter, *Cours de grammaire historique*, 158, et Rosset, *les Origines de la prononciation moderne*, Paris, 1911, pages 286-287).

2. *Quelle sera*, et non *quelles seront* : cf. livre II, ligne 451, et la note.

3. Dernière partie : *péroraison* en forme d'oxhortation.

Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable : vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire aux succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi. »

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lèvres et avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée ; chacun pensoit, non à lui[1] ni aux grâces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement[2] : l'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd, qui se répandoit peu à peu dans l'assem-

---

Ms. — 119. *F.* cette perte *seroit ir* (*effacé*) est. — 129 *F* sa lâcheté *impie* (*effacé*) et sa mauvaise foi. — 137 : *FP.* se répandoit peu à peu les uns.... *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. *A lui*, à Télémaque : voir la note suivante.

2. « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu.... Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais.... Mais on remarque quelque parure dans son discours : l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république ne s'oublie pas et ne se laisse pas oublier. Démosthène paroît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration.... On ne peut le critiquer parce qu'on est saisi ; *on pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue :* on n'est occupé que de Philippe, qui envahit tout » (Fénelon, *Lettre à l'Académie*, IV).

blée : les uns regardoient les autres et n'osoient parler les premiers ; on attendoit que les chefs de l'armée se déclarassent, et chacun avoit de la peine à retenir ses sentiments. Enfin, le grave Nestor prononça ces paroles :

« Digne fils d'Ulysse, les dieux vous ont fait parler, et Minerve, qui a tant de fois inspiré votre père, a mis dans votre cœur le conseil sage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse ; je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu ; sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes ; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien et la juste colère des dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens et ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage. »

Il dit, et toute l'assemblée applaudit à ces sages paroles ; mais, en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, et on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve, qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel et perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acanthe, qui devoit empoisonner les plus illustres chefs de l'armée : surtout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque[1], qui étoit

Ms. — 143 *F* et Minerve *et* (*effacé*), qui a.... — 161 . *FP.* : les plus célèbres chefs. *Pc.*. (*Le texte*).

1. « *Il n'y a, dans le règne de Louis XIV, que trop d'exemples de pareils desseins contre la vie du roi Guillaume, qui étoit alors la terreur des François. Plusieurs de ces conspirations ont été découvertes et toutes ont échoué, à la honte de ceux qui les avoient osé former.* » (*R. 1719.*)

déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage et de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile[1] et qui lui racontoit les aventures de ce héros. Il le nourrissoit et tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acanthe se plaignoit d'avoir été trompé et traité indignement par Adraste. Mais c'étoit nourrir et réchauffer dans son sein une vipère venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle.

On surprit un autre transfuge, nommé Arion[2], qu'Acanthe envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliés et pour lui assurer qu'il empoisonneroit, le lendemain, les principaux rois avec Télémaque, dans un festin que celui-ci leur devoit donner. Arion pris avoua sa trahison. On soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acanthe, parce qu'ils étoient bons amis ; mais Acanthe, profondément dissimulé et intrépide, se défendoit avec tant d'art qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit, dans le doute, sacrifier Acanthe à la sûreté publique.

Ms. — 165 · *F* · de courage et de *sincér* (*effacé*) candeur... — 166 . *F*.. reçut sans peine ce malheureux, *Fc*.. reçut sans peine parmi ses domestiques ce malheureux, *Fc'*.: (*Comme le texte*). — 168 · *F* Il le nourrissoit, tâchoit .., *Fc*. · ... et tâchoit. — 172 . *F*. · blessure mortelle, Acanthe fut surpris comme il envoyoit un autre transfuge vers Adraste (174)..., *Fc*.: (*Comme le texte, sauf* [173 . un autre transfuge qu'Acanthe envoyoit]) *Fc'*. (*Comme le texte*). — 177 . *F*.. devoit donner. Le transfuge pris..., *Fc*.. Arion pris.... — 183 : *FP*.. furent d'avis de sacrifier Acanthe, dans le doute, à la sûreté.... *Pc*. · (*Le texte*).

---

1. Voir livre I, lignes 256-257, et la note. Acanthe est un personnage imaginé par Fénelon. Mais le nom (que Fénelon et ses secrétaires écrivent à tort Acanto) se trouve employé dans l'antiquité grecque comme nom propre d'homme.

2. Personnage imaginaire, comme Acanthe. Le nom a été porté

« Il faut, disoient-ils, le faire mourir : la vie d'un seul homme n'est rien, quand il s'agit d'assurer celles de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les dieux au milieu des hommes[1] ?

— Quelle maxime inhumaine ! Quelle politique barbare ! répondit Télémaque. Quoi ! vous êtes si prodigues du sang humain, ô vous qui êtes établis les pasteurs des hommes, et qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau[2] ! Vous êtes donc les loups cruels, et non pas les pasteurs ; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre et pour écorcher le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages[3]. Selon vous, on est coupable dès qu'on est

Ms. — 186 *FP.* n'est rien pour sauver celle de tant de rois. *Pc.* · (*Le texte*). — 190 *FP.*. quelle politique barbare, *Pc.* : quelle pratique barbare, *Pc'.*. quelle politique barbare. — 191 *F.* : répondoit Télémaque, *PS.* · répondit Télémaque. — 192 · *F.* qui êtes les pasteurs, *Fc.* qui êtes établis les.. . — 195 *F.* les loups *dévorants* (*effacé*) cruels et non pas les pasteurs ; *vous* (*effacé*) du moins.... — 196 *FP.*. pasteurs que pour écorcher le troupeau..., *PcS.*. (*Le texte*), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [197. égorger le troupeau]). — 198 · *F.*. dès qu'on est accusé. Ainsi les innocents..., *Fc.*. (*Comme le texte*).

V (191) suit *F.*

par plusieurs personnages et notamment par le célèbre lyrique du VIIe siècle dont Hérodote (I, XXIII) a raconté l'histoire légendaire.

1. Souvenir peut-être de l'argumentation de Mathan demandant la mort d'Eliacin dans *Athalie* (II, IV) :

> Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
> Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?
> Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
> Leur sûreté dépend souvent d'un prompt supplice.

2. Voir la note de la ligne 268 du livre XVI.

3. Boissonade, dans l'édition de *Télémaque* de la collection des *Classiques françois* de Lefèvre, rappelle fort à propos ici deux mots tirés l'un de Maxime de Tyr (*Dissertat.*, XII, 7) : « Cyrus commandait aux Perses comme un berger à ses brebis ; car il ne laissa même pas s'approcher du troupeau les loups barbares et ravisseurs ; mais Cam-

accusé[1] : un soupçon mérite la mort ; les innocents sont à la merci des envieux et des calomniateurs ; à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi vous égorger plus de victimes. »

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraînoit[2] les cœurs, et qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite, se radoucissant, il leur dit : « Pour moi, je n'aime pas assez la vie pour vouloir vivre à ce prix : j'aime mieux qu'Acanthe soit méchant que si je l'étois, et qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous qui, étant établis rois, c'est-à-dire juges des peuples[3], devez savoir juger

Ms. — 200 *F.* des envieux, des calomniateurs, et à mesure que ... *FcP* : des envieux et des calomniateurs, et à mesure que.., *Pc* (*Le texte*) — 204 *F* véhémence qui *mettoit* (*effacé*) entraînoit — 209 *F*.. si je le faisois périr sans l'avoir convaincu de son crime Mais écoutez. . *Fc.* si je le faisois périr injustement dans le doute, *P* (*Le texte*) — 210 *F.* étant établis rois, devez savoir, *Fc.* (*Comme le texte*)

V (209) suit *Fc.*

byse et, après lui, Xerxès furent, non de bons pasteurs, mais des loups scélérats, qui écorchaient le troupeau » ; — l'autre de Suétone, qui l'attribue lui-même à Tibère : « A des gouverneurs qui lui conseillaient d'imposer à des provinces la charge d'un tribut il répondit qu'il était d'un bon berger de tondre le troupeau, non de l'écorcher. » *Præsidibus onerandas tributo provincias suadentibus rescripsit boni pastoris esse tondere pecus, non deglubere* (Suétone, *Tibère*, XXXII). — Maxime de Tyr a été édité plusieurs fois au XVIe et au XVIIe siècle, et l'on sait par la *Lettre à l'Académie* (VIII) l'estime que Fénelon faisait des biographies de Suétone.

1. L'abbé Fleury, dans ses *Avis à Louis, duc de Bourgogne*, donnait à ce prince la même leçon : « Réformer notre procédure criminelle, tirée de celle de l'Inquisition : elle tend plus à découvrir et punir les coupables qu'à justifier les innocents. » — Sur le même abus voir M. Lange, *La Bruyère critique des conditions*, pages 360 et suiv.

2. *Qui entraînoit*, au singulier. Cf., ci-dessus, ligne 107 et la note.

3. *Psaumes*, II, 10, et LXXI, 1.

les hommes avec justice, prudence et modération : laissez-moi interroger Acanthe en votre présence. »

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce

Ms — 212 *F.* les hommes, voici ce qu'il faut faire. Il faut *déclarer à Acanthe* (3 *mots effacés*) envoyer à Adraste l'anneau d'Acanthe avec une lettre qu'on lui fera écrire de sa main. Laissez-moi interroger Acanthe en votre présence. Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion. Il le presse, il l'embarrasse sur une infinité de circonstances. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit « Donnez-moi votre anneau, et écrivez dans ce moment, de votre main, ces paroles : « Adraste, je vous envoie mon anneau pour vous persuader que vous pou- « vez vous fier à celui qui vous l'apportera et qui vous rendra ce billet. Il « vous dira ce que nous devons faire demain, et vous n'avez en même temps « qu'à venir attaquer l'armée, qui sera dans une étrange consternation. » Acaste refusa d'écrire. Télémaque, l'ayant pressé de le faire, faute de quoi on le renvoyerait comme transfuge à Adraste pour être puni, il parut craindre moins d'être renvoyé à Adraste. Cette circonstance augmenta les soupçons de Télémaque. Il le pressa plus vivement, et lui dit : « S'il est vrai que vous haïssiez de bonne foi Adraste et que vous désiriez que nous puissions le vaincre, vous n'aurez aucune peine à lui écrire une lettre qui peut le faire tomber dans les pièges *que* (*effacé*) où nous prétendons l'attirer. » Acanthe se laissa enfin persuader d'écrire cette lettre sur l'assurance que Télémaque lui donna de *lui* (*effacé*) le garantir des tourments, *et* (*effacé*) aussitôt que la lettre fut écrite, Télémaque alla la *m* (*effacé*) lire à Arion. Celui-ci comprit par cette lettre que leur conjuration étoit découverte, *puisqu'Acanthe avoit* (3 *mots effacés*) puisqu'on en avoit une preuve par écrit de la main d'Acanthe. Il avoua tout, il chargea Acanthe. Celui-ci fut bientôt convaincu et Télémaque *les ayant* (2 *mots effacés*) obtint des rois qu'on donneroit la vie à Acanthe, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya à Tarente dans la citadelle. Peu de temps après (240)..., *Fc**. les hommes avec justice, prudence et modération, voici ce qu'il faut faire (*la suite comme F., sauf* [12 refusa longtemps d'écrire Telemaque l'ayant pressé de le faire et lui ayant dit que, s'il refusoit, on le renvoyeroit..., — 15. il le pressa encore plus vivement, — 18 ....l'attirer. Acaste aveuglé se laissa...]), *Fc'*. : (*Comme le texte, sauf* [216 il fit semblant ; 219 . demeurèrent dans un déguisement impénétrable. Enfin ne pouvant...; 225 . embarrassé. Télémaque *ne fit pas semblant de* (5 *mots effacés*) dont les yeux étoient toujours ; 227 : à Adraste par le Daunien de Praxippe, que vous connoissez et qui paroîtra.. ; 232 : vous *avez* (*effacé*) avouez ; 238 . l'envoya à Tarente dans la citadelle, où il ne manquoit que de liberté Peu de temps après..]), *Fc''P.* : (*Comme le texte, sauf* [216 . il fit semblant, 228 : d'un Lucanien artificieux nommé....]), *PcS.* : (*Le texte*), *Sc.* : (*Comme PcS., sauf* [220 : en conclut qu'Acanthe pouvoit n'être pas coupable ; 234 . dans une île où vous ne manquerez...]), *Sc'.* : (*Comme Sc., sauf* [220 : en conclut qu'Acanthe pouvoit n'être pas innocent]).

V (220) suit *Sc'*.

* La distinction de *Fc*. à l'égard de *F* et de *Fc'* n'est pas donnée ici comme absolument certaine dans tous ses détails.

avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances ; il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il auroit peur d'être ainsi renvoyé ou non. Mais le visage et la voix d'Acanthe demeurèrent tranquilles, et Télémaque en conclut qu'Acanthe [1]

Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : « Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. »

A cette demande de son anneau, Acanthe pâlit et fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'aperçut[2] ; il prit cet anneau.

« Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope[3], que vous connoissez et qui paroîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourments les plus cruels ; si, au contraire, vous avouez dès à présent votre faute, on vous la pardonnera et on se contentera de vous envoyer dans une île de la mer, où vous ne manquerez de rien. »

Alors Acanthe avoua tout ; et Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit pro-

---

1. Fénelon a laissé la fin de la phrase en blanc dans le manuscrit autographe (*F*) et dans les deux copies qu'il a revues (*P*, *S*) Mais les éditions imprimées (1699, 1700, 1701) ont complété la phrase ainsi : « pouvoit n'être pas coupable ». Les détenteurs de la seconde copie (*S*) ont d'abord accueilli ce complément, qu'ils ont ensuite modifié par une correction subtile et probablement arbitraire : « pouvoit n'être pas innocent » (voir Ms. 212, *in fine*).

2. *L'aperçut* = s'en aperçut (Cf. livre XIV, ligne 1018 et livre IX, ligne 558).

3. Ce nom qui veut dire « qui sait prendre des formes multiples », et, par conséquent, « rusé », a été usité comme nom propre. Il désigne ici un personnage tout imaginaire.

mise. On l'envoya dans une des îles Echinades[1], où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent et hardi, nommé Dioscore[2], vint la nuit dans le camp des alliés leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste. Il le pouvoit, car on est maître de la vie des autres quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme [3], qu'il aimoit éperdument et qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il étoit résolu ou de[4] faire périr Adraste et de reprendre sa femme, ou de périr lui-même. Il avoit des intelligen-

---

Ms. — 245 *F.* Cet homme *éto* (*effacé*) ne respiroit. .. — 246 *F.* qu'il aimoit éperdument. Il étoit résolu.... *Fc* . (*Comme le texte*).

---

1. Dans la mer Ionienne, au débouché du golfe de Corinthe et à l'embouchure de l'Achéloüs (auj. Aspropotamos). Les Echinades étaient donc séparées de la Grande Grèce et du théâtre de la guerre contre Adraste par toute l'étendue de la mer Ionienne, et l'on ne voit pas bien pourquoi Fénelon, qui d'ailleurs les trouvait mentionnées dans Pline (II, 85, 87 et IV, 12, 19), dans Strabon (X, 2, 19), et d'abord dans Homère (*Iliade*, II, 625), mais qui, dans une première version (voir Ms., 212, *F, Fc, Fc'*), avait, avec plus de vraisemblance, fait enfermer Acanthe à Tarente, a modifié ce détail. Toutefois, d'après la Fable, les Echinades auraient été des nymphes, que la colère du fleuve avait changées en îles : Ovide raconte cette histoire (*Métam.*, VIII, 577), et peut-être le duc de Bourgogne (voir *Introduction*, page LXXII, note 4) l'avait-il particulièrement goûtée : on s'expliquerait ainsi le rappel que Fénelon prend plaisir à introduire ici d'un nom géographique familier à son élève.

2. *Dioscore*. Le nom a été usité en grec comme nom propre (au pluriel il désigne Castor et Pollux). Mais le personnage est ici tout imaginaire.

3. « *Voilà l'enlèvement de la marquise de Montespan, que l'auteur déguise ici sous des circonstances différentes pour ne pas trop marquer cet endroit odieux de la vie du Roi.* » (*R. 1719*).

4. Voir, sur cette construction, la note de la ligne 553 du livre VI.

ces[1] secrètes pour entrer la nuit dans la tente du roi et pour être favorisé dans son entreprise par plusieurs capitaines dauniens ; mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que, dans ce trouble, il pût plus facilement se sauver et enlever sa femme. Mais il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision.

« Les dieux, répondit-il, qui nous ont préservés des traîtres, nous défendent de nous en[2] servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejeter. Dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous : dès ce moment, qui d'entre nous sera en sûreté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace et le faire retomber sur les rois alliés. La guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse et la vertu ne seront plus d'aucun usage : on ne verra plus que perfidie, trahison et assassinats. Nous en ressentirons

Ms. — 255. *FP*. enlever sa femme. Que s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi, il étoit content de perir. Aussitôt que Dioscore ... *PcS*. : (*Le texte*), *Sc*. . (*Comme le texte, sauf* [255 : enlever sa femme. Il étoit content. .]). — 261 *S* nous ont défendu de nous en servir. — 267 · *F*. retomber sur *ch* (*effacé*) les rois ... — 268. *F*. ne sera plus une guerre. *Ce ne sera que* (*corrigé en* ce ne sera plus que , *puis complètement effacé*), on ne verra plus que..., *Fc*. · (*Comme le texte*). — 270 *FP* et assassinats. Je conclus donc (273), *Pc*. : (*Le texte*).

V (255) suit *Sc*

1. Le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) définit *intelligence* en ce sens : « correspondance, communication entre des personnes qui s'entendent l'une avec l'autre ».

2. Voir livre II, ligne 481, et la note. Cf. encore ci-dessous, ligne 276.

nous-mêmes les funestes suites, et nous le mériterons, puisque nous aurons autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hespérie et toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, et plus encore aux justes dieux, cette horreur de la perfidie. »

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, et qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis ; car les méchants ne peuvent comprendre la pure vertu[1]. Adraste admiroit, malgré lui, ce qu'il venoit de voir, et n'osoit le louer. Cette action noble des alliés rappeloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies et de toutes ses cruautés[2]. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis et étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher.

Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit

Ms. — 277 *F.* Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux dieux justes *de conserv* (*effacé*) cette horreur de la perfidie, *P* (*Comme F., moins les mots effacés*), *Pc* (*Le texte*). — 288 *F.* corrompus *étouffent b* (*effacé*) s'endurcissent...

---

1. Ils l'aimeraient en effet, s'ils pouvaient la comprendre : c'est la théorie platonicienne qui voit le principe de la volonté mauvaise dans l'impuissance de l'intelligence à distinguer le vrai. Elle est familière à Fénelon. Elle s'est déjà fait jour, plus haut, à propos de l'Assyrien Nabopharsan (voir livre XIV, lignes 189-190).

2. « *Dans toutes les guerres que Louis XIV a eues contre les alliés, on voit assez d'exemples de gouverneurs de places corrompus, de transfuges envoyés dans le camp des ennemis, de projets d'assassinats et d'empoisonnements ; mais on ne trouve point que les alliés aient commis, de leur part, rien de semblable. Plus Louis XIV s'est cru toutes voies permises, et plus les alliés se sont piqués de droiture et de générosité.* » (*R. 1719*).

tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu[1], il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au soleil les portes de l'Orient, dans un chemin semé de roses[2], que le jeune Télémaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil et mit en mouvement tous les officiers. Son casque, couvert de crins flottants, brilloit déjà sur sa tête, et sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée : l'ouvrage de Vulcain[3] avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'égide qui y étoit cachée[4]. Il tenoit sa lance d'une main ; de l'autre, il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, et sur son visage une majesté fière qui promettoit déjà la victoire[5].

Ms. — 296 . *F.* l'aurore *rou* (*effacé*) *commençoit à répandre ses premiers feux sur le bord de la mer* (12 *mots effacés*) ouvroit au... — 301 : *F.* : de crins flottants, étoit déjà..., *Fc.* : brilloit déjà .. — 302 *F.* · et sa cuirasse *brilloit* (*effacé*) sur son dos éblouissoit — 303 *F.* . de toute l'armée. Il tenoit sa lance (305), *Fc.*. (*Comme le texte*).

---

1. Assez gauchement écrit. *Faire une action* est d'ailleurs une expression bien pauvre.

2. C'est un souvenir et presque une traduction d'Ovide (*Métam.*, II, 112-114).

Ecce vigil rutilo patefecit ab ortu
Purpureas Aurora fores et plena rosarum
Atria.

3. Voir livre XIII, ligne 525.

4. Voir livre XIII, lignes 610-612.

5. *Odyssée*, XVII, 63 : « Minerve versa sur lui une grâce divine. »

Θεσπεσίην δ' ἄρα τῷ γε χάριν κατέχευεν Ἀθήνη.

On peut également noter, dans tout ce passage, comme un souve-

Il marchoit ; et tous les rois, oubliant leur âge et leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs ; tout cède à celui que Minerve conduit invisiblement par la main[1]. Son action n'avoit rien d'impétueux ni de précipité ; il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres et à profiter de leurs conseils, mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarrassant de rien et n'embarrassant point les autres, excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant partout la liberté et la confiance. Donnoit-il un ordre, c'étoit dans les termes les plus simples et les plus clairs. Il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter : il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris ; il lui faisoit ensuite expliquer familièrement comment il avoit compris ses paroles et le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit et qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime et de confiance pour l'encourager[2].

Ms. — 311 *FP* : ne pouvoit plus... *Pc.* : ne peut plus — 316 *F.* : attentif aux choses les plus éloignées. *Fc.* : (*Comme le texte*). — 325 *F.* : il lui faisoit expliquer.... *Fc.* : ensuite expliquer....

nir du portrait que Bossuet, une dizaine d'années auparavant (1687), avait, dans sa célèbre *Oraison funèbre*, tracé de Condé à Rocroy (cf. livre XIII, ligne 633, et la note).

1. Sur cette expression, voir livre III, ligne 626, et la note. Cf. encore livre XIV, ligne 660.

2. Il y a sans doute dans tout ce passage une allusion à certains mécontentements, dont Saint-Simon s'est fait aussi l'écho en parlant de l'impossibilité presque absolue, même dans les circonstances qui importaient le plus aux intérêts de l'État, d'accéder auprès de Louis XIV

Ainsi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réussir ; mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit les mauvais succès[1] : car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horizon paroissoit rouge et enflammé par les premiers rayons du soleil ; la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite, au fond de ses abîmes, les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit, par le bruit des armes et par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hérissées, semblables aux épis[2] qui couvrent les sillons fertiles dans le temps des moissons[3].

Ms. — 336 · *F.* enflammé par le soleil levant, et la mer.... *Fc* (*Comme le texte*) — 339 . *F.* de chevaux, de chariots..., *Fc*. . et de chariots. .

« enfermé par ses ministres ». A peine, dit-il, si on pouvait l'approcher en passant ; mais « d'audiences à en espérer dans son cabinet, rien n'étoit plus rare, même pour les affaires du Roi dont on avoit été chargé. Jamais, par exemple, à ceux qu'on envoyoit ou qui revenoient d'emplois étrangers, jamais à pas un officier général, si on en excepte certains cas très singuliers et encore, mais très rarement, quelqu'un de ceux qui étoient chargés de ces détails de troupes où le Roi se plaisoit tant ; de courtes aux généraux d'armées qui partoient et en présence du secrétaire d'État de la guerre ; de plus courtes à leur retour ; quelquefois ni en partant, ni en revenant. » (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXVIII, pages 46-47. — Mais voir, aux notes de l'éditeur, certaines réserves apportées aux assertions de Saint-Simon).

1. Sur l'expression, cf. livre V, ligne 564.

2. Fénelon et ses secrétaires écrivent *épics* : cf. livre XIV, ligne 982.

3. Souvenir de Virgile, qui représente (*Géorgiques*, I, 314) « la moisson des épis *se hérissant* dans la plaine. »

Spicea jam campis cum messis inhorruit....

Déjà s'élevoit un nuage de poussière, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jetés, que Télémaque, levant les yeux et les mains vers le ciel, prononça ces paroles :

« O Jupiter, père des dieux et des hommes, vous voyez de notre côté la justice et la paix, que nous n'avons point eu honte de chercher. C'est à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le sang des hommes ; nous ne haïssons point cet ennemi même[1], quoiqu'il soit cruel, perfide et sacrilège. Voyez et décidez entre lui et nous : s'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains ; s'il faut délivrer l'Hespérie et abattre le tyran, ce sera votre puissance et la sagesse de Minerve, votre fille, qui nous donnera la victoire ; la gloire vous en sera due[2]. C'est vous qui, la balance en main[3], réglez le sort des combats : nous combattons pour vous[4], et, puisque vous

Ms — 348 : *FP.* : et le ciel. La nuit, l'horreur..., *Pc.* : et le ciel. La confusion, l'horreur.... — 354 : *F.* : ô Jupiter, père des hommes et des dieux, vous voyez la justice de notre cause, *nous ne vous demandons (4 mots effacés)* et le désir que nous avons eu de faire la paix, nous combattons à regret nous voudrions (357). *FcPS.* : (*Le texte, sauf* [356 : *S.* : point eu de honte]). — 358 : *F.* : nous ne haïssons point l'ennemi, quoiqu'il soit cruel et perfide. Voyez.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 365 : *F.* : pour vous, et Adraste est.... *Fc.* : (*Comme le texte*).

1. « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : aimez vos ennemis » (saint Mathieu, V, 43-44).

2. Pensée toute biblique et l'un des thèmes essentiels de l'inspiration des *Psaumes* : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais donne gloire à ton nom » (*Ps.*, CXIII, II, I). — Sur *qui nous donnera* au singulier, cf., ci-dessus, la ligne 107 et la note.

3. Souvenir d'Homère (*Iliade*, VIII, 69, et XXII, 209) et de Virgile (*Énéide*, XII, 725).

4. Car Dieu est la justice même. C'est donc, en quelque sorte, combattre pour Dieu que de défendre une cause juste.

êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour le sang d'une hécatombe[1] entière ruissellera sur vos autels. »

Il dit, et à l'instant il poussa ses coursiers[2] fougueux et écumants dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord[3] Périandre, Locrien[4], couvert d'une peau de lion qu'il avait tué[5] dans la Cilicie[6], pendant qu'il y avoit voyagé : il étoit armé, comme Hercule, d'une massue énorme ; sa taille et sa force le rendoient semblable aux géants. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse et la beauté de son visage.

« C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé[7], à nous dis-

Ms. — 369 : *FP.* : il pousse, *Pc.* : il poussa. — 371 : *F.* : il renversa d'abord..., *Fc.* : il *attaqu* (*effacé*) rencontra d'abord.... — 371 . *F.* Locrien, *qui étoit* (*effacé*) couvert. — 372 . *F.* . avoit tué dans *les forêts de* (3 *mots effacés*) la Cilicie.... — 375 . *F.* . Télémaque, il *le* (*effacé*) méprisa sa....

---

1. *Hécatombe*, littéralement sacrifice de *cent bœufs*. Mais le mot s'est pris souvent, même en grec (ἑκατόμβη) au sens général de sacrifices d'animaux, quel que fût le nombre de victimes : de là l'épithète *entière*.

2. Il est donc sur un char, et il en est de même de ses adversaires.

3. Ici commence une description de combat, qui procède par une succession d'épisodes, à la manière des descriptions analogues de l'*Iliade* et des derniers chants (IX-XII) de l'*Enéide*.

4. *Locrien* : voir la ligne 137 du livre IX. — *Périandre* est, comme les autres guerriers qui vont être cités, un personnage imaginaire. Mais ce nom d'homme a été en effet porté dans l'ancienne Grèce.

5. La grammaire d'aujourd'hui exigerait : de la peau d'un lion qu'il avait tué. Mais l'emploi d'un pronom personnel ou relatif pour représenter un nom qui n'est pas précédé de l'article défini ou indéfini est fréquent. Cf., par exemple, cette phrase de Molière (*Amphitryon*, I, 1), tout à fait analogue à celle de Fénelon :

Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin !

Cf. encore ci-dessous ligne 433.

6. Région d'Asie Mineure, sur la Méditerranée, qui passait pour abondante en bêtes fauves : elle en fournissait à Rome, pour ses jeux publics, à l'époque classique (voir une jolie et célèbre lettre de Cælius à Cicéron, *Ad famil.*, VIII, IX, 3).

7. Ainsi les héros, dans Homère et dans Virgile, se bravent avant de s'attaquer. L'injure ici lancée à Télémaque rappelle celle de

puter la gloire des combats ! Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. »

En disant ces paroles, il lève sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer ; elle paroît comme un mât de navire[1] : chacun craint le coup de sa chute. Elle menace la tête du fils d'Ulysse ; mais il se détourne du coup et s'élance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en tombant, brise une roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge : le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie étouffe sa voix. Ses chevaux fougueux, ne sentant plus sa main défaillante, et les rênes flottant sur leur cou, s'emportent çà et là : il tombe de dessus son char, les yeux déjà fermés à la lumière et la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui : il donna aussitôt son corps à ses domestiques[2], et garda, comme

---

Ms. — 378 : *F.* : la gloire des combats. *Quand tu serois aussi* (*4 mots effacés*) va-t-en parmi les ombres..., *Fc.* : la gloire des combats ; *va, je* (*effacé*), enfant, va chez les ombres..., *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 380 : *F.* : sa massue pesante..., *Fc.* : noueuse, pesante. — 386 : *F.* : d'un char *ro* (*effacé*) auprès de celui, *S.* : la roue d'un char qui étoit auprès, *Sc.* : (*Comme le texte*). — 387 : *F.* : le jeune Grec *enfonce son* (*2 mots effacés*) perce d'un.... — 388 . *F.* : qui *ruisselle* (*effacé*) coule à gros.... — 389 : *F.* : ses chevaux, *Fc.* : ses chevaux fougueux.... — 389 : *F.* : ne sentant plus *la force de* (*3 mots effacés*) sa main défaillante, s'emportent çà et là, les rênes flottant sur leur cou. Il tombe..., *P.* : (*Comme F., sauf les mots effacés*), *Pc.* : (*Le texte*). — 391 : *F.* : déjà fermés, et..., *Fc.* : déjà fermés à la lumière, et..., — 392 : *Sc.* : la pâle mort étant peinte.

Ménélas, gourmandant ses propres troupes (*Iliade*, VII, 96) et celles du Rutule Numanus insultant les Troyens, qu'il appelle « Troyennes » (*Enéide*, IX, 616) :

O vere Phrygiæ, neque enim Phryges....

1. Tant elle est haute, ainsi dressée en l'air par le bras du géant.

2. Au lieu de le faire enlever, après l'avoir dépouillé de ses armes, pour le traîner attaché à un char et le priver de sépulture. Télémaque fait preuve ici de la même générosité qu'Enée à l'égard de

une marque de sa victoire, la peau du lion avec la massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée ; mais, en le cherchant, il précipite dans les enfers une foule de combattants : Hilée[1], qui avoit attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du Soleil et nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide[2] ; Démoléon[3], qui, dans la Sicile, avoit autrefois presque égalé Éryx dans les combats du ceste[4] ; Crantor[5], qui avoit été hôte et ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant dans l'Hespérie, y ôta la vie à l'infâme Cacus[6] ; Ménécrate, qui ressem-

---

Ms. — 397 : *FP*.. Aussitôt il cherche Adraste. *Pc*.. Ensuite il cherche....

Lausus (Virgile, *Enéide*, X, 827 et suiv.). — *Domestiques* : les hommes de sa maison (cf. livre II, ligne 495).

1. *Hilée*. Ce nom propre ne se trouve pas. Il peut se rattacher à un adjectif qui veut dire propice, aimable (ἵλεως).

2. *Aufide*, ancien nom de l'Ofanto, petit fleuve d'Apulie, qui se jette dans l'Adriatique. C'est le fleuve qui arrose Venouse (voir, ci-dessus, ligne 2, et la note) et dont Horace, élevé sur ses bords, a souvent parlé. — Les chevaux d'Apulie étaient renommés : Virgile note aussi que le cheval monté par un de ses guerriers est un cheval apulien (*Enéide*, XI, 678). — On sait que la mythologie ancienne représente le Soleil comme un dieu traîné dans un char auquel sont attelés quatre chevaux fougueux et qui soufflent le feu (Ovide, *Métam.*, II, 84-85).

3. *Démoléon*. Le nom a été porté par divers personnages de la légende et de l'histoire. Il se trouve dans Homère (*Iliade*, XX, 395) et dans Ovide (*Métam.*, XII, 356).

4. La légende d'Éryx, fils de Vénus et héros du ceste (voir livre V, ligne 301) est rappelée par Virgile (*Enéide*, V, 391-392, 402-403, 412-414).

5. *Crantor*, *Ménécrate* (ligne 405), *Nicostrate* (412), *Cléanthe* (414). Tous ces noms propres ont été usités. Un personnage d'Homère (*Iliade*, X, 518) porte le nom d'*Hippocoon* (406); *Eurymède* (408) ne se trouve pas ; mais plusieurs personnages portent, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, le nom d'Eurymédon.

6. La victoire d'Hercule sur le brigand Cacus est le sujet d'un des plus célèbres épisodes de l'*Enéide* (VIII, 190 et suiv.), et Fénelon

bloit, disoit-on, à Pollux[1] dans la lutte; Hippocoon Salapien[2], qui imitoit l'adresse et la bonne grâce de Castor[3] pour mener un cheval; le fameux chasseur Eurymède, toujours teint du sang des ours et des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neige du froid Apennin, et qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches; Nicostrate, vainqueur d'un géant qui vomissoit le feu dans les rochers du mont Gargan[4]; Cléanthe, qui devoit épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris[5]. Elle avoit été promise par

---

Ms. — 406 *F.*. Hippocoon, qui..., *Fc.*: Hippocoon Salapien, qui.... — 407 : *F.*. qui imitoit Pollux, pour..., *Fc.*: qui imitoit *Castor* (*effacé*) l'adresse et la bonne grâce de Castor, pour.... — 409 : *F.*. sangliers qu'il *avoit* (*effacé*) tuoit.... — 412 . *F.*: Nicostrate, qui avoit abattu un géant dans les plaines toujours fleuries de Parthénope; Cramides, . qui venoit d'épouser la jeune Cloé, fille du fleuve Liris, *Fc.*: (*Comme F., sauf* Philistor *au lieu de* Cramides), *Fc'.* · (*Comme F., sauf* Cléanthe *au lieu de* Philistor *et* Pholoé *au lieu de* Cloé), *Fc''.*: *Comme le texte*).

---

fait naître ici une occasion de la rappeler à son élève. L'*Hespérie* (voir livre I, ligne 363, et la note) est ici l'Italie.

1. Voir livre XIII, ligne 104.

2. *Salapie* était une ville située près de l'embouchure de l'Aufide. La mention dans les auteurs anciens en est assez fréquente; Tite-Live notamment la cite dans le récit de la seconde guerre punique (XXIV, xx, 5 et xlvii, 9, etc.).

3. Voir livre XIII, lignes 105-106.

4. Gargan, groupe de montagnes qui forme un vaste promontoire sur l'Adriatique au-dessus de l'Apulie, et dont Fénelon trouve le nom dans Virgile (*Enéide*, XI, 247) et dans Horace (*Odes*, II, ix, 7). — La légende d'Eurymède est d'ailleurs de son invention, comme le personnage lui-même, et on en peut dire autant de celles de Nicostrate et de Cléanthe, qui suivent. Mais Fénelon trouve dans Virgile la notion de héros particulièrement chers à Diane, Hippolyte (*Enéide*, VII, 761 et suiv.), la guerrière Camille (*Id.*, XI, 532 et suiv.). Le géant vaincu par Nicostrate vomit des flammes comme Cacus (*Id.*, VIII, 199). Enfin Cléanthe est fiancé, comme cet Othryonée dont Homère, dans un épisode de l'*Iliade* (XIII, 363 et suiv.), raconte la courte et touchante histoire (cf. livre XIII, lignes 658-660, et la note).

5. Fleuve de l'ancien Latium, plusieurs fois cité par les auteurs

son père à celui qui la délivreroit d'un serpent ailé qui étoit né sur les bords du fleuve et qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua pour tuer le monstre ; il réussit: mais il ne put goûter le fruit de sa victoire, et, pendant que Pholoé, se préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Cléanthe, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats et que la Parque[1] avoit tranché cruellement ses jours[2]. Elle remplit de ses gémissements les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux blonds, oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, et accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit et jour, les dieux, touchés de ses regrets et pressés par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout à coup changée en fontaine, qui[3], coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du dieu son père: mais l'eau de cette fontaine est encore amère; l'herbe du rivage ne fleurit

Ms. — 416 : *F.*. d'un monstre ailé..., *Fc.* : d'un serpent ailé. — 418 *F.*: dans peu de jours. Ce jeune homme..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 421 . *F.*. pendant que Cloé, se préparant *aux* (*effacé*) à un doux hyménée, attendoit Philistor, elle apprit..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 427 · *FP.* : ses beaux cheveux..., *Pc.* : ses beaux cheveux noirs, *Pc'.* · ses beaux cheveux blonds. — 428 : *F.*: de cueillir, accusa..., *Fc.*: et accusa.... — 430 : *F.*: les dieux, *press* (*effacé*) touchés.... — 431 · *F.* : du fleuve, *son père* (*2 mots effacés*) mirent ... — 432 · *F.* : en fontaine, *dont les eaux coulent* (*4 mots effacés*) qui, coulant dans le sein.... — 433 : *F.* : joindre ses eaux *aux* (*effacé*) à celles...

anciens, notamment par Tite-Live, dans le récit de la seconde guerre punique (XXVI, IX, 3 et XXXIV, 8); aujourd'hui le Garigliano. Sur la divinité du fleuve, cf. la ligne 1083 du livre XIV. — *Pholoé* est un nom géographique : il ne se trouve pas comme nom de femme.

1. Voir la note de la ligne 83 du livre III.
2. Voir la note de la ligne 660 du livre XIII.
3. Pour la construction, cf. ci-dessus, ligne 372.

jamais, et on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ces tristes bords [1].

Cependant Adraste, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empressement. Il espéroit de [2] vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, et il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse et d'une audace extraordinaire [3], auxquels il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient, dans le combat, faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce commencement du combat, sans doute ces trente hommes, environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine à le tuer : mais Minerve les fit égarer [4].

Adraste crut voir et entendre Télémaque dans un endroit de la plaine enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattants : il court, il vole, il veut se rassasier de sang ; mais, au lieu de Télémaque, il aperçoit le vieux Nestor, qui, d'une main tremblante, jetoit au hasard quelques traits inutiles [5]. Adraste, dans sa fureur,

---

Ms. — 436 : *F.* : on *n'y* (*effacé*) ne trouve..., — 438 : *F.* : Adraste *indig* (*effacé*), qui apprit.... — 450 : *F.* : Adraste crut *entendre* (*effacé*) voir et entendre.... — 455 : *FP.* : traits inutiles. Dans sa fureur, il veut.... *Pc.* (*Le texte*).

---

1. L'aventure de Pholoé, que Fénelon imagine, semble-t-il, à la manière d'Ovide, se termine comme celle de la nymphe Aréthuse, qui, d'après ce poète (*Métam.*, V, 360 et suiv.), fut changée en fontaine, mêlant ses eaux à celles du fleuve Alphée, dont elle était aimée.

2. Voir livre I, ligne 466, et la note.

3. Sur cette orthographe, voir la note de la ligne 451 du livre II.

4. *Égarer* = s'égarer. Voir la note de la ligne 894 du livre XI.

5. Comme le vieux Priam dans Virgile (*Enéide*, II, 544) :

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit....

« Ainsi parla le vieillard ; puis il lança un trait sans force et sans portée. »

veut le percer ; mais une troupe de Pyliens[1] se jeta autour de Nestor. Alors une nuée de traits obscurcit l'air et couvrit tous les combattants ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourants et le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée ; la terre gémissoit sous un monceau de morts ; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone et Mars[2], avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégouttantes de sang[3], repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle et renouveloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces divinités ennemies des hommes repoussoient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus, dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir et fureur brutale ; la sage et invincible Pallas elle-même, l'ayant vu, frémit et recula d'horreur.

Cependant Philoctète, marchant à pas lents[4] et tenant dans ses mains les flèches d'Hercule, se hâtoit d'aller au secours de Nestor. Adraste, n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, aux-

---

Ms. — 458. *F.* : que les cris des mourants, *Fc.* : les cris plaintifs.... — 462 : *F.* : avec les Furies infernales, repaissoient leurs yeux de ce spectacle.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 465 : *FP.* ennemies de l'homme..., *Pc.* ennemies des hommes. — 473 : *F.* d'aller au secours *du sage* (2 *mots effacés*) de Nestor. Adraste *ne pouvoit* (2 *mots effacés*) n'ayant pu....

---

1. Voir livre I, ligne 252.
2. Mars et Bellone sont des divinités de la mythologie latine, que les Romains ont identifié au dieu Arès et à la déesse Enyô (*Iliade*, V, 333) de la mythologie grecque : mais voir, à ce sujet, la note de la ligne 27 du livre I.
3. Souvenir d'Ovide qui revêt Tisiphone d'un manteau rouge dégouttant de sang (*Métam.*, IV, 481) :

.... Fluidoque cruore rubentem
Induitur pallam.

4. A cause de son infirmité (voir livre XII, ligne 609). Toutefois l'expression paraît en contradiction avec *se hâtoit* de la ligne suivante.

quels il avoit fait mordre la poudre. Déjà il avoit abattu Ctésilas[1], si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable[2] et qu'il devançoit, dans son pays, les plus rapides flots de l'Eurotas et de l'Alphée[3]. A ses pieds étoient tombés Eutyphron[4], plus beau qu'Hylas et aussi ardent chasseur qu'Hippolyte[5]; Ptérélas, qui avoit suivi Nestor au siège de Troie, et qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage et de sa force ; Aristogiton[6], qui, s'étant baigné, disoit-on, dans les ondes du fleuve Achéloüs[7], avoit reçu secrètement de ce dieu la

---

Ms. — 476 : *F.*. la poudre. Il avoit..., *Fc.*: Déjà il avoit ... — 478. *F.*: il devançoit en son pays. *PS.*: (*Le texte*). — 479 : *F.*: flots *d'* (*effacé*) de l'Eurotas. — 480 . *F.*. qu'Hylas et *plus adroit à tous les exercices du corps* (8 *mots effacés*) aussi ardent.... — 485 · *F.*· avoit reçu *d* (*effacé*) secrètement....

V (478) *suit F.*; — (479) . de l'Eurotas et l'Alphée ; — (480-481) · plus beau qu'Hylas, aussi ardent....

---

1. Le nom est imaginaire, comme le personnage.

2. Souvenir de Virgile, parlant du dressage du poulain (*Géorg.*, III, 194) :

.... *Vix summa vestigia ponat arena.*

« Qu'à peine il imprime la trace de ses pas sur le sable. »

3. L'*Eurotas* est un fleuve de la Laconie ; l'*Alphée*, de l'Elide : mais leurs sources, en Arcadie, sont voisines.

4. Le personnage est imaginaire. Le nom a été usité et forme le titre d'un dialogue de Platon.

5. Hippolyte, fils de Thésée (voir livre XIV, ligne 835), que la tradition représente comme voué surtout à la chasse et au culte de Diane ; — Hylas, compagnon d'Hercule, qui, au cours de l'expédition des Argonautes, se noya en puisant l'eau d'une source, dont les nymphes l'entraînèrent. L'aventure d'Hylas est rappelée par Virgile (*Bucoliques*, VI, 43-44). Hippolyte était assez connu par la *Phèdre* de Racine.

6. Le personnage est imaginaire ; le nom a été porté par plusieurs personnages historiques. — *Ptérélas* (ligne 481) est également un personnage imaginaire. Mais le nom est historique : Molière l'a rappelé dans son *Amphitryon* (I, 1), l'empruntant à Plaute.

7. Fleuve d'Epire : sur sa divinité, cf., ci-dessus, ligne 415 et la ligne 1083 du livre XIV.

vertu de prendre toutes sortes de formes[1]. En effet, il étoit si souple et si prompt dans tous ses mouvements qu'il échappoit aux mains les plus fortes : mais Adraste, d'un coup de lance, le rendit immobile, et son âme s'enfuit d'abord[2] avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillants capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épis[3] dorés, pendant la moisson, tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il exposoit inutilement sa vieillesse. Sa sagesse l'avoit quitté ; il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate[4], son fils, qui, de son côté, soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son père[5]. Mais le moment fatal étoit venu où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu[6].

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber : mais il l'évita ; et, pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup

---

Ms. — 495 : *F.* : il ne songeoit qu'à suivre..., *Fc.* : ne songeoit plus qu'à suivre.

---

1. Achéloüs avait lui-même le don de se métamorphoser (Ovide, *Métam.*, VIII, 881-882).

2. « Ses forces s'enfuient avec son sang » (Ovide, *Métam.*, VII, 859).

Fugiunt cum sanguine vires.

D'abord (voir encore ligne 506), dès l'abord, immédiatement.

3. Voir, ci-dessus, la note de la ligne 345.

4. Voir la note de la ligne 451 du livre IX.

5. Telle est aussi, dans Virgile, l'attitude de Lausus, fils de Mézence (*Enéide*, X, 800).

6. C'est, dans Virgile (*Enéide*, XI, 160), le sentiment d'Evandre pleurant son fils Pallas :

Contra ego vivendo vici mea fata, superstes
Restarem ut genitor !

« Moi, au contraire, ma vie a dépassé ce que me devait le destin et je suis resté pour survivre à mon fils ! »

qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent d'abord à sortir avec un ruisseau de sang ; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prés[1] ; ses yeux étoient déjà presque éteints, et sa voix, défaillante. Alçée[2], son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, et n'eut le temps que de le mener entre les bras de son père. Là il vouloit parler et donner les dernières marques de sa tendresse ; mais, en ouvrant la bouche, il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage et l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, et ne pouvoit souffrir la lumière.

« Malheureux, disoit-il, d'avoir été père et d'avoir vécu si longtemps ! Hélas ! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siège de Troie[3] ? Je serois mort avec gloire et sans amer-

---

Ms. — 506 : *F.* . son teint *se flètrit* (*2 mots effacés*) *plus blanc que les lys et* (*6 mots effacés*) se flétrit comme une fleur.... — 510 : *F.* : comme il alloit le tomber (*sic*), *P.* : il alloit tomber. — 512 : *F.* : il voulut parler, *PS.* : il vouloit parler. — 513 . *F.* : mais ouvrant..., *Fc.* : mais, en ouvrant.... — 524 : *F.* : sans douleur, *Fc.* : sans amertume.

V (512) suit *F.*

---

1. Comparaison exactement traduite d'un vers de Virgile (*Énéide*, XI, 68) :

Qualem virgineo demessum pollice florem.

2. Personnage imaginaire. Mais ce nom propre a été usité en Grèce : ce fut notamment, on le sait, celui d'un des plus grands lyriques du VIIe siècle.

3. Calydon, en Etolie, était désolée par un sanglier monstrueux,

tume. Maintenant, je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée et impuissante[1] : je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils, ô mon fils, ô cher fils Pisistrate, quand je perdis ton frère Antiloque[2], je t'avois pour me consoler : je ne t'ai plus ; je n'ai plus rien, et rien ne me consolera ; tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me re-

---

Ms. — 525 : *F.* : une vieillesse méprisée..., *Fc.* : vieillesse douloureuse, méprisée.... — 526 : *F.* : je ne vis plus qu'à la douleur, je n'ai plus.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 528 : *Sc.* : ô mon fils ! ô mon fils ! ô cher Pisistrate !

V (528) suit *Sc.*

---

que tua Méléagre, fils d'Œnée, roi de ce pays. Nestor était au nombre des chasseurs (Ovide, *Métam.*, VIII, 313). Quant à l'expédition que les Argonautes dirigèrent vers la Colchide (il n'y a point eu de ville du nom de Colchos[a]) pour s'emparer de la Toison d'or, les traditions recueillies par Apollodore (*Bibliothèque*, II, 9), par Apollonius de Rhodes (*Argonautiques*, I), par Hygin (fable 10) n'y font point figurer Nestor ; mais il est nommé, dans le récit de cette aventure, par Valérius Flaccus (*Argon.*, VI, 569). Il est difficile de dire si Fénelon a lu ce poète, ou s'il a seulement recueilli son témoignage de seconde main. — Enfin *le premier siège de Troie* est celui par lequel Hercule se rendit maître de la ville sous Laomédon, père de Priam : Fénelon ne paraît supposer ici que Nestor se trouvait parmi les compagnons d'Hercule que parce qu'à l'époque de la guerre de Troie, il avait, selon Homère (*Iliade*, I, 250), déjà vu s'éteindre deux générations d'hommes.

1. Encore un souvenir de l'Evandre de Virgile (*Enéide*, XI, 177) :

.... Vitam moror invisam, Pallante perempto.

« Je traîne une vie qui m'est odieuse, puisque Pallas n'est plus. »

2. Nestor rappelle également la mort de son fils devant Troie, dans l'*Odyssée* d'Homère (III, 111-112). — Cette mort d'Antiloque, tué par Memnon, est racontée par Quintus de Smyrne (*Posthomerica*, II, 247 et suiv.), qui dépeint également la douleur de Nestor.

a. *Colchos* est en réalité l'accusatif du nom de peuple *Colchi*. C'est par erreur que quelques grands écrivains, notamment Corneille et Racine, l'ont pris pour un nom de ville.

garde. Antiloque, Pisistrate, ô chers enfants, je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux : la mort de l'un rouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O Pisistrate, tu es mort, comme ton frère, en homme courageux ; il n'y a que moi qui ne puis mourir. »

En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit ; mais on arrêta sa main : on lui arracha le corps de son fils, et, comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où, ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat ; mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste et Philoctète se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelants, comme ceux d'un lion et d'un léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caïstre[1]. Les menaces, la fureur guerrière et la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches ; ils portent une mort certaine partout où ils lancent leurs traits ; tous les combattants les regardent avec effroi. Déjà ils se voient l'un l'autre, et Philoctète tient en main une de ces flèches terribles[2] qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains et dont les blessures sont irrémédiables : mais Mars, qui favorisoit

---

Ms. — 534. *F.* : la mort de l'un *ren* (*effacé*) rouvre.... — 538 : *F.* : il n'y a que *mort* (*effacé*) moi qui.... — 543 : *F.* : on le reporta..., *Fc.* : on le porta.... — 544 : *F.* : ses forces, il revint au combat, *Fc.* : il voulut retourner au combat. — 553 : *F.* : l'un l'autre, *mais* (*effacé*) et Philoctète.... — 555 : *F.* : jamais manqué dans ses mains, *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

1. Fleuve de Lydie, qui se jette, près d'Ephèse, dans la mer Egée. La mention en est fréquente chez les auteurs anciens ; il est nommé notamment dans Homère (*Iliade*, II, 461).

2. On se souvient que ce sont les flèches d'Hercule. Voir livre XII, ligne 138 et suiv.

le cruel et intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il pérît si tôt; il vouloit, par lui, prolonger les horreurs de la guerre et multiplier les carnages. Adraste étoit encore dû à la justice des dieux[1] pour punir les hommes et pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il[2] est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque[3], jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siège de Troie[4]. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira sa flèche contre Amphimaque : elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent et furent couverts des ténèbres de la mort; sa bouche, plus vermeille que les roses dont l'Aurore naissante sème l'horizon, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues; ce visage si tendre et si gracieux se défigura tout à coup. Philoctète lui-même en eut pitié[5]. Tous les combattants gémirent, en

---

Ms. — 559 : *F.* encore dû *au* (*effacé*) à la justice.... — 560 . *F.* : pour punir les hommes. Dans le moment..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 567 . *F.* : Philoctète reçut le coup, *Fc.* eut reçu le coup. — 567 : *F.* : qu'il tira *u* (*effacé*) sa flèche. — 568 : *F.* : Aussitôt ses beaux yeux noirs furent couverts, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 573 : *F.* : et si gracieux, *en se resserrant* (3 *mots effacés*) se défigura, *FcP.* : et si gracieux tout à coup se défigura, *Pc.* : (*Le texte*). — 574 : *F.* . en eut pitié. *Il le vit tomber dans* (5 *mots effacé*) Tous les....

---

1. Entendez : la justice des dieux avait encore besoin de lui. Voir le début de la note de la ligne 508 du livre XIII et la note de la ligne 850 du livre XIV.

2. *Il* : Philoctète.

3. Personnage imaginaire. Le nom est porté par un guerrier de l'*Iliade* (II, 620 et XIII, 185).

4. *Iliade*, II, 673.

Νιρεὺς, ὅς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν
τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ'ἀμύμονα Πηλείωνα.

« Nirée, qui fut le plus beau, après le vaillant fils de Pélée, de tous les Grecs qui vinrent sous les murs d'Ilion. »

5. Ainsi Enée, dans Virgile, quand il vient de tuer le jeune Lau-

voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, et ses cheveux, aussi beaux que ceux d'Apollon[1], traînés dans la poussière.

Philoctète, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat : il perdoit son sang et ses forces ; son ancienne blessure[2] même, dans l'effort du combat, sembloit prête à se rouvrir et à renouveler ses douleurs : car les enfants d'Esculape[3], avec leur science divine, n'a[*v*]oient pu le guérir entièrement[4]. Le voilà prêt à tomber dans un monceau de corps sanglants qui l'environnent. Archidame, le plus fier et le plus adroit de tous les Œbaliens[5] qu'il avoit menés avec lui pour fonder

---

Ms. — 575 : *F.* . dans son sang, et ses cheveux..., *Fc.* : (*Comme le texte*) — 578 : *F.* . Amphimaque *sentit qu'* (2 *mots effacés*) fut contraint. .. — 583 : *F.* : n'avoient pu, *PS.* : n'auroient pu. — 584 : *FP.* . qui l'environne, *Pc.* . qui l'environnent.

V (583) suit *F.*

---

sus (*Enéide*, X, 828) : « Quand le fils d'Anchise vit l'expression du visage du mourant, ce visage qui pâlissait effroyablement, il gémit, pris d'une pitié profonde.

Ut vultum vidit morientis et ora,
Ora modis Anchisiades pallentia miris
Ingemuit miserans graviter.

1. C'est ce que dit Ovide (*Mét.*, III, 421) des cheveux de Narcisse :

... Dignos Baccho, dignos et Apolline crines.

Homère appelle Apollon le dieu à la longue chevelure, ἀκερσεκόμης (*Iliade*, XX, 39. — Cf. Virgile, *Enéide*, IX, 637 ; Horace, *Odes*, I, XXI, 2, etc.).

2. Voir livre XII, ligne 216.

3. Voir livre XII, ligne 563, et la note.

4. Voir livre XII, lignes 606-609. — Sur la constitution du texte, voir Ms. 583. Par exception, nous corrigeons, selon la leçon de *F.*, celle du manuscrit *P.*, que nous suivons partout ailleurs, mais qui présente manifestement ici une erreur de copie.

5. La Fable (Hygin, fable 78) citait un roi de Sparte, aïeul d'Hélène, du nom d'Œbalus : de là le nom d'Œbalien pris par les poètes

Pétilie[1], l'enlève du combat dans le moment où Adraste l'auroit abattu sans peine à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister ni retarder sa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit : c'est un torrent, qui, ayant surmonté ses bords, entraîne, par ses vagues furieuses, les moissons, les troupeaux, les bergers et les villages[2].

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs et il vit le désordre des siens, qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes, les bois, les montagnes, les fleuves mêmes

Ms. — 592 *FP.* : les bergers, les villages, *Pc.* les bergers et les villages. — 593 : *F.* : entendit les cris..., *Fc.* entendit de loin les cris.... — 594 : *F.* : il vit la fuite des siens..., *Fc.* il vit le désordre des siens....

latins comme synonyme parfois de Lacédémonien, parfois de Tarentin, la ville de Tarente ayant été fondée par des Spartiates (voir livre VIII, lignes 546-548). — Archidame est ici un héros imaginaire. Mais plusieurs rois de Sparte ont porté ce nom.

1. Voir livre VIII, lignes 548-549. Mais Fénelon ne nous avait nulle part avertis que Philoctète, pour fonder Pétilie, eût eu recours à la collaboration de Tarentins ou de Spartiates. — Sur *menés*, voir la note de la ligne 485 du livre III.

2. Imité et presque traduit d'Ovide dans sa peinture du déluge (*Métam.*, I, 285-287) :

Exspatiata ruunt per apertos flumina campos,
Cumque satis arbusta simul pecudesque virosque
Tectaque cumque suis rapiunt penetralia sacris.

Mais l'idée de la comparaison vient de Virgile, qui s'en sert pour peindre l'irruption des Grecs dans le palais de Priam (*Énéide*, II, 496) :

Non sic, aggeribus ruptis cum spumeus amnis
Exiit, oppositasque evicit gurgite moles,
Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnes
Cum stabulis armenta trahit.

« Avec moins de force, quand un fleuve écumant a rompu ses digues, s'est échappé et a brisé de ses tourbillons les obstacles qui le maintenaient, il lance sur les champs cultivés ses vagues furieuses, et, traversant toute l'étendue des plaines, avec leurs étables, entraîne les troupeaux. »

les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs. Télémaque gémit ; l'indignation paroît dans ses yeux ; il quitte les lieux où il a combattu longtemps avec tant de danger et de gloire. Il court pour soutenir les siens ; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin, il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées[1]. Minerve avoit mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent[2]. Jamais Mars, dans la Thrace[3], n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix quand il appelle les Furies infernales, la guerre et la mort.

Ce cri de Télémaque porte le courage et l'audace dans le cœur des siens ; il glace d'épouvante les ennemis : Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages le font frémir, et ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois[4] ses genoux tremblants commen-

---

Ms. — 600 : *F.* . pour soutenir les siens. De loin..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 614 . *F.* : tremblants *se* (*effacé*) commencèrent....

---

1. Souvenir, mais bien affaibli, d'un célèbre épisode du chant XVIII de l'*Iliade* (202-231) : Homère y montre Achille, protégé par Minerve, qui unit sa voix à la sienne, s'en allant devant les remparts pour y pousser trois fois un cri terrible et porter ainsi la confusion et la terreur dans le camp troyen.

2. Ainsi, dans Virgile, « toute la montagne d'alentour retentit » du gémissement des Rutules quand ils voient tomber leur roi Turnus (*Enéide*, XII, 926) :

... totusque remugit
Mons circum....

3. Mars, dieu sauvage et terrible, passait (Homère, *Odyssée*, VIII, 361 ; Hérodote, V, 7, etc.) pour être honoré et se plaire surtout parmi les rudes populations de la Thrace.

4. Cf., pour ce mouvement, usuel dans la poésie latine (voir, par exemple Virgile, *Enéide*, IV, 690-691), livre II, lignes 444-446.

cèrent à se dérober sous lui ; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit. Une pâleur de défaillance et une sueur froide se répandit[1] dans tous ses membres ; sa voix enrouée et hésitante ne pouvoit achever aucune parole ; ses yeux, pleins d'un feu sombre et étincelant, paroissoient sortir de sa tête ; on le voyoit, comme Oreste, agité par les Furies[2] ; tous ses mouvements étoient convulsifs. Alors il commença à croire qu'il y a des dieux. Il s'imaginoit les voir irrités et entendre une voix sourde qui sortoit du fond de l'abîme pour l'appeler dans le noir Tartare ; tout lui faisoit sentir une main céleste et invisible, suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper. L'espérance étoit éteinte au fond de son cœur ; son audace se dissipoit, comme la lumière du jour disparoît quand le soleil se couche dans le sein des ondes et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste, trop longtemps souffert sur la terre, trop longtemps, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment[3], l'impie Adraste touchoit enfin à sa dernière heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin : l'horreur, les cuisants remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne[4] qui

---

Ms. — 621 : *FP.* : étoient convulsifs. Il croyoit voir les Dieux irrités et entendre ... *Pc.* : (*Le texte*). — 623 : *F.* une voix secrète qui sortoit comme de l'abîme, *Fc.* : une voix *sort* (*effacé*) sourde qui sortoit du fond de l'abîme. — 625 : *F.* . faisoit sentir une *ven* (*effacé*) main invisible, *Fc.* (*Comme le texte*). — 629 : *F.* . se couche *et* (*effacé*) dans le.... — 630 : *F.* des ombres de la nuit. *L'infor* (*effacé*) L'impie....

---

1. Voir ligne 451 du livre II, et la note.
2. C'est le mot d'Horace (*Satires*, II, III, 135). D'ailleurs la légende à laquelle fait ici allusion Fénelon était assez connue en France par la dernière scène de l'*Andromaque* de Racine.
3. Cf., ci-dessus, ligne 560.
4. *Averne*. Ce nom d'un lac de Campanie (*Enéide*, V, 813), qu'on

s'ouvre et les tourbillons de flammes[1] qui sortent du noir Phlégéthon[1] prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole : tel qu'un homme dormant, qui, dans un songe affreux, ouvre la bouche et fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toujours, et il la cherche en vain[2]. D'une main tremblante et précipitée, Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des dieux[3], se couvre de son bouclier ; il semble que la victoire, le couvrant de ses ailes, tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête : le courage doux et paisible reluit dans ses yeux ; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage et mesuré au milieu

---

Ms. — 645. *FP.* : intrépide et paisible comme..., *Pc.* : intrépide comme....

---

regardait comme une entrée des enfers (*Id.*, VI, 201, 238), avait fini par désigner les enfers eux-mêmes (*Id.*, VI, 126).

1. C'est la traduction même des mots par lesquels Virgile (*Enéide*, VI, 550-551) représente le cours du fleuve de feu qu'est le Phlégéton. Voir encore la note de la ligne 80 du livre XIV, et ci-dessous, celle de la ligne 729.

2. Imité de Virgile, qui compare les efforts impuissants de Turnus, lorsqu'il se sent perdu, dans son dernier combat contre Enée, à ceux que nous faisons vainement dans le sommeil (*Enéide*, XII, 906-912) : « Notre langue ne peut parler ; les forces que notre corps se connaît manquent à leur tâche ; la voix, les paroles ne sortent pas. »

Nec lingua valet, non corpore notæ
Sufficiunt vires, nec vox aut verba sequuntur.

3. *Comme l'ami*, en sa qualité d'ami. — Tour très fréquent au XVII[e] siècle. C'est ainsi que Malherbe écrit (*Poésies*, LXXXI, *Stances spirituelles*) :

Il est bien dur à sa justice (*la justice de Dieu*)
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour :
Mais comme notre père il excuse nos crimes.

— Pour le fond, Fénelon exprime en un langage païen l'idée chrétienne de la *prédilection* divine dont sont l'objet les *prédestinés* au salut. Télémaque est l'un d'eux, en face du *réprouvé* Adraste.

des plus grands périls[1]. Le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier[2]. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi et laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattants, en silence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement[3], et on attendit de leur combat la décision[4] de toute la guerre. Les deux glaives, brillants comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois et portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattants s'allongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout à coup, et enfin se saisissent. Le lierre, en naissant

---

Ms. — 654 : *F.* : l'épée à la main *lui* (*effacé*), se hâte.... — 656 · *S.* : quand on les vit ainsi combattre de près. — 659 : *FP.* : de leur combat la destinée de toute la guerre, *Pc.* : la décision de.... — 662 . *S.* · sur leurs armes polies.

---

1. Cf. livre XIII, ligne 617 et la note de la ligne 633, et livre XIV, ligne 308.

2. Tel est l'effet du coup dont, dans Homère (*Iliade*, XXII, 291), Hector cherche vainement à frapper Achille ; — de celui aussi que, dans Virgile (*Enéide*, II, 545), le vieux Priam lance inutilement contre Pyrrhus :

.... rauco quod protinus ære repulsum....

« Le trait, aussitôt repoussé par le bouclier avec un son rauque... »

3. C'est ce que font aussi, dans Virgile (*Enéide*, XII, 702-705), les Troyens, les Rutules et tous les peuples de l'Italie, quand commence le duel décisif des deux héros principaux du poème, Enée et Turnus.

4. *La décision*, c'est-à-dire : on attendit que, par leur combat, il fût décidé de toute la guerre. Cet emploi de *décision* signifiant, non pas l'acte de se décider, mais l'acte qui décide, est assez rare : Littré n'en cite qu'un exemple, tiré d'Amyot. Mais nous l'avons vu tout récemment, au cours des derniers événements (1914-1918), redevenir usuel dans le style militaire.

au pied d'un ormeau, n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre[1], que ces deux combattants se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force; Télémaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi et pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain : dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enlève de terre et le renverse sur le sable. Alors cet impie, qui avoit toujours méprisé les dieux, montre une lâche crainte de la mort[2] ; il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire; il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque.

« Fils d'Ulysse, dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes dieux : ils me punissent comme je l'ai mérité. Il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir[3] la vérité : je la vois, elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre père, qui est loin d'Ithaque, et touche votre cœur[4]. »

Ms. — 675 : *FP.* . montra, *Pc.* : montre. — 679 . *F.* : Fils d'Ulysse, dit-il, c'est maintenant *Fc.* . dit-il, enfin c'est maintenant.

---

1. Image souvent usitée par les poètes anciens. Fénelon peut ici se souvenir de Catulle (LXI, 34-35), d'Horace (*Epodes*, XV, 5), d'Ovide (*Métam.*, IV, 365). Mais il n'est pas vraisemblable que le duc de Bourgogne eût expliqué aucun de ces trois textes.

2. Voir, ci-dessous, lignes 713-714.

3. *Pour voir* = de manière qu'ils voient (voir la note de la ligne 4 du livre III, et celle de la ligne 776 du livre XIII).

4. Ainsi, dans un des plus célèbres passages de l'*Iliade* (XXIV, 486 et 504), Priam, implorant la pitié d'Achille, invoque par deux fois le souvenir du père du héros; ainsi, dans l'*Enéide* (XII, 933-934), Turnus, vaincu par Enée, cherche à l'attendrir en lui rappelant Anchise.

Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux[1], avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt :

« Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir ; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, ô Adraste ; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout ce que vous avez usurpé ; rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie[2], que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons. Vivez, et devenez un autre homme : apprenez, par votre chute, que les dieux sont justes, que les méchants sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le mensonge, qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu. Donnez-nous pour otage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation. »

A ces paroles, Télémaque laisse relever[3] Adraste et lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi ; mais aussitôt Adraste lui lance un second dard fort court, qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derrière un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec.

Ms. — 693 : *FP.* : sur les bords de la grande Hespérie, que vous avez souillés, *Pc.* : sur la côte de la grande Hespérie que vous avez souillée. — 701 : *F.* : votre fils, avec douze..., *Fc.* : votre fils Métrodore, avec.... — 706 : *F.* : si aigu, *si perçant (effacé)* et lancé.... — 709 : *FP.* : la poursuite de Télémaque, *Pc.* : du jeune Grec.

V (698-699) : et dans le mensonge, et qu'enfin....

---

1. La note de la ligne 672 du livre XI trouve ici son application.
2. Voir livre I, ligne 363, et la note.
3. *Laisse relever Adraste* = laisse Adraste se relever. Cf., ci-dessus, ligne 449, et la note.

Alors celui-ci s'écrie :

« Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous : l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les dieux craint la mort[1] ; au contraire, celui qui les craint ne craint qu'eux[2]. »

En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens et fait signe aux siens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper chemin[3] au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage ; mais tout à coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi : il le saisit d'une main victorieuse ; il le renverse comme le cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent les campagnes. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur : il enfonce son glaive, et le précipite dans les flammes du noir Tartare[4], digne châtiment de ses crimes.

Ms. — 718 : *S.* : Adraste prêt d'être surpris fait semblant.... — 726 : *F.* : Il ne l'écoute plus *et d'un coup de son glaive* (*7 mots effacés*) quoique.... — *Entre* 730 et 731 : *F.* (*Une main moderne a introduit l'indication* : L. XXI), *Pc.* . *Seizième livre* (*effacé*), *Sc.* : 21e livre.

V (722-723) du haut de l'Olympe. — (726) : dorent la campagne.

---

1. Parce qu'il est sans espérance (S. Paul, I *Thessalon.*, IV, 13).

2. Souvenir, semble-t-il, des vers d'*Athalie* (cf. livre XI, ligne 337 et la note) :

> Soumis avec respect à sa volonté sainte,
> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte. (I, 1.)

3. *Couper chemin*, expression toute faite, et d'un emploi usuel, semble-t-il, au XVIIe siècle, comme *faire chemin*, *rebrousser chemin*.

> A tous vos démêlés coupons chemin, de grâce.
> (MOLIÈRE, *Le Misanthrope*, II, 1.)

4. Les *flammes de l'enfer* sont une conception chrétienne. On ne

A peine[1] Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance ; ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de réconciliation.

Métrodore, fils d'Adraste, que son père avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avoit affranchi et comblé de biens, et auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt : il le tua par derrière pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, et la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, et on le fit mourir[2].

Télémaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté et d'un naturel excellent, que les plaisirs et les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes.

« Hélas ! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune prince : plus il a d'élévation et

---

Ms. — 734 : *F.* : réconciliation. Le fils d'Adraste, nommé Métrodore, que..., *Fc.* : (*Comme le texte*), — 736 . *F.* : d'injustice et de cruauté, *Fc.* : d'injustice et d'inhumanité. — 739 : *F.* : comblé de biens, *le trahit dans sa* (*4 mots effacés*) et auquel seul il se confia, *P.* : (*Le texte*), *S.* : et auquel il se confioit, *Sc.* : (*Comme le texte*).

V (739) : et auquel seul il se confia. — (750) : prospérité d'un jeune prince.

---

voit guère que les poètes païens aient parlé des *flammes du Tartare* ; toutefois rappelons que l'un des trois fleuves qui l'arrosent, le Phlégéthon, roule des flammes.

1. Ici commence le livre XXI dans les éditions en vingt-quatre livres. Fénelon avait d'ailleurs eu quelque temps l'idée d'établir à cette place la séparation des livres XV et XVI de la division en dix-huit livres. Voir Ms. *Entre* 730 *et* 731.

2. C'est ce que Plutarque raconte des assassins de Pompée, qui avaient cru faire leur cour à César en lui présentant la tête de son illustre adversaire (*Vie de Pompée*, LXXX, 5).

de vivacité, plus il s'égare et s'éloigne de tout sentiment de vertu. Et maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, grâces aux dieux, et les instructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer. »

Les Dauniens assemblés demandèrent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer, par ses vertus, l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la royauté. Ils remercioient les dieux d'avoir frappé le tyran ; ils venoient en foule baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, et leur défaite étoit pour eux comme un triomphe.

Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie et qui faisoit trembler tant de peuples, semblable à ces terrains qui paroissent fermes et immobiles, mais que l'on sape peu à peu par-dessous : longtemps on se moque[1] du foible travail qui en attaque les fondements ; rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle ; cependant tous les soutiens souterrains sont détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout à coup le terrain s'affaisse et ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste et trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds[2]. La fraude et l'inhumanité sapent peu à

Ms. — 751 : *S.* : de vivacité, plus il s'éloigne... — 761 : *F.* : qui *éto* (*effacé*) avoit été.... — 765 : *S.* : dans l'Hespérie, qui faisoit. — 767 : *F.* : fermes et inébranlables, *Fc.* : et immobiles.... — 769 : *F.* : les fondements ; *mais* (*effacé*) rien ne paroît *éb* (*effacé*) affoibli, tout est uni et immobile ; cependant..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

---

1. *On se moque*, et, une ligne plus haut, *l'on sape*. Ceux qui sapent ne sont sans doute pas les mêmes que ceux qui se moquent. Il y a là quelque négligence.

2. « *C'est ainsi que les prospérités de Louis XIV, au lieu d'assurer*

peu tous les plus solides fondements de l'autorité légitime[1] : on l'admire[2], on la craint, on tremble devant elle, jusqu'au moment où elle n'est déjà plus; elle tombe de son propre poids, et rien ne peut la relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi et de la justice[3], qui attirent l'amour et la confiance.

Ms. — 777 : *Sc.* : l'autorité illégitime.

V (777) suit *Sc*.

---

un véritable bonheur à son royaume, ont creusé peu à peu le précipice où nous le voyons tombé aujourd'hui. » (*R. 1719*.)

1. La prétendue correction *illégitime* (voir Ms. et *V*, 777) fausse tout à fait la pensée de Fénelon.

2. *On l'admire* : on la considère avec étonnement. Sens fréquent au XVIIe siècle et que la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1694) consacre par cet exemple : *J'admire la folie des hommes.*

3. Entendez : les vrais soutiens, qui sont constitués par la bonne foi et la justice.

SEIZIÈME LIVRE[1]

1. Sommaire de l'édition dite de Versailles (1824). — *Les chefs de l'armée s'assemblent pour délibérer sur la demande des Dauniens. Télémaque, après avoir rendu les derniers devoirs à Pisistrate, fils de Nestor, se rend à l'assemblée, où la plupart sont d'avis de partager entre eux le pays des Dauniens, et offrent à Télémaque, pour sa part, la fertile contrée d'Arpine. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de laisser aux Dauniens leurs terres et de leur donner pour roi Polydamas, fameux capitaine de leur nation, non moins estimé pour sa sagesse que pour sa valeur. Les alliés consentent à ce choix, qui comble de joie les Dauniens, Télémaque persuade ensuite à ceux-ci de donner la contrée d'Arpine à Diomède, roi d'Étolie, qui étoit alors poursuivi avec ses compagnons par la colère de Vénus, qu'il avoit blessée au siège de Troie. Les troubles ainsi terminés, tous les princes ne songent plus qu'à se séparer pour s'en retourner chacun dans son pays.*

SEIZIÈME LIVRE

Les chefs de l'armée s'assemblèrent, dès le lendemain, pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, et les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avoit flétri son cœur, comme la pluie abat et fait languir, le soir, une fleur qui étoit, le matin, pendant la naissance de l'aurore, la gloire et l'ornement des vertes campagnes[1]. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir : loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme[2] les

Ms. — *Pc.* * : Seizième livre, *S.* : *livre seizième* (*effacé*), *seizième livre* (*effacé*). — 2 : *F.* : aux Dauniens. *Les deux* (*effacé*) On prenoit.... — 5 : *S.* : dans le conseil. — 6 : *F.* . la douleur avoit flétri.... *Fc.* . (*Comme le texte*). — 7 : *F.* : comme *un orage* (*effacé*) la pluie *flétr* (*effacé*) abat et fait languir une fleur qui étoit le matin, dans la naissance de l'aurore, la gloire et *le* (*effacé*) l'ornement.... *Fc.* . (*Comme le texte*). — 10 : *F.* : ne pouvoient *ni* (*effacé*) tarir....

1. Souvenir d'un vers de Virgile, qui lui-même, empruntant l'idée à Homère (*Iliade*, VIII, 306-308), compare le jeune Euryale mourant « à une fleur éclatante, qui, tranchée tout d'un coup par le soc, languit et meurt, ou au pavot, qui, la tige lassée, baisse la tête quand la pluie vient à l'alourdir. »

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens, lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia cum forte gravantur.
(*Enéide*, IX, 435-437.)

2. *Charme*. Pour le sens du mot, cf. la ligne 172 du livre VIII, et la note.

* Pour *F* et *Sc*, voir, ci-dessus, livre XV, Ms. *entre* 730 *et* 731.

plus cuisantes peines. L'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné vieillard; la lumière même lui étoit odieuse: son âme ne demandoit plus qu'à quitter son corps et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain : son cœur, en défaillance, étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs aliments. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant il ne répondoit que par des gémissements et des sanglots. De temps en temps on l'entendoit dire : « O Pisistrate, Pisistrate ! Pisistrate, mon fils, tu m'appelles ! Je te suis : Pisistrate, tu me rendras la mort douce. O mon cher fils ! Je ne désire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. » Il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gémissant et levant les mains et les yeux noyés de larmes vers le ciel.

Cependant les princes assemblés attendoient Télémaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate : il répandoit sur son corps[1] des fleurs à pleines mains[2]; il y ajoutoit des parfums exquis et versoit des larmes amères.

« O mon cher compagnon, disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte[3],

Ms. — 12. *F.* : cuisantes peines. Toute nourriture..., *Fc.*. (*Comme le texte*). — 15 : *FP.* : plus qu'à mourir et qu'à..., *Pc.* : (*Le texte*). — 25 : *F.* : que de joindre (*sic*) sur les rives du Styx, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 27. *FP.* : gémissant, levant les mains, *Pc.* : gémissant et levant. — 32 : *F.*. des parfums exquis; mais le plus précieux étoit les sincères louanges qu'il donnoit à la vertu du mort. « O mon..., *Fc.* · (*Comme le texte*).

1. La répétition du mot *corps* est une légère négligence.

2. « Jetez des lis à pleines mains », dit Virgile (*Enéide*, VI, 883) à propos de Marcellus :

Manibus date lilia plenis.

3. Voir livre IX, lignes 449-451. — *De t'avoir vu* = que je t'ai

de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie[1]. Je te dois mille soins : je t'aimois, tu m'aimois aussi. J'ai connu ta valeur ; elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait périr avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naissante, qui eût égalé celle de ton père : oui, ta sagesse et ton éloquence, dans un âge mûr, auroient été semblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grèce. Tu avois déjà cette douce insinuation à laquelle on ne peut résister quand il parle, ces manières naïves de raconter, cette sage modération, qui est un charme[2] pour apaiser les esprits irrités, cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conseils[3]. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus[4], tous avoient envie de trouver que tu avois raison[5] : ta parole, simple et sans faste, couloit

Ms. — 36 . *FP.* je te dois mille mille soins, *Pc.* . je te dois mille soins. — 36 *F.* : tu m'aimois aussi . *nous* (*effacé*) J'ai connu.... — 37 : *F.* : elle auroit égalé celle des Grecs les plus fameux, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 41 . *F.* : ce vieillard qui a été l'admiration de toute la Grèce ; *FcP.* · ce vieillard, l'admiré de..., *PcS.* . ce vieillard l'admiration de toute.... — 43 : *F.* : douce insinuation, ces manières naives..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 44 . *F.* : sage modération, pour apaiser les esprits irrités, *Fc.* . sage modération qui est un charme pour apaiser insensiblement les..., *Fc'.* . (*Comme le texte*). — 46 . *F.* . de la force des bons conseils. Hélas ! tant de biens (51), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 49 : *S.* : couloit dans les cœurs.

V (41-42) : ce vieillard, admiré de toute la Grèce.

vu. Cette construction employée par Fénelon avec *oublier* équivalant à *ne pas se souvenir* ne paraît pas très usuelle : Littré n'en cite qu'un exemple, et qui est du XVIII[e] siècle et de J.-J. Rousseau.

1. Voir livre I, ligne 363.

2. Cf., ci-dessus, ligne 11 et la note.

3. C'est exactement avec ces caractères que le vieux Nestor nous est présenté dans tout le cours de l'*Iliade* d'Homère.

4. *Prévenus*, pris absolument. Usage fréquent.

Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.
(Molière, *Femmes savantes*, IV, v.)

5. Fénelon avait pu goûter dans les *Pensées* de Pascal des réflexions

doucement dans les cœurs, comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas ! tant de biens que nous possédions, il y a quelques heures, nous sont enlevés à jamais. Pisistrate, que j'ai embrassé ce matin, n'est plus ; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor avant que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas ce qu'il voit, il ne seroit pas le plus malheureux de tous les pères. »

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate[1] : il le fit étendre dans un lit de pourpre[2], où sa tête penchée, avec la pâleur de la mort, ressembloit à un jeune arbre, qui, ayant couvert la terre de son ombre et poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron : il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit les tiges dans son sein ;

Ms. — 52 : *F.* : nous sont enlevés à jamais ; il ne nous en reste ..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 60 : *FP.* : penchée sur l'épaule, avec la pâleur, *Pc.* : penchée avec la pâleur. — 61 : *F.* : ressembloit à un lis naissant qu'un laboureur avoit coupé par le tranchant de sa charrue ; il ne tient plus (64)..., *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [63 : des rameaux fleuris, a été entamé par la cognée]), *Fc'.* · (*Comme le texte, sauf* [63 : des rameaux fleuris]), *P.* . (*Comme le texte, sauf* [63 : les rameaux fleuris]), *PcS.* : (*Le texte*). — 65 : *F.* : qui nourrit les fleurs, *Fc.* : nourrit les tiges. — 66 . *F.* : il languit ; il perd sa beauté qui s'efface, il ne peut plus se soutenir. Ainsi Pisistrate (70), *Fc.* : il languit ; sa verdure s'efface ; il ne peut plus se soutenir ; il tombe : ses rameaux, qui cachoient le ciel, traînent *da* (*effacé*) sur la poussière, flétris et desséchés ; il n'est plus qu'un tronc *vil* (*effacé*) abattu et dépouillé de *ses* (*effacé*) de toutes ses grâces. Ainsi Pisistrate (70)....

V (63) *suit Fc'.*

profondes sur certains caractères du discours qui nous « portent à en aimer » l'auteur et nous « inclinent » à consentir à ce qu'il dit (voir l'édition Brunschvicg, I, 14, 15 et les notes).

1. Voir livre XIII, lignes 885 et 935. Au reste la scène qui va suivre reproduit en partie la pompe funèbre déjà décrite au livre XIII, à propos d'Hippias.

2. Voir livre XIII, ligne 927 et suiv.

il languit, sa verdure s'efface; il ne peut plus se soutenir, il tombe: ses rameaux, qui cachoient le ciel, traînent sur la poussière, flétris et desséchés; il n'est plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ses grâces [1]. Ainsi Pisistrate, en proie à la mort, étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal.

Déjà la flamme montoit vers le ciel [2]. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés et pleins de larmes, leurs armes renversées [3], le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé : les cendres sont mises dans une urne d'or [4], et Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne, comme un grand trésor, à Callimaque [5], qui avoit été le gouverneur de Pisistrate.

« Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes mais précieux restes de celui que vous avez aimé; gardez-les pour son père; mais attendez à les lui donner, quand il aura [6] assez

---

Ms. — 77 : *F.* : comme un précieux trésor..., *Fc.* : un grand trésor.

---

1. « Il tomba par terre, dans la poussière, dit Homère en parlant d'un jeune guerrier, comme un peuplier dont le tronc lisse s'élevait d'un grand pré marécageux et poussait ses branches vers le ciel, et qu'un charron, de son fer brillant, a coupé pour en faire les jantes recourbées d'un char de toute beauté : il est étendu, desséché, sur les rives du fleuve. »

Ὁ δ' ἐν κονίῃσι χαμαὶ πέσεν, αἴγειρος ὥς,
ἥ ῥά τ' ἐν εἱαμενῇ ἕλεος μεγάλοιο πεφύκῃ,
λείη, ἀτάρ τέ οἱ ὄζοι ἐπ' ἀκροτάτῃ πεφύασιν·
τὴν μέν θ' ἁρματοπηγὸς ἀνὴρ αἴθωνι σιδήρῳ
ἐξέταμ', ὄφρα ἴτυν κάμψῃ περικαλλέϊ δίφρῳ·
ἣ μέν τ' ἀζομένη κεῖται ποταμοῖο παρ' ὄχθας.

(*Iliade*, IV, 482-487.)

2. Voir livre XIII, ligne 895.

3. Même détail dans le récit de la pompe funèbre de Pallas (*Enéide*, XI, 93). Voir encore livre XIII, ligne 897.

4. Voir livre XIII, ligne 968.

5. *Callimaque.* Personnage imaginaire. Le nom a été très répandu dans l'antiquité grecque.

6. *Attendez à les lui donner quand....* Différez de manière à les lui

de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit dans un autre. »

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois ligués, où chacun garda le silence pour l'écouter dès qu'on l'aperçut ; il en rougit, et on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna, par des acclamations publiques, sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent sa honte ; il auroit voulu se pouvoir cacher ; ce fut la première fois qu'il parut embarrassé et incertain. Enfin, il demanda comme une grâce qu'on ne lui donnât plus aucune louange.

« Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime, surtout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu ; mais c'est que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes ; elles les remplissent d'eux-mêmes ; elles les rendent vains et présomptueux. Il faut les mériter et les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchants de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se sont fait le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste et craindre la vanité :

Ms. — 89 : *F.* : cacher; *et* (*effacé*) ce fut. — 102 : *S.* : les bonnes louanges seront. — 104 : *F.* · Vous devez *aussi* (*effacé*) croire aussi...

---

de donner seulement quand.... On citerait des exemples analogues, et la même tournure se trouve avec *remettre*. « Je remis à considérer mieux les choses lorsque j'aurois pris quelques informations », écrit encore Prévost dans *Manon Lescaut* (1731). Mais le plus souvent la locution, usuelle au XVIIIe siècle, *attendre à faire une chose* entraîne la conjonction *que* suivie du subjonctif : « Il y a des hommes, écrira La Bruyère (*Des esprits forts*, 5), qui attendent à être dévots et religieux que tout le monde se déclare impie et libertin. »

épargnez-moi donc, si vous m'estimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux des louanges[1]. »

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel, et, par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les éloges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant : ainsi les louanges finirent ; mais l'admiration augmenta. Tout le monde sut la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate et les soins qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur que de tous les prodiges de sagesse et de valeur qui venoient d'éclater en lui.

« Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils[2] en secret les uns aux autres ; il est l'ami des dieux et le vrai héros de notre âge ; il est au-dessus de l'humanité ; mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidèle et tendre ; il est compatissant, libéral, bienfaisant, et tout

---

Ms. — 107 *S* . amoureux de louanges. — 109 . *F*. . jusques au ciel, *PS*. : jusqu'au ciel. — 119 *F*. : il est vaillant, il est héros, un vrai héros ; il est au-dessus.... *Fc*.: (*Comme le texte*). — 122 : *F*. : que nous est étonner (*sic*). — 123 . *FP*. : il est homme, *Pc*. : il est humain. — 123 : *FP*. : il est ami, il est tendre, *Pc*. : il est ami fidèle et tendre. — 124 : *FP*. : il est compatissant, il est bienfaisant et tout entier..., *Pc*. : (*Le texte*).

V (109) : suit *F*.

---

1. « Je ne l' (*le duc de Bourgogne*) ai jamais vu aimer les louanges ; il les laissoit tomber d'abord, et, si on lui en parloit, il disoit simplement qu'il connoissoit trop ses défauts pour mériter d'être loué. » (Fénelon, *lettre* au P. Martineau, du 14 novembre 1712.) — « Il étoit au-dessus de la vanité. Dès l'enfance, il ne chercha jamais à faire valoir ce qu'il avoit fait de bien ni à s'attirer des louanges ; si on lui en donnoit, il les laissoit tomber sans y faire attention. » (Fleury, *Portrait de Louis, duc de Bourgogne*, II).

2. *Ils*, les soldats et leurs chefs, dont l'idée est contenue dans les mots *toute l'armée* (ligne 115). Syllepse usuelle.

entier à ceux qu'il doit aimer ; il est les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence et de sa fierté [1] : voilà ce qui est d'usage [2], voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui et qui nous rend sensibles à toutes ses vertus ; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui. »

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étoient dans le conseil opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays, comme une terre conquise. On offrit à Télémaque, pour sa part, la fertile contrée d'Arpine [3], qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présents de Bacchus et les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve [4].

Ms. — 126 . *F.* de sa hauteur et de sa fierté, *Fc.* · (*Comme le texte*). — 133 : *F.* : aux Dauniens. Plusieurs des princes .., *Fc.* : La plupart des. .. — 136 : *F.* : à Télémaque la fertile contrée d'Arpos, qui porte abondamment les riches dons.. , *FcP.* (*Comme le texte, sauf* [137 · contrée d'Arpos]), *Pc.* : (*Le texte*). — 139 : *F.* : et les fruits toujours de l'olivier (*sic*)..., *Fc.* toujours verts de....

---

1. « Dans son enfance et sa première jeunesse, il (*le duc de Bourgogne*) étoit vif et impatient jusqu'à la violence et à l'emportement... Vers l'âge de vingt ans, la raison reprit le dessus : il devint doux, traitable, aisé à servir, indulgent à ses domestiques, affable à tout le monde » (Fleury, *ibid.*).

2. « Il ne se présente pas souvent des occasions de pratiquer la force, la magnanimité, la magnificence ; mais la douceur, la tempérance, l'honnêteté et l'humilité sont de certaines vertus desquelles toutes les actions de notre vie doivent être teintes. Il y a des vertus plus excellentes qu'elles ; l'usage néanmoins de celles-ci est plus exquis. » (Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, III, 1).

3. Fénelon appelle ainsi la région nord de l'Apulie, où devait être établie la ville des *Arpini, Arpi.* L'origine de cette ville, qui devint importante et prospère, passait pour très ancienne : Virgile la représente (*Enéide*, XI, 243-250) comme se fondant à l'époque de l'arrivée d'Énée en Italie. — Voir plus loin la note de la ligne 274.

4. La fertilité du pays est attestée par plus d'un témoignage (voir

« Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque[1] avec ses cabanes, et les rochers affreux de Dulichie, et les bois sauvages de Zacinthe[2]. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri[3] dans les flots au promontoire de Capharée[4], par la vengeance de Nauplius et par la colère de Neptune ; ni votre mère, que ses amants[5] possèdent depuis votre départ ; ni votre patrie,

Ms. — 141 · *F.* . avec ses *sables* (*effacé*) cabanes.... — 143 · *S.* : plus votre père. — 144 . *F.*: de Capharée par la colère de Neptune..., *Fc.* (*Comme le texte*).

par exemple Strabon, VI, III, 9). Mais il est difficile de dire où Fénelon aura trouvé la mention de cette double production. Peut-être n'y a-t-il là qu'un souvenir amplifié de ce que Virgile dit de l'Italie en général (*Géorgiques*, II, 149), que les arbres y portent deux fois des fruits ; peut-être n'y a-t-il là, sous la plume de Fénelon, qu'une formule (cf. livre VII, ligne 530). Sur l'origine de la consécration de l'olivier à Minerve (Ovide — *Art d'aimer*, II, 518 — l'appelle *l'arbre de Pallas*), voir livre XIII, ligne 538 et suiv.

1. Cf. livre V, ligne 629, et, ci-dessous, les références rappelées à la note de la ligne 152.

2. Dulichie, Zacynthe, îles toutes voisines d'Ithaque et souvent nommées dans Homère, qui appelle Zacynthe *la boisée*, ὑλήεσσα (*Od.*, I, 246 et IX, 24). Virgile (*Énéide*, III, 270), reproduit cette épithète (*nemorosa*), et il applique à une autre petite île du même groupe, Nérite, celle de *rocheuse* (*ardua saxis*), que Fénelon rapporte ici à Dulichie. Toutes ces îles passaient pour avoir fait partie du domaine d'Ulysse (Ovide, *Métam.*, XIII, 712).

3. La conjugaison de *périr* avec l'auxiliaire *avoir* est plus usuelle qu'avec l'auxiliaire *être* ; elle l'était dès le XVIIe siècle. Mais les exemples contraires ne sont pas rares. Mme de Sévigné (25 août 1679) écrit à propos de la mort du cardinal de Retz : « Ainsi est péri devant nos yeux cet homme si aimable et si illustre. »

4. Voir livre IX, ligne 401. — Nauplius était un roi d'Eubée, fils de Neptune et père de Palamède. Ce dernier ayant été mis à mort par les Grecs, sur une fausse accusation d'Ulysse, Nauplius se vengea d'eux en attirant leur flotte par de faux signaux contre le promontoire de Capharée. Fénelon trouvait cette histoire racontée soit dans une note de Servius relative au vers 260 du livre XI de l'*Enéide*, soit dans Hygin (*Fables*, 116).

5. Voir livre I, ligne 250.

dont la terre n'est point favorisée du ciel comme celle que nous vous offrons. »

Il écoutoit patiemment ces discours; mais les rochers de Thrace et de Thessalie[1] ne sont pas plus sourds et plus insensibles aux plaintes des amants désespérés, que Télémaque l'étoit à ces offres[2].

« Pour moi, répondoit-il, je ne suis touché ni des richesses, ni des délices : qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre et de commander à un plus grand nombre d'hommes? On n'en a que plus d'embarras, et moins de liberté : la vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages et les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles, inquiets, injustes, trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs et sa gloire, on est impie, on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand, au contraire, on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies règles, pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que la peine, qui est infinie, et on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau,

Ms. — 150 : *S.* : plus sourds ni plus insensibles.... — 153 . *S.* : répondit-il. — 155 : *P.* : commander aux (*sic*) plus grand nombre..., *Pc.* : à un plus.... — 157 : *F.* : est pleine de tant de malheurs..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 165 : *F.* . les hommes que pour leur propre bien, *Fc* (*Comme le texte*).

1. Citées ici comme des régions particulièrement rudes et montagneuses. Un amant malheureux dans Virgile (*Bucoliques*, VIII, 44) affirme que l'Amour, le cruel Amour, y a pris naissance, et c'est un des grands prodiges de l'histoire d'Orphée que l'attendrissement de ces rochers lors de la mort d'Eurydice (*Géorgiques*, IV, 460-461).

2. Fénelon se souvient ici, en l'accommodant à son dessein, de l'épisode de Télémaque refusant les présents de Ménélas (Homère, *Odyssée*, IV, 593 et suiv., et Horace, *Ep.*, I, VII, 40 et suiv.).

qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages[1], n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons et d'enlever ceux du voisin : ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les lois et par les hommes sages qui les ont faites combien il est pénible de conduire les villes et les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque[2] ; quoiqu'elle soit petite et pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y règne avec justice, piété et courage ; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux dieux que mon père, échappé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse[3] et que je puisse apprendre longtemps sous lui comment il faut vaincre ses passions pour savoir modérer celles de tout un peuple ! »

Ms — 173. *F.*. et d'enlever *celles* (*effacé*) ceux du voisin, *P.* : et d'enlever ceux du voisin, *Pc.* ceux du voisinage, *Pc'*.. ceux du voisin. — 173 : *F.* augmenter sa peine. *Il n'y a que le berger* (7 *mots effacés*) Quoique je.... — 183 *F.* vaincre ses passions pour *êtr* (*effacé*) savoir. — 184 : *P.*. celles de son peuple, *Pc.*. de tout un peuple.

---

1. Voir ci-dessous la note de la ligne 268, et livre XV, lignes 192-198, et les notes. Cf. La Bruyère, qui a développé la comparaison dans un passage célèbre (29) de son chapitre *Du souverain ou de la république*.

2. *Je suis content* = je me contente. Ainsi dans Racine (*Andromaque*, IV, 1) :

> Content (= se contentant) de votre cœur, il met tout à vos pieds.

Télémaque, nous l'avons rappelé, a déjà exprimé des sentiments analogues (livre V, ligne 628 et suiv.). Il est assez remarquable toutefois que l'idée de la douceur de la patrie, qui a été à peine exprimée au livre V, ne tienne plus ici aucune place dans son argumentation. Pour l'Ulysse d'Homère, au contraire, si pauvre qu'elle puisse être, si âpre qu'en soit le sol ou le climat, « il n'y a rien de plus doux que la patrie ». (*Odyssée*, IX, 28 et 34.)

3. Il semble bien que ç'aient été là les sentiments sincères du duc de Bourgogne, uniquement soucieux « d'allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyoit destiné » (Saint-Simon, édit. De Boislisle, tome XXII, page 310).

Ensuite Télémaque dit : « Écoutez, ô princes assemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, et de n'usurper jamais le bien de ses voisins : c'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis[1] qu'ils seront conduits par un roi sage et modéré, vous n'aurez rien à craindre d'eux : ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné ; ils vous devront la paix et la prospérité dont ils jouiront : ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse, et le roi et le peuple, tout sera l'ouvrage de vos mains. Si, au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous[2], voici les malheurs que je vous prédis : ce peuple, poussé au désespoir, recommencera la guerre ; il combattra justement pour sa liberté, et les dieux, enne-

---

Ms. — 189 : *FP*. . et de n'usurper jamais sur ses voisins, *Pc* jamais le bien de ses voisins. — 190 : *S*. : jamais pu apprendre sous l'impie Adraste — 196 : *F*. : sans cesse ; *leur a* (*effacé*) et le roi.... — 200 · *S*. · pour la liberté

---

1. *Tandis que* = tant que. Cf. livre VII, ligne 726, et la note.

2. « *C'est ainsi que le prince de Condé et le vicomte de Turenne parlèrent au roi qui vouloit garder toutes ses conquêtes de 1672 et les partager avec le roi d'Angleterre. Mais le conseil contraire de Louvois ayant prévalu, tout ce qui est prédit ici n'a pas manqué d'arriver : les Hollandois ont combattu pour leur liberté ; le ciel s'est mêlé de leurs affaires, lorsqu'il a retardé le flot qui devoit amener les Anglois au Texel, et les prospérités de la France se sont dissipées comme la fumée*[a]. » (*R. 1719*.)

a. Cette note de l'éditeur de 1719 doit être éclaircie par l'extrait suivant de l'*Histoire du règne de Louis XIV* de Limiers (Amsterdam, 1717), livre V, 1673 : « La prise de Nærden et de Bonn précédée du recouvrement de Cœverden ne fut pas le seul avantage que retira la Hollande de cet abîme de calamités où elle étoit tombée. Celui d'avoir pu résister aux forces navales de F

bué ? Il avoit exposé témérairement dans une même campagne le salut de l'Etat au hasard de trois différentes batailles, malgré les ordres qu'il avoit

mis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée[1]; le conseil et la sagesse seront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez; vous serez téméraires dans vos entreprises; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité. Vous tomberez tout à coup, et on dira de vous : « Est-ce donc « là ces peuples florissants qui devoient faire la loi à « toute la terre? Et maintenant[2] ils fuient devant leurs « ennemis; ils sont le jouet des nations, qui les foulent « aux pieds : voilà ce que les dieux ont fait; voilà ce que « méritent les peuples injustes, superbes[3] et inhumains. »

---

1. Image fréquente dans l'Écriture (*Psaumes*, CI, 4; Osée, XIII, 3, etc.).

2. Opposition et mouvement tout bibliques, qui sont entrés dans le style de la prédication (voir, par exemple, le second point du sermon *sur l'Ambition* de Bossuet, que Fénelon ne pouvait guère connaître). Le type de cette opposition, ce sont les célèbres versets 35 et 36 du *Psaume* XXXVI : « J'ai vu l'impie élevé au-dessus de tout... Et j'ai passé, et voici : il n'était plus. »

3. Voir livre II, ligne 596.

reçus au contraire, et l'on peut dire que, si la flotte hollandoise eût été battue, comme il y avoit grande apparence, celle des ennemis étant supérieure de plus d'un tiers, tout le reste des Sept Provinces étoit entièrement perdu. Le Ciel y pourvut visiblement et les sauva comme par miracle On ne peut s'empêcher de nommer ainsi la voie extraordinaire et merveilleuse dont elles furent garanties de l'invasion dont elles étoient menacées par la descente des Anglois au Texel, puisqu'au jour fixé (*le 14 juillet 1672*), lorsqu'on n'attendoit plus que le flot pour faire avancer les petits bâtiments à terre, le jusant (*c'est-à-dire le reflux*), contre l'ordinaire, dura bien douze heures, accident dont les mariniers du Texel furent tellement surpris qu'ils en parlèrent comme d'un événement surnaturel. Toutes les bouches du peuple en retentirent aussi comme d'un témoignage de l'assistance divine et les pasteurs en firent résonner les chaires en remerciant Dieu dans leurs prières publiques de la protection qu'il avoit donnée à la Hollande en cet événement. En effet cette longue durée de l'èbe (*c'est-à-dire la basse marée*) ayant fait passer le temps et perdre l'occasion dont les ennemis s'étoient flattés, ils se virent contraints d'abandonner leur projet. Ce reflux, contraire à l'ordre de la nature, fut encore suivi d'une tempête, qui, achevant de déconcerter leurs desseins, contraignit l'armée royale de s'éloigner avec effroi de la côte où elle avoit prétendu aborder. » — Sur Limiers et l'édition de 1719, voir *Introduction*, page XCIX.

« De plus, considérez que, si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins : votre ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse, et c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront, avec raison, de vouloir usurper la tyrannie universelle[1].

« Mais je suppose que vous soyez victorieux et des Dauniens et de tous les autres peuples : cette victoire vous détruira ; voici comment. Considérez que cette entreprise vous désunira tous : comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun ; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance ; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire paisiblement ce partage : voilà la source d'une guerre dont vos petits-enfants ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas bien mieux être juste et modéré[2], que de suivre son ambition avec tant de péril et au travers de[3]

Ms. — 220 · *F.*. la tyrannie universelle. Enfin considérez que.... (223), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 227 . *F.*. nul *n'au* (*effacé*) d'entre vous.... — 228 *F.* assez d'autorité sur les autres, *P.* : assez d'autorité par les autres, *Pc.* assez d'autorité parmi les autres. — 229 : *F.* faire le partage, *FcP.* faire le partage paisiblement, *Pc.* : (*Le texte*). — 230 *F.* : pas la fin. *Cependant les Dauniens se joindront à un parti* (8 *mots effacés*). Ne vaut-il pas .. — 232 · *F.* : avec tant de péril et *avec des* (2 *mots effacés*) au travers....

---

1. C'est le reproche que les ennemis de la France et de Louis XIV affectaient de lui adresser (voir Gillot, *le Règne de Louis XIV et l'opinion publique en Allemagne*, Paris, 1914, II, I). Montesquieu (*Esprit des lois*, IX, VII) y fait encore allusion.

2. « *Si le roi eût usé de plus de modération envers les Hollandois, lorsqu'ils lui envoyèrent leurs ambassadeurs à son camp près d'Utrecht, il n'auroit pas été obligé d'abandonner toutes ses conquêtes* » (*R. 1719*). — La députation à laquelle fait allusion le commentateur est celle que les Provinces Unies envoyèrent à Louis XIV après le passage du Rhin (juin 1672).

3. Voir livre I, ligne 102.

tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaisirs doux et innocents qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire, qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers[1], ne sont-ce pas des biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste? O princes, ô rois, vous voyez que je vous parle sans intérêt : écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire et pour vous déplaire en vous représentant la vérité. »

Pendant que Télémaque parloit ainsi, avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, et que tous les princes, étonnés et en suspens, admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp et qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. « Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés, et cet inconnu est d'une haute mine : tout paroît héroïque en lui ; on voit aisément qu'il a longtemps souffert et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays, qui gardent la côte, ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption ; mais, après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre si on l'attaquoit, mais qu'il ne demandoit que la paix et l'hospita-

Ms. — 237 *F* · par sa bonne foi, *PS.* : par la bonne foi. — 238 : *F.* . ne sont pas des biens..., *Fc.* : ne sont-ce pas.... — 245 : *F.* : étonnés, admiroient la sagesse, *Fc.* : étonnés et en suspens....— 246 · *Fc.* on entendit un *gr* (*effacé*) bruit ... — 249. *FP.* : d'hommes armés cet inconnu..., *PcS.* : d'hommes armés et cet inconnu..., *Sc.* : *Comme F.* — 255 : *F.* : tiré son épée, il a déclaré..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

V (237) suit *F.* : (249) suit *F.*

1. Cf. livre V, lignes 524-538.

lité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier, comme suppliant[1]. On l'a écouté ; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans[2] cette côte de l'Hespérie, et on l'emmène[3] ici pour le faire parler aux rois assemblés. »

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace[4] ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

« O vous, pasteurs des peuples[5], qui êtes sans doute assemblés ici ou pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes lois, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs ! Je suis Diomède, roi d'Étolie, qui blessai Vénus au siège de Troie[6]. La vengeance de cette déesse me poursuit dans

---

Ms. — 258 : *F.* : comme suppliant. On l'a écouté ; il a demandé, *Fc* comme suppliant. Il a demandé, *Fc'*.. (*Comme F.*). — 259 : *FP* à être mené..., *Pc.* · à être conduit. — 266 *FP.*. les troupes sanguinaires. ., *Pc.* : ses troupes....

V (269) · assemblés ici pour défendre.

---

1. Voir livre IX, ligne 68, et la note.
2. Voir la note de la ligne 890 du livre IX.
3. *Emmène* = amène. Fénelon, en raison sans doute d'une certaine similitude des deux prononciations, ne paraît pas avoir très nettement distingué les deux mots : cf. les notes des lignes 586 du livre III et 436 du livre XIII.
4. Voir, ci-dessus, la note de la ligne 606, et livre XIV, ligne 634.
5. L'expression est homérique (voir, par exemple, *Iliade*, I, 263), et la métaphore est devenue usuelle : on l'a vue ici même rappelée ou développée à plusieurs reprises (livres X, ligne 903 ; XV, 192 ; XVI, 169, etc.).
6. Cet épisode est raconté au livre V de l'*Iliade* (vers 327 et suiv.). — Virgile, dans l'*Enéide* (VIII, 9-17 et XI, 225-295), et Ovide, dans les *Métamorphoses* (XIV, 457-493), ont donné place à Diomède, l'un des plus brillants héros de l'*Iliade*. Les poètes latins suivent une légende d'après laquelle ce roi, après la chute de Troie, aurait, à la

tout l'univers[1]. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents et des flots[2], qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, et cette douce lumière d'un pays où je commençai à voir le jour en naissant[3]. Non je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite assurée. Si vous craignez les dieux, et surtout Jupiter, qui a soin des étrangers[4], si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas, dans ces vastes pays, quelque coin de terre infertile, quelques déserts, quelques

---

Ms. — 277 : *FP.* qui m'ont brisé plusieurs fois contre les écueils..., *Pc.* : (*Le texte*) — 282 . *F.*. Je viens *sur ce riv* (*effacé*), après tant de naufrages. — 287 *F.*. de terre infertile, quelques sables *ou quelques* (*2 mots effacés*) déserts ou quelques rochers..., *P.* : (*Comme F., moins les mots effacés*), *Pc.* : (*Le texte*).

---

suite d'aventures dramatiques, abordé en Italie et fondé la ville d'Arpi (voir, ci-dessus, ligne 137. Mais ils le montrent déjà établi dans son nouveau royaume. Fénelon, dans le noble et pathétique épisode qu'on lit ici, imagine ce que put être l'arrivée de Diomède en Italie.

1. C'est ce que dit le même Diomède dans Virgile (*Enéide*, XI, 275-277) et dans Ovide (*Métamorphoses*, XIV, 477-478).

2. Souvenir d'Ovide, qui fait dire la même chose (*Métam.*, *ibid.*, 470) à Diomède, mais parlant de tous les Grecs :

iram cœlique marisque
Perpetimur Danai.

3. Nouveau souvenir du discours de Diomède dans Virgile (*Enéide*, XI, 269-270). « O dieux ! m'avoir envié le bonheur de retrouver les autels du foyer paternel, de revoir ma femme chérie et ma belle patrie ! »

Invidisse Deos patriis ut redditus aris
Conjugium optatum et pulchram Calydona viderem !

Cf. Ovide, *Métam.*, XIV, 476-477.

4. « C'est toi, dit la Didon de Virgile, invoquant Jupiter (*Enéide*, I, 731), qui as donné les lois de l'hospitalité. » Cf. Homère (*Odyssée*, VII, 181).

sables, ou quelques rochers escarpés, pour y fonder, avec mes compagnons, une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue[1]. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis seront les nôtres ; nous entrerons dans tous vos intérêts ; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos lois. »

Pendant que Diomède parloit ainsi, Télémaque, ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomède commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme si majestueux seroit son père. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomède, qui se plaignoit de la longue colère d'une divinité, l'attendri[*ren*]t[2] par le souvenir des mêmes disgrâces souffertes par son père et par lui ; des larmes mêlées de douleur et de joie coulèrent sur ses joues, et il se jeta tout à coup sur Diomède pour l'embrasser.

« Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse, que vous avez connu,

Ms. — 289 : *S.* : qui soit au moins. — 291 : *FP.* : d'espace inutile..., *Pc.* : d'espace qui vous soit inutile, *S.* : de place qui vous soit inutile. — 291 . *F.* nous vivrons en paix en vous (*sic*), *Fc.* : avec vous. — 294 : *F.*. la liberté *et la* (2 *mots effacés*) de vivre... — 298 . *FP.* : il espéra que ce seroit son père, *Pc.* . (*Le texte*). — 302 : *F.* : Ensuite les *re* (*effacé*) paroles de.... — 304 *FPS.* : l'attendrit.

V (301-302) : viennent de ternir, (304) . l'attendrirent.

1. Ainsi la ville et la citadelle qu'Hélénus, d'après Virgile (*Enéide*, III, 349), avait bâties, en Epire, « la petite Troie et une Pergame, image de la grande ».

Parvam Trojam simulataque magnis
Pergama.

2. Tous les manuscrits donnent *attendrit*, par une évidente inadvertance.

et qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus[1]. Les dieux l'ont traité sans pitié comme vous. Si les oracles de l'Érèbe ne sont pas trompeurs[2], il vit encore : mais, hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher ; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque, ni lui : jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. C'est l'avantage qu'il y a à être malheureux, qu'on sait compatir aux peines d'autrui[3]. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, grand Diomède (car, malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats), je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque secours. Ces princes que vous voyez sont humains ; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité[4]. Le malheur ajoute un nouveau

---

Ms. — 315 : *FP.* : c'est l'avantageux (*sic*), qu'il y a..., *Pc.* : c'est l'avantage.... — 317 . *FP.* aux peines des autres, *Pc* . aux peines d'autrui. — 318 : *F.* · malgré les misères de ma patrie, je n'ai pas été.... *Fc.* : (*Comme l texte*). — 321 . *F.* : je puis, *grand Diomède* (2 *mots effacés*) ô le plus....

---

1. Rhésus, roi de Thrace, qui vint au secours de Priam, et fut tué, la nuit même de son arrivée, par Ulysse et Diomède, qui s'emparèrent de ses chevaux. Cet événement est raconté au livre X de l'*Iliade*.

2. Allusion à l'assurance que lui a donnée Arcésius (livre XIV, lignes 725 et 756). Erèbe est le nom d'une divinité des ténèbres (Virgile, *Enéide*, IV, 510), que les poètes prennent souvent comme synonyme des Enfers (*Id.*, VI, 247).

3. Ainsi parle la Didon de Virgile (*Enéide*, I, 630) : « Connaissant la douleur, j'ai appris à secourir les malheureux. »

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

4. « Loin de nous les héros sans humanité ! » avait dit Bossuet dans un beau passage de l'*Oraison funèbre du prince de Condé*. Mais on sent assez combien, dans le développement qu'on lit ici, la pensée de Fénelon apparaît personnelle et sincère.

lustre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque chose quand ils n'ont jamais été malheureux : il manque dans leur vie des exemples de patience et de fermeté ; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler: puisque les dieux vous mènent[1] à nous, c'est un présent qu'ils nous font, et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines. »

Pendant qu'il parloit, Diomède étonné le regardoit fixement et sentoit son cœur tout ému. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été longtemps liés d'une amitié étroite. « O digne fils du sage Ulysse ! disoit Diomède, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grâce de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentiments, la sagesse de ses pensées. »

Cependant Philoctète embrasse aussi le grand fils de Tydée[2] ; ils se racontent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctète lui dit : « Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor ; il vient de perdre Pisistrate, le dernier de ses enfants[3] ; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler : un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. »

Ms. — 328 : *F.* : et de fermeté *contre les caprices d'une fortune ennemie* (6 *mots effacés*); la vertu.... — 330 : *F.* : quelque goût de la vertu, *Fc.* : pour la vertu. — 332 : *F.* : nous font, et *toute* (*effacé*) nous devons.... — 335 · *F.* : ils s'embrassèrent..., *P.* : ils s'embrassoient. — 342 : *F.* : leurs *a* (*effacé*) tristes aventures.

V (326) : à la gloire des hommes.

---

1. *Mènent.* Voir, sur l'emploi du mot, la note de la ligne 485 du livre III.

2. *Fils de Tydée.* C'est ainsi que Diomède est très souvent appelé par Homère et les poètes anciens. Tydée lui-même, roi d'Etolie, qui fut l'un des « sept contre Thèbes », est loué pour sa vaillance dans l'*Iliade* (IV, 372-400).

3. Voir livre XV, ligne 504 et suiv.

Ils allèrent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomède, tant la tristesse abattoit son esprit et ses sens.

D'abord Diomède pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur ; mais peu à peu la présence de cet ami apaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert et d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomède.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois assemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomède le pays d'Arpine[1] et de choisir, pour roi des Dauniens, Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas[2] étoit un fameux capitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile les succès dont il espéroit d'avoir[3] seul la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti, en particulier, qu'il exposoit trop sa vie et le salut de son État dans cette guerre contre tant de nations conjurées ; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée

---

Ms. — 352 : *FP.* : leur entrevue fut un redoublement..., *Pc.* : (*Le texte*). — 354 : *FP.* : apaisa le cœur du vieillard..., *Pc.* : apaisa son cœur. — 354 : *F.* : Et on reconnut..., *Fc.*. On reconnut. — 359 : *FP.* : ce qu'ils devoient faire, et Télémaque..., *Pc.* : ce qu'ils devoient faire. Télémaque.... — 360 : *F.* : conseilloit de donner Diomède pour roi aux Dauniens dans le pays d'Arpos..., *Fc.* (*Correction immédiate* : *comme le texte, sauf* [360 : le pays d'Arpos]), *P.* (*Comme Fc*), *Pc.* : (*Le texte*). — 361 : *F.* : roi des Dauniens le sage Polydamas..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 365 : *F.* ; dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire, *P.* : (*Le texte*), *S.*. dont il espéroit seul avoir la gloire.

V (365) suit *F.*

---

1. Voir, ci-dessus, ligne 137, et la note.

2. Ce nom (littéralement : qui subjugue beaucoup d'adversaires) a été porté par plusieurs personnages. Mais celui dont il est parlé ici est tout imaginaire.

3. Voir livre I, ligne 466, et la note.

avec ses voisins. Mais les hommes qui haïssent la vérité haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire : ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement[1]. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils ; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis : la hauteur, la mauvaise foi, la violence, mettoient toujours la victoire dans son parti ; tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si longtemps menacé n'arrivoient point. Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoyoit toujours des inconvénients ; Polydamas lui étoit insupportable : il l'éloigna de toutes les charges ; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrâce ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes : il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à se taire, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secrètes, qui sont encore plus estimables que les éclatantes, enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan[2], dans un désert, où un rocher en demi-voûte lui servoit de toit. Un ruisseau qui tomboit de la

---

Ms. — 370 : *F.* : mais les *gens* (*effacé*) hommes qui.... — 371 : *F.* : les gens qui la disent : ils ne sont..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 372 : *F.* : touchés *d* (*effacé*) ni de.... — 376 : *F.* : la mauvaise foi, la *m*(*effacé*) violence.... — 380 : *FP.* : qui prévoit toujours, *Pc.* : qui prévoyoit. — 389 : *S.* : de la vérité et à cultiver. — 392 : *F.* : où un rocher *lui* (*effacé*) en demi-voûte....

---

1. « N'avez-vous point eu peine à croire les hommes fermes et désintéressés qui, ne désirant rien de vous et ne se laissant point éblouir par votre grandeur, vous auroient dit avec respect toutes vos vérités et vous auroient contredit pour vous empêcher de faire des fautes ? » (*Examen de conscience*, III.)

2. Voir livre XV, ligne 414, et la note.

montagne apaisoit sa soif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ; il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains : la terre le payoit de ses peines avec usure et ne le laissoit manquer de rien. Il avoit non seulement des fruits et des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là, il déploroit le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte; là, il attendoit chaque jour que les dieux justes, quoique patients, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chute irrémédiable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes et la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue sont les avant-coureurs du renversement des rois[1] et des royaumes[2]. Quand il apprit la défaite et la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement, par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déjà quelque temps qu'il connoissoit son courage et sa vertu; car Télémaque, selon les con-

---

Ms. — 396 : *F.* : lui-même avec eux, *Fc.* : lui-même, *Fc'.* : lui-même avec eux. — 398 . *FP.* : les fruits et les légumes, *Pc.* : des fruits et des.... — 399 . *FP.* : mais encore toutes les fleurs odoriférantes. *Pc.* : (*Le texte*). — 400 : *F.* : il déploroit *les* (*effacé*) le malheur.... — 406 : *F.* : jusqu'au dernier excès d'autorité sont les avant-coureurs *de* (*effacé*) du..., *Fc.* (*Comme le texte*), *P.* (*Comme le texte, sauf* [407 : les avant-coureurs de renversement]), *Pc.* (*Le texte*), *S.* (*Comme le texte, sauf* [406 : de l'autorité]). — 408 : *F.* : la mort d'Adraste, *il ne fut point* (*4 mots effacés*) il ne....

---

1. Souvenir peut-être des vers d'*Athalie* (I, II) :

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur
De la chute des rois funeste avant-coureur.

2. « *Jamais cette maxime ne s'étoit mieux vérifiée qu'en la personne de Louis XIV : ce qui sembloit devoir affermir pour jamais sa puissance l'a précipitée tout à coup par un étrange renversement.* » (*R. 1719.*)

seils de Mentor, ne cessoit de s'informer partout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non seulement parmi les nations alliées qu'il servoit en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir et d'examiner partout les hommes qui avoient quelque talent ou une vertu particulière[1].

Les princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté.

« Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre et qu'il la sait faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, et il peut nous jeter dans de grands périls. »

Mais Télémaque leur répondit :

« Polydamas, il est vrai, sait la guerre[2] ; mais il aime la paix, et voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers et les dif-

---

Ms. — 415 : *FP.* : de s'informer des, *Pc.* : de s'informer partout des.... — 417 : *F.* : non seulement *chez* (*effacé*) dans les nations..., *P.* : non seulement dans les nations, *Pc.*. parmi les nations.... — 428 : *F.* · leur répondoit, *P.* : leur répondit.

V (428) suit *F.*

---

1. Ce devoir royal dont s'acquitte Télémaque fera l'objet d'un développement dans l'*Examen de conscience* (XXXIII).

2. « *C'est le prince de Conti, élu roi de Pologne en 1697. Louis XIV l'éloigna de toutes les charges et le laissa languir dans la solitude, comme il est dit plus haut de Polydamas, parce qu'il avoit refusé d'épouser une fille naturelle du Roi et qu'il avoit fait des railleries de ce monarque pendant le voyage qu'il fit en Hongrie, n'étant encore que prince de La Roche-sur-Yon.* » (*R. 1719.*) — Il faut, bien entendu, laisser au commentateur de 1719 toute la responsabilité de son interprétation. — Sur François-Louis de Bourbon (1664-1709), prince de Conti, et neveu du grand Condé, voir Saint-Simon, *Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XVII, page 120 et suiv., et, dans le même volume (page 526), l'étude de l'éditeur sur sa disgrâce. Sur l'affaire de Pologne, voir même ouvrage, tome IV, pages 176 et suiv., et 488-502, et Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. XVII.

ficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entreprises d'Adraste ; il en a prévu les suites funestes. Un prince foible, ignorant et sans expérience, est plus à craindre pour vous qu'un homme qui connoîtra et qui décidera tout par lui-même. Le prince foible et ignorant ne verra que par les yeux d'un favori passionné ou d'un ministre flatteur, inquiet et ambitieux : ainsi ce prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire. Vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra être sûr de lui-même ; il vous manquera de parole ; il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, et en même temps plus juste et plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens et de leur donner un roi digne de commander ? »

Toute l'assemblée fut persuadée par ce discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent :

« Nous reconnoissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous et faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux et si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé et mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre et qu'à corrompre la forme de notre gouverne-

---

Ms. —436 : *FP.* : foible et ignorant est plus à craindre..., *Pc.* : (*Le texte*). — 440 : *F.* : flatteur et ambitieux..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 447 : *F.* : de répondre plus fidèlement, *PS.* : (*Le texte*). — 454 : *S.* : nous connoissons bien. — 457 : *P.* : un prince si vertueux..., *Pc.* : un homme si vertueux.

V (447) suit *F.*

ment; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment[1] d'une conduite si dure et si artificieuse : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés, sans doute[2], n'attendent rien de nous que de juste et de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est incapable de faire rien contre la liberté et contre la gloire de notre nation. Aussi pouvons-nous protester, à la face des justes dieux, que les fleuves remonteront vers leur source avant que nous cessions[3] d'aimer des peuples si bienfaisants. Puissent nos derniers neveux[4] se souvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui et renouveler, de génération en génération, la paix de l'âge d'or dans[5] toute la côte de l'Hespérie ! »

Ms. — 464 : *F.* : Les alliés n'attendent rien..., *Fc.* : les alliés sans doute n'attendent.... — 470 : *S.* : se ressouvenir du.... — 471 . *F.* : et renouveler la paix de l'âge d'or.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 473 : *F.* : de l'Hespérie. *Aussitôt les Dauniens ayant juré la paix aux conditions* (*sic*) *s'en allèrent trouver Polydamas dans son désert et* (*passage effacé*). Télémaque leur proposa....

---

1. *Ressentiment.* Ce mot, dont le sens, depuis le XVIIe siècle, a tendu à se resserrer et qu'on emploie volontiers aujourd'hui comme synonyme de *colère, désir de vengeance*, exprime en réalité la persistance ou le souvenir d'un sentiment provoqué par un fait agréable ou douloureux. On trouvera de nombreux exemples dans HUGUET, *Petit glossaire des classiques français du XVIIe siècle.*

2. *Sans doute*, dont le sens s'est atténué et qui est aujourd'hui presque synonyme de *probablement*, a encore, au XVIIe siècle, toute sa force. (= sans aucun doute). Elle est sensible dans le dialogue de Molière (*Bourgeois gentilhomme*, II, II) : « De cette façon donc (*en suivant les préceptes du maître d'armes*), un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué ? — *Sans doute.* N'en vîtes-vous pas la démonstration ? »

3. *Les fleuves remonteront.... avant que nous cessions...*, tour usité par les poètes anciens pour dire : jamais nous ne cesserons. Voir, par exemple, Virgile, *Bucoliques*, I, 59-63.

4. « On dit *nos neveux* dans le genre sublime et en poésie pour dire la postérité, ceux qui viendront après nous. » (*Dictionn. de l'Académie*, 1694.) Tel est d'ailleurs, et surtout en poésie, le sens constant du mot latin pluriel *nepotes*, d'où vient *neveux*.

5. Cf. ci-desus ligne 260, et la note.

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpine[1], pour y fonder une colonie.

« Le nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer, que la terre est trop vaste pour eux[2], qu'il faut bien avoir des voisins, et qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas et lui, étant unis ensemble par les liens de la justice et de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde et vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre et à votre nation un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel : donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile à un roi qui est digne de toute sorte de secours. »

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert et pour le faire régner sur eux. Avant que de partir[3], ils donnèrent les fertiles

---

Ms. — 475 : *FP.* : d'Arpos, *Pc.* : d'Arpine. — 476 : *F.* : Ce nouveau peuple, *PS.* : Le nouveau peuple. — 486 : *F.* : qui *ser* (*effacé*) penseroient.... — 496 : *FP.*. Avant partir. *Pc.* : Avant que de partir.

V (476) suit *F.* ; (481) : touchés des malheurs.

---

1. Voir la note de la ligne 137.

2. « Elle (*la terre*) ne manque jamais aux hommes; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver.... Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre.... Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes, et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée » (FÉNELON, *Traité de l'Existence et des attributs de Dieu*, I, II).

3. On remarquera (voir Ms. 496) que Fénelon avait écrit d'abord

plaines d'Arpine à Diomède, pour y fonder un nouveau royaume[1]. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens vouloient renouveler les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple. Tous les princes ne songèrent qu'à se séparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage et inconsolable Nestor et le fameux Philoctète, digne héritier des flèches d'Hercule.

Ms. — 497 : *F.* : plaines d'Arpos, *Fc.* : d'Arpine. — 498 . *FP*. . parce que cette colonie des Grecs fortifioit considérablement le parti des alliés, *Pc.* : (*Comme le texte*). — 501 *F.* : les usurpations *qu'Ad* (*effacé*) dont Adraste.... — 502 : *F.* : ne songèrent plus qu'à se séparer, *PS.* : ne songèren qu'à se séparer. — *Entre* 502 *et* 503 · *Pc.* . *Du septième livre* (3 *mots effacés*).

V (502) suit *F.*

---

avant partir, fidèle en cela à l'ancienne manière de parler : on a en effet dit, jusque dans le XVII[e] siècle, *avant partir* ou *avant que partir*. *Avant que de* a prévalu depuis Vaugelas, qui, dans ses *Remarques* (1647), juge, devant l'infinitif, *avant que* peu correct et *avant* « barbare ». L'Académie, en 1704, dans ses *Observations* sur les *Remarques* de Vaugelas, ratifie son sentiment : « Il faut dire, assure-t-elle, *avant que de mourir*, et non pas *avant que mourir* ou *avant mourir*. » Quant à la forme *avant de* devant l'infinitif (*avant de partir*, *avant de mourir*), qui a fini par l'emporter sur toutes les autres, elle n'est pas antérieure au XVIII[e] siècle.

1. Voir ci dessus la note de la ligne 274. La légende avait été recueillie par l'histoire. « Arpi, dit Justin (XX, 1, 8), fut fondée par Diomède, qu'un naufrage, après la ruine de Troie, avait jeté sur ces bords. » *Arpos Diomedes, exciso Ilio, naufragio in ea loca delatus, condidit.* — Est-ce cette forme d'accusatif *Arpos* que Fénelon, par inadvertance, avait prise d'abord pour le nom de la ville de Diomède (voir Ms. 136, 360, 475 et 497) ?

DIX-SEPTIÈME LIVRE[1]

1. Sommaire de l'édition dite de Versailles (1824). — *Télémaque, de retour à Salente, admire l'état florissant de la campagne ; mais il est choqué de ne plus retrouver dans la ville la magnificence qui éclatoit partout avant son départ. Mentor lui donne les raisons de ce changement : il lui montre en quoi consistent les solides richesses d'un État et lui expose les maximes fondamentales de l'art de gouverner. Télémaque ouvre son cœur à Mentor sur son inclination pour Antiope, fille d'Idoménée. Mentor loue avec lui les bonnes qualités de cette princesse, l'assure que les dieux la lui destinent comme épouse, mais que maintenant il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque. Idoménée, craignant le départ de ses hôtes, parle à Mentor de plusieurs affaires embarrassantes qu'il avoit à terminer, et pour lesquelles il avoit encore besoin de son secours. Mentor lui trace la conduite qu'il doit suivre et persiste à vouloir s'embarquer au plus tôt avec Télémaque. Idoménée essaie encore de les retenir en excitant la passion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chasse dont il veut donner le plaisir à sa fille. Elle y eût été déchirée par un sanglier, sans l'adresse et la promptitude de Télémaque, qui perça de son dard l'animal. Idoménée, ne pouvant plus retenir ses hôtes, tombe dans une tristesse mortelle. Mentor le console, et obtient enfin son consentement pour partir. Aussitôt on se quitte avec les plus vives démonstrations d'estime et d'amitié.*

DIX-SEPTIÈME LIVRE[1]

Le jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente[2] et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son père seroit arrivé. Quand il s'approcha[3] de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte et déserte, cultivée comme un jardin et pleine d'ouvriers diligents : il reconnut l'ouvrage de la sagesse de Mentor[4]. Ensuite, entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit beaucoup moins d'artisans pour[5] les délices de la vie et beaucoup moins de magnificence. Il en fut choqué ; car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat et de la politesse[6]. Mais d'autres pensées occupèrent aussitôt son cœur. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor : aussitôt son cœur[7] fut ému de

---

Ms. — *F.* : (*sans indication de livre*), *Fc.* (*une main moderne a introduit la mention* Livre XXII), *P* (*sans indication de livre*), *PcS**. · Dix-septième livre, *Sc.*. *Vingt-unième livre* (*effacé*). 22e livre. — 10. *FP.* : de magnificence. Télémaque en fut choqué, *Pc.*. Il en fut.... — 14 : *F.* fut ému *d'une* (*effacé*) de joie...

1. Livre XXII des éditions en vingt-quatre livres (voir, ci-dessus, Ms.).
2. Où il l'avait laissé, on s'en souvient (voir livre X, ligne 440 et suiv.), quand il était lui-même parti pour la guerre.
3. Cf. livre II, ligne 234, et la note.
4. Voir livre X, ligne 948 et suiv.
5. Voir la ligne 4 du livre III et la note.
6. Voir livre II, ligne 420, et la note.
7. *Son cœur* (ligne 13)... *son cœur* (ligne 14), légère négligence.

* Voir, ci-dessus, livre XVI, Ms., *Entre* 502 *et* 503.

joie et de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui, et, à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils; ensuite Télémaque se jeta au cou de Mentor, et l'arrosa de ses larmes.

Mentor lui dit: « Je suis content de vous: vous avez fait de grandes fautes; mais elles vous ont servi à vous connoître et à vous défier de vous-même[1]. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur et inspirent une présomption dangereuse; les fautes font rentrer l'homme en lui-même et lui rendent la sagesse, qu'il avoit perdue dans les bons succès[2]. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les dieux et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses; mais, avouez la vérité, ce n'est guère vous par qui elles ont été faites: n'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous[3] ? N'étiez-

---

Ms. — 16. *F.*. dans la guerre *de* (*effacé*) contre.... — 19. *F.* : rien à lui..., *Fc.* : rien à se... — 19 : *F.* : reprocher. *Ils s'embrassèrent avec* (*effacé*) D'abord.... — 21 : *F.* : au cou de Mentor *après l'* (*effacé*) et l'arrosa.... — 23 : *F.* : content de vous; *vos* (*effacé*) vous avez.... — 26 : *F.* : de ses belles actions. Les *fautes* (*effacé*) grandes actions....

---

1. Allusion à la querelle de Télémaque et d'Hippias et aux événements qui l'ont suivie (voir le livre XIII).

2. Pensée toute chrétienne. Cf. Bossuet, *Henriette de France*. « Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent.... Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. » — Sur l'emploi de *succès*, cf. ligne 564 du livre V.

3. On remarquera une fois de plus (cf. livre XIII, lignes 859-868, et les notes) l'insistance de Fénelon à revenir, chaque fois qu'il en

vous pas capable de les gâter par votre promptitude et par votre imprudence? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme[1] au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait[2]? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune, quand il apaise les tempêtes, suspend les flots irrités. »

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit ainsi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement et disoit à Mentor :

« Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison. Est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence? D'où vient qu'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit partout avant mon départ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses; les habits sont simples; les bâtiments qu'on fait

---

Ms. — 37 : *F.* : Minerve vous a *ch* (*effacé*) comme transformé. — 39 : *F.* : pour faire par vous-*même* (*effacé*) ce que.... — 43 : *FP.* : Pendant qu'Idoménée parloit aux Crétois..., *Pc.* : (*Le texte*). — 44 : *F.* : qui étoient revenus *avec Télémaque, le* (*effacé*) de la guerre, Télémaque.... — 45 : *FP.* : écoutoit les (ou ces) sages, *P.* : écoutoit ces sages, *Pc.* : écoutoit ainsi les sages. — 46 : *S.* : regardoit avec étonnement de tous côtés et disoit.... — 48 : *FP.* je ne comprends pas la raison, *Pc.* : pas bien la raison

---

trouve l'occasion, sur cette doctrine de l'*œuvre* de Dieu en nous : « Pour moi, mon Dieu, je vous trouve partout : au-dedans de moi-même, c'est vous qui faites tout ce que je fais de bon. J'ai senti mille fois que je ne pouvois par moi-même ni vaincre mon humeur, ni détruire mes habitudes, ni modérer mon orgueil, ni suivre ma raison, ni continuer de vouloir le bien que j'avois une fois voulu. C'est vous qui donnez cette volonté, c'est vous qui la conservez pure : sans vous je ne suis qu'un roseau agité par le moindre vent » (*Instruction sur la connoissance de Dieu*).

1. Cf. livre II, ligne 276, avec la note de la ligne 271.

2. Voir la note de la ligne 859 du livre XIII.

sont moins vastes et moins ornés ; les arts languissent ; la ville est devenue une solitude. »

Mentor lui répondit en souriant : « Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ?

— Oui, reprit Télémaque ; j'ai vu partout le labourage en honneur et les champs défrichés[1].

— Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or et en argent, avec une campagne négligée et stérile, ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre[2] et modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre et mal cultivé[3], ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme et dont tout le corps, exténué[4] et privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête. C'est le nombre du peuple et

---

Ms. — 64 . *F.* . Une ville.... *Fc.* . Une grande ville.... — 64 . *F.* . d'artisans *en* (*effacé*) occupés à.... — 67 *F.* · grosseur énorme *et dont le t* (? *effacé*) et dont tout....

---

1. Voir livre X, ligne 957 et suiv.

2. *Médiocre* : d'importance moyenne (cf. livre X, ligne 111).

3. Ces idées étaient celles du duc de Bourgogne et de ceux qui l'entouraient (voir la note de la ligne 582 du livre X). L'abbé Fleury pense de la même manière : « La campagne, dit-il, peut subsister sans les villes, mais non les villes sans la campagne. Il est bon qu'il y ait des villes pour la sûreté et la société ; mais il seroit à souhaiter qu'elles fussent petites et voisines, plutôt que grandes et éloignées. — La mesure d'une ville devroit être le nombre des citoyens qui suffiroit pour cultiver de leurs mains les terres d'alentour.... — Les grandes villes ont de grands inconvénients : ... la facilité d'y trouver tout pour de l'argent y attire le luxe et la mollesse... » (*Pensées politiques*).

4. *Exténué*, au sens propre : aminci par épuisement (cf. livre XIII, ligne 555). — Sur le fond, cf. Fleury (*Pensées politiques*) : « Une seule ville trop grande épuise des provinces entières pour sa subsistance, attire tout l'argent et toutes les richesses d'un Etat. On quitte toutes les autres pour s'y établir. C'est un membre qui prend toute la nourriture et fait sécher le reste du corps. »

l'abondance des aliments qui font la vraie force et la vraie richesse d'un royaume[1]. Idoménée a maintenant un peuple innombrable[2] et infatigable dans le travail[3], qui remplit toute l'étendue de son pays[4]. Tout son pays n'est plus qu'une seule ville : Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquoient à la campagne et qui étoient superflus dans la ville[5]. De plus nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers[6]. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce et si paisible augmente plus un royaume qu'une conquête[7].

Ms. — 70 . *FP*. . qui fait la vraie force..., *Pc*. . qui font la.... — 71 · *S*. . Idoménée a présentement un peuple. — 74 : *S*. · n'est plus qu'une ville. — 74 : *FP*. : n'en est que le centre. Plus ces peuples se multiplient (79), *Pc*. (*Comme le texte, sauf* [77 . dans la ville. *Nous n'avons retranché pour la ville que les artisans qui servoient au faste et à la mollesse, sans décréditer les beaux-arts (passage effacé). Nous avo* (*effacé*). De plus]). — 75 : *S*. · transporté la ville dans la campagne. Les hommes qui manquoient à la campagne et qui étoient superflus à la ville (*sic*). De plus... — 80 . *F*. : par leur travail *et* (*effacé*) ; cette multiplication ... — 81 · *FP*. . plus son royaume..., *Pc*. : plus un royaume. ..

---

1. Voir livre X, lignes 92-96. Fleury (*Id.*) : « C'est le nombre des hommes et non l'étendue de la terre qui fait la force d'un Etat.... — Ce n'est pas la quantité d'argent qui enrichit un Etat, mais l'abondance des denrées. »

2. Voir livre X, lignes 954 et suiv., 973 et suiv.

3. Fleury (*Id.*) : « L'Etat le plus fort et le plus heureux est celui dont le peuple est le plus laborieux. »

4. Sur le sens fort de cette courte proposition, voir livre X, lignes 106 et suiv., 714 et suiv., 804 et suiv., avec les notes.

5. Voir livre X, lignes 948-950.

6. Voir *ibid.*, ligne 955.

7. Rappelons et complétons une des *Pensées politiques* de Fleury, que nous avons citée ci-dessus (note de la ligne 71) : « C'est le nombre des hommes et non l'étendue de la terre qui fait la force d'un Etat : il vaudroit mieux commander à cent hommes dans une île fertile de deux lieues que d'être seul dans une île de deux cents lieues. Ainsi celui qui gouvernera cent mille hommes en dix lieues

On n'a rejeté de cette ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins[1], et qui corrompent les riches en les jetant dans le faste et dans la mollesse[2] : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux-arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver[3]. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il n'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblese et une misère qui eussent bientôt renversé son empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes et il les nourrit plus facilement. Ces hommes, accoutumés au travail, à la peine et au mépris de la vie par l'amour des bonnes lois, sont tous prêts à combattre pour défendre ces terres cultivées de leurs propres mains[4]. Bientôt cet État, que vous croyez déchu[5], sera la merveille de l'Hespérie[6].

« Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choses pernicieuses, dans le gouvernement des peuples, aux-

---

Ms. — 85 : *FP.* : et dans la mollesse. Ainsi Idoménée est (87) *Pc.*. (*Le texte*). — 88 : *F.* : qu'il ne l'étoit. — 96 : *F.* : sera *au co* (*effacé*) la merveille... — 98 : *F.* : deux choses pernicieuses *dont les peuples ne se corrigent* (6 *mots effacés*) dans le...

V (88) suit *F.*

---

de pays sera plus puissant que celui qui en aura deux cent mille dispersés en cent lieues. Plus il y a d'hommes, plus ils cultivent la terre, pourvu qu'elle ne soit pas tout à fait ingrate, et, quand elle le seroit, ils s'évertuent à subsister par les manufactures et le trafic. On en voit l'exemple en Hollande, au lieu que, les Etats du Turc étant mal peuplés, ses forces ne répondent point à leur étendue. »

1. Voir livre X, lignes 581-584.
2. Voir livre X, lignes 531 et suiv., 682 et suiv.
3. Voir livre X, lignes 659 et suiv.
4. « Il n'y a pas de nation si belliqueuse qu'un peuple robuste, accoutumé à travailler beaucoup et à vivre de peu dans une honnête liberté » (Fleury, *Id.*).
5. Voir ci-dessus, lignes 48-55.
6. *L'Hespérie* désigne ici (voir livre I, ligne 364) l'Italie.

quelles on n'apporte presque jamais aucun remède : la première est une autorité injuste et trop violente dans les rois ; la seconde est le luxe, qui corrompt les mœurs.

« Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres lois que leurs volontés absolues et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout : mais à force de tout pouvoir, ils sapent les fondements de leur puissance ; ils n'ont plus de règle certaine ni de maximes de gouvernement. Chacun à l'envi les flatte : ils n'ont plus de peuple ; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? Qui donnera des bornes à ce torrent ? Tout cède ; les sages s'enfuient, se cachent et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener dans son cours naturel cette puissance débordée : souvent même le coup qui pourroit la modérer l'abat sans ressource[1]. Rien ne menace tant d'une chute funeste qu'une autorité qu'on pousse trop loin : elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout à coup, si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher ? Idoménée étoit gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse : il avoit été renversé de son trône ; mais il

---

Ms. — 104 : *F.* . que leurs volontés *et que les peuples* (*4 mots effacés*) et qu'ils ne mettent..., *P.* . (*Comme F., moins les mots effacés*), *Pc.* : (*Le texte*). — 106 : *F.* · de tout pouvoir, ils *ru* (*effacé*) sapent.... — 109 : *FP.* . que des esclaves. Qui leur dira. ., *Pc.* . (*Le texte*). — 111 *S.* des bornes au torrent — 113 : *FP.* . qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel, *PcS.* . (*Le texte, sauf S.* · [qui puisse amener]). — 117 : *FP.* : trop loin . semblable à un arc..., *Pc.* . elle est semblable....

---

1. Les idées exprimées ici par Mentor (lignes 103-126) sont celles que, s'il faut en croire Ramsay (*Histoire de la vie de Fénelon*, La Haye, 1723, pages 182 et suiv.), Fénelon développait encore quelque dix ans plus tard (1709-1710), dans ses entretiens avec le prétendant, fils de Jacques II d'Angleterre.

n'avoit pas été détrompé[1]. Il a fallu que les dieux nous aient envoyés[2] ici pour le désabuser de cette puissance aveugle et outrée qui ne convient point à des hommes ; encore a-t-il fallu des espèces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

« L'autre mal, presque incurable, est le luxe[3]. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit[4] que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches ; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner[5] leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les

---

Ms. — 125 : *F*.. a-t-il fallu des *sem* (? *effacé*) espèces de.... — 129 : *F*.. que ce luxe, *PS*.. que le luxe.

V (129) suit *F*.

1. Voir livre X, lignes 59-64.

2. Le passé composé de l'indicatif dans la proposition principale, appelait, suivant la règle la plus usitée dans la première partie du XVIIe siècle, le passé composé du subjonctif dans la subordonnée (voir Brunot, *Hist. de la langue française*, tome III, page 585. L'emploi de l'imparfait du subjonctif a, depuis, prévalu. Mais Molière écrit également :

> J'ai souffert qu'elle *ait vu* les belles compagnies
> (*École des maris*, I, I.)

et :

> J'ai douté fort longtemps que ce *fût* tout de bon.
> (*Tartuffe*, IV, VII.)

3. Pour tout le développement qui va suivre, voir ici la note de la ligne 589 du livre X, et *Examen de conscience*, XII.

4. Il est difficile de savoir à qui fait allusion cet *on dit*. Ce n'est qu'en 1704 que Bayle écrira : « Un luxe modéré a de grands usages dans la république : il fait circuler l'argent ; il fait subsister le petit peuple » (*Continuation des Pensées diverses sur les comètes*, CXXIV). Mais dès avant l'époque même du *Télémaque*, l'argument que Fénelon cherche à réfuter et qui deviendra celui de tous les apologistes du luxe au XVIIIe siècle devait être d'un usage courant : La Fontaine, en 1678, le prête au financier qu'il prétend railler dans *l'Avantage de la Science* (*Fables*, VIII, XIX).

5. Sur l'orthographe du mot, voir la note de la ligne 163 du livre III.

riches par des raffinements de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les nécessités de la vie les choses les plus superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente[1], et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit point trente ans auparavant[2]. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts et politesse de la nation[3]. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu ; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple[4]. Les proches parents du roi veulent imiter sa magnificence ; les grands, celle des parents du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands[5] ; car qui est-ce

Ms. — 134. *F.* comme *des* (*effacé*) les nécessités.... — 139 : *F.* ce vice, qui en attire tant d'autres, *P.* : qui en attire d'autres, *PcS.*. qui en attire une infinité d'autres. — 141. *S.* depuis les rois.

V (139-140) suit *F.*

1. « On invente chaque jour et à l'infini, avait déjà dit Fénelon, de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses » (*Sermon pour la fête de l'Epiphanie*, 1685).

2. « Ce qui étoit d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres » (*Id.*).

3. « Sous prétexte de se polir, on s'est amolli contre la volupté » (*Id.*).

4. « *Voilà l'état de la France dépeint dans ce qui précède et dans ce qui suit. On a vu la campagne déserte pendant que Paris étoit dans la magnificence. Toute la nation s'est réunie pour vouloir imiter les grands, amollis par l'exemple du Roi, et ce luxe général, joint aux énormes dépenses de la guerre, a plongé tout le royaume dans la misère où il est à présent.* » (*R. 1719.*)

5. « Il est inutile d'alléguer que nul de vos sujets ne doit se permettre un extérieur qui ne convient qu'à vous : les princes qui vous touchent de près voudront faire à peu près ce que vous ferez ; les grands seigneurs se piqueront d'imiter les princes, les gentilshommes voudront être comme les seigneurs ; les financiers surpasseront les seigneurs mêmes ; tous les bourgeois voudront marcher sur les traces des financiers, qu'ils ont vus sortir de la boue. Personne ne se mesure et ne se fait justice. De proche en proche le luxe passe,

qui se fait justice ? Les petits veulent passer pour médiocres[1] : tout le monde fait plus qu'il ne peut, les uns, par faste et pour se prévaloir de leurs richesses, les autres, par mauvaise honte et pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux ; instruisez les hommes ; gagnez[2] des batailles ; sauvez la patrie ; sacrifiez tous vos

---

Ms. — 150 : *F.* lever la tête et donner des exemples..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 154 . *F.* corrompt les âmes *p* (*effacé*) les plus pures. — 155 . *FP.* : que d'être riche. On emprunte, on trompe (161), *Pc.* que d'être riche pour dépenser. Sans avoir de bien, on emprunte, on trompe (161), *Pc'.* : (*Le texte, sauf* [156 : savant, habile, vertueux, *vous êtes méprisé, si vous* (5 *mots effacés*) instruisez les hommes ; 160 . en avoir *et ils dépensent* (3 *mots effacés*) ils en dépensent]).

---

comme par une nuance imperceptible, de la plus haute condition à la lie du peuple » (*Examen de conscience*, XII). Au reste Fénelon a toujours vu dans le mélange des classes le signe d'une désorganisation sociale et il l'a toujours redouté (voir, par contraste, l'organisation des castes à Salente, livre X, lignes 550 et suiv.). Dès 1685, il dénonçait le mal dans le *Sermon pour la fête de l'Epiphanie* (second point) : « L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre ; *toutes les conditions sont confondues* ; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité, une bienséance. » Notons d'ailleurs que l'attaque contre les progrès du luxe, qui entraînent cette « confusion des conditions », est un des lieux communs de la prédication morale dans cette fin du XVIIe siècle (voir La Bruyère, dernier aliéna du chapitre *De la Ville*, et M. LANGE, *La Bruyère critique des conditions*, p. 197-202), comme l'apologie du luxe va devenir bientôt le paradoxe, puis, à son tour, le lieu commun de la philosophie et de l'économie politique au XVIIIe siècle.

1. *Médiocres*, de fortune moyenne (cf. ci-dessus, ligne 63).
2. Voir, ci-dessus, ligne 131, et la note.

intérêts : vous êtes méprisé, si vos talents ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir ; ils en dépensent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir[1]. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût et les habitudes de tout une nation ; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe[2], qui sache, par l'exemple de sa propre modération[3], faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse et encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ? »

Télémaque, écoutant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil : il sentoit la vérité de ces paroles et elles se gravoient dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre[4], en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie et du mouvement. Télémaque ne répondoit rien ;

Ms. — 168 . *F.*. les sages, qui *attendent* (*effacé*) seront bien aises d'être autorisés dans *la frug* (*effacé*) une honnête frugalité. — 172 : *F.*. se gravoient dans son cœur Il ne répondoit rien (175), *FcP.* : (*Comme le texte*), *S.*. (*Comme le texte, sauf* [173 . qu'il veut graver sur le marbre]).

---

1. « On est prodigue de son bien et avide de celui d'autrui ; le premier pas de la fortune est de se ruiner » (*Sermon pour la fête de l'Epiphanie*).

2. L'expression fera fortune au XVIII[e] siècle, sans que les hommes de cette époque y attachent sans doute tout à fait le même sens que Fénelon. Quoi qu'il en soit, elle doit être inspirée à ce dernier par la célèbre pensée de Platon (*République*, V, 18), à savoir que les maux dont souffrent les Etats, ne cesseront que si les philosophes y sont rois, ou les rois, philosophes.

3. « Le seul moyen d'arrêter court le luxe est de donner vous-même l'exemple que saint Louis donnoit d'une grande simplicité. » (*Examen de conscience*, XII.)

4. Sur cette comparaison si librement construite, voir la note de la ligne 792 du livre XIV.

mais, repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville. Ensuite il disoit à Mentor :

« Vous avez fait Idoménée le plus sage de tous les rois ; je ne le connois[1] plus, ni lui ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hasard et la force ont beaucoup de part aux succès de la guerre ; il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats[2] : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête ; il a fallu que vous ayez travaillé[3] seul contre un roi et contre tout son peuple pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes et odieux : ici, tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste ; tout est doux, tout est pur, tout est aimable ; tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide en ravageant la terre et en répandant le sang humain ! »

Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires et des conquêtes,

---

Ms. — 179 : *F.* Vous avez fait d'Idoménée le plus sage, *PS.* : (*Le texte*). — 183 : *FP.* aux succès de la guerre. Ces succès sont toujours funestes (188), *Pc.* : (*Le texte*). — 193 . *F* : à faire du bien et non pas à ravager la terre. Mentor montra (196), *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* [193 : à faire du bien. Qu'ils s'entendent mal ; 195 : et en *versant* (*effacé*) répandant]), *P.* : (*Comme Fc., sauf le mot effacé*), *Pc.* : (*Le texte*).

V (179) suit *F.*

---

1. *Connaître*, fréquent au XVIIe siècle dans le sens de *reconnaître* :

Jetez ici (*sur ce billet*) les yeux et connoissez vos traits (*votre écriture*).

(Molière, *le Misanthrope*, IV, III.)

2. Fénelon résume dans cette petite phrase et dans la précédente un passage célèbre du *Pro Marcello* de Cicéron (II, 6).

3. Sur cette construction, voir ci-dessus lignes 122-123, et la note.

dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : « Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon et louable ; mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modère ses passions et s'applique à gouverner son peuple avec justice ; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont des suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre longtemps ; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés : ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse[1] et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Ms. — 198 : *F.* dans un temps où..., *Fc.* : dans un âge où.... — 199 : *FP.*. gloire dont il étoit environné, *Pc.*: qu'il avoit acquise. — 200 : *F.* : *Il* (*effacé*) Ensuite Mentor.... — 203 : à gouverner *justeme* (*effacé*) son peuple.... — 207 : *F.* : les poursuivre . il leur reste..., *Fc.* · les poursuivre longtemps : il leur reste..., *S.* : les poursuivre. Longtemps il leur reste.... — 209 : *F.* : des préventions incurables, *Fc.* : presque incurables. — 212 : *S.* demanderont encore plus.

1. Il est difficile de ne pas voir, dans cette opposition d'Idoménée et de Télémaque, une allusion à l'éducation différente du duc de Bourgogne et de son grand-père : « Vous êtes né, Sire, disait Fénelon à Louis XIV dans sa fameuse *Lettre* de 1694, avec un cœur droit et équitable ; mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur et l'attention à votre seul intérêt. » — Cf. ce que Saint-Simon dit de la « misérable éducation » de Louis XIV, qu'il oppose, lui aussi, à son bon naturel (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXVIII, page 25 et suiv., avec les notes de l'éditeur).

« Idoménée, continuoit Mentor, est sage et éclairé ; mais il s'applique trop au détail et ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans[1]. L'habileté d'un roi, qui est au-dessus des autres hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout[2] ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui ; il ne faut pas qu'il fasse le détail[3], car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui : il doit seulement s'en faire rendre compte et en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner que de choisir

Ms. — 218 : *FP.* : le gros de ses affaires. L'habileté..., *Pc.* (*Le texte*). — 220. *F.* : à faire tout lui-même, *Fc.* par lui-même. — 223. *F.* : qui gouvernent sous lui ; *il faut* (*2 mots effacés*) il ne faut pas.... — 228 : *F.* : que de choisir, d'appliquer selon leurs talents les gens qui gouvernent, de les observer, de les corriger, de leur inspirer une bonne conduite. Vouloir examiner... (235), *FcP.* : que de choisir et d'appliquer selon leurs talents les gens qui gouvernent, de les observer, de les corriger, de les modérer, de leur inspirer une bonne conduite. Vouloir examiner... (235), *Pc.* que de choisir et d'appliquer selon leurs talents *et de gouverner* (*3 mots effacés*) les gens qui gouvernent. *C'est bien gouverner que d'observer, de corriger, de modérer ses infé* (*effacé*). Le suprême et le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de places et les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner... (235), *Pc'S.* : (*Le texte*), *Sc.* (*Comme le texte, sauf* [234 : dans sa main]).

1. « Son esprit (*l'esprit de Louis XIV*), naturellement porté au petit, se plut en toutes sortes de détails » (Saint-Simon, *id.*, *ibid.*, page 38).

2. « *Louis XIV eut cette vanité : il a voulu persuader au monde qu'il faisoit tout par lui-même après la mort du cardinal de Mazarin : il est vrai qu'il travailloit avec Louvois et Colbert ; mais ces deux ministres lui donnoient le plan des affaires tout dressé et il avoit tout l'honneur du travail sans en avoir la peine. Il étoit excellent pour travailler en second, appliqué, exact, infatigable, capable de bien exécuter, mais très peu de penser.* » (*R. 1719.*) — Sur *espérer de...*, voir livre I, ligne 466.

3. Fénelon reprendra les mêmes prescriptions et presque les mêmes termes dans l'*Examen de conscience* (XXXIII).

et d'appliquer selon leurs talents les gens qui gouvernent. Le suprême et le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de places, et les tenir toujours dans la main.

« Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est une jalousie pour les détails médiocres qui consument le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre et reposé ; il faut penser à son aise, dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin, qui n'a plus ni force ni délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent[1], sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné : ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont, et, cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit ; car on ne juge sainement des affaires que quand on les compare toutes ensemble et qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite et de

Ms, — 236 : *FP.* : c'est petitesse, c'est une jalousie pour les détails médiocres, qui consume..., *PcS.* : (*Le texte*), *Sc.* : c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails qui consument. .. — 240 : *F.* : un entier dégagement des expéditions. *Fc.* : (*Comme le texte*). — 242 *F.* : la lie du vin *qui* (*effacé*) qui n'a ni force..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 243 : *F.* : sont toujours *en* (*effacé*) déterminés.... — 247 : *FP.* : elle les frappe trop ; car on ne juge.... *Pc.* : (*Le texte*). — 248 : *F.* : que quand *les* (*effacé*) on les....

V (234) suit *Sc.* ; — (236-237) suit *Sc.*

1. « *C'est précisément ce que fit Louis XIV. Il voulut entrer dans tous les détails et rien ne le détermina que le présent : pourvu qu'on lui fournît de l'argent comptant pour les dépenses d'une campagne, il ne s'embarrassoit pas des suites ni des moyens ruineux employés pour avoir cet argent.* » (*R. 1719.*)

la proportion. Manquer à suivre[1] cette règle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux et qui ne se mettroit point en peine de les unir et de les accorder[2] pour en composer une musique douce et touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait pourvu qu'il assemble de grandes colonnes et beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre et à la proportion des ornements de son édifice. Dans le temps qu'il fait un salon[3], il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable ; quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour, ni au portail. Son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui nè sont point faites les unes pour les autres : cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte ; car l'ouvrage fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage ; c'est un caractère

---

Ms. — 252 : *F.* : c'est *faire comme* (2 *mots effacés*) ressembler à.... — 253 : *S.*. des tons harmonieux — 266 : *FP.*. car il fait voir que cet ouvrier.... *Pc.* : (*Le texte.*) — 267 : *F.*. concevoir le dessein général.. , *Fc.* · concevoir à la fois le....

---

1. *Manquer à,* constant dans le sens de : ne pas s'acquitter de..., que le régime soit un nom ou un infinitif. Molière (*Sganarelle,* I, 1) :

> Manquez un peu, manquez à le bien recevoir.

2. Cette hypothèse n'offre pas beaucoup de sens : que peut être un son « harmonieux » par lui-même et indépendamment de la suite mélodique ou de l'accord dont il fait partie ?

3. Sur ce mot, voir livre X, ligne 643, et la note. — Fénelon s'est complu à ces comparaisons tirées des beaux arts. On les retrouvera dans la *Lettre à l'Académie,* appliquées à l'éloquence et à l'histoire (pages 44-46 et 115-117 de notre édition) et employées à dessein de faire sentir, comme ici, en quoi consiste le génie, qui est essentiellement pour Fénelon, la faculté de concevoir un ensemble, de le dominer, et, d'une seule vue, d'y subordonner les détails.

d'esprit court et subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui[1]. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie, comme la musique, et de justes proportions, comme l'architecture.

« Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre combien les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui, dans un concert[2], ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur ; celui qui conduit tout le concert et qui en règle à la fois toutes les parties est le seul maître de musique[3]. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui élève un côté d'un bâtiment, n'est qu'un maçon ;

Ms. — 273 *F* . comme *un* (*effacé*) la musique, et *une* (*effacé*) de justes proportions.... — 275 *F.* la comparaison d'un autre art..., *Fc.* de ces arts.... — 282 : *F.*. qui taille des colonnes. *PS.*. les colonnes.

V (282) suit *F.*

---

1. « *C'est la raison pour laquelle Louis XIV n'a jamais rien fait par lui-même ; tout son bonheur est venu d'avoir eu de bons ministres, non qu'il ne fût peut-être né avec de meilleures dispositions, mais parce qu'elles furent bornées par l'éducation, qui est une seconde naissance. Il ne fut jamais que subalterne.* » (*R. 1719.*) — Sur l'éducation de Louis XIV, cf. ci-dessus, la note de la ligne 213.

2. *Concert*, ensemble de voix, ou d'instruments; ou de voix et d'instruments. L' « Ouverture », du *M. de Pourceaugnac* de Molière nous fait voir Eraste amenant avec lui, pour une sérénade, « un grand concert de voix et d'instruments ».

3. Le *maître de musique* est, comme on peut le voir par *le Bourgeois gentilhomme* de Molière (acte I) et comme le dira Rousseau dans son *Dictionnaire de musique*, un « musicien gagé pour composer de la musique et la faire exécuter ». Il est donc à la fois, comme nous dirions, le compositeur et le chef d'orchestre : mais cette dernière expression est relativement moderne ; Rousseau ne l'emploie pas.

mais celui qui a pensé tout l'édifice et qui en a toutes les proportions dans sa tête est le seul architecte. Ainsi [c]eux qui travaillent, qui expédient, qui font le plus d'affaires sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'État, est celui qui, ne faisant rien, fait tout faire, qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le passé ; qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin ; qui se raidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui est attentif nuit et jour pour[1] ne laisser rien au hasard. Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir, pour expédier plus promptement ses ouvrages ? Non ; cette gêne et ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie : il faut que tout se fasse irrégulièrement et par saillies, suivant que son goût le mène et que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs et à préparer des pinceaux ? Non, c'est l'occupation de ses élèves. Il se réserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis qui donnent de la noblesse, de la vie et de la passion à ses figures. Il a dans la tête les pensées et les sentiments des héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans leurs

Ms. — 290. *FP.* : qui prévoit l'avenir..., *Pc.* : qui *en* (*effacé*) pénètre dans l'avenir. — 292. *F.* : qui est sans cesse à lutter.... — *Fc.* (*Comme le texte*). — 294 *F.* est sans cesse attentif pour ne .., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 297 : *FP.* : cette gêne et cette sujétion éteindroit tout le feu,... *Pc.* : (*Le texte*). — 301 : *F.*. son esprit s'excite, *P.* : l'excite. — 302 : *F.* des couleurs, *à les mêler* (*3 mots effacés*) et à préparer.... — 303 : *FP.* : il se réserve de penser..., *Pc.* : le soin de penser. — 305 : *F.* : qui donnent de la vie et de la passion, *FcP.* : qui donnent de la douceur, de la noblesse, de la vie et de la passion, *Pc.* : (*Le texte*). — 306 : *F.* : ses figures. *Il est occupé de la perspective* (*6 mots effacés*). Il a dans....

V (300) : suivant que son génie le mène.

1. Voir la ligne 4 du livre III, et la note.

siècles et dans toutes les circonstances où ils ont été[1]. A cette espèce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, et proportionné l'un à l'autre[2]. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie et d'effort de pensée pour faire un grand roi que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets et de choisir les hommes propres à les exécute[r] sous lui. »

Télémaque lui répondit : « Il me semble que je comprends tout ce que vous dites ; mais si les choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail.

— C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor : ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires et qui n'ont point le

Ms, — 308 *F.* où ils ont été. *Croyez-vous qu'il faille moins de force et d'élévation pour être un grand roi que pour* (*18 mots effacés*). A cette espèce.... — 314 : *FP.* : doit être de penser et de choisir ceux qui travaillent. Télémaque lui répondit.. , *Pc.* de penser, *et* (*effacé*) de former des plans et de choisir ceux qui les exécutent sous lui. Télémaque lui répondit, *Pc'*.. (*Le texte, sauf, par oubli de correction,* [316 propres à les exécutent (*sic*) sous lui]), *S.*. (*Comme le texte*).

1. C'est la part de l'invention et de l'inspiration ; il faut ensuite, pour que l'ouvrage se tienne, que la raison fasse son œuvre : Fénelon va l'ajouter dans la phrase suivante. — Il est d'ailleurs très vraisemblable que Fénelon reproduit ici, sur le travail du peintre, quelque chose des idées de son ami, le peintre Mignard (1610-1675), avec lequel il avait souvent conversé sur ce sujet (Voir *la Vie de Pierre Mignard, premier peintre du roi,* par l'abbé de Monville, Paris, 1730, page 163) : on retrouvera dans *la Gloire du Val de Grâce* de Molière (vers 101-102 et 113-134) ces préceptes du peintre sur la « vérité » de la peinture et la « fidélité » que l'artiste doit « garder au sujet », ainsi que sur l'art de la composition et des proportions.

2. *L'un... l'autre* ne se rapportent à aucun nom exprimé. Il faut les considérer, en quelque sorte, comme des neutres.

vrai discernement des esprits vont toujours comme à tâtons ; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas. Ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre ; ils ne savent que se défier, et se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement et qui se connoissent en hommes savent ce qu'ils doivent chercher en eux et les moyens d'y parvenir[1] ; ils reconnoissent assez, du moins en gros, si les gens dont ils se servent sont des instruments propres à leurs desseins et s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent point dans des détails accablants, ils ont l'esprit plus libre[2] pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage et pour observer s'il s'avance vers la fin principale. S'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. D'ailleurs, ils sont au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une âme basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus par l'irrésolution où jette la défiance qu'on ne perdroit à se laisser un peu tromper. On est trop

---

Ms. — 332 . *FP*. : savent ce qu'ils doivent vouloir, et les moyens..., *Pc.* (*Le texte*). — 335 · *FP*. : propres à leur dessein, *Pc.* : leurs desseins. — 337 . *S.* : dans les détails. — 346 : *F.* : plus dans l'irrésolution, *PS*. : plus par l'irrésolution.

V (346) suit *F*.

1. *D'y parvenir*. Que représente *y* ? Ce membre de phrase se comprenait très bien dans la première rédaction (voir Ms. 332) ; il n'a plus beaucoup de sens après la correction introduite par Fénelon.

2. Tout cela est bien voisin de ce qui a été dit aux lignes 238-251. On notera de même le double développement sur les arts comparés à la politique (lignes 251 et suiv. et 278 et suiv.). Ce discours de Mentor eût gagné sans doute à être resserré.

heureux quand on n'est trompé que dans des choses médiocres[1] ; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie, quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie, si l'on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan, dans sa boutique, voit tout de ses propres yeux et fait tout de ses propres mains ; mais un roi, dans un grand État, ne peut tout faire ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui ; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes. »

Enfin Mentor dit à Télémaque : « Les dieux vous aiment et vous préparent un règne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée que pour votre instruction. Tous ces sages établissements que vous admirez dans Salente ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée[2]. Il est temps que nous songions à partir d'ici ; Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour. »

Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais

Ms. — 351. *F.* réprimer la tromperie, *Fc.* : réprimer sévèrement la.... — 353. *FP.* : être véritablement trompé. Enfin Mentor dit (360), *Pc.* : (*Le texte*). — 365 : *F.* : vous répondez à votre haute destinée, *Fc.* : (*Comme le texte*). — 367. *Sc.*. notre retour. Ainsi Mentor qui régloit tous les moments de la vie de Télémaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu et pour lui faire acquérir de l'expérience*. Aussitôt..., *Sc'.* : (*Comme le texte*).

---

1. Voir ci-dessus, ligne 63, et la note.

2. « *C'est ainsi que M. de Fénelon parloit à son élève, destiné à remplir le trône du roi son aïeul. Toutes ces instructions, tous ces exemples ne tendoient qu'à former en lui un bon roi.* » (*R. 1719.*)

* Voir ci-dessous lignes 730-734. L'erreur commise un instant par le scripteur de *S* n'est pas sans analogie avec celle que nous avons signalée à propos d'un manuscrit non authentique (*Introduction*, page LXXX).

avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente.

« Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe[1] ; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope[2], fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est point une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypso : j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit fait[3] auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé ; le temps et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je sens n'a rien de semblable : ce n'est point amour passionné ; c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serois heureux si je passois ma vie

Ms. — 374. *F.* : j'aime Elpinis, *Fc.* : Antiope. — 380. *F.* : n'ont pu l'effacer *et* (*effacé*). Cette expérience. — 381 *F.* : pour Elpinis, *Fc.* : pour Antiope. — 383 : *F.* : c'est persuasion que je serois heureux si je passois ma vie avec elle, *P.* : c'est persuasion. Que je serois heureux si je passois ma vie avec elle ! *

F (378) que l'amour m'avoit faite.

1. Allusion à l'amour que lui a inspiré, dans l'île de Calypso, la nymphe Eucharis (voir livre VI) et qu'il va lui-même rappeler.

2. Personnage imaginaire. — Le nom est celui de diverses héroïnes de la Fable.

3. *Fait*, et non *faite*. La règle de l'accord du participe passé accompagné de l'auxiliaire *avoir* avec le complément direct, s'il en est précédé, était généralement admise au xviie siècle. Toutefois il y avait, dans l'usage, tendance à ne pas faire l'accord quand le participe ne terminait pas le membre de phrase et notamment quand il était, comme ici, suivi d'un circonstanciel. Cf., dans Bossuet (*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*), cette phrase, où le participe est suivi d'un attribut : « Combien de fois a-t-elle remercié Dieu humblement de deux grandes grâces, l'une, de l'avoir *fait* chrétienne, l'autre...,

* Nous croyons devoir conserver la ponctuation de *F.* Celle de *P*, qui rend le mot *persuasion* à peu près inintelligible nous paraît être l'effet d'un contresens imputable au copiste et que Fénelon aura omis de relever.

avec elle. Si jamais les dieux me rendent mon père et qu'il me permette de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite[1], son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son père, depuis que sa mère est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli et l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises[2] au son des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, qui est accompagnée des Grâces[3]. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse et adroite à tirer de l'arc, comme Diane[4] au milieu de ses nymphes ; elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans les temples des dieux et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans

Ms. — 386. *F.* · Elpinis sera mon épouse, *Fc.* . Antiope sera.... — 391 . *F.* : des vaines parures *et* (*effacé*) l'oubli ou l'ignorance..., *P.* : des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance..., *Pc.* : l'oubli et l'ignorance. — 394 : *F.* : pour Vénus, *Fc.* : la riante Vénus. — 399 : *F.* : Quand elle va dans..., *Fc.* . quand elle entre dans.... — 399 : *F.* . les temples des dieux, on croiroit qu'elle est..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

de l'avoir *fait* reine malheureuse. » — Sur cette question, outre Vaugelas (*Remarques*, édit. Chassang, tome I, page 289 et suiv. et tome II, page 270 et suiv.), voir Brunot, *Histoire de la langue française*, tome III, page 601 et suiv.

1. *Sa retraite*, le fait qu'elle vit *retirée*, à l'écart des joies bruyantes du monde.

2. *Des jeunes Crétoises*, dont les familles ont accompagné sans doute Idoménée dans son nouvel établissement (voir livre VIII, lignes 220 et 514-516). D'ailleurs une certaine danse crétoise de haute antiquité est décrite dans le XVIII[e] chant de l'*Iliade* (vers 590 et suiv.) : mais elle comporte des danseurs mêlés aux danseuses et elle s'exécute au son de la lyre.

3. Horace (*Odes*, I, IV, 5-7) représente ainsi Vénus conduisant les danses des Nymphes et des Grâces.

4. Homère (*Odyssée*, VI, 102) donne à cette déesse l'épithète de *ἰοχέαιρα* (qui se plaît à lancer des traits).

des corbeilles[1], on croiroit qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans les temples[2]. Avec quelle crainte et quelle religion la voyons-nous offrir des sacrifices et détourner la colère des dieux, quand il faut expier quelque faute ou détourner quelque funeste présage ! Enfin, quand on la voit, avec une troupe de femmes, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même[3] qui a pris sur la terre une forme humaine et qui inspire aux hommes les beaux-arts[4] : elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail et l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux, et elle surpasse la plus exquise peinture

---

Ms. — 403 : *F.* : quelle religion l'avons-nous offrir (*sic*) des sacrifices, *PS.* : quelle religion la voyons-nous offrir des sacrifices. — 404. *FP.* : quand il a fallu expier..., *PcS.* : quand il faut.... — 405 : *F.*. quelque funeste présage. Heureux l'homme qu'un doux hymen (414), *Fc.*. (*Comme le texte, sauf* [410 : elle adoucit le travail]), *Fc'.* : (*Comme le texte, sauf* [410. adoucit en eux le travail]), *Fc''.* : (*Comme le texte*).

V (403-404) quelle religion l'avons-nous vue offrir des sacrifices et fléchir la colère des dieux quand il a fallu expier....

---

1. Souvenir d'Ovide (*Métam.*, II, 711-713), peignant les jeunes Athéniennes, qui, « le jour de la fête de Minerve », portent sur leur tête vers le temple de la déesse, les choses sacrées dans des corbeilles couronnées de fleurs. »

> *Vertice supposito festas in Palladis arces*
> *Pura coronatis portabant sacra canistris.*

Les jeunes filles chargées de ce soin rituel s'appelaient, on le sait, des canéphores (κανηφόροι).

2. Faydit relève violemment cette phrase de Fénelon, où il voit, quelque respect et quelque admiration qu'il professe pour la duchesse de Bourgogne, un « effroyable blasphème ». Il cite d'ailleurs la phrase avec une volontaire inexactitude : « Quand elle entre dans le temple, on croiroit qu'elle est la divinité qui habite *et qu'on vient adorer* dans ce temple » (*Télémacomanie*, Conclusion).

3. Ovide (*Métam.*, VI, 23) dit d'Arachné qu'à la voir broder à l'aiguille, on eût reconnu l'élève de Minerve :

> *Seu pingebat acu, scires a Pallade doctam.*

4. Voir livre XIII, ligne 545.

par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle[1] ! Il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

« Je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoin que je suis tout prêt à partir : j'aimerai Antiope tant que je vivrai ; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour en Ithaque[2]. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse et amertume ; mais enfin je la quitterois. Quoique je sache que l'absencce peut me la faire perdre, je ne veux ni lui parler, ni parler à son père de mon amour ; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis[3]. »

Mentor répondit à Télémaque : « Je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple et sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin ; elle

---

Ms. — 417 : *FP.* : j'aimerai Elpinis, *Pc.*. Antiope. — 419 : *F.* : à Ithaque. *Elle me* (2 *mots effacés*) Si un autre..., *P.* : en Ithaque. Si un autre.... — 430 : *F.* : simple, sage, *Fc.* : simple et sage. — 431 . *F.* : ne méprisent point *les r* (*effacé*) le travail.

V (419) suit *F.*

---

1. Souvenir des paroles d'Ulysse à Nausicaa, dans l'*Odyssée* (VI, 158) :

κεῖνος δ' αὖ πέρι κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων,
ὅς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἶκόνδ' ἀγάγηται.

« Heureux dans son cœur, heureux entre tous, celui que ses présents auront fait vainqueur et qui t'emmènera dans sa demeure. » Cf. l'exclamation de Méléagre dès qu'il voit Atalante (Ovide, *Métam.*, VIII, 326-327) : « Heureux celui qu'elle daignera recevoir comme époux ! »

« *O felix, si quem dignabitur,* » *inquit,*
« *Ista virum !* »

2. Voir livre I, ligne 264, et la note, et, ci-dessus Ms. 419.
3. Voir le livre VI.

pourvoit à tout ; elle sait se taire et agir de suite[1] sans empressement; elle est à toute heure occupée et ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes)[2], elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque : Antiope est un trésor digne d'être cherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements ; son imagination, quoique vive, est retenue : elle ne parle que pour la nécessité ; et, si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent[3]

Ms. — 451 : *F.* : est retenue par sa discrétion ; elle ne parle, *PS.* : (*Le texte*). *V* (451) suit *F.*

---

1. *De suite*, avec suite. Ainsi, dans l'*Horace*, de Corneille (I, II) :

J'ai vu du sang, des morts et n'ai rien vu *de suite*.

Entendez : rien vu qui se suivît, qui eût quelque suite, quelque enchaînement.

2. Voir, dans le *Traité de l'Education des filles*, XI, avec quelle justesse Fénelon s'efforce de distinguer l'économie de l'avarice. Au reste tout ce charmant passage est comme un *Traité de l'Education des filles* en raccourci, et les rapprochements avec l'œuvre antérieure de Fénelon peuvent être multipliés.

3. Voir livre XII, ligne 565, et la note.

de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle aperçoit[1] qu'on l'écoute si attentivement. A peine l'avons-nous entendue parler[2].

« Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son père la fit venir ? Elle parut, les yeux baissés, couverte d'un grand voile, et elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine ; puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux ; et, sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentiments de justice et de compassion[3]. Thétis[4], quand elle flatte le vieux Nérée, n'apaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité[5] et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour

---

Ms. — 462 : *F.* : dans sa peine: *elle* (*effacé*) puis elle.... — 464 : *F.* : et, sans lui faire sentir son tort, elle lui inspira..., *Fc.* (*Comme le texte*). — 466 : *F.* : sentiments de *compassion* (1 *mot effacé*) de (*sic*) justice et de compassion. — 467 : *F.* : avec plus de charmes... *Fc.* : avec plus de douceur....

V (460) : d'un grand voile ; elle ne parla....

---

1. *Aperçoit* = s'aperçoit. Cf. livre I, ligne 192, et la note.

2. « *Tout ce portrait convient à Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, destinée à être l'épouse de Louis XIV. C'est ainsi qu'en parla le maréchal de Grammont au retour de son ambassade pour la demander au nom du Roi, et il dit entre autres choses qu'à peine l'avoit-il entendue parler. La suite a justifié ce caractère : la reine étoit une princesse très bonne et très vertueuse.* » (*R. 1719.*) — Voir ci-dessous la note de la ligne 492.

3. La question de la conduite à tenir à l'égard des domestiques à été traitée par Fénelon dans une partie du chapitre XII de l'*Education des filles*, et l'abbé Fleury y a consacré tout un petit ouvrage.

4. Thétis apparaît plusieurs fois dans l'*Iliade* en déesse éplorée et suppliante (I, 500-516 et XVIII, 35 et suiv., 368 et suiv.). Le poète en même temps nous la fait voir auprès de son père, le « vieux » Nérée (I, 358 et XVIII, 36).

5. Il y a quelque analogie entre l'attitude que Fénelon prête à

le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste; les dieux vous la destinent : vous l'aimez d'un amour raisonnable; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir point voulu lui découvrir vos sentiments : mais sachez que, si vous eussiez pris quelque détour pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejetés et auroit cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne : elle se laissera donner par son père; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux et qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé, comme moi, qu'elle se montre encore moins et qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les dieux ont mis en vous : c'est ce qui la rend si modeste et si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père et qu'à vous mettre en état d'obtenir une femme digne de l'âge d'or [1] : fût-elle bergère dans la froide Algide [2], au lieu qu'elle est

---

Ms. — 473 : *F.* : vous l'aimez *comme* (*effacé*) d'un amour.... — 479 : *F.* : donner par son père; *et* (*effacé*) elle ne prendra.... — 491 : *F.* : fût-elle bergère, au lieu qu'elle est fille du roi, vous seriez..., *Fc.* : (*Comme le texte*).

Antiope auprès de son père et qu'il imagine qu'elle aura auprès de son époux et celle qu'il recommande à Madame de Maintenon auprès de Louis XIV ou dont il la loue dans une lettre que nous citons aux pages XXVI-XXVII de notre *Introduction*.

1. Voir la ligne 454 du livre II, et la note.

2. *Bergère dans la froide Algide* (ou plutôt *le froid Algide*, le nom de cette montagne du Latium étant masculin en latin). Souvenir d'Horace, qui représente l'Algide comme glacial (*Odes*, I, XXI, 6), et qui fait allusion aux troupeaux destinés aux sacrifices, qu'on élevait dans ses forêts et parmi ses neiges (*Id.*, III, XXIII, 9-10).

fille du roi de Salente[1], vous seriez trop heureux de la posséder. »

Idoménée[2], qui craignoit le départ de Télémaque et de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder; il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophane, prêtre de Jupiter Conservateur[3], et Héliodore, prêtre d'Apollon, sur les présages

---

Ms. — 492 : *F.* : de la posséder (*Une main moderne a introduit la mention :* L. XXIII). Ces paroles enflammèrent le cœur de Télémaque d'un désir impatient de s'en retourner à Ithaque Il pressa Idoménée de le laisser partir (730), *P.* (*Comme F., sauf la mention* « L. XXIII »), *Pc.* : de la posséder. Les dieux se jouent de *toute* (*effacé*) la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque (725), *S.*, *insérant le contenu de FF, qui commence avec la ligne 494* (*Comme le texte*), *Sc.* . de la posséder. 23e livre. Idoménée qui craignoit.... — 494 : *FF.* : le départ des deux personnes qui lui étoient si utiles, ne songeoit..., *FFcS.* : (*Le texte*).

1. Faut-il entendre « fille du duc de Savoie » et l'épisode d'Antiope a-t-il été écrit ou revu à l'époque (septembre 1696) où fut décidé, après de longues négociations, le mariage du duc de Bourgogne avec Marie-Adélaïde de Savoie et où cette jeune princesse arriva elle-même (octobre) à la cour de France? Il est impossible de le savoir (voir *Introduction*, pages XLIV-XLV). Les éditeurs de 1719, on l'a vu (ci-dessus, note de la ligne 457), interprètent le passage autrement. Mais rien ne prouve que leur pensée rende exactement compte des intentions de Fénelon (voir, sur ce point, *Introduction*, page XCIX). D'ailleurs, ici comme en d'autres passages de *Télémaque*, deux interprétations différentes peuvent ne pas s'exclure absolument l'une l'autre (voir, par exemple, la note de la ligne 904 du livre IX). Enfin et surtout on remarquera qu'il n'y a pas, dans tout le portrait d'Antiope, un seul trait vraiment individuel et caractéristique : c'est le portrait idéal de la fiancée qui, d'après Mentor, convient à un prince comme Télémaque, et il se peut qu'il n'y ait rien de plus à y chercher.

2. Ici commence le livre XXIII des éditions en 24 livres. Voir ci-dessus Ms. 492.

3. Les Grecs donnaient à plusieurs dieux, mais particulièrement à Zeus, l'épithète de *sôtêr, sauveur* : les exemples en sont assez fréquents. A leur imitation sans doute, des Romains honoraient un *Jupiter Conservateur* (*servator* ou *conservator*) : Fénelon avait-il pu voir dans quelque collection particulière l'original ou la reproduction d'une des médailles qui en font foi et que Montfaucon devait plus tard (1719) mentionner dans son *Antiquité expliquée* (tome I, pages 38-39 et planche XI)?

qu'on tire du vol des oiseaux et des entrailles des victimes [1].

« Pourquoi, lui répondit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées [2] ? Laissez-en la décision aux Étruriens [3], qui ont la tradition des plus anciens oracles et qui sont inspirés pour [4] être les interprètes des dieux : employez

---

Ms. — 501 : *FF.* : voulez-vous vous mêler, *FFcS.* : (*Le texte*). — 504 : *FF.* : les interprètes des Dieux : faites seulement taire ces prêtres qui disputent. Ne montrez aucune partialité entre eux : contentez-vous..., (507), *FFc.* (*Comme FF , sauf* : ... qui disputent indécemment. Ne montrez...), *FFc'.* : (*Comme FF., sauf.* ... qui disputent avec une ardeur indécente. Ne montrez...), *FFc''.* : (*Le texte*).

---

1. Des deux méthodes de divination que Fénelon unit ici, la première seule paraît avoir été en usage dans le monde homérique (voir la note de la ligne 431 du livre VIII). Mais les Romains faisaient également remonter la seconde à une haute antiquité et lui attribuaient une origine étrusque (Cicéron, *De Divinatione*, II, xxiii. Cf. ci-dessous, note 3). Fénelon n'a sans doute pas songé à cette distinction : en tout cas on ne saurait lui faire un grief d'avoir supposé la théologie étrusque connue dans le petit royaume italique d'Idoménée.

2. « *Voici qui confirme ce qu'on a dit ci-devant, qu'Idoménée est la figure de Charles Ier et de Jacques II, rois d'Angleterre. L'affaire de la liturgie et de l'épiscopat, dont le premier voulut être l'arbitre, et les changements, que le second vouloit introduire dans la religion et dans le gouvernement furent ce qui les renversa du trône.* » (*R. 1719.*) — En dépit du sentiment de l'annotateur protestant, il est difficile de ne pas reconnaître ici (voir, sur ce passage, *Introduction*, pages xlvi et xlix) une allusion aux célèbres débats de Bossuet et de Fénelon lui-même sur le quiétisme et à l'intervention de Louis XIV dans la querelle. On sait qu'en février 1697, Fénelon avait publié son *Explication des maximes des saints* et que, le livre ayant été immédiatement attaqué, et notamment par Bossuet, Fénelon l'avait déféré lui-même au pape et avait demandé au roi la permission d'aller défendre sa cause à Rome. Louis XIV refusa et lui envoya l'ordre de se retirer dans son diocèse ; puis il s'employa de tout son pouvoir à appuyer Bossuet dans la lutte qui dès lors commença entre les deux prélats.

3. *Etruriens*, forme inusitée. Les habitants de l'Etrurie sont les *Etrusques* (latin *Etrusci*). L'Etrurie passait pour être le berceau de la prétendue science des haruspices, qui avait sa place dans la religion des Romains. Fénelon veut donc vraisemblablement faire allusion ici aux théologiens de la cour de Rome, devant lesquels était pendant son différend avec Bossuet.

4. Voir la note de la ligne 4 du livre III.

seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité, ni prévention ; contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite ; souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler. La religion vient des dieux, elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion, au lieu de la protéger, ils la mettront en servitude. Les rois sont si puissants, et les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril[1]

Ms. — 506 : *FF.* : contentez-vous d'appuyer par votre autorité la décision qui aura été faite, *FFc.* : (*Le texte*). — 509 : *FF.* : entreprendre *d'y rien décider* (*4 mots effacés*) *d'y vouloir rien faire décider selon ses préventions. La religion vient* (*12 mots effacés*) de la régler. La religion... — 510 : *FF.* : vient *des dieux et je ne* (5 *mots effacés*) des dieux.... — 510 : *FF.* : Si les rois s'en mêlent, ils gêneront les hommes consacrés, au lieu de les protéger ; ils altéreront bientôt les choses divines. Les hommes sont si foibles, et les rois sont si puissants que les hommes dépositaires de la religion la laisseront peu à peu entraîner, si les rois montrent quelque prévention dans les questions qui regardent les choses divines. *Ceux* (*effacé*) les prêtres les plus ardents pour vous engager à soutenir leur cause vous doivent être suspects d'intrigue et d'artifice *dans le* (*? effacé*). Laissez en pleine liberté... (516), *FFc.* : si les rois s'en mêlent, ils gêneront les hommes consacrés, et, au lieu de les protéger... (*la suite comme FF.*), *FFc'.* : Si les rois s'en mêlent, au lieu de protéger la religion, ils la mettront en servitude. Les rois sont si puissants, et les autres hommes sont si foibles que les dépositaires de la religion se laisseront peu à peu.... (*le reste comme FF.*), *FFc''.* : (*Le texte*).

---

1. « *C'est ce qui a mis l'Angleterre en trouble et ce qui a commencé de brouiller la France dès le temps de M. de Fénelon, tant à l'occasion de son livre des* Maximes des Saints *qu'à l'occasion des Cinq Propositions.* » (*R. 1719.*) — Le rapprochement que le commentateur de Rotterdam établit ici entre l'affaire des *Maximes des Saints* et celle des cinq propositions condamnées jadis (1653) comme extraites de *l'Augustinus* de Jansénius est sans doute loin de traduire la vraie intention de Fénelon, très hostile, on le sait, aux jansénistes. Mais le texte même du *Télémaque* est, dans tout ce passage, très important. Fénelon y marque nettement son sentiment sur cette question du rapport des deux puissances, la spirituelle et la temporelle, dont les théologiens du XVIe et du XVIIe siècle ont tant disputé, et sa protestation contre la tyrannie que Louis XIV exerce, suivant lui, sur les

d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des dieux, et bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement quand il aura été prononcé. »

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il étoit sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger.

« Décidez, lui répondoit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence et à interpréter les lois ; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières. Elles viendroient toutes en foule vous assiéger : vous seriez l'unique juge de tout votre peuple ; tous les autres juges qui sont sous vous deviendroient inutiles ; vous seriez accablé, et les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous puissiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras ; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires ; ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager : vous ferez alors les véritables fonctions de roi[1].

Ms. — 515 : *FF.* : Laissez en pleine liberté, *FFc.* : laissez donc en ... — 517 : *S.* : n'obéiront pas.... — 519 : *FF.* : se plaignit *qu* (*effacé*) de l'embarras.... — 522 : *FF.* : toutes les choses générales..., *FFc.* : les questions nouvelles.... — 524 : *FF.* : ne vous chargez point de juger toutes les causes particulières. *FFc.* : (*Comme le texte*). — 527 : *FF.*. de votre peuple. *FFc.* : de tout votre peuple. — 529 : *FF.* : vous déroberoient aux grandes. Gardez-vous donc bien..., *FFc.* : (*Comme le texte*). — 532 : *FF.* : aux juges ordinaires. On me presse encore..., *FFc.* : (*Comme le texte*).

---

consciences, en intervenant, avec toute sa puissance, dans une lutte où il est sans compétence et sans autorité pour prendre parti, ne lui est pas inspirée seulement par les circonstances : on retrouvera sa doctrine semblable à elle-même dans les *Plans de gouvernement*, qui sont de 1711 (II, IV, 3° et 4°).

1. Tout ce passage (522-535) fait allusion à un abus qui a été plus

— On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres et qui ont perdu de très grands biens en me servant voudroient trouver une espèce de récompense[1] en épousant certaines filles riches[2] : je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissements[3].

— Il est vrai, répondoit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot ; mais ce mot lui-même vous coû-

---

Ms. — *FF.* : 536 : disoit le roi..., *FFc.* : disoit Idoménée.

---

d'une fois dénoncé à la fin du XVIIe siècle : l'intervention du roi dans les différends particuliers non seulement par les lettres de cachet, contre lesquelles il ne semble pas qu'on eût protesté encore à cette époque, mais par les évocations au Conseil privé ou Conseil des parties. Ce Conseil, qui devait être essentiellement une sorte de Cour de cassation ou de Tribunal des conflits, voyait son rôle singulièrement étendu par le droit que s'attribuait le roi d'évoquer devant lui, au grand mécontentement des corps judiciaires, et pour les lui faire juger au fond, des procès que, pour des raisons diverses, il croyait devoir soustraire à la connaissance de la juridiction ordinaire et compétente : voir sur ce point le Mémoire de M. de Boislisle sur *les Conseils sous Louis XIV* (seconde partie, I), inséré au tome IV de son édition des *Mémoires* de Saint-Simon (pages 382-384).

1. *Récompense*, compensation, dédommagement. Sens fréquent au XVIIe siècle. Le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) donne cet exemple : « Il lui donna tant pour récompense des pertes qu'il avoit faites. »

2. « *On blâme ici quantité de mariages forcés que le roi a fait faire par son autorité, ou pour récompenser ses officiers, ou pour placer certaines filles qui ne lui avoient pas déplu avant leur mariage.* » (*R. 1719.*) Voir, ci-dessous, la note de la ligne 550.

3. *Etablissement* est d'un emploi assez fréquent pour désigner un mariage avantageux. Corneille l'a même employé une fois dans le style le plus noble (*Médée*, III, III) :

> Et je cours sans regret à mon bannissement,
> Puisque j'en vois sortir ton établissement,

dit Médée, qui feint d'être résignée, à Jason, qui l'abandonne pour épouser Créuse, fille du roi de Corinthe.

teroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères et aux mères la liberté et la consolation de choisir leurs gendres, et par conséquent leurs héritiers ? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage : vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens[1]. Les mariages ont d'assez d'épines, sans leur donner[2] encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidèles à récompenser, donnez-leur des terres incultes ; ajoutez-y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs services ; ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes[3] sur les fonds destinés à votre dépense ; mais ne payez jamais vos dettes en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté[4]. »

Ms. — 545 : *FF.* : Voudriez-vous *gêner* (*effacé*) ôter.... — 547 : *FF.* : toutes les familles dans la plus dure servitude..., *FFc.* : (*Comme le texte*). — 549 : *FF.* : de tous les malheurs domestiques. Les mariages..., *FFc.* : (*Comme le texte*). — 551 : *FF.* : Si vous avez des *dome* (*effacé*) serviteurs fidèles....

---

1. *Citoyens* : concitoyens (cf. livre V, ligne 778), et, par conséquent, sujets. Louis XIV est plus d'une fois intervenu pour unir ensemble par le mariage deux familles d'origine inégale, soit qu'il voulût récompenser, en mariant brillamment leurs filles, les hommes qui l'avaient bien servi, soit qu'il voulût refaire la fortune de certaines familles nobles en y faisant entrer de riches héritières. On verra plus d'un exemple de cette intervention dans l'étude d'Ernest Bertin, *Les Mariages dans l'ancienne Société française* (Paris, 1879) et dans M. Lange, *La Bruyère critique des conditions et des institutions*, p. 180-182. — Il y a d'ailleurs sans doute un lien, dans l'esprit de Fénelon, entre les conseils qu'il place ici dans la bouche de Mentor et le souci qu'il exprimera plus tard dans ses *Plans de gouvernement* (V, 3°) de l'interdiction des mésalliances.

2. Sur la construction de cette phrase, voir la note de la ligne 776 du livre XIII.

3. *Vos épargnes* : le service, l'administration de vos épargnes, ou, comme nous dirions, du Trésor public, des finances.

4. *Leur parenté*, leurs parents, l'ensemble des gens de leur famille.

Il n'a considéré père ni parenté,

dit Molière dans le même sens (*Dépit amoureux*, III, vi).

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. « Les Sybarites[1], disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent[2] et de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici[3]. Céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous.

— Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sybarites dans leur propre cause ; mais il n'est pas juste aussi[4] de vous croire dans la vôtre.

— Qui croirons-nous donc ? repartit Idoménée.

— Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties ; mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin qui ne soit suspect d'aucun côté : tels sont les

---

Ms. — 560 : *FF.* : qui leur appartiennent, quand nous avons donné des champs à défricher aux étrangers..., *FFc.* : qui leur appartiennent, et de ce que nous les avons donnés parmi les champs à défricher aux étrangers..., *FFc'.* : (*Comme le texte*). — 564 : *S.* : qu'il n'y a qu'à former. — 568 : *FF.* : repartit *Mentor* (*effacé*) Idoménée.

---

1. Sybaris, qui, après avoir été la plus prospère des anciennes colonies grecques de l'Italie méridionale, fut ruinée et détruite dès la fin du VIe siècle, était située sur la rive occidentale du golfe de Tarente, en face du pays des Salentins, établis sur la rive orientale. Ovide (*Métam.*, XV, 51) nomme dans un même vers ce pays et Sybaris.

2. « *Ceci regarde encore les réunions faites en vertu des chambres de Brisach et de Metz, mais particulièrement l'invasion de plusieurs places que le Roi prit aux Pays-Bas, en 1681, en pleine paix. Les Espagnols s'en plaignirent : le Roi vouloit retenir Alost ou avoir Luxembourg. Il prit le roi d'Angleterre pour arbitre et attaqua néanmoins Luxembourg peu après.* » (*R. 1719.*) — Sur les faits, voir Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, début du chap. XIV, et Lavisse, *Histoire de France*, tome VII, II, livre VIII, V, 2.

3. Voir livre X, ligne 955.

4. *Aussi* : emploi constant dans les phrases négatives avec le sens de *non plus*, qui a depuis prévalu. « La faveur des princes, écrit La Bruyère (*Des jugements*) n'exclut pas le mérite et ne le suppose pas *aussi*. »

Sipontins[1] ; ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres.

— Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre ? Ne suis-je pas roi ? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ? »

Mentor reprit ainsi le discours :

« Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon ; d'un autre côté, les Sybarites ne relâchent rien : ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentiments, il faut qu'un arbitre, choisi par les parties, vous accommode[2], ou que le sort des armes décide : il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république[3] où il n'y eût ni magistrats, ni juges, et où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même, par violence, sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez

---

Ms. — 572 : *FF.* : aucun intérêt à vous condamner, *FFc.* : aucun intérêt contraire aux vôtres, *S.* : contraire au vôtre. — 573 . *FF.* : à croire aucun arbitre? *FFc.* : à croire quelque arbitre ? — 579 : *FF.*. que votre droit est bon. Puisque les Sybarites ne relâchent rien, de leur côté, il faut qu'ils pensent aussi bien que vous que leur droit est certain, *FFc.* : (*Comme le texte*). — 582 . *FF.*. par les parties, les juge, *FFc.* : vous accommode. — 584 : *FF.* : dans une *ville* (*effacé*) république.... — 586 : *FF.* : se faire par violence justice à elle-même, *FFc.* : se faire justice à elle-même par violence.

---

1. *Habitants de Sipontum*, dans la partie nord de l'Apulie, au pied du Gargan (voir livre XV, ligne 414, et la note). La mention de cette ville est fréquente dans les auteurs anciens et la fondation en était attribuée (Strabon, VII, III, 9) à Diomède, comme celle d'Arpi (voir la note de la ligne 274 du livre XVI), Fénelon a donc pu, sans trop d'invraisemblance, faire figurer cette population dans son récit.

2. *Vous accommode*, vous mette d'accord.

Déjà le Roi les veut accommoder,

dit l'Infante dans le *Cid* (II, III) en parlant de Don Diègue et du Comte, qni se sont querellés.

3. *République* : constant au sens d'*État* en général.

le malheur d'une telle nation et vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres : croyez-vous que les dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle [1], si chaque peuple, qui n'est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire, par violence, justice à soi-même [2], sur toutes ses prétentions, contre les autres peuples voisins ? Un particulier qui possède un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des lois et par le jugement du magistrat [3] ; il seroit très sévèrement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné : croyez-vous que les rois puissent employer d'abord [4] la violence pour sou-

---

Ms. — 589 : *FF.* : de cet affreux désordre. Croyez-vous..., *FFc.* : (*Comme le texte*). — 592 . *FF.* : la république universelle, si chaque peuple se croit en plein droit de se faire par violence justice sur toutes ses prétentions..., *FFc.*. si chaque peuple, qui n'est qu'une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence *à soi-même* (3 *mots effacés*) justice à soi-même sur toutes ses prétentions, *FFc'.* : (*Comme le texte*). — 598 . *FF.* : très sévèrement puni, s'il vouloit..., *FFc.*. (*Comme le texte*). — 601 : *FF.* : les rois peuvent..,. *FFc.* : les rois puissent....

---

1. *République universelle.* Remarquable expression, que Ramsay a rappelée plus d'une fois, et notamment dans son *Discours de la poésie épique et de l'excellence du poème de Télémaque.* Il y résume ainsi « le grand principe sur lequel roule », dit-il, toute la politique exposée par Fénelon dans son ouvrage : « Le monde entier n'est qu'une grande république dont Dieu est le père commun et chaque peuple comme une grande famille. »

2. *A soi-même.* Sur cet emploi du réfléchi, voir la note de la ligne 531 du livre III.

3. *Magistrat,* ensemble des personnes qui commandent à l'Etat. Ce sens n'est pas particulier à la langue du XVIIe siècle : Calvin, au XVIe, J.-J. Rousseau, au XVIIIe, emploient le mot avec la même acception.

4. *D'abord,* dès l'abord, sans attendre. — « *Le Roi* employa d'abord la violence pour soutenir les prétentions *de la Reine en 1667 sur les*

tenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité ? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les rois par rapport à des pays entiers que pour les familles, par rapport à quelques champs labourés ? Sera-t-on injuste et ravisseur, quand on ne prend que quelques arpents de terre ? Sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend des provinces[1] ? Si on se prévient[2], si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter et de s'aveugler sur les grands intérêts d'État ? Se croira-t-on soi-même dans une matière où l'on a tant de raisons de se défier de soi ? Ne craindra-t-on point de se tromper, dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses ? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pestes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusque dans les siècles les plus reculés. Un roi, qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne

---

Ms. — 602 : *FF.* : sans avoir *es* (*effacé*) tenté. — 604 : *FF.* : plus inviolable pour des pays entiers que pour quelques champs labourés. *FFc* : (*Comme le texte*). — 614 : *FF.* : où l'erreur d'un homme..., *FFc.* : d'un seul homme. — 616 : *FF.* : sur ses prétentions (*un mot illisible*) souvent des ravages, *FFc.* : entraîne *après soi* (*2 mots effacés*) souvent après soi des ravages. *FFc'.* : (*Le texte*) — 618 : *FF.* : des dépravations de mœurs, qui se répandent dans plusieurs nations pour les siècles les plus reculés, *FFc.* : des dépravations de mœurs qui ont des effets funestes en s'étendant dans plusieurs nations et jusque dans les siècles..., *FFc'.* : (*Le texte*). — 619 : *FF.* : Un roi, qui assemble tant de flatteurs, ne craindra-t-il point..., *FFc.* : (*Le texte*).

V (610) : intérêts de particuliers.

Pays-Bas. Il les envoya à la vérité déclarer à Madrid ; mais ses armées furent aussitôt en campagne, et la plupart des places furent conquises avant qu'on fût en état de s'y opposer. » (*R. 1719.*)

1. Les mêmes idées seront développées dans l'*Examen de conscience*, XXVI,

2. *Se prévenir*, se laisser dominer par des idées préconçues.

craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération. Il publie les solides raisons[1] sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, et non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions ; mais on a pour lui une grande déférence. Il ne prononce pas une sentence en juge souverain ; mais il fait des propositions, et on sacrifie quelque chose, par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, et la juste protection des dieux[2]. »

Idoménée, touché de ce discours, consentit que les

Ms. — 623 : *FF..* sa modération. *Il rend les raisons* (*4 mots effacés*) Il publie.... — 624 : *FF.* : sa cause est fondée, et si la guerre vient (630), *FFc.* : sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable et non un juge de rigueur. Enfin si la guerre vient (630), *FFc'.* : (*Comme le texte, sauf* [628 . pas une sentence ; mais il fait]), *FFc''.* : (*Le texte*). — 631 : *FF.* : les soins qu'il prend, *FFc.* : les soins qu'un roi prend.

---

1. « *Le Roi publia les raisons sur lesquelles ses prétentions étoient fondées ; mais loin de s'en rapporter à un arbitre, il les appuya du droit du canon et, si des avocats payés par Louvois travaillèrent pour la forme à les établir, ce ne fut que pour lui donner gain de cause sans seulement ouïr les parties.* » (*R. 1719.*) — Sur les faits et les « procès de réunion », voir Lavisse, *Histoire de France*, tome VII, II, livre VIII, V, 2.

2. Tout ce passage peut passer pour une espèce de philosophie du droit des gens. On voit que Fénelon considère l'arbitrage comme le moyen le plus recommandable de mettre fin aux différends entre les nations. La guerre est, à ses yeux, une extrémité à laquelle il ne faut arriver que si l'arbitrage a échoué. A vrai dire, l'idée n'est pas entièrement nouvelle : elle se rattache à tous les « projets de paix perpétuelle » qu'on peut citer, de Sully à l'abbé de Saint-Pierre (voir la note de la ligne 866 du livre IX) ; Grotius, dans son très fameux traité *De jure pacis et belli* (II, XXIII, 8), consacre un court développement à l'arbitrage considéré comme moyen d'éviter la guerre. Mais la précision, l'esprit de modération et de justesse avec lesquels Fénelon marque

Sipontins fussent médiateurs entre lui et les Sybarites.

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope et il espéra de[1] le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne désobéir pas à son père, mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste[2] : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec respect, et son père n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulysse : il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'apercevoir[3] les desseins du roi ; il ne pouvoit s'empêcher, en ces occasions, d'être fort touché, mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment, et ce n'étoit plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'île de Calypso[4]. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence ; dès qu'elle avoit fini,

---

Ms. — 640 : *FF.* : pendant des festins. *Il vouloit même* (*3 mots effacés*) elle le fit. — 642 : *FF.* : avec tant de modestie *et* (*effacé*) qu'on voyoit bien...., *FFc.* : avec tant de modestie et de tristesse.... — 648 . *FF.* : le cœur de Télémaque : il étoit... *FFc.* : (*Le texte*). — 652 : *FF.* : les desseins du roi : le jeune homme ne pouvoit s'empêcher *de sentir* (*effacé*) en ces occasions..., *FFc.* : (*Le texte*), *S.* : il ne pouvoit, en ces occasions, s'empêcher.

---

ici le vrai caractère et le vrai rôle de l'arbitre sont des mérites qui lui appartiennent en propre.

1. Voir livre I, ligne 466, et la note.
2. Voir le livre XV.
3. Cf. ci-dessus, ligne 456, et le renvoi marqué par la note.
4. Voir le livre VI.

il se hâtoit de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le roi, ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut, contre la coutume[1], donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller ; mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, et semblable à ceux que Castor[2] domptoit pour les combats : elle le conduit sans peine. Une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur ; elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts[3]. Le roi la voit, et il ne peut se lasser de la voir ; en la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi, et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope que de son adresse et de toutes ses grâces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme et furieux comme celui de Calydon[4] : ses longues soies étoient dures et hérissées comme des dards ; ses yeux étincelants étoient pleins de sang et de feu[5] ; son

---

Ms. — 658 : *FF.* : il se hâtoit *d'entretenir* (*effacé*) de tourner. — 664 : *FF.* : l'ordre absolu d'un père. *FFc.* : de son père. — 665 : *FF.* : écumant *et* (*effacé*) fougueux. — 671 : *S.* : la voit aussi ; il est encore.... — 674 : *FF* : un sanglier *furi* (*effacé*) d'une grandeur. — 675 : *FF.* : de Calydon : ses soies..., *FFc.* : ses longues soies....

1. Sans doute parce qu'en général les divertissements de ce genre sont offerts par un roi, non à ses enfants, mais à quelque autre souverain ou à des personnes auxquelles il veut faire honneur.

2. Voir livre XIII, ligne 106, et la note.

3. Telle Didon dans Virgile (*Énéide*, I, 498-503) : mais la comparaison est beaucoup plus développée dans le texte ancien.

4. Voir la ligne 524 du livre XV, et la note.

5. Ainsi est en effet décrit le sanglier de Calydon, dans Ovide (*Métamorph.*, VIII, 284) :

Sanguine et igne micant oculi, riget horrida cervix,
Et setæ rigidis similes hastilibus horrent.

« Ses yeux étincelants sont pleins de sang et de feu ; son cou

souffle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Éole[1] les rappelle dans son antre pour apaiser les tempêtes ; ses défenses, longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres[2]. Tous les chiens qui osoient en approcher étoient déchirés ; les plus hardis chasseurs, en le poursuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope, légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près : elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisselle et le rend plus furieux ; il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule ; le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes[3]. Le coursier chancelle et est abattu : Antiope se voit par terre[4], hors d'état

---

Ms. — 682 : *S.* : osoient approcher. — 684 · *FF.* : de l'atteindre. Atalante, légère à la course comme les vents, *FFc.* : de l'atteindre. Antiope, légère à la course comme *Atalante* (*effacé*) les vents. — 686 . *FF.* : le perce *au haut de la tête* (5 *mots effacés*) au-dessus de l'épaule... — 690 : *FF.*. contre lui, tel que les pesantes machines.... *FFc.* : (*Le texte*). — 693 : *FF.* : par terre, et déjà *la* (*effacé*) ne peut éviter...., *FFc.* : par terre, hors d'état d'éviter....

---

se raidit et se hérisse, et ses soies se dressent, dures comme des dards... »

1. *Eole.* Voir livre IV, ligne 563, et la note.

2. Fénelon reproduit ici quelques traits d'une des[illegible]ption qui se trouve dans une de ses *Fables* (XXVI *Chasse* [illegible] *e*) et qui rappelait probablement au duc de Bour[illegible] royale dans la forêt de Fontainebleau. Souvenons-n[illegible] le Bourgogne, suivant le mot de Saint-Simon (*Mémoir*[illegible] oisl[illegible], tome XIX, page 305), aimait « la chasse avec [illegible] qu'on en était, dit Dangeau, « à craindre pour lui les ch[illegible]s ».

3. Les Grecs et les Romains les dé[illegible]r le nom de *bélier* (κριός, *aries*).

4. « *Ceci regarde une partie de chasse* [illegible]s *XIV men*[illegible] *Mme de La Vallière en amazone, où elle fit une chute* [illegible] *roi fut fort affligé.* » (*R. 1719.*).

d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déjà descendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu et le sanglier qui revient pour venger son sang ; il tient dans ses mains un long dard et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage[1].

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près et qui étonne[2] tous les chasseurs. Il la présente à Antiope[3] : elle en rougit ; elle consulte des yeux son père, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors du péril et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque :

Ms. — 695 : *FF.* : Télémaque, qui avoit prévu le danger..., *FFc.* : attentif au danger.... — 696 : *FF.* : étoit promptement descendu de cheval. Il se jette entre *la* (*effacé*) le cheval..., *FFc.*. (*Comme le texte*). — 697 : *FF.* : et le sanglier, qui revenoit pour venger son sang répandu, *FFc.* (*Comme le texte*). — 698 : *FF.* : un long dard, il l'enfonce.... *FFc.* : et l'enfonce.... — 699 : *FF.* : presque tout entier *entre le cou et* (*4 mots effacés*) dans le flanc.... — 701 : *FF.* : Télémaque lui coupe la hure..., *FFc.* : en coupe la hure.... — 704 : *FF.* : son père, qui, transporté de joie de la voir hors du péril, montre qu'elle doit accepter ce don, *FFc.* : (*Comme le texte, sauf* [705 : de frayeur, *fut* (*effacé*) est transporté ; 706 : et lui fait *fit*(*effacé*) *lui fait* (*effacé*) signe]). — 706 : *FF.* : ce don. *Elle le reçoit avec* (*4 mots effacés*). En le recevant..., *FFc.* : En le prenant...

---

1. Voilà une de ces « aventures » dont le mariage doit être précédé dans la poétique spéciale du roman, que la Magdelon de Molière nous fait connaître dans les *Précieuses ridicules* (sc. IV). Celle d'où sont nées, dans l'*Avare*, les amours de Valère et d'Elise (I, I) est différente : mais il s'agit aussi d'un accident qui eût pu être mortel, si le jeune amant n'avait sauvé la vie de celle qu'il aime. Dans la *Princesse d'Elide*, l'un des amants de l'héroïne a défait celle qu'il aime « d'un fort grand sanglier qui l'avait attaquée » (I, III, programme de la scène).

2. Sur le sens du mot, cf. livre I, ligne 453.

3. Méléagre, dans Ovide (*Métam.*, VIII, 425-429) rend le même hommage à Atalante.

« Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. »

A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baissa les yeux, et Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles :

« Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous ! »

Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit, dès ce moment, promis sa fille à Télémaque ; mais il espéra d'enflammer[1] davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude et crut même le retenir encore à Salente par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même ; mais les dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque fut précisément ce qui le pressa de partir : ce qu'il commençoit à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque, et il pressa en même temps Idoménée de le lais-

---

Ms. — 708 . *FF.* : Je tiens de vous un autre plus grand don, car je vous dois la vie. Jugez de ma reconnoissance par le plaisir que j'ai de voir votre gloire. A peine eut-elle parlé..., *FFc* : je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. Jugez de ma reconnoissance par le plaisir que j'ai de recevoir ce qui vous donne tant de gloire. A peine eut-elle parlé..., *FFc'.* : (*Le texte*). — 716 : *FF.* : rentra dans la troupe, *FFc.* : rentra brusquement dans.... — 719 : *FF.* : auroit dans ce moment..., *FFc.* : dès ce moment. — 720 : *FF.* : davantage sa passion *en laissant* (*effacé*) en le laissant.... — 721 : *FF.* : dans l'incertitude, et de le retenir..., *FFc.* : (*Comme le texte*). — 728 : *P.* : de s'en retourner à Ithaque. Il pressa Idoménée de le..., *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Même construction ci-dessus, ligne 639.

ser partir : le vaisseau étoit déjà prêt. Car Mentor, qui régloit tous les moments de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu et pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor[1] avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque. Mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer[2], tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison : là il soulageoit son cœur en poussant des gémissements et en versant des larmes. Il oublioit le besoin de se nourrir[3] ; le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines ; il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes, semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la sève coule pour sa nourriture ; cet arbre, que les vents

---

Ms. — 730 . *F.* étoit déjà prêt. On entend des cris confus (980), *FcPS.* : (*Comme le texte, sauf les indications qui vont suivre. Sur le passage* (730-979) *qui commence à* Car Mentor *et qui, dans Fc., est précédé de cette mention, d'une main relativement moderne* · « Ce cahier intercalé formant 17 pages contient presque tout le 13e livre », *voir* Introduction, *page* LXXXIII. — *Sur les lignes* 730-734, *voir ci-dessus* Ms. 367). — 738 : *S.* : que ces deux hôtes. — 740 : *Fc.* : dans les *pl* (*effacé*) les lieux... — 743 : *FcP.* : n'adoucissoit ses plus ses cuisantes (*sic*) ; *Pc.* : (*Le texte*). — 746 : *Fc.* : de ses rameaux *verts* (*effacé*) épais et dont un ver ronge le tronc jusques dans les canaux..., *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 748 : *Fc.* : que les vents n'ont point attaqué, que la terre féconde nourrit dans son sein, *Fc'.* : (*Comme le texte*).

---

1. Cette répétition du nom de *Mentor*, au début de trois phrases successives, est une légère négligence, qui s'explique par le remaniement dont le passage a été l'objet (voir Ms. 730).

2. Encore une négligence légère : répétition de *préparer* (lignes 735 et 737).

3. Ainsi Achille, dans Homère (*Iliade*, XIX, 306), lorsqu'il pleure la mort de Patrocle.

n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein et que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles, qui sont sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte et des branches sèches: tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler: il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, et il seroit demeuré longtemps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit:

« Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités et de vos intérêts[1]; mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres[2]. Sans cette compassion, on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes. Mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à notre départ et je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse; mais je ne veux point que la mauvaise

Ms. — 750 : *FcP.* : dans son sein, que la hache du laboureur n'a jamais frappé, *Pc.* : et que la hache du laboureur n'a jamais osé frapper..., *Pc'.* : (*Le texte*). — 751 : *Fc.* : qu'on puisse voir..., *Fc'.* : découvrir. — 753 : *FcP.* : sa gloire et ses ornements; il ne montre plus..., *Pc.* : sa gloire; il ne montre plus.... — 753 : *Fc.* : qu'un tronc aride et des branches sèches, *Fc'.* : qu'un tronc couvert d'une écorce *fendue* (*effacé*) entr'ouverte et des branches..., *S.* : couvert d'une écorce entr'ouverte et de ses branches sèches. — 757 : *Fc.* : il cherchoit *de jour en jour* (*4 mots effacés*) des prétextes.... — 761 : *Fc.* : et hautain, ne vous laissant toucher que de vos intérêts..., *Fc'P.* : et hautain, ne vous laissant toucher que de vos commodités et de vos intérêts..., *Pc.* : et hautain, vous n'étiez touché que de vos commodités et de vos intérêts, *Pc'.* : (*Le texte*). — 769 : *Fc.* : l'embarras *de lui faire* (*3 mots effacés*) d'une conversation.... — 770 : *FcP.* : la mauvaise honte et la facilité..., *Pc.* : et la timidité....

1. Voir livre XIII, ligne 42, livre XVI, lignes 126-127.
2. Voir livre XVI, et ligne 317, et la note.

honte et la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermeté avec une amitié tendre et sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité ; il faut entrer dans leur peine, quand on ne peut éviter de leur en faire, et adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement.

— C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi. »

Mentor lui dit aussitôt : « Vous vous trompez, mon cher Télémaque : vous êtes né comme les enfants des rois nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode et que toute la nature obéisse à leurs volontés, mais qui n'ont la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'est que, pour leur propre commodité, ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontents. Les peines et les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux ; s'ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste. Pour leur plaire, il faut toujours dire que tout va bien. Pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leurs joies. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions et aux passions injustes d'un homme importun,

---

Ms. — 776 : *Fc.* : le plus qu'on peut *ce qu'il* (*effacé*) le coup.... — 781 : *Fc.* : *Alors* (*effacé*) Mentor lui dit.... — 782 : *Fc.* : les enfants des rois qui *ont* (*effacé*) veulent que..., *Fc'.* : (*Comme le texte*). — 791 : *Fc.* : sous leurs yeux : *leur* (*effacé*) s'ils en.... — 793 : *Fc.* : que tout va bien, et pendant qu'ils sont..., *PS.* : que tout va bien. Pendant qu'ils sont... — 795 : *Fc.* : Faut-il reprendre *et* (*effacé*) corriger *quelqu'un* (*effacé*) détromper quelqu'un...., — 796 : *S.* : résister aux passions et aux prétentions injustes.

V (793) suit *Fc.*

ils en donneront toujours la commission à quelque autre personne : plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions, ils se laisseroient plutôt[1] arracher les grâces les plus injustes ; ils gâteroient leurs affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux auxquels ils ont affaire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir : on les presse, on les importune, on les accable, et on réussit en les accablant. D'abord on les flatte et on les encense pour s'insinuer ; mais, dès qu'on est dans leur confiance et qu'on est auprès d'eux dans des emplois de quelque autorité, on les mène loin, on leur impose le joug : ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer ; mais ils le portent toute leur vie. Ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, et ils le sont toujours[2] : ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vigne,

---

Ms. — 798 : *Sc.* : à quelque autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions. Ils se laisseroient plutôt.... — 801 : *Fc.*. arracher *par* (*effacé*) les grâces. — 803 . *Fc.*. ils ont affaire, *Fc'*.· affaire tous les jours.... — 804 . *Fc.*. Cette foiblesse *ho* (*effacé*) qu'on sent.... — 805 : *Fc.*. à s'en prévaloir. D'abord on les flatte..., *Fc'*. (*Comme le texte*). — 807 : *Fc.* : pour s'insinuer · dès qu'on est..., *Fc'*. : mais dès qu'.... — 808 . *Fc.* : dans leur confiance, *on les* (*effacé*) et qu'on est...

1. *Plutôt que de.... ils se laisseroient plutôt* : ce pléonasme est probablement l'effet d'une inadvertance. Voir, ci-dessus (Ms. 798) la correction tentée par un reviseur de *S*, mais qui n'est sans doute pas Fénelon.

2. « *Telle fut encore la conduite de Louis XIV. Il ne vouloit pas qu'il fût dit que ses ministres le gouvernoient, et personne ne fut jamais plus gouverné que lui.* » (*R. 1719.*) — Saint-Simon a de même insisté à plusieurs reprises sur cette illusion de Louis XIV « gouverné en se piquant de tout le contraire » (voir *Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXVIII, page 8), et Fénelon disait déjà dans sa *Lettre à Louis XIV* : « Vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choses extérieures ; mais, pour le fond, chaque ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernoient. »

qui, n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre. Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile[1] pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines dès que vous serez sorti de Salente ; ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idoménée ; apprenez en cette occasion à être tendre et ferme tout ensemble : montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de notre départ. »

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée ; il étoit honteux de sa crainte, et n'avoit pas le courage de la surmonter : il hésitoit ; il faisoit deux pas, et revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer. Mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole et faisoit disparoître tous ses beaux prétextes.

« Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l'oracle de

---

Ms. — 815 : *S.*. rampent toujours autour *du tronc qui les environne* (5 *mots effacés*) de quelque grand arbre. — 818 · *Fc* · pour le gouvernement. Allez parler vous-même (823), *Fc'P.* : pour le gouvernement. Vous qui êtes si tendre pour n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ces maux dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa (*P.* · la) peine qui vous attendrit, c'est sa (*P.* . la) présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même..., *Pc.*. (*Le texte*). — 832 : *FcP.* · tous ses beaux prétextes, *S.* : tous ces.... — 835 : *S.* : de la grande (*ces deux derniers mots en surcharge*) l'Hespérie (*sic*), et ce fils.

1. *Imbécile* : le mot s'emploie d'une manière constante et dans le style le plus élevé avec le sens de faible, sans vigueur. Furetière, dans son *Dictionnaire*, donne comme expression courante celle de *sexe imbécile* pour désigner les femmes, et Corneille l'emploie dans *Œdipe* (I, III).

la Grèce? Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son père! O peuples d'Ithaque, combien serez-vous malheureux un jour, si vous avez un roi que la mauvaise honte domine et qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petit[e]s[1] ! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats et le courage dans les affaires : vous n'avez point craint les armes d'Adraste, et vous craignez la tristesse d'Idoménée. Voilà ce qui déshonore les princes qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les occasions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur. »

Télémaque, sentant la vérité de ces paroles et piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même. Mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissant et abattu de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre. Ils n'osoient se regarder; ils s'entendoient sans se rien dire, et chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence : ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria :

« A quoi sert de chercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir montré ma foiblesse, on m'abandonne! Hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs : qu'on ne me parle plus de bien gou-

Ms. — 839 : *Fc.* : O peuples d'Ithaque, hélas! que vous serez malheureux, *Fc'.* : (*Comme le texte.*) — 841 : *FcPS.* . sur les plus petites. Voyez.... (*sic*), *Sc.* : sur les plus petites choses. Voyez... — 847 : *Fc.* . dans la guerre, *en l* (*effacé*); ils se montrent.... — 851 : *Fc.* : lui-même. *Il aborde Idoménée et lui parle ainsi* (*7 mots effacés*). Mais à peine....

V (841-842) *suit Sc.* ; — (859) : à quoi sert de rechercher

1. *Petites.* Inadvertance, qui est due probablement au voisinage du féminin *faiblesses*, et qui, docilement transcrite par les copistes de *P* et de *S*, a échappé à la revision de Fénelon : la correction introduite dans *S* ne paraît pas être de sa main (Voir Ms. 841).

verner ; non, je ne puis le faire : je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque ? Votre père n'est plus ; vous le cherchez inutilement. Ithaque est en proie à vos ennemis ; ils vous feront périr, si vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épousé votre mère. Demeurez ici : vous serez mon gendre et mon héritier ; vous régnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu ; ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez ; répondez-moi ; n'endurcissez pas votre cœur : ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprends combien les dieux me sont cruels ; je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crète, lorsque je perçai mon propre fils[1]. »

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée et timide : « Je ne suis point à moi ; les destinées me rappellent dans ma patrie[2]. Mentor, qui a la sagesse des dieux, m'ordonne en leur nom de partir. Que voulez-vous que je fasse ? Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux ? Étant né pour être roi, je ne suis pas destiné à une vie douce et tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche et plus puissant que celui de mon père : mais je dois préférer ce que les dieux me destinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois

---

Ms. — 865 : *Pc.* : à vos ennemis *qui* (*effacé*) ; ils vous.... — 867 : *FcP.* : Demeurez ici, régnez avec moi ; du moins laissez-moi Mentor (872), *Pc.*, (*Le texte, sauf* [869 : vous aurez un pouvoir...]), *Pc'* (*Le texte*). — 885 : *FcP.* : à suivre mes inclinations. Ne m'avez-vous pas promis (893), *Pc.* : (*Le texte*).

V (866-868) : si vous y retournez. Demeurez ici ; vous serez....

---

1. Voir livre V, ligne 202 et suiv.

2. Souvenir, sans imitation formelle, de l'argument par lequel Enée, dans Virgile, essaie de justifier auprès de Didon son départ de Carthage (*Énéide*, IV, 340 et suiv.).

heureux, si j'avois Antiope pour épouse, sans espérance de votre royaume ; mais, pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent et que ce soit mon père qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque[1] ? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés ? Il est temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor, après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni biens, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie assurée ; il ne me reste qu'un homme sage et vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter : jugez vous-même si je puis y renoncer et consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie ; la vie n'est rien : mais ne m'arrachez pas Mentor. »

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte et sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre et ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit, par ses regards et par ses gestes, de faire pitié. Dans ce moment, il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

« Ne vous affligez point : nous vous quittons ; mais la sagesse qui préside aux conseils des dieux demeurera sur vous[2] ; croyez seulement que vous êtes trop heureux que

---

Ms. — 901 : *Fc.* : un homme sage *qui* (*effacé*) et vertueux.... — 903 : *FcP.* : y renoncer et m'abandonner à moi-même. Non..., *Pc.* : (*Le texte*). — 904 : *FcP.* : arrachez-moi la vie : ce n'est rien..., *Pc.* : (*Le texte*). — 908 : *Fc.* : d'accord de *laisser Mentor* (*2 mots effacés*) ce que le fils.... — 911 : *Fc.*. faire pitié. *Alors* (*effacé*) Dans ce moment....

---

1. Livre VIII, lignes 566 et suiv.
2. Expression biblique : par exemple, Isaïe (XI, 2), parlant du

Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre royaume et pour vous ramener de vos égarements. Philoclès, que nous vous avons rendu[1], vous servira fidèlement : la crainte des dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables seront toujours dans son cœur. Écoutez-le, servez-vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en[2] tirer est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de[3] chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point et vous vivrez heureux : mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur, pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre mollement à la douleur[4], mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager et pour n'abuser jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui : les dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée ; il est inutile de s'affli-

---

Ms. — 924 : *Fc.* : sans adoucissement : *p* (*effacé*) voilà.... — 932 : *Fc.* : abattre à la douleur, *Fc'*.. abattre mollement à la.... — 937. *Fc.* : de s'affliger. *Les rois* (*2 mots effacés*) Si jamais....

« rameau sorti du tronc de Jessé » qui sera Le Messie : « L'Esprit de l'Eternel, dit-il, reposera sur lui. »

1. Voir livre XI, ligne 538, et toute la suite du récit.

2. Voir livre II, ligne 481, et la note.

3. La phrase n'est pas très régulière ; mais elle a le mouvement et la liberté du langage parlé : ayant commencé par ce tour très vif *voilà en quoi*.........., elle s'achève comme si le début avait été : *c'est la plus grande preuve de courage que puisse donner un bon roi...*

4. Sur cette construction, voir livre II, ligne 77, et la note.

ger. Si jamais vous aviez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son père et à son pays, je reviendrois vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? Je ne cherche ni biens ni autorité sur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice et la vertu. Pourrois-je oublier jamais la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignée ? »

A ces mots, Idoménée fut tout à coup changé ; il sentit son cœur apaisé, comme Neptune de son trident apaise les flots en courroux et les plus noires tempêtes[1] : il restoit seulement en lui une douleur douce et paisible ; c'étoit plutôt une tristesse et un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des dieux commencèrent à renaître au dedans de lui[2].

« Hé bien ! dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne se point décourager ! Du moins souvenez-vous[3] d'Idoménée. Quand vous serez arrivés à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérités, n'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage et que vous y avez laissé un roi malheureux, qui n'espère qu'en vous. Allez, digne

Ms. — 947 : *FcP.* : les flots séditieux..., *Pc.* les flots en courroux. — 952 : *FcP.* : Hé bien ! dit (*sic*), mon cher Mentor. *Pc.* dit-il....

V (953-956) : Du moins souvenez-vous d'Idoménée quand vous serez arrivés à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérités. N'oubliez pas que Salente....

1. Voir la ligne 69 du livre XIII, et la note. — Sur la liberté de la construction qui oppose Idoménée apaisé à Neptune apaisant, cf. les notes de la ligne 792 du livre XIV et de la ligne 174 du livre XVII.

2. C'est l'effet naturel du discours de Minerve, contre les exhortations de qui Idoménée ne regimbe plus. En d'autres termes, par un effet de la grâce, à défaut de la « sainte indifférence », qui serait un degré de plus dans le détachement, dans le désintéressement de soi-même, la « résignation » est entrée dans son cœur (Sur cet état de l'âme, voir *Explication des Maximes des Saints*, V, *vrai*).

3. Il s'adresse ici à la fois à Mentor et à Télémaque.

fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux dieux, qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand et le plus sage de tous les hommes (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, et si vous n'êtes point une divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles et ignorants), allez conduire le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adraste[1]. Allez tous deux : je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble ; il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas assez connu le prix, jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais ! Jamais mes yeux ne verront ce qu'ils voient ! »

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour le tirer de celle d'Idoménée ; mais Idoménée, prenant le chemin du port, se mit entre Mentor et Telémaque : il les regardoit ; il gémissoit ; il commençoit des paroles entrecoupées, et n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots : on tend les cordages ; le vent favora-

Ms. — 964 : *Fc.* le fils d'Ulysse, heureux..., *Fc'*. . plus heureux.... — 967 : *FcP.* : soyez heureux : il ne me reste..., *Pc.* : soyez heureux ensemble. — 972 : *Fc.* : ne reverront ce qu'ils voient, *P.* (*Le texte*), *S.* : ne verront ce qu'ils ont vu, *Sc.* . ne verront ce qu'ils voient. — 975 : *Fc.* : Télémaque *tenant Mentor*, (*effacé*) voulut prendre Mentor....— 975 : *Sc.* : pour se tirer. — 980 : *Avec le mot* cependant *s'achève l'addition Fc. dont le début est à la ligne 730*. — 981 : *F.* : les cordages. On lève les voiles. Le vent favorable *V* (972) suit *Fc*.

1. C'est toujours l'opposition du roi sage et du roi victorieux, et, conformément à l'Ecriture (*Eccl.*, IX, 18 ; *Sap.*, VI, 1), la supériorité attribuée au premier sur le second.

ble se lève. Télémaque et Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient longtemps serrés entre ses bras[1] et qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut[2].

---

commence à les enfler. Télémaque et Mentor ont pris congé du roi, qui les a accompagnés jusques au port et qui les suit des yeux*, *P.* : les cordages. On lève les voiles. Le vent favorable commence à les enfler. Télémaque et Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi qui les tint longtemps serrés entre ses bras et qui les suivit des yeux aussi loin qu'il le put, *Pc* (*Le texte*).

---

1. Ces détails rappellent la peinture du vieux chef troyen Alétès, prenant congé, dans Virgile (*Énéide*, IX, 249), de Nisus et d'Euryale, qui partent pour une entreprise périlleuse :

> *Sic memorans, humeros dextrasque tenebat*
> *Amborum, et vultum lacrimis atque ora rigabat.*

« En parlant ainsi, il les tenait tous deux embrassés, leur serrait les mains, et son visage était inondé de larmes. »

2. Souvenir d'Ovide (*Métam* , XI, 469), peignant les douleurs d'Alcyone qui voit s'éloigner Céyx, son époux :

> *Dum licet, insequitur fugientem lumine pinum.*

« Tant qu'il est possible, elle suit des yeux le vaisseau qui s'enfuit. »

* Ce mot *yeux* est, dans *F.*, le dernier de la phrase, et il est immédiatement suivi du premier de notre livre XVIII.

LIVRE DIX-HUITIÈME[1]

1. Sommaire de l'édition dite de Versailles (1824). — *Pendant la navigation, Télémaque s'entretient avec Mentor sur les principes d'un sage gouvernement, et en particulier sur les moyens de connoitre les hommes, pour les chercher et les employer selon leurs talents. Pendant cet entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une île où Ulysse venoit d'aborder : Télémaque le rencontre et lui parle sans le reconnoître ; mais après l'avoir vu s'embarquer, il ressent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, et l'assure qu'il rejoindra bientôt son père ; puis il éprouve encore sa patience en retardant son départ, pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la déesse elle-même, cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme et se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernières instructions et disparoît. Alors Télémaque se hâte de partir, et arrive à Ithaque, où il retrouve son père chez le fidèle Eumée.*

LIVRE DIX-HUITIÈME[1]

Cependant les voiles s'enflent, on lève les ancres ; la terre semble s'enfuir. Le pilote expérimenté aperçoit déjà de loin la montagne de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimas glacés, et les monts Acrocérauniens[2], qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre[3].

Ms. — *F.* (*Sans désignation de livre. Au-dessus de la ligne 1, une main moderne a introduit la mention* . XXIVe livre), *P* (*sans indication de livre*), *PcS*. Livre dix-huitième *, *Sc.* 24e livre. — 1 : *FP*.. Cependant on lève les ancres; la terre semble..., *PcS*. · Cependant les voiles s'enflent, on lève les ancres; la terre semble. , *Sc*.. Déjà les voiles.... — 2 · *F*. · s'enfuir, *et* (*effacé*) le pilote... — 2 . *F*. · aperçoit *de l* (*effacé*) déjà de loin , *PS*.. aperçoit déjà de loin, *Sc*.. aperçoit de loin.... — 3 : *F*.. dont la tête est couverte de frimas *de* (*effacé*) glacés. , *Fc*. (*Comme le texte*).

V (1-3) suit *Sc*.

---

1. Construction inverse de celle qui avait prévalu pour les autres livres (*premier livre, second livre, dix-septième livre*, etc.). — Ce *livre dix-huitième* est le livre XXIV des éditions en vingt-quatre livres (voir ci-dessus Ms.).

2. L'ordre inverse serait plus naturel. Venant de la Grande Grèce, les navigateurs ont dû apercevoir d'abord à l'est les monts Acrocérauniens sur la côte d'Epire; puis, devant eux, au sud, dans la mer Ionienne, le promontoire (ou *montagne*, comme dit Fénelon, traduisant littéralement Virgile) de Leucate, qui est tout voisin d'Ithaque. Le détail pittoresque sur Leucate vient de Virgile (*Énéide*, III, 274) :

....Leucatæ nimbosa cacumina montis.

« Les sommets chargés de nuages de la montagne de Leucate. »

3. Le nom même des Acrocérauniens implique, par son étymologie (ἄκρος, κεραυνός) la double idée de hauteur et de tonnerre, et Horace (*Odes*, I, III, 20) rappelle leur réputation terrible.

* Voir ci-dessous Ms. *Entre* 265 *et* 266.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : « Je crois maintenant concevoir les maximes de gouvernement que vous m'avez expliquées[1]. D'abord elles me paroissoient comme un songe ; mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit et s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres et en confusion, le matin, aux premières lueurs de l'aurore ; mais ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croît insensiblement, leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différents caractères d'esprits, pour les choisir et pour les appliquer selon leur talents : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.. »

Alors Mentor lui répondit : « Il faut étudier les hommes pour les connoître ; et, pour les connoître[2], il en faut voir souvent et traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions[3]. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que

---

Ms. — 13. *FP.* : de l'aurore. et qu'ensuite..., *Pc.* : mais ensuite.... — 15. *F.* : croît insensiblement, les démêle et leur rend leurs couleurs naturelles. *Mais ce qui me reste à comprend* (*effacé*) je suis très persuadé..., *FcP.* : croît insensiblement, les distingue et leur rend leurs couleurs naturelles. Je suis très persuadé..., *Pc.* (*Le texte*). — 18 : *FP.* pour les choisir et les appliquer, *Pc* . et pour les appliquer. — 23 : *F.* . il en faut voir et traiter..., *P.* : voir souvent, et traiter.... — 24 · *FP.* : avec eux. Ceux qui gouvernent doivent..., *Pc.* : Les rois doivent....

1. Voilà bien fixé, au début de ce dernier livre, le but essentiel de tout l'ouvrage.

2. *Et, pour les connoître...* : on attendrait plutôt « et, pour les étudier... ». On peut croire à un *lapsus*.

3. Fénelon développera plus tard ces indications dans l'*Examen de conscience* (XXXIII). : « Il faut qu'un roi voie, parle, écoute beaucoup

vous avez appris, à Ithaque, à vous connoître en statues[1] ? C'est à force d'en voir et de remarquer leurs dé-

---

Ms. — 29 : *F.* : vous connoître en chevaux ? C'est à force..., *PS.* : (*Le texte*).

V (29-30) suit *F.*

---

de gens ; qu'il s'apprenne, par l'expérience, à étudier les hommes, qu'il les connoisse par un fréquent commerce et par un accès libre. Il y a deux manières de les connoître. L'une est la conversation : si vous étudiez bien les hommes sans paroître les étudier, la conversation sera plus utile que beaucoup de travaux qu'on croiroit importants ; vous y remarquerez la légèreté, l'indiscrétion, la vanité, l'artifice des hommes, leurs flatteries, leurs fausses maximes. Les princes ont un pouvoir infini sur ceux qui les approchent, et ceux qui les approchent ont une foiblesse infinie en les approchant. La vue des princes réveille toutes les passions et rouvre toutes les plaies du cœur : si un prince sait profiter de cet ascendant, il sentira bientôt les principales foiblesses de chaque homme L'autre manière d'éprouver les hommes est de les mettre dans des emplois subalternes, pour essayer s'ils seront propres aux emplois supérieurs. Suivez les hommes dans les emplois que vous leur confiez ; ne les perdez jamais de vue ; sachez ce qu'ils font ; faites bien rendre compte de ce que vous leur avez donné à faire : voilà de quoi leur parler quand vous les voyez ; jamais vous ne manquerez de sujets de conversation. Vous verrez leur naturel par les partis qu'ils ont pris d'eux-mêmes. Quelquefois il est à propos de leur cacher vos vrais sentiments pour découvrir les leurs. Demandez-leur conseil ; vous n'en prendrez que ce qu'il vous plaira. Telle est la vraie fonction de roi : l'avez-vous remplie ? »

1. *En statues.* La première rédaction (voir Ms.) donnait *en chevaux*, et il est vraisemblable qu'en effet, le duc de Bourgogne, si passionné pour la chasse à courre (voir livre XVII, ligne 682, et la note), était bon connaisseur en chevaux. Il est vrai qu'il n'était pas, en matière de beaux arts, un amateur moins éclairé ; toutefois, comme il va être question un peu plus loin de ce goût pour les beaux arts, il valait mieux faire allusion ici à une aptitude différente. Mais Fénelon a dû se souvenir d'un passage de l'*Odyssée* (IV, 601-608), qui était célèbre dès l'antiquité — car Horace le rappelle et le traduit dans une de ses *Epîtres* (I, VII, 40-43) —, où Télémaque refuse les chevaux dont Ménélas veut lui faire présent, parce que le sol d'Ithaque ne se prête ni à l'élevage des chevaux, ni à l'usage des voitures : cette

fauts et leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages et vertueux, qui aient longtemps étudié leurs caractères : vous apprendrez insensiblement comment ils sont faits et ce qu'il est permis d'en attendre. Qu'est-ce qui vous a appris à connoître[1] les bons et les mauvais poètes? C'est la fréquente lecture[2] et la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poésie[3]. Qu'est-ce qui vous a acquis du discernement sur la musique[4]? C'est la même application à observer les divers musiciens. Comment peut-on espérer de[5] bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas? Et comment les connoîtra-t-on, si on ne vit jamais avec eux[6]? Ce n'est pas vivre avec eux que de les

---

Ms. — 39 : *Sc.* : acquis le discernement. — 41 . *S.* : observer divers musiciens. — 41 : *F.* : Comment peut-on *donc* (*effacé*) espérer.... — 44 : *S.* : que de les voir en public.

---

particularité ne permet guère d'imaginer que Télémaque pût beaucoup « se connoître en chevaux ». De là sans doute la correction.

1. *Connoître*, reconnaître. Cf. livre XVII, ligne 180. — Sur le pronom *en* (= des hommes) de la ligne précédente, voir la note de la ligne 481 du livre II.

2. Y avait-il tant de livres à lire à l'époque où est supposé vivre Télémaque? Cf., sur cette espèce d'anachronisme, livre II, ligne 284.

3. « J'abandonnois l'étude toutes les fois qu'il (*le duc de Bourgogne*) vouloit commencer une conversation où il pût acquérir des connoissances utiles.... Dans ces conversations son esprit faisoit un sensible progrès sur les matières de littérature, de politique et même de métaphysique... Il nous a dit souvent qu'il se souviendroit toute sa vie de la douceur qu'il goûtoit en étudiant sans contrainte. Nous l'avons vu demander qu'on lui fît des lectures pendant ses repas et à son lever, tant il aimoit toutes les choses qu'il avoit besoin d'apprendre! Aussi n'ai-je vu aucun enfant entendre de si bonne heure et avec tant de délicatesse les choses les plus fines de la poésie et de l'éloquence. » (Fénelon, *Lettre au P. Martineau*, 14 nov. 1712.)

4. Voir la fin de la note de la ligne 627 du livre X.

5. Voir livre I, ligne 466, et la note.

6. C'est ici probablement l'écho d'un regret que les amis du duc

voir tous en public, où l'on ne dit de part et d'autre que des choses indifférentes et préparées avec art : il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leurs cœurs toutes les ressources secrètes qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes.

« Mais, pour bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être ; il faut savoir ce que c'est que vrai et solide mérite, pour discerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas.

« On ne cesse de parler de vertu et de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite et la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues, pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison, de vertu, pour connoître[1] ceux qui sont raisonnables et vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon et sage gouvernement, pour connoître les hommes qui ont ces maximes et ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité[2]. En un mot, pour mesurer plu-

---

Ms. — 45. *F.* : où l'on ne dit *qu* (*effacé*) de part.... — 47. *F.* : de *les* (*effacé*) tirer du fond.... — 49. *FP.* : de sonder leurs maximes, *Pc.* : de *décou* (*effacé*) les sonder pour découvrir leurs maximes. — 53. *FP.* : ceux qui n'en ont pas. Il faut avoir (58), *Pc.* : (*Le texte*).

---

de Bourgogne ont dû exprimer plus d'une fois : ils se plaignaient un peu qu'à « la connoissance des sciences », dont le jeune prince était si curieux, il se souciât trop peu de « joindre la connoissance des hommes ». C'est ce que dit notamment, en y insistant beaucoup, Saint-Simon dans un *Discours sur le duc de Bourgogne* qu'il composa en 1710 et qu'il a inséré dans ses *Mémoires* (Edit. De Boislisle, tome XIX, pages 141-178).

1. Même sens qu'à la ligne 37.

2. *Par une fausse subtilité.* Il est assez difficile de dire avec précision ce que Fénelon entend condamner par ces mots. On ne se tromperait cependant peut-être pas beaucoup en rapprochant ce qui est dit ici d'un de ses *Dialogues des morts* les plus remarquables, celui

sieurs corps, il faut avoir une mesure fixe : pour juger, il faut tout de même[1] avoir des principes constants auxquels tous nos jugements se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine et quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique et essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour soi ; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit se sacrifier, dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons et heureux. Autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote,

---

Ms. — 64 : *Pc.* : une mesure fixe . *tout de même* (*effacé*) pour juger il faut tout de même ,.. — 65 . *FP.* . auxquels tout se réduise, *Pc.* : (*Le texte*). — 67 : *F.* : le but de la vie *et* (*effacé*) humaine et quelle fin.... — 68 : *F* : en gouvernant les hommes. Autrement on marche (74), *Fc.* (*Comme le texte, sauf* [70 : pour soi, ce qui ne va qu'à satisfaire *son* (*effacé*) un orgueil tyrannique, mais à se sacrifier, dans les peines]), *P.* : (*Comme Fc., sauf le mot effacé*), *Pc.* (*Le texte*). — 73 : *F.* . on marche en tâtons, *Fc.* à tâtons.

---

qu'il imagine entre *Richelieu et Mazarin* : « Vous ne parlez, fait-il dire à Mazarin, que de votre magnanimité chimérique ; mais, pour bien gouverner un Etat, il n'est question ni de générosité, ni de bonne foi, ni de bonté de cœur : il est question d'un esprit fécond en expédients, qui soit impénétrable dans ses desseins, qui ne donne rien à ses passions, mais tout à l'intérêt, qui ne s'épuise jamais en ressources pour vaincre les difficultés. » Le sentiment de Richelieu est tout opposé : « La vraie habileté, explique-t-il, consiste à n'avoir jamais besoin de tromper et à réussir toujours par des moyens honnêtes. Ce n'est que par foiblesse et faute de connoître le droit chemin qu'on prend des sentiers détournés et qu'on a recours à la ruse. La vraie habileté consiste à ne s'occuper point de tant d'expédients, mais à choisir d'abord, par une vue nette et précise, celui qui est le meilleur en le comparant aux autres. Cette fertilité d'expédients vient moins d'étendue et de force de génie que de défaut de force et de justesse pour savoir choisir... Vous n'étiez souple que par foiblesse et faute d'avoir dans l'esprit des principes fixes. »

1. Tout à fait de la même façon. Même expression ci-dessus, ligne 32.

qui ne consulte point les astres, et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues ; il ne peut faire que naufrage.

« Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre ; elle leur paroît trop austère et indépendante ; elle les effraie et les aigrit[1] ; ils se tournent vers la flatterie. Dès lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu ; dès lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre ; car les bons connoissent bien les méchants, mais les méchants ne connoissent point les bons, et ne peuvent pas croire qu'il y en ait[2]. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également : ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses ; ils craignent les hommes et se font craindre d'eux. Ils fuient la lumière, ils n'osent paroître dans

---

Ms. — 76 *F.*. les astres, et *qui* (*effacé*) à qui toutes les côtes. — 80 *FP.* : quelque chose d'âpre, d'austère et d'indépendant qui les effraie : ils se tournent..., *Pc.* : quelque chose d'âpre, d'austère et d'indépendant de leur autorité qui les effraie ; ils se tournent..., *Pc'.* (*Comme le texte, sauf* [81 : elle leur paroît austère]), *Pc''.* (*Le texte*). — 83 . *FP.* ni de vertu. Ils s'accoutument (86), *Pc.* : (*Le texte*). — 86 . *FP* qu'il n'y en a point de vraie sur la terre, *Pc.* : qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre*. — 87 : *F.* : sur la terre ; ils ne savent que se défier (90), *Fc.*. (*Comme le texte*). — 92 : *FP.* : ils craignent les hommes, ils fuient la lumière..., *Pc.* (*Le texte*).

---

1. C'est ce que Fénelon disait déjà dans sa *Lettre à Louis XIV* (au début) : « Les gens accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour âpreté et pour excès ce qui n'est que la vérité toute pure. » Et c'est ce qu'il redira dans l'*Examen de conscience* (III et XXXIII).

2. Cf. livre XV, ligne 282 et la note.

* En réalité le texte de *Pc* est : *qu'il n'y en a point de vraie vertu sur la terre.* Mais l'inadvertance est évidente : en ajoutant le mot *vertu*, Fénelon a oublié d'effacer le pronom *en*, qui en tenait lieu dans la première rédaction.

leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent point être connus, ils ne laissent pas de l'être, car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre et devine tout ; mais ils ne connaissent personne : les gens intéressés qui les obsèdent sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes[1] l'est aussi à la vérité[2] : on noircit par d'infâmes rapports et on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage et farouche, ou, craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, et méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions et tous leurs préjugés : les bons mêmes ont leurs défauts et leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs[3], nation basse et maligne, qui se

---

Ms. — 94 *F.* leur naturel. Comme ils ne veulent point..., *Fc.* : (*Comme le texte*) — 98 : *F.* · de les voir inaccessibles et d'écarter tout ce qui pourroit ouvrir leurs yeux. Ils passent leur vie (101), *FcP.* : de les voir inaccessibles, de noircir par d'infâmes rapports et d'écarter tout ce qui pourroit leur ouvrir leurs yeux (*sic*). Ils passent leur vie (101), *Pc.*. (*Le texte, sauf* [100 : *pourroit ouvrir les yeux du ma* (*effacé*) pourroit lui ouvrir les yeux.]). — 102 : *F.* : sauvage et obscure, *Fc.* sauvage et farouche. — 103 : *F.* : toujours effectivement. ., *Fc.*. toujours inévitablement. — 106 : *F.* : et tous leurs préjugés. Connoissez donc, ô mon cher Télémaque (114), *FcP.* : et tous leurs préjugés : on est à la merci (108), *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. C'est ce que les amis du duc de Bourgogne redoutaient un peu qu'il ne fût ou qu'il ne parût être (voir ci-dessus la note de la ligne 44).

2. « *Louis XIV se communiquoit très peu. Toutes les fois qu'il donnoit des audiences, tout y étoit concerté. Le temps où on le voyoit le plus, c'étoit à son lever ; mais on ne l'entretenoit que de ce qui pouvoit lui plaire. Il étoit sérieux même dans le particulier, ce qui empêchoit les courtisans de prendre en sa présence aucune liberté.* » (*R. 1719.*)

3. « Qui dit un rapporteur dit un homme qui s'offre pour faire ce métier (*celui de jeter le soupçon sur tous ceux qu'on veut écarter*), qui s'insinue par cet horrible métier et qui, par conséquent, est manifestement indigne de toute croyance. Le croire, c'est vouloir s'exposer à égorger l'innocent. Un prince qui prête l'oreille aux rap-

nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue, pour son intérêt, de la défiance et de l'indigne curiosité d'un prince foible et ombrageux[1].

« Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoissez les hommes ; examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres ; éprouvez-les peu à peu ; ne vous livrez à aucun[2]. Profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugements : car vous serez trompé quelquefois, et les méchants sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisements. Apprenez par là à ne juger promptement de personne ni en bien ni en mal ; l'un et l'autre est très dangereux : ainsi vos erreurs passées vous instruiront très utilement. Quand vous aurez trouvé des talents et de la vertu dans un homme, servez-vous-en[3] avec confiance : car les honnêtes

---

Ms. — 115 : *FP*.. faites parler..., *Fc*. : faites-les parler.... — 117 : *F.* : de vos expériences *qu* (*effacé*), lorsque.... — 118 : *F.* : dans vos jugements. Apprenez par là (121), *Fc.* : (*Comme le texte, sauf* |119 : pour ne surprendre pas *quelquefois* (*effacé*) les bons...|). — 122 : *F.* : est très dangereux. Quand vous aurez.... *Fc.* : (*Comme le texte*). — 125 : *F.* : servez-vous avec..., *Fc.* : servez-vous-en avec.... — 125 : *F.* : car *il fau* (*effacé*) les honnêtes gens.

---

porteurs de profession ne mérite de connoître ni la vérité, ni la vertu » (*Examen de conscience*, XXXV).

1. « *Le Roi étoit fort ombrageux, ce qui faisoit qu'il ne se laissoit approcher que de très peu de personnes. Il n'eut jamais de favori : mais il se laissoit aisément prévenir. Il étoit superstitieux, et cette foiblesse fit qu'on abusa souvent de sa crédulité.* » (*R. 1719*.)

2. « Avez-vous craint les inconvénients qu'il y a à se livrer à un seul homme ? Toutes les fois que vous vous livrez à une seule personne ou à un certain nombre de personnes qui sont liées ensemble par les mêmes intérêts ou par les mêmes sentiments, vous vous exposez volontairement à être trompé et à faire des injustices. » (*Examen de conscience*, VI et XXXV.)

3. Servez-vous-en = servez-vous de lui (voir ci-dessus la note de la ligne 37, et livre II, ligne 481, et la note).

gens veulent qu'on sente leur droiture ; ils aiment mieux de l'estime et de la confiance que des trésors. Mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité et trop de richesses[1]. Quiconque est assez aimé des dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis[2], d'une sagesse et d'une bonté constante[3], trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même sur les autres sujets.

— Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchants quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire souvent[4] ?

— On est souvent, répondoit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre, on trouve souvent des gens injustes et artificieux qui sont

---

Ms. — 130 · *F.*. trop de richesses. Mais faut-il (138), *Fc.*. (*Comme le texte, sauf* [131 : pour trouver deux ou trois ; 135 : Par les bons *on connoît* (2 *mots effacés*) auxquels on se confie ; 136 : par soi-même. Mais faut-il. ..]), *Fc'P.*. (*Comme le texte, sauf* [136 : par soi-même. Mais faut-il]), *Pc.*. (*Le texte.*) — 142. *F.* : Dans *un état* (2 *mots effacés*) une nation.... — 143 : *FP.* : et artificieux en autorité, *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Fénelon développera la même idée dans l'*Examen de conscience* (XVI et XXXVIII). Mais la forme même de sa phrase laisse penser qu'il songe ici à un exemple précis, à propos duquel cependant on ne saurait faire que des conjectures.

2. « *Le Roi n'eut point d'amis : il avoit trop de hauteur et de réserve ; il n'eut que de lâches flatteurs qui l'empoisonnèrent dès l'enfance par leur encens. Autant qu'il étoit sensible à l'amour, autant l'étoit-il peu à l'amitié, qui naît de la communication de la confiance.* » (*R. 1719.*)

3. *Constante*, au singulier. Sur cette orthographe, voir la note de la ligne 451 du livre II.

4. Par qui ? A quels enseignements Fénelon fait-il allusion ? Il est difficile de le dire. Peut-être cependant songe-t-il moins à aucune vue théorique qu'à des souvenirs historiques. On connaît (voir, ci-

déjà en autorité ; ils ont des emplois importants qu'on ne peut leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps, mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser et vous tenir ensuite malgré vous par votre secret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères ; traitez-les bien ; engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidèles ; car vous ne les tiendrez que par là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré ; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur[1] ni de vos affaires. Quand votre État devient paisible, réglé, con-

---

Ms — 153 : *F.*. votre secret *plus* (*effacé*), chaîne plus.... — 161 *F.*. Quand un Etat est paisible, *FcP*.. quand un Etat devient paisible, *Pc.* quand votre Etat devient paisible.

---

dessus, la note de la ligne 63) le sentiment qu'il avait cherché à inspirer au duc de Bourgogne sur Mazarin. Peut-être est-ce à ce ministre et à ses créatures qu'il pense encore ici, et peut-être ce développement rappelait-il au duc de Bourgogne quelque conversation sur la politique royale à l'époque de la Fronde. C'est ainsi que Louis XIV, qui avait conservé un souvenir toujours si vivant des troubles de sa minorité, expliquait à son fils les difficultés de la situation au moment où il avait pris personnellement le pouvoir, et pourquoi, par exemple, il avait cru devoir continuer, pendant quelque temps, d'employer Fouquet (*Mémoires pour l'instruction du Dauphin*, édit. Ch. Dreyss, Paris, 1860, tome II, pages 370 et suiv. et pages 388-389).

1. « *C'est ce que Louis XIV sut très bien pratiquer, moins, à la vérité, par prudence que par habitude à la dissimulation. Il étoit impénétrable et, comme il parloit toujours laconiquement, on ne pouvoit guère savoir ce qu'il pensoit. Il ne s'ouvroit pas même à ses maîtresses : il eut la gloire de n'être pas possédé.* » (*R. 1719.*)

duit[1] par des hommes sages et droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchants, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter ; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchants : mais, en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons ; il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité : il faut néanmoins peu à peu relever l'autorité et réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchants, et quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne veut que le bon ordre et la justice, parviendra, avec le temps, à se passer des hommes corrompus et trompeurs[2] ; il en trouvera assez de bons

Ms. — 164 : *S.* : il ne faut pas laisser, *Sc.*. pas cesser. — 167 *FP.* : de les rendre bons, et, tolérant en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut néanmoins, *Pc.*. de les rendre bons, en tolérant en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité. Il faut néanmoins..., *Pc'.*. (*Le texte*). — 169 . *S.* · néanmoins relever peu à peu. — 172 : *F.*. soit souvent *nécess* (*effacé*) inévitable. — 173 : *FP.* · néanmoins à le faire cesser, *Pc.* : néanmoins peu à peu...

1. *Quand votre Etat devient... conduit.* Voilà qui est bien mal écrit. Voir, pour s'expliquer la négligence, Ms. 161 : Fénelon ne s'est pas aperçu que sa correction de *est* en *devient* en impliquait d'autres dans la suite de la phrase.

2. On ne peut s'empêcher de se souvenir que, quelques années auparavant, Fénelon avait désigné nommément dans la dernière partie de sa *Lettre à Louis XIV*, l'archevêque de Paris, Harlay de Chamvallon († 1695), comme un homme « corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu », et dont Louis XIV, ajoutait-il, ne s'accommodait que « parce qu'il ne songeoit qu'à lui plaire par ses flatteries ». Quant à la réforme progressive qu'il semble prévoir, il l'attend certainement de ceux qui entourent avec lui le duc de Bourgogne, notamment des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, et de leurs amis : voir, sur ce point Lavisse, *Histoire de France*, tome VIII, 1, liv. V, 1, et Crouslé, *Bossuet et Fénelon*, III, II 2 et 3.

qui auront une habileté suffisante. Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation, il est nécessaire d'en former de nouveaux.

— Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras.

— Point du tout, reprit Mentor ; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux, pour les élever, excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage ; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure[1], et qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation et l'espérance du succès les animoient au travail ! Combien y a-t-il d'hommes que la misère et l'impuissance de s'élever par la vertu tentent de s'élever[2] par le crime ! Si donc vous attachez les récompenses et les honneurs au génie et à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous en les faisant monter, de degré en degré, depuis les derniers emplois jusques[3] aux premiers ! Vous exercerez les talents ; vous éprouverez l'étendue de l'esprit et la sincérité de la vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez suivis toute leur vie, de degré

Ms. — 186 · *F.* : dans l'oisiveté, *Fc.* : dans une oisiveté.. . — 191 : *F.* : et les honneurs *aux* (*effacé*) au génie.... — 195 . *S.* . jusqu'aux premiers.— 198 . *FP.* : sous vos yeux. Vous les aurez.... *Pc.* (*Comme le texte*). — 199 : *FP.* : toute leur vie ; vous jugerez.... *Pc.* . (*Comme le texte*).

---

1. Sur le devoir du roi de « chercher le mérite obscur » Fénelon reviendra dans l'*Examen de conscience* (XXXVII).

2. Sur cette façon de parler, cf. livre XIV, ligne 995, et la note.

3. Pour cette orthographe, cf. livre XIV, ligne 1107. — Sur la pensée, cf. ci-dessus, la citation de la note de la ligne 28 (*Examen de conscience*, XXXIII.)

en degré ; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions. »

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi, ils aperçurent un vaisseau phéacien[1] qui avoit relâché dans une petite île déserte et sauvage bordée de rochers affreux. En même temps les vents se turent ; les plus doux zéphirs mêmes semblèrent retenir leurs haleines ; toute la mer devint unie comme une glace ; les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau ; l'effort des rameurs, déjà fatigués, étoit inutile : il fallut aborder en cette île, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril.

Les Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatients que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avança vers eux sur ces rivages escarpés. Aussitôt il demande au premier homme qu'il

Ms. — 201-202 : *FP.* : (*Comme le texte*), *Pc.* : de leurs actions. Mais j'aperçois, mon cher Télémaque, qu'un chagrin secret vous soulève contre les vérités que je vous dis. C'est ce chagrin qui peut obscurcir tous vos talents et vous jeter dans des fautes irréparables. Cette humeur est l'ennemi que vous aurez le plus de peine à vaincre. Défiez-vous d'elle et ne décidez jamais rien quand vous sentirez qu'elle *aigrira* (*effacé*) dominera votre esprit. Pendant que Mentor.... *Pc'.* : (*Le texte*). — 202 : *Sc.*. raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils aperçurent. — 203 : *F.* : des vaisseaux phéaciens, *Fc.* (*Comme le texte ; correction immédiate*). — 204 : *F.* : île déserte, bordée..., *Fc.* : déserte et sauvage, bordée.... — 205 : *F.* : les vents semblèrent retenir..., *Fc.* : (*Comme le texte*). — 206 : *S.* : leur haleine. — 207 . *F.* : les voiles *détendues* (*effacé*) abattues.... — 210 : *FP.* : qu'une île propre à..., *Pc.* : qu'une terre.... — 210 : *F.* : par des hommes. Les Phéaciens (213), *Fc.* : (*Comme le texte*). — 213 : *F.* : le vent, *n'étoient* (*effacé*) ne paroissoient. .. — 215 : *F.* · Télémaque s'avance..., *P.* : s'avança.... — 216 : *FP.* : escarpés. Le premier qu'il trouve, il lui demande s'il n'a point Ulysse (*sic*), roi d'Ithaque, dans la maison du roi (*un blanc*). Celui auquel..., *Pc.* : (*Le texte*).

V (202) suit *Sc.* ; — (215) suit *F.*

1. Voir livre I, ligne 228, et la note.

rencontre s'il n'a point vu Ulysse, roi d'Ithaque, dans la maison du roi Alcinoüs[1].

Celui auquel il s'étoit adressé par hasard n'étoit pas Phéacien : c'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majestueux, mais triste et abattu ; il paroissoit rêveur et à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque ; mais enfin il lui répondit :

« Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs[2], comme en un lieu où l'on craint Jupiter[3] et où l'on exerce l'hospitalité ; mais il n'y est plus, et vous l'y chercheriez inutilement ; il est parti pour revoir Ithaque[4], si les dieux apaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses dieux pénates[5]. »

A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jeta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit tristement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, et paroissant affligé de ne pouvoir partir[6]. Télémaque le regardoit fixement ; plus il le regardoit, plus il étoit ému et étonné.

Ms. — 224 : *FP.* : chez le roi (*un blanc*), *Pc.* : chez le roi Alcinoüs. — 231 : *F.* : bois épais qui étoit sur le haut rocher, *FcP.* : bois épais qui étoit sur le haut d'un rocher..., *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Roi des Phéaciens (voir la note de la ligne 245 du livre I). — On remarquera que, dans la première rédaction (Ms. 216 et 224), Fénelon avait laissé en blanc la place de ce nom propre, pourtant si connu. Cf., pour des précisions du même genre introduites au cours des revisions, livre I, lignes 441-445 ; II, 217 ; III, 17.

2. C'est ce qui est raconté au livre VII de l'*Odyssée*.

3. Ce respect du dieu protecteur des suppliants est attesté dans Homère tour à tour par le plus vieux des Phéaciens et par Alcinoüs lui-même (*Odyssée*, VII, 164-165 et 180-181).

4. Raconté au début du livre XIII de l'*Odyssée*.

5. *Ses dieux pénates*. Voir la note de la ligne 510 du livre VIII.

6. C'est dans cette attitude qu'Homère représente Ulysse las de son séjour chez Calypso et avide de revoir sa patrie (*Odyssée*, V, 84) :

Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείβων.

« Il regardait sans cesse vers la mer immense et versait des larmes. »

« Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit et qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis[1], et je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu ; à peine a-t-il daigné m'écouter et me répondre : je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux. »

Mentor, souriant, répondit : « Voilà à quoi servent les malheurs de la vie ; ils rendent les princes modérés et sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient des dieux ; ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter[2] ; ils comptent pour rien les hommes ; ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler de souffrance, ils ne savent ce que c'est ; c'est un songe pour eux ; ils n'ont jamais vu la distance du bien et du mal. L'infortune seule peut leur donner de l'humanité et changer leur cœur de rocher en un cœur humain : alors ils sentent qu'ils sont hommes et qu'ils doivent ménager les autres hommes, qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est, comme vous, errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir, ce peuple que les

Ms. — 238 : *F.* : plein *de* (*effacé*) d'amertume. — 240 : *FP.* : assez mal reçu et je ne puis cesser..., *Pc.* : (*Le texte*). — 246 : *F.* : que le *poison* (*effacé*) doux poison.... — 254 : *FP.* : et qu'il faut ménager..., *Pc.* : et qu'ils doivent ménager....

1. « *Autant que Louis XIV plaignoit peu les malheureux, parce qu'il étoit trop accoutumé aux prospérités, autant le duc de Bourgogne, son petit-fils, étoit compatissant et plein de sensibilité pour les misérables.* » (*R. 1719.*)

2. « *C'est ce que fit Louis XIV : il fit couper une montagne pour conduire des eaux à Versailles ; il ne trouva rien d'impossible pour contenter sa somptuosité et se joua de la nature entière pour faire de Versailles un séjour délicieux.* » (*R. 1719.*)

dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger[1], et que ce peuple sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence ! Car les peuples ne souffrent que par les fautes des rois[2], qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir. »

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse et dans le chagrin. Il lui répondit enfin avec un peu d'émotion.

« Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un roi est bien malheureux. Il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander : il est fait pour eux ; il se doit tout entier à eux ; il est chargé de tous leurs besoins[3] ; il est

---

Ms. — 260 : *Sc.* : un troupeau à un berger, et qui sera peut-être.... — 264 : *F.* : qui devoient les empêcher de souffrir, *Fc.*. qui doivent veiller pour les empêcher.... *Fc'.*. (*Comme le texte*). — *Entre* 265 et 266. *Pc.* : *Dix-huitième livre* (*effacé*). — 267 : *FP.* : dans la tristesse, et il lui répondit enfin : Si toutes ces choses.... *Pc.* (*Comme le texte*).

---

1. Voir les références alléguées par la note de la ligne 268 du livre XVI.

2. Souvenir d'Horace, qui dit, en parlant des Grecs devant Troie, que « ce sont eux qui paient la peine de toutes les folies de leurs rois ».

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
(*Ep.*, I, II, 17.)

3. « De tous les hommes qui composent une nation, le plus à plaindre et celui qu'on plaint le moins, c'est le souverain. Il a toutes les incommodités de la grandeur, sans pouvoir presque en goûter les agréments ; il est au milieu de ses sujets celui qui a le moins de liberté, le moins de tranquillité... Il est, à proprement parler, moins riche que le moindre de ses sujets, parce que tous les besoins de l'Etat sont ses besoins et qu'ils surpassent toujours sa fortune. Un père de famille n'est jamais riche quand ses revenus ne suffisent point pour la subsistance de ses enfants : un roi père est vraiment indigent de toute l'indigence de ses sujets. » P. Mesnard, dans son Introduction au *Mémoire* attribué à Saint-Simon sur les *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne*, rapproche avec raison ces propos du prince, rapportés par l'abbé Proyart (*Vie du dauphin*, tome II, page 48), de ceux que Fénelon prête ici à Télémaque.

l'homme de tout le peuple et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en père, qu'il les rende sages et heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est point la sienne; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir : son autorité est celle des lois; il faut qu'il leur obéisse. A proprement parler, il n'est que le défenseur des lois pour[1] les faire régner; il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir : il est l'homme le moins libre et le moins tranquille de son royaume; c'est un esclave qui sacrifie son repos et sa liberté pour la liberté et la félicité publique[2].

— Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un père de sa famille; mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchants par des punitions; il encourage les bons par des récompenses; il représente les dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les lois ? Celle de se mettre au-dessus des lois est une gloire fausse, qui ne mérite que de l'horreur et du mépris. S'il est méchant, il ne peut être

---

Ms. — 278 : *F.* : qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler..., *PS.* : (*Le texte*). — 280 : *F.* : qu'il veille, qu'il travaille..., *Fc.* : et qu'il travaille.... — 282 : *FP.* : de son royaume. Il est vrai (285), *Pc.* : (*Le texte*). — 285 : *F.* : répondoit Mentor. — 291 : *F.* : il *fait du bien* (3 *mots effacés*) représente les dieux....

V (278 et 285) *suit F.*

---

1. Voir la note de la ligne 4 du livre III. On retrouvera le même tour ci-dessous, ligne 305.

2. *Publique*. Sur cette orthographe, voir la note de la ligne 451 du livre II.

que malheureux, car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions et dans sa vanité : s'il est bon, il doit goûter le plus pur et le plus solide de tous les plaisirs à travailler pour la vertu et à attendre des dieux une éternelle récompense[1]. »

Télémaque, agité au-dedans par une peine secrète, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli et qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ses véritables sentiments, un esprit de contradiction et de subtilité pour rejeter les vérités que Mentor expliquoit[2]. Télémaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes.

« Quoi ! disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchants, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire ! »

Mentor lui répondoit patiemment :

« Il faut compter sur l'ingratitude des hommes et ne laisser pas de leur faire du bien ; il faut les servir moins

---

Ms. — 299 : *FP.* : une éternelle récompense. Télémaque opposoit à ces raisons (307)...., *Pc.* : (*Le texte*). — 312 . *FP.* : Mentor lui répondoit : Il faut compter..., *Pc.* : répondoit patiemment.... — 313 : *S.* : des hommes et ne pas laisser de leur.... — 314 : *F.* : faire du bien : *le bien* (*effacé*) il faut les....

---

1. Mêmes pensées religieuses chez le duc de Bourgogne, d'après l'abbé Proyart (cité par Paul Mesnard, *loc. cit.*, page XLVII) : « Quand un roi, attentif à l'œil de Dieu qui le surveille, se rappelle qu'il est le ministre de sa bonté pour les hommes,... quand il pense sans cesse, comme saint Louis, que les épines de sa couronne terrestre doivent se changer en roses dans le séjour du repos, alors son âme s'élève au-dessus de la nature et d'elle-même : rien n'est plus capable de le décourager ; il ne pense qu'à faire du bien aux hommes et ne se lasse point de leur en faire. »

2. Dans un portrait satirique, *le Fantasque*, qui a été joint à ses *Fables*, Fénelon avait raillé certains mouvements d'humeur du duc de Bourgogne, qui le portaient à contredire les autres et à se contredire lui-même. Nul doute qu'il ne fasse allusion ici au même défaut.

pour l'amour d'eux que pour l'amour des dieux, qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient, les dieux s'en souviennent et le récompensent[1]. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante et capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espèce de justice à la véritable vertu.

« Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? Ne travaillez point uniquement à les rendre puissants, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs. Cette gloire, cette abondance et ces délices les corrompent ; ils n'en seront que plus méchants, et par conséquent plus ingrats : c'est leur faire un présent funeste ; c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le désintéressement : en les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats ; vous leur

Ms. — 320 : *FP.* : quoique changeante, ne laisse pas de faire une espèce.... *Pc.* : (*Le texte*), *S.* : (*Comme le texte, sauf* [321 : ne laisse pas tôt ou tard de faire]). — 322 : *F.* : la véritable vertu. *Mais ce n'est pas cette louange du peuple qui doit faire la pri* (*passage effacé*) Mais voulez-vous.... — 326 : *F.* : ces délices les corrompront, *PS.* : les corrompent. — 328 . *FP.* : plus ingrats. Mais appliquez-vous.... *Pc.* : (*Le texte*).

V (326-327) suit *F.*

1. Dans une situation toute différente, Virgile (*Enéide*, I, 543) prête à l'un de ses personnages une pensée analogue.

At sperate deos memores fandi atque nefandi.

« Comptez du moins que les dieux se souviennent du juste et de l'injuste. » — Citons encore ces paroles du duc de Bourgogne rapportées par l'abbé Proyart (dans Paul Mesnard, *loc. cit.*) : « Que si la malice des hommes et sa propre faiblesse ne lui permettent pas (*au souverain*) de faire tout le bien qu'il désirerait, il se console par la pensée que Dieu, qui juge les intentions et les cœurs, lui tiendra compte de ce qu'il aura fait et de ce qu'il eût voulu faire. »

donnerez le véritable bien, qui est la vertu, et la vertu, si elle est solide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi, en leur donnant les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même et vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des princes qui ne les ont jamais exercés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire il travailloit, par ses exemples et par son autorité, à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leur vertu, ou du moins il trouveroit dans la sienne et dans l'amitié des dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes. »

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens du vaisseau qui étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où

Ms. — 335 : *FP.*. la leur aura inspirée. Faut-il s'étonner (338), *Pc.* (*Comme le texte*). — 343 : *S.*: ce qu'il leur aura appris à faire. — 345 *F.* · dans leur vertu, ou du moins il trouveroit dans la sienne *après av* (*effacé*) et dans l'amitié des dieux de quoi se consoler. Pendant cette conversation (418), *P.*: (*Comme F., sauf les mots effacés*), *Pc.*: (*Comme P., sauf* [347 : se consoler dans tous les mécomptes. Pendant cette conversation (418)]), *Pc'.*: dans leur vertu ou (*ce dernier mot devait, avant la lacération du manuscrit**, *être suivi des mots par lesquels commence FF*). Pendant cette conversation (418), *FF.* (*à partir des mots* : du moins il trouveroit **) *et S.*: (*Comme le texte, sauf les variantes mentionnées ci-après*). — 347 : *FF.*. se consoler *dans* (*effacé*) de tous les mécomptes. A peine ce discours.... — 350 : *FF.*: s'avança vers les Phéaciens..., *FFc.* : (*Le texte*). — 351 : *FF.* : qui étoit arrêté. Il s'adressa..., *FFc.* · (*Le texte*).

V (340-341) : qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins (*d'après une addition marginale de Sc., qui est donnée, par erreur, à ce qu'il semble, comme une restitution de l'original*).

*. Voir *Introduction*, page LXXXVIII.
**. Sur *FF.* et le passage 349-417, voir *Avertissement*, page XI et *Introduction*, page XCV, note 2.

ils alloient, et s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit : « Nous venons de notre île, qui est celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Épire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie ; mais il en est parti.

— Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte ?

— C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu : mais on dit qu'il se nomme Cléomène, qu'il est né en Phrygie[1], qu'un oracle avoit prédit à sa mère, avant sa naissance, qu'il seroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie, et que, s'il y demeuroit, la colère des dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parents le donnèrent à des matelots, qui le portèrent dans l'île de Lesbos[2]. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable et adroit à tous les exercices

---

Ms. — 353 : *FF.* : où ils alloient et *qu* (*effacé*) *s'ils avoient ouï dire* (*effacé*) s'ils n'avoient point vu Ulysse. — 361 : *FF.* : qui nous est inconnu : on dit qu'il est né en Phrygie, qu'on avoit prédit à sa mère..., *FFc.* : (*Le texte*). — 368 : *FF.* : le portèrent dans *une île sauvage où il fut nourri* (7 *mots effacés*) l'île de Scios *, où il fut nourri aux dépens de sa patrie, *FFc.* : (*Le texte*).

---

1. Cette contrée d'Asie Mineure est souvent citée dans les poèmes homériques. — *Cléomène* a été un nom répandu dans l'ancienne Grèce : il se trouve dans nombre d'auteurs, appliqué à des personnages différents.

2. Sur Lesbos, voir la ligne 438 du livre V, et la note. On ne devine pas aisément la raison pour laquelle Fénelon fait choix ici du nom de cette île si célèbre et si prospère. On voit par les variantes (Ms. 368) qu'il a d'abord hésité. — Cette histoire de l'enfance et de la jeunesse de Cléomène rappelle par quelques traits la légende d'Œdipe. Voir *Introduction*, page XLVI, note 1.

* Probablement pour *Chios*. Cette île a été parfois désignée par les modernes sous le nom de *Scio*. André Chénier appelle l'héroïne d'un de ses canevas de bucoliques : *la Belle de Scio*.

du corps ; il s'appliqua même, avec beaucoup de goût et de génie, aux siences et aux beaux-arts. Mais on ne put le souffrir dans aucun pays : la prédiction faite sur lui devint célèbre ; on le reconnut bientôt partout où il alla ; partout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadèmes. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre[1] de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien ; mais à peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance et l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher et choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure ; ses talents éclatent, dit-on, toujours malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres[2], et pour les affaires les plus importantes : il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne et qui le fait connoître au public.

« C'est son mérite qui fait son malheur ; il le fait craindre et l'exclut de tous les pays où il veut habiter.

Ms. — 375 : *FF.* : devint célèbre partout où il alloit. Partout les rois craignoient..., *FFc.* : (*Le texte*). — 376 : *FF.* : leurs diadèmes. Il est errant..., *FFc.* : (*Le texte*). — 377 : *FF.* : depuis sa jeunesse *de* (*effacé*) et il ne peut.... 378 : *FF.* : lieu du monde où *il dem* (*effacé*) il lui soit.... — 378 : *FF.* : libre de demeurer en paix, *FFc.* : de s'arrêter. — 379 . *FF.* : fort éloignés du sien, où il a combattu avec gloire dans des guerres sanglantes. Mais à peine s'est-il signalé qu'on découvre sa naissance..., *FFc.* : (*Le texte*). — 383 : *FF.* : éclatent, dit-on, malgré lui : il se présente en chaque pays (386), *FFc.* : (*Le texte*). — 387 : *FF.* : qui le fait connoître. C'est son mérite qui le fait craindre et qui l'exclut..., *FFc.* : (*Le texte*).

---

1. *Libre*, loisible. « Dans les premiers temps du monde, écrit La Fontaine dans *Psyché* (II), il étoit libre à tous les mortels d'y aller puiser (*à la fontaine de Jouvence*). » Postérieurement au XVIIe siècle, le mot n'est plus guère employé avec ce sens que dans la locution : libre à lui de....

2. *Les lettres*, au sens du latin *litteræ* : non pas la littérature spécialement, mais la culture, l'instruction, les choses de l'esprit en général. Cependant, même prise en ce sens large, l'expression surprend un peu, quand on songe que l'action est censée se passer à l'époque homérique.

Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré partout, mais rejeté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie, ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paroît sans ambition, et il ne cherche aucune fortune ; il se trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie ; car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil et les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il souffre, ne lui paroît point désirable ; il court malgré lui après elle, par une triste fatalité, de royaume en royaume, et elle semble fuir devant lui, pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse. Funeste présent des dieux, qui trouble tous ses plus beaux jours et qui ne lui causera que des peines dans l'âge où l'homme infirme[1] n'a plus besoin que de repos ! Il s'en va, dit-il, chercher vers la Thrace[2] quelque peuple sauvage et sans lois, qu'il puisse assembler, policer et gouverner pendant quelques années ; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura

---

Ms. — 390 : *FF.* : est d'être partout estimé *et d'être pourtant exposé à* (6 *mots effacés*), et d'être sans cesse rejeté de toutes..., *FFc.* . (*Le texte*) — 395 : *FF.* : que l'oracle *fût* (*effacé*) ne lui eût jamais. — 396 : *FF.* : la royauté. *Mais* (*effacé*) Il ne lui reste... — 397 : *FF.* . sa patrie où il ne pourroit porter..., *FFc.* : sa patrie *sachant* (*effacé*) car il sait qu'il ne pourroit porter.... — 399 : *FF.* : toutes les familles ; *il ne peut espérer* (4 *mots effacés*) il est toujours errant, suspect, chassé et exposé aux implacables défiances des rois. La royauté pour laquelle il souffre ne lui semble point désirable. Il court malgré lui après elle de royaume en royaume, *FFc.* : (*Le texte*). — 404 : *FFS.* : qui ne lui causera, *Sc.* : qui ne lui cause. — 405 : *FF.* : dans l'âge où l'on n'a plus besoin, *FFc.* : où l'homme infirme n'a plus besoin. — 406 : *FF.* : que de repos. *Il assure qu'* (3 *mots effacés*) Il s'en va.... — 408 : *FF.* : puisse policer..., *FFc.* : puisse assembler, policer....

1. *Infirme*, ayant perdu ses forces.

2. La Thrace montagneuse passait pour une terre rude et barbare (voir les notes des lignes 606 du livre XV et 150 du livre XVI) ; mais aussi c'était le pays du civilisateur Orphée.

plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissants : il compte de[1] se retirer alors en liberté dans un village de Carie[2], où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage et modéré, qui craint les dieux, qui connoît bien les hommes et qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles. »

Pendant cette conversation, Télémaque retournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flots qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment, le vieillard dit à Télémaque :

« Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. »

En disant ces mots, il court au rivage : on s'embarque ; on n'entend que cris confus sur ce rivage, par[3] l'ardeur des mariniers[4] impatients de partir.

Ms. — 411 : *FF*.. se retirer alors dans un village, *FFc.* : alors en liberté dans un village. — 415 : *FF*.. sans les estimer. *Tel est l'h* (*effacé*) Voilà ce qu'on dit de..., *FFc.* : ce qu'on raconte de.... — 421 . *FP.* : de leur écume. Le vaisseau phéacien levoit déjà ses voiles que le vent enfloit. On entendoit des cris confus sur ce rivage, par l'ardeur des mariniers qui avoient impatience de partir. Cet inconnu à qui Télémaque avoit parlé avoit erré quelque temps (429), *Pc.* : (*Comme le texte, sauf* [425 : on s'embarque ; le vaisseau phéacien lève déjà ses voiles, que le vent enfle ; on n'entend que cris confus....]), *Pc'.* : (*Le texte*).

---

1. Même remarque pour *compter* que pour *espérer* : voir livre I, ligne 466, et la note.

2. La Carie, limitrophe de la Phrygie, devait passer pour un pays de médiocre civilisation : Homère (*Iliade*, II, 867) note que le parler des Cariens est barbare.

3. Par = par l'effet de..., en raison de... Emploi de la préposition un peu large, mais dont on citerait des exemples assez fréquents.

4. *Marin*, que le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) ne donne que comme adjectif, a, à partir du XVIII[e] siècle, supplanté, comme substantif, *marinier*, que l'on n'emploie plus guère aujourd'hui que dans

Cet inconnu, qu'on nommoit Cléomène, avoit erré quelque temps dans le milieu de l'île, montant sur le sommet de tous les rochers et considérant de là les espaces immenses des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue et il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses et servant de jouet à une rigoureuse fortune, loin de sa patrie. « Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque ; mais ce Cléomène ne peut jamais revoir la Phrygie. » L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissoit la peine de Télémaque.

Enfin cet homme, voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés avec autant de vitesse et d'agilité qu'Apollon dans les forêts de Lycie [1], ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices [2] pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amère et qui s'éloigne de la terre. Alors une impression secrète de douleur saisit le cœur de Télémaque ; il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer.

Ms. — 433 : *FP.* : d'observer ses pas. Enfin cet homme (440), *Pc.* : (*Comme le texte, sauf* [433 : un homme *errant* (*effacé*) vertueux, errant, malheureux ; 434 : aux plus grandes choses et *le* (*effacé*) servant de jouet...]). — 440 : *FP.* : son vaisseau prêt, descendit de ces rochers, *Pc.* : étoit descendu.... — 441 : *F.* : avec plus de vitesse, *Fc.* : avec autant de.... — 442 : *F.* : et d'agilité *qu'un chevreuil ou un daim* (5 *mots effacés*) qu'Apollon.... — 446 : *FP.* : de la terre. Une impression secrète, *Pc.* : (*Le texte*).

---

l'un des deux sens qu'il avait au XVIIe siècle, le sens abusif d'homme employé à la navigation des grandes rivières.

1. Pays d'Asie Mineure, baigné par la Méditerranée, au sud de la Carie et de la Phrygie ; il était couvert de bois épais et Apollon, dieu chasseur, passait pour le protéger particulièrement (Horace, *Odes*, III, IV, 62-63).

2. Sur *au travers de...*, voir la note de la livre 102 du livre I.

En même temps, il aperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente, couchés sur l'herbe et profondément endormis. Ils étoient las et abattus : le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit[1] avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs et si diligents pour profiter du vent favorable. Mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau phéacien prêt à disparoître au milieu des flots qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller ; un étonnement et un trouble secret tient[2] ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles, qui blanchissent un peu dans l'onde azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle et il est tout hors de lui-même, dans un transport semblable à celui des Ménades[3], lorsqu'elles tiennent le thyrse[4] en main et qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hèbre[5], avec les monts Rhodope et Ismare.

Ms. — 451 : *F.* : profondément endormis, *il s'écrie* (*effacé*). Ils étoient.... — 454 : *FP.* : avoient répandus (*sic*).... *Pc.* : avoient été répandus.... — 457 : *F.*. avoient *si* (*effacé*) été si.... — 459 : *F.* : à disparoître *dans* (*effacé*) au milieu des flots, qu'à *aver* (*effacé*) marcher.... — 461 : *F.*. pour les éveiller ; je ne sais quoi *le tient attaché* (*effacé*) tient ses yeux attachés..., *P.* : (*Comme F., moins les mots effacés*), *Pc.*. (*Le texte*).

---

1. C'est la Nuit, qui, dans la mythologie d'Ovide, exprime des pavots, croissant devant le palais du Sommeil, la liqueur qu'elle répand pour assoupir la terre, quand il fait sombre (*Métam.*, XI, 605-607).

2. *Tient.* Sur ce verbe au singulier, quoique ayant deux sujets, et sur l'adjectif *secret* également au singulier, cf. livre II, ligne 451, et la note.

3. *Les Ménades* (littéralement *les Furieuses*), nom souvent donné aux prêtresses de Bacchus.

4. Sur le *thyrse*, voir la note de la ligne 587 du livre XIII.

5. Ce fleuve (aujourd'hui la Maritza) est, comme les montagnes qui vont être nommées, situé en Thrace, l'un des pays où se célé-

Enfin, il revient un peu de cette espèce d'enchantement, et les larmes recommencent à couler de ses yeux. Alors Mentor lui dit :

« Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor : c'est la nature qui parle[1] et qui se fait sentir ; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion est le grand Ulysse : ce qu'un vieillard phéacien vous a raconté de lui, sous le nom de Cléomène, n'est qu'une fiction faite pour cacher plus sûrement le retour de votre père dans son royaume[2]. Il s'en va tout droit à Ithaque ;

Ms. — 477 : *FP.* : est le grand Ulysse. Il s'en va à Ithaque ; déjà il est bien près (481), *Pc.* : (*Le texte*).

---

braient surtout les mystères de Bacchus. Ce sont des Bacchantes de Thrace qui égorgent Orphée (Virgile, *Géorgiques*, IV, 519-521). — Les récits des excès furieux des Ménades sont fréquents dans la poésie antique (Euripide, *Bacchantes*, 723 et suiv.; Catulle, LXIV, 256 et suiv.; Virgile, *Enéide*, VII, 373 et suiv.).

1. Peut-être en vous par là s'explique la nature,

dit-on à l'un des héros de la tragédie d'*Héraclius* (V, VIII), qui sent son cœur « murmurer » à la nouvelle de la mort d'un tyran, détesté à la vérité, mais dont on vient de lui révéler qu'il était son père. Cette « voix de la nature », révélatrice des liens du sang, est un lieu commun de la littérature romanesque, dont Dufresny se moquera un peu plus tard dans sa farce du *Faux instinct* (1707), mais qui pouvait émouvoir un lecteur jeune, comme le duc de Bourgogne, et que d'ailleurs les dramaturges devaient exploiter longtemps encore après le *Télémaque*.

2. L'idée de cette fiction n'est pas sans fondement dans la légende homérique. Quand Ulysse, au livre XIII de l'*Odyssée*, apprend de Minerve, cachée sous la figure d'un jeune homme, et qu'il ne reconnaît pas, que la terre où il se trouve est Ithaque, il ne veut pas dire qui il est à son interlocuteur, et il se donne pour un Crétois exilé. Au XIVe, au XIXe, au XXIVe chant, autres récits mensongers du héros à Eurenée, à Pénélope, à Laërte. Le pathétique épisode imaginé par Fénelon a plus de convenance morale : l'histoire du prétendu Cléomène n'a pas été racontée par ce dernier lui-même à

déjà il est bien près du port, et il revoit enfin ces lieux si longtemps désirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois[1], mais sans le connoître ; bientôt vous le verrez, et vous le connoîtrez, et il vous connoîtra ; mais maintenant les dieux ne pouvoient permettre votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a pas été moins ému que le vôtre ; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons et aux insultes des cruels amants de Pénélope[2]. Ulysse, votre père, est le plus sage de tous les hommes ; son cœur est comme un puits profond : on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité et ne dit jamais rien qui la blesse : mais il ne la dit que pour le besoin, et la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toute parole inutile. Combien a-t-il été ému en vous parlant[3] ! Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triste et abattu. »

Pendant ce discours, Télémaque, attendri et troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes ; les sanglots l'empêchèrent même longtemps de répondre ; enfin il s'écria :

« Hélas ! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet

Ms. — 482 : *F.* : si longtemps désirés. *Vous l'avez vu* (*4 mots effacés*). Vo. yeux.... — 489 : *FP.* : aux insultes de ces cruels amants..., *Pc.* : des cruels..s — 493 : *F.* : mais *toutes ses paroles sont* (*4 mots effacés*) il ne la dit.... — 495 : *FP.* : Combien de fois a-t-il été ému en vous parlant ! combien de fois s'est-il interrompu lui-même pour ne se point découvrir ! *Pc.* : (*Le texte*). — 501 : *FP.* : même de répondre, *Pc.* : même longtemps de....

Télémaque, de telle sorte que ce qui apparaît, ce n'est pas la dissimulation, c'est la force d'âme d'Ulysse.

1. *On vous l'avoit prédit* : allusion à Calypso (voir livre VI, ligne 463), dont Mentor ne veut plus ici rappeler le nom.

2. Voir livre I, ligne 250, et la note.

3. Déjà indiqué un peu plus haut (lignes 486-487).

inconnu je ne sais quoi qui m'attiroit à lui et qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler et sans faire semblant de le connoître? Quel est donc ce mystère? Serai-je toujours malheureux? Les dieux irrités me veulent-ils tenir comme Tantale altéré, qu'une onde trompeuse amuse, s'enfuyant de ses lèvres[1]? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus; peut-être que les amants de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient[2]. Au moins, si je le suivois, je mourrois avec lui. O Ulysse, ô Ulysse! si la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie), je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycènes[3]. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embrasserois; je

---

Ms. — 503 : *FP.* : qui m'attiroit en lui..., *Pc.* : à lui.... — 510 : *FP.* : de ses lèvres avides? Ulysse..., *Pc.* : de ses lèvres? Ulysse.... — 512 : *F.* : que les *prétend* (*effacé*) amants de....

---

1. Voir livre VII, lignes 346-348. — *Amuser* quelqu'un, c'est (cf. livre VI, ligne 45) « lui faire perdre son temps inutilement », dit Furetière dans son *Dictionnaire* (1690), et c'est aussi, comme ici, le « repaître de vaines espérances ».

2. *Embûches* dont le récit occupe la dernière partie du chant IV de l'*Odyssée* et que les prétendants songeront encore plus tard (chant XVI, 342 et suiv.) à dresser de nouveau contre Télémaque.

3. C'est-à-dire pour y être assassiné par les prétendants de Pénélope, comme Agamemnon, de retour à Mycènes, fut tué par Egisthe, amant de Clytemnestre, sa femme (voir livre IX, ligne 403 et la note). Peut-être Fénelon se souvient-il ici d'un passage (dont l'authenticité d'ailleurs était suspecte dès l'antiquité) du dernier chant de l'*Odyssée*, dans lequel l'ombre d'Agamemnon, au cours d'une conversation dans les enfers, fait un court parallèle entre Clytemnestre et Pénélope (XXIV, 192-202).

serois déjà avec lui dans le port d'Ithaque ; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis[1]. »

Mentor lui répondit en souriant : « Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits : vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui, vous en êtes assuré par vos propres yeux, et cette assurance, qui devroit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume ! Ainsi le cœur malade[2] des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède, et est ingénieux pour se tourmenter [*sur*] ce qu'il ne possède pas encore. C'est pour exercer votre patience que les dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu : sachez que c'est le plus utile de votre vie ; car ces peines servent à vous exercer dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent com-

Ms. — 523 : *FP.* : lui répondit en souriant : « C'est pour exercer (533), *Pc.* : (*Comme le texte, sauf* [524 : vous voilà désolé ; 529 : vous combler de joie, *ne* (*effacé*) vous laisse ; 532 : se tourmenter ce qu'il ne tient pas encore (*sic*)]), *Pc'.* : (*Le texte, sauf* [532 : se tourmenter ce qu'il ne possède pas encore (*sic*)]), *S.* : (*Comme le texte, sauf* [532 : se tourmenter de ce qu'il ne le possède pas encore]), *Sc.* . (*Comme le texte, sauf* [532 : se tourmenter sur ce qu'il ne le possède pas encore]). — 535 : *FP.* : de votre vie ; car il vous exerce dans la plus nécessaire..., *Pc.* : (*Le texte*). — 537 : *F.* : qui doivent commander : *le prince qui* (3 *mots effacés*). Il faut être....

V (532) : sur ce qu'il ne possède pas encore.

1. C'est ce qui aura lieu en effet lorsque le père et le fils, réunis à Ithaque, feront ensemble tomber les prétendants sous leurs coups (*Odyssée*, chant XXII).

2. *Malade*, épithète que les poètes de l'antiquité donnent souvent à l'homme ou au cœur de l'homme : par exemple, Virgile (*Enéide*, II, 268), traduisant Homère (*Iliade*, XXII, 31 et 76). Mais elle est en même temps pleine de sens chrétien, exprimant l'état de l'âme affaiblie par le péché et incapable de bien sans le secours de la grâce. C'est ainsi que Pascal, dans les récits de l'Evangile relatifs aux « corps malades » guéris par le Sauveur, voit autant de « figures pour l'état de l'âme malade » (*Pensées*, édit. Brunschvicg, 658).

mander. Il faut être patient pour devenir maître de soi et des autres hommes ; l'impatience, qui paroît une force et une vigueur de l'âme, n'est qu'une foiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre et souffrir est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret ; l'un et l'autre manque[1] de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il le faut, ses coursiers fougueux : ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent, et l'homme foible, auquel ils échappent, est brisé dans sa chute ; ainsi l'homme impatient est entraîné par ses désirs indomptés et farouches dans un abîme de malheurs. Plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste ; il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien mesurer ; il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr ; il brise les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner quand le sage laboureur sème : tout ce qu'il fait à la hâte et à contretemps est mal fait et ne peut avoir de durée, non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout et qui se livre à ses désirs impatients pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon

---

Ms. — 538 : *FP.* : de soi et des autres, *Pc.* : et des autres hommes. — 540 : *FP.* : n'est qu'une foiblesse. Celui qui ne sait pas.... *Pc.* : (*Le texte*). — 549 : *F.* : par ses désirs *inquiets* (*effacé*) indomptés.... — 556 : *FP.* : tout ce qu'il fait à la hâte est mal fait..., *Pc.* : (*Le texte*). — 560 : *FP.* : à ses désirs pour abuser, *Pc.* : à ses désirs impatients,...

---

1. L'orthographe *l'un et l'autre manquent* prévaut aujourd'hui. Vaugelas, dans ses *Remarques* (1647), autorise également les deux orthographes. Thomas Corneille, en 1687, considérait le verbe au singulier comme plus usuel : l'usage de Racine est pourtant de le mettre au pluriel.

cher Télémaque, que les dieux exercent tant votre patience et semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous et s'enfuient, comme un songe léger que le réveil fait disparoître, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence et que les peines que vous souffrez en le cherchant. »

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme pressoit avec ardeur les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout à coup et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon. L'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel ; il reconnoît[1] la puissante protection de la déesse.

Ms. — 562 : *FP.* : exercent tant votre patience. Les biens que vous espérez (565), *Pc.* : (*Le texte*). — 570 : *FP.* : et les peines..., *Pc.* : et que les peines.... — 570 : *F.* : en le cherchant. Télémaque écoutoit ces paroles avec amertume ; il regardoit la mer et ne voyoit plus le vaisseau phéacien ; puis il reportoit ses yeux baignés de larmes sur Mentor qui parloit. Mais tout à coup il aperçut que le visage de Mentor prenoit une nouvelle forme : les rides... (584), *FcP.* : (*Comme F., sauf* [*Fc.* : 583 : une nouvelle forme ; *ses habits pauvres furent transformés* (5 *mots effacés*) les rides... (584)]), *Pc.* : (*Comme le texte, sauf* [571 : Mentor voulut *es* (*effacé*) mettre la patience de Télémaque à une épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme pressoit avec ardeur les matelots pour le départ, Mentor l'arrêta... ; 576 : ce que Mentor veut. Déjà on dresse... ; 577 : l'encens y fume et le sang des victimes...]), *Pc'S.* : (*Le texte*), *Sc.* : (*Comme le texte, sauf* [573 : le jeune homme alloit avec ardeur *pour* (*effacé*) presser les matelots]).

V (573) suit *Sc*, qui paraît être de la main de Fénelon.

---

1. *Il reconnoît.* Le mot implique à la fois l'idée d'aveu (voir livre XVII, lignes 32-40) et celle de gratitude.

A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là, il aperçoit[1] tout à coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effacent comme les ombres disparoissent, quand l'Aurore, de ses doigts de rose, ouvre les portes de l'Orient et enflamme tout l'horizon[2] ; ses yeux creux et austères se changent en des yeux bleûs d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine ; sa barbe grise et négligée disparoît ; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grâces, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement éclose au soleil : on y voit la blancheur des lis mêlés de roses naissantes ; sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse, avec une majesté simple et négligée[3]. Une odeur d'ambrosie[4] se répand de ses habits[5] flottants ; ses habits éclatent comme

---

Ms. — 584 : *FP.* : s'effaçoient, *Pc.*. s'effacent. — 587 : *F*.. se changèrent, *FcP.* : se changeoient, *Pc.* : se changent. — 589 : *F*.. disparut ; *on* (*effacé*) des traits..., *P.* : (*Comme F, moins le mot effacé*), *Pc.* : (*Le texte*). — 590 : *F.* : de douceur et de charmes *pr* (*effacé*), se. ., *Fc.* : de douceur et de grâces, se.... — 590 : *FP.* : se montrèrent..., *Pc.* : se montrent. — 591 : *FP.* : il reconnut, *Pc.* : il reconnoît. — 592 : *F.* : un teint plus *poli que* (*effacé*) uni que la glace la plus polie. On y..., *Fc.* : un teint plus uni qu'une fleur tendre *et nouvellement éclose au soleil* (*5 mots effacés*). On y..., *PS.* : (*Le texte*). — 593 : *FP.* : ón y voyoit la blancheur, *Pc.* : on y voyoit tout ensemble la blancheur, *Pc'.* : on y voit la blancheur. — 593 : *F.*. des lis *avec* (*effacé*) mêlés de roses naissantes. Une odeur d'ambrosie... (595), *FcP.* : (*Comme le texte, sauf* [594 : fleurissoit]), *Pc.* : (*Le texte*). — 596 : *FP.* : se répandoit de ses habits flottants, *PcS.* : se répand de ses habits flottants, *Sc.* : se répand de ses cheveux flottants. — 596 : *FP.* : éclatoient, *Pc.* : éclatent.

V (592-593) : qu'une fleur tendre : on y voit....

---

1. Voir livre IX, ligne 558, et la note.
2. Cf. livre IV, lignes 9-12.
3. *Négligée* : voir la note de la ligne 159 du livre IV.
4. Voir la note de la ligne 100 du livre VI.
5. *Ses habits* : il faut entendre les habits *de cette femme*, dont

les vives couleurs dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel et les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche pas du pied à terre ; elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes : elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrières ; Mars même en seroit effrayé. Sa voix est douce et modérée, mais forte et insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, et qui lui font ressentir je ne sais quelle douceur délicieuse[1]. Sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athènes[2], et sur sa poitrine brille la redoutable égide[3]. A ces marques, Télémaque reconnoît Minerve.

Ms. — 598 · *Fc.*. qu'il vient dorer. *La dèesse* (*2 mots effacés*). Cette divinité...., — 599 : *FP.*. ne touchoit, *Pc.* : ne touche.... — 599 . *F.* : couloit *d* (*effacé*) légèrement, *P.* : couloit légèrement, *Pc.* : coule légèrement. — 601 : *FP.* tenoit..., *Pc.* : tient ... — 601 : *F.* : une lance capable, *F.* : une lance brillante, capable.... — 603 . *FP.*. même en auroit été, *Pc.* : en seroit. .. — 603 à 606 . *FP.* : étoit... étoient.... perçoient.. . faisoient..., *Pc.* : est... sont... percent... font... — 607 à 609 : *FP.*. paroissoit... brilloit .. reconnut..., *Pc.* : paroît... brille... reconnoît....

---

l'idée est contenue dans l'expression « *un visage de femme* ». — Peut-être, comme l'a pensé le reviseur de la seconde copie (probablement le marquis de Fénelon : voir Ms. 595), faut-il conjecturer : *se répand de ses cheveux*. La phrase rappellerait alors tout à fait ce que dit Virgile (*Enéide*, I, 403) à propos de Vénus : « De sa chevelure se répandit l'odeur divine de l'ambrosie. »

Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere.

L'erreur de rédaction de Fénelon s'expliquerait par le voisinage du mot *habits*, qui est vraiment à sa place au début du membre de phrase suivant.

1. Cf. les notes des lignes 229 du livre I, 271 du livre II, et 379 du livre IV.

2. La chouette. — Fénelon avait pu voir dans quelque collection particulière l'une de ces médailles athéniennes, que Montfaucon (cf. le note de la ligne 498 du livre XVII) devait recueillir (tome I, pl. 83 et 84) et dont la face présente une tête de Minerve, et le revers, une chouette.

3. Voir livre I, ligne 460, et la note.

« O déesse, dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son père ! »

Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua : ses lèvres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur ; la divinité présente l'accabloit, et il étoit comme un homme qui, dans un songe, est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui, par l'agitation pénible de ses lèvres, ne peut former aucune voix[1].

Enfin Minerve prononça ces paroles : « Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous. Je vous ai mené par la main[2] au travers[3] des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ?

« Vous avez rempli, comme votre père, les terres et

Ms. — 619 : *F.* : former aucun son, *Fc.* : aucune voix. — 623 : *F.* : des *guerr* (*effacé*) terres inconnues.... — 624 : *FP.* : tous les maux qui peut (*sic*) éprouver..., *Pc.* : qui peuvent....

---

1. Voir, pour cette comparaison et le texte qu'elle rappelle, livre XV, lignes 641-644, et la note. — *Voix* = son émis par la voix. « Les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles et ne font que marquer les diverses articulations des voix. » (Molière, *le Bourgeois gentilhomme*, II, IV.)

2. Voir livre III, ligne 626, et la note.

3. Cf. livre I, ligne 102, et la note.

les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusques[1] à Ithaque, où il arrive dans ce moment : combattez avec lui ; obéissez-lui comme le moindre de ses sujets[2] ; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope[3], et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu.

« Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'âge d'or[4] : écoutez tout le monde ; croyez peu de gens ; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même : craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

« Aimez les peuples : n'oubliez rien pour en[5] être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque ; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes les plus violents et les plus dangereux.

« Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils de-

---

Ms. — 636 : *F.* : avec lui, *f* (*effacé*) obéissez-lui *pour régner* (2 *mots effacés*) comme le moindre.... — 638 : *F.* : aux autres. *Qu* (*effacé*) Il vous donnera.... — 648 : *F.* : les remèdes violents et dangereux, *P.* : les remèdes les plus violents et dangereux, *Pc.* : (*Le texte*).

---

1. Voir, sur cette orthographe, la note de la ligne 478 du livre I.
2. Cette leçon de Fénelon au duc de Bourgogne avait porté ses fruits. Saint-Simon loue à plusieurs reprises le respect du jeune prince pour le roi et son application à « allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyoit destiné » (*Mémoires*, édit. De Boislisle, tome XXII, pages 310 et 331).
3. Voir livre XVII, lignes 385-387, 423-425, 888-892.
4. Voir la note de la ligne 454 du livre II.
5. Voir la ligne 481 du livre II, et la note.

viennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue ; celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime[1].

« Fuyez la mollesse, le faste, la profusion ; mettez votre gloire dans la simplicité ; que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur. N'oubliez jamais que les rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font se multiplient de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Les maux qu'ils font ont la même étendue. Un mauvais

---

Ms. — 654 : *S.* : qui ne veut pas le voir. — 655 : *F.* : pour en porter *pais* (*effacé*) tranquillement..., *P.* : pour en porter tranquillement, *Pc.* : (*Le texte*). — 660 : *F.* : vos vertus et vos *grandes* (*effacé*) bonnes actions — 666 : *F.* : Les biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècles les plus éloignés ; les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Craignez les dieux, ô Télémaque (680), *P.* : Les biens qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Craignez les dieux, ô Télémaque (680), *Pc.* : Les biens qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Surtout soyez en garde (*La suite comme le texte, sauf* [672 : vous trahira, si vous le suivez ; 674 : des aversions d'enfant : elle fait décider ; 678 : inégal, foible et insupportable]), *Pc'.* : (*Le texte, sauf* [669 : la calamité de plusieurs siècles *en* (*effacé*). Surtout soyez en garde]), *S.* : (*Comme Pc'., moins le mot effacé*), *Sc.* : Les biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècles les plus reculés. Les maux qu'ils font se *p* (*effacé*) multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois (*la suite comme le texte*), *Sc'.* : Les biens qu'ils font s'étendent jusque dans les siècles les plus éloignés. Les maux qu'ils font se multiplient (*la suite comme Sc.*).

V (666 et suiv.) suit *Sc'.*

---

1. Construction peu usuelle ; on attendrait : *est le seul sage et le seul magnanime*, ou : *est seul sage et magnanime*.

règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles.

« Surtout soyez en garde contre votre humeur[1] : c'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusques à la mort[2] ; il entrera dans vos conseils, et vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes ; elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons ; elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

« Craignez les dieux, ô Télémaque ; cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, la gloire sans tache.

« Je vous quitte, ô fils d'Ulysse ; mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle[3]. Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous, en Phénicie[4] et à Salente[5], que pour vous accou-

---

Ms. — 682 . *F.* : la sagesse, la paix..., *Fc.*. (*Comme le texte*). — 683 : *F.* : la gloire sans tache. *A peine la déesse eut-elle achevé* (*7 mots effacés*) Je vous quitte, *il en est temps* (*4 mots effacés*) ô fils d'Ulysse. — 686 : *F.* : point, *il* (*effacé*) pourvu que.... — 688 : *F.* : à marcher tout seul *et* (*effacé*) je ne me suis.... — 688 : *Sc.* : séparée de vous en Égypte et à Salente.

---

1. Voir ci-dessus, ligne 306, et la note.
2. Voir ci-dessus, ligne 635, et la note.
3. Voir livre XVII, ligne 32 et suiv., et la note.
4. Voir le livre III. — Au livre II, ligne 190, il a été raconté comment Télémaque fut séparé de Mentor ; au livre IV, ligne 335 et suiv., comment il le retrouva.
5. Tandis que Mentor restait à Salente avec Idoménée, Télémaque prenait part à la guerre contre Adraste (livre X, ligne 463 — fin du livre XV).

tumer à être privé de cette douceur, comme on sèvre les enfants lorsqu'il est temps de leur ôter le lait pour leur donner des aliments solides. »

A peine la déesse eut achevé ce discours qu'elle s'éleva dans les airs et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle disparut. Télémaque, soupirant, étonné et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel ; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut son père chez le fidèle Eumée[1].

Ms. — 696 : *S.* : se prosterna, levant les mains au ciel ; puis il alla, *Sc.* se prosterna à terre, leva les mains au ciel, puis alla.

---

1. Eumée, porcher d'Ulysse, chez lequel celui-ci se rendit d'abord, sans se faire reconnaître de lui, à son retour à Ithaque (*Odyssée*, fin du chant XIII). — A la suite de ce retour, Homère raconte comment Télémaque revient lui-même du voyage qu'il a entrepris à la recherche d'Ulysse (chant XV), entre aussi chez Eumée et y reconnaît son père (début du chant XVI). Ainsi le roman de Fénelon, qui prend son point de départ dans l'*Odyssée* (voir livre I, note de la ligne 2), nous y ramène, racontant tous les événements de la vie de Télémaque qui se sont accomplis entre son départ de Lacédémone (chant IV) et son retour à Ithaque (chant XVI).

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.